

Fay

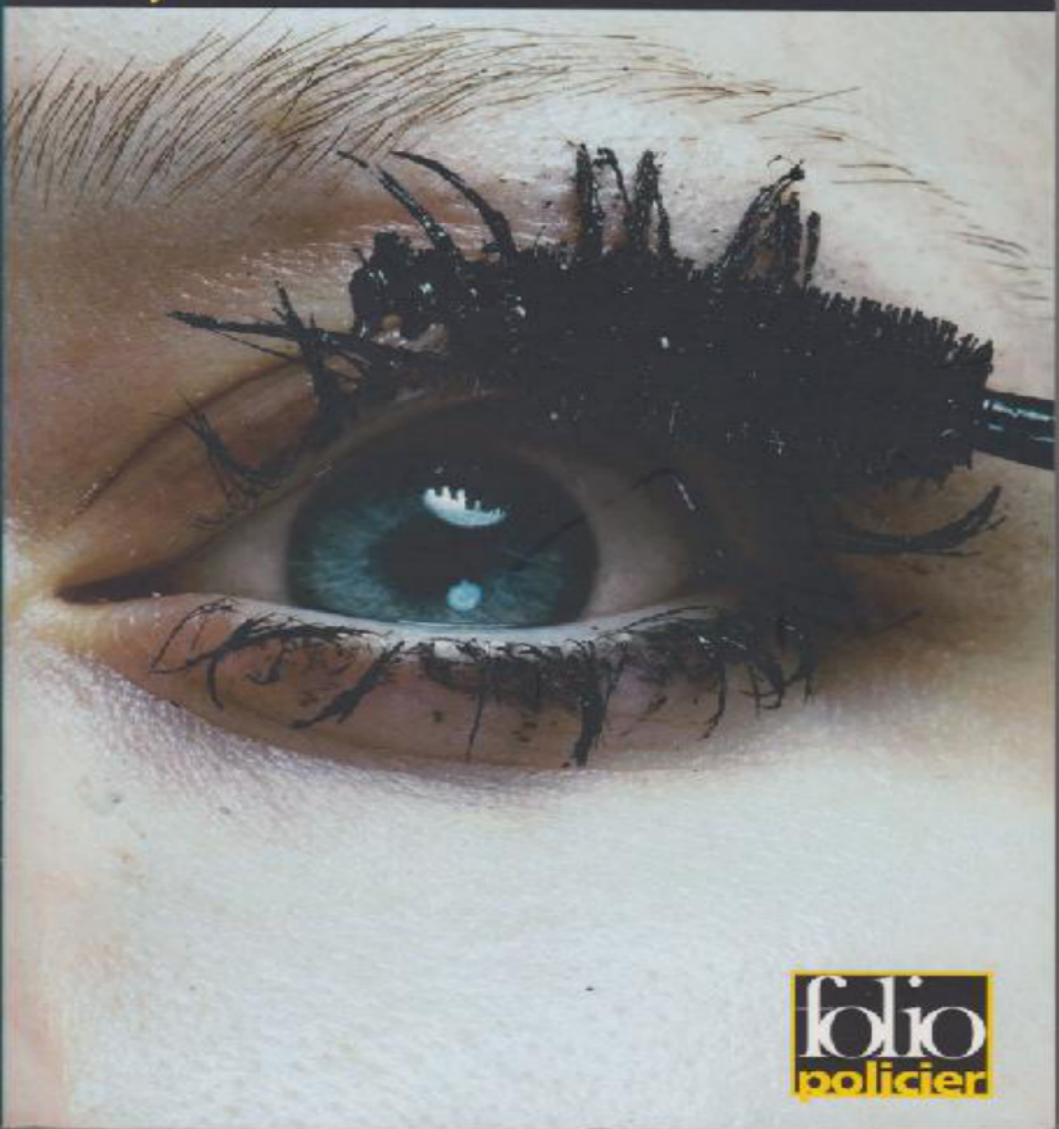
Larry Brown

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Larry Brown

Fay



folio
policier

Larry Brown

Fay

folio

*Traduit de l'américain
par Daniel Lemoine
et revu par Françoise Merle*

Gallimard

Titre original :

FAY

© *Larry Brown, 2000.*

© *Éditions Gallimard, 2002,
pour la traduction française.*

Né en 1951 à Oxford dans le Mississippi et mort en novembre 2004, Larry Brown a servi dans le corps des Marines de 1970 à 1972 puis dans le corps des pompiers qu'il quitta en 1990 avec le grade de capitaine. Il est l'auteur de romans et de recueils de nouvelles, dont *Joe Père et fils*, *Sale boulot* et *Fay*, tous publiés aux Éditions Gallimard.

Livre 1

Elle venait de franchir les collines qui s'évanouissaient maintenant dans l'obscurité, et, en se posant sur la route poussiéreuse, ses pieds rencontraient de petits cailloux aux arêtes aiguës qui la faisaient grimacer. Pour la première fois, elle était seule au monde, et la nuit tombait vite. De temps à autre, au fil de ses pas, elle voyait scintiller les lumières des maisons derrière les arbres et elle marchait en secouant son sac à main. Le bruit des voitures roulant sur l'asphalte parvenait jusqu'à elle, mais elle en était encore très loin.

Plus d'une fois, elle s'arrêta et se retourna pour contempler les crêtes qu'elle abandonnait derrière elle, en méditant sur son passé, mais, à chaque fois, elle se ressaisissait en secouant la tête et poursuivait son chemin.

La meilleure solution, ce serait le Sud. Elle avait une vague idée de ce que pouvait être une région côtière. Elle savait qu'il y ferait plus chaud en hiver, et c'était surtout ça qui l'engageait à poursuivre dans cette direction. Elle imaginait des plantations de citronniers, elle se voyait récoltant les fruits par des journées ensoleillées, logeant dans une maisonnette où elle stockerait ses provisions et pourrait regarder la télévision au gré de ses caprices. Elle imaginait un vrai lieu, solide, où elle pourrait vivre, et, peut-être même, accueillir les autres. Ou bien elle se voyait traverser à vélo une campagne sans relief, près d'une eau toujours miroitante, juste au-delà du rivage, et des oiseaux planant dans le ciel, comme sur les images. Elle marchait tête baissée et écoutait les créatures de la nuit qui lançaient leurs appels du fond des fossés, dans l'épaisseur des jonchères et des bouquets d'arbres s'élevant sur les bords de la rivière.

Elle décida de s'arrêter pour se reposer sur un pont étroit, s'assit sur un tronc d'arbre transpercé de nombreux clous. Une petite rivière, parsemée de pilotis brisés et de rochers luisants, s'écoulait au-dessous d'elle. Elle avait soif, mais elle craignait de s'aventurer jusqu'à la rive boueuse, où des serpents se cachaient dans l'ombre. Elle resta assise, enlaçant ses genoux, et contempla les étoiles qui perçaient le ciel au-dessus d'elle. Un ciel si calme, figé, des étoiles si brillantes... Elle tourna une nouvelle fois la tête vers les bosquets d'arbres résonnant de musique. Il ne lui faudrait que peu de temps pour rentrer. Elle se leva et poursuivit son chemin.

Un troupeau de vaches, paissant sereinement, observèrent son passage, immobiles comme des statues. Elle en eut peur, mais

poursuivit sa route.

Quand elle eut passé la dernière courbe du chemin, elle découvrit un autre pont et s'arrêta encore pour se reposer, avant de se diriger vers l'endroit où, peut-être, quelqu'un la prendrait en stop. Elle s'assit, croisa ses jambes sous sa jupe et ouvrit le fermoir de son sac à main. Elle fouilla parmi les quelques objets qu'il contenait, sortit les deux billets d'un dollar, les lissa, les contempla. Puis elle les plia en quatre, ouvrit le premier bouton de son chemisier, les glissa dans son soutien-gorge abîmé, contre son sein gauche, soigneusement, et referma le bouton. Ensuite, elle se leva, s'échappant de cette zone boisée dont les arbres dégouлинаient de résine noire, et retrouva le chemin poussiéreux. La lune se levait.

Les chiens de garde aboyant dans les cours lui faisaient peur, quelquefois ils s'avançaient au bout des allées et montraient les crocs, mais aucun ne la poursuivit. Elle passa devant un bâtiment, nettement en retrait de la route, et vit une croix sombre, fixée dans du bois, près du pignon. Elle s'arrêta. À l'intérieur du bâtiment, on distinguait une lueur jaunâtre, derrière des vitraux. Elle se demanda s'il y avait un robinet quelque part. Elle s'engagea dans une allée de gravillons bien entretenue, tout en dégageant les mèches de cheveux qui retombaient sur son visage. À l'arrière du bâtiment, au sommet d'un pylône, on avait accroché une ampoule, ce qui lui permit d'apercevoir une clôture de fil de fer, renforcée par des rochers patinés par le temps. Un nuage d'insectes tourbillonnait autour du pylône. La lampe émettait un bourdonnement grave, incessant, et jetait sur le paysage un voile arachnéen. Au loin, dans les bois obscurs, des criquets chantaient.

Elle avança prudemment, bien qu'il n'y eût aucune voiture garée. Elle avait l'impression que ses pas étaient bruyants, en contact avec le gravier de l'allée. Le mur orienté vers l'ouest était noyé dans l'ombre et, devant l'entrée du bâtiment, un parterre de fleurs limité par une rangée de briques s'offrait au regard. À quelques pas de là, elle découvrit dans l'herbe humide un tuyau d'arrosage enroulé, et repéra le robinet où il aboutissait. Elle s'en approcha et l'ouvrit.

Campée sur ses deux pieds, elle se mit à boire l'eau fraîche qui coulait du tuyau, quand elle entendit un grondement, et tourna la tête pour découvrir, à une dizaine de mètres, un tas de poils et d'os, une boule tachetée, la tête enfoncée entre les omoplates. La chose s'approchait en dégageant un bruit métallique. Il valait mieux ne pas s'enfuir, elle le savait ; aussi, elle lâcha le tuyau et affronta la bête. Le chien se mit en arrêt sur ses pattes raides, la bave aux lèvres. Ses canines luisaient dans sa gueule ensanglantée, et son regard exprimait la souffrance. Un nouveau grondement, interrompu de silences, lui échappa et il semblait respirer péniblement. L'une de ses pattes, prisonnière d'un piège rouillé, était presque, amputée, et, tout en

avançant, il essayait de la maintenir en l'air, gémissant peut-être dans l'espoir d'un secours. Elle recula en direction du perron et monta les marches. Des colonnes en fer forgé, ornées de feuillages peints, agréablement fraîches au toucher, encadraient l'escalier. Le chien approchait. Elle se tourna vers la double porte en bois sombre pourvue d'une poignée en cuivre massif. Elle entra d'un mouvement vif, claqua la porte derrière elle et appuya son dos contre le battant refermé. Le chien gémit, puis on ne perçut plus que le faible tintement du métal sur le gravier, tandis qu'il s'éloignait, traînant son piège et sa chaîne. Elle tendit l'oreille pendant quelques instants. Plus un bruit. En remettant son sac en bandoulière sur son épaule, elle s'avança, à contrecœur, mal à l'aise dans ce bâtiment inconnu.

Elle n'avait jamais mis les pieds dans un endroit pareil. Une vaste salle moquetée – le sol murmurait à peine sous ses pas – et de longs bancs en bois ciré, luisant faiblement dans l'obscurité. Elle avança lentement, caressa le pin teinté de brun sombre. De longues poutres soulignaient les voûtes et, sur un long tableau accroché au mur du fond, des chérubins grassouillets, vêtus de simples lambeaux de toile, dansaient au-dessus de champs de fleurs, ou se rassemblaient aux pieds d'un Jésus barbu au visage encadré de longs cheveux, assis sur un rocher et enveloppé dans une toge. Les murs étaient percés de vitraux semblables à ceux de la façade, petits fragments de verre bleu, rouge et or, et, en face d'elle, sur une table, étaient disposés des bols en métal poli. Une nappe de dentelle blanche. D'autres tableaux représentaient Jésus, toujours entouré d'enfants. Sur tous les tableaux, l'expression de son visage était triste. Un silence absolu pesait dans le vide de la salle, immense. Elle se demanda si le chien était parti. Elle espéra qu'il le serait.

Derrière la table s'élevait une petite scène recouverte d'un plancher de bois sombre. Elle ouvrit une petite barrière, dont le loquet émit un cliquetis, puis gravit les deux marches et s'immobilisa, face aux bancs rangés en ligne. Sous ses yeux, une Bible de cuir, aux feuillets fragiles, était ouverte. Elle tourna les pages en les faisant glisser sous ses doigts. De cet endroit, quelqu'un devait avoir coutume de parler à l'assemblée.

« Une église pour les riches », dit-elle. Elle entendit résonner sa voix en écho dans la salle, puis s'évanouir en heurtant les murs. Elle s'éloigna du livre et redescendit. Au fond, il y avait une porte donnant sur une cuisine. On percevait seulement une faible lumière au-dessus du fourneau. Un alignement de longues tables bordées de chaises pliantes.

Elle actionna l'interrupteur placé près de la porte. Les néons clignotèrent pendant quelques instants, puis la lumière se stabilisa, forte, vive, dévoilant des assiettes sur un égouttoir, près de l'évier, des

boîtes de café sur le plan de travail et des placards accrochés au mur du fond. Un réfrigérateur blanc.

Elle posa son sac à main sur le plan de travail, ouvrit la porte du réfrigérateur, découvrit des briques de lait, des assiettes pleines de ragoût et de poulet frit, des tranches de jambon. Les néons bourdonnaient.

Elle trouva une assiette et une fourchette dans un placard, un pain sur le coin du plan de travail, se servit un verre de lait et du poulet. Elle s'assit à l'une des longues tables et se mit à manger. Le poulet était sec, mais cela ne la gênait pas. Des miettes tombèrent sur la table. Elle regretta de ne pas avoir connu cet endroit pendant ces nuits, dans les bois, où elle balançait ses genoux contre son ventre vide pour tromper la faim, ces nuits qu'ils avaient passées à attendre que le vieux revienne et apporte quelque chose à manger, de nombreuses nuits, et jamais il n'avait répondu à leur attente.

Elle se leva, se servit un autre verre de lait et fouilla à nouveau dans les placards. Il y avait des donuts frais dans une boîte en carton. Elle en prit trois, s'assit, les mangea, puis lécha le sucre glace déposé sur ses doigts.

Elle prit dans son sac le paquet de cigarettes froissé que Gary, son frère, lui avait donné, en sortit une, la tint entre ses doigts tout en cherchant les allumettes qu'elle finit par trouver sous les tubes de rouge à lèvres à trois sous, les peignes en plastique, les rubans, les objets divers pieusement conservés au fil des années. Elle alluma sa cigarette, éteignit l'allumette en la secouant, la rangea dans son sac à main, tira une autre chaise vers elle pour y étendre ses jambes, souffla lascivement la fumée en direction du plafond, et jeta la cendre sur les os de poulet restés dans son assiette. Il ne lui manquait plus qu'une chose.

Le café soluble était dans un tiroir ; elle fit chauffer de l'eau dans une casserole, dégotta du sucre, le mit dans sa tasse et touilla pour le faire fondre, puis elle retourna à sa place, le breuvage fumant devant elle. Elle fuma une autre cigarette, mais eut soudain la sensation qu'elle était déjà restée trop longtemps dans les lieux. Elle rangea les plats dans le réfrigérateur, versa les déchets que contenait son assiette dans une poubelle. Elle fit couler de l'eau chaude dans l'évier, ajouta du détergent, fit sa petite vaisselle, et remit tout en place. Elle nettoya la table avec une serviette en papier. Elle rangea les chaises et la casserole. Enfin, elle reprit son sac à main et vérifia son contenu. Puis elle éteignit la lumière et sortit.

Au milieu de la grande salle, elle s'arrêta à nouveau. Elle eut l'impression que Jésus, du haut de sa grandeur, la fixait de ses yeux peints. Elle regarda la table et les bols vides. Bien que le visage, sur le tableau, n'exprimât aucun reproche concernant le fait qu'elle se soit

servi à manger, elle revint sur ses pas, remonta l'allée silencieuse jusqu'à la table, glissa la main sous son chemisier et sortit les billets pliés de son soutien-gorge. Elle les déplia, en déposa un dans un bol, remit l'autre sur son sein.

Rien ne bougea dans la salle. L'idée d'y trouver un coin pour dormir lui traversa l'esprit, mais c'était encore trop proche de l'endroit qu'elle venait de fuir. Dehors, le chien avait disparu. Elle referma la porte derrière elle, rejoignit la route goudronnée. Puis elle se souvint de ne pas avoir refermé le robinet, et revint sur ses pas pour le faire.

La route épousait le flanc de collines qui donnaient naissance à des champs s'étendant en contrebas. Elle pouvait apercevoir les petites taches bleues de lumière dans les cours des maisons, les feux rouges arrière des voitures sur une autoroute, et sentir la rumeur lointaine de leur circulation au ralenti. Il n'y avait presque pas de trafic. Deux voitures passèrent près d'elle, sans s'arrêter. C'était une vieille route de campagne, rafistolée par endroits, avec des bas-côtés effondrés, envahis de hautes herbes. Les chiens aboyaient toujours sur son passage. Dans l'une des maisons qu'elle croisa, derrière une grande fenêtre, elle remarqua des gens qui se mettaient à table : un homme, une femme, un garçon et une fille. Elle s'arrêta un instant pour les observer. Dans la cour, il y avait des vélos, une balançoire. L'homme riait, il portait un T-shirt et des lunettes. La femme, tenant un saladier, passa derrière lui, mit la main sur son épaule pour déposer le plat sur la table. Le garçon et la fille tendirent leurs assiettes. Ça ressemblait à ce qu'elle avait vu à la télévision, un jour, dans une vitrine, en Floride, et elle se souvint qu'elle était restée en contemplation devant la scène, jusqu'au moment où son père était revenu sur ses pas pour l'arracher au spectacle en la tirant par le bras. Le tableau était presque identique : une jolie maison, des vêtements de bonne qualité, une table bien servie. Elle s'interrogea sur le père et sa fille. Restait-elle éveillée, s'efforçait-elle de lutter contre le sommeil, tentait-elle, avant de fermer les yeux, de se cacher pour lui échapper ? Elle reprit son chemin.

Les muscles de ses jambes lui promettaient des courbatures, vu l'escalade qu'elle venait de faire. Mais elle approchait de la dernière colline. Au nord, elle percevait une faible lueur, derrière les arbres nichés au sommet du monde, et elle devina la présence d'une ville. Oxford, sans doute. Son père en avait parlé. C'était là, pensait-elle, qu'il allait acheter son whisky, mais elle n'y était jamais allée. Ils étaient venus du Sud-Ouest et avaient traversé la Géorgie et l'Alabama, des villes somnolentes loin des autoroutes. Elle avait l'habitude de marcher sur les routes. Elles conduisaient toutes quelque part.

Biloxi. C'était le nom de la ville. Elle en était sûre, maintenant. Elle dirait aux gens qu'elle allait là-bas. À Biloxi.

Tout en marchant, elle s'efforçait d'oublier sa solitude. Elle espérait ne plus voir de chiens, comme tout à l'heure. Mais ce chien

souffrait, il voulait qu'on retire le piège qui le blessait. Il était sans doute à moitié fou de douleur. Peut-être qu'il était brave, avant de se faire prendre par le piège. Peut-être même qu'il avait un maître. Mais elle avait été mordue trop souvent pour se sentir tranquille en présence d'un chien. Plus tard, peut-être, quand elle serait installée, elle pourrait adopter un chiot, apprendre à devenir son amie.

Elle continuait à grimper la colline. Elle aperçut un lac, sur sa droite, dans une vallée profonde et belle, parsemée de formes blanches, sûrement des vaches endormies. La lune était un ballon flottant à la surface de l'eau, et elle se souvint que la rivière devait être en contrebas. Elle n'arriva pas à se rappeler son nom. Les feux rouges des voitures lui semblaient plus proches maintenant, et elle s'arrêta, soudain, pour écouter le bruit d'un moteur. Elle perçut un son très lointain, et vit, à nouveau, de la lumière derrière les arbres. Elle se demandait quelle distance elle avait parcourue. Probablement cinq ou six kilomètres, et il lui était impossible de savoir combien de temps s'était écoulé depuis son départ.

Au sommet de la colline, le chantier de construction d'une maison semblait toucher à sa fin ; des briques étaient rangées dans la cour, des poutres reposaient sur des établis, une allée, fraîchement bétonnée, serpentait jusqu'à la vieille route goudronnée. Le bruit éloigné se rapprocha, elle jeta un regard en arrière, distingua, s'élevant des hautes herbes sur les bas-côtés, une lueur qui s'intensifiait avec les toussotements du moteur. Elle monta sur le remblai et continua à avancer. En arrivant à sa hauteur, le chauffeur ralentit, et elle tourna la tête pour découvrir un pick-up Ford qui n'avait qu'un feu rouge, et le visage d'un jeune homme qui la regardait par la vitre. Le véhicule ralentit encore, parcourut une quinzaine de mètres, puis s'arrêta. Elle s'arrêta elle aussi. Le feu arrière brillait, et il y avait un bateau dans la benne, en appui contre la cabine. Elle vit une lumière s'allumer et le pick-up reculer dans sa direction. Elle attendit.

Trois jeunes hommes étaient à bord. Celui qui regardait par la vitre était blond et portait une barbe à peine visible. Les deux autres silhouettes semblaient avoir des cheveux bruns. Il y avait de la musique à l'intérieur, mais le chauffeur fit un geste pour l'arrêter.

« Salut, fit le jeune homme blond.

— Salut », répondit-elle.

Le passager du milieu, assis près du jeune homme, discutait avec le chauffeur. Le blond la dévisagea, but une longue gorgée de bière, puis se pencha à l'extérieur de la portière en laissant pendre ses deux bras. Elle distinguait mal son visage. Son avant-bras gauche était tatoué. Le moteur du pick-up râlait d'impatience.

Elle entendit l'un des deux compères demander au blond de

l'interroger sur sa destination. Puis l'autre lui demanda si elle voulait baiser.

« Où tu vas ? » demanda le blond.

Elle aurait voulu voir plus clairement son visage, car cela lui aurait permis de se faire une opinion. Elle n'avait jamais parlé à autant de garçons.

« À Biloxi », répondit-elle.

Celui du milieu marmonna quelque chose, puis se pencha légèrement en avant. Le blond but une nouvelle gorgée de bière.

« T'es pas au bout de tes peines, c'est loin d'ici, dit-il. Ta voiture est tombée en panne ? »

— Je n'ai pas de voiture », dit-elle.

Le chauffeur fit taire le moteur. Pendant un court instant, la lumière des phares révéla la présence de quelques jeunes pins, d'une clôture défoncée et d'un bout de route donnant sur nulle part. Le pick-up recula de quelques centimètres. Mais elle ne ressentit aucune crainte. Elle pourrait toujours s'enfuir, si les choses prenaient une mauvaise tournure.

« On revient de la pêche, dit le blond. On a placé des lignes, là-bas. Tu habites dans le coin ? »

Elle désigna la route obscure et les collines derrière elle.

« J'habitais par là-bas. Je veux aller à Biloxi. Vous allez dans cette direction ? »

Le blond eut un rire étouffé et se gratta la joue. Il lui plaisait bien.

« Biloxi, non. Tu sais à quelle distance ça se trouve ? »

— Non. C'est loin ?

— Je ne sais pas. Faut traverser tout l'État. »

Elle leva la tête vers le ciel qui réverbérait toujours une lueur intense, derrière les arbres se dressant dans le lointain.

« C'est Oxford, là-haut ? demanda-t-elle.

— Où ça ? »

D'un signe de tête, elle montra les collines.

« Là-haut. Là où vous voyez de la lumière. »

Le jeune homme lança un regard et acquiesça.

« Ah. Ouais, c'est Oxford.

— C'est la bonne route ? »

Il ouvrit la portière. Quand il fut sorti et se trouva devant elle, elle fit un pas en arrière. Le jeune homme du milieu se glissa à la place de son compère, mais ne descendit pas. Elle se sentit dévisagée, mais ne pouvait voir son regard. Elle pensait que c'était lui qui avait parlé tout à l'heure. En tendant sa canette de bière, le blond désigna la direction d'où s'élevaient les lumières. Il était grand, avait des biceps musclés, et dégageait une odeur de poisson.

« Tu peux passer par là, dit-il. Mais faut que tu ailles jusqu'à

Batesville, puis que tu prends la Route 55, jusqu'au bout. Elle va droit en Louisiane. Tu ne seras pas loin de Biloxi. »

Il se retourna vers elle et elle s'aperçut qu'il était pieds nus.

« Je m'appelle Jerry, dit-il. Et toi ?

— Fay, dit-elle. Fay Jones.

— Tu veux une bière, Fay Jones ?

— Pourquoi pas ? Si t'en as assez. »

À l'arrière du pick-up, c'était très aéré, et le vent soufflait dans ses cheveux, les ramenant sur son visage. Il était assis près d'elle, les épaules calées contre la vitre arrière de la cabine, et il avait du mal à allumer ses cigarettes. Dans le bateau, il y avait deux glacières, et ils s'étaient installés sur un banc, à la poupe, les pieds posés sur l'une d'entre elles.

Il venait de quitter la marine et parlait des endroits où il était allé : Singapour, Hong Kong, Manille. Il lui raconta qu'il partageait un mobile home avec les deux autres, près de la ville, et qu'ils travaillaient à la Georgia-Pacific, une fabrique de contreplaqué. Ils étaient en vacances depuis trois jours, il leur en restait encore quatre, week-end inclus.

Elle commença par refuser de lui prendre la main, et finit par céder. Elle se laissa embrasser plusieurs fois, mais quand il essaya de lui toucher les seins, elle repoussa sa main. Il y avait des jours où elle rêvait d'avoir une poitrine moins opulente. Les gens la regardaient toujours.

Il ne protesta pas. Elle serra les genoux et essaya de maîtriser ses cheveux. Elle avala rapidement sa bière et il lui en ouvrit une autre. Elle devina, à travers sa chemise usée, les muscles de son dos. Après lui avoir offert encore à boire, il se pencha et l'embrassa. Elle le laissa faire. La route s'étirait derrière eux et la ligne blanche discontinue, au-delà de la benne, s'estompait, puis se noyait dans l'obscurité. Elle sentait la chaleur de son corps, près d'elle, elle sentait la fraîcheur grandissante du vent, et elle avait la chair de poule, de petites pointes de chair surgissant à la surface de sa peau comme ses tétons sous son soutien-gorge. Elle ne savait pas ce qui allait se passer, quand ils arriveraient à destination. Elle ne voulait pas de la présence des deux autres, et elle avoua à son compagnon qu'elle avait entendu les paroles prononcées par l'un d'eux.

« Il est bourré, c'est tout », répondit-il.

Le pick-up prit un virage et s'engagea dans une longue descente bordée de centres commerciaux, de vidéo clubs et de fast-foods. À un feu rouge, un flic dans une voiture de patrouille les fixa du regard,

mais le jeune homme blond lui avait déjà conseillé de planquer sa bière pendant la traversée de la ville. Le flic les observa jusqu'à ce qu'ils redémarrent, mais ne les suivit pas.

Ils gravirent une nouvelle colline, dans un trafic clairsemé, quelques jeunes gens en Jeep et pick-up japonais. Elle se demanda comment des jeunes pouvaient se payer des voitures pareilles. On en voyait partout, sur les parkings, en conversation avec leurs semblables, penchés à la fenêtre, riant.

« Ils font quoi, tous ces jeunes ? demanda-t-elle.

— Ils glandent, c'est tout. Ils doivent avoir rien d'autre à faire. »

Il semblait plus calme depuis qu'ils étaient arrivés en ville. Le moteur du pick-up gronda sous leurs pieds, s'engagea dans une rue, puis contourna une énorme bâtisse blanche éclairée par des projecteurs et entourée de chênes élevés. Tandis qu'ils s'éloignaient pour poursuivre leur route, elle continua à contempler le bâtiment, et demanda :

« Qu'est-ce que c'est ?

— Le tribunal, dit-il. Tu es jamais venue en ville ?

— Pas dans cette ville. »

Le pick-up prenait de la vitesse et le vent était toujours plus froid. Elle se serra contre lui pour avoir plus chaud, ses cheveux lui caressaient les joues et, de temps en temps, ses yeux se fermaient. Il lui massait le dos et les côtes. Elle sentit ses doigts s'arrêter pour suivre le contour d'un os, et elle eut honte de cette maigreur extrême qu'elle aurait voulu cacher au monde entier.

Puis ils accélérèrent à nouveau, hors de la ville, sur une route en mauvais état, bordée de bâtiments sans lumière et de fossés envahis de ku-dzu, où l'on apercevait des cimetières de voitures derrière des clôtures métalliques. Un réservoir d'eau, de couleur bleue, se dressait, très haut, en équilibre sur des pilotis bleus, noyé dans une lueur glauque, comme les voitures dans le parking en dessous, et, du toit plat d'une usine, s'élevait de la vapeur d'eau. Des murailles de pins défilaient à toute vitesse.

Dans les virages, ils glissaient sur le banc du bateau, ne disaient pas grand-chose, tout occupés à s'abriter du vent, buvaient leur bière à petites gorgées. Le pick-up roulait plus vite maintenant, il traversa un vallon, parmi les silhouettes noires des arbres et les clôtures en bois qui défilaient sous leurs yeux et allaient se perdre dans la nuit. Les feux de freinage recouvrirent soudain d'un linceul rougeâtre le goudron de la chaussée. Le pick-up ralentit, émit un grincement et s'engagea sur un chemin caillouteux. Les branches des arbres étaient basses, les feuilles caressaient le toit de la cabine et le véhicule cahotait au gré des accidents de terrain. De la bière, jaillissant de la canette qu'elle tenait à la main, se renversa sur sa jupe, en dessinant

une tache noire au contact froid.

« Il faut que j'aille aux toilettes, dit-elle.

— Ouais. Dans une minute. »

Il retira son bras qui enlaçait les épaules de Fay, se redressa, toujours adossé à la cabine, finit sa bière et lança la canette dans les buissons alentour. Le pick-up s'arrêta dans une secousse, après avoir fait un brusque demi-tour. Le jeune homme blond se leva, enjamba le bord de la benne et dit quelque chose au voisin du chauffeur, qui venait de refermer sa portière. Fay découvrit les lieux. C'était un bosquet de jeunes pins, au centre duquel un mobile home était installé. En dessous, on pouvait apercevoir des souches d'arbre. Une suspension, accrochée aux branches d'un pin, éclairait une terrasse de bois encore en construction, au sol jonché de copeaux et recouvert de sciure, et des planches étaient appuyées contre un établi. Un bébé pleurait à l'intérieur du mobile home et on entendait de la musique beugler derrière les cloisons.

Elle se leva pour descendre. Le jeune homme blond avait tendu les bras vers elle pour l'aider. Elle passa les jambes par-dessus le bord de la benne, se laissa glisser, les mains robustes du garçon lui enserrant les côtes, puis il la déposa sur le gravier. Immobile, il la regarda un instant. Puis il alla vers la benne et se pencha pour en sortir l'une des deux grandes glacières. Le chauffeur monta dans le bateau, se plaça entre les bancs, saisit l'une des poignées de l'autre appareil, et, ensemble, ils soulevèrent la deuxième glacière en équilibre sur le bord de la benne. Le garçon blond la maintint en place en attendant que le troisième vienne l'aider à la poser par terre.

« Il faut qu'on nettoie tout le poisson, dit le blond.

— Y en a un qui fait à peu près cinq kilos, dit le troisième. Tu veux le voir ?

— Ouais », fit-elle.

Ils déplacèrent la glacière dans la lumière, et le jeune homme souleva le couvercle, dévoilant un tapis de glace pilée où gisaient des poissons-chats luisants, les yeux morts et la gueule moustachue.

« Seigneur, tous ces poissons, dit-elle. Qu'est-ce que vous allez faire de tout ça ? »

Le chauffeur était descendu du pick-up et les rejoignit. Le second jeune homme fouillait parmi les cadavres gluants, pour mettre la main sur le plus gros et l'exhiber.

« On va manger du poisson frit, ce soir, dit-il, souriant. Boire de la bière. Faire la fête. Tu aimes faire la fête ?

— Oui, j'aime bien », dit-elle.

Elle leur sourit, but une autre gorgée de bière. Elle tenait son sac accroché à son bras, et elle avait vraiment envie d'aller aux toilettes, mais n'osait pas le demander publiquement. Des profondeurs de la

glacière, le compère extirpa le corps convulsé et glacé d'un poisson à gueule plate de presque soixante centimètres de long et le lui présenta, dégoulinant, comme un cadeau.

« Une belle prise, pas vrai ?

— Sûr », fit-elle.

Elle toucha la chair lisse du bout des doigts puis le poisson fut replacé dans la glacière et le jeune homme s'essuya les mains sur son pantalon.

« Tu peux entrer, si tu veux », dit le blond.

Elle s'approcha de lui et resta là en attendant que les deux autres s'éloignent.

« Où sont les toilettes ? » demanda-t-elle.

Il montra le bout du mobile home.

« Elles sont au bout du couloir. Linda est à l'intérieur, mais tu n'as qu'à lui dire que tu es venue avec nous. On arrive dès qu'on a fini de s'occuper des poissons. »

Il n'attendit pas sa réponse, se dirigea vers une boîte à outils posée sur la terrasse et fouilla dedans. Elle le vit en sortir un outil et rejoindre les deux autres qui avaient contourné le mobile home. L'un d'entre eux tenait une lampe torche, ce qui lui permit de distinguer les pieds d'une table grossière et les jambes de leurs blue-jeans.

Elle resta immobile, seule, et but une nouvelle gorgée de bière. Linda. Et un bébé, mais elle ne l'entendait plus. La musique jouait toujours, à l'intérieur, un air bizarre, à la guitare, comme elle n'en avait jamais entendu, mais à vrai dire, elle n'avait jamais entendu beaucoup de musique, seulement ce qu'on diffusait à la radio, ou sur le tourne-disque quand il y en avait encore un, ou enfin, pendant la récolte des fruits, quand les ouvriers emmenaient un transistor. Elle avait toujours eu envie d'en avoir un à elle, de le trimbaler tout le temps, comme les autres.

Une allée de pierres blanches cassées conduisait au marchepied ; quelqu'un avait pris la peine d'installer une petite rampe en bois, de part et d'autre, et des pieux étaient plantés, devant le mobile home, pour permettre, supposa-t-elle, de finir d'y installer la terrasse. Elle enjamba les rallonges électriques orange, contourna un Big Wheel hors d'usage, et monta. Elle ne savait pas si elle devait frapper, alors elle se contenta d'ouvrir la porte, de passer la tête dans l'entrebâillement, et de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Il y avait de la moquette dans la salle de séjour, et un revêtement reluisant sur les murs. À droite, une cuisine encombrée, et une casserole qui fumait sur la cuisinière. Elle entra. La plainte étrange et troublante du bébé se fit de nouveau entendre. Ça venait du couloir, sur sa gauche. Mais selon les indications données par le jeune homme, les toilettes se trouvaient à droite.

Contre la cloison la plus éloignée d'elle, près d'une télévision, une grosse chaîne stéréo était en marche, et la musique jaillissait des enceintes, forte et puissante, rythmée par le grondement des basses. Elle regarda les meubles neufs, tous les disques, admira l'épaisseur de la moquette et l'aménagement ravissant, et se dit qu'elle avait bien fait de partir, même si son frère lui manquait déjà.

Elle posa sa bière et s'engagea dans le couloir. Il était étroit et, quand elle fit un mouvement pour se glisser le long d'un portant à vêtements, elle heurta une jeune femme grassouillette qui poussa un hurlement et se plaqua contre la paroi, le regard terrorisé, le visage convulsé dans un rictus horrible.

« Qui tu es, nom de Dieu ? dit-elle, et Fay recula.

— Je cherche les toilettes. Il m'a dit qu'elles étaient au fond du couloir.

— Qui t'a dit ça ? Tu veux me faire chier dans ma culotte ? »

Fay fit un signe en direction de la porte d'entrée.

« Jerry. Le type dehors, là. Ils ont ramené plein de poissons. »

Le bébé se mit à crier plus fort, de l'autre côté du mobile home, plainte désespérée qui se prolongeait, dans le tonnerre des guitares hurlant dans la salle de séjour.

« Je crois que la musique l'a réveillé », dit Fay.

La femme lui tourna le dos et marmonna : « Qu'est-ce que t'en sais ? »

Fay la regarda s'éloigner.

« J'en sais rien, dit-elle. Je voulais seulement aller aux toilettes. »

Elle regarda la femme traverser la salle de séjour, s'engager dans le couloir qui conduisait à l'autre bout du mobile home, puis une porte se ferma et on n'entendit plus que le martèlement de la musique. Elle ne savait pas quoi faire. Elle avait l'habitude d'aller dans les bois pour pisser, mais les hommes étaient dehors et elle avait peur de se faire repérer. Elle resta plantée là. Une minute passa, puis la femme réapparut, un bébé en pyjama dans les bras. Elle baissa le volume de la musique en passant près de la chaîne. Elle s'arrêta, frotta le dos du bébé, le berça sur son bras. L'enfant dévisageait Fay, les doigts dans la bouche.

« C'est dans le couloir, dit la femme. La troisième porte. »

Fay ne répondit pas. Elle se dirigea vers les toilettes, entra et referma la porte, leva sa jupe, descendit sa culotte sur ses genoux et s'assit. Elle ferma les yeux, poussa un long soupir de soulagement et resta penchée en avant jusqu'à la fin. Il y avait une drôle d'odeur dans cette salle de bains, des jouets en plastique alignés devant la baignoire, des pyjamas et des chaussettes proprement pliés sur une étagère. Elle s'essuya les fesses, se rhabilla et tira la chasse. Tout ça en gardant son sac à main sur le bras.

Quand elle regagna le couloir, elle ne vit personne. Sa canette de bière se trouvait toujours sur le plan de travail, et elle en but une gorgée, chaude et plate. Elle hésita à aller s'asseoir sur le canapé. Elle avait envie de s'allonger un moment et de s'interroger sur la suite des événements.

Elle alla jusqu'au salon, et écouta la musique pendant quelques instants. Quelques photos encadrées de la femme étaient fixées aux murs, du temps de sa jeunesse, quand elle était plus mince et avait les cheveux plus clairs. Une carabine était posée dans un coin, la crosse peinte en rouge. Des revues étaient empilées près du canapé et éparpillées sur le sol.

Elle but une nouvelle gorgée de bière, remarqua une fenêtre près de la chaîne et s'en approcha. Les mains en œillères, le visage contre la vitre, elle vit les jeunes hommes, sécateur en main, en train de dépecer les poissons suspendus aux arbres par la tête, la lumière de la torche dansant et jouant sur leurs mains couvertes de sang, et sur la chair des animaux, sanguinolente. Elle s'éloigna, de peur qu'ils ne la voient, et traversa à nouveau la pièce pour sortir.

La femme était assise sur une chaise de jardin, au bord de l'allée, et l'enfant tentait de se tenir debout. Il ne semblait pas être encore en âge de marcher.

« Désolée de t'avoir fait peur, dit Fay.

— Je ne sais jamais qui va et vient ici, dit la femme.

— Ils m'ont prise en voiture.

— Où ils t'ont ramassée ? De l'autre côté de la rivière ?

— Ouais.

— J'ai jamais compris pourquoi ils ramènent leurs putes.

— Je ne suis pas une pute. »

La femme tourna la tête vers les silhouettes noires des arbres. La lampe éclairait son visage et ses yeux étaient rouges. L'enfant tenta de faire un pas et elle le lâcha, mais il faillit tomber et se cramponna à son genou.

« Si tu restes, faudra que tu donnes des sous, dit la femme. Et ce soir, j'ai fini de faire à manger. Si tu veux quelque chose, tu te débrouilles.

— J'ai mangé. »

La femme hocha la tête, d'un air absent, comme si cela la rassurait.

« Ils sont saouls ?

— Je ne crois pas. De toute façon, je m'en rends pas compte.

— Ils ont pris combien de poissons ?

— Plein. Ils en ont pris un qui fait presque cinq kilos.

— T'as une clope ? »

Fay se tourna vers la lumière, ouvrit son sac à main et prit le paquet froissé. Il restait deux ou trois cigarettes. Elle en glissa une

hors du paquet pour la proposer. La femme la mit entre ses lèvres, et fouilla dans sa poche en tendant la jambe.

« Merde. J'ai laissé le briquet à l'intérieur.

— J'ai des allumettes », dit Fay, qui fouilla à nouveau dans son sac. Quand elle les lui donna, la femme lâcha le bébé qui, surpris, agita les bras pendant une seconde, puis tomba. Il était trop tard pour réagir, mais Fay faillit le faire. Le bébé était allongé par terre pendant que la femme tentait d'allumer sa cigarette.

« Merde », dit-elle.

Elle prit le bébé, le remit debout entre ses genoux, finit par allumer sa clope et rendit les allumettes à Fay.

« C'est ton bébé ?

— Ouais. Il est tout le temps malade. Il venait de s'endormir, quand tu es arrivée. »

Fay voyait les étoiles briller entre les branches des pins. Elle entendait la circulation sur la route. Elle chercha des yeux un endroit où s'asseoir, mais apparemment, il n'y avait pas d'autre chaise. Le bébé avait fourré une main dans sa bouche et il regardait Fay, timidement, avec un léger sourire ; elle ne pouvait deviner si c'était un garçon ou une fille. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas vu un bébé d'aussi près, et elle répondit à son sourire.

« Je ne sais pas où on va stocker tout ça, dit la femme. J'ai dit à Charles qu'il fallait qu'il achète un autre congélateur, et il a dit qu'on n'avait pas de place et je lui ai dit : Fais quelque chose, parce que celui qu'on a est rempli de chevreuil, j'en ai marre de manger ça, ça me sort par les trous de nez. Il y a une chaise, là-bas, si tu veux t'asseoir.

— Où ?

— Juste là. La bleue et blanche. Avec qui tu es ? demanda la femme.

— Tu veux dire... avec quel homme ? »

La femme la foudroya du regard et tira longuement sur sa cigarette. L'expression de ses yeux déplut à Fay.

« Bon, je sais que t'es pas avec Charles. Nom de Dieu, t'as pas intérêt. Si c'est ce fils de pute qui t'a ramassée, je lui fais la peau. J'ai manqué deux matches à cause de sa partie de pêche.

— J'ai un peu parlé avec Jerry, dit Fay. Il s'est assis à côté de moi pendant le voyage.

— Ha ! fit-elle. Estime-toi heureuse que Brenda ne soit pas là.

— Qui est Brenda ?

— Sa femme. Elle fait partie de mon équipe de baseball. Elle joue au centre et je joue deuxième base. Tu vas voir des matches de baseball ?

— Non », dit Fay.

La femme s'était retournée vers Fay, et ne surveillait plus le bébé. Il tenta de faire un ou deux pas, de s'éloigner d'entre ses jambes.

« On joue pour Rent-All, dit la femme. On est les Rambo féminines de Rent-All, Brenda, Jo Ann, Rachel, Heather Patterson et Kuwanda Starr, c'est une bonne lanceuse, mais elle court pas très bien, elle s'est fait renverser par une voiture le jour où son petit ami a essayé de la tuer. Jeudi dernier, on jouait contre Handy Andy, Rachel était à la deuxième base, j'étais à la troisième et Kuwanda a lancé la balle au centre, presque jusqu'à la clôture, et j'ai pu terminer, mais pas Rachel. »

Le bébé avait levé les bras, peut-être pour assurer son équilibre, et se balançait, comme au rythme d'une mélodie qu'il était seul à entendre, les pieds tournés l'un vers l'autre.

« Ils m'ont demandé d'entraîner l'équipe, l'année prochaine, dit la femme. Je leur ai dit que j'étais d'accord, mais il faut qu'ils nous donnent des maillots neufs. »

Elle tira une dernière fois sur sa cigarette, la jeta de l'autre côté de la cour. Elle regarda le ciel pendant quelques instants, puis s'appuya contre le dossier de sa chaise. Le bébé s'était échappé de ses genoux.

« Je jouais dans l'équipe de Northeast, dit-elle. Mais la ligue me plaisait pas, on jouait toujours contre des nègres, il fallait participer aux tournois de Holly Springs et y avait toujours des problèmes. Je l'ai dit à Ken, je lui ai dit : J'ai rien contre les nègres s'ils se conduisent correctement. J'ai pas de préjugés, je suis allée à des tas de réunions et de pique-niques avec Kuwanda et je la rencontre tout le temps au supermarché. Mais j'ai dit à Ken : Si tu crois que je vais me faire égorger à Holly Springs par une bande de sauvages armés de lances, je vous emmerde, toi et ton cheval. Ils ont pas fini avec leurs poissons ? »

Elle se retourna sans se lever de sa chaise et, quand le bébé tomba, Fay entendit le bruit inquiétant que fit sa tête, en heurtant la rampe en bois. Elle se leva.

« Est-ce que je peux le prendre ? » demanda-t-elle.

La femme la dévisagea, méfiante. Puis elle se pencha, prit l'enfant et le lui tendit.

« Pourquoi pas ? Mais tu le lâches pas.

— Ça risque pas », dit Fay, et sur ces mots, elle prit l'enfant sur ses genoux, lui enlaça la taille et regarda son visage pâli. Il mâchonnait quelque chose.

« Je vais aller voir ce qu'ils ont pris », dit la femme.

Elle s'engagea dans l'allée, passa près du pick-up et son gros derrière disparut dans l'obscurité, au-delà du mobile home.

Fay glissa un doigt dans la bouche du bébé, le passa sur sa lèvre inférieure douce et mouillée, attrapa un caillou minuscule coincé entre la lèvre inférieure et la gencive, le sortit, le jeta par terre.

« Faut pas manger les cailloux », dit-elle au bébé.

Elle avait à présent décidé que c'était une fille. Elle la fit sauter sur son genou et elle rit, joyeuse et surprise, puis se balança. Ces petites mains replètes, ces fossettes, juste sous les phalanges – ça lui disait quelque chose, mais c'était du passé. Comme leurs cheveux sentaient bon, après un bain ! Les cheveux de ce bébé étaient châtain clair et légèrement frisés. Elle l'embrassa sur la joue.

« Je voudrais que tu sois à moi, dit-elle. Je te surveillerais pour que tu ne tombes pas. » Elle réfléchit pendant quelques instants. « Et je ne t'échangerais pas contre une voiture. »

La femme resta longtemps absente. Fay entendit des éclats de voix, des protestations véhémentes, et voyait parfois le faisceau de la lampe, sur le sol, au coin du mobile home isolé du sol par des parpaings. Ils n'avaient pas retiré les roues et elle se demanda comment ils l'avaient amené jusqu'ici. Le bébé s'agita, mais elle le serra plus fort et, quand il se mit à pleurer, le posa contre sa poitrine, lui caressa le dos pour le calmer et, au bout d'un long moment, elle s'aperçut qu'il dormait. Des rires retentissaient dans le noir, et elle se demanda si cette Brenda allait débarquer et si, dans ce cas, elle aurait quelque chose à craindre. Demain était encore si loin, inutile de prévoir quoi que ce soit. Elle n'avait presque pas d'argent. Elle regarda les chaussures de tennis déchirées qu'elle portait, leurs lacets cassés et renoués.

Elle retourna le bébé entre ses bras et, sans le réveiller, le posa doucement sur ses genoux, le tourna sur le côté, la tête sur sa cuisse. Les petites menottes étaient fraîches et lisses. Elle regarda les ongles minuscules et les paupières, fermées maintenant ; sur son menton, brillait un mince filet de salive, qu'elle essuya du pouce.

« Je me débrouillerais pour qu'il ne t'arrive rien », souffla-t-elle.

Là-bas, au-delà de la pinède, la nuit envahissait tout.

Une seule lampe était désormais allumée, dans le salon, et la musique était une créature vivante, qui flottait dans l'air et caressait la peau de Fay. Jamais elle n'avait entendu les notes avec autant de précision, les cordes et la batterie, les cuivres et le piano. Elle était assise en tailleur près de la table basse, riait sans réfléchir, une canette de bière constellée de givre posée en équilibre sur ses doigts. Ils faisaient circuler une pipe d'herbe, et elle savait, maintenant, qu'elle avait eu raison d'abandonner ce qu'elle avait laissé derrière elle. Ce n'était plus qu'un cauchemar, et une vie nouvelle s'ouvrait, comme celle qu'elle avait pu entrevoir déjà, et elle avait oublié qu'on puisse se sentir aussi bien, à ce point aimée, protégée, et heureuse. La nuit dernière, elle était encore dans cette baraque pourrie, paumée dans les

bois. Maintenant elle était là, avec la musique, les amis, et elle se sentait en sécurité.

Sur la table, il y avait plein de choses à manger : des chips, des bols de sauce, des bretzels. Et le jeune homme blond, assisté du second, faisait frire des filets de poisson-chat. Elle sentait l'odeur de la friture, elle entendait l'huile grésiller, et, quand elle se tournait vers le jeune homme blond, il lui adressait toujours un clin d'œil. Elle regarda les muscles de ses bras et le dessin de ses jambes, sous le blue-jeans, tandis qu'il s'affairait devant la cuisinière. Mais elle avait envie de l'interroger au sujet de cette Brenda. Elle avait tout le temps. Il lui avait déjà proposé de dormir là. Ils auraient tout le temps de parler. Pour le moment, son seul désir, c'était de continuer à boire de la bière glacée, à écouter la musique, à se laisser pénétrer, jusqu'à la moelle, de sa puissance qui envahissait l'espace et l'enivrait.

« Tu veux encore fumer ? » demanda le chauffeur.

Il était assis par terre, adossé au canapé, et Linda, dans un fauteuil, près de la porte, chantait en même temps que la musique, les yeux fermés. Elle avait emmené le bébé dans une chambre et était restée quelques instants avec lui. Et puis elle était revenue dans le salon et n'avait plus bougé.

« Sûr », dit Fay.

Il prit le sac d'herbe et la pipe, les posa devant elle et but une gorgée de bière. Il y avait aussi une bouteille de whisky sur la table.

« Tu veux boire un coup ? » Le chauffeur prit la bouteille et la lui tendit.

« Pourquoi pas ? » fit-elle.

Elle la prit, la porta à ses lèvres et en but une longue gorgée. L'alcool était brûlant, enflamma sa bouche, puis son estomac, et elle fit une grimace avant de rendre la bouteille. Elle eut l'impression que le whisky dénouait une partie de son être, et elle laissa échapper un long soupir en tapotant ses lèvres d'une main.

« C'est raide, hein ? » dit-il. Il rit et posa la bouteille sur la table.

La télévision diffusait quelque chose, mais la jeune fille était incapable de s'y intéresser. Elle se saisit du sac, prit un peu d'herbe et la mit dans le fourneau de la pipe. Le chauffeur l'observait. Elle en fit tomber un peu sur sa jupe, et resta en arrêt. Puis elle s'épousseta et l'herbe tomba sur le sol.

« Bon Dieu de merde, hurla-t-il, couvrant la musique. Ça coûte cinquante dollars les vingt grammes. Tu la fous pas par terre, bordel ! »

Elle leva son regard vers lui pour constater sa rage.

« Désolée, dit-elle. T'as du feu ? »

Il posa brutalement un briquet devant elle et jeta un regard foudroyant sur l'écran de télévision. Linda se balançait dans le

fauteuil.

Elle portait la pipe à sa bouche quand le jeune homme blond vint s'asseoir près d'elle. Elle se tourna légèrement vers lui, alluma le briquet et approcha la flamme du fourneau, aspira la fumée âcre et l'avalala.

« File-moi une taf », dit-il, s'emparant de la pipe et du briquet.

Fay fit une bouche en cul de poule et laissa échapper un mince filet de fumée, en les imitant. Elle se tourna vers le jeune homme et vit l'herbe incandescente s'enflammer dans le fourneau de la pipe. Il aspira une bouffée, la flamme s'éteignit et il reposa la pipe. Il eut une quinte de toux et baissa la tête, adossé au canapé. Il la prit par les épaules, toussant toujours.

« Merde, fit-il. C'est fort, ce putain de chiendent. Tu es défoncée ?

— Je me sens bien, dit-elle. Je me suis jamais sentie aussi bien. C'est vraiment chouette de me garder avec vous. »

Il tourna vers lui le visage de Fay, et, quand elle se pencha contre lui, il posa sa main sur ses joues et elle sentit à nouveau l'odeur du poisson. La musique était toujours très forte, la pièce très enfumée, et Fay avait un peu la nausée, la vibration des basses commençait à marteler douloureusement ses tympanes. Négligemment, il posa une main sur l'un de ses seins et l'embrassa, d'une haleine brûlante et vaguement amère, puis il pénétra sa bouche avec sa langue. Elle recula, retira sa main de son sein et la garda dans la sienne, et il glissa ses doigts entre les siens. Elle se sentit rougir. La main du jeune homme revint à la charge et, une nouvelle fois, elle recula. Le deuxième compère faisait toujours la cuisine et n'avait rien remarqué. Linda était dans son fauteuil, les yeux fermés. Peut-être endormie.

« Pas devant eux, dit Fay.

— Alors viens », dit-il, et il se redressa.

Elle leva le visage vers lui et eut soudain le vertige. Elle voyait la tête du jeune homme tourner au plafond, les cheveux dressés.

« Je croyais qu'on allait manger », dit-elle, mais, brusquement, elle sentit qu'elle n'avait plus du tout envie de manger et c'était juste un prétexte, pour différer les choses, pour rester là, assise, et voilà que la main du jeune homme glissa vers son poignet pour le saisir et l'obliger à se lever.

Elle entendit sa voix, plus forte que la musique, lui dire : « On mangera plus tard. »

Puis il l'entraîna à l'autre bout du salon, et le second leva la tête, les regards passer. L'odeur de l'huile bouillante lui arriva en pleine figure, un nuage de vapeur d'eau s'échappait vers la hotte. Elle eut à nouveau la nausée. Elle vit la poêle, les tranches de poisson mort couvertes de farine de maïs, le sang qui s'écoulait des minces fissures de la chair, et son front se couvrit d'une sueur glacée.

« Je ne me sens pas très bien », dit-elle, mais le jeune homme blond n'y prêta pas attention.

Il la tenait toujours par le poignet et ils s'enfonçaient dans le couloir où elle avait rencontré Linda pour la première fois, mais maintenant il faisait noir et ses épaules heurtaient les parois. Des vêtements gisaient sur le sol. Ils passèrent devant la porte ouverte de la salle de bains. Le couloir ne lui avait pas paru aussi long, tout à l'heure. Sa vessie était à nouveau pleine, vu la quantité de bière qu'elle avait absorbée, et elle marqua une résistance, eut envie de demander à son compagnon de s'arrêter, mais il était fort et déterminé à l'entraîner. Il poussa une porte située à l'extrémité du couloir, alluma une lampe et, en passant près du lit défait, il la balança dessus, puis ferma la porte. Elle atterrit sur le bord du lit, la jupe remontée sur les cuisses, hébétée. Elle aperçut une canne à pêche posée sur une commode, des appâts, des bobines de fil, un moulinet au fil emmêlé, et des photos en couleur de femmes nues, punaisées aux murs.

« Oh », fit-elle, et elle posa les mains sur son estomac pour en apaiser la révolte. Elle tenta un ultime effort pour se relever et rejoindre la porte, mais elle s'écroula sur un oreiller, lutta pour se redresser en prenant appui sur l'un de ses bras secoué de tremblements. Lui, il enlevait son T-shirt.

On frappa à la porte et elle entendit un appel. « Vous venez manger, ou quoi ? »

Une nouvelle fois, elle tenta de se lever.

Elle avait la sensation que tout en elle était bouleversé, et son corps penchait plus lourdement du côté droit. L'une de ses jambes était inerte, et elle avait peur de mouiller sa culotte. Soudain, elle sentit son corps sur elle, une bouche chaude et gourmande écrasant ses lèvres, et on frappa de nouveau à la porte, et une voix insistante prononça ces mots : « Hé, vous voulez combien de beignets ? »

La main du jeune homme avait atteint le dessous de sa jupe, et elle pouvait déjà sentir ses doigts qui franchissaient l'élastique de sa culotte, tâtant le terrain, lui griffant la peau. Elle eut un mouvement de recul, tenta d'exprimer sa réticence, et il faisait très chaud, dans cette chambre minuscule, et elle sentait la sueur du jeune homme imprégnée dans les draps, et, elle le vit, debout devant elle, qui ouvrait sa braguette, la saisissait par les oreilles et l'attirait vers lui. Elle tendit les bras pour se défendre de ça, de cette chose qui approchait son visage. Mais, lui, il lui serrait la tête dans une étreinte d'acier, elle sentait ses doigts puissants sur son crâne, il tenta de lui fourrer son sexe dans la bouche, et elle faillit lui vomir dessus.

Il n'en fallut pas davantage pour le freiner dans ses élans. Il laissa échapper un petit cri, recula, et elle se dégagea pour éviter qu'un nouveau spasme ne la pousse à dégueuler sur le lit, mais le vomi jaillit

devant elle et tomba entre eux, sur le plancher. Elle eut un mouvement vers lui pour demander secours, mais il était déjà sorti de la chambre pour se précipiter dans la salle de bains, avait claqué la porte derrière lui, avant même qu'elle n'ait eu le temps de se relever. Et elle n'était pas au bout de son malaise. Elle chercha où elle pourrait vomir encore, trouva une petite poubelle en plastique à moitié pleine d'emballages de hamburger et de journaux, s'y précipita et, à genoux, puis à quatre pattes, elle resta ainsi, la bouche inondée de larmes salées. Elle vida son estomac en vomissant jusqu'à ce que la bile lui remonte à la gorge dans un nouveau spasme. Elle avait la bouche grande ouverte, en apnée, et ses cheveux étaient souillés.

Puis elle se souvient de lui, debout devant elle, hurlant, et des autres, déboulant dans le couloir, l'un d'entre eux armé d'une spatule. Ce fut une vision furtive, mais irréelle, et puis elle se sentit sombrer, en un éclair, là où elle n'était encore jamais allée, et entendit alors, plus qu'elle ne le ressentit, le choc de son crâne heurtant le sol.

Il y avait de la musique, quelque part. Au réveil, Fay ouvrit les yeux, mais ne bougea pas, et elle chercha à se souvenir, puis se souvint, de ces mains qui la saisissaient, la soulevaient, l'entraînaient dans le couloir, et puis de cette obscurité encore, et puis de son réveil dans la baignoire, sous un torrent d'eau froide, de tous les autres autour et d'elle en petite tenue, le visage inondé de cheveux mouillés, qui glissait en essayant de se relever ; et de Linda, la repoussant dans l'eau, qui disait : « Putain, quel bordel. » Et puis, de cet instant dans les toilettes, assise, tremblante, sur le couvercle fermé de la cuvette, enveloppée dans une serviette rêche, de sa culotte et de son soutien-gorge suspendus à la tringle du rideau de douche, dégoulinants, et de ses pieds nus, glacés, sur le linoléum.

Elle se releva et se cogna violemment la tête. Elle retint un cri, tendit la main pour identifier ce qu'elle avait heurté, sentit un contact lisse et frais, se hissa jusqu'au siège du pick-up, reconnut au passage l'accélérateur, le frein, des cassettes abandonnées sur le sol. Elle sortit la tête de sous le volant et s'assit sur le siège. Elle regarda autour d'elle. Le bateau était toujours là, dans la benne du pick-up. Elle le voyait par la lunette arrière, noyé dans l'ombre, et la silhouette du mobile home, la suspension accrochée à l'arbre, maintenant éteinte. La vitre du chauffeur était ouverte et il y avait un paquet de cigarettes plein sur le tableau de bord, à côté d'un briquet. Elle ouvrit le paquet, alluma une cigarette et fuma. Elle n'avait plus la nausée, mais n'avait aucune notion du temps qui s'était écoulé. Il était sûrement tard. Elle était habillée, les pieds nus, mais ses vêtements étaient humides. On avait dû l'enrouler dans une couverture, qui sentait le moisi, mais elle avait dû la repousser en dormant parce qu'elle était tirebouchonnée sur ses jambes. Elle la remonta sur ses épaules et resta immobile, lovée, et la braise de sa cigarette jetait une lueur rouge sur le tableau de bord. Où était son sac à main ? Elle chercha à tâtons sur le siège, écarta la couverture et le chercha : rien. Et ses chaussures ? Elle en avait besoin. Avaient-ils fermé la porte à clé et faudrait-il attendre le matin pour récupérer le sac et les chaussures, et faudrait-il les affronter encore ?

Elle passa un doigt entre ses jambes, histoire de voir si quelque chose s'était passé pendant son sommeil. Impossible de savoir. Aurait-elle pu le repousser si c'était allé jusque-là ? Le vieux avait tenté deux fois de la baiser, et, deux fois, elle l'avait repoussé, mais, elle avait

toujours gardé cette peur que ça recommence pendant son sommeil. Alors elle était partie. Elle regrettait de ne pas avoir emmené Gary. Il aurait pu être auprès d'elle, en ce moment. Mais elle savait qu'il ne les quitterait jamais, qu'il resterait et tenterait de les protéger. Du moins jusqu'à ce que leur petite sœur puisse partir, elle aussi. Elle aurait peut-être mieux fait de ne pas s'enfuir. Et elle aurait eu tort de rester.

Elle pensa encore à Biloxi. Une journée de voyage, avait-il dit.

La cigarette était presque terminée, et elle en alluma une deuxième. Histoire de différer le moment de les revoir. Mais elle avait besoin de son sac à main et de ses chaussures. Elle glissa furtivement la main sous son soutien-gorge. Le dollar n'y était plus.

Elle jeta la couverture sur le sol et ouvrit silencieusement la portière qui céda dans un frottement métallique, et elle descendit sans la refermer derrière elle. Les graviers lui meurtrissaient les pieds. Quelques étoiles brillaient encore, par-delà la cime des pins. Traverser tout l'État, avait-il dit. Elle se demanda comment c'était grand. Avec l'espoir que ce ne soit pas comme le Texas.

Elle gravit les marches en bois et posa la main sur la poignée de la porte, qui pivota sous ses doigts. Elle entra à pas feutrés dans le salon et poussa la porte derrière elle, sans la fermer vraiment. Sur la chaîne, un petit voyant rouge était allumé, et quelqu'un gémissait les derniers mots d'une chanson, puis un DJ se mit à parler à tort et à travers, dans le silence de la pièce. Une voix bienveillante, ça la réconfortait. Elle ne voulait pas les réveiller. Elle ne voulait pas passer pour une voleuse. Elle voulait seulement récupérer son sac, ses chaussures et, si c'était possible, son dollar.

Une nouvelle chanson commença. Sous l'effet du vent, la porte voulut s'ouvrir, puis elle claqua contre le chambranle, et Fay se déplaça pour la refermer sûrement. Personne ne surgit de son lit pour venir l'engueuler. Elle gagna la cuisine et s'arrêta devant la cuisinière. La graisse s'était déposée dessus, et des assiettes pleines de serviettes en papier trempées et de restes de frites baignant dans le ketchup, traînaient çà et là. Des boîtes de bière vides et à moitié écrabouillées étaient abandonnées sur le plan de travail. La faim l'avait reprise, elle piqua une frite et la mangea.

Il y avait de la lumière dans le couloir, une minuscule ampoule placée dans une niche, recouverte d'un abat-jour en plastique. À la porte de la salle de bains, sa main trouva l'interrupteur. Une rangée de puissantes ampoules, au-dessus d'un miroir, s'allumèrent. Ses chaussures étaient près de la baignoire. Elle se retourna pour voir si quelqu'un venait la surprendre. La musique, c'est tout. Elle ne se rappelait pas où elle avait posé son sac, mais le billet d'un dollar était en train de sécher sur le lavabo. Elle le prit, le plia et le remit dans son soutien-gorge.

Elle mit ses chaussures, assise à nouveau sur la lunette des cabinets ; ses cheveux commençaient à sécher. Elle cassa de nouveau un lacet, l'enfila dans le dernier œillet.

Elle éteignit la lumière, regagna le couloir, entendit le bébé pousser un petit cri, puis plus rien. De retour vers la cuisine, elle aperçut son sac à main sur le canapé. Elle alla le chercher. À cet instant, elle entendit de faibles gémissements, des mots à peine prononcés, et le bruit furtif de corps en mouvement. Elle n'avait plus qu'à s'en aller. Mais ces bruits l'attiraient, et, en toute certitude, elle n'avait jamais rien entendu de pareil. Elle se demanda ce qui pouvait pousser les gens à produire de tels sons. Ça venait d'un endroit tout proche, dans la zone obscure du couloir opposé. Elle avança prudemment, sans faire le moindre bruit. Au-delà de l'obscurité, une lumière jaunâtre éclairait le linoléum qui recouvrait le sol, provenant de la même source que les bruits étranges. Pas à pas, elle avança, puis, en passant la tête dans l'encadrement de la porte, elle les découvrit là, tous les trois, le jeune homme blond sur le dos, la femme penchée sur lui, sa bouche ouverte, humide, glissant sur son corps, et le chauffeur, derrière elle, son gros cul secoué de frissons et de spasmes, la pénétrant avec brutalité, le visage tendu vers le plafond, les yeux fermés.

Elle revint sur ses pas en silence, traversa le salon, ouvrit et referma la porte discrètement, descendit les marches, passa devant les chaises de jardin, suivit l'allée jusqu'au chemin, accéléra le pas dès qu'elle fut loin d'eux, courut, à l'aveuglette, dans le noir, balançant son sac à main à bout de bras sur ce chemin creusé d'ornières, puis s'enfonça dans la nuit, pendant que le chant des criquets et des grenouilles l'encourageait à faire vite, vite, parce qu'il était tard, et que le matin était proche.

Surgissant des poches d'ombre que projetait leur feuillage, les arbres, en rang serré, se dressaient le long de la clôture d'un pâturage, et l'herbe ondulait sous le souffle chaud du vent. Au bout de deux heures seulement, Fay sentit la brûlure du soleil sur son visage, réverbérée par le béton. Bien avant qu'ils ne la dépassent, elle entendait le râle plaintif des camions, et marchait sur le bord de l'autoroute pour éviter d'être heurtée par derrière. Un gazon poussait sur le large terre-plein central qui séparait les voies, et depuis un bon moment, elle regardait au loin les tracteurs orange, les camions garés, et les groupes d'ouvriers casqués.

Elle s'était reposée un moment, à l'aube, juste à la sortie de la ville, après avoir demandé son chemin dans une station-service. L'employé qui était en train d'ouvrir lui avait conseillé d'aller vers l'ouest jusqu'à Batesville, de prendre la direction du sud, et puis il s'était mis à allumer les lampes. Elle était restée une minute immobile, cherchant des yeux un tuyau ou un robinet, mais autour d'elle, elle ne voyait que la piste bétonnée, les pompes à essence, la vitrine où étaient rangées les cigarettes, et l'homme assis, qui manipulait la caisse enregistreuse. Elle poursuivit donc son chemin jusqu'au prochain croisement et suivit l'autoroute dans la direction qu'il avait indiquée.

Elle avait très soif, maintenant ; le terre-plein était parsemé de gobelets en plastique, de boîtes de conserve, de pneus de camion en lambeaux. Elle évita le cadavre d'un tatou, à la cuirasse broyée, aux pattes poilues écrasées sur les cailloux qui bordaient la route. Sur la droite, des chevaux blancs, rassemblés autour d'un abreuvoir, buvaient. L'un d'entre eux leva la tête et secoua sa crinière, puis replongea son museau dans l'eau. Elle se dit qu'elle n'était pas encore assoiffée au point de boire dans un abreuvoir à chevaux, et elle continua son chemin.

Elle se demandait si elle arriverait à marcher toute une journée par cette chaleur. Elle l'avait déjà fait, mais jamais dans cet état. Son mal de tête avait gagné tout son crâne, s'installait maintenant au creux de ses orbites, et elle serrait les molaires, crispant les mâchoires pour empêcher sa tête d'éclater sous le choc de ses pas.

Elle sentait le battement du sang dans ses jambes et, parfois, elle vacillait. La scène à laquelle elle avait assisté pendant la nuit passait et repassait dans sa mémoire comme un film et elle entendait encore leurs halètements et leurs grognements de plaisir. Elle ne savait pas

qu'on pouvait faire des choses pareilles, deux hommes et une femme, comme ça, et elle se demandait maintenant lequel des deux était le père du bébé qu'elle avait tenu sur ses genoux.

Les voitures la dépassaient et, même si elle avait fait du stop, elles n'auraient pas pu s'arrêter, sauf aux intersections avec les bretelles d'autoroute. Elle voyait des maisons, en retrait, mais il n'y avait personne dans les jardins. Elle était maintenant plus près des véhicules orange et voyait les tondeuses, au flanc des collines, avancer en projetant un mince filet de gazon et de mauvaises herbes broyées, cascade verte de poussière végétale et de tiges coupées.

Elle choisit un moment où l'autoroute était déserte pour traverser, gagna le terre-plein central et poursuivit son chemin. Elle entendait le rythme saccadé des moteurs diesel mêlé au chuintement du broyeur, et voyait une fumée noire jaillir du pot d'échappement. Des camions étaient arrêtés sur une esplanade, des hommes y chargeaient des panneaux mobiles, sur lesquels était inscrit le mot fauchage en lettres majuscules. Les voitures filaient sur la route, au-dessus d'elle, et elle marchait en contrebas sur l'herbe coupée, les boîtes de conserve déchiquetées et, çà et là, des tessons de bouteille dont il fallait se méfier, vu l'usure avancée de ses semelles qui ne sauraient résister à des objets aussi tranchants.

Les ouvriers montèrent dans le camion, qui s'éloigna, un homme debout sur le marchepied, une lampe rouge clignotant sur un dôme fixé au toit. Le tracteur sortit de la large tranchée et roula sur le bas-côté en sens inverse de la circulation, puis tourna et, une nouvelle fois, l'herbe s'envola derrière lui.

Un klaxon retentit sur la route, elle leva la tête et aperçut alors le visage d'un homme âgé qui la regardait du fond de sa cabine. Le camion changea de vitesse et s'éloigna. Une voiture le doubla. Il n'y avait plus le moindre coin d'ombre, maintenant ; le soleil brûlait les épaules et la tête de Fay. Elle passa la bandoulière de son sac à main sur son épaule et poursuivit son chemin. Il n'y avait plus que l'homme et son tracteur. Il progressait lentement, allait et venait, s'enfonçant toujours plus dans la descente couverte d'herbe, pour finalement disparaître, repérable seulement par la fumée qui s'échappait de l'engin. Il monta l'autre versant et elle le vit reprendre son va-et-vient.

Elle s'arrêta, s'assit sur la pente, la tête entre les genoux, enveloppée de ses bras. Elle était essoufflée et il y avait une tique sur sa cheville. Elle la prit, tenta de la chasser de son doigt, l'envoya finalement valser d'une pichenette. Le problème de l'auto-stop était qu'on ne savait jamais à qui l'on aurait affaire. Si le conducteur avait une sale tête, il fallait lui dire de continuer son chemin, qu'on avait, finalement, changé d'avis. Elle comprenait qu'il fallait se méfier des jeunes hommes et qu'elle avait eu de la chance, la veille au soir.

Elle ne voulait pas rester assise là, et elle ne voulait pas continuer. Fay était sûre que les ouvriers du camion avaient de l'eau. Des ouvriers qui travaillaient toute la journée au soleil avaient forcément de l'eau.

Elle regretta de ne pas avoir pris davantage de cigarettes dans le paquet qui se trouvait sur le tableau de bord du pick-up. Elle avait déjà fouillé dans son sac, pleine d'espoir, mais avant même de regarder, elle savait qu'il n'y en avait plus. Et ça coûtait plus d'un dollar. Un dollar et demi, pensait-elle.

Un klaxon retentit, insista, s'éloigna, puis s'interrompit, et elle entendit le crissement des pneus sur le goudron. Au loin, dans la campagne qui s'étendait sous ses yeux, la route décrivait une courbe en direction d'une masse vert pâle, à la limite du ciel, ce ciel d'un bleu clair comme elle n'en avait jamais vu, délavé, et, dans l'espace désert, une petite silhouette noire flottait, les ailes déployées, suivant les courants, décrivant des cercles, plongeant, puis remontant, suspendant quelquefois son vol avant de repiquer en direction de la terre. Elle regarda la buse et marmonna : « Si c'est moi que tu cherches, tu peux toujours attendre. »

Elle faillit ne pas entendre la voiture, à cause du bruit de la circulation, mais elle tourna la tête et vit des roues s'immobiliser derrière elle, des graviers coincés dans les alvéoles des pneus, alors elle leva la tête, découvrit le conducteur, et son cœur se serra aussitôt. Elle se leva rapidement, épousseta sa jupe.

Le policier gara sa voiture au centre de l'aire goudronnée, se saisit d'un micro, prononça quelques mots, puis descendit, prit son chapeau en se penchant à l'intérieur du véhicule, et elle vit les pointes noires de ses bottes avancer. Ensuite, il s'arrêta : un pantalon gris bien repassé, un galon bleu sur chaque jambe, un pistolet sur la hanche, une chemise amidonnée, une plaque portant son nom, un insigne en cuivre brillant, et toute cette autorité qu'elle redoutait. Il mit son chapeau et son visage disparut dans l'ombre. Elle vit ses courts cheveux foncés, juste sous le bord du chapeau, ses joues rasées de près, couperosées, et son visage à elle, déformé, reflété deux fois dans les verres de ses lunettes de soleil où défilaient, à l'intérieur des cercles dorés de la monture, les voitures en circulation sur l'autre voie. Il toucha le bord de son chapeau du bout des doigts, fit un salut de la tête.

« Avez-vous besoin d'aide, mademoiselle ?

— Je ne sais pas, dit-elle. Je marchais, c'est tout. Je n'ai rien fait de mal ?

— Apparemment pas. Drôle d'idée de se promener par cette chaleur. Vous allez quelque part ? »

Elle ignorait tout des flics, sauf qu'ils chassaient les gens qui dormaient sur les bancs des parcs et surveillaient d'un œil fixe ceux qui marchaient au bord de la route. Parfois même, comme maintenant, ils venaient leur demander où ils allaient. Elle devait faire attention à ce qu'elle dirait. Il avait le pouvoir.

« Je vais à Biloxi, dit-elle. Je me suis assise. J'avais chaud. Je voulais me reposer un peu. »

La radio braillait à tue-tête dans la voiture de patrouille, mais il n'y prêtait pas attention. C'était un bel homme, comme elle en avait vu quelquefois, et elle se demanda quel âge il pouvait avoir. Elle mit un peu de malice dans sa voix, pour voir. Elle était détendue, maintenant. Elle pouvait parler aux hommes, maintenant. Elle se dit qu'elle ne voulait plus avoir affaire à de jeunes hommes.

« Vous n'allez pas m'arrêter ? »

— Il n'y a pas de raison, dit-il. Ça va ? »

Elle ne se sentait pas bien, mais il ne fallait pas qu'elle le lui dise. Il risquait de la conduire quelque part, de la confier à quelqu'un.

« Sûr qu'il fait chaud, dit-elle. Je voulais rattraper les types, là-bas, et leur demander de l'eau, s'ils en avaient, mais je ne peux pas les rattraper.

— Qui ? »

Elle tendit le bras. L'équipe d'ouvriers n'était plus qu'un petit point à l'horizon, noyé dans les mirages de la chaleur.

« Ils coupent l'herbe, mais je ne peux pas les rattraper. Je croyais que je pourrais, mais j'ai abandonné. C'est pour ça que je me suis assise. »

Elle le regarda, mais ne put rien lire sur son visage. Il semblait attendre autre chose.

« Je me demandais s'il fallait que je fasse de l'auto-stop ou pas, ajouta-t-elle. Je ne sais pas à qui je peux faire confiance. »

Il la dévisagea et garda le silence. Puis il se retourna, se pencha à l'intérieur de la voiture et prit à nouveau le micro de la radio. Il enleva son chapeau et le lança sur le siège avant, près d'un tas de formulaires administratifs. Elle aperçut un fusil, sur un râtelier métallique, derrière le siège, et une paroi grillagée derrière le fusil. Il parla dans le micro, attendit la réponse, et quelqu'un répondit, une femme, puis il ajouta quelques mots et raccrocha le micro sur le tableau de bord. Des menottes étaient suspendues à son ceinturon et elle vit la marque de son portefeuille, dans sa poche revolver. Quand il se redressa, il débouchait une bouteille d'eau, qu'il lui tendit.

« Tenez, dit-il. Vous allez vous déshydrater, avec ce soleil. »

Elle versa l'eau dans sa bouche, sentit qu'elle reprenait vie, avala et avala encore, reprit son souffle, puis porta à nouveau la bouteille à ses lèvres et la vida. La bouteille était légère, dans sa main, presque sans poids. Elle la lui rendit.

« Merci, dit-elle en s'essuyant la bouche. Ça fait vraiment du bien. »

Il tapota la bouteille contre sa jambe et regarda la route, d'un simple coup d'œil, puis se tourna à nouveau vers elle.

« Ma voiture est climatisée. Vous devriez vous y installer un moment. »

Y monter lui faisait presque peur, mais elle se dit qu'elle avait intérêt à obéir.

« D'accord. Oui, monsieur. »

Il contourna la voiture avec elle, ouvrit la portière du côté opposé, débarrassa la place. Elle s'assit et un courant d'air frais l'enveloppa. Il ferma la portière et elle resta immobile, son sac à main sur les genoux. Les vitres étaient teintées et l'extérieur n'était plus aussi lumineux et torride. Il monta près d'elle, attacha sa ceinture, lui demanda d'en faire autant, et elle regarda les sangles sans comprendre, jusqu'au moment où il comprit qu'elle ne voyait pas de quoi il voulait parler, se pencha sur elle en l'effleurant, tira la sangle devant elle et la fixa au siège.

« Voilà », dit-il.

Il s'appuya contre le dossier, tambourina sur le volant du bout des doigts. Il prit un paquet de cigarettes dans la poche de sa chemise et, quand il vit qu'elle le regardait, en sortit une et la lui offrit. Elle la prit et dit une nouvelle fois merci.

Il actionna l'allume-cigares et regarda, au-delà de la chaussée, l'herbe fraîchement coupée.

« Vous avez des ennuis ? »

— Non, dit-elle. Je ne voulais pas rester là où j'étais, c'est tout. »

Quand l'allume-cigares fut prêt, le policier lui tendit la résistance incandescente, et elle pencha le visage, tenant la cigarette entre les doigts, pour l'allumer. Il en fit autant et baissa un peu la vitre. La voiture semblait neuve, sentait le neuf et, hormis les papiers posés sur le tableau de bord, c'était très propre. On n'entendait même pas le moteur.

« C'est une belle voiture », dit-elle.

Il tourna légèrement la tête, lorsqu'elle dit cela. Pendant un instant, il parut amusé.

« Vous êtes déjà montée dans une voiture comme celle-là ? »

Elle crut qu'il lui demandait si on l'avait déjà arrêtée. Elle

entrouvrit la vitre et secoua sa cendre dehors, mais un courant d'air la lui renvoya au visage. Elle agita la main, pour la disperser.

« Ne vous inquiétez pas, dit-il.

— Je ne veux pas salir votre voiture.

— Elle n'est pas à moi. Je m'en sers un certain temps, et puis on m'en donne une autre. Alors, vous êtes déjà montée dans une voiture comme celle-là ?

— Non, monsieur. Je n'ai jamais eu d'ennuis.

— Pourquoi marchiez-vous au bord de la route ? »

Elle garda les yeux fixés sur ses genoux. Les voitures roulaient plus lentement, maintenant, sur l'autoroute. Elle avait peur de lui dire la vérité, craignant qu'il ne la ramène chez elle et, selon elle, elle n'avait fait qu'un peu plus de vingt kilomètres. Il suffirait de vingt minutes pour qu'elle se retrouve là-bas.

« Je suis partie à cause de mon papa », dit-elle.

Il se détendit et elle le regarda attentivement. Il portait une alliance à la main gauche et il y avait des griffures récentes sur son avant-bras droit, petites croûtes noires et courbes.

« Et vous allez à Biloxi ?

— Oui, monsieur. Ils ont dit que c'était loin. Mais il paraît que c'est bien, là-bas. Il y a une plage et tout.

— Qui vous a dit ça ?

— Des jeunes qui m'ont prise en stop, hier soir.

— Des jeunes ? Où vous ont-ils prise ?

— Sur la route, pas loin de l'endroit où j'habitais.

— Vous connaissiez ces jeunes ?

— Non, monsieur. Je ne les connaissais pas. Ils se sont arrêtés et ils m'ont prise. »

Elle vit qu'il était nerveux, maintenant, mais ne comprit pas pourquoi. Peut-être voyait-il qu'elle avait bu, la veille au soir. Ou peut-être l'empêchait-elle de travailler.

« Combien étaient-ils ?

— Ils étaient trois. Ils avaient un bateau, dans la benne de leur pick-up, et ils avaient plein de poissons, qu'ils avaient pris.

— Et vous ne les connaissiez pas.

— Je les avais jamais vus. »

Il se mit en colère. Il hocha la tête et elle vit sa mâchoire se crispier. Il tourna le visage vers la vitre entrouverte.

« Comment pouviez-vous savoir qu'ils ne vous tueraient pas ?

— J'ai eu l'impression qu'ils ne le feraient pas. »

Il tourna la tête et la regarda dans les yeux.

« Est-ce que vous imaginez les dangers auxquels une jeune fille comme vous s'expose, la nuit, seule sur cette route ? Ou sur n'importe quelle route ? Il y a des gens qui roulent seulement dans l'intention de

trouver quelqu'un qui fait de l'auto-stop. »

Elle posa les mains sur ses genoux et fixa le pare-brise.

« J'en avais assez de marcher, dit-elle. Je ne savais pas où j'étais et j'avais déjà failli me faire mordre par un chien. J'ai eu l'impression qu'ils ne risquaient pas de me faire du mal. »

Elle pensa une nouvelle fois à la scène qu'elle avait vue, dans cette chambre, la nuit précédente. Il regarda quelques instants encore par la vitre. Il tira deux ou trois fois sur sa cigarette, puis la jeta et remonta la vitre.

« Vous alliez vers l'ouest, exact ?

— Je crois, dit-elle. Ils m'ont expliqué qu'il fallait aller vers l'ouest, puis vers le sud. Comment s'appelle la ville ? Batesville ?

— Ouais, fit-il. C'est là que se trouve mon bureau. Je n'ai pas le droit de prendre les auto-stoppeurs, mais je suppose que je peux vous conduire jusque-là, si vous voulez.

— Bien, dit-elle. Si ça ne vous dérange pas. »

Il prit le micro, signala sa reprise de service et regarda d'un côté et de l'autre avant de faire demi-tour. Elle jeta sa cigarette et remonta sa vitre.

« L'air n'est pas trop froid ?

— Ça va. »

Il attendit que la route soit déserte, puis la puissance du moteur pressa le dos de Fay contre le dossier du siège et ils descendirent la côte, l'air était frais, le monde était devenu plus doux soudain, impalpable, et elle eut l'impression qu'ils flottaient sur un coussin d'air, qu'ils glissaient à toute vitesse vers les collines lointaines et la rangée d'arbres verts qui scintillait légèrement dans la monstrueuse lumière du soleil.

Il s'appelait Sam Harris et il avait quarante-trois ans. Il raconta qu'il habitait Cole's Point, une maison au bord de la réserve d'eau de Sardis, qu'il pêchait la perche, tendait des lignes de fond pour attraper des poissons-chats de White River, chassait le chevreuil dans les vingt hectares de bois qu'il possédait. Il n'y avait plus que lui et sa femme, maintenant, dit-il, mais il aimait beaucoup la pêche, et pas elle.

Au Sonic de Batesville, il s'arrêta et lui offrit à déjeuner, acheta un gros hamburger avec du fromage fondu, des cornichons et des frites, un Coca dans un grand gobelet. Lorsqu'il démarra à nouveau pour prendre la nationale 51, elle avait la bouche pleine et mastiquait. Ils passèrent devant le lycée, puis traversèrent la campagne où le coton poussait, où les engins d'irrigation rouillés avançaient très lentement, déversant de l'eau sur les plantations brûlées par le soleil, et croisèrent les silos à l'abandon, aux toits coniques affaissés, aux murs recouverts de planches pourries et effondrées. Les champs de maïs, dont les aigrettes oscillaient sous la brise, de vieilles granges, derrière des

clôtures neuves où paissaient des vaches noires. Puis à nouveau les collines, s'étendant vers le nord-est, en direction de l'autoroute 4 et les tiges de ku-dzu qui avaient envahi les bas-côtés de la route, leurs sarments qui se dressaient en tremblant. Retour sur la 7, ensuite, au sud d'Holly Springs, son secteur, dit-il, un grand secteur, pas vrai ? Puis il suivit les camions énormes, qui avaient atteint leur rythme de croisière, l'horizon barré par leur masse luisante, jusqu'à les doubler, les abandonner derrière lui, à une allure rapide et régulière, avec la sensation que le paysage qu'il découvrait était aussitôt figé en arrière, comme s'ils allaient quelque part, pour une destination précise, alors que, disait-il, il ne faisait que patrouiller.

De temps en temps, après avoir jeté un coup d'œil aux chiffres rouge lumineux s'affichant sur le radar du tableau de bord, il lançait des appels de phare à la voiture qui arrivait en face, mais il n'arrêta personne.

Le soleil continua sa course dans le ciel, jusqu'à ce qu'au-dessus d'eux il devienne invisible, inondant la route de lumière pendant que les voitures et les camions continuaient à rouler péniblement en file indienne. Il s'arrêta devant un restaurant, juste au nord du comté de Lafayette, pour que Fay puisse aller aux toilettes et, quand elle regagna la voiture, il lui donna une bouteille de limonade glacée et des biscuits ; quinze kilomètres plus loin, elle se sentait bien mieux.

L'estomac plein, la bouteille fraîche sur les genoux et la vitre entrouverte pour que la fumée de sa cigarette s'échappe, elle se mit à lui raconter sa vie. Fermes et maisons défilaient, les rangées d'arbres apparaissaient pour s'effacer aussitôt, laissant leur place à d'autres. Il conduisait en silence et elle ne craignait plus qu'il l'oblige à rentrer chez elle. Ils étaient presque revenus à la case départ, au lieu de leur rencontre, quand elle commença à lui raconter qu'à deux reprises son père l'avait rejointe dans le noir, avait déchiré ses vêtements, posé la main sur son cou et tenté de l'étrangler, qu'elle s'était débattue, lui avait donné des coups de pieds, avait tenté de lui griffer les yeux, était enfin parvenue à se dégager, presque nue, et avait couru se cacher dans les bois, seule avec les oiseaux de nuit, le chant des rainettes, et les battements de son cœur enfin apaisés dans sa poitrine.

Elle lui parla de Dorothy, sa sœur, qui, un jour, depuis longtemps déjà, s'était arrêtée de parler, et de Gary, son frère, qui avait travaillé tout un été pour leur éviter de mourir de faim ; puis elle lui raconta que, la nuit précédente, elle avait annoncé son départ à sa mère et était sortie de la maison.

On était au milieu de l'après-midi. Il ralentit, quitta l'autoroute, s'engagea sur une route goudronnée, au long de laquelle étaient affichés des panneaux publicitaires proposant des locations de bateaux et des terrains à vendre. Sur cette route, il roulait lentement,

franchissant des collines soigneusement entretenues, plantées de jeunes arbres. Après quelques kilomètres, ils arrivèrent au bout d'une digue énorme, bordée de part et d'autre par des pieux en bois reliés par une chaîne. Au loin, sur la surface scintillante du lac, elle vit des bateaux flottant sur les vagues, petits points bleu, blanc et rouge. Des oiseaux planaient, le dessin précis de leurs ailes se détachant sur le ciel, en vols groupés, tournoyants, et, quand elle baissa la vitre, le vent apporta leur chant jusqu'à elle.

Sam ralentit, suivit la digue pendant quelques instants. Il la regardait, souriait vaguement.

« C'est beau, n'est-ce pas ? »

— Sûr, dit-elle. J'ai jamais vu autant d'eau.

— C'était le plus grand barrage du monde. Ensuite, je crois qu'on en a construit un plus grand en Iran ou en Irak. Quand on a construit celui-là, c'étaient des mules qui transportaient la terre. Dans les années trente. Vous voulez descendre jeter un coup d'œil ?

— J'aimerais nager dans le lac, dit-elle. Si je savais nager. »

Il sourit, entra sur une aire de stationnement, s'arrêta près de la clôture et laissa tourner le moteur. Ils descendirent. Les mains dans les poches, il alla s'appuyer contre un réverbère et se mit à la contempler fixement.

« Il y a une plage de l'autre côté », dit-il, le visage tourné vers le lac.

Elle regarda les arbres, les tables de pique-nique, les tentes et les camping-cars.

« C'est joli », dit-elle.

Elle souriait. Elle enjamba le garde-fou et regarda le lac qui s'étendait à perte de vue.

« Et vous habitez là-bas ? »

Il la rejoignit, s'arrêta près d'elle, tendit le bras en direction de la rive sud.

« On ne voit pas la maison d'ici, dit-il. De ma terrasse, je peux voir le barrage. Le matin, c'est là que je bois mon café. La maison est près de cette falaise que vous voyez là-bas, là où la terre est rouge. »

Elle se contentait de hocher la tête, absorbée par le spectacle. Il faisait frais ; le vent venait du lac, où voguaient les bateaux.

« Qu'est-ce que vous allez faire ? » demanda-t-il. Il s'assit près d'elle, les doigts croisés, les yeux fixés sur les vagues.

« Je ne sais pas. » Elle se tourna vers lui. « Je crois que je vais simplement aller vers le sud. Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre. Je ne veux pas rentrer. »

Sam étouffa quelques mots et osa :

« Mais comment allez-vous vivre ? Qu'est-ce que vous ferez pour gagner de l'argent ? Pour manger ? Pour vous loger ? Vous ne pouvez

pas dormir au bord de la route. Vous ferez une mauvaise rencontre. Ça arrive aux jeunes filles, tout le temps. Je l'ai vu. » Il se tourna vers elle. « Je l'ai vu de mes propres yeux. »

En contrebas, il y avait un rempart de grosses pierres blanches qui s'enfonçait dans l'eau, et les vagues venaient se heurter contre lui dans un mouvement incessant.

« Je crois que je vais essayer de trouver du travail, dit-elle.

— Mais il vous faudra un logement. Vous ne pouvez pas dormir dans les parcs, les flics vous chasseront, dans toutes les villes. Ou ils vous conduiront dans un refuge. Peut-être même qu'ils vous renverront chez vous. Tout peut arriver. »

Elle regarda ses ongles sales, les ongles de ses gros orteils qui sortaient de ses tennnis en loques. Elle savait qu'elle n'était pas présentable et regrettait de ne rien pouvoir y changer.

« À votre avis, qu'est-ce que je devrais faire ? »

Sam se leva et mit à nouveau les mains dans ses poches. Le vent faisait claquer l'étoffe de son pantalon et, dans la voiture de patrouille, la radio bavardait.

« Je crois que vous devriez venir chez moi et dîner avec ma femme et moi. Vous aimez le steak ? »

Elle lui adressa un petit sourire.

« J'aimerais bien en goûter.

— Alors, allons-y », dit-il.

Elle regarda le lac et se dit qu'aujourd'hui, c'était mieux qu'hier. Elle décida d'accepter, se leva et regagna la voiture.

Le chemin qui conduisait chez lui traversait une pinède. La voiture de patrouille roulait lentement et les rangées d'arbres alignées de part et d'autre ne laissaient qu'un passage étroit.

« Amy est sûrement sur la terrasse, le nez dans son livre. On pourra aller se baigner tous ensemble, un peu plus tard, si vous voulez. »

Elle ne savait plus que penser. Elle n'avait jamais imaginé qu'un flic puisse avoir une maison dans les bois et aimer la pêche.

« J'irai peut-être, si c'est pas profond. J'ai jamais eu l'occasion d'apprendre à nager.

— Tout le monde doit savoir nager, dit-il. Qu'est-ce que vous feriez, si vous étiez sur un bateau et qu'il coule ? Vous y avez pensé ?

— Je n'ai jamais été sur un bateau. »

Il ralentit dans le dernier virage, et soudain, la maison lui apparut, telle une vision : de hautes fenêtres, une rangée de cyprès et un grand toit pointu.

« Restez avec moi et très vite ça va vous arriver. »

Ils passèrent sur un pont de bois et, quand la voiture s'arrêta devant la maison, Fay resta en arrêt pendant une minute. La maison semblait surgir d'un seul bloc du flanc de la colline, une grande baie vitrée s'ouvrait sur toute la longueur, laissant voir à l'intérieur le mobilier, les ventilateurs tournant au plafond, et des plantes en pots accrochées à d'immenses poutres. Des pins ancestraux protégeaient la maison de leur ombre profonde et recouvraient son toit d'aiguilles. À l'arrière de la maison, s'étendait une vaste terrasse où étaient disposées des chaises longues molletonnées et des tables. Au-delà de cette terrasse, on pouvait voir l'eau mouvante du lac.

« C'est chez vous ? dit-elle.

— *Home sweet home* », fit-il en ouvrant la portière.

Il avait annoncé, par radio, qu'il quittait son service, et il prit son carnet, ainsi que ses clés.

« Venez, allons retrouver Amy. Elle a probablement un maillot de bain qui vous ira. »

Fay posa sa main sur la poignée de la portière, hésitant à la manœuvrer. Debout devant la voiture, il lui fit signe de la main en agitant ses clefs. Elle ouvrit la portière et descendit, les yeux toujours fixés sur la maison. Plus que jamais, elle avait honte de ses tennis déchirés, de son chemisier et de sa jupe écriqués. Elle ferma la portière, alla jusqu'au pare-chocs et s'arrêta. Sam avait déjà gravi les marches et il se retourna pour la regarder.

« Alors ? Vous venez ?

— Vous êtes sûr qu'il n'y a pas de problème ? dit-elle. Votre femme ne va pas se mettre en colère, ni rien ? »

Il la rejoignit, la prit doucement par la main.

« Venez, Fay, dit-il. Il n'y a pas de problème. »

Alors elle le suivit et ils gravirent les marches main dans la main, gagnèrent une porte vitrée, puis ils entrèrent dans une pièce nette, au plancher de pin, avec une grande cheminée en pierre ; des têtes d'animaux et des poissons naturalisés décoraient les murs. Les ventilateurs tournaient au plafond, et elle vit la grande cuisine, avec, en guise de table, un établi de boucher où étaient posées des casseroles en cuivre.

« Elle est là, dit-il, et il lâcha sa main pour poser ses affaires sur une table. Allons sur la terrasse. »

Fay ne sachant pas quoi faire de son sac à main, elle le garda. Sam ne l'attendit pas, se dirigea vers une baie vitrée, la fit coulisser et sortit. Une femme de petite taille, en short et T-shirt, était assise dans un fauteuil, un verre à la main. Un livre ouvert était posé, à l'envers, sur la table. Il lui dit quelque chose, désigna l'intérieur de la maison, et elle se leva, un peu instable sur ses jambes, puis ils entrèrent ensemble.

La femme sourit à Fay et but une gorgée de son verre. Ses cheveux noirs étaient parsemés de filaments gris, elle avait de jolies dents blanches, des yeux bruns brillants, timides et circonspects. Elle avança, la main tendue, et Fay eut l'impression que c'était une jeune fille comme elle. Puis, lorsque Fay regarda ses yeux de plus près, elle vit les rides que le maquillage ne pouvait dissimuler.

« Amy, dit Sam, je te présente Fay. Je l'ai invitée à dîner avec nous ce soir. »

Ne tenant plus son sac que d'une main, Fay prit la main tendue.

« Salut, Fay. » Sa main était molle et fraîche, aussi fragile qu'une aile d'oiseau. On avait l'impression qu'elle était complètement sans force.

Fay répondit à son salut. Elle sentit que son visage rougissait. Elle serra rapidement la main, la lâcha, puis se tourna vers Sam, comme pour attendre les consignes.

« Je lui ai dit qu'on irait peut-être se baigner. Tu as mis de la bière au frais ?

— Elle est sur la terrasse. On devrait aller s'asseoir dehors, Fay.

— Je vais me changer », dit Sam, qui passa devant elles en déboutonnant sa chemise et disparut dans la maison.

Amy continuait à lui sourire.

« Il y a un bon petit vent, dehors, dit-elle. Il a fait terriblement chaud, aujourd'hui, hein ?

— Oui, madame, ça on peut le dire. »

Elle franchit la porte à la suite d'Amy, la regarda fermer derrière elles, puis, en la suivant sur la terrasse, elle remarqua sa démarche mal assurée.

« Asseyons-nous à l'ombre, Fay. Vous voulez un Coca frais ou quelque chose ? »

Amy s'installa dans un rocking-chair et Fay s'assit sur le banc placé contre la rambarde de la terrasse.

« Oui, madame. Ça serait vraiment bien. »

Amy ouvrit la glacière placée entre elles, y plongea la main, en sortit une canette et la lui tendit.

« Sam travaille de jour, maintenant, et il a toujours envie d'une bière glacée, quand il rentre. Alors j'ai toujours des boissons au frais. Vous avez faim ? Vous voulez manger quelque chose ? »

Fay secoua la tête et ouvrit la canette.

« Non, madame. Ça va, merci. Il m'a offert un hamburger, tout à l'heure. Le meilleur de ma vie. »

Son sac à main était toujours sur ses genoux ; elle le posa à ses pieds, et prit la canette à deux mains. Elle sourit, baissa la tête, but une gorgée de Coca. Elle avala de travers et deux jets de soda jaillirent de son nez, petite pluie gazeuse qui vint échouer sur sa jupe. Elle se

leva d'un bond, essuya sa jupe, puis son nez, fit un pas sur le côté, le visage rouge et brûlant.

« Putain, s'exclama-t-elle. Je ne voulais surtout pas faire ça. » Se reprenant, elle ajouta : « Je suis désolée. Je ne voulais pas non plus dire ça. Je suis nerveuse, c'est tout. »

Amy avait gagné la table, détaché une feuille du rouleau de papier ménager qui se trouvait dessus. Elle souriait toujours quand elle s'approcha pour éponger les taches.

« Ne vous en faites pas, dit-elle. Un jour je suis sortie avec un garçon pour me baigner et aller manger des grillades de porc dans un bar, j'ai péti dans mon maillot de bain mouillé et ça s'est entendu dans toute la salle. »

Elle recula, lui adressa un clin d'œil.

« Y a des merdes qui arrivent comme ça. Ne vous en faites pas. Vous préféreriez peut-être une bière ? »

Fay regarda le Coca qu'elle tenait à la main.

« Je crois, fit-elle.

— Ou je peux vous préparer un verre. J'aime le Ruby Red : jus d'ananas et Stoly. Vous en avez déjà bu ?

— Non, madame. J'aime mieux une bière. »

Amy sortit une bouteille, la décapsula et la lui donna. Elles s'assirent et Amy prit son verre. Elle en fixa le contenu pendant une seconde, en but une gorgée, regarda le lac puis se tourna à nouveau vers Fay.

« On n'a pas beaucoup de compagnie, ici. On est de vrais ermites. Je vais travailler à l'institut de beauté et je vais à l'épicerie. C'est tout : l'institut de beauté et l'épicerie, sans arrêt.

— C'est beau, ici, sûr, dit Fay. Je n'ai jamais vu une aussi jolie maison.

— Elle est trop grande, dit Amy. Trop de ménage. »

Fay glissa les pieds sous le banc, pour dissimuler ses tennnis. Elle aurait voulu en avoir d'autres. La bière était froide.

« Toute cette eau, dit-elle. J'aimerais vivre ici. »

Amy fit un hochement de tête, puis se carra dans son fauteuil, tenant son verre à deux mains.

« Je n'en viens jamais à bout. Mais elle est jolie quand elle est en ordre. » Elle but à nouveau, leva la tête. « Il aime la pêche. Il sort beaucoup. » Elle regarda le lac pendant quelques instants. « Ouais, beaucoup. »

Puis elle leva son verre, comme si ça expliquait quelque chose. Elle adressa un pâle sourire à Fay et conclut :

« J'aime bien me détendre, quand je rentre du travail. »

Fay se contenta de sourire, de hocher la tête, et tenta de trouver quelque chose à lui dire. Elle aurait voulu que Sam revienne. Mais

regarder l'eau était agréable. Elle aurait pu rester immobile à la contempler, pendant très longtemps. Ça lui faisait du bien. Elle avait l'impression d'être à sa place au bord de l'eau, et c'était une sensation étrangement profonde et familière.

De près, Amy paraissait plus âgée que Sam. Nettement.

Fay se mit à décoller l'étiquette de sa bière et se força à arrêter ce petit jeu. Des bouts de papier s'en détachaient, il faudrait les ramasser.

« J'ai eu peur de lui, quand il s'est arrêté, dit-elle. J'avais peur qu'il m'emmène au poste. J'avais marché longtemps et j'étais crevée. Mais il m'a prise dans sa voiture et il m'a offert un hamburger. C'est un homme bien.

— Oui, fit Amy pas très sûre d'elle. Un homme très bien.

— Vous êtes mariés depuis combien de temps ? »

Amy retira une peluche sur son T-shirt, leva la tête.

« Ça fera vingt et un ans cette année, dit-elle. On s'est mariés juste après l'université et il est entré dans la police de la route. On a habité des tas d'endroits, mais on est de Verona, près de Tupelo. Il a été muté plusieurs fois ; on a vécu à Natchez quelque temps, on a passé deux ans à Lucedale, on a eu une maison à Grenada pendant à peu près un an. On a habité Batesville pendant huit ans, puis on a fait construire cette maison. Il aime vivre ici, il va à la pêche tous les jours, quand il fait beau. Vous voulez voir ses bateaux ? »

Elle se leva, gagna la rambarde et Fay la suivit. Amy montra une crique, avec un ponton en bois. Deux bateaux y étaient amarrés. Le premier était grand, neuf, et avait un gros moteur extérieur, l'autre était métallique, vieux, cabossé et rayé.

« Le plus vieux, c'est moi qui le lui ai offert pour notre premier anniversaire de mariage, dit Amy. Il va toujours à la pêche avec. Vous aimez le poisson ?

— J'en ai mangé quelquefois », dit Fay.

Elle s'appuya contre la rambarde, posa prudemment sa bière dessus, dénoua ses cheveux et les secoua. Amy se tourna vers elle et la regarda.

« Vous avez de jolis cheveux, dit-elle.

— Ils sont toujours moches. Je ne peux rien en faire. »

Elle sentit la main d'Amy toucher les pointes de ses cheveux, tourna légèrement la tête et but une nouvelle gorgée de bière. Elle avait envie d'une cigarette.

« Il faut les égaliser, c'est tout, dit Amy. Je pourrais les égaliser, si vous voulez. C'est mon métier.

— Ah bon ?

— Je suis coiffeuse. J'ai un salon à Batesville. Sam l'a acheté, il y a longtemps. Mais j'ai tout ce qu'il faut ici. Je pourrais le faire avant le dîner, si vous voulez. »

La main s'attarda un instant, puis s'éloigna, comme à contrecœur. Puis Amy approcha, la regarda dans les yeux.

« Dites-moi quelque chose, Fay.

— Quoi ? »

La baie vitrée coulisssa, puis Sam sortit sur la terrasse, en jeans et chemise noire.

« Vous êtes déjà en conférence ? » dit-il.

Mais il était heureux. Bizarrement, sans son uniforme, il semblait plus petit, et Fay constata alors qu'il n'était pas le même homme lorsqu'il était chez lui. Il se servit une bière, posa ses cigarettes et son briquet sur la table puis les rejoignit près de la rambarde.

« Alors, qu'est ce que vous en pensez ? C'est un petit coin de paradis ou pas ?

— C'est beau, dit Fay. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

— Vous voulez venir faire un tour en bateau ? Il est rapide.

— Je ne sais pas. » Elle parut vaguement inquiète. « Le lac a l'air profond.

— J'ai des gilets de sauvetage. Je ne vous laisserai pas vous noyer. »

Il but une longue gorgée. Amy, appuyée contre la balustrade, regardait la maison.

« Elle vient d'arriver, Sam. Elle a peut-être envie de se reposer.

— Oh, ouais. »

Il hocha la tête et Fay vit quelque chose passer sur son visage, perçut aussi quelque chose dans la façon dont Amy s'adressa à lui, un peu trop sèchement, une lassitude dans la voix.

« Bon. Peut-être plus tard. »

Amy le contourna, tendit la main, toucha à nouveau les cheveux de Fay du bout des doigts.

« Je lui ai dit que je serais heureuse de lui couper les cheveux. Et j'ai pensé qu'elle aimerait peut-être prendre un bon bain chaud.

— J'aimerais bien aller faire un tour, s'empressa de dire Fay. J'aimerais aussi arranger mes cheveux. » Elle but une gorgée de bière. « Et j'ai bien envie d'un bain. »

Cela ne parut pas gêner du tout Sam. Il gagna la table et prit une cigarette.

« O.K., d'accord, dit-il. J'ai deux ou trois choses à faire. De toute façon, avec cette chaleur, une balade en bateau, ce n'est peut-être pas la bonne idée. On pourra peut-être en faire une quand la chaleur sera tombée. Ensuite, on reviendra et on préparera ces steaks. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ça me semble bien, dit Fay. Est-ce que je peux vous prendre une cigarette ?

— Servez-vous. Il y en a une cartouche sur la table de la cuisine. »

Elle prit une cigarette et ils bavardèrent encore quelques instants. Il était toujours debout, buvant sa bière, appuyé sur la rambarde, quand elles entrèrent dans la maison. Fay se retourna vers lui, il se retourna aussi et lui adressa un signe de la main, puis elle le vit se tourner à nouveau vers l'eau caressée par le vent et vers les branches des grands pins, que la brise faisait osciller.

Amy lui apporta une seconde bière, quand elle fut dans la grande baignoire, étendue, les orteils sous le robinet et la tête sur un coussin gonflable, sous une masse de bulles parfumées qui débordaient presque. La chaleur de l'eau avait paru pénétrer jusqu'à ses os et elle somnolait, et n'avait qu'une envie : rester allongée là pour toujours.

Elle se redressa quand Amy revint et posa la bière sur le bord de la baignoire.

« Vous voulez encore de l'eau chaude ? demanda-t-elle.

— Non, madame.

— Cessez de m'appeler madame. Je n'ai que quarante et un ans et on devrait se tutoyer. Quel âge as-tu ? »

Amy abaissa le couvercle des toilettes et s'assit dessus.

« Dix-sept ans, répondit Fay. J'aurai dix-huit ans en septembre.

— Donc tu vas toujours à l'école. »

Fay prit la bière, la regarda pendant quelques secondes.

« Je ne vais pas à l'école. Il y a longtemps que je n'y suis pas allée.

— Pourquoi ? Tu n'aimais pas l'école ?

— J'aimais bien, quand j'y allais. Mais on se déplaçait tout le temps. Et il fallait qu'on travaille tous. La dernière fois que j'y suis allée, c'était au cours moyen. Après, mon papa n'a plus voulu que j'y aille. Il a dit que c'était du temps perdu et qu'il fallait que je travaille, pour aider la famille. C'est ce que j'ai fait. »

Elle s'appuya contre le coussin et but une gorgée de bière. Amy avait croisé les jambes et la regardait, les mains sur les cuisses.

« Tu as encore envie d'aller à l'école ?

— C'est trop tard, maintenant. J'ai trop manqué.

— Tu sais lire ?

— Pas très bien. J'avais besoin de lunettes, il y a longtemps, mais j'en ai jamais eu. Papa disait que ça coûtait trop cher. Je peux lire ce qui est loin, un panneau routier, mais j'ai du mal à lire sur du papier. Il faut que je le tiennne à bout de bras. Comme cette bouteille de bière. Je peux lire la marque, mais je ne peux pas lire ce qui est écrit en petit. »

Elle eut l'impression qu'elle parlait trop, si bien qu'elle s'enfonça dans l'eau et fixa le mur carrelé, qui se trouvait en face d'elle. Elle ne

connaissait pas ces gens et elle leur racontait toutes ces choses. Mais c'était difficile de faire autrement. Déjà, elle avait compris qu'il lui serait difficile de partir, de reprendre la route. Biloxi ne lui semblait plus être une bonne idée, maintenant ; maintenant qu'elle avait trouvé cet endroit. Amy était ivre, mais c'était une ivresse douce et tendre.

« J'ai des vêtements qu'il faudrait que tu essaies, tout à l'heure », dit Amy.

Elle prit son verre, posé sur le lavabo, et but. Elle se caressa légèrement la lèvre de deux doigts.

« Ils étaient à ma fille. Je parie qu'ils t'iront. J'en suis sûre.

— Merci, dit Fay. Sûr que j'ai besoin de vêtements. Qu'est-ce qui s'est passé, ils sont devenus trop petits ?

Elle n'en a plus besoin », dit Amy.

Elle se leva. Elle avait suspendu des sous-vêtements propres, des jeans et un chemisier à une patère fixée au mur.

« Je vais fermer la porte à clé en sortant, pour que Sam ne risque pas d'entrer accidentellement. Reste aussi longtemps que tu en auras envie. Ensuite, tu pourras aller faire un tour en bateau avec lui, avant le dîner, si tu veux. D'accord ?

— D'accord. Merci. »

Amy sortit. Fay s'allongea à nouveau dans l'eau chaude, prit sa bière, en fit couler une longue gorgée fraîche dans sa gorge. Oh, ouais, elle aurait du mal à quitter cet endroit.

La coque claquait sur l'eau et secouait Fay, qui était assise sur le banc. Puis la proue se dressa très haut et elle se retourna, fit signe à Amy, dont la silhouette devenait de plus en plus petite, sur le ponton, et l'avant descendit, le bateau se remit à l'horizontale, plana, et le vent lui emplît les yeux de larmes. Elle se recroquevilla dans son gilet de sauvetage, sur le banc, et croisa les bras sur son estomac. Sam souriait, dirigeait le bateau vers le milieu du lac ; des rideaux d'écume blanche jaillissaient et, quand elle se retourna, elle vit un large sillage de vagues mouvantes. Quelques instants plus tard le bateau filait à la surface de l'eau, elle entendait le rugissement étouffé du gros moteur extérieur, derrière elle, et percevait, sous ses pieds nus, la vibration de la coque sur l'eau.

Ils passèrent au large d'une falaise de terre rouge puis, au-dessus d'une plage de sable grossier, le long barrage, imposant, apparut, ainsi que les pierres blanches qu'elle avait vues quelques heures plus tôt. Sur leur droite, il y avait des groupes d'arbres morts, blancs, et des bateaux de pêche et elle vit des gens à l'intérieur. Sam ralentit légèrement, puis accéléra à nouveau et dirigea le bateau d'une main,

détendu, comme s'il était à nouveau sur l'autoroute, et il surveillait tout autour de lui, exactement comme au volant de sa voiture de patrouille.

Il était impossible de se parler, vu le sifflement du vent et le bruit du moteur, et il y avait trop de choses à voir ; le soleil commençait à baisser dans le ciel, encore si lumineux qu'elle dut mettre ses mains en visière pour contempler le barrage et la rive opposée, où d'autres pontons avançaient sur le lac. Ça et là, dans le sillage des hors-bord tirant des skieurs, des éventails d'eau blanche s'ouvraient à la surface du lac.

Il lui sembla qu'il fallait beaucoup de temps pour approcher du barrage mais, à chaque fois qu'elle se retournait, elle constatait la distance parcourue et, au bout de cinq minutes, la falaise rouge ne fut plus qu'une tache de couleur, parmi les arbres et les rochers, et le ponton devant la maison n'était plus visible.

Quand le soleil disparut derrière le barrage, Sam ralentit, décrivit une courbe. Il quitta ses lunettes de soleil et les rangea sous le tableau de bord.

« Qu'est-ce que tu en dis ? » cria-t-il, et elle hocha la tête, sourit, écarta une nouvelle fois les cheveux de son visage.

« Il faut rentrer », ajouta-t-il, et il tourna le gouvernail, s'éloigna du barrage, accéléra à nouveau. Le vent était pratiquement tombé et l'eau du lac était lisse et plus sombre. Fay avait l'impression qu'ils glissaient sur une plaque de verre noir, le bateau filant comme une flèche, suivi d'une très légère trace d'écume, sa proue effilée et lisse pointée vers la falaise rouge, les arbres défilant à toute vitesse, des jeunes gens, à quelques mètres du rivage, de l'eau jusqu'au cou, leurs chiens pataugeant dans les trous d'eau, les derniers rayons de lumière éclairant le sommet des arbres et, déjà, les petites criques entre les doigts lisses de l'eau qu'assombrissait la nuit.

Il posa les tranches de viande marbrée sur le grill et de petites flammes jaunes jaillirent, la graisse grésillant sur les braises. Fay aida Amy à mettre la table et apporta la salade qu'elles avaient préparée ensemble, à la cuisine, au son de la stéréo. De grosses pommes de terre, enveloppées dans du papier d'aluminium, étaient empilées sur un plat au centre de la table, près d'un pain complet entaillé, du beurre coulant sur sa croûte luisante.

Ils s'assirent, bavardèrent, et elle eut l'impression qu'elle n'avait jamais eu aussi faim, regarda les steaks qui grillaient, sur le charbon de bois rougeoyant, et s'emplit les narines de leur bonne odeur : Quand la viande fut cuite, Sam la servit sur un plat métallique, puis il

alluma une lampe puissante et ils s'assirent. Quand elle coupa le premier morceau de viande et le porta à sa bouche, elle sentit leurs regards posés sur elle, ferma les yeux, mastiqua, laissa échapper un petit gémissement, et Sam rit, puis ils se mirent tous à manger et bavarder.

« Bon sang, j'ai failli oublier le vin », dit-il, puis il se leva, entra dans la maison, le rapporta et le posa sur la table, et alla chercher ensuite des verres en cristal et un tire-bouchon.

Il déboucha le vin et le servit, et ils tendirent leurs verres vers le sien, puis ils se penchèrent et trinquèrent doucement, et elle vit la lueur de la lampe sur leurs visages.

Elle mangea lentement. Elle avait une faim énorme, mais réussit à ne pas manger trop vite. Elle imita Amy, ne posa pas les coudes sur la table, laissa sa serviette sur ses genoux et, après quelques erreurs de savoir-vivre, évita de parler la bouche pleine.

Il n'était que neuf heures lorsqu'ils terminèrent. Elle aida Amy à débarrasser la table, puis ils s'assirent sur la terrasse, entourés d'une colonie d'insectes ; Sam alluma une bougie à la citronnelle, et les moustiques les laissèrent tranquilles. Elle se rendit compte que le vin et la bière faisaient leur effet, but alors de petites gorgées et finit par piquer du nez pendant une conversation, puis se réveilla seule dans son fauteuil. Au même instant, Amy revenait sur la terrasse.

« J'ai préparé ton lit, dit-elle. Viens. »

Elle ne discuta pas. Elle demanda où était Sam et Amy répondit qu'il était allé se coucher, qu'il irait à la pêche tôt, le lendemain matin, qu'il voulait que Fay l'accompagne, mais qu'il voulait aussi qu'elle se repose. Amy l'aida à se déshabiller, dans une chambre au papier à motif de roses, où il y avait un lit aux oreillers bordés de dentelle, des poupées dans un rocking-chair d'enfant et d'autres, alignées contre le mur, qui fixaient leurs yeux morts sur elle.

Amy apporta une chemise de nuit et Fay leva les bras au-dessus de la tête, la laissa la lui passer sur les épaules, la taille, puis les couvertures furent écartées et elle se glissa sous un couvre-pieds qui sentait les fleurs et le printemps. Elle ferma les yeux et sentit un baiser tendre sur sa joue. Puis la porte se ferma, la chambre fut plongée dans le noir et dehors, derrière la fenêtre, dans la nuit, une chouette hulula, mais c'était un son ancien et familier, un son du plus profond des forêts, quelque chose qu'elle avait déjà entendu.

À bord du vieux bateau, Sam avançait lentement sur l'eau vitreuse, quand la pâle lumière de l'aube apparut derrière la dentelure irrégulière des arbres qui bordaient le lac. Il gouvernait d'une main et s'efforçait de ne pas renverser la tasse de café posée sur ses genoux. Les grands arbres morts se dressaient à environ deux kilomètres, et le bateau approchait d'eux, les vaguelettes de son sillage, ondoyant, s'élargissant, puis s'éloignant vers la berge où des morceaux de bois flottaient comme des bouchons. Puis elles allaient mourir sur le sable rouge.

Il se retourna, vit la lumière allumée sur sa terrasse et, au loin, à l'ouest, les feux des véhicules qui avançaient lentement sur le barrage, leur lueur diffractée par la brume flottant comme une fumée à la surface de l'eau. Il y avait des feux de position rouges et verts, au loin, sur le lac, mais il n'entendait pas les moteurs. Les bateaux semblaient avancer très lentement et de minces traînées d'écume roulaient contre leurs flancs. Il se demanda si elle savait skier. Mais sûrement pas, puisqu'elle ne savait pas nager. Bon. Il lui apprendrait.

Il faisait encore si noir qu'on ne voyait pratiquement rien ; il ralentit davantage encore et le bateau s'arrêta presque, se mit à dériver ; Sam accéléra légèrement, s'approcha des arbres morts. Il vit un aigle quitter un nid et s'éloigner dans le noir, d'une simple oscillation de sa queue couleur de neige, puis disparaître dans les ténèbres vers la rive nord.

Quand il fut à proximité des arbres, il finit son café et posa la tasse sur le fond du bateau. Il mit le moteur au ralenti et, parvenu à quinze mètres de sa ligne, le coupa, laissa l'embarcation courir sur son erre, se baissa pour prendre la longue pagaie, releva le moteur tandis que le bord du bateau heurtait doucement les arbres, puis il appuya la rame contre l'un d'entre eux et l'immobilisa. Les cuisses d'Alesandra étaient comme du velours.

Il resta un moment sans bouger, les mains en appui sur le bois mort, puis il leva la tête vers les branches nues qui se découpaient sur le ciel. Il avait toujours connu ces arbres et il les imaginait tels qu'ils avaient autrefois été, dans la forêt, leurs branches feuillues, parcourues par les écureuils, ombrageant le sol pendant les chaudes journées d'été. Maintenant, ils étaient dans l'eau depuis presque cinquante ans. Il donna de petites claques sur le tronc, comme sur le dos d'un vieil ami. Était-elle en train de le voir ?

En attendant que le ciel s'éclaircisse, il se servit un peu du café contenu dans le Thermos. Le bateau tanguait sur l'eau, dérivait lentement entre les troncs. Il posa la tasse sur son genou et regarda le jour se lever. Il entendait les camions et les voitures sur les rampes de mise à l'eau, au loin. Faibles bruits de l'aube : craquements du bateau, claquements et chuintements, grincement du tronc fiché dans son lit de vase. Finalement il vida sa tasse, la posa pour de bon et se mit au travail.

Mais il n'avait pas appâté ses lignes depuis deux jours et doutait qu'il y eût encore des poissons vivants. Il déroula la corde qui était enroulée autour d'un tube, au fond du bateau.

Alesandra dormait quelque part, au chaud, probablement.

Des crochets métalliques étaient soudés sur les flancs du tube et il saisit fermement l'extrémité de la corde, se leva prudemment, ce qui fit tanguer le bateau, balança deux ou trois fois le tube, au bout de la corde, puis le laissa filer au-dessus de l'eau. Il y plongea en faisant un bruit lourd et la corde se tendit rapidement. Il s'assit et la ramena, la laissant s'enrouler entre ses pieds, jusqu'au moment où il perçut le poids de sa ligne.

Il espérait qu'elles s'entendaient bien. Elles semblaient s'apprécier et, maintenant, Amy se sentirait peut-être mieux, pendant quelque temps, elle pourrait s'occuper de quelqu'un. La seule question était de savoir combien de temps ça durerait. Ils ne pouvaient la recueillir comme un chien perdu et elle avait une famille quelque part. Il s'interrompit un instant, cherchant à voir s'il y avait quelque chose sur la ligne, mais c'était impossible. Il tira et la ligne apparut, il la saisit et dégagea le morceau de tube.

Il ne savait pas quel âge elle avait, mais elle était trop jeune pour marcher seule, la nuit. Il y avait trop de cinglés en liberté. La ligne dans une main, il posa le tube au fond du bateau puis tira à deux mains, si bien que l'embarcation pivota. Il se pencha, approcha le seau, entreprit de tirer le bateau sous la ligne, jusqu'au premier hameçon. Il y avait quelque chose, dans l'eau, quelque chose qui ne bougeait pas.

Il jura à voix basse, les yeux fixés sur la ligne qui remontait. Il hissa dans le bateau un poisson-chat de White River, qui devait faire trois kilos, ses yeux morts et pâles, dans leurs orbites, son corps courbe rigide et dur.

« Merde, Sam », dit-il.

Il arracha l'hameçon et jeta le poisson par-dessus bord. Il sortit une crevette partiellement décongelée du seau, la fixa sur l'hameçon, tira sur la ligne, vit arriver l'hameçon suivant. Rien. Pareil pour le suivant. Et pour le suivant. Il leva la tête. Les bateaux étaient nombreux, sur le lac, maintenant, mais il ne fit pas attention à eux. Il continua de tirer

et d'appâter la ligne. Celle-ci comportait soixante-trois hameçons et il ne croyait pas qu'il aurait assez d'appâts pour les deux lignes. Mais il pourrait relever l'autre, au cas où des poissons s'y seraient pris.

Il ne voyait vraiment pas pourquoi elle ne pourrait pas rester quelque temps avec eux. Elle était sous-alimentée, il suffisait de la regarder pour s'en rendre compte, et pourtant ses vêtements étaient trop petits, ce qui signifiait qu'elle n'en avait pas eu de neufs depuis longtemps. Les poissons qu'il sortait de l'eau étaient morts et il les décrochait, travaillait en silence, le bateau oscillant légèrement sur l'eau. Elle n'avait probablement jamais eu la possibilité de s'épanouir. Et le plus bizarre était qu'elle ne s'en plaignait pas. Elle lui avait simplement expliqué comment étaient les choses. Il ne lui reprochait pas d'avoir eu peur de lui, au début. On lui avait probablement dit d'éviter les flics, ou bien elle avait déjà été exposée au mauvais côté de beaucoup d'entre eux. Aller à Biloxi à pied, bon sang ! On retrouverait son cadavre dans un champ, au bord de l'autoroute et il y aurait un entrefilet dans les journaux locaux, rien de plus. Elle n'avait probablement pas de papiers d'identité. Et personne ne saurait jamais qui elle était, qui elle avait été, d'où elle venait. Un coup de chance qu'il l'ait vue. Un coup de chance qu'il se soit trouvé justement sur cette route, justement à ce moment-là, alors que personne ne l'avait encore prise en stop. Quelqu'un qui l'aurait emmenée Dieu sait où. Et lui aurait fait Dieu sait quoi.

Quand il arriva à l'extrémité de la ligne, le soleil avait dépassé le sommet des arbres et la température montait. Il avait quatre poissons vivants assez gros pour que ça vaille le coup de les garder. Il en avait jeté quatorze, morts, et se reprochait de les avoir tués pour rien. Mais il était impatient de rentrer, de nettoyer ceux qu'il avait, de les mettre dans le réfrigérateur, de les faire cuire pour le dîner.

Il sortit lentement du bosquet d'arbres morts, suivi d'une traînée d'eau bouillonnante, puis il mit les gaz et prit la direction de son ponton. C'était un petit point, sous le soleil levant, et les fenêtres de sa maison, minuscule dans le lointain, réfléchissaient la lumière du soleil. Elles dormaient probablement toujours. Il jeta un coup d'œil sur sa montre, s'aperçut qu'il n'était pas sept heures. Les poissons-chats resteraient longtemps vivants, dans la filoché, et il n'avait pas de raison de se hâter. Il ralentit légèrement et regarda autour de lui. Des bateaux de plus en plus nombreux s'éloignaient du barrage, les pêcheurs s'installaient parmi les groupes d'arbres morts ou près des buissons poussant sur le rivage. Il voyait le reflet du soleil sur les cannes de certains d'entre eux, mais lui, ne pêchait plus la perche. Le congélateur en était plein.

Il reprit la direction de la maison, puis remit les gaz jusqu'à atteindre une vitesse qui faisait planer le bateau, la coque fouettant à

intervalles réguliers la surface de l'eau. Il passa devant Pat's Bluff et la longue file de remorques et de bateaux prêts à emprunter la rampe en marche arrière ; les gens bavardaient en petits groupes en attendant que la file avance. Il navigua vers le large, afin que son sillage ne gêne pas les pêcheurs, et accéléra à fond. Le vieux bateau était cabossé, pourtant il filait maintenant sur l'eau comme s'il ne pesait rien, dépassait les bancs de sables rouges et les barques des pêcheurs presque complètement cachées dans la végétation. Le moteur rugissait d'une voix grave et rauque.

Il parcourut presque un kilomètre et demi avant de décrire une large courbe à droite, ralentit juste avant l'embarcadère de Coontown, puis s'engagea sur les hauts fonds, atteignit presque la rive. Il coupa le moteur et laissa le bateau courir sur son erre, jusqu'à un bosquet de jeunes saules. Il s'amarra à l'arbre le plus proche à l'aide d'une corde en nylon. Il prit une petite filochette qu'il fixa à l'un des anneaux de sa ceinture, puis il enjamba prudemment le plat-bord, fit osciller le bateau, sauta à l'eau, et sa chaussure de tennis s'enfonça dans la vase. Il prit son lancer dont le moulinet était un vieux Johnson. Debout, il lança sa cuiller, la laissa couler, puis essuya une goutte de sueur sur son front et fit osciller le bout de sa canne, tourna lentement la manivelle, ramena la cuiller. Elle progressa en zigzags, comme un vif. L'eau tourbillonna derrière elle et il sentit qu'un poisson s'en emparait, mais la lâchait. La cuiller remonta et il continua de la ramener, plus lentement, la fit danser et avancer par à-coups, comme un vairon blessé. Rien ne mordit. Il la tira hors de l'eau, fit quelques pas.

Le soleil montait, se réfléchissant à la surface du lac, aveuglant. Il lança la cuiller près d'un tronc partiellement immergé, la laissa un instant immobile, puis donna deux petites secousses. Il vit le poisson avancer, comme un éclair vert, avaler la cuiller, puis il y eut un bref remous et sa canne fléchit, le poisson tira ; Sam s'efforça de maintenir la ligne loin des souches et des buissons, la tenant droite devant lui, tentant de ramener le poisson sans lui laisser le temps d'emmêler la ligne et de la casser. L'animal fit un bond et Sam estima qu'il devait faire un kilo et demi, puis il se remit à tirer, abaissa légèrement la canne, et finit par la remonter.

Il sourit, sous le soleil, se pencha, prit le poisson par les ouïes et le souleva, l'admira. L'hameçon ne l'avait pas gravement blessé, alors Sam remonta l'anse du moulinet, tira un peu de fil, coinça la canne entre ses genoux pendant qu'il dégageait l'hameçon, et le poisson fut libre. Il le remit à l'eau et le vit filer, en un éclair, vers les profondeurs. Sam fit quelques pas et lança une nouvelle fois sa cuiller. Il faisait de plus en plus chaud et l'eau caressait la rive. Au loin, bien au-delà de l'endroit où l'eau rencontrait la terre, un tracteur rouge

entra dans un champ, fendit l'humus, la terre, retournée, perdant sa verdure pour devenir brune, le diesel grondant sourdement et faisant jaillir sa fumée noire au bout de sa cheminée. Il pêcha sans s'occuper du reste du monde.

Il était neuf heures quand il arrêta le bateau près du ponton et coupa le moteur. Il se pencha et sortit la filoché pleine de poissons-chats, dégoulinante, de l'eau.

Quand il fit coulisser la porte du patio, il veilla à ne pas faire de bruit, au cas où elles dormiraient encore. Tout aussi silencieusement, il ressortit, quitta ses chaussures de tennis mouillées, qu'il laissa sur la terrasse, et rentra. La maison était silencieuse, hormis le murmure des ventilateurs, qui tournaient lentement au plafond. Ses jeans étaient mouillés, mais il prit le temps de préparer du café avant de s'engager dans le couloir. Il entrouvrit la porte de la chambre obscure et vit Amy endormie, lovée sur elle-même, une mèche de cheveux dépassant des couvertures. Elle ne bougea pas quand il gagna le placard, prit des jeans propres sur un cintre, sortit un caleçon propre d'un tiroir. Elle se retourna et gémit lorsqu'il ferma la porte. Il gagna la salle de bains du couloir, frappa plusieurs fois, doucement, afin de s'assurer que Fay ne s'y trouvait pas.

C'était mercredi matin, le premier de ses deux jours de congé, et il ne devrait reprendre ses patrouilles que vendredi à dix heures. Il avait envie de préparer un pique-nique, des sandwiches, de mettre de la bière au frais, de les emmener sur la rive opposée pour que Fay puisse s'amuser dans l'eau peu profonde, d'emporter un gilet de sauvetage, pour qu'elle s'habitue à l'eau, peut-être même de la suivre pour lui apprendre à nager. De prendre son lancer, de pêcher sous les saules pendant que les deux femmes bronzeraient. Il imaginait l'après-midi. Il préparerait les poissons avant leur départ, les mettrait à tremper dans de l'eau salée, au réfrigérateur et, en fin d'après-midi, il allumerait son grill, ferait des hushpuppies, couperait des tomates en tranches puis, quand le soleil se coucherait sur le lac, ils pourraient s'installer sur la terrasse et dîner.

Le téléphone sonna, à l'intérieur, et il alla décrocher avant que la sonnerie ne les réveille. Tout en y allant, il pensa à sortir le bacon et à préparer le petit déjeuner, et à les réveiller quand il aurait presque terminé. Il était pratiquement neuf heures et demie. De toute façon, il était temps qu'elles se lèvent.

Mais l'appel venait du dispatcher de Batesville.

« Où ? » demanda-t-il.

Il prit le stylo et le bloc qui se trouvaient près du téléphone, et

nota.

« D'accord, dit-il. J'arrive. »

Il raccrocha, arracha la page, rédigea un mot rapide à l'intention d'Amy, puis il alla rapidement enfiler son uniforme et prendre son arme.

Cinq minutes plus tard, il fonçait sur la route du lac, tous feux allumés et, à l'approche du carrefour de la nationale 6, il freina brutalement à plusieurs reprises, puis regarda à droite. Deux camions, au loin, l'un doublant l'autre, et, à gauche, une voiture. Il vit de petits nuages de fumée sous les pneus avant, une femme cramponnée à deux mains au volant.

« Merci, madame », dit-il, puis il appuya fort sur l'accélérateur et ses pneus arrière fumèrent, eux aussi, quand il s'engagea sur le carrefour. Lorsqu'il arriva en haut de la première côte, une voiture venait de doubler un camion et se rabattait déjà sur la voie de droite. Il mit la sirène, les doubla à cent vingt, puis l'éteignit. En haut de la côte suivante, il y avait de la circulation, devant lui ; il ralentit et mit à nouveau la sirène. Tout le monde se rangea et il fila, le frottement de l'air résonnant dans l'habitacle à chaque voiture doublée : *choum, choum, choum*. Arbres et maisons défilaient à toute vitesse. Il n'aimait pas rouler aussi vite, parce qu'un chien égaré risquait toujours de traverser la chaussée, ou un daim de jaillir des sous-bois.

Il atteignit l'entrée d'Oxford en dix minutes et ralentit au feu clignotant, contourna, sirène hurlante, les voitures qui attendaient de pouvoir tourner, puis il accéléra à nouveau et prit la côte dans une circulation dense. C'était la partie la plus difficile, un trafic intense, des automobilistes qui roulaient lentement, en écoutant la radio, freinant sa route, et qui ne l'entendaient que lorsqu'il arrivait derrière eux. Parfois, ils agissaient stupidement, écrasaient le frein ou changeaient de file sans regarder. Il ne voulait pas provoquer d'accident.

Il descendit la longue côte située à l'est de la ville, puis retrouva une route à deux voies et dut se concentrer davantage. Il doublait quand il pouvait ou faisait retentir la sirène pour que les conducteurs se rangent sur le bas-côté. Il jeta un coup d'œil sur sa montre et se rendit compte que, moins d'une heure auparavant il était dans l'eau avec son lancer.

La circulation devenait moins dense à mesure qu'il s'éloignait de la ville. Il atteignait parfois les cent soixante à l'heure en ligne droite. Puis, en haut de la dernière côte, il vit l'accident, en bas, et obliqua afin de dépasser la file de voitures arrêtées. Il ralentit. Une ambulance

était déjà sur les lieux, son gyrophare tournant, ainsi que deux voitures de patrouille de la police du comté.

Il s'arrêta sur l'accotement, décrocha son micro et dit au dispatcher qu'il était arrivé, mit son chapeau et descendit de voiture. Il faisait déjà très chaud, aussi il ferma la portière, afin que l'intérieur reste frais. Les infirmiers tentaient de dégager une femme coincée au volant d'une Pontiac presque neuve et il l'entendit crier. L'autre voiture était retournée dans le fossé et il n'aurait pas su dire de quelle marque elle était, il ne voyait qu'un dessous rouillé, des pneus lisses, des débris de métal et de plastique tout autour. Il rejoignit un adjoint qui tentait d'aider les ambulanciers. Il vit que l'autre, à genoux dans le fossé, regardait à l'intérieur de la voiture retournée.

Les badauds étaient descendus de leur véhicule. La route était bloquée dans les deux sens, la Pontiac s'étant immobilisée sur la ligne médiane. Il sentait que les gens le regardaient, mais il n'en tint pas compte et s'adressa à l'adjoint.

« Comment ça se passe, Mike ?

— On essaie de dégager la dame. Je crois que le conducteur de l'autre voiture est mort.

— Tu as appelé les dépanneuses ?

— Oui, elles sont en route. »

Il contourna l'adjoint, regarda à l'intérieur de la voiture par-dessus l'épaule d'un infirmier. La femme avait une plaie à la tête qu'on avait pansée, et on lui avait posé une minerve.

« Je peux faire quelque chose ? » demanda-t-il.

Un jeune homme roux se tourna vers lui.

« Oui. Vous pouvez nous passer la planche ? Je crois qu'on est pratiquement prêts à essayer de la sortir. Elle a une jambe cassée, mais il n'y a pas assez de place pour poser l'attelle à l'intérieur. »

Sam se pencha sur la structure en aluminium, la déplia et la glissa dans la voiture. L'infirmier roux gagna la banquette arrière et glissa la planche sous la femme. Elle ne criait plus, se contentait de serrer les dents. Il y avait du sang sur ses vêtements.

« Vous me faites un mal de chien, dit-elle.

— Oui, madame, nous essayons simplement de vous aider, dit le jeune homme. Maintenant, on va glisser ce truc derrière vous et je vais tenir votre tête pour qu'elle ne bouge pas du tout. Détendez-vous et on va vous sortir de là en un rien de temps. Vous serez en route pour l'hôpital dans une minute. »

Sam se pencha et s'adressa à la femme.

« Savez-vous ce qui s'est passé, madame ? »

Elle ne répondit pas immédiatement et ferma les yeux. Il vit qu'elle avait du mal à respirer.

« Il est venu droit sur moi, dit-elle. J'ai essayé de l'éviter, ce fils de

pute. Où il est ?

— L'autre voiture est dans le fossé, madame. Vous alliez vers l'ouest ?

— J'allais à Memphis », hoqueta-t-elle.

« Bon, on y va », dit l'infirmier qui se trouvait sur la banquette arrière. L'autre infirmier, qui était près de la femme, la prit par les épaules et la pencha en avant, puis Sam glissa la planche derrière elle. Il s'éloigna, tandis qu'ils la sanglaient rapidement dessus et la faisaient glisser hors de la voiture. Ils l'allongèrent sur la chaussée et elle se remit à crier. Il estima qu'il faudrait quelques minutes pour l'évacuer et il se tourna vers le haut de la côte, pour voir si les dépanneuses arrivaient, mais il ne vit que la file de voitures arrêtées.

L'adjoint contourna la voiture et ils descendirent dans le fossé, puis s'accroupirent près de la portière du conducteur et de l'autre adjoint, très jeune, qui se tourna vers eux et hocha la tête. Le toit était écrasé de telle sorte que l'appui-tête le touchait. Sam sentit une odeur d'alcool, lorsqu'il passa la tête à l'intérieur, par la vitre brisée. Un homme d'un peu moins de soixante ans gisait contre le toit, immobile, le visage couvert de sang, les mouches déjà posées sur lui. Quelque chose brillait, près de lui ; Sam tendit la main, le prit. De la glace. Il la laissa tomber dans l'herbe, se mit à plat ventre et se glissa à l'intérieur de façon à pouvoir saisir le poignet de l'homme, pressa fortement le pouce juste au-dessous de la paume de la main. Il regarda les visages des adjoints qui le fixaient, sentit une goutte de sueur couler sur son nez, le pouls ne battait plus sous la peau flétrie du bras. Il jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était 10 h 20.

Il sortit et se leva.

« Ouais », fit-il.

Il se tourna vers la chaussée et vit que les infirmiers posaient une attelle gonflable sur la jambe de la femme. Il fallait rétablir la circulation le plus tôt possible.

« Voilà la dépanneuse, dit le jeune adjoint.

— Et le camion Ford est derrière, ajouta l'autre. Tu veux qu'on commence par la Pontiac, Sam ?

— Ça serait bien, Jay. Plus vite on pourra rétablir la circulation, mieux ça sera. »

Quand ils regagnèrent la chaussée, les infirmiers avaient placé la femme sur un chariot et la poussaient vers l'ambulance. L'un d'entre eux y monta avec elle. Les dépanneuses s'arrêtèrent et il aperçut, en haut de la côte, le véhicule sanitaire qui venait chercher le cadavre. Il jeta un nouveau coup d'œil sur la voiture retournée dans le fossé. Quelqu'un allait apprendre une mauvaise nouvelle.

Il fallut une heure pour dégager la Pontiac, redresser la voiture retournée, sortir le corps et l'évacuer vers l'hôpital. Il rétablit la

circulation, debout au milieu de la chaussée, dégageant, à coups de pied, les morceaux de verre et de métal. Sa chemise était trempée de sueur et il n'avait qu'une envie : rentrer chez lui et boire une bière glacée. Les adjoints furent appelés sur un incendie de forêt et partirent, gyrophares bleus allumés.

Quand il put traverser, il regagna sa voiture de patrouille, s'assit, rédigea le compte rendu d'accident, fit un croquis de ce qui, selon lui, s'était passé, et signa le tout. Il mit le contact, ferma la portière, fit demi-tour sur l'accotement, puis démarra, éteignit ses gyrophares bleus et reprit la route de la ville. La sueur coulait sur son visage et mouillait ses cheveux. Il appela le dispatcher par radio et lui dit qu'il rentrait chez lui.

La radio transmettait un bavardage incessant. Il y avait des accidents sur la 55. La police de la route contrôlait les automobilistes à Byhalia. Quelqu'un annonça qu'il s'arrêtait à Pontotoc pour déjeuner.

Il espéra qu'il n'aurait pas d'autre appel, baissa le volume, alluma l'autoradio, appuya sur les boutons jusqu'au moment où il trouva la station de country de Tupelo. S'ils lui laissaient le temps de rentrer chez lui et de sortir de la maison pour aller se balader, ils ne pourraient pas le contacter à nouveau. Il imaginait qu'Amy et Fay étaient levées, maintenant. Il prendrait une douche rapide, préparerait les poissons, mettrait le déjeuner dans un panier et ils pourraient partir.

Il prit à nouveau la rocade d'Oxford, s'arrêta devant un bar, à la limite du comté de Panola, acheta un sandwich au jambon et un gobelet de Coca glacé, ne tint pas compte des jeunes gens, vêtus de jeans coupés, qui le dévisagèrent, très gênés, les bras chargés de caisses de bière glacée. Il remonta dans sa voiture de patrouille, déballa le sandwich et démarra. Il roula à quatre-vingt-dix et personne ne le doubla. Les automobilistes se conduisaient toujours bien quand ils voyaient sa voiture, et ça ne manquait jamais de l'amuser. Le Coca était coincé entre ses cuisses et il le prenait de temps en temps, en aspirait une gorgée avec la paille. Il termina le sandwich, accéléra légèrement et, bientôt, il prit la route secondaire, suivit les courbes où le ku-dzu était abondant et vert, paysage de végétation luxuriante qui débordait sur les pâturages des fermes et les jardins des maisons. Il croisa de vieilles masures envahies de lierre, formes inclinées dont la terre reprenait lentement possession. De temps en temps, il rencontrait des voitures qui tractaient des bateaux de pêche ou de ski nautique. Il lui arrivait de faire signe à quelqu'un.

Il ralentit, entra dans son allée, s'arrêta, comme il le faisait souvent, regarda une fois de plus la boîte à lettres où des fleurs et des oiseaux peints encadraient son nom, *Harris*, se souvint du matin où

Karen, assise sur la terrasse avec ses pinceaux et ses couleurs, l'avait décorée, levant la tête et lui souriant avant de se pencher et de poser la pointe de son pinceau dessus. La peinture s'écaillait un peu, maintenant, une partie de la queue d'un oiseau avait disparu, avec plusieurs pétales d'une pâquerette. Il supposa que le métal était galvanisé et que la peinture ne tiendrait pas indéfiniment. Il poussa un long soupir et repartit.

Quand il sortit de la pinède et put voir la maison, la voiture d'Amy n'était plus là. Il gara la voiture de patrouille près de son pick-up, annonça par radio qu'il quittait son service, descendit de voiture et gravit les marches. La radio marchait, à l'intérieur, et les assiettes du petit déjeuner étaient dans l'évier.

Le mot était près du téléphone, avec celui qu'il avait laissé, mais il n'avait pas vraiment envie d'aller le lire. Il ouvrit une bière, en but une longue gorgée et se tourna vers la fenêtre du patio. Le lac était agité, à cause du vent. Il but une nouvelle gorgée, gagna la table et prit le mot :

Sam, j'ai emmené Fay à Tupelo pour acheter des vêtements. On rentrera en début de soirée.

A.

Il froissa le mot, le lança en direction de la poubelle et sortit sur la terrasse. Il s'appuya contre la rambarde, un muscle de la mâchoire crispé. La bière était froide, dans sa main, et il en but une nouvelle gorgée, le vent caressant son visage. Ses bateaux, au bout de leurs amarres, se balançaient et se heurtaient.

« Merde », dit-il, puis il gagna la glacière afin d'y prendre les poissons-chats qu'il avait mis dans l'eau avant de partir. Lorsqu'il souleva le couvercle, ils étaient morts et raidés, dos dur et décoloré, yeux pâles et fixes. Il remit le couvercle en place.

De petites vagues se brisaient sur la rive et il vit des gens allongés sur des serviettes, des enfants qui jouaient, de l'eau jusqu'aux genoux. Des bateaux étaient échoués sur le sable et des jeunes en short ou maillot de bain étaient assis sur des couvertures ou allongés au soleil. Son bateau était à quelques mètres du rivage et Sam regardait le lac. Il portait son maillot de bain noir et se promenait, laissait le vent lui caresser la peau, sirotait une bière, regardait la vie autour de lui. Impossible de prévoir quand elles rentreraient. À Tupelo, en bavardant et en faisant des courses, elles ne verraient pas les heures passer et il leur serait facile de dîner là-bas. C'était souvent arrivé, avec Karen. Elles allaient au cinéma, ou voir les nouveaux modèles de voiture, ou rendre visite aux parents d'Amy. Et cette idée lui rappela qu'il fallait qu'il aille voir les siens. Mais ils finissaient toujours par parler de

Karen et c'était terriblement dur. Il ne pouvait pas leur apporter de réponse. Il n'en avait pas lui-même.

Le soleil était au zénith et le lac plus calme. Des gens skiaient, près du barrage, et il vit quelqu'un tomber dans une gerbe d'écume. Le bateau ralentit et fit demi-tour. Amy aurait au moins pu attendre qu'il rentre et lui demander s'il avait des projets. Mais Fay s'amuserait bien. Elle avait besoin de vêtements et, de toute façon, il n'avait pas la moindre envie de faire les magasins.

Il se détendit sur le siège, et continua sa promenade, le vent dans les cheveux. À quoi bon rester seul à la maison, à regarder la télévision ?

Un bateau le rejoignit, resta une minute à sa hauteur, et le pilote lui fit un signe de la main en souriant. Sam lui répondit. C'était Tony McCollum, qui avait arrêté Amy, un jour, et avait eu la gentillesse de ne pas l'emprisonner pour conduite en état d'ivresse. Il avait probablement des lignes, lui aussi, et allait collecter le fruit de sa pêche sur toute la surface du lac. Tony lui adressa un dernier signe de la main puis s'éloigna, et Sam prit la direction de l'est, tournant le dos à la plage, et accéléra. Il sirota sa bière, regarda défiler les arbres de la rive sud. Il se dit qu'il pouvait toujours retourner à la maison, prendre son pickup, aller acheter des vers au magasin et appâter ses lignes. Mais il faisait encore trop chaud. Et il savait que, s'il continuait de se promener en bateau en buvant de la bière, ça durerait jusqu'à la tombée de la nuit. Sauf s'il la rencontrait, quelque part.

Dans trois ans, il pourrait prendre sa retraite et que ferait-il, alors ? On ne peut pas passer sa vie à pêcher ni à se promener en bateau. C'était à peu près tout ce qu'il avait à faire, quand il n'était pas de service. Peut-être fallait-il qu'il n'envisage pas de prendre sa retraite tant qu'on ne l'y forcerait pas. Travailler trente ans. Il avait plein de collègues qui le faisaient. Peut-être, plus tard, Amy et lui pourraient-ils voyager, aller dans des endroits où ils n'étaient jamais allés. Il pourrait acheter un gros camping-car et il l'emmènerait à Yellowstone, au Grand Canyon, ou en Nouvelle-Angleterre, en automne, pour voir les feuilles changer de couleur. Il fallait faire quelque chose. Amy ne pouvait continuer comme ça. Elle deviendrait folle à force de pleurer et de lui poser toutes ces questions auxquelles il ne pouvait répondre.

Oh, ouais, il se voyait, avec Amy, rouler sur les autoroutes d'Amérique, comme un couple normal de retraités, sans obligation, sans raison de rentrer chez eux.

Le lac se fit plus étroit, près de l'embouchure de la Tallahatchie et Sam ralentit un peu, amorça une large courbe. L'eau était peu profonde et on risquait de heurter des souches, aussi il regagna les eaux profondes et prit la direction du barrage. Il jeta un coup d'œil sur sa montre, il n'était même pas trois heures. Il ne voulait pas être saoul

à bord de son bateau, sur le lac. Il se dit qu'il allait longer une fois encore le barrage. Il n'y avait rien d'autre à faire.

Il ralentit, parcourut un kilomètre et demi, puis reconnut le bateau qui s'éloignait d'un ponton de la rive nord. Instinctivement, il lança un regard vers sa maison, mais elle n'était plus qu'une tache de couleur. Et il savait que, de toute façon, elles n'étaient pas rentrées. Il ralentit et l'autre bateau en fit autant, tout en restant à distance. Le Chris Craft au pare-brise courbe, propulsé par son gros moteur Mercury, était une exception sur ce lac. Elle avait attaché sa chevelure brune avec une écharpe rouge. Une écume d'une blancheur aveuglante jaillissait de la coque en acajou ; il vit qu'elle lui souriait. Il ne répondit pas à son sourire. Elle tourna le gouvernail à droite, contourna le bateau de Sam, franchit son sillage et le suivit, réduisant progressivement la distance qui les séparait, jusqu'à se trouver à une quarantaine de mètres derrière lui, secouée par les fortes vagues qu'il soulevait. Elle doit suivre aussi les voitures, pensa-t-il. Elle le dépassa au moment où ils approchaient d'un bosquet d'arbres qui se dressaient sur leur droite. Il ralentit et elle fila devant lui, se plaçant sur sa trajectoire. La proue de son bateau se souleva quand elle coupa les gaz ; Sam ralentit encore, la suivit entre les cyprès qui poussaient dans l'eau, dans cette zone plus calme, abritée des regards. Il passa prudemment entre les vieux arbres, dans l'ombre fraîche. Ici, il était déjà venu pêcher : dans la brume de l'aube, le choc à peine perceptible de la cuiller, le chant des oiseaux, la paix.

Un peu plus loin, on apercevait une clairière entre les arbres, et, dans ce trou de lumière, que dessinaient les rayons du soleil en passant entre les branches, elle fit faire demi-tour au bateau et revint vers lui. Il coupa le moteur. Elle n'arrêta le sien que lorsqu'elle fut presque sur lui. Il tendit la main, et les bateaux se heurtèrent dans un faible bruit sourd.

« Je t'ai attendu », dit-elle.

Il leva la tête et plongea son regard dans celui de la Libanaise.

« J'avais à faire. »

C'était, semblait-il, ce qu'il disait toujours. Il était difficile de rester discret, mais il savait qu'il avait eu de la chance. Comme lorsqu'il avait rencontré Tony, un peu plus tôt. L'avoir vu à ce moment-là et pas maintenant. N'importe qui pouvait venir ici. Mais il fallait trouver un endroit pour parler.

« Tu as toujours à faire », dit-elle, et il espéra qu'elle ne pleurerait pas une fois de plus. Ou qu'elle ne le menacerait pas. Dans quelle mesure jouait-elle la comédie et dans quelle mesure était-elle sincère ? Et si elle était sincère ?

« Qu'est-ce que tu veux que je fasse, Alesandra ? Que je démissionne ? »

L'eau caressait les troncs des cyprès. Un poisson surgit de l'eau et des rides se formèrent à la surface. Les deux bateaux grinçaient lorsqu'ils se frottaient l'un contre l'autre. Sam lâcha la coque du bateau d'Alesandra et s'agrippa au pied de la femme, sans pouvoir maîtriser son impulsion. Il sentit le contact chaud de son talon, fendillé, rugueux. Ses mollets aussi étaient de velours. Elle retira son écharpe, secoua sa chevelure, puis prit une tasse en plastique et but. Probablement du gin. Elle fumait seulement cinq cigarettes par jour et, quand il faisait l'amour avec elle, elle le serrait si fort en elle qu'il en perdait le souffle.

Une mèche de cheveux retomba sur son visage, cachant un de ses yeux.

« Elle est où, la vieille patate ? »

Il lui lâcha le pied, mais elle ne bougea pas, se contentant de poser le dessous de sa cheville en équilibre sur le bord du bateau.

« À Tulepo [1]. Elle fait des courses.

— La fièvre acheteuse. Une vraie femme des années quatre-vingt.

— Inutile d'être désagréable. On sait que tu peux l'être.

— Tu vois quelqu'un d'autre ?

— Non.

— Si je te surprends avec une autre, je la tuerai. »

Il pensait qu'elle le surveillait. Peut-être avec des jumelles. Elle savait toujours où le trouver. Il ne savait pas si c'était de l'amour qu'il éprouvait pour elle. Et, après tout, n'était-il pas un peu tard pour chercher ça ? En principe, tout était réglé, maintenant, dans sa vie, dans sa famille. Il avait plutôt l'âge d'espérer des petits-enfants. Mais voilà, elle était là, et Karen était ailleurs.

« Je ne peux pas continuer, Alesandra. Je mens et j'oublie ce que j'ai dit. Je suis sûr qu'elle m'a surpris. À mon avis, elle sait sûrement que je vois quelqu'un.

— Un jour, tu as dit que tu t'en fichais qu'elle le sache. »

La bière qu'il avait à la main était presque vide. Il but le reste et jeta la canette par-dessus bord.

« Tout ce que je sais, c'est qu'on a eu vingt fois cette conversation. Je ne peux pas la quitter dans l'état où elle est. Je vis avec elle depuis trop longtemps.

— Mais tu n'es pas heureux.

— Je suis comme tu me vois.

— Avec moi, tu étais toujours heureux.

— Peut-être que cette putain de culpabilité est devenue un fardeau. Tu as déjà pensé à ça ?

— Alors, maintenant, tu te sens coupable à cause de moi. »

Il contempla son ventre plat et brun, son nombril, minuscule et fendu, sa poitrine généreuse que le maillot à fleurs dévoilait

partiellement, et il se dit qu'il ferait bientôt l'amour avec elle, dans dix ou vingt minutes, peut-être même ici.

« Parfois, je me sens coupable, dit-il.

— Mais tu ne m'en rends pas responsable.

— Non.

— Bien. Parce qu'il faut être deux pour baiser, Sam. Je ne peux pas te baiser toute seule. »

Elle avait un tempérament colérique et il lui arrivait de dire ce genre de connerie. En fait, elle avait peur qu'il refuse de la suivre pour faire l'amour à l'endroit qu'elle avait choisi. Parfois, c'était sous une tente au bord du lac. Ou dans des chambres d'hôtel le long de l'Interstate 55, entre Hernando et Grenada. Une nuit même, il l'avait rejointe dans une de ces chambres, à Grenada, sans prendre le temps d'ôter son uniforme, sachant bien pourtant qu'il faisait un geste stupide, le parking de l'hôtel étant plein à craquer.

« Où tu es ?

— De l'autre côté du lac. Au Hollyday Lodge. J'ai le câble. Vingt-deux chaînes. Même l'air conditionné fonctionne.

— Il faudra probablement que je rentre chez moi au bout d'un moment », dit-il.

Il entendit alors un bateau qui arrivait à grande vitesse, il tourna la tête et vit Tony McCollum passer rapidement, le visage tourné vers eux. Il était trop tard pour se cacher. Elle posa sa tasse sur le plat-bord et il devina ce qu'elle allait faire avant même qu'elle n'eût amorcé son geste. Elle retira son soutien-gorge et le laissa tomber au fond du bateau.

« J'ai quelque chose de plus amusant à te proposer », dit-elle.

Elle prit sa tasse, s'appuya contre le dossier du siège et le laissa l'admirer. Ses lèvres au bord de la tasse, ses yeux qui lui souriaient, les rayons du soleil qui jouaient sur son corps. Le plus grave était qu'elle connaissait sa faiblesse et, pour cette raison, il se haïssait. Mais cela ne suffisait pas à lui donner le courage de dire non, pas vrai ? Il se demanda ce que ferait Amy, si elle apprenait cette liaison. Si, même, elle s'en soucierait.

« D'accord, dit-il finalement. Mais je t'assure, je ne pourrai pas rester toute la soirée avec toi. On a de la visite. Il faudra que je rentre avant la nuit.

— Je suis sûre que ça sera amplement suffisant, Sam », dit-elle, en se penchant pour ramasser son soutien-gorge.

Il était presque sept heures quand il se leva, gagna la fenêtre et écarta le rideau. Des bateaux entraient dans la marina et il constata que le soleil ne tarderait pas à se coucher.

Allongée sur le lit, elle buvait encore un verre, la tête sur un oreiller et une seule jambe sous les couvertures. Il lâcha le rideau, alla

dans la salle de bains, entra dans la douche, ouvrit le robinet et resta immobile sous le déluge d'eau brûlante. Il se faisait trop vieux pour ce genre de truc. Au bout d'un moment, il ferma l'eau, prit une serviette bleue sur le support et se sécha. Impossible alors d'éviter le miroir, et ce qu'il vit ne lui plut pas. Il retourna dans la chambre et s'assit près d'elle, puis il s'allongea à nouveau, posa la main sur son ventre. Elle posa son verre sur la table de nuit, se tourna vers lui. Elle embrassa ses doigts, puis ses lèvres. Il la prit dans ses bras, elle était chaude et belle, sa peau douce et ferme sous ses doigts. Elle laissa glisser sa main jusqu'à son sexe, et il n'imaginait pas que ça pourrait faire son effet, mais ça le faisait.

« Ça t'a servi à rien de prendre une douche, dit-elle.

— Ouais, apparemment. »

Il faisait presque nuit quand il réussit à se séparer d'elle, mais même à ce moment-là, elle ne voulait pas qu'il parte. Lorsqu'il s'éloigna du ponton, elle se tenait debout, les bras croisés, vêtue d'un court peignoir en éponge, et elle ne lui fit pas au revoir de la main. Il se retourna et lui adressa un signe. Parvenu au large, il se retourna à nouveau et vit, toujours immobile, comme enraciné dans le béton, un point blanc que la nuit et la distance engloutirent ; Sam reprit la direction de chez lui, de l'autre côté du lac. En approchant, il constata que la maison n'était pas éclairée.

La surface du lac redevenait lisse et s'obscurcissait. Il alluma les feux de position. Déjà éclairés, d'autres bateaux se dirigeaient vers les pontons. Il avait honte de lui-même, comme ça se passait à chaque fois.

Du salon, où il regardait un film de Clint Eastwood à la télévision, il vit les phares de la voiture. Le film était censuré et interrompu par des spots publicitaires pour de la pâtée pour chien et des serviettes en papier. Il jeta un coup d'œil sur sa montre et s'aperçut qu'il était presque neuf heures et demie. Il se leva, alla baisser le volume du poste de télévision, revint s'asseoir pour attendre. Puis il se releva dans un élan, alluma la lampe du perron et vit les deux femmes en train de gravir les marches, les bras chargés de paquets et de sacs. Elles bavardaient et riaient, et Fay portait des vêtements neufs.

« Salut, Sam, dit-elle.

— Salut. Vous avez dévalisé toutes les boutiques de Tupelo ?

— Presque, dit Amy. Tu veux bien aller chercher le reste des sacs dans la voiture ?

— Ouais. Je me demandais où vous étiez passées.

— On a fait des courses, c'est tout, dit-elle. Entre, Fay, posons tout ça. »

Elles entrèrent et il descendit les marches, puis il ouvrit la portière de la décapotable et prit trois gros sacs en plastique. Quand il referma la portière, il regarda la maison et les vit, à l'intérieur, aller et venir, poser leurs achats. Il entra dans le salon.

« Où vous voulez que je pose tout ça ? » dit-il à la cantonade.

Amy lui répondit de tout mettre dans la chambre de Fay, et il eut une drôle d'impression. Cette chambre où il était allé s'asseoir de si nombreux matins, avant de partir pour le travail, dans le vieux rocking-chair où Karen s'installait pour faire ses devoirs et où, dans son enfance, il lui lisait une histoire, le soir, même lorsqu'elle était trop grande pour ça.

Elles s'étaient installées sur le bord du lit, elles ouvraient les sacs et en sortaient des vêtements. Il ne put s'empêcher de leur sourire.

« Bon sang, dit-il, vous avez acheté toute une garde-robe ? » Il posa les sacs sur le lit et s'assit sur le rocking-chair en croisant les jambes.

« On a seulement acheté ce dont elle avait besoin, dit Amy.

— J'ai plein de shorts, de chemisiers et de trucs, dit Fay. On a fait au moins dix boutiques. »

Elle leva la tête, lui sourit, et il vit, sur son visage, qu'Amy lui avait parlé de Karen. Avait raconté cette chambre, peut-être même parlé du rocking-chair qu'il occupait.

Il se leva.

« Bon, je vais vous laisser déballer. Vous avez mangé ? »

Amy ne leva même pas la tête.

« On a dîné au Red Lobster, à Tupelo. Et toi ?

— Je peux me faire un sandwich ou quelque chose, dit-il.

— Je pourrais te préparer quelque chose, dit Amy, qui leva alors la tête. On n'avait pas l'intention de rester aussi longtemps. On s'est mises à parler et on s'amusait beaucoup, voilà tout. J'ai pensé que, de toute façon, tu irais à la pêche.

— Ouais, c'est ce que j'ai fait », dit-il, puis il retourna sur ses pas et reprit le couloir.

Il s'arrêta devant le réfrigérateur et jeta un regard vers la télévision. Le film n'était pas fini, mais Sam avait faim, maintenant, il voulait manger, aussi il ouvrit la porte du réfrigérateur et fit l'inventaire de son contenu. Il trouva du salami, de la coppa, du fromage, prépara un énorme sandwich avec des tomates, de la laitue, plein de mayonnaise, l'assaisonna avec du sel et du poivre, trouva des chips dans le placard. Il se servit un verre de lait, emporta le tout jusqu'à son fauteuil, monta à nouveau le son du poste de télévision, se remit à regarder le film. Il était sûr qu'elles seraient fatiguées, qu'elles

auraient sûrement envie de se coucher tôt, et qu'il pourrait regarder le film. Il lui arrivait d'avoir beaucoup de mal à s'endormir. Amy buvait jusqu'au moment où l'alcool la plongeait dans un sommeil profond, mais lui, souvent, restait éveillé, près d'elle, à l'écouter ronfler.

Il avait mangé à peu près la moitié du sandwich quand Amy entra dans la cuisine et se servit un verre. Elle le rejoignit et s'assit sur le canapé.

« Tu es fatiguée ? demanda-t-il.

— Oui, dit-elle. Mais je me sens très bien. Elle m'a remerciée au moins vingt fois, pour ces vêtements. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Il a fallu que j'aie sur un accident, dit-il. Ensuite, j'ai simplement fait du bateau sur le lac. Je me suis baladé. Je voulais appâter mes lignes, mais je ne l'ai pas fait. Vous avez prévu quelque chose pour demain ?

— Non, rien. Tu ne m'en veux pas de l'avoir emmenée acheter des vêtements à Tupelo, hein ?

— Pourquoi je t'en voudrais ? dit-il, puis il mordit à nouveau dans son sandwich.

— Je me reprochais un peu de l'avoir éloignée de toi pendant toute la journée.

— Tu lui as raconté ce qui est arrivé à Karen ? »

Elle garda le silence, se figea. But une gorgée d'alcool, puis se tourna vers l'écran de la télévision.

« Oui. On a parlé toute la journée.

— Et ?

— Elle a trouvé ça affreux. Maintenant, elle est gênée de dormir dans sa chambre.

— Personne ne s'en sert. Autant qu'elle le fasse.

— C'est aussi ce que j'ai pensé. Il faudra qu'on parle d'elle, un jour.

— De Fay ?

— Ouais. De Fay, et aussi d'autres choses. »

Il prit son lait, en but une gorgée.

« Quand tu voudras. Pourquoi pas maintenant ?

— Pas maintenant, dit-elle et elle se leva, son verre à la main. Je vais lire.

— Où est Fay ?

— Elle prend un bain. S'il te plaît, ferme la maison à clé avant d'aller te coucher.

— D'accord, dit-il. Je crois que je vais faire du café et aller... »

Elle était déjà loin, et il se demanda pourquoi elle le traitait de cette façon. Peut-être savait-elle, après tout. Elle était si froide. Il se demanda si Fay s'en était aperçue. Le contraire aurait été difficile, probablement. Il regarda son sandwich et n'en eut soudain plus envie. Il se leva, vida le contenu de son assiette dans la poubelle, la rinça

dans l'évier et l'y laissa. Il termina son verre de lait et prépara du café.

Une bonne brise soufflait sur la terrasse et, maintenant, il n'y avait rien à voir, hormis la nuit, rien à entendre, hormis le bruissement des vagues qui caressaient la rive, en bas. Au loin, des lumières blanches clignotaient parmi les arbres, sur la rive opposée. Il s'accouda sur la rambarde, offrit son visage au vent jusqu'au moment où il estima que le café devait être prêt, rentra et s'en servit une tasse. Le film était terminé, c'étaient les informations. Il n'avait pas envie de les regarder, pas plus qu'un autre film. Il entendait la radio, en sourdine, dans la salle de bains du couloir. Il était heureux qu'Amy lui ait acheté des vêtements. Il l'imagina en train de les essayer tous, il retourna sur la terrasse, son café à la main, et écouta le vent.

Il écarta un fauteuil de la table, s'assit, posa son café. Il mit les pieds sur un tabouret bas. Amy était probablement déjà couchée. Et Alesandra, au lit de l'autre côté du lac, ne trouvait probablement pas le sommeil, ses yeux fixes rivés sur le plafond, tandis que le faible ronflement de la climatisation la berçait. Il ne savait pas si elle était dangereuse ou pas. Parfois, il pensait qu'elle l'était. D'autres fois, elle semblait simplement contente de le voir. Ses yeux, quand il l'avait quittée, ce soir, il s'en souvenait, étaient pleins d'un sentiment de haine, ou de dégoût d'elle-même, parce qu'elle n'avait pas réussi à le pousser dans ses retranchements. Et rien n'était réglé. Jamais. Ils continuaient simplement comme avant, mais ses exigences devenaient plus fréquentes et il avait la sensation que ses mains s'allongeaient démesurément pour se saisir de lui. Et, du côté d'Amy, quelque chose était mort, tout simplement. Cette joie qu'elle avait autrefois ne vivait plus en elle. Il l'avait très brièvement revue, cette joie, quand elles avaient rapporté les vêtements neufs de Fay, puis quand elles vidaient les sacs, assises sur le bord du lit, mais, lorsqu'elle l'avait rejoint au salon, elle n'était déjà plus là. Peut-être la retrouverait-elle pour de bon, si Fay restait quelque temps avec eux. Et, si cela arrivait, il saurait quoi dire à Alesandra : Reste chez toi.

Il venait de s'asseoir, après être allé chercher une deuxième tasse de café, quand la porte coulissante s'ouvrit. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit Fay refermer la porte. Elle portait un pyjama soyeux, imprimé d'oursons dormant sur des meules de paille. Elle sourit, comme si elle était gênée ou rougissait.

« Je croyais que tu étais allée te coucher, dit-il.

— Pas encore. »

Elle avança, se pencha sur la rambarde, regarda le lac.

« Amy est allée se coucher. Est-ce que je peux prendre une cigarette ? Vous devez en avoir assez que je vous demande ça.

— Je m'en fiche. »

Il poussa le paquet et le briquet vers elle.

« Tu veux du café ? demanda-t-il. Il y en a sur le plan de travail.

— Je crois que je vais aller en chercher. »

Elle rentra, revint, posa sa tasse sur la table.

« Assieds-toi. Je regardais le ciel. J'ai vu une étoile filante, tout à l'heure.

— C'est une belle nuit », dit-elle. Elle sortit une cigarette du paquet et l'alluma, puis elle s'assit et but une gorgée de café. « Je parie que vous venez souvent ici. Je le ferais, si je vivais ici. Je passerais tout mon temps sur cette terrasse.

— J'y passe beaucoup de temps. C'est très paisible. » Il s'étendit dans son fauteuil, et prit sa tasse. « C'est vraiment beau, au printemps. Tous les arbres sont en bourgeons et on sent leur parfum.

— J'ai toujours détesté l'été, dit-elle. On était toujours dans un endroit torride et on travaillait. Le soleil est horriblement chaud, au milieu de la journée. La peau brûle, ça fait des cloques et on a mal pendant la nuit. On voudrait pouvoir dormir dans une baignoire pleine d'eau. »

Il opina du chef.

« C'était un accident grave, ce matin ? demanda-t-elle.

— Très grave. Un homme est mort et une femme a été blessée. Je crois qu'il était saoul. Il a fallu dégager la route, enfin, tout le bazar. »

Elle replia les pieds sur son fauteuil et passa les bras autour de ses jambes. Du coin de l'œil, il vit qu'elle se balançait légèrement. Elle gardait les yeux fixés sur le lac.

« Comment vous avez appris tout ça ? »

La question l'étonna et il se tourna vers elle. Elle fixait toujours le lointain.

« Quoi, tout ça ? Tu veux parler de mon travail ? »

Elle se pencha, secoua sa cendre dans le cendrier qu'ils partageaient, but une gorgée de café.

« Oui. Comment dégager la route et tout ça. Et il faut connaître toutes les lois ?

— Ouais. Il y a une école. Tu y vas, tu y passes à peu près deux mois, avec une bande d'autres types, et puis, si tu réussis tes examens, tu obtiens ton diplôme, on te nomme quelque part et, pendant un moment, tu bouges tout le temps.

— Vous avez déjà été obligé de tirer sur quelqu'un ? »

En un éclair, il se souvint du fusil braqué sur lui, sur le pont de Greenville, de la certitude qu'il ne pourrait dégainer son revolver à temps, et du visage de l'homme qui s'était désintégré en un nuage sanglant, un adjoint du shérif l'ayant abattu d'une balle de carabine. Que ses mains tremblaient, en cet après-midi ensoleillé, alors qu'il était adossé aux poutres métalliques, très haut, au-dessus du Mississipi, que les voitures passaient près du corps couvert d'un drap

blanc, sur la ligne médiane, que le sang sombre inondait le tissu.

« Non, dit-il. Jamais. Plusieurs fois, j'ai failli. Un hold-up dans une banque, à Winona. Je les poursuivais, mais ils ont eu un accident.

— Vous le feriez, si vous étiez obligé ?

— Si j'étais obligé. Si c'était lui ou moi, ou si quelqu'un voulait faire du mal à quelqu'un... Tu ne le ferais pas ?

— Si, dit-elle. Sûrement. »

Son café était presque froid, mais il n'avait pas envie de bouger. Ne voulait rien déranger. Elle lui parlait à nouveau et il s'aperçut qu'elle ne ressemblait en rien à Karen, que sa voix et son aspect n'avaient rien de ceux de Karen.

« Amy m'a parlé de votre fille, dit Fay, presque à voix basse. Je suis vraiment désolée. »

Il posa la tasse sur la table et croisa les mains sur ses genoux. Elle s'était tournée vers lui et le fixait.

« C'était il y a longtemps. Plus de cinq ans. Elle t'a raconté ce qui est arrivé ?

— Elle a seulement dit que c'était un accident. »

Il toussa, pour s'éclaircir la gorge.

« Ouais. Elle est sortie en cachette, un soir où j'étais de service. Sa mère était allée se coucher et j'étais sur la route, près de Water Valley. Il y avait un garçon. Je me fais des reproches tous les jours. Elle... Karen voulait sortir avec lui et il ne me plaisait pas. Il ne me regardait pas dans les yeux. On s'était souvent disputé, à cause de lui. Je croyais la protéger, probablement. J'ai appris plus tard qu'elle sortait souvent, en cachette, pour le rejoindre. Il garait sa voiture sur une ancienne route, venait ici par la forêt. Je suis allé voir ses amis et j'ai parlé avec eux, après la mort de Karen. »

Il reprit son café et en but une gorgée, même s'il savait qu'il était froid. Puis il garda la tasse entre ses mains.

« Mais, en général, ils n'allaient nulle part. Karen savait quand je terminais mon service et il était toujours parti quand je rentrais. Et sa mère au lit, endormie, ne savait pas ce qui se passait. On ne le savait ni l'un ni l'autre. Mais j'ai reçu un appel, ce soir-là, vers onze heures, je venais d'arrêter quelqu'un, je rédigeais la contravention, et le dispatcher m'a dit qu'il y avait eu un accident à l'intersection de la 315 et de la 6. Tout près d'ici, à dix ou douze kilomètres. J'étais au fin fond du comté de Yalobusha. Il m'a fallu un moment pour arriver sur les lieux, mais tous les collègues qui étaient dans le secteur ne pouvaient pas abandonner ce qu'ils faisaient. Il y avait déjà beaucoup de gens, quand je suis arrivé, et une ambulance, j'ai compris que c'était grave. Je suis descendu, je me suis approché et j'ai vu la voiture retournée dans le fossé. Une vieille Plymouth Duster, je ne me souviens pas de quelle année. Il était à l'extérieur et elle à l'intérieur,

morts tous les deux. J'ai reconnu le chemisier de Karen. »

En se balançant toujours sur sa chaise, Fay tourna à nouveau la tête vers l'immensité noire qui s'étendait devant eux. L'extrémité de sa cigarette luit quand elle tira dessus. Elle semblait beaucoup plus âgée que Karen, n'avait rien d'une enfant.

« Seigneur, prends pitié », dit-elle simplement.

Il fixa ses orteils, posa la tasse sur la table. Il aurait pu s'arrêter, en constatant qu'elle pleurait, mais il fallait qu'il poursuive, qu'il raconte une fois de plus. Il l'avait déjà fait trop souvent, il avait tout raconté à ses collègues, assis dans sa voiture, sur le siège du passager, en patrouillant de nuit sur les autoroutes, le bavardage de la radio en toile de fond.

« Je me suis mis à plat ventre et je me suis glissé jusqu'à elle. Quelqu'un m'a finalement passé une couverture, par la vitre, et je l'ai enveloppée dedans. Elle n'avait pas la moindre marque, mais sa nuque était brisée. On aurait dit qu'elle dormait. »

Il vit qu'elle s'essuyait le nez et se tut. Le vent était plus fort et plus froid. Sam regrettait d'avoir raconté, parce qu'il ne voulait pas inspirer la pitié. Ils restèrent longtemps immobiles et silencieux. Elle se pencha et écrasa sa cigarette, faillit renverser le cendrier. Quand elle se leva, il se dit qu'elle allait peut-être rentrer, mais elle vint près de lui, se pencha, le prit dans ses bras. Il voulait qu'elle comprenne ce qu'il avait enduré, et elle le serra, et il sentit qu'elle lui donnait des forces. « Ça va aller, répétait-elle. Ça va aller. »

Ensuite, ce furent de belles journées au soleil. Sur le lac, elle apprit les noms des oiseaux et des arbres qu'il lui montrait du doigt, étudia comment il observait le temps et pêchait en conséquence. En général, Amy ne les accompagnait pas, mais les nombreuses heures qu'ils passaient ensemble semblaient la laisser indifférente et ils écumaient les berges. Ils s'arrêtaient à l'ombre des cyprès, il appâtait une ligne pour elle, prenait des vairons dans le seau en plastique où ils se débattaient, les fixait aux hameçons. Elle aimait pêcher, elle se débrouillait bien, et il lui apprit à préparer les poissons, à les faire cuire.

Il s'arrêtaient près d'une rive sablonneuse, jetait l'ancre par-dessus bord, puis l'aidait à descendre dans l'eau, qui ne lui arrivait qu'aux épaules. Elle avait peur, mais il était toujours à ses côtés, il lui disait et lui répétait qu'il fallait qu'elle apprenne à nager. Il fallut beaucoup de temps pour qu'elle parvienne à nager un peu, mais il fut patient et la convainquit qu'il ne la laisserait pas se noyer. Debout dans l'eau, il la soutenait, les bras sous ses jambes et son ventre, et elle donnait des coups de pied, l'éclaboussait, pendant qu'il la dirigeait. L'eau était chaude parce qu'il avait fait beau pendant plusieurs jours, et elle avait bruni, se trouvait belle. Personne ne parlait de son départ.

Ils restaient parfois des heures dans l'eau et s'il lui arrivait d'en avoir assez, jamais il ne le disait. Puis, un jour, d'un seul coup, elle nagea. Il y avait des jours où il devait travailler davantage, pour des opérations spéciales, et, ces après-midi-là, quand Amy rentrait du travail, Fay et elle mettaient leur maillot de bain, prenaient des couvertures, des serviettes, une petite glacière, descendaient l'escalier derrière la maison, et s'allongeaient sous les derniers rayons du soleil, tandis que l'eau léchait le sable rouge et que la brise les caressait. Elles parlaient de ce qu'elles mangeraient au dîner, des vêtements ou des films qu'elles aimaient, Amy presque toujours ivre. Elle n'évoqua Karen que quelques fois, et Fay ne lui parla pas de sa conversation avec Sam, sur la terrasse. Elle avait vu les photos posées sur la commode de la chambre d'Amy et de Sam : une jeune fille brune, esquissant un sourire, qui ressemblait à Amy. Elle n'entendait jamais de bruit, dans cette chambre, la nuit. Ils semblaient s'entendre. Mais elle avait remarqué qu'ils ne se touchaient pas. Elle ne les voyait jamais s'embrasser ou se tenir par la main. Elle n'osait pas les interroger là-dessus.

Amy la conduisit chez un ophtalmologiste d'Oxford pour lui faire faire des lunettes. Au début, elle n'essaya guère de lire, mais dans ses moments de solitude, elle prenait les revues d'Amy et les feuilletait, lisait les légendes des photos, lentement et péniblement, suivant les mots du bout du doigt, les disant à haute voix. Elle manquait de pratique et c'était dur. Mais elle persévéra et, progressivement, s'améliora.

Parfois, elle se servait un grand verre de limonade, se réfugiait sur la terrasse en maillot de bain, s'installait, adossée au mur, avec ses cigarettes et son verre, assimilait les mots, se concentrait sur ceux qu'elle ne connaissait pas. Finalement, elle parvint à lire les articles. *S'occuper de son bébé. Dix trucs pour remettre du piment dans votre mariage.*

Amy l'aidait, le soir, assise près d'elle sur son lit, tandis que Sam bricolait dehors ou lavait la vaisselle du dîner. Amy était bon professeur et elle dit qu'autrefois, quand elle était adolescente, elle avait voulu devenir enseignante.

Mais les moments que Fay préférait étaient ceux qu'elle passait en bateau avec Sam. Rien ne pouvait égaler la sensation de liberté qu'elle éprouvait quand le nez arrondi du bateau se levait, que l'écume jaillissait sous la coque, que les vagues, dessous, la fouettaient de plus en plus vite, jusqu'au moment où le bateau filait sur l'eau, le vent ébouriffant ses cheveux, le soleil chaud sur sa peau. Chaque jour, elle pensait à sa vie d'avant, et sa mère, son frère, sa sœur lui manquaient. Mais elle n'avait pas envie de retourner à cette vie. Elle se demandait comment ils allaient, mais se disait qu'ils vivaient sûrement comme toujours. Quand elle serait installée, qu'elle aurait plein d'argent et une voiture, elle retournerait là-bas. C'est ce qu'elle se disait : elle irait les voir. Mais il lui était facile de remettre ce projet à plus tard quand elle était en compagnie de Sam et d'Amy. Il y avait toujours quelque chose à raconter, quelque chose à faire, un repas à préparer, un endroit où aller, un après-midi sur le lac, une promenade en bateau, un bain dans le lac ou une séance de pêche. Les jours se succédèrent et, après quelque temps, il lui sembla qu'elle n'avait jamais eu d'autre vie que celle-ci, qui était faite d'amitié, de bonne nourriture, d'un bon lit où dormir pendant la nuit.

Un samedi après-midi, Sam l'emmena sur une plage située au fond d'une crique, séparée du lac par une rangée de saules qui la dissimulait. Elle nagea, tandis qu'il pêchait assis sur une chaise de jardin, sur le sable, et buvait de la bière. Une glacière était posée près de lui. Elle sortit de l'eau, se pencha à l'intérieur du bateau, qui se balançait au bout de son amarre, y prit une serviette pour se sécher les cheveux. Il avait étendu une couverture pour qu'elle s'y installe, et elle se laissa tomber dessus, se frotta les cheveux avec la serviette, s'essuya

les jambes et les bras. Sans qu'elle l'ait demandé, il lui envoya une cigarette et un briquet. Près de lui, une canne à moulinet était fixée sur un support, mais il ne semblait pas beaucoup s'y intéresser.

« Où sont passés les poissons, aujourd'hui ? » dit-elle.

Il tira sur son oreille et croisa les jambes. Il portait des jeans mouillés jusqu'au genou et ses pieds étaient couverts de sable. Les poils gris, sur sa poitrine, faisaient penser à du fil de fer.

« Je ne sais pas. Ils ne sont pas là. Tu veux de la limonade ?

— Tu en as apporté ?

— J'en apporte toujours, pas vrai ? »

Elle posa la serviette et se passa les doigts dans les cheveux.

« J'aurais voulu avoir un père aussi chouette que toi », dit-elle.

Il marmonna un vague assentiment, puis il plongea la main dans la glacière qui se trouvait près de lui, en sortit une canette qu'il lui lança. Elle l'attrapa, l'ouvrit, en but une longue gorgée, puis s'appuya sur un coude, alluma la cigarette, regarda l'eau. Un bateau grondait au loin, mais elle ne le voyait pas. Puis elle le vit, éclair brun et luisant, ensuite, le bruit s'estompa.

Le soleil était très chaud, à ce moment-là, il n'y avait pas d'ombre. Elle se mit à plat ventre et resta quelque temps dans cette position.

« À quoi tu penses ? » dit-il.

Elle tira sur sa cigarette, détendue, souffla lentement la fumée, but une nouvelle gorgée de limonade.

« Qu'est-ce que c'est que la Préparation H ?

— Une pommade contre les hémorroïdes.

— Qu'est-ce que c'est, les hémorroïdes ?

— Des boutons sur le trou de balle, jeune fille. Les routiers en ont. Et les flics de la route. Où tu as vu ça ?

— À la télé. Tu ne peux pas imaginer ce qu'ils vendent.

— Je peux.

— Tu crois que ça plaît à Amy qu'on sorte si souvent en bateau ? J'ai l'impression qu'on la laisse tout le temps seule à la maison. »

Il leva sa bière, en but une gorgée, puis la reposa sur son ventre.

« Elle pourrait venir avec nous, si elle voulait. Je le lui ai demandé mille fois, mais elle préfère lire et boire. Tu te fais trop de souci pour elle.

— Mais regarde tout ce qu'elle a fait pour moi. On a l'impression qu'elle ne s'amuse jamais.

— Du moment qu'elle est saoule, ça va. »

Au loin, sur le lac, le grondement du bateau avait presque disparu mais maintenant on avait l'impression qu'il approchait à nouveau, plus rapidement. Elle le vit passer, une nouvelle fois, au-delà des arbres. Il poursuivit son chemin, son bruit s'estompant au loin. Elle écrivit son nom dans le sable, du bout du doigt, puis l'effaça.

« Ça va, les lunettes qu'elle t'a achetées ?

— Elles sont bien. C'est quand que tu m'apprends à conduire ? Tu as dit qu'on pourrait commencer bientôt.

— On y viendra. »

Il posa sa bière près de sa chaise, se pencha, prit sa canne et entreprit de ramener la ligne.

« Qu'est-ce que tu as mis comme appât ?

— Du foie de poulet. Je voulais acheter des crevettes, mais j'ai oublié. J'étais pressé de rentrer à la maison. »

Il ramena la ligne et elle le regarda. Quand il sortit l'hameçon de l'eau, l'appât était intact.

« Merde », dit-il.

Il relança, laissa à l'appât le temps de se poser sur le fond, remplaça la canne sur le support. Il se pencha, prit sa bière.

« Il faut que je puisse t'emmener dans un endroit calme, dit-il. À la campagne, tu risqueras pas de cogner dans quelque chose.

— C'est difficile d'apprendre à conduire ?

— Non. C'est rien du tout. Mais, pour avoir ton permis, il faudra que tu passes une épreuve de conduite et une épreuve écrite. J'irai avec toi. Ça sera rien du tout. Il faut seulement étudier pour l'épreuve écrite. Et conduire beaucoup. Presque tous les jeunes de ton âge conduisent depuis deux ans.

— On n'avait qu'un vieux pick-up de merde. Quand on avait quelque chose. »

Il resta silencieux. Elle avait remarqué que c'était souvent ce qu'il faisait quand elle parlait de sa famille. Elle se souvint de son attitude, le jour où elle lui avait raconté toutes ces choses. Depuis, il ne s'était plus jamais mis en colère. Elle regarda son visage et se demanda quel effet ça lui ferait de l'embrasser.

Elle posa sa joue sur la couverture, fuma sa cigarette dans cette position. Merde, il était beau.

« Sam ?

— Ouais ?

— Qu'est-ce qui va m'arriver ? »

Il attendit si longtemps, avant de répondre, qu'elle crut qu'il ne le ferait peut-être pas, mais il dit, d'une voix étouffée : « Rien de mal, contrairement à avant.

— Je t'ai parlé de mon frère.

— Ouais.

— Et de ma petite sœur.

— Ouais.

— Je crois que je ne les reverrai pas. »

Elle comprit qu'il réfléchissait à sa réponse et le laissa réfléchir.

« Bon, dit-il enfin. Je suppose que si tu décides d'aller voir ce qu'ils

deviennent, tu peux.

— Tu m'emmènerais ? Juste pour voir.

— Tu sais que je le ferais.

— Et s'ils ont déménagé ? »

Elle entendit son rire étouffé et, quand elle leva la tête, il souriait.

« Tu poses des tas de questions, jeune fille.

— Je sais », dit-elle.

Elle avait une autre question à poser, c'était pourquoi Amy buvait autant, mais elle s'abstint, parce qu'elle croyait savoir. Elle croyait qu'Amy n'aimait pas Sam. Elle ne l'embrassait jamais et, même si elle savait que ce n'était pas bien de penser ça, elle était sûre que, s'il était à elle, elle l'embrasserait tout le temps. Elle ferait même plus. Elle écrasa sa cigarette dans le sable et entendit, sur le lac, le bateau qui revenait. Il était beaucoup plus proche, maintenant, et allait plus lentement. Et quand elle se mit en appui sur ses bras pour voir, elle le vit qui se dirigeait vers eux, une coque de bois verni poussant une petite vague douce devant lui, une belle femme à la barre, la peau sombre, pas noire. Fay s'assit.

« Qui c'est ? »

Il se pencha et posa sa bière sur le sable.

« Un problème », dit-il simplement.

Quelque chose, dans sa voix, lui parut bizarre ; il ne quittait pas des yeux la femme qui avait coupé le moteur et avançait lentement dans leur direction.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu ne vas pas tarder à comprendre. »

Fay mit une main en visière, pour protéger ses yeux du soleil, tant l'eau était lumineuse. Le bateau approcha de la rive et la femme, debout à la barre, l'échoua en douceur sur le sable. Puis elle descendit dans l'eau et Fay comprit, à la façon dont elle regardait Sam, qu'il y avait quelque chose entre eux. Et comprit aussi, un battement de cœur plus tard, ce que c'était. C'était ce que les jeunes gens faisaient avec cette Linda, dans la chambre du mobile home. Ce que son père avait essayé de faire avec elle et ce que les garçons faisaient à Barbara Lewis, la robe remontée sur la poitrine. Ce qu'elle avait envie de faire avec Sam s'il n'y avait pas eu Amy. Elle regarda Sam, et il y eut un faible claquement, puis un geyser de sable jaillit près de son genou et elle resta en arrêt, vit ensuite Sam courir, puis il y eut un autre claquement et le sable jaillit à un mètre d'elle, et ce ne fut qu'à ce moment-là, dans la fraction de seconde qui précéda l'instant où elle leva la tête, qu'elle comprit qu'on lui tirait dessus ; puis Sam arriva près de la femme et tenta de lui arracher le revolver. Fay se leva, le vit la pousser contre le bateau, mais leurs poids conjugués le fit reculer. Le pistolet claqua à nouveau, détonation dérisoire, braqué vers le ciel.

Il ne faisait pas autant de bruit que dans les films, mais Sam n'aurait pas serré les dents, ne se serait pas donné autant de mal, alors qu'elle tentait de lui griffer le visage, si ça n'avait pas été un vrai. La femme cria, mais ne cessa pas de lutter, dans l'espoir de garder le petit pistolet que Sam tentait de lui arracher, puis elle le lâcha avec un cri strident et peut-être quelques doigts cassés, vu sa réaction. Elle resta allongée dans l'eau, essoufflée, tandis qu'il reculait et regardait autour de lui. Il se retourna, avec l'intention de jeter l'arme, interrompit son geste, puis la lança sur la plage. Il se plaça entre Fay et la femme, tout en gardant un œil sur elle, et pendant un moment, elle resta allongée dans l'eau, sans réagir, les yeux fixés sur lui. Sur eux. Fay eut du mal à résister au désir d'aller se cacher derrière Sam quand elle découvrit ces yeux et y lut un désir de meurtre, sans l'ombre d'un doute, parce qu'elle avait déjà vu ça.

La femme leva la main et s'essuya le visage, puis elle ferma les yeux pendant un instant, les paupières plissées, et tenta de bouger sa main blessée. Fay vit des larmes couler de ses yeux, son visage rougir et se crispier, entendit sa respiration irrégulière. Elle se mit à trembler un peu en pensant aux balles, à leur vitesse, leur invisibilité, à leur silence, hormis le claquement de l'arme. Dans les films, certaines armes avaient un silencieux et ne faisaient qu'un bruit de bouchon.

Sam se rapprocha d'elle à reculons, une main dans le dos, la cherchant à tâtons. Elle prit sa main et s'immobilisa tout près de lui. Elle posa l'autre main sur son dos, regarda l'autre femme par-dessus l'épaule de Sam. Ses yeux étaient ternes, des yeux sans éclat, quelque chose qu'elle devait pouvoir maîtriser et dont Sam n'avait pas conscience. Elle cherchait déjà une nouvelle attitude, prenait la mesure de la situation. Elle n'était pas battue. Sam semblait redouter de la quitter des yeux.

« Ça va ? »

— Ouais, ouais. Elle m'a ratée. Au début, j'ai même pas compris qu'elle tirait.

— Moi non plus. Reste où tu es. Recule plutôt un peu. Non, va à l'endroit où j'ai jeté ce pistolet et reste à côté de lui. Elle ne peut plus le récupérer. »

Elle obéit. Elle l'entendit parler à la femme, ne comprit pas ce qu'il lui disait mais, au ton de sa voix, elle eut l'impression qu'il tentait de la convaincre de se calmer. La femme lui répondit à voix basse. Elle regarda l'arme. Il y avait du sable dessus. Il y avait du sang sur le visage de Sam, une longue éraflure, parce qu'elle l'avait griffé. Le sang coulait sur sa joue et elle se demanda s'il s'en était aperçu.

Il s'agenouilla près de la femme, lui dit des choses, mais elle le gifla et lui donna un coup de pied. Fay la vit se dégager quand il tenta de lui saisir le bras, l'entendit le traiter de fils de pute et de sale

menteur. Puis elle se tourna vers Fay et cria :

« Où il t'a trouvée, nom de Dieu ? »

Fay fit un pas dans sa direction et le vent gonfla ses cheveux. La femme avait de longues jambes brunes et joliment galbées, une peau irisée de marbre sombre. De petits orteils aux ongles rouges, noyés dans l'eau.

« Au bord de la route, si ça te regarde, connasse.

— Pourquoi tu viens pas jusqu'ici ? » dit Alesandra.

Un souvenir surgit dans la mémoire de Fay. Elle reconnut la haine qu'elle avait lue dans les yeux de Barbara Lewis. En Floride, quand elle traversait la route en courant, pour de la nourriture et des bonbons.

« Approche. Je te montrerai qui tu peux baiser et qui tu peux pas. Ordures blanches de merde.

— Je vais te botter le cul », dit Fay, qui avança dans l'eau jusqu'au moment où Sam l'arrêta.

« Stop. Arrête, Fay. Allez, Alesandra. Lève-toi et remonte dans ton bateau. »

Fay avait compris, maintenant, et ça expliquait pourquoi Amy ne l'embrassait pas. Tout était clair, là, sous ses yeux. Les balles n'étaient pas passées loin et elle se mit à trembler plus fort, pensa encore à Barbara Lewis, qui lui montrait la nourriture et lui disait de venir la chercher, si elle la voulait vraiment ; elle avança à nouveau, inconsciemment, Sam la força à reculer, lui dit qu'il fallait qu'elle cesse, que ça suffisait, d'arrêter.

« Plie ta couverture, Fay. Plie-la et mets-la dans le bateau. »

Elle ne voulait plus regarder cette femme dans les yeux, aussi elle regagna la couverture, la plia, ramassa ses affaires et emporta le tout dans le bateau de Sam. Il avait aidé Alesandra à se relever, lui disait quelque chose à voix basse, et Fay les regardait quand la femme la montra du doigt. Elle rangea ses affaires derrière les sièges avant, soudain consciente du fait qu'il lui faudrait traverser le lac en compagnie de Sam. En un mouvement souple et puissant, ayant posé les mains sur le plat-bord, elle se hissa dans le bateau et s'assit sur son siège, les pieds trempés. Sam aidait la femme à monter dans son bateau et elle pleurait. Fay s'efforça de ne pas entendre. Des sanglots, des supplications, et, plusieurs fois : *Je t'en prie*. Le moteur démarra et, au bout d'un moment, Fay leva la tête. Le bateau s'éloignait lentement, et une fumée bleue s'élevait derrière la poupe. La femme, à la barre, sanglotait. L'embarcation n'accéléra pas. Sam lui tourna le dos et se dirigea vers elle.

« Merde », dit-il. Il resta un instant silencieux. « Ça va ?

— Ça va.

— Je n'imaginais pas qu'elle pourrait faire ça.

— Je crois que tu ne la connaissais pas très bien. Tu as le visage griffé, dit-elle, puis elle toucha le sang.

— Beaucoup ?

— Non, pas tellement. »

Il s'appuya contre le plat-bord et ils regardèrent le bateau s'éloigner lentement, rétrécir à l'horizon. Il alla chercher ses cigarettes, son briquet, sa chaise et tout le reste, fit deux voyages, tandis qu'elle regardait le bateau s'éloigner. On ne l'avait jamais traitée d'ordure blanche de merde, mais on l'avait déjà traitée d'ordure blanche.

Il dénoua l'amarre attachée à un saule, roula la corde et la jeta sur le fond du bateau. Il s'éloigna de la rive à la rame avant de lancer le moteur.

Le soleil déclinait dans le ciel et l'air était plus frais. Elle prit sa chemise et l'enfila. Il mit ses lunettes de soleil et elle ne vit plus ses yeux. Cette femme croyait qu'elle couchait avec lui.

Ils s'éloignèrent des berges rouges et des arbres, puis il orienta le bateau dans la direction de la maison, mais n'accéléra pas. Il semblait se contenter d'avancer lentement, presque au ralenti, et elle devina qu'il n'était pas pressé de rentrer, de retrouver Amy. Que pourrait-il faire, à propos des griffes sur son corps, sinon mentir ? Et que ferait-elle si Amy l'interrogeait ? Il faudrait qu'elle mente, elle aussi, si elle ne voulait pas qu'il ait des ennuis. Peut-être de gros ennuis, peut-être d'énormes ennuis.

Soudain, il coupa le moteur au milieu du lac. Tout fut alors très silencieux. Le bateau se balançait sur les vagues et il regarda autour de lui, puis pivota sur son siège, afin de lui faire face. Il quitta ses lunettes de soleil, les balançait dans les poches du tableau de bord.

Le bateau n'avancait plus. Le lac semblait vide.

« Elle a cru que tu étais avec moi, dit Sam. Qu'on se voyait.

— J'ai compris.

— Est-ce que ça saigne encore ?

— Pas tellement. Ça cicatrise déjà. »

Il regarda ses doigts.

« Bon, soit il faut que je dise que c'est autre chose, soit il faut que je dise la vérité. » Il s'interrompit, puis reprit : « Je ne sais pas ce que tu as remarqué, à propos d'Amy et moi. »

Comme les balles étaient passées près ! Comme elles avaient été rapides et invisibles ! Elle avait failli finir comme Barbara Lewis !

« Enfin, tu as sûrement remarqué qu'on n'est pas très affectueux l'un avec l'autre », insista-t-il.

Elle sortit de sa rêverie. « Ouais. J'ai remarqué. Pourquoi ? »

Il semblait lutter contre quelque chose, en lui, et il semblait gêné.

« Merde, tu es grande, je vais te dire les choses carrément. Il y a

quatre ans que je n'ai pas fait l'amour avec elle. »

Elle sentit le sang lui monter aux joues. Et il s'en aperçut.

« Je ne cherche pas à te gêner. J'essaie simplement d'expliquer Alesandra.

— Cette femme ?

— Ouais. Cette femme. »

Il semblait troublé, et elle ne l'avait jamais vu ainsi, puis il commença une phrase, s'interrompt.

« Bon, voilà ce que je ne peux pas faire, Fay. Je ne peux pas dire que la mort de ma fille en est responsable. Je ne peux pas dire que ça ne serait pas arrivé si elle n'était pas morte. Ça aurait pu arriver sans ça. Je ne sais pas. »

Elle mordilla sa lèvre inférieure et se sentit plus calme. Le bateau de la femme semblait avoir disparu, mais elle regarda autour d'elle, simplement pour s'en assurer. Il attendait qu'elle dise quelque chose.

« Je peux poser des questions ? demanda-t-elle.

— Ouais.

— Elle a quel âge ?

— Trente et un ans.

— Elle habite où ?

— À Clarksdale.

— C'est un beau bateau. Elle est riche ?

— Oh, ouais. » Il regarda l'un de ses ongles, jeta un coup d'œil sur ses doigts. « Elle a sûrement beaucoup trop d'argent.

— Depuis combien de temps... ?

— Un peu plus d'un an. Je la voyais ici et là. Principalement dans des hôtels. » Il regarda le lac. « Mais aussi, souvent, ici. »

Elle sentit que son visage était brûlant, quand elle dit ce qu'elle avait à dire.

« Je ne sais rien, personnellement, de ce que font les hommes et les femmes. Mais je l'ai vu, dit-elle, levant la tête. J'ai vu que c'était parfois horrible, et j'ai vu les gens y prendre plaisir. Elle et toi, vous... vous y prenez plaisir ?

— Merde », fit-il, puis il la regarda dans les yeux et ajouta : « Ouais, on y prend plaisir.

— Plus qu'avec Amy ? »

Il baissa la tête, réfléchit, la releva un moment plus tard et dit : « Ouais, je crois. D'après mes souvenirs. »

Elle les imagina ensemble, tous les deux sur un lit, Sam sur cette femme, leurs bouches égarées, et elle se sentit chaude, à l'intérieur, puis elle l'imagina nu, imagina comment il était, nu, surtout en bas, et elle se demanda si cette femme posait sa bouche sur lui, comme cette Linda faisait à Jerry. Et qu'est-ce qu'on sentait quand ils entraient à l'intérieur ? Est-ce que ça faisait mal ? Pendant les récoltes, elle avait

entendu des filles dire que ça faisait mal, la première fois. Sa mère s'efforçait de la tenir à l'œil, mais ce n'était pas toujours possible. Elles se trouvaient parfois séparées toutes les deux, dans des lignes éloignées de haricots ou de tomates, dans les orangeries. Sa mère ne lui avait jamais dit ce que les filles lui disaient. Elle regarda les lèvres de Sam. Quel effet ça lui ferait de toucher ses dents du bout de la langue ?

« Tu vas la revoir ?

— Impossible. Elle a essayé de te faire du mal.

— Alors, si j'étais toi, je dirais qu'une branche m'a griffé.

— C'est ce que tu dirais ? »

Elle hocha la tête, arrangea un peu son chemisier, lui adressa un sourire satisfait. Le moteur démarra et il dirigea le bateau vers la maison. Le monde devenait un endroit beaucoup plus intéressant. Il y aurait un bain bien chaud, des vêtements propres, un bon dîner. Elle ne faisait rien de mal, si elle pensait à lui. Si elle pensait à lui, elle ne faisait rien de mal. C'était seulement *penser*.

Un soir, Amy ferma sa boutique de bonne heure, ce qu'elle faisait quand elle en avait envie. Fay vivait avec eux depuis un bon bout de temps. Amy gagna le parking, à Batesville, sous un ciel brûlant, à quatre heures de l'après-midi.

La capote de la Mustang était baissée et le siège lui brûla les cuisses. Elle commençait à être ivre. Il y avait beaucoup de circulation. Au feu rouge, elle avait allumé la radio, qui marchait fort, et elle tapotait le volant au rythme des chansons. Elle aimait celles d'autrefois, surtout les succès des années soixante. Des jeunes gens, dans un pick-up multicolore, s'arrêtèrent près d'elle, la regardèrent, et elle leur répondit d'un visage inexpressif derrière ses lunettes de soleil.

Elle passa devant des stands de voitures d'occasion dont les drapeaux en plastique, de couleurs vives, flottaient et claquaient au vent, devant des magasins de meubles et des fast-foods alignés ; les parkings étaient surchargés et on se demandait comment il se faisait que tant de gens ne soient pas au travail.

Elle se rendit d'abord à son débit d'alcool habituel. Elle dit le minimum pour obtenir ses petites bouteilles. Elle les rangea dans la voiture, gagna le Winn-Dixie et, bientôt, se retrouva à pousser un chariot, se servit rapidement, parcourant les allées d'un pas vif. Sam terminait à six heures, si bien que Fay et elle auraient tout le temps de s'allonger sur le sable et de bavarder.

À la poissonnerie, elle regarda les crevettes grises, sur leur lit de glace pilée, puis elle demanda à la jeune femme de lui en servir un kilo. Elle attendit, puis vit l'huile à crevettes, sur un rayon, à quelques dizaines de centimètres, en prit une boîte. Elle repartit dans les allées, prit du bacon, des œufs et du pain, des citrons, de la sauce à cocktail, de la mayonnaise et des gâteaux secs. Elle prit aussi des côtes de porc et un paquet de farine. Et quatre litres de glace au chocolat. Quelques minutes plus tard elle sortit, d'un pas leste, suivie par un jeune homme de haute taille, qui portait ses sacs. Il se pencha, les posa sur la banquette arrière, et elle lui donna cinq dollars, parce qu'elle pouvait se le permettre.

« Merci beaucoup, madame », dit-il avec un large sourire.

Elle monta dans la voiture. Rien ne l'empêchait de prendre un après-midi de temps en temps. Il y avait beaucoup d'argent à la banque, et la maison était presque payée.

Elle regagna la rue, prit la direction de l'est au croisement. La

décapotable n'était pas agréable, en ville, pendant l'été. Mais elle était agréable sur la route. Elle pouvait alors mettre la musique très fort, chanter avec elle, laisser le vent la décoiffer à son gré.

La circulation s'arrêtait, ralentissait, repartait, et elle suivait son rythme, le bras contre l'extérieur de la portière. Elle aurait voulu qu'ils disparaissent tous. Mais les gens changeaient de file et il fallait être prudente. Dans quelques instants, elle en serait définitivement sortie, pourrait boire un coup. Ensuite, elle pourrait rentrer. Mettre le vin à rafraîchir et descendre à la plage avec Fay.

Elle arriva à la sortie de la ville, dans une zone où la vitesse était limitée à quatre-vingts, et plongea la main dans l'un des sacs à provisions qui se trouvaient entre les sièges, prit une bière, laissant la ville derrière elle, camions et voitures dans le rétroviseur, la chaussée en béton fissuré, vide et inondée de soleil, qui fondait sous elle, tandis qu'elle accélérât.

Elle eut soudain très envie d'une cigarette et refoula cette idée. Elle avait arrêté depuis quatre ans et avait eu beaucoup de mal. Elle avait toujours un paquet de cigarettes dans son sac à main, et un briquet, afin de ne pas oublier qu'elle pouvait toujours en fumer une, si elle le voulait vraiment. Alors, sur la route, avec la musique, avoir une cigarette entre les doigts et souffler la fumée... ç'aurait été agréable.

Elle passa sous le viaduc de la 55, arriva dans la zone où la vitesse était limitée à quatre-vingt-dix, monta à cent, changea de file, doubla les véhicules qui quittaient la bretelle. Des camions, toujours des camions, et elle se demandait comment il était possible qu'il y en eût autant. Et tous allaient vers des endroits différents, vers le Nord et le Sud, vers des villes dont elle n'avait jamais entendu parler. Sam disait qu'il en avait marre de conduire. Elle imaginait que les routiers aussi. Mais pas elle. Elle aimait conduire, elle avait toujours aimé ça.

Un tracteur au loin, devant elle, tirait une botteleuse, dont les gyrophares jaunes tournaient. Elle déboîta, vit l'homme assis sur le siège, chapeau de feutre, bleu de travail, mégot aux lèvres. Quel travail difficile il faisait, dans un champ desséché, dans la poussière de paille qui tombait sur lui, pénétrait sous le col de sa chemise, entraînait dans ses yeux.

Le ciel était dégagé, bleu, et quelques nuages blancs passaient au loin. Une journée où il serait très agréable de s'allonger sur une couverture. Elle jeta un coup d'œil sur sa montre. Elle serait bientôt rentrée.

On avait réparé la chaussée avec du goudron noir, en larges rubans qui fondaient sous l'effet de la chaleur, et elle passa près de camions orange encadrés de barrières destinées à protéger les ouvriers. Quelqu'un perdait le contrôle de sa voiture, de temps en temps, écrasait un type qui travaillait là. Parfois même, un policier qui avait

arrêté quelqu'un se faisait écraser. Sam avait assisté à ça. Elle savait qu'il voyait beaucoup de choses pénibles. Elle comprenait à son attitude, certains jours, quand il rentrait, qu'il avait vu des choses éprouvantes. Il n'y avait pas, dans sa démarche, cette joie qu'il y avait quand il allait à la pêche. Il se changeait, prenait une bière et allait s'asseoir sur la terrasse. Debout sur le seuil, elle le regardait, se demandait quel corps écrabouillé il avait bien pu voir, s'il y avait des enfants parmi eux. C'était ce qui l'abattait le plus. Parfois il partait en bateau, restait absent pendant des heures, ne rentrait qu'au crépuscule ou une fois la nuit tombée. Elle tentait de se forcer à penser qu'elle ne savait pas ce qu'il pouvait bien faire sur le lac, seul, pendant si longtemps mais, en réalité, elle savait qu'il n'était pas seul et ce qu'il faisait. Cependant elle n'en souffrait pas. Il fallait bien qu'il le fasse avec quelqu'un. Du moment qu'elle n'était plus obligée de le faire... Ce n'était plus amusant. Alors, ça ne la tourmentait pas. Et elle ne pensait plus au jour où il avait caressé la peau nue de son sein, sous son chemisier, dans l'impala de son père. Il y avait longtemps. On ne peut pas revivre le passé.

Au loin, des vautours tournaient dans le ciel et descendaient, vol énorme, noir, tourbillonnant, au-dessus d'une forêt obscure et cachée. Des créatures horribles, qu'elle haïssait. Ils ne mangeaient que les cadavres et là, ils étaient si nombreux qu'ils avaient dû trouver une vache ou un cheval.

Elle se concentra sur la route jusqu'à ce qu'ils soient hors de sa vue. Elle passa devant le cimetière où Karen était enterrée, jeta un coup d'œil dans cette direction, sachant exactement où se trouvait la tombe, derrière le mince rideau de jeunes arbres. Il lui arrivait encore de regretter que Karen ne fût pas à Verona, avec sa famille. Mais Sam l'avait persuadée que c'était trop loin. Karen était ainsi près d'eux et ils pouvaient aller plus souvent sur sa tombe, la fleurir, s'asseoir près d'elle. Et pleurer. Pleurer, pleurer, pleurer. Mais ça appartenait au passé, ça aussi. Maintenant, ils n'y allaient plus guère.

Elle se demanda si Karen voyait ce qui se passait, de là où elle était, se demanda si elle connaissait l'existence de Fay et si elle approuvait sa présence. Peut-être que oui. Ils ne lui avaient pas laissé assez de liberté, ne l'avaient pas autorisée à avoir un petit ami, l'avaient empêchée de vivre, et voilà ce qui était arrivé. N'était-ce pas ce qu'on pouvait redouter de pire, la mort de son enfant ? N'en était-il pas ainsi dans le monde entier ? Et, maintenant, où était-elle ? Dans un trou. Elle ne pouvait s'empêcher d'y penser. Des choses horribles et des pensées horribles, du matin au soir et même la nuit, surtout la nuit. Il était tellement plus facile de s'endormir en étant ivre.

Elle avait vraiment envie d'une cigarette. Et elle en avait, un paquet de Salem 100s et un briquet. Il ne pourrait pas lui reprocher

d'avoir recommencé. Il avait semblé heureux qu'elle cesse, avait dit qu'il aurait voulu pouvoir. Et elle avait dit : Tu peux arrêter, si tu veux vraiment. Elle avait été fière d'elle-même, et cette fierté en prendrait un sacré coup si elle craquait, comme ça, sur la route, ouvrait le paquet, en sortait une cigarette et l'allumait.

Elle se dit que ça passerait peut-être, si elle continuait simplement à conduire. Pendant un moment, ça marcha. Elle regarda les maisons, qui se dressaient en retrait de la chaussée, admira les fleurs que les gens avaient plantées, écouta la musique qui passait à la radio. Elle pensa à ce qu'elle devait faire dans son jardin, nettoyer les parterres, tailler les jeunes arbres qu'elle avait plantés, ratisser les aiguilles de pin. Il n'y avait pas beaucoup de gazon à tondre et elle en était heureuse. Elle était heureuse que leur jardin se compose essentiellement de sous-bois. C'était un souci de moins.

De temps en temps, elle doublait une voiture. Il n'y avait pas beaucoup de circulation. Elle pensait toujours à la cigarette et ne pouvait s'en empêcher. Une ou deux bouffées feraient l'affaire, ensuite elle pourrait la jeter.

Elle mit une petite bouteille de vodka entre ses cuisses, près de la bière, mordit un peu sur la ligne blanche en la débouchant. Mais il n'y avait personne derrière elle et elle but une longue gorgée, puis la reboucha et la posa sur l'autre siège, à portée de main. Elle termina la première bière au moment où une voiture apparaissait, au sommet de la côte, dans son rétroviseur. Elle jeta la canette vide sur le plancher, derrière elle, en sortit une autre du sac.

Fay fumait, elle aussi. Être en leur compagnie, alors qu'ils fumaient autant qu'ils en avaient envie, n'était pas facile. Fay fumerait, cet après-midi, quand elles seraient à la plage, et, allongée près d'elle, elle sentirait l'odeur du tabac. Et, maintenant, elle était très sensible aux odeurs. Avant, quand elle fumait, elle ne sentait pratiquement rien. C'était revenu avec la saveur des aliments. Assise sur la terrasse, maintenant, elle sentait les odeurs des arbres et des fleurs, parfois même celle des poissons échoués sur le sable. Tous ces parfums étaient formidablement agréables.

Elle ne pouvait plus attendre. Elle détestait l'idée de se remettre à fumer. Mais il lui fallait une cigarette. Jamais elle n'en avait eu une telle envie.

« Et merde », dit-elle, puis elle fouilla dans son sac, trouva le mince paquet et le sortit, les doigts tremblant presque. Elle ne s'autorisa pas à réfléchir à ce qu'elle faisait. Elle tira sur la bande de cellophane, arracha le papier transparent, bascula le couvercle du paquet. La voiture qui se trouvait derrière elle approcha, déboîta pour la doubler. Elle garda les deux mains sur le volant et sortit une cigarette. La voiture la dépassa, se rabattit et s'éloigna. Elle but une gorgée de

bière, puis posa le paquet sur la console et glissa la cigarette entre ses lèvres. Elle appuya sur l'allume-cigares.

Bon sang, ça faisait du bien. Elle n'en avait plus l'habitude, alors elle toussa un peu, mais c'était bon. Oui, c'était chouette. Comment, bon sang, avait-elle tenu aussi longtemps ? Et, de toute façon, pourquoi le cacherait-elle à Sam ? Ne faisait-il pas ce qu'il voulait, lui ? Pourquoi ne pourrait-elle pas faire pareil ?

Fumer à nouveau. En avoir une entre les doigts. Tous les chewing-gums et les bonbons qu'elle s'était mis dans la bouche, puis l'hypnose, à laquelle elle s'était soumise, à Tupelo, et arrêter, arrêter jour après jour, tout ça pour quoi ? Pour se retrouver à nouveau avec une cigarette entre les doigts. Si on se rendait malheureux en arrêtant, pourquoi arrêter ? Et si ça tuait, merde, elle pouvait se tuer sur cette route, cet après-midi, mais ça ne signifiait pas que ça arriverait. On pouvait se faire tuer en traversant la rue. Bon sang, cent cinquante kilos de merde gelée pouvaient tomber d'un avion et écrabouiller dans son fauteuil un type plongé dans la lecture du dernier Danielle Steel. Merde, on pouvait se faire tuer en allant à l'église. Crise cardiaque. Boum ! De toute façon, il fallait bien mourir.

Elle monta un peu la radio. D'autres voitures la doublaient, maintenant, parce qu'elle avait ralenti. Inutile de se dépêcher. La glace était sur la banquette arrière, exact, mais elle était bien protégée et ne fondrait pas, même si elle faisait un petit tour avant de rentrer. Boire un peu puis rentrer, voilà. Et ce n'était pas la peine d'en faire tout un plat sous prétexte qu'elle s'était remise à fumer. Inutile de tenter de le cacher à Sam.

Elle envisagea de quitter la 6, de prendre une route secondaire et de faire un tour dans la campagne. Avant l'arrivée de Fay, elle n'avait pas vraiment de raison de rentrer directement, après le travail. La plupart du temps, Sam n'était pas là, et, même s'il était là, ils n'avaient pas grand-chose à se dire. Elle savait ce qu'était un policier, maintenant, et il savait ce qu'était une coiffeuse. Il arrêta les gens, rédigeait des contraventions et, debout toute la journée, elle coiffait les femmes, puis, entre deux clientes, allait dans son bureau, buvait un petit coup. Le restaurant voisin avait un bar et elle y buvait toujours un ou deux verres à l'heure du déjeuner. Personne ne se plaignait de son salon. Elle était prudente. Elle n'avait jamais abîmé les cheveux d'une cliente. Mais elle se souvenait de la gentillesse et de la gêne du jeune homme qui l'avait arrêtée, un jour, celui qui appartenait à la police du comté, comment s'appelait-il ? Tim ? Tom ? Tony. Tony McCollum. Et il n'avait rien fait, il lui avait seulement demandé d'attendre pendant qu'il appelait Sam. Maintenant, elle surveillait ses arrières. Elle ne se laisserait plus surprendre par un flic.

Et, de toute façon, il serait peut-être préférable de quitter cette

route. Les gens ne tarderaient pas à sortir du travail et ils s'y retrouveraient tous. Il fallait faire attention à ce qu'on faisait. Il fallait regarder ce qui se passait autour de soi.

La route qu'elle voulait prendre devait se trouver un peu plus loin. Il lui sembla que c'était le carrefour où débouchait cette petite route tortueuse qui passait près de cette jolie église et du silo imposant de cet homme qui, chaque année, cultivait des pastèques énormes dans son jardin. Elle mit le clignotant un peu trop tôt, voulut l'éteindre mais le laissa et remarqua que quelqu'un la suivait de près, mais ne semblait pas vouloir la doubler. Ce n'était pas un flic, c'était simplement un automobiliste. Elle espéra qu'il ne prendrait pas la même route qu'elle. Parce que ça gâcherait tout. Ce qui lui faisait vraiment envie, c'était de prendre une petite route où elle pourrait rouler lentement, tout en buvant et en réfléchissant, mais si quelqu'un restait collé à son pare-chocs, elle ne pourrait même pas boire, parce qu'il verrait qu'elle conduisait en buvant.

Le carrefour arriva, elle tourna, et l'autre voiture tourna derrière elle. Merde. Nom de Dieu. Maintenant, tout était fichu parce que cette personne, quelle qu'elle soit, la suivait.

Elle but tout de même, merde, peut-être que cette personne ne verrait pas ce que c'était. En général, elle avait un gobelet en plastique, où elle mettait sa boisson, et personne ne pouvait deviner ce qu'elle buvait, ça pouvait parfaitement être du Coca et, de cette façon, elle pouvait boire sans se cacher. Il aurait fallu qu'un flic se trouve juste à côté de sa vitre pour reconnaître que c'était de la Budweiser, et ça n'arriverait pas. Mais elle avait perdu son gobelet en plastique.

Elle ne buvait pas dans les virages.

Elle ne roulait pas vite.

Elle gardait un œil sur le rétroviseur.

La personne qui la suivait ne la suivait pas de près, mais elle la suivit jusqu'au panneau stop. Et là, elle pourrait avoir la bonne idée de cesser de la suivre.

Elle s'arrêta et regarda des deux côtés. La route était absolument déserte, mais elle entendit le *chug, chug, chug* d'un tracteur et, lorsqu'elle se tourna du côté opposé, afin de voir s'il y avait de la circulation, elle découvrit un jeune homme au volant d'un vieux John Deere, qui roulait lentement dans un champ de jeunes pousses de maïs, les griffes de l'engin déchirant l'humus et arrachant les mauvaises herbes. Elle démarra, jeta un coup d'œil sur l'automobiliste qui la suivait. L'autre voiture démarra à son tour et ne tourna pas, resta derrière elle. Elle but une nouvelle gorgée de bière et une vague colère s'empara d'elle. Combien de chances y avait-il pour qu'une telle merde se produise ? Que quelqu'un passe par là, au moment exact où elle y passait, quelqu'un qui habitait au bord de cette route, peut-être,

et qui, après avoir fait des courses à Memphis toute la journée, rentrait précisément au moment où il pouvait gâcher son plaisir de boire en conduisant ?

Ce n'était pas comme si elle le faisait souvent. Mais, de temps en temps, elle aimait bien le faire. Ça lui rappelait le passé, quand ils se promenaient dans la voiture du père de Sam. Et c'était là qu'ils avaient fait l'amour, la première fois. Mais, bon sang, c'était vieux, tout ça. Elle était jeune, à l'époque. Il y avait longtemps qu'elle n'était plus jeune. Et, quand on perdait la jeunesse, on la perdait à jamais. On ne le voyait même pas arriver. Un jour, tout d'un coup, on était une femme d'âge mûr. Et vieillir était tout bêtement ennuyeux. Elle se demanda si l'amie de Sam était jeune, et si elle était jolie. Sûrement. Elle se demanda, vaguement, où ils se retrouvaient, combien de temps ils restaient ensemble, ce qu'ils se disaient.

Elle n'avait pas besoin de se promener en voiture, Fay l'attendait à la maison. Mais Fay pouvait toujours aller seule à la plage. Amy n'était pas encore prête à rentrer. Dans un moment, oui, mais pas maintenant. Parfois, quand on se promène en voiture, on se trouve dans un état d'esprit propice à la réflexion, et c'était le cas. On ne pouvait pas se forcer à réfléchir. Il fallait que ça vienne et se laisser porter par le courant.

La personne qui la suivait ne tournait pas. Et si elle habitait tout au bout de la route ? Apparemment, c'était une vieille femme. S'en foutrait sûrement si elle buvait devant elle. Mais il serait préférable qu'il y ait un peu de distance entre elles. Elle accéléra légèrement, d'une quinzaine de kilomètres à l'heure, et se dit qu'elle pourrait peut-être la distancer, mais la vieille femme accéléra et resta derrière elle. Puis, à la ligne droite suivante, sept cents mètres de chaussée déserte, elle refusa de doubler. Même quand Amy ralentit et la regarda dans le rétroviseur. Il était difficile de la voir clairement. Ses cheveux étaient sombres et semblaient jeter une ombre sur son visage, mais elle distingua une robe de vieille femme, de fausses perles, une chevelure relativement abondante. Un bracelet en plastique au poignet.

Elle but une nouvelle gorgée de vodka, mais la voiture qui la suivait gâchait tout le plaisir. Puis, comme par magie, elle ralentit et tourna dans une allée privée. Merde, ouais ! Elle leva sa canette de bière, puis la remit entre ses cuisses. Évidemment, il sautait quelqu'un. Elle avait senti un parfum de femme, sur lui, depuis qu'elle avait cessé de fumer et, maintenant, elle buvait davantage.

Oh, attention. Elle zigzagait un peu. Elle venait de franchir la ligne médiane. Et cette route était étroite. Il fallait qu'elle soit attentive, prudente. Qu'elle pense à quelque chose d'agréable. À Fay, par exemple. Elle prendrait le chemin de la maison dans quelques minutes ou quelques kilomètres. Elle voulait voir le silo, parce qu'il

avait été construit quelques mois auparavant. Elle rentrerait directement, ensuite, irait à la plage avec Fay, et elles s'allongeraient sur les couvertures. Quel bonheur qu'elle soit entrée dans leur vie ! Une inconnue errante. Faisait la cuisine et le ménage, était toujours de bonne humeur. Comment était-ce possible ? Dieu avait-il dit : *Bon, désolé d'avoir été obligé de tout gâcher mais, maintenant, je vous donne ça ?* Peu probable. Dieu ne faisait pas ce genre de truc. Il ne tendait pas la main et ne déplaçait pas les gens comme des pions. Les gens faisaient seuls ce qu'ils voulaient.

Le ciel était clair et la route bordée de jolies maisons, de pâturages bien entretenus. Ça et là, des chevaux se tenaient en file, secouaient la queue pour chasser les mouches. Un homme bottelait de la paille. Elle vit des enfants, qui pêchaient au bord d'un étang. Et il y eut le silo, bleu foncé, au toit argenté. Elle croisa un gros camion et dut serrer brusquement à droite, les roues presque dans le fossé. Elle fut terrifiée, pendant une seconde, puis ça passa. Ses roues, sur l'accotement, projetèrent des graviers, mais elle les remit sur la chaussée quand le camion l'eut croisée. Son cœur cognait un peu, mais pas beaucoup. Il vaudrait peut-être mieux qu'elle trouve un endroit où faire demi-tour et qu'elle reprenne le chemin de la maison. Bon sang, Fay pouvait l'avoir, s'il lui faisait envie. S'il lui faisait envie. Une branche l'avait griffé ? Connerie. Elle n'avait pas obligé Fay à confirmer. Il pouvait faire ce qu'il voulait, du moment qu'elle n'en entendait pas parler. Mais comment pourraient-ils vivre ensemble de cette façon ? Elle était sûre que ça ne la gênerait pas. L'idée d'une bite, à elle seule, lui faisait horreur.

Il lui sembla qu'il y avait, un peu plus loin, un endroit où il était possible de faire demi-tour. C'était en haut d'une côte et la visibilité était bonne. Et, ouais, elle se souvenait, maintenant. Elle était passée ici pendant l'hiver, quand les vaches étaient trempées de pluie et semblaient déprimées, serrées les unes contre les autres dans leurs enclos détrempés. Ciel gris, carrefour désert et balayé par le vent, et des plants de sauge miteux se balançant au bord de la chaussée.

L'air fraîchissait. C'était le moment de rentrer. Fay se demanderait où elle était passée, serait prête, aurait mis son maillot de bain et, merde, elle pourrait bien lui *dire* : chérie, si tu veux te faire sauter par mon mari, ne te gêne pas, parce que je ne me servirai pas de lui et que j'aime mieux qu'il soit avec quelqu'un que j'aime bien plutôt qu'avec quelqu'un que je ne connais même pas. À quoi ça servirait de divorcer ? Tout était très confortable. Ils avaient plein d'argent, pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient. Elle était très jeune, c'était la seule chose. Mais elle était aussi en très bonne santé.

Et les mains de Sam étaient devenues glacées. C'était ça, en plus du reste. C'était pour ça qu'elle ne voulait pas qu'il les pose sur elle. Ni

sur ses jambes, ni sur ses seins, ni sur son visage, ni sur sa bouche.

Elle but une nouvelle gorgée de vodka, posa la bouteille, accéléra. Il était temps de rentrer. Pressée, maintenant, elle perdit le contrôle de sa trajectoire, dans la dernière courbe avant l'intersection, évita de justesse le premier camion chargé de grumes, et elle tentait de redresser quand le deuxième arriva, si vite qu'elle n'eut que le temps d'une dernière pensée, dans le hurlement strident des freins pneumatiques : *Fay*.

Sam était encore de service, et on l'envoya sur les lieux, naturellement. C'était une route d'État, il y patrouillait et savait exactement où c'était. Il se mit à trembler en découvrant le spectacle, la petite Mustang rouge vif écrasée sous le camion chargé de grumes et, quand il craqua, l'un de ses collègues, qui l'avait suivi de près, l'éloigna de l'accident et le contraignit à rester à l'écart jusqu'au moment où il put obtenir de l'aide. Sam voulut s'approcher, mais, à chaque fois, son collègue le convainquit de renoncer.

La nuit tomba et l'on apporta des projecteurs ; la circulation fut interrompue et des flics armés de lampes torches obligèrent les voitures à se ranger, afin que les véhicules de secours puissent aller et venir. Ce fut interminable ; ils mirent très longtemps à l'extraire. Sam baissa la tête, pensa à Alesandra et à ce qu'il avait fait avec elle, pleura sans se cacher, debout au bord de la route, la tête nue, son chapeau dans le fossé parmi les mauvaises herbes et les papiers gras.

Deux jours plus tard, elle fut enterrée aux côtés de Karen. Sam était mal à l'aise dans son costume neuf, et Fay portait du noir pour la première fois de sa vie. Ils étaient allés acheter des vêtements à Batesville et elle l'avait aidé à choisir le cercueil.

Les parents d'Amy, venus de Verona, étaient effondrés et se montrèrent grossiers avec Fay. Le père de Sam était malade et sa mère avait dû rester auprès de lui. Elle lui téléphonait sans cesse, pleurait, et il faudrait qu'il la rappelle, à son retour.

Ça ne dura pas longtemps, les gens regagnèrent leurs véhicules et toutes les voitures de patrouille attendirent, pendant que les hommes qui les conduisaient adressaient des paroles de réconfort à Sam, puis s'éloignaient. Tony McCollum, sur une petite éminence, son chapeau à la main, contemplait la scène.

Son chef de district, Grayton, un homme de presque soixante ans, dont la veste d'uniforme s'ornait de deux étoiles d'argent, fut le dernier. Il regarda Fay, serra mollement la main de Sam, puis lui dit qu'il voulait qu'il prenne un mois de congé.

« Vraiment ? dit-il. Qui s'occupera de mon secteur, pendant ce temps-là ?

— Je l'ai déjà confié provisoirement à quelqu'un. Je ne veux pas te voir au volant de cette voiture de patrouille pendant trente jours, Harris.

— Bien, monsieur », dit-il, et il hocha la tête. Il ne connaissait pas bien Grayton. Beaucoup de gens disaient que c'était un con. Trente jours pour faire quoi ? Pleurer ? Mais il fallait obéir à Grayton.

Quelques minutes plus tard, tout le monde était parti. Fay était restée seule à l'écart, les yeux fixés sur lui, il lui tendit la main et elle le rejoignit, se mit à trembler quand il la prit dans ses bras. Elle resta silencieuse, puis gémit. Il la serra contre lui. Lui caressa le dos. Lent balancement de valse, sans les pas. Il l'éloigna, lui prit le menton et lui fit lever la tête, regarda ses yeux et ses joues luisantes.

« Tu veux qu'on rentre ?

— Je vais préparer à dîner, dit-elle. Il faut que tu manges. Tu n'as rien mangé depuis deux jours. »

C'était vrai. Il avait faim, maintenant.

« D'accord », dit-il.

Puis ils s'engagèrent sur la pelouse, tandis que les employés des pompes funèbres commençaient à ranger les chaises, retiraient les

draperies de velours, et qu'un camion approchait lentement sur l'herbe verte, s'arrêtait à quelque distance, attendait, leur laissait le temps de gagner le pick-up, d'y monter et de démarrer. Un nuage de fumée noire jaillit du pot d'échappement du tracteur, dont le moteur rugit dans le silence. Et les voitures passaient, comme toujours, sur l'autoroute.

La nuit était encore loin quand ils arrivèrent à la maison. Il dit qu'il avait envie d'un verre et alla se changer dans sa chambre. Elle gagna la sienne, enleva son tailleur noir, le suspendit soigneusement dans la penderie. Plaça les chaussures noires à talon plat juste en dessous, avec précaution. Elle tendit l'oreille, guettant sa présence, immobile. Il était au téléphone. Probablement encore sa mère. Elle enfila un short et un corsage, se brossa les cheveux devant le miroir et reposa silencieusement la brosse. Son mascara avait coulé, et elle gagna la salle de bains, où elle se passa le visage à l'eau froide. Elle observa ses taches de rousseur. Elle ne s'était jamais sentie aussi désespérée, excepté le jour où son père avait échangé son petit frère contre une voiture. Il lui avait fallu longtemps pour se faire une raison. Et elle supposait que, pour Amy, ce serait pareil. Où allait-on quand on mourait ? Est-ce qu'on allait quelque part ? Ou bien est-ce qu'on restait pour toujours au fond d'un trou ? Elle tourna le dos au miroir, éteignit la lumière et s'engagea dans le couloir. La porte de la chambre de Sam était ouverte, mais elle ne le vit pas. Elle avait besoin d'un verre, elle aussi. Elle s'arrêta devant la glacière, sortit une bière bien froide, l'ouvrit, en but une gorgée. Elle prit, sur le plan de travail, un sachet de chips entamé, puis elle récupéra ses cigarettes et son briquet, gagna la terrasse et le vit, accoudé à la rambarde, les yeux fixés sur le lac. Elle tira un fauteuil jusqu'à la table, et s'assit. Il ne se retourna pas. Un verre contenant du whisky et des glaçons était posé près de son coude ; elle ne l'avait jamais vu boire ça. Elle savait qu'il y en avait une bouteille, dans le placard, mais elle ne l'avait jamais vu en boire. Il leva son verre, but une longue gorgée, puis le reposa. Elle ouvrit le paquet de chips, en mangea quelques-unes, mais elles étaient molles et presque sans goût.

« J'ai réfléchi, dit-il. La Mustang était payée et assurée tous risques. La compagnie va devoir la rembourser. Quand on touchera cet argent, on pourrait t'acheter une voiture d'occasion, ça te permettrait d'apprendre à conduire. J'ai des tas de choses à faire, reprit-il. Je ne sais pas par où commencer. Il faut que je vende son salon de beauté. Il faut que je trie ses vêtements. Tu pourrais peut-être le faire. Garder ce que tu veux et jeter le reste.

— Le jeter ?

— Pourquoi le garder ? » Il prit le whisky, but. « De toute façon, la penderie a toujours été trop petite pour nous deux. »

Il faudrait qu'elle fasse davantage la cuisine, maintenant. Qu'elle lave les vêtements. Mais ça ne la gênait pas. Il faudrait qu'elle reste plus souvent seule. Ça, ça risquait de la gêner. Il faisait noir, ici, la nuit. Et il travaillait souvent de nuit. Il faudrait qu'elle apprenne comment fonctionnaient les portes, les serrures.

« Qu'est-ce que tu veux manger ? demanda-t-elle.

— Ne faisons pas la cuisine, allons dîner dehors.

— D'accord.

— Il y a des gens qui trouveront peut-être que ce n'est pas bien d'aller manger au restaurant quand on vient d'enterrer sa femme. Mais on avait l'intention de t'emmener dans cet endroit de Como, où l'on mange des grillades. Il y a des steaks épais comme ça. On y allait de temps en temps. Autrefois. »

Il n'y avait pas de vent. D'habitude, il était frais et régulier, venait du lac, rien ne pouvait l'arrêter. Mais ce soir, le lac était calme et lisse, lui aussi, et rien ne semblait bouger. Elle ne savait même pas quel jour c'était. Elle pensait que c'était jeudi.

« Il faudra qu'on aille au salon de beauté, un jour, et qu'on récupère ses affaires, dit-il. Je ne sais pas ce qu'il y a. Des sèche-cheveux, des peignes, des trucs. Je ne sais pas ce qui lui appartient et ce qui n'est pas à elle. Il faudra que je demande aux filles de m'aider. Tu les connais, hein ?

— Ouais, dit-elle. Je connais Suzy et Amber. Elles sont vraiment chouettes. Elles sont bouleversées par la mort d'Amy.

— Ouais. Je ne les connais pas vraiment. Je crois qu'Amber travaille avec elle depuis à peu près cinq ans et Suzy depuis à peu près deux ans.

— Peut-être que l'une d'entre elles voudra acheter le salon », dit-elle.

Il hocha la tête et regarda la table, réfléchit, réfléchit encore un peu.

« Peut-être, fit-il. Je suppose qu'il faudra que je le fasse estimer. »

Elle ne savait pas ce que cela signifiait, si bien qu'elle ne releva pas. Elle se demanda où il en était financièrement. Il semblait avoir plein d'argent : la maison, ses bateaux, le pick-up neuf.

« C'est bizarre, ici, sans elle, dit-il.

— Ouais, dit Fay. Je n'irai sûrement pas à la plage avant longtemps. »

Il prit son verre, tourna la tête vers le lac pendant quelques instants, but une gorgée de whisky, revint près de la table et s'assit. Elle vit ses doigts trembler sur le verre, et quand il porta sa cigarette à

sa bouche. Comme une vibration, là, dans les veines et les petits os. Elle eut envie de toucher sa main, de poser sa main sur la sienne, mais il serra son verre. Il avait peur de la regarder. Soudain, il se tourna vers elle.

« Tu n'es pas obligée de rester ici avec moi. Tu sais. Seule. »

Cela la terrifia. Il fallait aborder ce sujet et elle avait deviné ce que les parents d'Amy pensaient d'elle. Ils croyaient qu'il y avait quelque chose entre Sam et elle. Ils croyaient qu'ils baisaient, Sam et elle.

« Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? demanda-t-elle.

— Eh bien... » Il s'éclaircit la gorge, haussa plus ou moins les épaules. « Je ne veux pas que tu te croies obligée de rester si tu n'en as pas envie. Je veux dire... On n'a même pas de liens familiaux. Mais si tes parents ne peuvent pas s'occuper de toi... »

Il ne termina pas, puis ajouta qu'il allait se servir un autre verre. Il se leva et elle entendit ses pas résonner sourdement sur les planches, sentit le léger tremblement du sol de la terrasse, entendit la porte s'ouvrir et se fermer. Croyait-il qu'elle avait envie de se retrouver sur la route et de se remettre à marcher ? De retrouver son père et ce qu'il lui faisait ? Pas après tout ça. Gary était peut-être parti, maintenant, lui aussi. Sam avait dit qu'il la conduirait là-bas, un jour. Et il essayait de trouver une solution. Elle avait envie de rester. Peu importait qu'il n'y eût pas de liens familiaux entre eux. Il était bon, il était fort, et c'était ce dont elle avait besoin. Il pourrait prendre soin d'elle. Et voudrait-il qu'elle prenne la place d'Amy, comme une épouse ? Le voudrait-il ? Il n'avait pas couché avec Amy depuis quatre ans. Mais il y avait cette Alesandra. Elle était belle. Il la rejoindrait peut-être. Malgré ce qu'il avait dit. Les choses étaient différentes, maintenant.

La porte s'ouvrit à nouveau et resta ouverte. Il revint, s'assit, et le verre était à nouveau plein de glace et de whisky. Bizarrement, le voir boire ainsi lui fit peur.

Comme si la conversation n'avait pas été interrompue, il dit : « Il y a sûrement des gens qui ne trouveraient pas ça bien, mais je me fiche de ce que les gens pensent. La seule chose qui m'inquiète, c'est que tu pourrais avoir peur.

— De quoi ?

— D'être ici avec moi, la nuit. Seule, sans Amy. Seulement toi et moi. »

Elle fixa son visage jusqu'au moment où il se tourna vers elle, lut la souffrance et les regrets dans ses yeux. Elle posa la main sur son poignet et dit :

« Il n'y a plus que toi et moi, maintenant. »

Il se servit un autre verre, qu'il but en conduisant. Il prit le chemin du barrage et passa dessus juste au moment où le soleil se couchait ; en contrebas, le lac s'étendait derrière les bouquets de chênes, denses et verts, et, à sa surface, la boule orange descendait et mourait lentement. Des camping-cars, des pick-up et des tentes étaient groupés sous les arbres, des silhouettes indistinctes se déplaçaient parmi eux, dans la lumière blanche des lampes à gaz suspendues aux branches. Les gens s'affairaient, la fumée s'élevait au-dessus des grills et des hamburgers, la nuit tombait.

Il raconta qu'il aimait camper, autrefois, et Fay répondit qu'elle l'avait fait si souvent qu'elle n'en avait plus la moindre envie.

« On a campé dans un pick-up pendant trois mois. Essaie un peu, tu vas voir comme c'est agréable. »

Ils roulèrent dans le crépuscule, les gens avaient allumé leurs codes. À Sardis, il prit l'Interstate 55, monta à cent dix et maintint cette vitesse.

Quand ils arrivèrent à Como, la nuit était complètement tombée, les voitures étaient garées en épi contre un trottoir, ils s'arrêtèrent, descendirent. Ils suivirent un trottoir crevassé, passèrent devant une boutique d'antiquités et une épicerie crasseuse, descendirent une rampe en béton, arrivèrent devant une façade vitrée, où les anneaux destinés autrefois à attacher les chevaux étaient toujours scellés dans la pierre. À l'intérieur, une grande salle pleine de tables occupées par des dîneurs, un grill imposant qui dégageait de la fumée, une serveuse souriante qui s'approcha d'eux, des menus à la main, le bruit et le parfum de la viande en train de griller, des jeunes filles chargées de verres, de couverts, de tasses de café. Leur serveuse les installa dans une salle presque vide, avec une cheminée éteinte, et il commanda du thé glacé, l'aida à choisir. Il l'engagea à commander un T-bone, elle le fit, avec une salade des îles ; elle n'avait jamais rien mangé d'aussi bon. Elle vit qu'il était moins ivre, et il rit même, plusieurs fois, lui dit que ce qu'elle portait lui allait bien.

Sur le chemin du retour, sur l'autoroute obscure où les phares venaient à leur rencontre et l'aveuglaient, elle eut sommeil, s'approcha de lui, posa la tête sur son épaule, lui dit qu'elle était fatiguée. Il répondit qu'il le savait, qu'elle pouvait se reposer. Pendant un long moment, elle sentit l'autoroute filer sous les pneus, entendit une chanson, en sourdine, à la radio, le vent qui sifflait contre la cabine du pick-up.

Il la réveilla quand il coupa le moteur et elle ouvrit les yeux, ils étaient arrivés. Ils gravirent les marches, il ferma les portes à clé, mais annonça qu'il n'irait pas se coucher tout de suite. Elle le vit prendre la bouteille de whisky, quand elle s'engagea dans le couloir en direction de la salle de bains. Lorsqu'elle en sortit, il avait ouvert la porte vitrée

et, assis sur la terrasse, regardait le lac.

Elle ne lui dit pas bonne nuit, parce qu'elle ne savait pas ce qu'il allait faire. Elle gagna sa chambre, se déshabilla, mit une chemise de nuit en soie, à fleurs, qu'Amy lui avait offerte, éteignit la lumière et, allongée sous les couvertures, se demanda si elle avait ou non envie de rester éveillée.

Juste avant de s'endormir, elle l'entendit aller et venir dans la cuisine, perçut le faible tintement de la glace dans un verre. Elle pleura Amy pendant un moment, en pensant qu'on l'avait enterrée, aujourd'hui.

Le temps passa. Ils pêchaient, se baignaient. Parlaient, sur la terrasse, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Plusieurs fois, il dut rendre visite à sa famille et elle fit le ménage, la cuisine.

Un jour, elle entreprit d'emballer les vêtements, en essaya quelques-uns. Elle garda des chaussures, mais seulement quelques robes, les vêtements d'Amy étant trop petits pour elle. Après avoir passé l'après-midi à ranger, elle était fatiguée et se sentait sale, à force d'être restée à genoux et d'avoir porté des cartons sur le perron. Elle avait envie d'un long bain, d'une bière glacée sur le bord de la baignoire, d'une cigarette fumant dans le cendrier posé sur le siège des toilettes. Elle ouvrit l'eau, se déshabilla, versa des sels de bain dans l'eau. Elle ferma la porte et alluma la radio, qui se trouvait toujours sur une étagère bordée de tissu imprimé, décorée aussi de bibelots et d'oiseaux. Amy collectionnait de jolis petits objets, il y en avait dans toute la maison.

Elle en prit un et le regarda sous plusieurs angles, une caille en cristal taillé, au bec minuscule, à la crête translucide. Elle la remit parmi ses compagnons, oisillons sculptés dans le même cristal, pas plus gros que l'ongle du pouce. Elle se pencha, choisit un magazine dans le porte-revues près de la baignoire, mit ses lunettes, entra dans l'eau, s'allongea parmi les bulles, lut un peu en sirotant sa bière. Quand la baignoire fut à moitié pleine, elle leva un pied et ferma les robinets avec ses orteils. Elle resta une demi-heure dans l'eau, jusqu'à ce que sa peau soit toute ridée.

Ignorant que Sam était rentré, elle sortit nue de la salle de bains, les cheveux mouillés, s'essuyant avec une serviette ; il était debout sur le seuil de sa chambre, déboutonnant sa chemise à rayures. Son cœur se mit à cogner et elle serra la serviette contre ses seins pendant quelques instants puis, lentement, le cœur battant de plus en plus vite, la baissa, se découvrit à lui, en se disant : *Je suis désolée, Amy, vraiment, mais j'ai besoin de lui et je m'occuperai bien de lui.*

Il détourna la tête. Mais elle laissa tomber la serviette par terre et se dirigea vers lui. C'était un brave homme et elle n'en trouverait pas de meilleur, donc pourquoi ne pas être comme sa femme ?

« Non, Fay, dit-il quand elle se pressa contre lui. Ce n'est pas bien et Amy... »

Mais il s'interrompit, comme s'il n'avait plus de volonté et, quand elle lui prit la main, puis la posa sur la pointe d'un de ses seins, il

gémit. Elle l'embrassa, ouvrit la bouche et glissa la main vers son sexe. Quand elle le sentit sous ses doigts, elle l'entraîna dans la chambre et ferma la porte derrière eux.

Faibles bruits nocturnes, derrière la fenêtre ouverte qui laissait entrer la brise, craquements et tangage du gros bateau au bout de son amarre, fraîcheur de l'air de la nuit sur leur peau. Il dormit et crut qu'il avait rêvé, qu'il pêchait dans la rivière de son enfance, lente et brune, mais il se réveilla et la trouva près de lui, comme une créature de rêve qu'on lui aurait offert, la bouche ouverte et humide, le bas du ventre couvert d'une toison légère, la peau très douce, et ses hanches se soulevèrent et ses lèvres douces se pressèrent contre les siennes. L'aube la trouva serrée contre lui, endormie, la bouche ouverte, un ronflement presque imperceptible emplissant la chambre où la lumière commençait tout juste à entrer, à travers les persiennes.

Elle dormit tard et il s'étendit, près de la rambarde de la terrasse, les poings serrés, bâilla, se gratta le ventre, regarda le bateau et vit la rosée sur les sièges. Il se souvint de la caresse de ses mains, de la douceur de son visage. Des cheveux qu'il avait enroulés autour de ses doigts et de ce qu'il sentait en elle. Il prit son café, le termina, enfila ses chaussures de tennis et laissa un mot. Il gagna la boutique d'appâts de Pat's Bluff, acheta trois boîtes de vers de vase, puis rentra, lança le vieux moteur et, dans le bateau en aluminium, alla appâter ses lignes. Il se consacra à cela pendant un moment, afin de s'occuper les mains, et une phrase lui revenait sans cesse à l'esprit : *Pauvre connard*. Impossible d'y échapper. Mais, quand il rentra, elle préparait son petit déjeuner, allait et venait devant la cuisinière en fredonnant un petit air joyeux, et elle lui adressa un clin d'œil.

Un jour, il la conduisit aux alentours de Delay, tenta de lui apprendre à conduire. Elle serrait le volant à deux mains, de toutes ses forces. Une heure plus tôt, ils étaient dans la chambre obscure et fraîche, nus sous les draps. Il s'étonnait d'être capable de la satisfaire.

« Je suppose qu'il faut simplement s'habituer, dit-elle, en zigzaguant légèrement sur la chaussée.

— Tu te débrouilles très bien », dit-il, et il lui posa la main sur l'épaule.

Quand elle fut fatiguée, il reprit le volant et ils gagnèrent le comté de Calhoun par les petites routes, passèrent devant une casse où s'entassaient des moteurs et des carrosseries rouillés, devant des champs de céréales, des pâturages, de vieilles maisons sur le seuil desquelles des abris destinés aux oiseaux se balançaient sous l'effet de la brise. Ils arrivèrent à la 9, tournèrent en direction de Water Valley, allèrent jusqu'à Enid et mangèrent du poisson-chat, juste au moment où le soleil se couchait, sur la terrasse d'un restaurant au bord de la route, en contemplant la nuit tombante, en se souriant l'un à l'autre.

Elle le réveillait au milieu de la nuit, il ouvrait les yeux et elle était sur lui, le chevauchait ; ses cheveux tombaient sur ses seins lourds, elle les écartait de son visage, tendait ses seins vers ses lèvres et, même s'il faisait sombre, il la voyait très bien.

En son absence, allongée sur la terrasse, elle bronzait. Elle faisait le ménage, la lessive et le repassage. La maison était propre, quand il rentrait, le lit fait, les assiettes lavées et rangées.

Ils campèrent, une nuit, dans sa vieille tente, sur une langue de terre, près de Clear Creek. Il posa le réchaud à alcool sur une table pliante, sortit ses poêlons en acier noir, des filets de perche couverts de chapelure et de l'huile d'arachide, et elle regarda les flammes bleues vaciller et grandir, puis il mit délicatement les morceaux de poisson dans le poêlon.

Ils firent l'amour sous la tente pendant presque toute la nuit, au lieu de surveiller les lignes qu'il avait installées sur des morceaux de

bois fourchus, près du feu de camp, où l'eau léchait doucement la terre.

Elle fit un gâteau, un jour, d'après une recette trouvée sur un emballage. C'était un gâteau riche en chocolat, avec un glaçage, et il mangea en buvant du lait, devant une émission de télévision sur la guerre de Sécession ; elle ne dit pas un mot, écouta les commentaires et regarda les images. C'était la première fois qu'elle en entendait parler.

Il l'emmena avec lui pour faire des courses à Batesville.

« Bon sang, dit-elle, je ne savais pas que tout était si cher.

— Prends simplement ce qui te fait envie, dit-il. Je mangerai ce que tu voudras. »

Elle finit même par tenir en équilibre sur des skis nautiques, tenta bientôt des figures et de petits sauts. Elle se fit plusieurs fois mal aux fesses, mais elle se redressait aussitôt, persévérait et, bientôt, elle fut capable de le suivre partout où il avait envie d'aller, jusqu'à épuisement ; elle lui adressait alors un signe, lâchait la corde, se laissait flotter, grâce à son gilet de sauvetage, puis il faisait demi-tour et venait la chercher.

Parfois, il louait des films, des westerns ou des policiers sur les flics des grandes villes. Elle apprit à faire fonctionner le magnétoscope ; elle pensait sans cesse à Amy, avec un lourd sentiment de culpabilité qui lui collait à la peau. Mais elle se contentait d'essayer de rendre Sam heureux.

Parfois, au crépuscule, ils lançaient leurs lignes parmi les arbres morts, dans l'espoir d'attraper les brochets qui, le soir, remontaient à la surface pour se nourrir, grosses créatures noueuses, à la tête large et aux longues moustaches. Il en exhibait un dans le faisceau de la torche qu'elle tenait et disait :

« Il est beau, celui-là, ma chérie, il fera un bon repas. »

Et elle acquiesçait, souriante, dans le bateau qui se balançait, sans crainte du noir, ni de l'eau, ni de rien, simplement parce qu'elle était avec lui.

Le téléphone sonna, il alla décrocher et resta absent pendant plusieurs minutes. Sous les couvertures, dans la chambre aux volets tirés, Fay écouta la conversation. Ils s'étaient couchés tard, la veille au soir, pour regarder des films. Il était 9 h 13. Elle ferma les yeux, somnola un moment, et il revint dans la chambre, habillé. Du bout des doigts, elle chassa le sommeil de ses yeux. Elle semblait avoir besoin de davantage de sommeil, depuis quelque temps, avait parfois du mal à se réveiller.

« Devine », dit-il.

Elle lut l'enthousiasme sur son visage, quand elle se redressa et le regarda.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Ils veulent que tu reprennes le travail ?

— Ouais. À 4 heures. Pete Tumer a eu un accident et Joe Price a tiré dans l'œil d'une femme, près de Belzoni. Ils ont besoin de moi aujourd'hui. »

Elle tira l'oreiller derrière sa tête, s'adossa, tendit sa main vers la sienne. Elle savait qu'il faudrait que ça se termine un jour, mais elle ne pensait pas que ça arriverait aussi vite. Il ne partait pas pour toujours. Il reprenait simplement le travail.

« Tu crois qu'ils vont te remettre dans l'équipe de nuit ? demanda-t-elle.

— Pour le moment, oui. Mais je finirai par réintégrer l'équipe de jour, j'y suis toujours arrivé. Tu veux te lever et prendre le petit déjeuner ? »

Elle s'étira, bâilla. Elle ne se sentait pas reposée, et elle aurait préféré se glisser à nouveau sous les couvertures, somnoler, plutôt que de se lever, de sortir dans la lumière aveuglante du soleil.

« Je ne sais pas. Je vais peut-être dormir encore un peu. Tu rentreras à quelle heure, cette nuit ?

— Je ne sais pas. Vers 1 ou 2 heures du matin, peut-être. Probablement pas plus tard. Ça ira ?

— Il faut que tu me montres comment fermer toutes les portes à clé. Je ne crois pas que j'aurai peur. Je regarderai la télé en t'attendant. Et je préparerai le dîner. Qu'est-ce que tu veux ?

— Je m'en fiche. Ce que tu auras envie de préparer. J'ai beaucoup à faire, d'ici 4 heures. Enfin, il faudra que je parte vers 3 heures et demie. » Il enleva sa chemise, enfila un T-shirt, se tourna vers elle. « Dors encore un peu, si tu veux. Je crois que j'ai un pantalon propre,

mais il faudra peut-être que tu me repasses une chemise, quand tu te lèveras. Ça t'ennuie ?

— Pas du tout.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. »

Elle fixait la fenêtre et il revint s'asseoir sur le lit.

« Bon, dit-il, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Tu vas me manquer, c'est tout.

— Toi aussi tu vas me manquer, mais ce n'est pas ce qui te tracasse. Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle se tourna sur le côté, le nez contre l'oreiller de Sam.

« Qu'est-ce que tu vas dire à tes amis, à propos de moi ? Il y en a plein qui m'ont vue, à l'enterrement d'Amy.

— Ça ne m'inquiète pas. Ce qui se passe entre nous ne regarde que nous.

— Mais tu n'en parles pas avec tes amis ? J'ai bien vu que tu en avais plein. Comment ça se fait que tu ne les invites jamais ici ? »

Il s'assit, se tapota la poitrine à la recherche de ses cigarettes, mais il les avait laissées quelque part.

« Ils venaient. Certains d'entre eux. Autrefois, avant la mort de Karen. Mais, après sa disparition, je crois qu'ils ont fini par comprendre qu'Amy ne voulait plus d'invités à la maison. Alors ils ont cessé de venir.

— Mais ils ne te manquent pas ?

— Il n'y a plus de raison pour qu'ils me manquent, dit-il, puis il se leva. Je reprends le travail aujourd'hui. On parlera de tout ça quand tu en auras envie, O.K. ?

— O.K.

— Rendors-toi. »

Il faisait relativement frais, à l'ombre des grands pins, et il entreprit de laver la voiture. Il était triste de la laisser seule, pour reprendre le travail, mais rouler au volant de sa voiture de patrouille, ça lui avait manqué et, elle avait raison, ses amis lui manquaient aussi. La reprise du travail rendrait le retour chez lui d'autant plus agréable et il aurait toujours ses deux jours de congé par semaine. Il y avait de très nombreux endroits où il voulait l'emmener, et de très nombreuses choses à lui montrer.

Le pare-brise était couvert d'insectes desséchés et il lui fallut frotter fort pour les retirer. Ces saloperies grouillaient, pendant la nuit, et il roulait beaucoup de nuit. Il dut frotter une dizaine de minutes pour nettoyer le pare-brise.

Il avait envisagé de faire un voyage, un week-end, si elle en avait le courage. La remorque sur laquelle le gros bateau avait été livré se trouvait derrière la maison, le timon posé sur un parpaing, mais il lui suffisait de l'accrocher au pick-up et de demander à Fay d'aller l'attendre à Pat's Bluff. Il pourrait y conduire le bateau, descendre la remorque dans l'eau puis le charger dessus, et ils seraient ensuite libres de partir pour Arkabutla, Grenada ou Enid. Ils pourraient acheter une tente neuve ou louer une chambre, pêcher pendant tout le week-end.

Il dut se mettre à genoux et frotter les phares de toutes ses forces. La calandre était dans le même état, si bien qu'il dut frotter très fort les tiges et que l'une d'entre elles cassa.

« Putain de saloperie de plastique », dit-il.

Il s'agenouilla, recolla les morceaux. Il frotta encore un peu.

« Merde », souffla-t-il.

L'éponge à la main, il entreprit de faire le tour de la voiture de patrouille, des pare-chocs aux portières, tirant le tuyau d'arrosage derrière lui. Il jeta un coup d'œil sur sa montre, il était presque 10 heures et quart. Il se demanda si elle était levée, se tourna vers la maison, mais ne la vit pas dans la cuisine. Elle était comme lui : avant toute chose, le matin, elle voulait une tasse de café. Elle ne s'ennuierait peut-être pas trop, toute seule. Elle pourrait aller à la plage et il y avait plein d'émissions de télévision sur les chaînes du satellite. Elle aimait les films de science-fiction, *Star Wars* et tous ces trucs. Elle n'avait sûrement pas vu grand-chose, compte tenu de la façon dont elle avait été élevée. Il aimerait bien rencontrer son père, un jour. Ouais, aucun doute. Il aimerait lui dire deux mots. Peut-être lui faire comprendre ses erreurs.

« Je vais te balancer au milieu du lac, moi, ça va te rafraîchir le cul », marmonna-t-il.

Mais après tout, lui, est-ce qu'il valait un sou de plus ? Il avait quarante-deux ans. Elle en avait dix-sept. Il rumina ses pensées, tout en frottant avec l'éponge. La différence, c'est qu'il n'était pas de sa famille. Il y avait cette histoire d'âge, bien sûr, mais on ne pouvait pas dire que ça n'était jamais arrivé à d'autres. Bon, ça faisait vingt-cinq ans d'écart. Il avait vingt-cinq ans quand elle était née. D'ailleurs, lui avait-elle dit où elle était née ? Si elle l'avait fait, il ne s'en souvenait pas. Comment savoir ? Sa famille déménageait tout le temps.

Il fallait faire briller la carrosserie, mais pas aujourd'hui. Il était trop pressé et voulait passer un peu de temps avec elle, avant de partir. À propos de Joe Price, il se demanda ce qui lui était passé par la tête pour tirer dans l'œil d'une femme. Impossible de deviner ce qui s'était passé. Et si Pete était à l'hôpital, il avait besoin de le voir. Il faudrait peut-être partir plus tôt, pour avoir le temps de s'arrêter au

bureau, de se mettre au courant de ce qui s'était passé. De s'asseoir et de discuter le coup avant de prendre la route. Peut-être que Fay pourrait faire frire du poulet. Il pourrait en sortir un du congélateur et le mettre à décongeler avant de partir. Elle faisait de mieux en mieux la cuisine. Ses biscuits, sa purée de pommes de terre et sa sauce étaient excellents ; aucun doute.

Il continua son boulot armé du savon et du tuyau d'arrosage, frotta, rinça. Ses pieds, dans ses chaussures de tennis, étaient mouillés. La voiture, trempée, resplendissait de propreté. Il vida l'eau savonneuse contenue dans le seau, le rinça soigneusement, ferma le robinet, roula le tuyau près de la maison. Ensuite, il vérifia s'il restait des endroits sales, mais n'en trouva pas. Il se tourna vers la maison, Fay n'était toujours pas visible. Il était 11 heures moins 20 et elle aurait dû être debout. Peu importait. Il avait envie de rentrer, de lui préparer du café, peut-être d'en boire aussi une tasse. Il fallait qu'il la conduise encore à l'épicerie, pour qu'elle connaisse bien le chemin et puisse y aller seule quand elle aurait son permis de conduire. Cela lui ferait gagner beaucoup de temps et elle serait sûrement heureuse de le faire. Elle avait bon caractère. Il avait bien compris qu'elle n'aimait pas être seule. Mais il faudrait qu'elle s'y habitue. Ça ne poserait pas de problème. Il ne lui arriverait rien, ici. Il suffirait qu'elle ferme les portes à clé. Il décida d'aller la réveiller. Elle aurait sûrement envie de s'amuser un peu.

Mais quand il franchit la porte, cette idée joyeuse en tête, dans l'intention de lui faire du café puis de la persuader de se lever, il entendit du bruit dans la salle de bains, et il accéléra le pas, la peur au ventre ; quand il ouvrit brutalement la porte, elle était là, à genoux devant la cuvette, en petite culotte, les deux mains sur la tête pour retenir ses cheveux, ses seins lourds, qui avaient grossi se balançaient, et elle vomissait. Elle l'entendit et leva la tête, les yeux pleins de larmes, puis il comprit : *Oh, putain, elle est enceinte.*

Il la tint longtemps dans ses bras, sur le canapé, la berça et la calma. Elle se vida de larmes. Il la serra contre lui, lui caressa le dos, lui parla à voix basse, tenta de la rassurer. Pensa à cette première nuit sans préservatifs. Mais, putain, il était trop tard pour s'en préoccuper maintenant.

Il la persuada finalement de s'habiller et elle gagna la salle de bains, y resta, la porte fermée, tandis qu'il faisait du café en attendant qu'elle sorte. Il en but une tasse, attendit encore un peu et, finalement, elle réapparut. Elle avait brossé ses cheveux, mis un short blanc et un T-shirt bleu foncé qui venait d'un restaurant de fruits de mer de Mobile, Alabama. Et le plus bizarre, c'était qu'on avait l'impression que tout allait bien. C'était une Fay normale, heureuse.

Elle se servit une tasse de café, prit ses cigarettes et, quand elle en alluma une, il comprit qu'il faudrait qu'il lui dise de cesser, dans l'intérêt du bébé. Il faudrait qu'il l'emmène chez le médecin. Elle s'assit à la table de la cuisine et il l'y rejoignit. Elle lui sourit et sa grande beauté le frappa. Il se souvenait d'elle telle qu'elle était, lorsqu'il l'avait rencontrée, mais cette image ne ressemblait que vaguement à la femme qui était à présent assise en face de lui. Quelle beauté dans sa nudité, les cheveux sur les seins, comme ils étaient blancs sur le brun de sa gorge, de son visage et de ses bras. Il fallait qu'ils se marient. Il n'y avait rien d'autre à faire. Pas question qu'ils s'en débarrassent et inutile même d'en parler. Il se souvint qu'elle lui avait raconté l'échange de son petit frère contre une voiture. Il fallait que cet enfant ait un foyer, et ce serait son foyer. Il s'occuperait de lui et lui enseignerait le vent et l'eau, les lignes de fond, le lancer, le soleil, la pluie et la pêche. Son enfant. Son seul enfant, maintenant. Il posa la tête sur la table et l'y laissa longtemps, tandis que les doigts minces et frais de Fay caressaient doucement sa nuque. Au bout d'un moment il se leva et, même si seules quelques heures le séparaient du moment où il devait prendre son service, il sortit une bière de la glacière, l'ouvrit puis revint prendre place sur sa chaise.

Il faillit ouvrir la bouche pour lui dire tout ça, mais y renonça et décida d'attendre le soir. Il avait besoin de temps pour réfléchir, et huit ou neuf heures de travail ça irait. Ils pourraient dîner tard, puis ils pourraient parler de ce qu'il leur faudrait faire, elle et lui, ensemble.

Elle semblait attendre qu'il prenne la parole. Ce n'était plus la

jeune fille qu'il avait trouvée au bord de la route. Elle n'avait plus les ongles sales et elle avait pris du poids, ce qui lui allait formidablement bien. Elle était en bonne santé et le bébé serait sûrement en bonne santé, lui aussi. Serait-ce un garçon ou une fille ? Peu importait. Il accepterait l'un ou l'autre avec joie. Les filles peuvent pêcher aussi bien que les garçons. Fay l'avait démontré.

Mais d'autres choses le tourmentaient. La différence d'âge. Il avait plus du double de son âge et que se passerait-il si elle refusait de l'épouser ?

Finalement, elle dit :

« Tu veux qu'on parle ? »

— Ne t'en fais pas, dit-il. On parlera ce soir, quand je rentrerai. »

Elle prépara des sandwiches au jambon et au fromage, et il lui fit boire du lait. Il se dit qu'il aborderait la question des cigarettes plus tard. Merde, il pourrait cesser de fumer, lui aussi, pour la soutenir, se mettre aux cigares, par exemple.

Elle repassa sa chemise et cira ses bottes. Il ne but pas de deuxième bière. Il se brossa deux fois les dents, fit un bain de bouche, trouva des pastilles de menthe dans un des tiroirs de la cuisine et en suça une tout en passant l'aspirateur sur la moquette de la voiture de patrouille. Il mit son travail administratif à jour, brossa son chapeau, essaya rapidement la voiture, en civil, fit le plein à la boutique de pêche la plus proche, bavarda avec le propriétaire, qui s'appuyait contre la pompe tandis que Sam, impatient, maintenait le pistolet dans l'orifice du réservoir. Satisfait, Sam reprit la route et rentra chez lui.

Son uniforme était proprement suspendu dans la chambre, les bottes sous les vêtements, et elle avait épinglé les insignes sur sa chemise, exactement où ils devaient être. Fay était sous les couvertures, sa tête seule était visible, ses vêtements et ses sous-vêtements en tas près du lit. Elle lui sourit d'une façon qu'il connaissait.

« Tout est comme il faut ? » demanda-t-elle.

Il s'assit au bord du lit.

« Absolument comme il faut, dit-il. Amy n'a jamais compris de quel côté allait la plaque qui porte mon nom. Je finissais toujours par épingler les insignes moi-même.

— Mais elle savait faire des tas d'autres choses, dit Fay.

— C'est vrai.

— Il est quelle heure ? »

Il leva le poignet, regarda sa montre.

« Presque 2 heures et demie.

— Il faut que tu partes quand ?

— Je crois qu'il faut que je m'en aille vers 3 heures.

— Ta voiture est prête ?

— La voiture est tout à fait prête.

— Ton pistolet est chargé ?

— Le pistolet est chargé.

— Donc, dit-elle, tu es pratiquement prêt, pas vrai ? »

Il lui rendit son sourire.

« Presque. »

Elle sortit un doigt de sous les couvertures et le dressa, l'ongle dirigé vers Sam. Elle le fléchit lentement, l'invita.

« Approche », souffla-t-elle.

Après son départ, elle pleura un petit moment, puis elle sécha ses larmes, fit la vaisselle du déjeuner, balaya et lava le carrelage de la cuisine. Elle ignorait tout de la grossesse, de ce qu'il fallait faire, s'il fallait aller tout de suite chez le médecin, rester au lit ou quoi. Elle se dit qu'elle pourrait peut-être lire quelques-unes des revues d'Amy sur la bonne façon d'élever son enfant, de se coiffer ou de plaire à son homme. Ne jamais lui laisser le temps d'oublier. Il semblait très heureux quand il était parti.

Mais elle était toute seule, maintenant, exactement comme le jour où elle l'avait rencontré.

À 4 heures, la maison était propre et elle jeta un coup d'œil sur le poulet, qu'elle avait posé dans l'évier. Il n'était pas décongelé, mais peu importait : elle n'avait pas l'intention de le mettre à cuire pour le moment. Il avait dit que ce n'était pas difficile, qu'il suffisait de battre un œuf et d'y ajouter un peu de lait, de tremper les morceaux de poulet dedans, de les rouler dans la farine, de saler et de poivrer, de faire cuire à feu doux, couvert, et que ce serait parfait. Elle espérait que ça marcherait. Elle ne voulait pas rater son dîner au terme de sa première soirée de travail.

Avant sa mort, Amy avait montré à Fay où se trouvaient, dans la cuisine, les ustensiles, les couteaux, les marmites, les casseroles, les râpes, les planches à découper, et où était rangée la nourriture. Elle trouva le sac de pommes de terre rouges, en sortit quatre grosses, qu'elle posa sur le plan de travail dans l'intention de les laver, de les éplucher et de les couper plus tard. Elle sortit la farine et deux bols. Poulet frit, purée de pommes de terre et sauce à la viande. Elle envisagea de préparer des biscuits. C'était une des choses que sa mère lui avait apprises, faire des biscuits. Peut-être n'était-elle pas bonne à grand-chose, pour les protéger contre leur père, surtout, mais elle savait faire les biscuits. Elle l'avait vue en préparer en pleine forêt, avec du lait en boîte, du lard et de la farine, puis les faire cuire dans une vieille rôtissoire, sur les braises. Pourquoi ne s'était-elle pas

opposée plus énergiquement à lui ? Pourquoi ne l'avait-elle pas chassé ? Qui savait ? Qui savait ce que le vieux lui avait fait endurer ? Peut-être s'était-elle épuisée et avait-elle abandonné. Souvent, Fay avait eu cette impression. Mais elle n'avait plus de raison de penser à tout ça. Elle était sortie de ce merdier, maintenant, pour de bon. Elle voulait ce bébé. Elle était bien assez âgée pour en avoir un.

Elle n'avait plus rien à faire pour le moment. Elle n'avait pas sommeil et pas envie de faire la sieste. Elle n'avait pas vraiment envie de lire et elle aurait tout le temps de le faire plus tard. Elle s'assit sur le canapé, alluma la télé et passa d'une chaîne à l'autre. Des gens en costume, qui parlaient, quelqu'un qui faisait un discours. Des dessins animés, un lapin fou qui bondissait, en compagnie d'un canard noir qui portait un collier, poursuivis par un petit cochon gras et rose. Quelqu'un présentait des bijoux, sur une autre chaîne et, sur une autre encore, des gens en tenue de sport marchaient sur des machines et n'allaient nulle part. Elle avait envie de regarder un film de science-fiction, mais il n'y en avait pas. Whoa. Une minute. Des cow-boys et des Indiens. Elle n'alla pas plus loin et monta le son. Puis elle le monta un peu plus. Des gens, dans des chariots en bois couverts d'une bâche arrondie, avaient réuni leurs véhicules en cercle et une bande d'indiens à cheval, des plumes dans les cheveux, tournaient autour d'eux et tiraient des flèches.

« Très bien », dit-elle.

Elle pensait qu'il y avait une bouteille de vin, rebouchée, dans la glacière. Elle se leva, gagna le placard et y prit un verre à vin, puis elle sortit la bouteille et emplit le verre. Ensuite, elle remit le vin dans la glacière et regagna le canapé. Elle aurait à nouveau envie de baiser, quand il rentrerait. Des chariots brûlaient, maintenant. Des gens apportaient des seaux et jetaient de l'eau sur les flammes. C'était donc ça, les films. Elle se demanda s'il y en avait où on voyait les gens baiser.

Sam entra sur le parking, au volant de sa voiture de patrouille, et se gara près du bord de la pelouse qu'un homme, sur un Snapper rouge, tondait, tandis qu'un autre, derrière lui, taillait la bordure, le long du trottoir. Ils étaient tous les deux en uniforme de détenu et ils ne levèrent pas la tête lorsqu'il gara la voiture et en descendit.

La salle de repos se trouvait à l'arrière du bâtiment et la porte était ouverte. Jimmy Joe Jacobs versait du café dans une tasse quand il entra ; il leva la tête, vit Sam et posa rapidement la tasse. Sam lui sourit.

« Ça va, Jimmy Joe ?

— Salut, mon gars, dit-il. Il est grand temps que tu reprennes le boulot. »

Il serra énergiquement la main de Sam, lui donna deux claques sur l'épaule. Il était sorti vivant d'une terrible collision avec un camion de pompiers, pendant un orage, près de Sledge, un soir, et boitait depuis, tous les os de sa cheville droite s'étant soudés les uns aux autres. Sam le connaissait depuis une douzaine d'années et il comptait au nombre de ceux qui venaient chez lui et pêchaient avec lui.

« Enlève ton chapeau et assieds-toi, Sam. Tu veux un café ? »

Sam enleva son chapeau et le posa sur la table.

« Je dois avoir le temps d'en boire un. Je prends mon service à 4 heures. Je me suis dit que j'allais m'arrêter ici et voir ce qui se passe. »

Jimmy Joe lui servit une tasse de café et n'hésita pas sur ce qu'il devait y ajouter : deux cuillerées de sucre et un peu de lait concentré, qu'il prit dans le petit réfrigérateur installé près de la machine à café. Il mit deux pièces de vingt-cinq cents dans une grande boîte de café et donna la tasse à Sam.

« Merci, Jimmy. »

Ils s'installèrent sur des chaises, côte à côte, puis Sam tira un haut cendrier près de lui et alluma une cigarette.

« Il se passe rien, dit Jimmy Joe. Il fallait que je vienne remplir des rapports d'accident. Le capitaine est au téléphone, pour essayer de savoir quand il faudra que j'aille au tribunal, la semaine prochaine. Toujours les mêmes conneries. J'ai entendu dire que tu reviendrais aujourd'hui. Je suis content de te voir, Sam. »

Il fixa son café pendant quelques instants, puis leva à nouveau la tête.

« Je suis vraiment désolé, pour Amy. C'était une femme tout ce qu'il y a de bien. Et toi, ça va ?

— Ça va.

— Tu vas à la pêche ?

— Un peu. J'y vais en début de soirée et je prends des poissons-chats. »

Il eut envie d'ajouter. Tu devrais venir, un jour, on irait ensemble, mais il pensa à Fay et décida d'attendre. Il dit : « Il y a eu beaucoup de travail ?

— Oh, ouais. Ouais, plein de travail. On a eu un sale truc, sur la 55, l'autre jour, un semi-remorque et un minibus plein de jeunes handicapés mentaux.

— J'ai vu ça dans le journal. »

Jimmy Joe but une gorgée de café, et grimaça presque imperceptiblement. Sam avait vu cent fois cette grimace.

« Ouais, c'était horrible. Malheureux gamins. C'est déjà triste d'être

né comme ça sans, en plus, se faire écraser par un camion. Il y a des moments où je me demande pourquoi je continue à faire ce boulot.

— Tu n'en as plus pour longtemps. Combien ? Deux ans ?

— Dix-neuf mois. Dans dix-neuf mois, terminé. Je ne ferai plus rien, à part regarder mes vaches brouter. Aller à la pêche et jouer avec mes petits-enfants. »

Quelqu'un passa la tête dans l'encadrement de la porte et Sam voulut se lever, mais l'homme lui fit signe de rester assis.

« Bouge pas, Sam, dit-il. Reste assis et repose-toi. J'ai entendu dire que tu revenais et je voulais te dire bonjour. Ça va ?

— Oui, lieutenant. Ça va bien. Merci de poser la question.

— De rien. Tu es prêt à partir à 4 heures ?

— Oui, lieutenant. Je suis heureux de m'y remettre.

— Nous sommes heureux que tu t'y remettes. Je suis vraiment désolé de tout ça, pas de doute.

— Je vous remercie.

— Eh bien, bonne chance. Sois prudent.

— Bien sûr. »

Le lieutenant s'éloigna dans le couloir, entra dans un bureau et ferma la porte.

« Bon sang, il n'est pas à prendre avec des pincettes depuis ce matin », souffla Jimmy Joe.

Sam but une gorgée de café, secoua la cendre de sa cigarette. Il était heureux d'être de retour, de porter à nouveau son uniforme. Il avait l'intention de téléphoner à Fay, dans un moment.

« Pourquoi ? »

Jimmy Joe répondit à voix basse, se pencha vers Sam :

« Merde, tu ne sais pas ce qui est arrivé à Joe Price ?

— J'ai entendu dire qu'il avait tiré dans l'œil d'une femme.

— Ouais. Il la sautait dans sa voiture de patrouille.

— Quoi ?

— Oh, ça va faire un raffut de tous les diables », dit Jimmy Joe. Il but une nouvelle gorgée de café, se gratta le genou. « Ils essaient de le cacher au gouverneur, mais il a des espions partout. Des gens qui veulent une promotion, tu sais. »

Sam se tourna vers le couloir, vit un de ses collègues sortir d'un bureau et entrer dans un autre. Il entendit la voix étouffée du dispatcher, derrière une porte fermée.

« Il a fait monter une femme dans sa voiture de patrouille ?

— Tu le connais. Il saute sur tout ce qui passe. Je crois qu'il sauterait un serpent, si quelqu'un acceptait de lui tenir la tête. D'après ce que j'ai entendu dire, mais j'ai pas vu Joe, il paraît qu'il a arrêté une femme qui zigzaguait, à côté de Belzoni, et qu'elle était saoule, et je suppose qu'ils ont fini par se mettre d'accord sur le fait qu'il

l'arrêterait pas pour conduite en état d'ivresse si elle était gentille.

— Où tu as appris tout ça, Jimmy Joe ? »

Jimmy but une nouvelle gorgée de café, puis posa la tasse sur sa bonne jambe. Leur collègue traversa à nouveau le couloir et ferma sa porte.

« C'est ce qu'il a raconté à Alvin, l'autre soir, au téléphone. Joe a une peur bleue que sa femme l'apprenne. Alvin m'a mis au courant, mais le dis à personne, pigé ?

— Je ne dirai rien.

— D'après Alvin, il a convaincu la fille de s'arrêter dans un champ de coton, au bord d'un chemin de terre, puis elle est descendue de sa voiture, est montée dans la sienne. Foutu crétin. Logiquement, s'il voulait faire ce genre de truc, il aurait dû descendre de sa voiture et aller dans celle de la femme. Mais c'est pas ce qu'il a fait. Donc il la fait monter sur la banquette arrière, la déshabille, se déshabille, pose son ceinturon, avec son pistolet, sur le plancher. Ils baisent comme des lapins, et ils terminent, vont se rhabiller, et ils s'assoient, l'un d'entre eux donne un coup de pied dans le pistolet et dégage la sécurité, et je crois qu'il lui a dit de faire attention, puis elle se penche, pour récupérer sa culotte, son chemisier ou quelque chose, et en tout cas le coup est parti, la balle a transpercé l'étui et l'a touchée à l'œil.

— Merde », fit Sam.

Il tira une dernière fois sur sa cigarette, l'écrasa dans le cendrier et s'appuya contre le dossier de sa chaise. Il regarda sa montre et s'aperçut qu'il était presque 3 heures et demie.

« Qu'est-ce qui va lui arriver, d'après toi ?

— La femme est à l'hôpital. Je crois qu'elle est mariée, en plus.

— Elle va s'en tirer ?

— Ouais, elle va s'en tirer, mais elle n'aura plus qu'un œil jusqu'à la fin de ses jours. La balle a changé de direction et elle est sortie avant de toucher le cerveau. Joe est en congé, mais il a déjà été convoqué deux fois à Jackson, chez le grand patron. Je crois qu'ils vont le virer, sauf si quelqu'un ment intelligemment. Et persuade cette femme de la fermer.

— Qu'est-ce que dit son mari ?

— Il dit rien. Il purge vingt ans à Parchman pour culture de marijuana. »

Ils restèrent quelques instants silencieux, écoutèrent le bavardage de la radio, dans la pièce voisine. Un moment plus tard, la porte s'ouvrit et le dispatcher prit le couloir en direction de l'endroit où ils étaient assis. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux blonds crêpés, coiffés en un haut chignon, et ses seins énormes tendaient le devant de son uniforme d'une façon presque incroyable. Elle passa la tête dans la pièce.

« Salut, Sam.

— Salut, Gladys.

— Tu es en service ? »

Il posa son café.

« Je peux l'être. Qu'est-ce qui se passe ?

— La police d'Oxford a téléphoné, parce qu'il y a un problème dans Jackson Avenue. Il y a quelqu'un, sur la chaussée, qui menace les automobilistes avec un couteau de boucher. Ils voudraient savoir si on peut envoyer quelqu'un, mais tout le monde est occupé parce qu'il y a un contrôle systématique sur la 32. Tu veux y aller ?

— Ouais, je vais y aller. Tu veux y aller, Jimmy Joe ? »

Sam se leva et Jimmy Joe resta assis.

« Faut que je reste ici, à cause de la date de cette audience au tribunal. De toute façon je termine dans une demi-heure. Mais, si tu as besoin d'aide, je peux t'accompagner.

— Il faut que quelqu'un y aille », dit Gladys.

Sam ramassa son chapeau et posa sa tasse sur la table.

« Je pars tout de suite, dit-il.

— Sois prudent, Sam », cria Jimmy Joe tandis qu'il s'éloignait.

Il passa près de Gladys, qui recula un peu, mais pas assez pour lui permettre d'éviter de heurter un de ses énormes nichons. Tout le monde savait, dans le service, que Joe Price la sautait depuis des années.

« Tu as entendu parler de ce qui est arrivé à Joe ? dit-il.

— J'espère que sa queue va pourrir », dit Gladys.

Juste avant l'entrée d'Oxford, il ralentit un peu et alluma une cigarette, certain qu'il ne pourrait pas fumer avant un moment. Il passa tous les feux au vert et leva le pied quand il vit les camions rouges arrêtés au-delà du viaduc du chemin de fer. Un pompier en uniforme et casqué gagna le bord de la chaussée et lui fit signe de continuer son chemin, montra la rue où une dizaine de voitures de police noir et blanc étaient arrêtées, gyrophares allumés. Il mit son chapeau, prit le fusil fixé sur le râtelier. Il avait mis des cartouches dans sa poche, avant de quitter le poste de police, et il les glissa une à une dans le magasin, en fit monter une dans la culasse d'un mouvement rapide de la pompe, en ajouta une de plus dans le magasin.

Un capitaine en chemise blanche se tenait près d'un poteau télégraphique, lorsqu'il approcha. Le flic lui adressa un pâle sourire.

« C'est sur toi que c'est tombé, hein ? Je croyais que tu étais en congé.

— Non. C'est fini. »

Il regarda les minables rassemblés pour assister au spectacle gratuit.

« Vous devriez faire payer tous ces gens, ajouta-t-il.

— Merde, dit le flic, je suis sûr que tous les employés de la poste, du journal et du service d'aide sociale sont sortis voir ce qui se passait. On a barré Jackson et la 9^e dans les deux sens. Cette putain de station de radio est juste là-bas. Ils ont cette saloperie de studio mobile. Merde, je ne crois pas qu'on puisse lui tirer dessus, maintenant. Pas devant tous ces gens.

— Difficile de s'en débarrasser quand ils sont aussi nombreux, dit Sam.

— Sûr que toute la ville est au courant. Le chef ne veut pas d'esclandre. Il est là-bas, au carrefour. Devine qui c'est ? »

Sam regarda. Un jeune Noir maigre, sans chemise et portant un pantalon de camouflage trop grand, déboutonné et tombant sous la ceinture de son caleçon, se tenait au milieu de la chaussée et brandissait un très long couteau. Il était au milieu d'un cercle de policiers, qui restaient à bonne distance.

Sam secoua la tête.

« Pourquoi on ne laisse pas carrément ce cinglé en taule ?

— Je ne sais pas, répondit le capitaine. Tu veux aller lui parler ? On n'aimerait pas être obligé d'abattre ce pauvre type. Surtout pas devant tous ces gens.

— Qu'est-ce qu'il a fait, cette fois ?

— Il s'est mis à tenter de poignarder les voitures qui passaient dans la rue. En gueulant tout un tas de conneries.

— Très bien, dit Sam. Tu veux bien surveiller mon fusil ?

— Ouais, donne-le-moi. Vaudrait mieux que tu me laisses aussi ton chapeau. »

Sam les lui confia et s'éloigna. Le jeune homme s'appelait Mozell Washington et avait un long passé de voitures et de poubelles incendiées, d'irruptions, nauséabond et à demi nu, à la table de dîneurs bien habillés, de mendicité sur la voie publique. C'était un habitué de la prison de la ville, ainsi que de celles des alentours, et on pouvait le voir la moitié du temps, en bleu de travail, ramasser les ordures dans les rues, à l'aube.

« Comment ça va, Mozell ? »

Des larmes roulaient sur les joues du jeune homme et il essuya, du dos de la main, la morve qui coulait de son nez.

« Arrêtez-vous, monsieur Sam. Approchez plus. Ils s'en sont encore pris à moi. Ils disent que j'ai essayé d'enculer James Louis. »

Sam regarda les visages qui se trouvaient derrière Mozell et, très attentif au couteau, se demanda où il se l'était procuré. Parfois, Mozell

livrait à la prison les repas préparés par Smitty. Un fermier, un jour, l'avait surpris tandis qu'il baisait une de ses chèvres, dans une grange obscure. Il ne pensait pas pouvoir le raisonner, mais se dit qu'il allait tout de même essayer, puisqu'il pourrait toujours utiliser le dernier recours.

« Il faut que les gens retournent travailler, Mozell. Tu bloques la rue. Tu devrais poser ton couteau et on irait discuter de tout ça à l'ombre. Tu ne veux pas qu'on lâche Butch sur toi, hein ?

— Je m'en fous, dit Mozell. S'ils l'amènent, je le tue. »

Il faisait très chaud, au soleil, sur l'asphalte noir de la rue, et Sam sentait déjà la sueur perler sur son front, couler sous ses aisselles. Les gens, qui regardaient, le mettaient mal à l'aise. Il n'y avait pratiquement pas de bruit, maintenant que les voitures ne circulaient plus dans la rue. On n'entendait que le ronronnement des moteurs des voitures de police, qui tournaient au ralenti, et les cliquetis de la boîte de contrôle des feux tricolores du carrefour, si bien qu'il se rendit compte que les curieux pouvaient entendre tous ses propos. Il veilla donc à ne pas jurer.

« Mozell, écoute-moi bien. Si Butch t'attrape, il te lâchera pas. Donc tu devrais poser ce couteau de boucher, ça éviterait plein d'ennuis à tout le monde. Tu ne veux pas qu'on te tire dessus, hein ? »

Ces mots durent déclencher quelque chose dans la tête du jeune homme, car l'expression de son visage changea et il se pencha légèrement, écarta un peu plus les jambes. Sam vit qu'il avait les yeux très rouges.

« Allez-y, tirez-moi dessus, monsieur le policier. Monsieur le grand méchant *policier*. Ça fait trois jours qu'on me laisse pas entrer au magasin. On m'a pris mes cigarettes. » Il plissa les yeux et adressa un sourire méchant à Sam. « Approche, fils de pute, tu te crois vraiment méchant, avec ton gros pistolet ? Je te couperai les couilles. »

Sam n'avait pas envie d'en entendre davantage devant les curieux. Il recula, puis retourna sur ses pas et rejoignit le capitaine de la police.

« Alors ? dit le flic.

— Allez-y, lâchez ce foutu chien sur lui. »

Le capitaine avait pris un mégaphone et fit signe à une voiture de patrouille, qui attendait un peu plus loin, d'approcher. La voiture s'arrêta près de Sam et il vit, par la lunette arrière, le gros berger allemand noir, debout sur la banquette arrière, qui remuait lentement la queue. Le maître-chien descendit de voiture, ouvrit la portière arrière, attacha une chaîne à son collier et l'entraîna sur la chaussée. Il lui ordonna de s'asseoir et l'animal obéit. Sam connaissait le chien, mais il ne tenta pas de le caresser.

Le flic déclencha le mégaphone, qui émit tout d'abord plusieurs sifflements. Il dit aux gens de reculer et ils obéirent. Les flics ne

bougèrent pas. Mozell avait vu le chien, à ce moment, et le chien l'avait vu. Mozell était debout, seul, et il s'accroupit, braqua le couteau. Sam l'entendit dire au chien d'approcher.

« Si c'est pas de la connerie à la petite semaine, je sais pas ce que c'est », dit-il, pour lui-même.

« Vous êtes prêt, capitaine Smith ? demanda le maître-chien.

— Lâche-le », répondit le capitaine, et le maître chien détacha la chaîne.

Le silence se fit quand le chien avança. Il courut vite, ramassé sur lui-même, et il sembla atteindre Mozell en un bref instant. Il s'attaqua à sa main libre, la saisit, et Mozell le laissa assurer sa prise avant de décrire un large cercle avec son couteau et de le ficher dans les côtes du chien, juste derrière l'épaule. Le chien poussa un bref gémissement, comme un chiot à qui on aurait marché sur la queue, puis il tomba sur la chaussée, tendit une ou deux fois sa gueule ouverte en direction de son flanc, et finit par s'allonger, comme pour dormir. Mozell retira le couteau et se tourna vers Sam.

« Approche, mon pote », dit-il, puis il fit signe, de sa main mordue et déchirée par le chien.

Sam avait à nouveau posé le fusil, avait une nouvelle fois quitté son chapeau et avançait tout en sortant sa matraque de sa poche revolver. Il vit, du coin de l'œil, les flics, l'arme à la main, au bord du trottoir ; il vit que la lèvre inférieure de Mozell pendait légèrement, dévoilant ses dents, et qu'un filet de salive coulait sur son menton ; et il vit que tous les badauds le regardaient, comme des fans de football. Il sentait le soleil sur le sommet de son crâne, et le chien gisait et saignait, flot sombre qui commençait à former une flaque sous son corps, tandis que l'animal tentait de lever la tête et de voir ce qu'on lui avait fait.

Il savait qu'il faudrait de toute façon qu'il laisse Mozell l'attaquer, et il espérait qu'il pourrait être assez rapide. S'il ne l'était pas, l'ambulance était garée au carrefour et le conduirait en quatre minutes aux portes du service d'urgence, où les médecins et les infirmières attendaient.

Il ne prit pas la peine de lui adresser la parole. Il se contenta de se diriger droit sur lui et, quand le couteau fila en direction de son ventre, il recula afin de lui laisser la place de passer et, dans la fraction de seconde pendant laquelle Mozell tenta de reprendre son équilibre afin de frapper à nouveau, il abattit la matraque, comme un charpentier son maillet, en plein sur son nez. Il entendit et sentit le craquement du cartilage, sous l'effet des plombs solidement cousus dans le petit sac de cuir noir, puis Mozell tomba à genoux et les flics se jetèrent sur lui, l'un d'entre eux éloignant le couteau d'un coup de pied, un autre le mettant à plat ventre et lui passant les menottes.

Il faisait très chaud sur la terrasse, et Fay resta un moment allongée au soleil, après le western. Le poulet était dans le réfrigérateur, où il ne s'abîmerait pas. Il était encore trop tôt pour préparer le dîner et elle tuait simplement le temps. Elle espérait que Sam appellerait et elle guettait la sonnerie du téléphone.

Il n'y avait pratiquement pas de vent et, à 5 heures, sa peau était trempée de sueur. Il lui suffisait de lever un tout petit peu la tête pour voir le lac, mais il ne s'y passait pratiquement rien. Il faisait trop chaud. De temps en temps, elle entendait le ronflement d'un bateau tirant un skieur. Mais, le plus souvent, c'était le silence.

Elle ne voyait pas du tout quelle tâche elle pourrait accomplir, dans la maison. Le lit était fait, les sols étaient propres, tout avait été épousseté. Elle se dit qu'elle allait rester allongée là encore une demi-heure, puis qu'elle irait prendre un bain et se détendre dans l'eau avant de se mettre à faire la cuisine. Il rentrerait tard et elle avait tout son temps. Elle pourrait grignoter quelques trucs et repousser le moment de manger vraiment jusqu'à son retour, où elle l'attendrait sur le seuil, lui donnerait une bière glacée, l'embrasserait et lui demanderait comment ça s'était passé. Elle aurait voulu qu'il téléphone. Mais il était probablement occupé. Ça ne faisait rien. Elle était patiente. Elle pouvait attendre.

Elle rentra vers 5 heures et demie, mit son bain à couler, alla et vint dans la maison, enroulée dans une serviette, tandis que de la musique passait sur la stéréo du salon. Ses cassettes préférées étaient empilées près du tuner, Merle et Willie, George Jones. Pendant ces semaines et ces mois, il ne lui avait pas seulement appris à pêcher, mais aussi à apprécier la musique. Les notes douces de la guitare, du banjo et de la guitare électrique emplissaient la maison, si bien qu'elle avait l'impression de baigner dans la musique. Elle pensa à la soirée passée dans le mobile home, avec les jeunes gens, et à ce que Sam en avait dit. Et il avait raison. Ils auraient pu lui faire n'importe quoi.

Elle mit une nouvelle cassette, regagna la salle de bains et ferma l'eau. Elle avait mis du bain moussant, pendant que la baignoire se remplissait, si bien qu'elle était à présent pleine de mousse onctueuse. Elle dénoua la serviette, prit ses lunettes et une revue, se glissa dans l'eau, leva les pieds, alluma une cigarette et posa le cendrier sur le couvercle des toilettes.

À 8 heures, les pommes de terre étaient épluchées, coupées, et cuisaient dans l'eau ; le poulet grillait à feu doux, sur la cuisinière, près d'elles. Elle sirotait un petit verre de vin et regardait une émission sur les éléphants à la télévision. La façon dont un troupeau pouvait dévaster une forêt en mangeant les feuilles, la longueur de

leur grossesse et la façon dont ils se soutenaient mutuellement la stupéfiaient. Elle décida que, si elle pouvait être un animal, elle aimerait être un éléphant.

Il lui manquait mais ça allait. Il ne tarderait plus tellement à rentrer, et alors ce serait comme s'il n'était jamais parti. Et elle finirait par s'y faire. Les gens devaient travailler et puis elle avait beaucoup de choses à faire. Elle supposait qu'il faudrait qu'elle aille chez le médecin, à cause du bébé, et cela l'inquiétait déjà. Elle n'était jamais allée chez le médecin, mais elle en avait entendu parler, savait que la tâche du médecin consistait à examiner les gens, et elle ne voulait pas qu'on l'examine. Il y avait tant de choses qu'elle ne savait pas, sur le monde et ce qu'on y rencontrait. Si elle était restée là où elle était, il aurait pu lui arriver n'importe quoi. Elle aurait pu se retrouver n'importe où. Elle aurait voulu pouvoir voir Gary. Un jour, peut-être.

Le soleil descendait et elle gagna la baie vitrée, son verre à la main, sortit sur la terrasse et regarda la nuit tomber.

Il n'avait toujours pas téléphoné.

Au-dessus de l'eau, le ciel avait pâli, rosi, et quelques nuages gris s'envolaient comme une fumée. Une lueur orange, à l'ouest, lançait des rayons de lumière vers le ciel et les cirrus vagabonds. Elle sirota son vin et regarda le soleil disparaître lentement, perdre sa couleur, tandis que le noir se faisait plus dense, jusqu'au moment où la dernière lueur orange disparut avec la rotation de la terre, et elle se souvint alors du poulet qui cuisait dans le poêlon, rentra pour surveiller la cuisson. Un bateau passa, dans la nuit tombante, mais elle ne put le voir.

À 10 heures, elle avait bu deux verres de plus, et le dîner était dans le four, au chaud, la sauce à la viande était faite, la purée battue avec de la crème, saupoudrée de poivre noir, des haricots verts dans une casserole en fonte. Quand il serait rentré, elle couperait une tomate en tranches et mettrait les biscuits à cuire. Le poulet était réussi. Mais, maintenant, elle était à nouveau nerveuse, allait et venait dans le salon comme si elle n'était pas chez elle, prenait une revue, parcourait quelques pages, la posait.

Il ne rentrerait pas avant un bon moment. Elle chercha ses sandales, les mit, prit ses clopes et son briquet, ouvrit la baie vitrée de la terrasse, sortit et regarda le lac. Les nuages étaient noirs, à présent, et couraient sur le ventre de la lune. Le vent s'était levé et l'air avait une odeur de pluie.

Pendant un long moment, appuyée contre la rambarde de la terrasse, elle regarda quelque chose qui scintillait doucement, ou

réfléchissait la lumière quand les nuages ne masquaient pas la lune. C'était au bout de la plage qui s'étendait derrière la maison, et c'était quelque chose qui, selon elle, n'était pas là d'habitude.

Des éclairs lumineux, au loin, éclairaient la masse boueuse du ciel. Il pleuvait, quelque part, mais elle n'aurait pas pu dire dans quelle direction l'averse se déplaçait.

Elle n'avait pas particulièrement peur dans le noir et elle se dit qu'elle allait faire un tour sur la plage. Elle envisagea un instant de prendre une lampe de poche, mais elle abandonna cette idée. Elle se sentait très agitée, très hésitante sans doute parce qu'elle passait une partie de la nuit sans lui. Sur le sable, soufflait une brise régulière et on percevait le murmure des vagues échouant sur la plage. Elle s'immobilisa et examina le ciel pendant quelques instants, se demanda comment serait le bébé. Elle ne ferait jamais de mal à son bébé. Elle s'en occuperait, lui donnerait tout ce dont il aurait besoin. Elle ne pouvait imaginer comment ce serait, mais des images de jeunes enfants dormant, enveloppés de couvertures, lui traversèrent l'esprit. Il fallait leur donner le sein, pendant la nuit, s'ils se réveillaient. Laver les couches. Faire chauffer les biberons. Elle avait entendu parler de la mort subite du nourrisson, savait qu'on ignorait pourquoi les bébés mouraient de cette façon. Elle supposa qu'il faudrait qu'elle le surveille, pendant qu'il dormirait, au cas où il cesserait de respirer.

Elle espéra que Sam lui demanderait de l'épouser et elle s'imagina en robe blanche, comme dans les films. La sienne serait courte. Elle ne cacherait pas ses jambes, elles étaient jolies et elle le savait. Souvent, en faisant les courses à Batesville, elle levait la tête, surprenait le regard d'un jeune homme ou même d'un homme plus âgé. Le regard des hommes lui faisait plaisir.

La plage était agréable, ce soir. La chaleur torride était tombée et, maintenant, la brise faisait onduler ses cheveux, rafraîchissait sa nuque. Debout, les jambes écartées, elle souleva sa chevelure, s'offrit au vent. Les nuages s'écartèrent, la lune apparut et elle vit à nouveau cette forme brillante, à l'extrémité de la plage. C'était une forme courbe, qui se trouvait à moitié sur l'eau, à moitié sur le sable. Elle prit cette direction et les nuages cachèrent à nouveau la lune.

Elle eut un pressentiment, un mauvais pressentiment, beaucoup plus fort que ceux qu'elle avait éprouvés jusqu'ici, et elle comprit que quelque chose n'allait pas. Elle se tourna vers la maison, mais il n'y avait que la terrasse éclairée, déserte et silencieuse. Elle avança un peu plus et distingua alors un bateau tiré sur la plage, se demanda pourquoi des gens l'avaient abandonné à cet endroit. Mais Sam lui avait raconté qu'il avait vu des couples accoster ici, puis entrer dans les bois, des couvertures dans les bras.

Si c'était cela, elle ne voulait déranger personne. Elle n'aurait pas

voulu qu'on la dérange pendant qu'elle faisait ça. Mais la présence de ce bateau à cet endroit, si tard, semblait bizarre. Il n'y avait pas la moindre lumière, sur toute la longueur de la plage, pas de feu de camp. De toute façon, la totalité du terrain n'appartenait pas à Sam. Il lui avait dit un jour qu'il était propriétaire de quarante-cinq mètres de rive, derrière la maison, et que le reste appartenait à ses voisins. Peut-être était-ce l'un d'entre eux.

Mais le bateau lui semblait familier et, quand elle arriva plus près, elle reconnut la coque sombre et luisante, le pare-brise courbe. Elle distingua même les lettres argentées, sur le flanc, à l'arrière : Chris Craft. Alesandra sortit de l'obscurité des arbres et des hautes herbes, sa silhouette devint de plus en plus précise, vêtue de sombre. Les nuages s'écartèrent et Fay vit le petit pistolet qu'elle tenait à nouveau à la main, semblable à celui que Sam avait jeté sur la plage, ce jour-là et, au-dessus, le regard était froid et fixe sous la lune. *C'est à ça que ressemblent les morts*, se souvint-elle.

C'était derrière la tente du cuisinier que les garçons les plus âgés prenaient Barbara Lewis tour à tour, et Fay les regardait parfois, cachée derrière un arbre. Il faisait toujours très chaud, dans cet endroit poussiéreux, et les ouvriers travaillaient dans les champs. Une fois par jour, un bus brinquebalant arrivait et s'arrêtait, ouvrait ses portes, attendant que le flux des voyageurs se termine. Certains en descendaient, d'autres y montaient, et on n'avait pas vraiment le temps de faire connaissance.

Elle ne savait pas d'où ils étaient venus avant ça, elle savait seulement que c'était d'une région avec de grandes étendues de blancheur, où les travailleurs portaient des sacs le long des sillons, mais il s'était mis à faire froid, alors ils avaient émigré en empruntant des routes noires et mal entretenues, bordées tout au long par des marécages d'eau sombre, entassés dans le camion, son père au volant avec ses favoris, son cigare à la bouche et sa bouteille nichée contre son bleu de travail. Il les giflait quand ils s'agitaient.

Elle se souvenait d'un parking gravillonné, près d'une grange en pierres, d'une jolie ferme avec des roses dans la cour, de son père, qui s'entretenait avec un homme tandis que Gary, Dorothy et sa mère attendaient dans le pick-up. Puis d'un trajet à faible vitesse sur un chemin de terre, serpentant au milieu des champs, et d'un petit camp de toile caché près d'une rivière, à côté des plantations qui s'étendaient à l'infini jusqu'à une futaie située à une grande distance de là.

Dans certains endroits, on lui disait qu'elle était trop petite pour travailler, dans d'autres, on la laissait faire. Son père lui disait qu'ils mangeraient mieux, si elle travaillait, donc elle le faisait, mais elle ne mangeait jamais mieux. Sa mémoire du travail était liée au spectacle des garçons chevauchant Barbara Lewis, la robe relevée sur sa poitrine, ses jambes blanches écartées et un garçon, le cul à l'air, qui montait et descendait sur elle, grognant et frémissant, puis ça arrivait et il criait. Ensuite Barbara Lewis, toujours sur le dos, tournait la tête et voyait Fay qui la regardait.

Ils travaillèrent dans les champs, à cet endroit, pendant des semaines et des semaines, et elle participa un peu, repiqua les plants de patates douces, les buta avec le bon humus noir, les minces plantes vertes, molles, alignées dans les sillons, tandis qu'ils avançaient à genoux.

Les ouvriers démontèrent les tentes, un jour, et le camp tout entier gagna, très lentement, de nouveaux champs, près d'une route goudronnée ; ils s'installèrent de part et d'autre de la route et c'est à cette époque que Barbara Lewis se mit à la tenter avec sa nourriture. Elle s'éloignait en boitant, sur sa béquille et ses jambes difformes, levait ses boîtes de saucisses à apéritif et de sardines, exhibait des barres de chocolat.

« Traverse », disait-elle à Fay, et un nouveau camion passait dans un rugissement, faisait presque trembler le sol, klaxon hurlant, parce que les enfants des ouvriers agricoles étaient éparpillés de part et d'autre de la chaussée. C'était après que son frère, Tom, se soit fait écraser. Le camion de pastèques lui était passé dessus et ils s'étaient réunis autour de lui qui gisait, mort, dans la poussière et le soleil, et elle avait regardé ses yeux. Pendant une longue période, ensuite, ils avaient eu de l'argent, de bonnes choses à manger et plein de bonbons. Mais, maintenant, ils étaient dans cet endroit qui s'appelait Floride et il n'y avait pas assez pour tout le monde, dans la marmite que sa mère apportait, le soir, de la cuisine. Son père en mangeait l'essentiel. Sa mère tentait de l'en empêcher, mais elle renversa la marmite, un soir, et il la tabassa jusqu'à lui faire cracher du sang. Gary lui résistait, déjà à cette époque, mais ça ne changeait pas grand-chose.

Ils restèrent très longtemps. Elle jouait avec d'autres gamins, pataugeait dans la rivière. En fin de soirée, elle prenait le chemin de la cuisine, d'où s'échappaient toujours de bonnes odeurs, n'approchait pas trop, parce que les gamins qui traînaient autour et tentaient d'obtenir à manger prenaient des gifles, et elle voyait les grands garçons donner de la nourriture et des bonbons à Barbara Lewis, puis l'entraîner derrière la tente, et elle les regardait l'allonger sur l'herbe piétinée, lui donner une boîte rouge, lui retirer sa culotte, remonter sa robe presque jusque sur sa tête. Et l'un d'entre eux se couchait sur elle pendant que les autres regardaient la scène en attendant leur tour, et, allongée sur le dos, elle plongeait la main dans la boîte, fourrait un bonbon dans sa bouche, le mastiquait pendant qu'ils accomplissaient ce qu'ils avaient à faire. Elle se demandait ce qu'ils faisaient, tout en sachant qu'ils mettaient une partie d'eux-mêmes en elle. Le truc avec lequel son père faisait pipi au bord de la route.

Et tous les jours, appuyée sur sa béquille, Barbara Lewis psalmodiait sa petite chanson

Viens chercher, miss Trouillard.

Elle posait tout ça par terre, sous les yeux de Fay, des bonbons à la menthe brillant dans leurs papiers transparents, et des boîtes de

viande, ces gros morceaux de bœuf qui étaient si bons avec des gâteaux secs. Fay la regardait attendre qu'un camion apparaisse, traverser la route et poser quelque chose par terre : une sucette, des dragées de chewing-gum et, toujours, une boîte de petites saucisses à apéritif. Barbara Lewis traversait à nouveau, tentait d'estimer le temps que le camion mettrait à arriver, et Fay avançait, hésitante, attentive, redoutant de faire le pas, le plus souvent trop affamée pour ne pas le faire, et le klaxon du camion hurlait et, parfois, elle reculait. Mais parfois non. Il lui arrivait de traverser en courant, la main tendue, puis de s'emparer des marchandises posées sur le sol, presque sous les roues du camion, et c'était agréable d'ouvrir les saucisses ou de déballer le bonbon, de regarder Barbara Lewis, de l'autre côté de la route, appuyée sur sa béquille, poussant des cris, attendant déjà le camion suivant.

Mais le pari devint de plus en plus dur à gagner. Barbara Lewis attendait plus longtemps, laissait le camion approcher davantage avant d'aller poser quelque chose.

Parfois, la peur était trop grande. Il y avait des jours où elle avait trop faim. Un jour, elle sentit un camion énorme frôler sa robe, dérapé, faire une embardée et tenter de s'arrêter, le faire finalement, puis un homme en descendit et les injuria, si bien qu'ils coururent tous se réfugier dans les tentes.

Elle se demandait si Barbara Lewis la haïssait parce qu'elle regardait ce que les grands garçons lui faisaient. Elle se demandait ce qu'elle ressentait, quand les grands garçons lui faisaient ça, et si ça faisait mal. Ça ne semblait pas lui faire mal, mais ça ne semblait pas non plus l'amuser.

Un soir, tard, le père de Barbara Lewis rentra en avance, après un orage, et surprit un garçon sur elle. Il gifla le garçon, le gifla encore, puis il prit Barbara Lewis par les cheveux, la traîna dans sa tente et les hurlements commencèrent.

Fay resta un moment sans voir Barbara, puis un jour elle revint, appuyée sur sa béquille, de l'autre côté de la route, le visage enflé, les yeux au beurre noir, une dent cassée. Elles se tenaient de part et d'autre de la chaussée, se regardaient, et elle vit que Barbara Lewis n'avait rien à la main. Elle entendit le camion, au loin, regarda Barbara Lewis dans les yeux, la vit attendre que le camion soit trop près, puis avancer en boitillant sur sa trajectoire. Il y eut un bruit, du sang, et le camion passa, roues bloquées. Puis il n'y eut plus que le corps disloqué, ensanglanté, de Barbara Lewis, sur la route, et ses yeux n'étaient plus pareils. Ils étaient comme ceux de Tom, froids et fixes. Une voix, en elle, dit : *C'est à ça que ressemblent les morts.*

La flamme jaillit près de son oreille, elle sentit la floraison brûlante de son baiser sur sa joue, et la balle lui coupa quelques mèches de cheveux. Mais elle avait réussi à poser ses mains sur le revolver et le pointait vers le ciel, comme l'avait fait Sam, sans tirer toutefois. Fay ne disait rien, se contentait, le souffle court, de lutter contre Alesandra, silencieuse aussi, et maintenant Fay percevait la peur de la femme, entendait les hoquets spasmodiques de sa respiration, ses efforts pour aspirer l'air comme un poisson hors de l'eau.

Puis on entendit un coup de feu, et Fay se demanda combien de cartouches le revolver contenait, si bien qu'elle le lâcha d'une main, serra le poing et l'abattit de toutes ses forces sur l'œil d'Alesandra. Le coup la fit tomber et Fay, debout face à elle, avait l'avantage. Elle donna un coup de genou dans le nez d'Alesandra, entendit quelque chose casser, lui arracha l'arme des mains. Et sans réfléchir, elle le braqua sur elle, appuya sur la détente, perçut le recul au creux de sa main, entendit ces petits aboiements si décevants, vit les éclairs lumineux qui, comme des stroboscopes, dévoilèrent des trous sur le visage d'Alesandra qui basculait en arrière, puis la lune se cacha pour de bon. Un engoulement chanta, quelque part sur la plage. Un autre, dans la forêt, lui répondit. Fay lança le pistolet aussi loin que possible dans le lac. Il plongea pratiquement sans un bruit et les vagues noires continuèrent à lécher le sable. Ensuite, elle contempla son acte.

Quand la pluie se mit à tomber, elle était au milieu du lac et sur ses doigts, posés sur le gouvernail du bateau d'Alesandra, le sang avait séché. Plus d'une fois, elle avait vu Sam conduire son bateau.

Elle n'avait pas allumé les phares et ne voyait pas grand-chose, mais elle était pratiquement sûre que le lac était dégagé, sans arbres morts, sur une longue distance. De toute façon, elle n'irait pas jusqu'au barrage. Quelque part, dans le noir, elle s'arrêterait.

Les gouttes de pluie la fouettaient et collaient ses cheveux sur son crâne. Le lac était agité et le bateau tanguait.

C'était la seule façon de cacher ce qui était arrivé. Sur la plage, la pluie effacerait le sang. Avec un peu de chance, elle parviendrait à regagner la rive bien avant le retour de Sam. Sans cela, ou tout simplement en raison de sa faiblesse, il serait déjà rentré et lui demanderait d'où elle venait. Trempée de la tête aux pieds comme elle le serait, que trouverait-elle à répondre ?

La meilleure solution, c'était probablement de continuer en direction du large. Elle avait envisagé de retrouver les vieux arbres, d'attacher le bateau et de l'abandonner. Un pêcheur le découvrirait au matin. Quelqu'un s'en occuperait. S'occuperait d'Elle. Quelqu'un avait dû s'occuper de Barbara Lewis. On avait posé sa tête écrasée et ses tibias cassés sur une civière, puis on l'avait entièrement recouverte.

Fay ne tentait pas de regarder le corps qui gisait près d'elle, la tête frôlant le plancher, et qui perdait sans doute toujours du sang. Elle avait si peur qu'elle ne pouvait que continuer. Elle apercevait toujours la lampe sur la terrasse de Sam et comprit que, si elle la perdait de vue, ce serait la fin. Elle ne pourrait plus s'en sortir et se ferait arrêter à coup sûr. Elle en était certaine, si elle était toujours dans ce bateau au lever du jour. Elle poursuivit donc son chemin, tentant de distinguer ce qu'il y avait devant elle, tentant de se souvenir des environs qu'elle n'avait connus que de jour. Il y avait des arbres, au loin, sur sa droite, et d'autres, par groupes, devant elle, également au loin. Mais elle ne les voyait pas. Tout était sombre, mouvant, et la pluie tambourinait, lui pénétrait les yeux. Ses cheveux étaient collés sur sa nuque.

Elle se tourna à nouveau vers la lumière de la terrasse. Elle était devenue pratiquement imperceptible, et il ne fallait pas qu'elle la perde de vue. Elle coupa le moteur. Le bruit du vent et de la pluie couvrirent le silence.

Elle tenta de regarder Alesandra, sur le siège voisin, mais ce n'était qu'une masse trempée d'eau. Fay devait regagner la maison avant lui, se laver, cacher ses vêtements, ou, peut-être, les mettre à sécher. Il faudrait mentir pour s'en tirer, quand on aurait retrouvé Alesandra. Elle avait envie de vomir maintenant, à cause de ce qu'elle avait fait et la vieille certitude que ça pouvait si facilement, si vite, tourner en sa défaveur la faisait trembler. Les flics, dans les films, trouvaient toujours l'assassin. Ils avaient les empreintes digitales, les taches de sang, identifiaient facilement l'arme du crime en reconnaissant les balles, et ils s'entêtaient, ces putains de petits malins, posaient des questions, attendaient que les gens fassent une erreur, les prenaient en flagrant délit de mensonge, et tout était fini. Elle dirait qu'elle était à la maison, évidemment, voilà ce qu'elle dirait. Elle vérifia les sangles de son gilet de sauvetage, s'assura qu'elles étaient bien serrées, puis elle enjamba prudemment le plat-bord, se laissa glisser dans l'eau noire et eut très peur quand elle vit le bateau s'éloigner, très vite, dans les ténèbres, puis disparaître. Elle fit des mouvements de jambes, dans l'eau, et en avala une gorgée. La lampe de la terrasse de Sam était un point minuscule et instable, qui clignotait et, parfois, disparaissait à l'horizon. L'abandonner comme ça, ce n'était pas bien, mais que faire d'autre ? En ce moment même, la pluie était sûrement en train d'effacer sur la plage les traces de sang laissées par le cadavre quand elle l'avait traîné jusqu'au bateau. Il lui suffisait de nager, et elle finirait bien par arriver. Mais l'eau entraînait continuellement dans sa bouche, elle en laissa un peu entrer dans ses poumons, dut s'arrêter et tousser avant de pouvoir continuer, les vagues éclatant sur sa nuque. Ça lui faisait mal de tendre le cou pour empêcher l'eau d'entrer dans sa bouche. Après tout, pourquoi l'interrogerait-on, elle ? Seul Sam risquait de deviner ce qui s'était passé. Elle luttait de toutes ses forces contre les vagues. Avec le gilet de sauvetage, il était plus facile de rester à la surface, mais plus difficile de bouger les bras. D'un autre côté, ça lui permettait de prendre des pauses. C'était le plus important. Il lui faudrait peut-être longtemps pour parcourir cette distance, à cause des vagues. Ils la prendraient peut-être. Elle ne serait peut-être pas capable de mentir assez bien, quand Sam lui demanderait si elle savait quelque chose. Il le ferait sûrement. Et si elle disait la vérité, que lui arriverait-il ? Et qu'en penserait-il ? que penserait-il d'elle ? du fait que ça s'était passé chez lui ? Son patron risquait de le couler. Quelqu'un, plein de haine et haut placé, s'arrangerait peut-être pour le détruire, pour le chasser de la police. Et elle se retrouverait peut-être en prison.

L'eau était désormais froide sur son visage, ses mains, ses jambes et ses pieds. La lumière semblait un peu plus nette, légèrement plus proche. La pluie en rafales se mit à fouetter la crête des vagues et Fay

battit des paupières, continua à nager, pensa même qu'il vaudrait peut-être mieux qu'elle continue son chemin, quand elle aurait atteint la rive. Elle pourrait lui parler plus tard, peut-être, tenter d'expliquer, tenter de lui raconter comment c'était arrivé et à quel point elle était terrifiée. Pauvre cinglée. Ils attendaient un bébé et cette folle cherchait à tout gâcher. Elle n'avait pas besoin de venir rôder comme ça autour de la maison. Peut-être les avait-elle espionnés, à travers les fenêtres. Peut-être était-elle déjà venue. Peut-être les regardait-elle faire l'amour sur le canapé, le soir. Pourquoi fallait-il que les gens agissent comme ça ? Elle ne serait pas morte si elle les avait laissés tranquilles. Si elle n'avait pas eu ce revolver.

Fay se dit qu'elle n'aurait pas pu faire autrement, et qu'il fallait simplement rester et raconter ce qui s'était passé. Elle s'arrêta et regarda autour d'elle. Impossible de deviner où se trouvait le bateau. La chose était accomplie. Il était impossible de revenir en arrière. Elle avait abandonné un cadavre dans un bateau et elle était partie à la nage. Ça suffirait aux flics. Et ils découvriraient aussi qu'elle l'avait tuée. Non, elle ne pouvait pas rester. Il faudrait qu'elle emballé ses vêtements, qu'elle prenne le peu d'argent qu'elle avait, qu'elle tente d'atteindre la route et qu'elle se fasse prendre en stop, pour disparaître, tout simplement. Elle ne pouvait pas risquer d'entraîner Sam dans cette histoire. Elle trouverait un autre endroit, pour quelque temps, puis elle reviendrait. Elle ne savait pas comment. Elle savait simplement qu'elle le ferait.

Une heure plus tard, elle perdait ses forces, et la pluie tombait toujours, dru, mais la lumière était plus proche et le ciel était toujours aussi noir, au cœur de la nuit, au-dessus de sa tête. Elle chantait des chansons, des airs sur lesquels elle dansait d'ordinaire en ondulant les hanches, et elle n'avait pas envie de quitter Sam. Ses mains douces, chaudes, fortes, qui glissaient entre ses jambes ou sur les pointes de ses seins, et il pressait son visage sur elle, l'embrassait, et puis, sans le vouloir, elle lui griffait le cou, simplement sous l'effet de l'excitation.

Elle recrachait l'eau, mais en avalait toujours un peu, avec l'impression que son estomac gonflait, et elle avait envie de pleurer, mais savait que ça ne changerait rien, parce que ça n'avait jamais rien changé, même le jour où elle avait été incapable de ramasser les pastèques, où il l'avait obligée à le faire quand même, et elle se demanda où ce pauvre connard pouvait bien être cette nuit, en espérant qu'il était mort.

Elle étira ses jambes dans l'eau et regarda la lumière de Sam, dans le lointain, toute seule dans la nuit.

Sam sortit une cigarette de sa poche, appuya sur l'allume-cigares du tableau de bord et attendit. Son chapeau était sur le siège du passager et il avait fini son service, avait déjà annoncé qu'il rentrait chez lui. Il s'était occupé de deux accidents, avait travaillé une heure et demie sur un barrage routier, avait dressé trois contraventions pour excès de vitesse et arrêté un ivrogne qu'il avait conduit à la prison de Coffeeville. Il avait terminé. Il rentrait chez lui. Il avait mangé au 444, un routier de l'Interstate 55, à Senobia, même s'il n'était pas censé aller aussi loin en direction du nord.

Il avait eu l'intention de téléphoner, avait décidé à plusieurs reprises de trouver une cabine et de le faire, mais on l'avait envoyé d'un endroit à l'autre pendant toute la soirée, et il n'avait même pas eu le temps de terminer son sandwich, au restaurant routier, car on l'avait appelé sur la radio portable.

Mais tout s'était probablement bien passé. Elle avait sûrement regardé la télévision ou lu. Elle s'habituerait.

Il entrouvrit la vitre pour faire sortir la fumée. Il quitta la 6 et prit la route du barrage. Il n'y avait pas beaucoup de circulation. Fay était jeune, mais il croyait qu'elle serait une bonne mère. Il se souvint du soir où Karen était née, comme elle était petite, comme elle était rouge et ridée, comme sa chevelure mouillée était noire. Il regretta que les choses, pour elle, aient tourné de cette façon. Il regretta d'avoir été aussi dur avec elle. Et Amy, disparue, maintenant. Et cette pierre tombale qui n'était pas encore installée, il fallait qu'il téléphone. C'était une grosse pierre tombale, une bonne pierre tombale. Elle avait coûté presque deux mille dollars. Compte tenu du prix, on aurait pu espérer qu'elle serait rapidement installée.

Il prit sa route, arriva rapidement devant sa boîte aux lettres, passa devant, ralentit quand il s'engagea entre les arbres. Les pneus passèrent silencieusement sur les aiguilles de pin, firent craquer les planches du pont, et il entra dans la cour, puis s'arrêta. Il prit son carnet de contraventions et son chapeau, descendit et ferma la voiture à clé. Tourné vers les fenêtres de la maison, il espéra vaguement la voir apparaître sur le seuil, mais il se dit qu'elle regardait peut-être la télévision et ne l'avait pas entendu arriver. Apparemment, il avait beaucoup plu, ici, dans la soirée.

Quelque chose lui parut bizarre, quand il poussa la porte. Il l'appela deux ou trois fois, mais seul le silence de la maison lui

répondit.

« Fay ? » dit-il.

La porte de derrière était ouverte et la lumière était allumée sur la terrasse. Il posa ses affaires. Peut-être était-elle allée faire un tour sur la plage. Sous la pluie ? Peu probable. Il faisait foutrement noir, dehors. Le témoin du four était allumé et il ouvrit la porte. Poulet frit, purée de pommes de terre et haricots verts. Tout semblait un peu desséché. Il ferma la porte du four et l'éteignit. La pendule murale indiquait l'heure et quart. Il avait dû rédiger des rapports, au poste.

Si elle se cachait, ce n'était plus drôle.

« Hé, Fay », dit-il.

La télévision marchait, le volume du son était faible. La chaîne des documentaires, une émission sur des animaux vivant dans la neige.

Rien dans la salle de bains.

Elle n'était pas dans la chambre, mais il trouva des tiroirs ouverts.

Dans la penderie, il ne put déterminer s'il manquait une valise. Il croyait qu'ils en avaient quatre. À présent, il y en avait trois.

Sur la terrasse, il regarda le lac et ne vit pas grand-chose. Il descendit les marches et l'appela. Il n'obtint, pour toute réponse, que le sifflement du vent faiblissant à ses oreilles. La lune était haute et éclairait la plage lavée par la pluie.

Il rentra, prit une lampe torche, mit des bottes en caoutchouc, marcha et marcha, l'appela même sur la route, alors, qu'une voiture solitaire arrivait. Il la chercha puis, les piles de la lampe étant épuisées, il regagna la maison, les remplaça par des neuves et sortit, s'engagea sur la pente plantée de pins, qui lui appartenait, mais elle n'y était pas.

Au matin, ses jambes avaient déclaré forfait, et, assis sur la terrasse, il regarda les lambeaux pâles de l'aube éclairer le lac, les oiseaux commencer à voler d'arbre en arbre. Il y avait déjà des bateaux, sur le lac, filant sur la surface, des éclats d'écume blanche jaillissant sous leurs flancs.

Livre 2

Le camion oscilla, la transmission grinça, puis les freins pneumatiques se desserrèrent dans un fort sifflement et le camion s'éloigna, lentement au début, puis de plus en plus vite lorsqu'il eut retrouvé la route. Elle le regarda s'en aller, puis s'engagea sur la plage. Le soleil montait au-dessus de l'eau, les crevettiers allaient et venaient, tirant leurs filets, les oiseaux planaient et décrivaient des cercles au-dessus d'eux, lançaient leurs cris rauques dans le matin.

Il y avait des mouettes partout, en l'air et sur le sable blanc. La plage était parsemée de canettes de Coca, de préservatifs usagés et de mégots de cigarettes. Il était très tôt et seules quelques voitures passaient sur la route noire, devant les hôtels, les boutiques de coquillages installées au bord de la route, les belles villas anciennes, les restaurants de fruits de mer, les boîtes de strip-tease. L'océan caressait doucement le sable et un pêcheur solitaire, debout sur un embarcadère brinquebalant long d'une trentaine de mètres et perpendiculaire à la plage de Biloxi, lançait sa ligne.

Un peu plus loin se dressait un petit bâtiment en briques, triste et mal entretenu, des lumières criardes toujours allumées encadrant une enseigne rouillée, fixée sur le toit, qui représentait la silhouette noire d'une femme nue. Un vieillard armé d'un balai ouvrit une porte latérale, poussa des débris sur le sable, puis la referma. Il n'y avait pratiquement pas de mouvement sur la plage, seulement les oiseaux et le faible ressac de l'océan.

Elle vit une voiture de police et, inquiète, la regarda passer, mais elle s'éloigna et disparut.

Au loin, dans l'eau, des silhouettes noires et lisses apparaissaient et disparaissaient, humides et luisantes, dans la faible houle, et elle les identifia, parce qu'elle les avait vues à la télévision, chez Sam. Des dauphins. Debout, immobile, elle les regarda pendant quelques instants, se demandant s'ils avaient un endroit qu'ils pouvaient appeler leur foyer.

La menace de pluie assombrit le ciel, qui s'enveloppait d'un ample manteau gris. Un Denny's était ouvert, à un peu plus d'un kilomètre et demi, au-delà du parc paysager du Holiday Inn, et Fay vit des gens à l'intérieur. Sa valise était lourde, son sac à main, offert par Amy quelques mois auparavant, contenait quarante dollars qui, selon elle, correspondait à peu de chose près aux heures de travail que Fay effectuait dans la maison. Il n'y avait pas de trottoir, sur cette portion de route, et marcher sur le sable mou était pénible. Elle n'en avait pas l'habitude et ses pieds s'y enfonçaient profondément. Des poissons morts flottaient au gré du ressac et elle se demanda si l'odeur qu'elle sentait venait d'eux. Les gens avaient laissé des ordures sur le sable et, au loin, un homme les ramassait et les jetait dans un sac qu'il portait sur la hanche.

La circulation était plus dense, maintenant, et des voitures se garaient sur les parkings publics. Des gens en maillot de bain en descendaient, sortaient de leur coffre des chaises pliantes, des parasols et des glacières, des jouets pour les enfants : ballons et anneaux de plastique aux couleurs vives. Fay fut heureuse d'avoir pris un maillot de bain, et il semblait y avoir des toilettes publiques où elle pourrait se changer. Il fallait qu'elle mange.

Elle poursuivit son chemin et vit des gens, à quelque distance, entrer dans l'eau. Un groupe d'immeubles blancs se dressait, au loin, et de très nombreux bateaux étaient amarrés derrière eux. Il y en avait d'autres sur l'eau. Et l'eau semblait parvenir jusqu'aux confins de l'univers. Fay s'arrêta et se mit à la contempler attentivement. La ligne d'horizon paraissait courbe et cela la troubla.

Des oiseaux tournaient dans le ciel et, d'autres, sur le sable, marchaient en se dandinant sur leurs pattes maigres. Elle eut envie de s'asseoir et de se reposer, mais il y avait de plus en plus de monde et elle était plus près du Denny's, maintenant. Elle continua son chemin, sur le sable, jusqu'à l'asphalte du parking. Heureusement, elle avait des vêtements convenables et un peu d'argent, mais elle ne savait pas combien de temps ça durerait. Elle trouverait du travail. Elle trouverait un logement. C'était tout ce qu'elle savait.

Elle passa près des voitures en stationnement. Il y avait du sable partout et elle l'entendait crisser sous ses sandales. Maintenant, on avait sûrement trouvé le cadavre d'Alesandra dans le bateau. Elle ne pouvait plus rentrer.

Elle tenta de ne plus y penser. Il y avait une porte en verre, à l'entrée, elle la poussa, s'engagea sur les dalles marron, vit des clients assis au comptoir. Elle regarda autour d'elle pendant une seconde, puis s'installa dans le box le plus proche d'elle. Elle posa sa valise et son sac à main sur la banquette, à côté d'elle, puis vit l'affichette collée sur le côté de la table, qui demandait aux clients de réserver l'usage des box à un minimum de deux personnes. Mais il n'y avait pas beaucoup de monde, qu'est-ce que ça pouvait faire ?

Elle ne voulait pas se faire remarquer. Elle voulait seulement manger. Elle prit ses affaires et gagna un des tabourets du comptoir.

Deux hommes d'un certain âge, assis côte à côte, la regardèrent, et elle détourna la tête. La carte se trouvait devant elle, sur un pupitre métallique. Elle la prit, entendit l'un des deux dire quelque chose à voix basse à son acolyte, qui se mit à rire. Elle leva la tête, leur adressa son regard le plus glacial et ils lui tournèrent le dos, se turent. Elle reporta son attention sur la carte, mais elle ne savait pas combien coûtaient les plats. Elle n'était allée au restaurant qu'en compagnie de Sam et d'Amy. Elle sortit ses lunettes de son sac à main et les mit. Elle avait aussi des cigarettes, elle en alluma une, prit un cendrier en aluminium sur la pile posée sur le comptoir.

« Café, mademoiselle ? »

Elle leva la tête, vit une jeune femme guère plus âgée qu'elle, debout, une cafetière pleine à la main.

Elle hocha la tête.

« Oui, merci. »

La jeune fille prit une tasse sur une étagère et la posa devant Fay. Elle la remplit et Fay la remercia, puis trouva le sucre et le lait, tourna son café.

« Vous avez choisi ? »

Elle leva à nouveau la tête et la jeune femme était toujours debout devant elle, un petit bloc dans une main, et étouffait un bâillement. Elle mit sa main devant sa bouche et dit :

« Excusez-moi. La nuit a été longue.

— Je comprends », répondit Fay.

Elle reporta son attention sur la carte. Tout semblait bon. Elle ne savait pas encore ce qu'elle voulait.

« Vous voulez une minute ?

— Quoi ?

— Vous voulez une minute pour choisir ?

— Non, pas la peine. Je voudrais deux œufs comme ça... » Elle montra deux œufs parfaits, dont les jaunes luisaient. « Et des saucisses. Et des toasts. Et... de la confiture de raisin.

— Parfait », dit la jeune femme qui notait.

Elle arracha la feuille, et la donna à un homme qui portait un

chapeau en papier. Il adressa un bref regard à Fay, une expression fatiguée sur le visage. Elle but son café à petites gorgées et fuma sa cigarette. Elle se sentait plus en sécurité, maintenant qu'elle était à l'intérieur, mais se demandait si elle pouvait employer son vrai nom. Elle avait été prise en stop trois fois et, à chaque fois, avait inventé un nom différent. Une divorcée, dont les deux enfants dormaient sur la banquette arrière, l'avait conduite de la 6 à la bretelle de Carrollton. Fay ne lui avait pas dit grand-chose, seulement qu'elle s'appelait Betty et qu'elle allait à Biloxi, chez son oncle. Il lui avait semblé que la femme avait peur d'elle, regrettait de l'avoir prise, n'allait pas vraiment à Carrollton, mais n'avait dit cela que pour se débarrasser d'elle. Et effectivement, tandis qu'elle se reposait et fumait une cigarette, sous le viaduc, au bord de l'Interstate, elle avait vu la voiture de la femme sortir de la bretelle et poursuivre sa route, en direction du sud, sur l'Interstate 55. Mais ce n'était pas grave.

Elle n'avait jamais mangé de meilleur petit déjeuner, sauf quand Sam le préparait, de temps en temps. Il battait trois œufs dans un bol, les versait dans un poêlon huilé, y ajoutait des dés de jambon, de fromage, de poivron vert, et faisait une omelette si consistante qu'elle se sentait repue lorsqu'elle l'avait terminée. Il lui fut difficile de penser à lui sans pleurer, mais elle resta assise et mangea. Tenta de se calmer. Il fallait qu'elle se débrouille, maintenant, qu'elle trouve du travail, et il faudrait qu'elle aille chez un médecin, qu'elle trouve à se loger. Elle mangea lentement, en profita et, quand elle eut terminé, resta assise et but du café. Finalement, la serveuse lui apporta l'addition et lui demanda si elle avait besoin d'autre chose. Elle répondit que non, regarda l'addition, chercha de l'argent dans son sac. L'addition se montait à 4,37 dollars ; elle posa sur le comptoir un billet de cinq dollars, et la serveuse lui rendit la monnaie. Fay rangea les pièces dans son sac à main, termina son café, regarda la plage, derrière les baies vitrées. La serveuse gagna l'extrémité opposée du comptoir, se reposa, fuma une cigarette en cachette, jetant, à intervalles réguliers, un regard autour d'elle. Le temps était toujours gris et nuageux, dehors, et Fay n'avait pas envie de sortir tout de suite.

« Je pourrais avoir un autre café, s'il vous plaît ? »

La serveuse la regarda et se leva, une expression vaguement contrariée sur le visage, mais elle prit la cafetière et l'apporta.

« Je croyais que vous aviez fini, dit-elle en remplissant la tasse. Gratuit, ajouta-t-elle, et elle s'éloigna.

— Vous pouvez m'indiquer une boutique dans le coin ? demanda Fay.

— Il y a plein de boutiques un peu plus haut, dans la galerie marchande. » La jeune femme fit un geste. « Dans cette rue. À deux ou trois pâtés de maison d'ici. »

Le restaurant était vide, maintenant. Une radio marchait, quelque part, au fond. Elle mit du sucre et du lait dans son café, le tourna, alluma une cigarette.

« Vous habitez ici ? demanda-t-elle.

— Ouais. Pourquoi ?

— Simple curiosité. Vous vous plaisez ici ? »

La jeune femme regarda ses pieds. Elle semblait morne et distraite. Fay la trouvait jolie, mais un peu effrayante, le genre de personne qu'il vaut mieux éviter de contrarier.

« Ça va. De temps en temps, j'ai envie d'être ailleurs, mais, merde, c'est sûrement pareil partout. Vous croyez pas ?

— J'ai jamais pensé à ça », répondit Fay.

Elle resta un instant silencieuse.

« Vous venez d'arriver, pas vrai ? dit la jeune femme.

— Comment vous avez deviné ? »

La jeune femme se gratta le menton.

« À cause de la valise. Vous avez l'air d'être un peu dans une mauvaise passe. Vous allez où ?

— J'allais ici.

— Vous savez où loger ?

— Pas encore. Je me disais que j'irais peut-être m'allonger un moment sur la plage.

— J'ai l'impression qu'il va pleuvoir, dit la jeune femme.

— Ouais, on dirait.

— Ça me fout le bourdon, quand ça arrive.

— Pourquoi ?

— On ne peut pas sortir de chez soi, on ne peut rien faire. On ne peut pas aller à la plage. Vous avez un vache d'accent. Vous êtes d'où ?

— Du Nord.

— D'où, dans le Nord ? Le Minnesota, le Michigan, ce genre de truc ? »

Elle esquissa un sourire et, soudain, Fay la trouva sympathique.

« Non, au nord d'ici. De la région d'Oxford. »

Avant l'arrivée des nouveaux clients, la jeune femme avait eu le temps de raconter qu'elle s'appelait Reena, qu'elle terminait à 8 heures, qu'elles pourraient peut-être faire un tour en voiture, boire une bière. Elle dit qu'elle pourrait lui montrer où elle habitait. Et comme le premier jour, sur la digue, en compagnie de Sam, à Sardis, elle se dit que c'était sûrement la meilleure solution et décida d'accepter.

Reena vivait dans une sorte de mobile home, au bout d'une longue rue qui débouchait sur la plage. C'était plutôt une de ces grandes caravanes qu'on peut brancher sur l'électricité et sur l'eau. Un pick-up japonais rouillé était garé dans la cour.

À l'intérieur, un homme dormait sur une couchette et deux enfants dormaient sur le plancher, un oreiller sous la tête, enroulés dans des draps et des couvertures. La radio était allumée alors que tout le monde dormait. Reena l'éteignit, ouvrit un petit réfrigérateur et y prit deux bières. Elle fit un geste pour signifier qu'elles allaient boire dehors, mais, avant de sortir, prit la valise de Fay et la fourra sur une couchette fixée au plafond par des chaînes et des crochets. Elle ne voulait réveiller personne.

Sous un jeune catalpa, il y avait une table de jardin, dont le plateau était parsemé de grains noirs minuscules et qui semblait avoir été fabriquée avec du bois de récupération. Reena nettoya la table d'un geste de la main et dit à Fay de s'asseoir.

« Je ne veux pas les réveiller avant d'y être obligée, dit-elle. Chuck me rend service, en les surveillant pendant que je travaille, mais faut absolument que je me repose un peu, quand j'ai fini. »

Elle ouvrit sa bière et en but une gorgée. Fay ouvrit la sienne et fit de même. Elle se demanda quand la nausée matinale reviendrait. Elle se demanda aussi ce que Sam pensait. Des grains noirs tombaient de l'arbre. Fay leva la tête, découvrit d'étranges chenilles vertes, rayées, sur la face inférieure des feuilles. Ça ressemblait à ce qu'elle avait vu sur les plants de tomates, dans les champs.

« On pêche avec, dit Reena.

— Tu ne sais pas où je pourrais trouver du travail ?

— Ça dépend du genre de travail que tu cherches. Tu peux travailler dans les usines de conditionnement de poisson. Je l'ai fait, pendant un moment. Quand tu rentres chez toi, tu sens le poisson mort et la crevette. Ou travailler dans un restaurant, comme moi. Faire le ménage dans les chambres d'hôtel. »

Fay réfléchit. Elle ne pourrait probablement pas travailler très longtemps, seulement tant que sa grossesse ne serait pas trop visible.

« Qu'est-ce que tu fuis ? demanda Reena.

— Je ne fuis rien du tout.

— Connerie. Tu as quelque chose au cul. Quelqu'un.

— J'ai personne au cul, dit Fay. Je ne pouvais seulement pas rester là où j'étais. »

Reena la dévisagea. Au bout d'un moment elle dit : « Bon, je pourrais te faire visiter Biloxi en voiture, si tu veux. Tu pourrais demander s'il y a du boulot. Dans le coin, de toute façon, ça sera le salaire minimum. Sauf si tu veux faire du strip.

— Du strip ? dit Fay. Qu'est-ce que c'est ? »

Reena leva les yeux au ciel, puis les ferma et secoua la tête. Elle but une nouvelle longue gorgée de bière.

« Merde, tu viens du fin fond de la cambrousse, pas vrai ?

— Oui.

— Bon. Si tu veux gagner de l'argent, c'est le bon filon. Tu peux te faire trois cents ou quatre cents dollars par nuit, si tu es bonne. Et, avec le corps que tu as, tu seras bonne.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? demanda Fay.

— Pas grand-chose. Enlever tes vêtements et danser devant une bande de pervers. Mais ils donnent de bons pourboires. Contrairement à toi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu ne sais même pas ce que c'est qu'un pourboire ? Où tu as été élevée ?

— Ici et là.

— J'en doute pas, dit Reena en se levant. Viens, on va prendre la voiture. On va acheter six bières et se balader le long de la plage. Tu as un maillot de bain ?

— Dans ma valise.

— Je vais aller le chercher, et je prendrai aussi le mien. Ils vont sûrement dormir encore une ou deux heures. Ça nous laisse le temps de faire une balade et de parler. Tu as beaucoup à apprendre, chérie. »

Une demi-heure plus tard, elles étaient allongées sur la plage, sous un parasol à rayures que Reena avait planté dans le sable et elle avait emmené une glacière pour garder le pack de bières au frais. Elles sirotaient et regardaient l'eau brune qui s'étendait devant elles. Elle était presque immobile.

« Elle est toujours aussi calme ? »

Reena s'allongea sur une des serviettes éponge, en appui sur ses coudes.

« Sauf quand il y a une tempête.

— Je croyais qu'il y avait forcément des vagues.

— Je ne sais pas pourquoi c'est comme ça. Si tu vas à Gulf Shores, il y a des vagues toute la journée. C'est joli, là-bas, mais c'est trop cher. Venir ici, ça coûte rien. »

Le ciel était toujours nuageux et, au loin, sur le golfe, il était couvert.

« Il va pleuvoir, dit Reena. Mais, au moins, on n'attrapera pas de coups de soleil.

— À quelle heure il faut que tu rentres ?

— Je ne sais pas. Tôt ou tard. Faut que je dorme un peu, pour pouvoir travailler ce soir. Ce soir, c'est ma nuit au club. »

Fay prit sa bière et en but une gorgée.

« Tu veux dire que tu danses ?

— Ouais. Je danse le jeudi et le samedi. Je fais l'autre boulot trois nuits par semaine. Mais je vais parfois au club même quand je ne travaille pas.

— T'as jamais de congés ?

— Des congés ? Qu'est-ce que c'est ? »

Elle s'assit, prit sa canette de bière et en but une longue gorgée.

« Tu commences à avoir des enfants à seize ans, comme moi, et tu es foutue. T'as pas de congés. Sauf si tu as la chance de trouver un mari riche. Ou un type bien. Et tu ne trouveras pas un type bien dans une boîte de strip. »

Fay resta un instant silencieuse. Assises côte à côte, elles regardèrent l'océan et les promeneurs sur la plage. De temps en temps, Reena buvait une gorgée de bière. Il y avait de la musique, près d'elles, Fay tourna la tête et vit des femmes d'une quarantaine d'années, sur des chaises longues. Leur peau était sombre et elles s'enduisaient d'huile luisante. Elles ne portaient pas d'alliance. Sa mère lui avait dit qu'elle en avait eu une, autrefois. Fay avait demandé ce qu'elle était devenue, mais n'avait pas obtenu de réponse.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Reena.

— À quel sujet ?

— Merde, pour te loger, déjà. Tu ne peux pas dormir sur la plage, ici, les flics te chasseront. Ou quelqu'un te tranchera la gorge. Tu as de l'argent ?

— J'en ai un peu. Pas beaucoup.

— Tu as assez pour prendre une chambre d'hôtel ce soir ?

— Je ne sais pas. Combien ça coûte ?

— Merde. Sûrement trente ou quarante dollars, au Holiday Inn. Mais tu pourrais trouver moins cher. Il y a plein de motels, sur cette route. Ils sont sûrement moins chers que le Holiday Inn.

— Je ne crois pas que j'ai assez », dit Fay.

Elle commençait à avoir peur, maintenant, à l'idée d'être seule sur cette plage, au milieu de la nuit, où n'importe qui risquait de la surprendre. Elle avait peur que la police la recherche.

« Je te proposerais bien de vivre un peu chez moi, mais on est déjà à l'étroit », dit Reena.

Elle se tourna sur le côté, prit ses lunettes de soleil sur la serviette, les posa sur son nez.

« Tu as déjà fait des passes ?

— Tu veux dire au ballon ? Évidemment. »

Reena se mit à plat ventre et hocha la tête. Elle était bien bronzée, sa chevelure noire était luisante et propre.

« Je veux dire baiser un type pour de l'argent. Le sucer, ce genre de truc. »

Fay répondit d'une voix étouffée : « J'ai jamais fait ça. Et je ne

voudrais pas le faire. »

Reena leva la tête.

« Dis pas ce que tu voudrais ou ne voudrais pas faire, chérie. Parce que tu risques d'y être obligée, un jour. Je fais une ou deux passes, les jours où je travaille au club. Je suis obligée. J'ai pas le choix. Faut que mes gamins mangent.

— Et le type qui était chez toi ? Il ne travaille pas ?

— Il travaillait. Il pêchait la crevette sur un de ces bateaux, mais ça s'est mis à marcher moins bien, quand tous ces Vietnamiens sont arrivés, et ils ont été obligés de le licencier. Il y a deux mois. Il cherche du travail, mais il n'en a pas encore trouvé. Alors il s'occupe des mômes, fait la cuisine et le ménage.

— Il est au courant pour l'autre chose ?

— Les passes, tu veux dire ? Il sait que je danse. Il n'est pas sûr de l'autre chose. Ça ne le regarde pas et, de toute façon, je commence à en avoir marre de lui. J'ai peur qu'il me tabasse, si je le fous dehors, c'est tout.

— Mon Dieu », dit Fay.

Reena s'assit, finit sa bière et lança la canette sur le sable. Elle ouvrit la glacière et en prit une autre. Elle était assise, les genoux sous le menton, des grains de sable collés sur ses pieds.

« J'aime pas baiser des types pour qui je ressens rien du tout. Mais je me sentirais beaucoup plus mal si mes gamins n'avaient rien à manger. »

Elle avait détourné la tête, mais elle regarda à nouveau Fay et posa brièvement sa main sur la sienne.

« J'avais rien, quand j'étais même, dit-elle. Et j'ai rien aujourd'hui. J'essaie de faire mieux, c'est tout. Je veux que mes gamins aient plus que moi. C'est pas de leur faute si j'ai fait ce que j'ai fait. Tu veux une autre bière ?

— Sûr. »

Reena lui en donna une et Fay la posa sur la serviette.

« C'est dur d'apprendre à danser comme ça ? » demanda-t-elle.

De retour chez Reena, Fay s'aperçut que la porte de la caravane était ouverte, puis elle vit un homme en jeans et torse nu sur le seuil.

« On dirait qu'ils sont levés, dit Reena, en garant la voiture. Tu veux bien m'aider à sortir mes trucs ?

— Ouais. »

Elle descendit, ouvrit la portière arrière, prit les serviettes, le parasol fermé et son sac à main. Reena prit la glacière et elles traversèrent la cour sablonneuse en maillot de bain. Reena dit quelque

chose à l'homme, qui regarda Fay. Un regard contrarié, elle s'en aperçut.

« Chuck ? Voilà Fay. On a passé un moment à la plage. Les gamins sont levés ?

— Ouais, dit-il. Je leur ai préparé des céréales et ils mangent à l'intérieur. »

Il se leva et tendit la main. Fay la prit, la serra, vit qu'il regardait ses seins, ses jambes. Il ne lui plut pas.

« Salut », dit-elle simplement.

Elle regarda autour d'elle. La table était à nouveau couverte de grains noirs. Chuck et Reena parlaient. Elle gagna la table, posa les serviettes et le parasol dessus, s'assit. Elle était fatiguée et elle se demanda si elle ne pourrait pas étendre les serviettes sous l'arbre, en rouler une en guise d'oreiller et faire une sieste. La bière, ajoutée au gros petit déjeuner qu'elle avait pris, lui avait donné sommeil. Elle avait l'habitude de faire la sieste chaque fois qu'elle en avait envie.

Reena posa la glacière par terre et Chuck se pencha, l'ouvrit, en sortit une bière. Il s'assit sur une marche et ouvrit la canette, les yeux fixés sur Reena. Il avait quatre ou cinq tatouages, sur les bras et les épaules, sa peau semblait brûlée par le soleil et il était très musclé, ses yeux étaient ternes et rouges, sous des paupières encore gonflées par le sommeil. Il donna à Fay l'impression d'être paresseux, et peut-être dangereux.

Elle s'efforça de ne pas écouter, mais il était évident qu'ils se disputaient. Elle regarda la rue, qui débouchait sur un tas d'ordures : sacs-poubelle déchirés, caisses en carton, boîtes de bière et chaises de jardin brisées. Ils élevèrent la voix et Fay entendit qu'il était question d'argent. Elle se leva et traversa la cour, s'éloigna d'eux. Il valait peut-être mieux qu'elle continue son chemin, qu'elle aille chercher sa valise dans la caravane, trouve un endroit où se changer et reprenne la route. Qu'elle aille quelque part, mais où ? C'était à peine si elle savait où elle se trouvait, sauf que c'était sur la côte. Elle regretta presque d'être partie. Au moins, ici, elle n'avait tué personne. Pourquoi Sam avait-il couché avec elle, d'abord ? Il était inutile de penser à tout ça. Ce qui était arrivé était arrivé, et il était impossible de revenir en arrière, d'y changer quelque chose. C'était ce que sa vie était devenue. Il faudrait qu'elle s'y fasse, voilà tout.

« Fay ? » appela Reena, et Fay revint sur ses pas.

Chuck avait enfilé une chemise et se dirigeait vers le petit pick-up, en buvant sa bière. Reena, debout sur le seuil de la caravane, lui fit signe d'approcher.

« Viens, je vais te présenter mes enfants, dit Reena. Après, on va s'allonger et faire une sieste, si tu veux. Chuck est allé au port. »

Elle la suivit dans une salle de séjour minuscule, où les deux

enfants étaient assis, des bols de lait et de céréales sur les genoux. Ils regardaient un poste de télévision miniature ; un petit garçon et une petite fille qui semblaient avoir à peu près cinq ans. Tous les deux portaient un T-shirt et tous les deux étaient très blonds. Fay leur sourit.

« Salut, dit-elle.

— Voilà Jimmy, Fay, dit Reena. Et voilà Clara. Dites bonjour à Fay.

— Salut, fit le petit garçon. On regarde les dessins animés. »

La petite fille resta silencieuse et ce fut à peine si elle quitta l'écran des yeux.

« Ils sont vraiment mignons, dit Fay.

— Ouais. Leur père ne veut pas m'aider à les élever. Pose ces trucs n'importe où, Fay. »

Il n'y avait pratiquement pas la place de poser quoi que ce soit. Reena avait pris un petit couloir et lui dit de la suivre.

Il y avait deux lits, dans la pièce de derrière, courts et étroits, avec un matelas mince. Reena tendit la main et alluma l'appareil de climatisation qu'on avait fixé dans la paroi et entouré d'un joint grossier en papier collant argenté.

« Voilà, dit Reena. Tu peux dormir dans ce lit et on essaiera de voir ce qu'on fait quand on se lèvera. Il faut que je dorme. Je vais juste dire deux mots aux enfants. »

Fay s'assit sur le lit, qui s'enfonça sous son poids. Mais elle était tellement fatiguée qu'elle aurait pu dormir par terre. Elle tira le drap et entendit Reena dire aux enfants de ne pas traverser la rue et de ne pas les réveiller. La chambre n'avait pas de porte. Elle entendait la télévision : petites explosions, rires. Reena revint, quitta son maillot de bain et regarda Fay. Elle faisait l'effet de quelqu'un qui avait perdu du poids.

Reena lui adressa un clin d'œil puis se glissa sous le drap, se tourna sur le côté et ne bougea plus. On ne voyait plus d'elle qu'une masse de cheveux brillants et la courbe de ses fesses sous le drap.

La télé fonctionnait toujours, dans le séjour. Fay entendit les enfants parler. Elle resta longtemps sans dormir. Elle ne savait pas si Reena dormait ou non.

« Est-ce que ça fait très mal d'avoir un bébé, Reena ? » demanda-t-elle, mais Reena ne répondit pas, bougea simplement un peu, et toussa légèrement, peut-être déjà dans le sommeil.

Quand elle se réveilla, il n'y avait pas un bruit dans la pièce, et la lumière avait changé. La climatisation était éteinte, son mince oreiller était trempé de sueur. Le lit où Reena avait dormi était vide et elle n'entendait plus ni les enfants ni la télévision.

Elle se leva. Elle avait toujours du sable collé sur les pieds et les jambes. Elle se frotta les bras, dans le petit couloir, puis se pencha et jeta un regard prudent dans le séjour. Il était vide et la porte était fermée. Sa valise était toujours à la même place et elle la prit, puis alla voir si la porte avait un verrou. Elle en avait un. Elle le ferma, regagna la chambre, quitta son maillot de bain, sortit un soutien-gorge, une culotte, un chemisier et un short. Elle les enfila et mit le maillot de bain dans son sac à main.

Elle gagna la porte, sortit dans la cour et ferma derrière elle. Le soleil était bas dans le ciel, et elle estima que c'était la fin de l'après-midi. La voiture avait disparu et il n'y avait pas trace des enfants. Elle regagna le séjour où se trouvaient l'évier et le petit réfrigérateur, se disant que Reena avait peut-être laissé un mot, mais il n'y avait rien, seulement deux bols et deux cuillers, dans l'évier. Elle ouvrit le réfrigérateur et regarda ce qu'il contenait. Du salami, de la moutarde et de la mayonnaise, un pot de piments à moitié vide, des œufs et du bacon, des sodas. C'était tout. Elle le ferma, prit son sac à main et regagna la cour. La petite glacière se trouvait près des marches. Elle emporta sa bière et son sac à main jusqu'à une chaise de jardin. La bière était encore froide quand elle l'ouvrit et en but une gorgée.

Elle sortit ses cigarettes. Il ne lui restait que la moitié d'un paquet. Plus tard, si personne ne rentrait, peut-être irait-elle jusqu'à la rue qui longeait la plage. Il y avait, là, des boutiques d'alcool et des stations-service. Mais elle ne voulait pas traîner sa valise et ne voulait pas la laisser là. Elle supposa qu'elle pourrait la cacher dans des buissons, au bord de cette rue, s'il le fallait, et revenir la chercher plus tard.

Des jouets d'enfants étaient éparpillés dans la cour : un seau et une pelle en plastique, un tricycle rouge et blanc, des camions minuscules, jaunes, près de ballons et de grosses battes en plastique éclaboussés de boue projetée sur eux par une averse. Elle but sa bière, regarda les nuages. Le ciel semblait s'éclaircir.

Il n'y avait pas beaucoup de circulation dans cette rue. De temps en temps, dans la montée, une voiture ou un pick-up tournait dans une allée privée. Une radio marchait, quelque part. De l'autre côté de

la chaussée, une vieille femme, à genoux, arrachait les mauvaises herbes sur un parterre de fleurs. Elle leva la tête, regarda Fay, lui adressa un signe de la main auquel Fay répondit : Salut, vieille dame.

Assise là, elle pensa à Sam et à la dernière fois avec lui, ce jour-là, avant qu'il parte au travail, et à toutes les autres fois avec lui, et ça devint si pénible qu'elle se força à ne plus y penser. Elle n'avait jamais été pleurnicharde, mais quelques larmes coulèrent sur ses joues, sur son menton, puis tombèrent. Elle renifla, essuya, du dos de la main, la morve qui coulait de son nez. Putain, que les gens sont cons. Toujours quelque chose à détruire. Et après tout, ce n'était pas si mal, cet endroit, n'est-ce pas ? Un putain de taudis, rien d'autre. Mais c'était mieux que rien, pas vrai ? Elle pensa à Reena, qui baisait avec des types pour de l'argent. Sûrement qu'elle fermait les yeux en faisant ça. Cette histoire de danse, dont Reena lui avait parlé, ça ne paraissait pas être une mauvaise idée, sur le plan du fric bien sûr. Mais est-ce qu'il fallait vraiment se déshabiller ? Est-ce qu'on ne pouvait pas seulement danser en maillot de bain ou un truc du genre ? Elle ne voulait pas se déshabiller en public. Et, même si elle s'y mettait, combien de temps pourrait-elle le faire avant que son ventre grossisse et que tout le monde s'en aperçoive ? Les hommes qui payaient pour voir une femme danser ne voulaient pas voir une femme enceinte danser. Et qu'est-ce que c'était, au juste, un pervers ? Ce mot lui inspirait une sorte de dégoût. Peut-être des types qui se branlaient, ou quelque chose. Elle avait interrogé Sam, un jour, sur la masturbation. Il avait dit que tous les garçons le faisaient. Lui aussi. Elle eut envie de voir Reena. Il fallait qu'elle soit un peu mieux renseignée, avant de se lancer là-dedans. L'argent qu'elle avait ne durerait pas longtemps. Il lui permettrait d'acheter des cigarettes et des sandwiches pendant un petit moment, et puis il faudrait qu'elle se débrouille.

Elle se leva, retourna à l'intérieur de la caravane et ferma sa valise. Elle ressortit, gagna l'arrière de la caravane, regarda les arbres. C'étaient des pins en bosquets très serrés : ombre dense, enchevêtrements de chèvrefeuille et de plantes dont elle ne connaissait pas les noms.

À bonne distance de la caravane, elle trouva un vieux matelas plié, appuyé contre des caisses et des pots, le souleva, s'assura qu'il n'y avait pas de serpents dessous et y glissa la valise. Puis elle regagna la cour, prit son sac à main, y remit ses clopes et son briquet, s'engagea dans la rue, regarda autour d'elle. La vieille dame avait disparu, ou bien se trouvait dans une autre partie de son jardin.

Il semblait rester deux heures avant la tombée de la nuit, et elle se dit qu'elle avait le temps d'aller jusqu'à la rue qui longeait la mer, de trouver une boutique, d'acheter un paquet de cigarettes et de regagner la caravane de Reena, de rester dans la cour à attendre son retour. Il

fallait qu'elle se renseigne sur ce travail de danseuse, qu'elle persuade Reena de lui montrer comment faire.

Elle marcha pieds nus pendant un moment, puis dut descendre sur la chaussée, à un endroit où le trottoir s'interrompait. Elle sortit ses sandales de son sac à main et les enfila.

Le quartier devenait plus convenable à mesure qu'elle avançait. Les mobiles homes cédaient progressivement la place à des maisons en bois pourvues de terrasses sur lesquelles se trouvait un barbecue, à de jolies villas en briques, avec une clôture grillagée et des poules dans un enclos. Il y avait, dans certains d'entre eux, les plus gros coqs qu'elle eût jamais vus, oiseaux énormes, aux plumes noires et luisantes, à la queue dorée. Elle vit des bandes d'enfants maigrichons, aux cheveux noirs, assis dans des cours, des vieux messieurs et des vieilles dames, qui se ressemblaient tous, assis sur leurs terrasses, en train de lire un journal ou de cuisiner sur un barbecue.

Elle tenta de se souvenir quel chemin Reena avait pris pour aller jusqu'à la caravane. Il y avait un stop, un peu plus bas, et il lui semblait qu'elle avait tourné à cet endroit. Quand elle arriva au carrefour et regarda, elle aperçut la baie. Elle ne semblait pas tellement éloignée.

À mi-pente, avant le carrefour suivant, elle s'arrêta près d'une villa ancienne peinte en rouge et gris, avec une dentelle de bois sculpté bordant le toit et surplombant la véranda, et toutes sortes de fleurs dans la cour. Un muret en pierres longeait le trottoir et elle s'assit dessus pour se reposer un peu.

Elle espéra que la boutique n'était pas loin. Tout ce qu'elle voulait, maintenant, c'était faire ses petites courses, puis regagner sa chaise de jardin et attendre Reena.

Quelques minutes plus tard, elle prit son sac et traversa au stop. Des voitures et des pick-up descendaient la rue et il y avait encore des gens sur la plage. Des baigneurs se trouvaient très loin du bord, mais l'eau ne leur arrivait qu'à la ceinture. Ça faisait un effet bizarre. Elle n'avait pas imaginé que l'eau pourrait être aussi peu profonde en s'éloignant autant du bord.

Quand elle atteignit la rue qui longeait la plage, elle ne vit pas de passage prévu pour traverser, elle s'arrêta donc en attendant un moment propice, entre deux voitures, puis courut jusqu'au milieu de la rue. Elle dut attendre, sur la ligne médiane, tandis que d'autres voitures et pick-up passaient ; quelques-uns la klaxonnèrent. Enfin, elle parvint à traverser et s'arrêta. Le Denny's, où elle avait mangé, était au bout de la plage. Elle regarda dans la direction opposée et vit une enseigne de station-service qu'elle reconnut, mais à une assez grande distance de là. Parfois, on y trouvait de la bière. Elle avait vu son père acheter de la bière dans les stations-service. On pouvait

même y trouver des sandwiches. Elle prit donc cette direction, en avançant à nouveau péniblement sur le sable. Il y avait beaucoup de gens allongés sur la plage, des enfants qui jouaient, de la musique, des radios allumées dans des voitures autour desquelles les jeunes étaient rassemblés, bavardant et riant. On la siffla plusieurs fois, mais elle ne tourna pas la tête, ne chercha pas à savoir qui c'était. Elle continua simplement son chemin. La station-service ne semblait pas se rapprocher. Et il n'était pas aussi tard qu'elle l'avait cru. Tout à l'heure, les nuages devaient masquer le soleil, parce que, maintenant, il brûlait, tant et si bien que des gouttes de sueur se formèrent sur son front. Elle les essuya sans interrompre sa marche.

Elle aperçut, devant elle, une passerelle en bois, l'atteignit quelques instants plus tard et monta dessus. Elle était surélevée, dominant l'océan et la plage où une foule de gens s'entassaient, buvant de la bière ou exposant leur dos au soleil : des couples, des hommes et des femmes d'âge mûr, des jeunes filles en groupes de deux ou trois, vêtues de bikinis, les jambes et les bras presque noirs de soleil. Jamais elle n'avait vu de Blancs à la peau aussi foncée. Elle se demanda comment ils organisaient leur travail pour passer tout ce temps allongés au soleil. Elle supposa que certains d'entre eux étaient riches et n'avaient pas besoin de travailler. Peut-être y avait-il quelques danseuses, comme Reena, qui travaillaient de nuit.

La passerelle, devant elle, était très longue et, près d'elle, se dressait une grande pancarte blanche qui indiquait : BIENVENUE À GULFPORT. Quand elle se retourna, après l'avoir dépassée, elle lut : BIENVENUE À BILOXI. La station-service était plus près, maintenant, mais elle arriva au bout de la passerelle et dut à nouveau marcher sur le sable. Elle avait carrément faim, à présent, et elle espéra qu'il y aurait des sandwiches.

Les voitures passaient près d'elle en flot ininterrompu. Sur les terrains en pente, de l'autre côté de la chaussée, des villas anciennes se dressaient un peu à l'écart d'une rue parallèle à celle qu'elle parcourait.

Elle continua son chemin. La chaleur semblait sournoise, ici, comme si elle rassemblait lentement ses forces et attaquait brusquement. Des taches de sueur grandissaient sous ses bras, mais il n'y avait pas d'arbres, de ce côté-ci de la chaussée, sous lesquels elle aurait pu se reposer. Tous les arbres se trouvaient dans les jardins des belles villas.

Au-delà des villas, on voyait, dans le lointain, des immeubles de deux étages aux façades étroites, avec des voitures garées tout autour. Red Carpet Inn, lut-elle sur l'un d'entre eux. Seaside Resort sur un autre. Elle supposa que c'étaient les motels dont Reena avait parlé. Il y avait des bandes sur la chaussée, maintenant, et, au milieu, un îlot en

béton sur lequel des gens se tenaient. Fay vit une femme en maillot de bain, entourée d'enfants, s'arrêter près d'un poteau et appuyer sur un bouton, puis le feu passa au rouge, et la femme traversa la rue avec les enfants. Les voitures et les pick-up restèrent en attente, puis, au feu vert, ils démarrèrent en trombe. Un peu plus loin, de l'autre côté de la chaussée, Fay aperçut une petite boutique avec des enseignes de bières dans la vitrine.

Il y avait un banc, sur le trottoir, un peu plus loin, et elle alla s'y asseoir, s'adossa aux planches peintes, regarda les gens, sur la plage, sur leurs serviettes et sous leurs parasols. Il y avait un peu de vent, ici, et elle se demanda où en était sa coiffure. Elle se passa la main dans les cheveux, puis sortit sa brosse de son sac à main, les brossa du mieux possible, les noua en queue de cheval et s'adossa à nouveau aux planches. Elle avait très envie d'une douche. Il y en aurait une, dans un motel. Mais elle n'avait sûrement pas de quoi se payer une chambre.

La circulation semblait toujours aussi intense. L'auto-stop la terrifiait, à cause de ce que Sam lui avait dit quand ils s'étaient rencontrés mais, l'autre nuit, elle n'avait pas eu le choix. Partir lui avait semblé être la seule solution et, maintenant, elle ne voyait pas ce qu'elle aurait pu faire d'autre.

La boutique avait une grande vitrine où des affichettes proposaient du roast-beef, du thon et des hamburgers. Sur la vitre, il y avait les affiches publicitaires de Marlboro, Old Milwaukee, Schilz, Budweiser. Elle entra et une clochette sonna au-dessus de sa tête. Derrière le comptoir, une vieille femme regardait la télévision. Fay lui adressa un signe de la tête, puis se dirigea vers les vitrines réfrigérées et regarda, derrière la vitre, les bières fraîches. Elle se servit un pack de six bouteilles de Bud, et prit un sachet de chips sur un présentoir, à côté d'elle. Il ne fallait pas qu'elle dépense beaucoup, du moins tant qu'elle ne pourrait pas gagner d'argent.

Dans une autre vitrine réfrigérée, il y avait des sandwiches enveloppés dans un film plastique. Elle hésita. Finalement, elle en prit un au jambon et au fromage, ajouta deux sachets de mayonnaise, emporta ses achats jusqu'au comptoir, les posa puis ouvrit son sac à main sans faire vraiment attention à la femme.

« Je voudrais aussi un paquet de Salem Light », dit-elle.

La vieille femme ne bougea pas, se contenta de la dévisager.

« Jeune fille, dit-elle, avez-vous dix-huit ans ? »

Fay leva la tête.

« Pardon, madame ? »

— Avez-vous dix-huit ans ?

— Non, madame. Je n'en ai que dix-sept. »

Elle se remit à chercher de l'argent dans son sac à main. Il était

quelque part, au fond. Elle écarta le rouge à lèvres, les peignes, les paquets de chewing-gum, le maillot de bain et finit par trouver le petit rouleau de billets. Elle le sortit, redoutant l'annonce du prix de ses achats. Mais elle se sentait mieux, maintenant. Elle pourrait boire quelques bières fraîches, manger quelque chose, fumer et peut-être que Reena serait là quand elle rentrerait à la caravane.

La femme n'enregistrait pas ses achats, n'avait même pas bougé de son tabouret. Elle reporta son attention sur son feuilleton, et dit :

« Dans ce cas, il faut que vous remettiez la bière à sa place.

— Pardon, madame ? dit Fay.

— Je peux vous vendre le sandwich et les chips, dit-elle. Mais je ne peux vendre ni tabac ni alcool à une mineure.

— Pourquoi ? demanda Fay.

— Parce que c'est interdit ! répondit la vieille femme. Maintenant allez remettre ma bière en place avant qu'elle tiédisse. Allez. »

Les joues de Fay devinrent brûlantes.

« Il y a des boutiques, le long de cette plage, qui en vendent à des gamins de treize ans, mais pas moi, poursuivit la femme. De toute façon vous êtes trop jeune pour boire. »

Le ton de la voix de la femme la poussa dehors. Juste avant de fermer la porte, elle entendit la vieille femme lui crier de remettre le sandwich à sa place, mais elle ne se retourna pas. Elle continua simplement son chemin, jusqu'au banc. Elle se retourna et vit que la vieille femme la regardait, derrière la vitrine. On ne lui avait jamais dit qu'on ne pouvait pas acheter de bière quand on n'avait pas dix-huit ans. Et, de toute façon, quel était le rapport ? Sam n'avait jamais abordé la question de son âge. Amy non plus. *C'est interdit*, avait-elle dit. Interdit par qui ? La vieille femme avait semblé prendre plaisir à se montrer dure avec elle, et ça, elle ne le comprenait pas. Elle ne la connaissait pas, qu'est-ce qu'elle pouvait bien avoir contre elle ?

Maintenant, elle ne savait plus quoi faire. Si elle allait dans une autre boutique, la même chose risquait de lui arriver. Et ainsi de suite. Elle ne se sentait pas le courage d'aller d'un bout à l'autre de la plage à la recherche d'une boutique qui accepterait de lui vendre de la bière et des cigarettes.

Elle compta les cigarettes qui lui restaient. Huit. Elle n'en aurait certainement plus à la tombée de la nuit.

Elle en alluma une, et, assise, la fuma lentement, pour la faire durer. Plus que sept. Il faudrait qu'elle s'arrête à nouveau et se repose, si elle reprenait tout de suite le chemin de chez Reena, et elle aurait alors envie d'en fumer une. Il ne lui en resterait plus que six. Si Reena était allée travailler, elle rentrerait probablement tard. Peut-être très tard.

Elle se dit alors qu'elle n'aurait jamais dû descendre à Biloxi,

qu'elle n'aurait jamais dû aller chez Sam. De l'autre côté de la rue, les gens pataugeaient dans l'eau, buvaient leur bière. Elle les voyait porter les canettes à leurs lèvres, voyait les glacières posées près d'eux. C'étaient des gens riches, assez riches pour passer la journée allongés sur la plage et ne pas être obligés de travailler. Elle décida de traverser et de se promener un peu. Elle ne pouvait pas rester assise là.

Elle n'était pas à trente mètres des toilettes publiques quand elle sentit le regard des hommes sur elle. Elle avait fourré ses vêtements dans son sac à main, mis ses lunettes de soleil, et elle marchait lentement, regardait autour d'elle. Le maillot de bain ne ressemblait en rien à celui d'Alesandra, mais Fay l'emplissait, avait l'impression qu'il était même un peu juste, maintenant qu'elle avait pris du poids.

Elle se souvint de ce que Sam lui avait répondu, quand elle lui avait demandé pourquoi il était si fou d'elle, une nuit, alors qu'ils étaient au lit et qu'elle avait posé la tête contre sa poitrine : *Rien ne vaut une jolie femme comme toi. Ton parfum, le parfum de tes cheveux. Le simple fait de te toucher. N'importe quel homme donnerait beaucoup pour ça.* Elle ne savait pas si c'était vrai. Peut-être était-ce vrai seulement pour Sam.

« Hé, chérie, t'as pas trop chaud ? »

Elle s'arrêta, regarda qui s'adressait à elle. Un grand type maigre, aux jambes aussi blanches que le ventre d'une perche morte, avec un chapeau à la con, était allongé sous un parasol, une canette de bière sur l'estomac. Ses côtes saillaient. Sa poitrine était glabre, étroite, comme s'il était gravement malade.

« Ça va », dit-elle, puis elle reprit son chemin.

« Tu peux venir te rafraîchir ici, avec moi, si tu veux, dit-il. J'ai plein de bière là-dedans. Le nectar des dieux, nom de Dieu », ajouta-t-il, en caressant sa glacière comme si c'était son chien fidèle.

Elle ne se retourna pas.

« Va te faire enculer », marmonna-t-il.

Elle s'arrêta. Il la fixa, effrayé. Elle revint sur ses pas.

« Va te faire enculer ? C'est ça que tu as dit ? Va te faire enculer toi-même, putain de fumier. »

D'un coup de pied, elle lui projeta du sable sur le visage ; il crachota et renversa sa bière. Connard. Il n'avait sûrement pas l'âge pour pouvoir acheter de la bière, en plus. Il avait une gueule à habiter dans le coin et à trouver ce qu'il voulait sans qu'on lui pose de questions. Elle poursuivit son chemin.

Il ne faisait plus aussi chaud. Le soleil baissait toujours, dans le ciel, et l'eau était devenu bleu pâle. Toute cette eau. Comme le lac de

Sardis lui semblait petit, maintenant. Ici, Sam, dans son bateau, ne serait qu'un point minuscule. Elle aurait voulu être encore auprès de lui. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à lui et de se demander ce qu'il ressentait. Il n'avait jamais dit clairement qu'il l'aimait, mais elle en était sûre, vu la qualité de ses regards, les gestes qu'il avait pour elle, sa manière de l'embrasser, comme si chaque baiser était un plaisir énorme. Elle finit par se dire que, maintenant, il fallait aller de l'avant, qu'elle cesse de penser à tout ça, parce que c'était fini et qu'elle n'était plus là-bas. Elle était ici, maintenant. Peut-être même pour longtemps.

Elle poursuivit son chemin entre l'amoncellement des corps allongés, quelques-uns à plat ventre et les yeux fermés, puis elle passa devant des groupes de jeunes filles étendues comme des cadavres, les jambes écartées. Des enfants, sur des radeaux pneumatiques, pataugeaient dans l'eau peu profonde, sous le regard attentif des mères. Un jour, si tout se passait bien, elle ferait comme elles.

La plage paraissait interminable. À perte de vue, des gens, des parasols, des enfants qui couraient, des pliants en toile posés sur le sable et, dans le ciel, des cerfs-volants dansaient en planant. Elle s'arrêta et les contempla pendant quelques instants, jouant à repérer leurs propriétaires en suivant du regard les fils qui les rattachaient à eux.

« D'ici, on pourrait croire qu'il n'y a pas assez de vent, pas vrai ? » dit une voix.

Elle tourna la tête.

« Pardon ? »

— Il y a sûrement plus de vent là-haut qu'ici. »

Un jeune type souriant. Elle lui rendit son sourire.

« Sûrement, dit-elle. En tout cas, il n'y en a pas beaucoup ici, c'est vrai.

— Tu as chaud ? »

— Un peu. »

Il fit légèrement glisser son siège et dit : « J'ai plein d'ombre, là-dessous, si tu veux te mettre un peu à l'abri du soleil. Il y a même une serviette pour toi. »

Elle le regarda attentivement. Il était bronzé, trapu ; ses bras, ses jambes et sa poitrine étaient robustes. Ses cheveux étaient aussi noirs que du charbon et il avait les yeux marron. Elle ne risquait rien, en plein jour, sur la plage. Il y avait trop de gens, tout autour. Et, de toute façon, il avait l'air bien.

« Viens t'asseoir », dit-il, et c'est ce qu'elle fit, pas trop près de lui, les fesses sur le bord de la serviette, mais sous le parasol, à l'ombre. Elle posa son sac à main sur la serviette et voulut prendre une cigarette, mais y renonça. Il fallait tenir encore un peu.

« J'ai un autre siège, dans le monospace, dit-il.

— Oh non, ça va. Merci.

— Je m'appelle Chris, dit-il, la main tendue. Chris Dodd. » Elle lui serra la main. Ses doigts étaient chauds et elle sentit leur puissance. Il pressa légèrement sa main.

« Je m'appelle Fay Jones.

— Enchanté, Fay. Tu habites dans le coin ?

— Non, je... Je suis plus ou moins en vacances, dit-elle. J'étais simplement sortie faire un tour.

— On dirait que tu as plein de trucs dans ton sac à main. » Elle regarda son sac. Ses vêtements en débordaient un peu. Elle les rangea à l'intérieur.

« Seulement mes vêtements. Je viens de me changer. »

Elle se sentit rougir.

« C'est ce que je me disais », fit-il.

Il porta sa canette de bière à ses lèvres et sentit son regard. « Tu veux une mousse fraîche ?

— Une quoi ?

— Tu veux une bière fraîche ? »

Elle hésita. Elle ne voulait pas avoir l'air de profiter de la situation. Mais c'est lui qui l'avait proposé.

« Je veux bien, si tu en as assez, dit-elle. Je ne veux pas boire la dernière.

— Oh, merde, j'en ai des tas. Fouille là-dedans et donne-m'en une, pendant que tu y es, si ça ne t'embête pas. »

Elle se mit à genoux, se retourna et souleva le couvercle de la grosse glacière. Il y en avait une caisse entière. Elle y plongea la main, et le froid fut si intense qu'il lui fit mal aux doigts.

« Bon sang, fit-elle.

— Froid, pas vrai ? J'ai mis du sel gemme dessus, ce matin. Ça les fait geler, mais pas tout à fait. »

Elle sortit deux bières, lui en donna une, ferma le couvercle. Il y avait une petite radio, sur une serviette, près de la glacière, qui diffusait de la musique country à faible volume. Elle ouvrit la bière, en but une gorgée ; elle était si froide qu'elle eut mal aux dents pendant un instant.

La cheville gauche du garçon était entourée d'un tatouage représentant des feuilles et des fleurs minuscules, rouges, bleues et jaunes.

« Où tu t'es fait faire ça ? demanda-t-elle.

— Ça ? À Philadelphie, quand j'étais dans les Marines. Deux de mes potes et moi, on s'est saoulé un soir, à Chinatown, et on a décidé d'aller chez le tatoueur. Eux, ils se sont faits tatouer des dragons sur les épaules, et moi, je me suis fait faire ça. Ils m'ont traité de dégonflé.

— C'est joli, dit-elle. Ça me plaît bien.

— Merci. Je l'aime bien, moi aussi. Il paraît qu'on se lasse des tatouages quand ils sont à un endroit où on les voit tout le temps, sur l'avant-bras, par exemple. C'est pour ça que je l'ai fait faire là. »

Elle but une gorgée de bière, tendit la main vers son sac. Elle écarta ses vêtements, fouilla dedans pour trouver son paquet de cigarettes et son briquet.

« Ça se fait avec une aiguille ?

— Ouais.

— Ça fait mal ?

— Ça fait un mal de chien. Mais il ne faut pas bouger, sinon le tatoueur rate le dessin. »

Elle alluma une cigarette, posa le paquet et le briquet sur la serviette. Puis elle les ramassa et les lui tendit.

« Tu en veux une ? »

Il agita la main.

« J'ai fini par arrêter, il y a deux ans, merci tout de même. Je fume un cigare de temps en temps. Ça peut pas me faire tellement de mal. Mais j'ai vraiment envie de cigarettes, quand je bois de la bière. Tu fumes depuis combien de temps ? »

Elle ramena ses pieds vers elle, forma un petit cercle avec ses jambes, posa sa bière entre elles.

« Oh, de temps en temps, depuis à peu près deux ans. Mais, maintenant, je fume plus qu'avant.

— Normal. »

Elle avait toujours du mal à parler à un inconnu, dont elle ne savait rien. Il semblait sympathique et gentil, mais elle ne savait pas quoi dire. Pendant un moment, elle se contenta de boire sa bière, de fumer sa cigarette et de regarder les gens.

« Tu viens d'où ? demanda-t-il.

— Du nord. Autour de Batesville et d'Oxford.

— Tu es en vacances, alors ?

— Plus ou moins. Je suis chez quelqu'un, pour quelque temps. J'essaie de décider si j'ai envie de rester.

— Où tu aurais envie d'aller ? »

Elle se tourna vers lui.

« Comment ? »

Il était appuyé contre le dossier de son siège de toile, les jambes tendues, sa bière glacée sur le ventre.

« Où tu aurais envie d'aller, si tu ne restais pas ici ?

— Pour le moment, je ne sais pas vraiment, dit-elle. Je me suis seulement dit que j'allais venir ici, voir si ça me plaisait. C'est pas comme je l'imaginais. »

Il se redressa, ramena les pieds contre le siège, tint sa bière à deux

maines entre ses genoux.

« Comment ça ? »

— Je ne sais pas, dit-elle. Je croyais seulement que ça serait différent. Je ne croyais pas qu'il y aurait autant de gens. Toute cette circulation. »

Il but une gorgée de bière et regarda la foule.

« Il y a beaucoup de monde, ici, le week-end, dit-il en hochant la tête. Cette ville vit du tourisme. Tu as vu toutes les boutiques de coquillages et de gadgets en tout genre ? »

— Non, fit-elle.

— Il y a un peu de tout, ici. Des boutiques de T-shirts, de souvenirs, des tatoueurs, des boîtes de strip-tease, des restaurants. Tout ce que tu veux. »

Elle but une gorgée de bière et tira sur sa cigarette.

« D'après toi, c'est difficile de trouver du travail, ici ? »

Il mit ses lunettes de soleil. Elle sentit qu'il l'observait.

« Tu cherches quoi comme travail ? »

— Je ne sais pas. Je n'ai pas vraiment le choix. J'ai rencontré une fille, mais je ne sais pas si j'ai envie de faire ce qu'elle fait.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? »

Fay le regarda.

« Elle est danseuse.

— Comment ça, danseuse ? Ici, à tous les coups, c'est pas de la danse classique.

— Elle est strip-teaseuse », dit Fay.

Il baissa la tête, parut réfléchir pendant quelques instants.

« Il y a sûrement des tas de filles qui croient qu'elles sont obligées de faire ça, dit-il. Ça permet sûrement de gagner facilement de l'argent.

— C'est ce qu'elle a dit.

— Par ici, il y a des boîtes qui sont dures, tu sais.

— Dures comment ? »

— Vachement dures. Ça m'étonnerait que les filles soient bien traitées. Je suis allé dans ce genre de boîte, aux Philippines. Et à Washington. Il y a des années, quand j'étais dans l'armée. Je ne te connais pas assez bien pour te donner un conseil mais, si je devais t'en donner un, je te dirais de rester le plus loin possible de ces endroits. »

Elle garda le silence pendant quelques instants. Et elle ne savait pas vraiment pourquoi elle lui avait raconté tout ça.

« Tu aimes nager ? demanda-t-il.

— Un peu.

— Merde, dit-il, le regard rivé sur un groupe d'enfants qui jouaient au bord de l'eau. Tu pourrais faire le ménage dans un hôtel, avant de te résigner à faire ça. »

Elle se contenta d'acquiescer. Un petit garçon, devant elle, remplissait lentement un seau de sable, le vidait, recommençait.

« Quel âge tu as ? demanda Chris. Si tu permets. »

Elle lui sourit, leva sa bière.

« Quel âge tu me donnes ? »

Il l'examina d'un œil critique, se caressa le menton de deux doigts.

« Oh, je dirais... dix-neuf ou vingt ans.

— J'ai dix-sept ans, dit-elle.

— Tu m'as eu.

— Je suis grande, pour mon âge.

— Sûrement. Tu as déjà fini tes études secondaires ?

— Je ne les ai jamais finies. Je n'ai jamais eu l'occasion de les finir. »

Il se plongeait à nouveau dans le silence. Elle écrasa sa cigarette dans le sable, but le reste de sa bière, posa la canette entre ses jambes.

« Tout à l'heure, j'ai essayé d'acheter de la bière et des cigarettes, et on a refusé de me les vendre. Je ne savais pas qu'il fallait avoir dix-huit ans. Personne me l'a jamais dit.

— Tu as mangé ? demanda-t-il.

— J'ai pris un petit déjeuner.

— Tu as faim ?

— Je suis sur le point de mourir de faim, dit-elle.

— Tu aimes les huîtres ? »

Il lui sembla qu'Amy en avait fait frire, un soir, les avait enduites de farine de maïs jaune, comme les filets de poisson-chat, les avait mises dans un poêlon en fonte, où l'huile grésillait et crachotait.

« Je crois que j'en ai mangé une fois, dit-elle.

— Bon, écoute... » Il porta sa bière à ses lèvres, la termina, mit la canette dans un sac en plastique. « J'avais l'intention d'aller dans ce bar, un peu plus loin, et d'en manger une douzaine, dans un moment, mais comme tu m'as donné faim, je pourrais aussi bien y aller tout de suite. Tu vas t'habiller et je t'invite à dîner. »

Elle hésita. Elle avait l'impression d'être couverte de sable. Mais elle croyait qu'il y avait un robinet, là-bas, si bien qu'elle pourrait laver ses pieds et ses jambes.

« Tu en es sûr ? Je ne veux pas te déranger.

— De toute façon, j'étais pratiquement sur le point de partir. Il y a des crevettes et des steaks, si tu n'aimes pas les huîtres.

— Bon, dans ce cas, donne-moi le temps de me changer », dit-elle.

Ils se levèrent.

« Je vais remettre tout ça dans le monospace », dit-il. Il montra la rue. « Mon monospace est juste là. Le noir, tu le vois ? »

Elle regarda.

« Je le vois.

— Rejoins-moi quand tu seras prête. Je ferai tourner le moteur et je mettrai l'air conditionné.

— Tu ne veux pas que je t'aide à transporter tout ça ?

— Je m'en occupe. Je n'aurai pas besoin de plus de deux voyages.

— O.K. », dit-elle, et, soudain, elle reprit confiance. Il accepterait sûrement de s'arrêter quelque part et d'aller acheter des cigarettes à sa place. Elle marcha vite, sur le sable. Elle se retourna une fois et s'aperçut qu'il la regardait. Elle lui fit signe de la main.

Il faisait frais et sombre dans le restaurant, et les murs lambrissés s'ornaient de filets de pêche, de poissons naturalisés, de coquillages et d'ancres anciennes. Le serveur les conduisit jusqu'à une table proche du fond, près d'une baie vitrée donnant sur le port, où tous les bateaux étaient amarrés. Ils étaient installés depuis moins d'une minute quand le serveur réapparut et leur demanda ce qu'ils voulaient boire. Elle regarda Chris, qui hocha presque imperceptiblement la tête, et elle commanda une bière. Chris demanda un margarita glacé et le serveur disparut. Elle regarda autour d'elle.

« Pas beaucoup de monde, hein ?

— Il est tôt, dit-il. À 8 heures, il y aura la queue sur le parking. »

Il prit sa carte et la regarda. Elle sortit ses lunettes de son sac à main et les mit.

« On ne demande pas l'âge des gens, dans les restaurants ? » dit-elle. Elle prit sa carte et l'ouvrit.

« Tu es sur la côte, maintenant », répondit-il simplement.

Les boissons arrivèrent et le serveur se tint prêt, son carnet et son stylo à la main.

« Vous pouvez nous donner quelques minutes ? dit Chris. Et on pourrait avoir un cendrier, s'il vous plaît ?

— Oui, monsieur, certainement dit-il, et il partit en chercher un.

— Bon, je sais ce que je vais manger, dit Chris. Je vais prendre une ou deux douzaines d'huîtres et peut-être une tasse de gumbo.

— Qu'est-ce que c'est ? »

Il leva la tête, fixa un endroit situé juste au-dessus de la tête de Fay.

« Bon, c'est du riz, des crevettes, de l'okra. C'est un peu comme une sauce marron, avec tous ces trucs dedans. »

Le serveur apporta un cendrier et le posa.

« Tu crois que j'aimerai ça ? demanda-t-elle.

— C'est très bon. Si tu n'aimes pas ça, tu pourras commander autre chose. »

Elle n'osait pas prendre sa bière devant le serveur, de peur qu'il lui

demande son âge.

« Tu veux que je commande pour toi ? demanda Chris.

— Ouais. Pourquoi pas ? Je crois que je vais essayer le gumbo.

— Je vais aussi te commander des huîtres. »

Il en commanda deux douzaines, ainsi qu'une tasse et un bol de gumbo. Il leva son margarita et elle prit sa bière, et ils trinquèrent.

« Cet endroit te plaît ? » demanda-t-il.

Elle hocha la tête, esquissa un sourire.

« J'aime la vue sur la mer. Tu sais à qui appartiennent tous ces bateaux ? »

Il but une gorgée de margarita, se tourna vers eux.

« À des gens. Il y a des bateaux qui pêchent les crevettes et les huîtres. Ceux qui sont hauts et ont une plate-forme, ce sont des bateaux de pêche sportive. Ils emmènent les gens pêcher dans le golfe pour une journée, six heures ou aussi longtemps qu'ils le veulent. C'est une grosse industrie, ici. Et il y a des gens qui vivent à bord de ces voiliers.

— Qu'est-ce que tu fais ? » demanda-t-elle.

Il regarda son margarita, le tourna avec sa paille. Il le prit et en but une gorgée.

« Je suis pilote, dit-il.

— Pilote ?

— Pilote d'avion. Je travaille pour une société de Gulf Shores, dans l'Alabama. »

Elle était en contemplation devant lui, et il s'en aperçut quand un sourire apparut sur ses lèvres.

« Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il. Tu n'as jamais rencontré de pilotes ?

— J'ai vu ceux qui traitent les récoltes. Quel genre d'avion tu pilotes ?

— J'ai traité les récoltes, autrefois. En ce moment, je remorque des calicots.

— Des calicots ?

— Ouais. Tu sais, ces longues banderoles où on peut lire : Dînez chez Joe, ce genre de truc. Tu en as déjà vu, pas vrai ?

— Je ne crois pas.

— Je fais deux passages au-dessus de la plage, je rentre, je décroche celle que je viens de remorquer et j'en accroche une autre. Je fais ça toute la journée. »

Ça ne semblait pas lui plaire et elle se demanda pourquoi. Elle trouvait ça passionnant.

« Tu n'aimes pas ça ? » demanda-t-elle.

Il but une longue gorgée de margarita, posa son verre. Il fixa la table pendant quelques instants, puis leva la tête.

« Il y a des tas de choses qui me plairaient davantage, dit-il. Mais

je vole. »

De nouveaux clients arrivaient, maintenant. Plusieurs d'entre eux s'arrêtèrent au bar, près de l'entrée, et elle les regarda. C'étaient surtout des gens d'un certain âge, et elle en avait déjà vus beaucoup, ici. Elle but une gorgée de bière.

« J'ai de l'argent, dit-elle. Tu voudras bien aller me chercher des cigarettes, tout à l'heure ? »

— Qu'est-ce que tu fumes ? Des Salem Light ? Je vais aller en chercher. »

Elle prit son sac à main.

« Attends, dit-elle. Je vais te donner de l'argent.

— Pas la peine. »

Il se leva et elle le regarda s'éloigner, s'aperçut qu'il boitait légèrement. Il disparut, puis le serveur fit rouler une petite table où leur commande était servie.

« Et voilà, madame », dit-il.

Il servit les huîtres ainsi que le gumbo et Fay regarda ce qui se trouvait devant elle. Des choses bizarres et incolores, dans des coquilles posées sur un lit de glace. Un quart de citron piqué sur une fourchette étroite. Un plat de sauce rouge près d'un sachet en papier plein de choses blanches et pâteuses. Elle regarda le serveur. Il disposait les couverts enroulés dans des serviettes en papier.

« Voilà, madame, deux douzaines d'huîtres, une tasse de gumbo, un bol de gumbo, désirez-vous autre chose ? »

— Eh bien, heu... fit-elle.

— Voulez-vous une autre bière ? »

Elle regarda celle qui, à moitié vide, se trouvait devant elle.

« Je veux bien.

— Et le monsieur ? Croyez-vous qu'il prendra un autre margarita ? Ça ne fait rien, je reviendrai tout à l'heure. »

Puis il plia sa table et s'éloigna.

Elle ne savait pas quoi faire de ce qui se trouvait devant elle. Il y avait, sur la table, un plat de biscuits qu'elle n'avait pas vu arriver. Elle décida d'attendre le retour de Chris, pour qu'il lui explique comment manger ces choses. Il réapparut une minute plus tard, faisant claquer un paquet de cigarettes sur la paume de sa main.

« Il n'y avait que des Salem dans la machine, dit-il. J'espère que ça ira. Sinon, on pourra s'arrêter plus tard dans une boutique.

— Merci, dit-elle, et elle mit le paquet dans son sac à main.

— Bon sang, ça a l'air bon, dit-il, puis il déplia sa serviette et la posa sur ses genoux. Oui, ça a l'air très bon. »

Il dégagea le citron piqué sur la fourchette, fit couler du jus sur les huîtres, puis il prit des biscuits. Il saisit la tasse en carton pleine de truc blanc, en versa un peu dans la sauce rouge. Elle le regardait. Il

leva la tête.

« Tu ne manges pas ?

— Je n'ai jamais mangé ça. »

Il la dévisagea pendant quelques instants.

« Ah. O.K., dit-il. Fais comme moi. Fais couler du jus de citron dessus. Mets un peu de horseradish dans ta sauce cocktail. Ouvre ton sachet de biscuits. »

Il se mit à manger. Elle fit ce qu'il lui avait indiqué. Quand il lui sembla qu'elle était prête, elle tenta de piquer une huître avec sa fourchette, mais en vain.

« Il faut la décoller un peu, dit-il. Tiens, regarde-moi. » Il en sortit une, la passa dans la sauce, la fourra dans sa bouche et mordit dans un biscuit. « Bon sang, c'est vraiment bon », ajouta-t-il, la bouche pleine.

Il prit son verre, le leva à l'intention du serveur, qui se trouvait à l'extrémité opposée de la salle, et continua de manger. Elle voyait qu'il trouvait ça très bon, mais ne comprenait pas pourquoi. Pour elle, on aurait dit des boyaux, ou un genre de truc comme ça.

Finalement, elle sortit une huître de sa coquille, la fit tomber dans la sauce, faillit rater son coup. Elle éprouvait du dégoût. Elle hésita à mettre cette chose dans sa bouche. Il la regardait. Elle tenait l'huître à la hauteur de ses lèvres, la fixait.

« Il faut s'habituer », dit-il.

Elle la remit dans la coquille.

« Je crois que je ne peux pas manger ça, dit-elle. On dirait un ver.

— Un *ver* ?

— Quelque chose comme ça. Ça n'a pas l'air mangeable. »

Il se pencha à nouveau sur son assiette.

« Bon, si tu ne les manges pas, je le ferai. Tu devrais goûter le gumbo. »

Elle tira jusqu'à elle le bol en porcelaine posé sur une soucoupe et en huma le contenu. Un bouillon riche, du riz et des crevettes minuscules qu'elle pouvait prendre avec sa cuiller. Elle en mangea une bouchée et trouva cela délicieux. Il y avait comme des feuilles, dedans.

« Ça ne sera pas suffisant, dit-il. Tu devrais commander autre chose. Comment tu trouves le gumbo ?

— Formidable, dit-elle, ouvrant un nouveau sachet de biscuits. C'est vraiment bon.

— On devrait commander des crevettes, pour l'accompagner. J'ai peur que ça ne fasse pas assez.

— Si tu veux », dit-elle.

Il appela le serveur, lui donna son plateau vide, prit celui de Fay, qu'il posa devant lui, puis commanda une livre de crevettes bouillies et se remit à manger. De temps en temps, il levait la tête et lui

souriait. Elle mangea le gumbo et les crevettes arrivèrent au moment où elle terminait. Derrière la baie vitrée, la lumière baissait et les bateaux étaient moins nets, dans le port, les mâts presque invisibles dans l'obscurité. Quand elle regarda à nouveau dehors, les gens quittaient la plage. Il ne but rien d'autre, mais elle prit deux bières de plus. À un moment donné, le serveur arriva, alluma une bougie et débarrassa la table. Il apporta l'addition et Chris lui donna une carte de crédit. Les clients étaient de plus en plus nombreux et il y avait de plus en plus de bruit.

Puis, à un moment donné, il l'entraîna dehors, en la tenant par la main, et elle éprouva ce qu'elle éprouvait quand elle sortait avec Sam et qu'il la ramenait à la maison. Presque. Le monospace avait des sièges à haut dossier, souples et profonds, et à la radio, le son des violons cristallins accompagné par les frottements doux des balais sur la cymbale la berçaient. Ils roulaient sur la route nationale, regardaient les lumières et les villas, passèrent devant la maison natale de Jefferson Davis, avec sa longue clôture blanche et les grands arbres qui se dressaient dans le parc. Il prit une nouvelle bière dans la glacière. Elle avait une cigarette allumée à la main. La route les éloignait de la ville ; une piste sablonneuse toute lisse, des maisons un peu en retrait, des chevaux dans les pâturages et l'odeur de l'océan qui entrait par les vitres baissées. Le monospace filait comme un gros bateau, étouffait les cahots, et il parlait, et elle parlait, et la nuit s'étendait devant elle et elle ne se faisait plus de souci, maintenant, elle était simplement heureuse d'être à nouveau avec quelqu'un qui s'occupait d'elle, lui faisait comprendre que tout irait bien, à présent, qu'elle pouvait se détendre, qu'elle était en de bonnes mains. Reconnaissante, elle se pencha et l'embrassa. Ses yeux, fixés au-delà du pare-brise, sur les arbres qui passaient, brillèrent.

Il était en elle quand elle se réveilla. Le plafonnier brillait faiblement, et la première chose qu'elle vit, ce fut le sommet de son crâne, qui montait et descendait, masquant régulièrement la lumière. Au début, elle fut terrifiée, puis la fureur s'empara d'elle. Elle tenta de le repousser, mais il posa un avant-bras aussi dur que l'acier sur sa gorge et, quand elle tenta de le repousser à nouveau, il lui coinça la tête contre l'accoudoir et lui interdit de bouger, mais de toute façon elle ne pouvait pas. Son souffle se fit plus haletant, tout contre son oreille. Et, un instant plus tard, il vint à bout de l'acte. Il leva la tête, se serra contre elle et elle lui dit :

« Putain de minable. »

Il resta immobile un court instant, puis il se retira d'elle au

moment où elle tentait de plonger ses ongles dans ses yeux. Il la gifla, la repoussa. Il tendit la main vers son short et ses sous-vêtements. La poignée du cric dépassait de sous le siège avant et elle tendit la main, s'en empara et saisit sur le visage du jeune homme une expression d'étonnement ; le coup qu'elle lui donna projeta sa tête contre la moquette brune qui habillait les parois de la voiture. Du sang coula de sa bouche, il cracha une dent, tenta de prononcer un mot, mais elle frappa une nouvelle fois et il resta immobile, allongé, nu, sur le côté, un pied encore enfilé dans son caleçon ; sa bite minuscule se rétractait, luisante, et gouttait encore.

Il s'était contenté de lui retirer son short et sa culotte. Elle portait toujours une de ses sandales. Elle trouva l'autre sur le sol, l'enfila, puis la retira, se débarrassa de l'autre, enfila sa culotte et son short, glissa à nouveau ses pieds dans ses sandales. Comment sortir ? Elle vit la poignée de la portière, tira dessus, mais en vain. Elle tira plus fort, tout un panneau du monospace coulissa. Elle ne comprenait pas comment elle était arrivée là. Elle ne savait absolument pas où ils étaient.

Elle descendit sur le sable. Une brise fraîche soufflait et elle aperçut des monticules de sable parsemés de hautes herbes. Au-delà, ça devait être l'océan, tellement il faisait noir. Les lumières, de l'autre côté, étaient très loin.

Il lui fallut une minute pour retrouver son sac à main. Il était près du siège avant et elle en vérifia le contenu, à la lumière du plafonnier, pour s'assurer que son argent s'y trouvait toujours. Manifestement, ce n'était pas un voleur. Elle sentait dégouliner le sperme qu'il avait laissé en elle. Elle remit ses affaires dans son sac à main, puis s'aperçut que la clé était restée sur l'antivol. Elle le regarda. Un filet de sang coulant de sa lèvre inférieure imprégnait la moquette. Mais il respirait – de petites bulles de sang se formaient. Néanmoins, elle eut très envie de le frapper à nouveau.

Finalement, elle le traîna par les pieds jusque sur le sable. Elle laissa ses vêtements à l'arrière du monospace.

Elle ferma la portière, claqua celle du passager, puis alla prendre sa place au volant. Encore une raison de remercier Sam.

Le moteur démarra au premier tour de clé. Elle chercha le commutateur des phares, le trouva, les alluma. Elle savait que R était la marche arrière, D la marche avant. L'accélérateur à droite, le frein à gauche. Elle mit la marche arrière, recula jusqu'au moment où les phares l'éclairèrent, ainsi que les traces nettes laissées par les pneus, quand il était arrivé. Pendant un instant, elle envisagea de l'écraser. Mais elle plaça le sélecteur sur D et appuya sur l'accélérateur. Elle regarda la jauge. Le réservoir était pratiquement plein.

Elle se réveilla dans le monospace, au bord de la plage. Il ne faisait pas encore jour, mais l'aube apparaissait à l'horizon. Elle laissa délibérément les phares allumés. Et elle regretta de plus en plus, lorsqu'elle s'engagea dans la rue, de ne pas lui avoir fait plus de mal. Pensa à sa présence en elle, à l'endroit où Sam avait mis son bébé.

Il n'y avait presque pas de circulation. Elle traversa la chaussée sans la moindre difficulté, gagna le carrefour et commença à monter la côte.

Elle mit une demi-heure à regagner la caravane et, quand elle entra dans la cour, la voiture était là, près d'un joli pick-up neuf, et elle vit que la lumière était allumée dans la pièce du fond, où elle avait dormi. Il faisait jour, maintenant et elle tendit l'oreille. Un faible grincement.

Elle gagna l'arrière de la caravane où un velux était entrouvert. La caravane oscillait tout doucement et elle entendit un homme dire :

« Nom de Dieu, chérie, *putain*, chérie. »

Elle retourna dans la cour et gagna la table de pique-nique. Elle était couverte de rosée ; Fay sortit de son sac sa culotte de maillot de bain et essuya la place où elle avait l'intention de s'asseoir. Elle s'assit. Elle ouvrit le paquet de cigarettes que Chris Dodd lui avait acheté, en choisit une, sortit son briquet, l'alluma. Elle était préoccupée de savoir si les enfants étaient à l'intérieur, eux aussi.

Un peu plus tard, elle eut la nausée, gagna le bord de la rue, s'appuya contre un arbre et vomit. Elle s'essuya la bouche, tira sur sa cigarette et reprit le chemin de la table de pique-nique. Elle n'avait pas envie de rester assise là et d'entendre, mais elle était fatiguée et il fallait qu'elle s'asseye quelque part. Elle gagna l'un des coins de la cour, mais elle entendait toujours les grognements et les halètements. Et elle ne voulait pas s'asseoir par terre. Elle retourna près de la table, s'assit et attendit qu'ils aient fini de baiser.

Au bout d'un moment, la caravane se remit à osciller tout doucement. Elle prit ses cigarettes dans son sac à main et les posa sur la table, près d'elle. Le soleil se levait.

Il était presque 7 heures quand un homme sortit, un type d'un certain âge, en bottes de cow-boy, jeans, chemise à carreaux et

Stetson. Il souleva son chapeau en la voyant, monta dans le pick-up et s'en alla. La plaque d'immatriculation indiquait qu'il venait du comté de Hinds.

Fay voulut se lever. Elle ne se sentait pas bien. Elle espérait que Reena l'autoriserait à s'allonger à nouveau, et qu'elle pourrait se reposer. Mais un autre pick-up arriva et s'arrêta près de la voiture. Un homme en descendit, lui adressa un bref regard, puis gagna la porte de la caravane et frappa violemment. Elle entendit Reena dire quelque chose, puis l'homme ouvrit la porte et entra. Il ferma derrière lui. Moins d'une minute plus tard, il y eut des cris, des chocs sourds, comme des objets qui tombaient, puis un bruit qui évoqua celui d'un corps heurtant le plancher. Ensuite, ce fut le silence. L'homme sortit, de l'argent à la main. Il fixa longuement Fay, qui ne put détourner les yeux. Il était de petite taille, cheveux noirs coiffés en arrière et plaqués sur le crâne et, debout sur la marche de la caravane, il compta son argent, puis il leva la tête.

« J'ai du boulot pour une jolie fille comme toi. Du blé facile. Tu pourrais sûrement te faire trois cents dollars par nuit. »

Elle se contenta de secouer stupidement la tête. Il fourra l'argent dans sa poche, lui adressa un clin d'œil, monta dans le pick-up et démarra.

Elle était terrifiée, maintenant. Elle gagna la porte et la poussa. Reena était sur le sol, vêtue d'une robe de chambre rouge, se hissait sur un bras, tentait de se redresser.

Quand elle vit Fay, elle baissa la tête et secoua ses boucles brunes. « Oh, merde », dit-elle.

Fay l'aida à se mettre à genoux, puis à se dresser sur une jambe, et les doigts de Reena, qui prit appui sur elle, s'agrippèrent à son bras. Elle la conduisit jusqu'à la table et l'aida à s'asseoir sur un banc. Il y avait une tache colorée, sur la joue de Reena, et une bosse grossissait sous l'un de ses yeux. Elle posa les coudes sur la table et se pencha, la tête baissée. Elle se redressa le temps de dire :

« Apporte-moi le whisky qui est dans ce placard. »

Fay alla l'ouvrir. Il y avait de la tequila, du bourbon, du gin. Elle prit une bouteille de Jim Beam à moitié vide, regarda dans le placard voisin et y trouva des verres. Elle les posa sur la table et Reena s'appuya contre le dossier du banc, ouvrit la bouteille, prit un verre et se servit.

« Tu en veux ? »

Fay fit non de la tête, la regarda boire une rasade de whisky sec. Reena grimaça, puis s'en servit un deuxième. Elle se tourna, sur le banc, et sirota le deuxième verre d'alcool. Elle regarda Fay.

« Sois gentille, va chercher mes cigarettes et mes allumettes dans la chambre. Si tu veux bien. »

Fay se leva et y alla. Les couvertures des deux lits étaient en désordre, il y avait des verres et des bouteilles de bière. Il y avait, dans les cendriers, des mégots de minces cigarettes roulées à la main.

« Apporte-moi un roach, cria Reena.

— Un quoi ?

— Les roaches qui sont dans le cendrier. Je sais qu'il y en a deux ou trois. Prends-m'en un. »

Fay en choisit un qui faisait à peu près deux centimètres et demi. Elle prit les cigarettes et les allumettes, les apporta.

« Merci », fit Reena.

Elle glissa le roach entre ses lèvres, sortit une allumette de la boîte, la gratta, approcha la flamme vacillante de l'extrémité du joint et l'alluma. Quand elle souffla la fumée, Fay reconnut l'odeur. Ce que les jeunes gens lui avaient fait fumer, dans le mobile home. Elle se souvenait encore comme elle se sentait mal, cette nuit-là, quand elle s'était réveillée.

Reena tira trois bouffées et proposa le joint à Fay, qui refusa. Reena baissa la tête et tira dessus jusqu'au moment où il ne resta plus qu'un minuscule morceau de papier fumant, qu'elle devait tenir entre le pouce et l'index. Puis elle le posa dans le cendrier et souffla un énorme nuage de fumée. Elle versa du whisky dans le verre.

« Est-ce que je suis horrible ? demanda-t-elle.

— Tu vas avoir un œil au beurre noir, dit Fay. Qui est ce type ? »

Reena eut un geste méprisant de la main.

« T'as pas besoin de savoir qui est ce type.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il voulait de l'argent et il l'a eu, en plus. Ce fils de pute. J'aurais voulu que Chuck soit là.

— Même avec l'autre mec qui était là ?

— Quel autre mec ?

— Celui qui avait un chapeau de cow-boy.

— Où tu l'as vu ?

— Je l'ai vu sortir. J'étais assise à la table de pique-nique.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— Rien. J'étais assise, c'est tout.

— Merde, dit Reena. J'étais sur le point d'aller me coucher quand ce con est arrivé. Tu es sûre que tu ne veux pas un verre ?

— J'ai déjà trop bu hier soir. Tu ne veux pas que je t'aide à te coucher ? »

Reena agita une main tremblante et but une nouvelle gorgée de whisky.

« Je ne peux pas aller me coucher maintenant. Je suis en train de me saouler. Maintenant, je ne pourrai pas dormir avant des heures. Si ce connard m'avait laissée tranquille, je serais en train de dormir.

Qu'est-ce que tu as fait ? Je suis rentrée juste après la tombée de la nuit, et tu avais disparu.

— Je suis partie, répondit Fay. Je n'avais presque plus de cigarettes et j'avais faim. Après, je suis allée sur la plage et j'ai rencontré un type. Il m'a invitée à dîner.

— Ouais ? »

Reena la dévisagea et parut troublée.

« Ouais ? répéta-t-elle.

— J'ai bu plein de bière et j'ai dû m'endormir. Je me suis réveillée et il était sur moi. Il m'avait pénétrée.

— Bon Dieu, souffla Reena. Les hommes sont minables.

— Je lui ai cassé quelques dents.

— Bien.

— Et je l'ai laissé à poil à l'endroit où il m'avait emmenée. »

Reena sourit. « Vraiment ?

— J'ai ramené son monospace par ici et je l'ai abandonné. »

Reena regarda le verre, y versa une nouvelle rasade de whisky. Elle le fit tourner dans sa main puis, immobile, se contenta de le regarder.

« Ça m'est arrivé aussi, un jour, dit-elle. Je rentrais chez moi, une nuit, après le boulot. J'ai même pas appelé la police. » Elle leva la tête. « Une fille comme moi, c'est facile de m'avoir et de faire ce qu'on veut de moi. »

Au bout d'un moment, Reena se leva et fit du café, mais resta au whisky jusqu'au moment où la bouteille fut vide. Quand elle eut terminé, elle se servit du gin, y ajouta quelque chose, sirota le mélange. Fay but une tasse de café et Reena prit une casserole, l'emplit d'eau, fit cuire quatre œufs. Elles les pelèrent, les mangèrent avec du sel et du poivre. Ensuite, elles retournèrent dans la chambre minuscule, se déshabillèrent, s'allongèrent et s'endormirent.

À 2 heures, Chuck appela Reena et les réveilla. Fay ouvrit les yeux, la vit se lever, enfiler une robe de chambre et sortir. Elle resta immobile, le drap sur la tête, entendit les voix des enfants qui jouaient dans la cour. Elle comprit soudain qu'elle devait quitter cet endroit et partir ailleurs, mais elle ne pouvait guère envisager de bouger pour le moment. Donc elle se rendormit pendant qu'une dispute éclatait. Comme ça lui était si souvent arrivé.

Elle se réveilla finalement, et se dit qu'il faudrait qu'elle aille chercher sa valise dans le bois. Elle contenait des vêtements de rechange et des sous-vêtements propres. Elle se sentait terriblement

sale et elle avait la sensation d'avoir repris les habitudes de vie qu'elle avait avant de rencontrer Sam.

Comme elle l'avait prévu, quand elle sortit de la chambre, tout le monde était parti. Elle alla mettre ses sandales, se fraya un chemin entre les buissons, derrière la caravane, retrouva le matelas appuyé contre les caisses, récupéra sa valise, la rapporta dans la caravane, l'ouvrit sur le lit de Reena, en sortit quelques vêtements, des sous-vêtements propres, un ruban pour ses cheveux. Elle ferma la porte, trouva du savon, et debout, nue, devant le petit évier, elle se lava du mieux possible, puis enfila ses vêtements propres. Ensuite, dans le même petit évier, elle lava ses sous-vêtements, son short, son chemisier et son maillot de bain, puis elle regarda par la fenêtre, qui se trouvait à l'arrière de la caravane, vit un fil à linge à la lisière des buissons. Elle y emporta ses vêtements, trouva des pinces à linge et les mit à sécher. Ciel crépusculaire, fin de journée, et elle pensa qu'ils ne sécheraient probablement pas avant la nuit.

Elle mangea du salami, qu'elle trouva dans le réfrigérateur minuscule. Il était racorni, desséché. Elle retourna s'asseoir à la table de pique-nique. Le jour déclinait ; elle entendait la circulation, sur la rue qui longeait la mer, et elle se demanda si le monospace y était toujours.

Elle était assise au même endroit quand la nuit tomba. Sa réserve de cigarettes baissait à nouveau, mais il n'y avait rien à faire, en réalité, sauf rester assise ici, fumer, regarder les phares des voitures qui montaient la rue et se demander si l'une d'entre elles était celle de Reena. Il y avait de la musique, quelque part, dans la rue, mais elle ne croyait pas que c'était la radio. On aurait plutôt dit un orchestre. Elle envisagea d'aller dans cette direction, simplement pour passer le temps.

Elle prit son sac. Elle trouverait peut-être une boutique où elle pourrait acheter quelque chose à manger.

Elle retourna dans la petite chambre, ferma sa valise, la posa sur le lit où elle avait dormi. De toute façon, il n'y avait pas grand-chose, dedans, aucun objet de valeur. Reena ne l'inquiétait pas, mais la tête de Chuck ne lui revenait pas. Son argent était dans son sac à main, qu'elle portait en bandoulière.

Elle avança sur le trottoir, guidée par la musique qui s'intensifiait. Avant d'arriver au carrefour, elle vit des voitures et des pick-up garés de part et d'autre de la chaussée, des gens qui allaient et venaient, dans une cour, sur la droite. La musique venait de là. Elle vit des gens danser, quelques-uns d'entre eux avaient à peu près le même âge

qu'elle. Deux jeunes guitaristes se tenaient sur la terrasse, de part et d'autre d'amplis noirs où des voyants lumineux rouges étaient allumés. Le batteur était derrière eux et elle s'arrêta une minute sous un arbre, regarda ce qui se passait. Tout le monde buvait de la bière et fumait des cigarettes. Une angoisse indéfinissable s'empara d'elle. Elle se demanda ce qui se passerait si elle retournait auprès de Sam. L'enverrait-il en prison s'il découvrait ce qu'elle avait fait ? Le seul moyen de le savoir était de rentrer et, si les choses tournaient mal, il serait alors trop tard. Il lui manquait terriblement. Et ce bébé qu'elle portait en elle, qu'est-ce qu'il deviendrait ? Il faudrait qu'elle ait un endroit, pour l'élever quand il viendrait, et il faudrait que ce soit un endroit où ils seraient en sécurité. Elle se souvint que sa petite sœur était née dans une vieille grange qu'ils avaient trouvée sur leur route, que sa mère était restée allongée deux jours sur un tas de paille, avec deux minces couvertures pour seul confort, sans pouvoir se lever, et qu'elle était terrifiée à l'idée que sa mère allait mourir. Il y avait longtemps, dix ou douze ans, peut-être. Elle ne connaissait pas l'âge exact de Dorothy. Et Gary. Elle pensait de moins en moins souvent à lui. Elle s'occupait de ses affaires. Avait vécu la bonne vie, avec Sam, pendant ces quelques mois. Elle pourrait toujours rentrer chez elle en stop. Mais ça ne ferait qu'alourdir le fardeau de sa mère. Elle ne pouvait pas rentrer, ni chez Sam ni dans sa famille. Il se passerait peut-être quelque chose. Demain, elle pourrait peut-être essayer de trouver du travail. Il fallait qu'elle fasse quelque chose. Elle ne pouvait pas rester dans cette caravane.

Elle s'éloigna de l'arbre, passa devant la cour, regarda les jeunes gens qui dansaient et écoutaient la musique. Il y avait plusieurs grills, elle sentit l'odeur de la nourriture qui cuisait et se mit à saliver. Elle vit quelqu'un retourner des hamburgers sur l'un des grills et les servir à des jeunes gens qui faisaient la queue, une assiette à la main. Elle passa, regarda. Quelques personnes lui firent signe, et elle répondit, sourit. Mais personne ne l'invita à se joindre à la fête et elle poursuivit son chemin toute seule, dans l'obscurité qui l'attendait, au-delà du dernier réverbère.

Le sable, près de l'eau, était lisse et mouillé et au loin, des lumières bougeaient. La plage était presque déserte, hormis quelques personnes toujours assises sur des serviettes, dans l'obscurité. Elle passa près de deux silhouettes qui gémissaient et semblaient lutter, sur le sable, la femme sur le dos, les jambes autour de la taille de l'homme dont les fesses blanches montaient et descendaient. Au bout d'un moment, elle trouva un endroit où il n'y avait personne, s'assit et scruta l'obscurité

de la nuit. Les cris des oiseaux étaient étouffés, maintenant, et il n'y avait que le bruit de la circulation, qui était un peu plus clairsemée, dans la rue. C'était dimanche soir et les gens rentraient chez eux, ils retourneraient au travail lundi, les enfants se remettraient à jouer dans leur cour.

Après s'être reposée, elle se leva, épousseta le fond de son pantalon, se laissa guider par les lumières au bout de la plage. Cafés, boutiques et stations-service. Elle marcha lentement, sans tenir compte des appels de jeunes gens qui, de temps à autre, au volant de pick-up et de voitures, se promenaient encore sur la rue qui longeait la plage. À un moment donné, une longue limousine marron s'arrêta près d'elle, la suivit pendant quelques instants mais, quand elle tourna la tête et la regarda, le verre fumé des vitres réfléchit son visage et sa silhouette déformées. Finalement, la voiture accéléra et s'éloigna.

Elle continua son chemin, regarda la plage. Elle était presque complètement déserte, maintenant et, de temps en temps, elle apercevait les ordures que les gens avaient laissées : gobelets en carton, boîtes de bière, sacs en plastique. Un petit chien trotta sur le sable, s'arrêta et la regarda pendant quelques instants, puis poursuivit son chemin et disparut dans le noir. Elle vit les lumières du port, devant elle, et comprit qu'elle était près du restaurant où elle avait dîné la veille au soir. Elle se souvint vaguement d'une station-service et de quelques boutiques, à proximité. Elle y trouverait sûrement quelque chose à manger.

Quand elle arriva au port, le vent s'était levé et des nuages noirs glissaient sur le ventre du ciel. Le tonnerre gronda au loin et les éclairs projetaient sur le ciel des lueurs tremblotantes. Il ne manquerait plus que la pluie. Elle accéléra un peu le pas.

Quand elle passa près du restaurant, elle s'aperçut qu'il n'y avait pas beaucoup de monde. Et elle ne voulait pas y retourner. Elle poursuivit son chemin.

Une station-service brillamment éclairée se dressait de l'autre côté de la chaussée. Elle vit des gens qui prenaient de l'essence et dans la vitrine, il y avait des publicités de marques de bière, une affichette indiquant : SANDWICHES. Il n'y avait pas beaucoup de circulation, quand elle vit une voiture qui arrivait. Le véhicule fit un appel de phares et, lorsqu'elle passa près d'elle, elle s'aperçut que c'était un fourgon de police. Elle crut que les stops allaient s'allumer, mais ils restèrent éteints. Peut-être avaient-ils déjà son signallement. Elle irait acheter un sandwich et quitterait cette grande rue. Elle n'avait pas envie de regagner la caravane de Reena à pied, mais elle ne savait pas quoi faire d'autre.

Trente mètres plus loin, elle atteignit le béton qui s'étendait devant la station, passa à l'écart de bidons pleins d'ordures, près desquels

deux gros chats déchiraient un sac de déchets que quelqu'un avait posé par terre. L'intérieur de la station était propre et clair et elle gagna immédiatement les grandes vitrines réfrigérées du fond, prit une boîte de soda, l'ouvrit et en but une gorgée. Elle regarda autour d'elle. Les autres vitrines réfrigérées contenaient de la bière, des jus de fruits, du lait. Elle passa devant elles, jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il y avait des sandwiches à la viande et au fromage, des chips sur des présentoirs et des barres coupe-faim sur des étagères. Elle prit une barre Mounds, un sachet de chips ordinaires, puis elle gagna une autre vitrine réfrigérée, posée sur une table. Il y avait, à l'intérieur, toutes sortes de sandwiches. Elle se pencha, vit qu'il y en avait au jambon, à la dinde, aux œufs et à la salade, au fromage pimenté, toutes sortes de choses à manger. Elle ouvrit la porte, en prit un gros au jambon et au fromage, puis emporta ses achats jusqu'au comptoir et fit la queue. Il y avait quelques personnes, devant elle, et un très jeune homme s'occupait de la caisse. Il semblait avoir quinze ou seize ans. Deux hommes, devant elle, payèrent leur essence, achetèrent de la bière et des cigarettes. Elle approcha, quand le deuxième eut terminé, posa ses achats, prit une profonde inspiration et dit :

« Salut. Ça va, ce soir ? »

Le jeune homme hocha la tête, eut un sourire timide.

« Ça peut aller. C'est tout ce qu'il vous faut ?

— Donnez-moi aussi un paquet de Salem Light, s'il vous plaît. »

Elle baissa la tête, chercha son argent dans son sac à main. Quand elle se redressa, il fouillait sur une étagère, au-dessus de sa tête, puis il y prit les cigarettes, les jeta sur ce qu'elle venait de poser sur le comptoir et se mit à taper ses achats. Il se redressa quand il eut terminé.

« Cinq dollars vingt-quatre, s'il vous plaît. »

Elle sortit un billet de dix et le lui donna. Il lui rendit la monnaie. Elle le remercia, sortit en sirotant son soda glacé et en se demandant où elle pourrait aller manger.

De retour sur le trottoir, elle regarda d'un côté et de l'autre. Elle vit, au loin, un panneau indiquant un arrêt d'autobus et prit cette direction. Des nuages d'insectes tournaient autour des réverbères installés en haut de grands pylônes et la circulation était à nouveau clairsemée, lente. À l'arrêt d'autobus, elle trouverait un banc pour s'asseoir et manger. Elle ne pouvait pas attendre d'avoir regagné la caravane de Reena.

Elle savait bien qu'il faudrait qu'elle se mette à chercher du travail dès le lendemain. Elle pensa qu'elle était sûrement horrible ; elle aurait voulu prendre une douche et se laver les cheveux. Mais s'il y avait une douche, dans la caravane de Reena, elle ne l'avait pas trouvée. Elle se demanda comment ils faisaient leur toilette, puis elle

se souvint que, pendant de très nombreuses années, elle avait eu, elle aussi, bien des difficultés pour rester propre.

Elle mangea en vingt minutes et, quand elle eut terminé, glissa la barre coupe-faim dans son sac à main, gagna la poubelle qui se trouvait près de là et y jeta les déchets de son repas. Il ne lui restait plus, en principe, qu'à retourner chez Reena pour attendre son retour. Mais impossible de savoir à quelle heure elle reviendrait et elle n'avait pas envie d'attendre là-bas. Elle aurait pu rentrer et se coucher, mais elle ne voulait pas être seule dans la caravane si Chuck rentrait. Elle revint s'asseoir sur le banc et contempla la rue. Même les lumières du port étaient plus pâles maintenant, et le restaurant où elle avait dîné la veille était complètement dans le noir. Soudain, elle se sentit en danger, seule dans cette rue, se leva et reprit, en sens inverse, le chemin qu'elle avait parcouru, regardant autour d'elle.

Il n'y avait, près de la plage, qu'un endroit qui semblait encore ouvert. C'était la petite bâtisse en briques sur le toit de laquelle se dressait la silhouette en noir d'une femme. Elle était passée devant, à l'aller, mais n'y avait pas prêté attention. Un bar, sans doute, ou un truc du genre. Quand elle arriva à sa hauteur, sur le côté opposé de la chaussée, elle vit, sous un lampadaire, la voiture de Reena, ou tout au moins une voiture qui ressemblait à la sienne. Elle s'arrêta sur le trottoir, regarda plus attentivement. Elle semblait avoir la même forme, la même taille, la même couleur : beige au toit marron.

Le vent faisait voler ses cheveux et elle tenait son sac à deux mains. Une lumière raya le ciel, très haut, large rayon qui forma une courbe, puis disparut.

Le parking, un peu plus loin, était plein. Peut-être Reena était-elle simplement allée boire un verre. Et, si elle y était, peut-être pourrait-elle se joindre à elle, parler avec elle, peut-être tenter de décider ce qu'elle ferait.

Entrer lui faisait un peu peur. Elle se souvenait de ce que Sam lui avait dit des bars, des night-clubs et des boîtes mal fréquentées. Mais regagner la caravane de Reena à pied, en pleine nuit, lui faisait peur encore davantage.

Elle ne voyait aucun risque à entrer pour quelques minutes. Elle pourrait passer la tête à l'intérieur, voir si elle apercevait Reena. Si elle la voyait, elle pourrait rester. Sinon, elle s'en irait. Il n'y avait pas beaucoup de circulation. Et elle ne voulait pas être seule.

Elle quitta le trottoir, descendit la courte pente herbue qui le bordait, traversa les deux voies de la chaussée, entra sur le parking et se dirigea vers la porte. Il y avait de la musique à l'intérieur.

Près de la porte, il y avait une grande pancarte rédigée à la craie :

ENTRÉE GRATUITE
CONSOMMATIONS OFFERTES

Merde, se dit-elle, est-ce qu'on est dimanche ?

Sous le soleil du matin, autour de l'embarcadère principal encombré de curieux, les bateaux des gardes-chasses étaient amarrés, le gyrophare rouge d'une ambulance tournoyait, et on voyait aussi les voitures du shérif du comté de Panola, les adjoints en uniforme, près du bateau d'Alesandra. Malgré la distance, Sam reconnut la tête de Tony McCollum. Sa vie était peut-être finie. Elle le serait si Fay se trouvait dans le bateau.

Il resta quelques instants immobile, près de son pick-up, observa, attendit, différant le moment d'en savoir plus. Une couverture était étendue sur la forme inerte étendue sur les sièges avant, la forme allongée d'un corps. En traversant la digue, il avait vu le bateau et les uniformes, les représentants de la loi rassemblés autour de lui, comme les invités d'une réception, et tous ceux qui venaient se joindre à eux, sans cesse, comme si l'événement venait de se produire. Le dispatcher avait probablement téléphoné chez lui.

Pourquoi était-elle partie et où était-elle ? Et si elle n'était pas là ? Et si elle n'était pas là, qui était-ce ? Il aurait dû trouver le moyen de lui téléphoner. Il aurait dû prendre le temps de le faire.

Et Tony, au cœur de tout ça. Il avait vu tout le monde, il avait vu beaucoup de choses. Il avait même vu Amy ivre au volant de sa voiture. Et Fay à l'enterrement. Les avait-il vus, dans les bras l'un de l'autre, exécuter leur petite danse de chagrin, alors qu'ils n'étaient encore qu'amis ? Tous ces problèmes à cause d'un peu de sang qui se répand dans un organe, de coups d'œil, de regards, de perspectives d'union de la chair.

Il fallait aller voir, il n'y avait pas d'autre solution. Il remonta dans le pick-up, ferma la portière et démarra sans s'accorder le temps de réfléchir davantage.

Dans la courbe située à l'extrémité de la digue, il eut l'impression que rien n'était réel, que les poteaux défilaient trop lentement, et il pensa à la personne qui les avait plantés là, un par un, des années auparavant, un type trempé de sueur, avec un casque, un pic et un pick-up au flanc duquel était fixée une glacière pleine d'eau. Peut-être même sous un soleil brûlant.

Tony était tourné dans sa direction et regardait la route. Sam ralentit, mit son clignotant, attendit qu'une voiture soit passée, puis s'engagea dans la descente, dépassa une vingtaine de badauds, des gens venus se détendre pendant le week-end.

Il se gara loin de la foule et prit ses clés. Il connaissait quelques-uns de ces flics, avait bavardé avec eux sur un barrage routier ou un autre, sur un accident, un incendie. Il mit ses lunettes de soleil. Il se surprit à faire une prière dont il eut honte aussitôt : *Seigneur, faites que ça ne soit pas Fay.*

Il connaissait cette lumière éclatante, ce soleil brillant, il connaissait tous les cailloux du chemin, et avait la sensation d'en ressentir le moindre relief sous les semelles de ses bottes. Il allait faire très beau, aujourd'hui.

Tony le rejoignit, la main tendue. « Salut, Sam, on a un sale truc, ici. »

Sam serra un instant la main de Tony, la lâcha. Il se força à soutenir son regard.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il.

Son cœur battait vite et sa voix lui parut mal assurée. Tony se tourna vers le bateau, et il l'imita ; Tony restait tout près de lui, parlant bas.

« Un gars qui partait à la pêche l'a trouvé ce matin. » Il regarda Sam pendant une seconde. « Il y a une femme morte, dedans.

— Une femme morte ?

— Bon sang, dit Tony. Elle est belle. Tuée par balle. »

Sam sentit alors le malheur et le chagrin descendre sur lui et eut la brusque certitude qu'il aurait mieux fait de garder sa bite dans son pantalon.

« Est-ce que tu as... », articula-t-il péniblement.

Tony n'entendit pas. Ils arrivaient près de l'ambulance. Un autre groupe de badauds se tenait sous les arbres, à la limite de l'asphalte, près de tables de pique-nique ; des femmes debout, les bras croisés, des enfants en tenue de plage, tenant des donuts à la main, des pères silencieux, vêtus de débardeurs ou de T-shirts publicitaires pour Grateful Dead qui couvraient leur gros ventre, buvant du café, le coude levé, s'efforçant de ne pas manquer une miette du spectacle. Ils tendaient tous ostensiblement l'oreille. D'autres personnes arrivaient en voiture et Sam vit un adjoint ordonner qu'on les empêche d'approcher.

« J'ai l'impression de l'avoir déjà vue, dit Tony. Mais je ne crois pas que je la connaisse. » Il soupira. « Comment ça va, Sam ? Je t'ai vu, une ou deux fois, sur le lac.

— Ouais, moi aussi je t'ai vu », dit-il, et il se demanda : *Et que va-t-il se passer si c'est Alesandra, si je la vois morte, si je me revois au lit avec elle ? Hein, Sam, qu'est-ce que tu vas faire, à ce moment-là ?*

Il salua de la tête, échangea quelques mots avec les uns et les autres, un adjoint nommé Winfred, et Boo, un garde-chasse avec qui il avait pris le petit déjeuner, un jour. Ils n'avaient pas grand-chose à

dire. Comme tout le monde. Ils étaient très silencieux.

Tony s'arrêta et dit, d'une voix forte :

« On attend le coroner avant de la déplacer, évidemment. David était à Memphis, mais il devrait arriver dans un peu plus d'une heure. À mon avis, la dame s'en fiche d'attendre le moment où on la déplacera. » Sur ces mots, il contourna le flanc du bateau en marchant dans l'eau avec ses belles bottes cirées, saisit un coin de la couverture, la rabattit. Sam se pencha et découvrit le visage mort d'Alesandra. Il était percé de deux petits trous noirs, l'un à la joue, l'autre au menton, comme sur les photos qu'il avait vues du gang Dalton et de Clyde Barrow à la morgue. La pluie avait lavé son visage et, même morte, elle lui serra le cœur.

Puis Tony prit la parole.

« Tu la connais, Sam ? »

Après un temps de silence, Sam se dit que ce temps qu'il avait mis à répondre à la question était sans aucun doute déjà une réponse pour tous ceux qui l'observaient. Mais il dit :

« Ouais. Je... C'est elle. Je la connais. »

Tony se contenta de hocher la tête.

« Je me disais bien que tu devais la connaître, Sam. » Et il rabattit la couverture sur le visage du cadavre.

L'histoire se poursuit autour d'une table de pique-nique, à l'ombre, les questions, les réponses, Sam, la cigarette au bec, tentant de garder la tête froide, mais incapable de se concentrer totalement, sous l'effet du tourment que provoquait en lui cet événement. Fay était partie parce qu'elle était coupable. Et il était le seul à le savoir, cela ne lui échappait pas. La vue d'Alesandra morte faisait trembler ses mains, et il lui était impossible de le cacher.

Ouais, il connaissait son nom, Alesandra Farris, elle était de Jonestown, près de Clarksdale, non, il ne savait pas comment s'appelait son père, il ne l'avait jamais vu. Pourtant, il la connaissait ? Ouais, il la connaissait. Est-ce qu'il la connaissait bien ? Bon, oui, il la connaissait, bien sûr, il la connaissait...

Et puis, soudain, il se mit à parler, vraiment, sans détours. Il valait mieux tout dire maintenant plutôt qu'à la barre des témoins, où il ne lui resterait plus qu'à se rétracter ou à mentir.

« Tu sais bien pourquoi je la connaissais, Tony. Tu m'as vu avec elle. »

Et tout ce qu'il redoutait à propos de Tony, tout en espérant se tromper, se révéla exact. McCollum s'éloigna de la table, furieux, le revers de son pantalon propre souillé de boue et d'herbe, et il montra

le bas de la pente, où le coroner était en train de prendre des photos avec un polaroïd et jetait les enveloppes protectrices des clichés dans l'eau où elles se repliaient comme des feuilles mortes.

« Tu as toujours eu mon estime, Sam, dit-il. Mais avoue qu'il y a là une sacrée présomption de culpabilité. » Il baissa le bras, conclut : « Parce que c'est un putain de meurtre.

— Comment tu sais que c'est un meurtre ? répondit Sam, malgré lui.

— Tu ne vas pas me dire qu'elle s'est tiré deux balles dans la tête. »

Sam ne put éviter de détourner son regard. McCollum le dévisageait. Il savait ce qui arriverait ensuite. Elle partirait pour Jackson, où elle serait autopsiée au labo de la police scientifique de l'État. On examinerait tout ce qu'il y avait à l'intérieur de son corps, on retirerait quelques-uns de ses organes, on en prélèverait de petits fragments, afin de les analyser. Il savait qu'on trouverait de l'alcool, de la marijuana, de la cocaïne, aussi. Un homme en blouse, un masque sur la bouche, parlerait dans un micro suspendu au-dessus de la table, taillerait avec son scalpel, percerait lentement tous ses secrets. Et sa famille, qu'est-ce qu'elle ferait ? Et que ferait son père, s'il aimait autant Alesandra que Sam avait aimé Karen ?

Il sera comme moi, pensa Sam, et il découvrit que, de toute sa vie, il n'avait jamais été aussi terrifié. Ça crevait les yeux. Tony avait toujours été poli et cordial, saluant toujours d'un signe de la main, mais maintenant, ce n'était plus le même homme. Sam serait-il obligé d'en dire plus ? Et tout serait-il rapporté ? Il prévoyait la question suivante. Il tenta de s'y préparer.

« Bon, dit Tony. Tu ne sais rien sur tout ça, je présume.

— Je ne sais rien, répondit-il. Je n'y comprends rien. Mais la voir comme ça est horrible.

— Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ? »

Il n'eut pas besoin de réfléchir.

« Il y a plusieurs semaines. Je ne savais pas qu'elle était ici », dit-il, et il fut heureux, dans un sens, que ce soit la vérité.

Qu'est-ce qu'elle avait bien pu faire, pour que Fay se voie forcée à agir ainsi ? Et, bon Dieu, où est-ce que ça avait bien pu se passer ? Ici ? Peu probable. Un pêcheur l'avait découverte dans un bateau, mais où ça ? Au large de chez lui, peut-être ? Il était terrorisé à l'idée de poser lui-même des questions, sachant bien, en outre, qu'à tous les coups, Tony trouverait ça louche.

Bien. Ceci étant, il y avait des chances pour que Fay ne soit pas morte. Peut-être que oui. Fay pouvait être au fond du lac. Peut-être, oui. Mais à quoi bon remuer tout ça sans connaître les faits ?

Quelqu'un vint parler à Tony, qui hocha la tête, et l'homme s'éloigna. Tony mit les mains dans ses poches et Sam remarqua qu'il

avait une jolie montre.

« Va falloir qu'on se parle, dans un petit moment, Sam. Je sais que tu n'as rien à voir dans cette histoire. Juste une petite question d'ordre privé. Si ça ne te dérange pas.

— O.K., dit Sam. Si ce n'est pas trop privé.

— Depuis combien de temps tu connaissais cette femme ? » dit-il, ce qui était une façon détournée de lui demander s'il avait cette liaison du vivant d'Amy.

Il réfléchit. Aucune réponse ne lui semblait mauvaise, maintenant.

« Je la connaissais depuis un bout de temps », répondit-il, et, pensant que l'interrogatoire n'irait pas plus loin, il se leva pour partir.

« Et la jeune fille qui était à l'enterrement de ta femme ? Qui est-ce ?

— Une amie de ma femme », répondit-il, et ce n'était pas un mensonge.

Puis il tourna les talons et regagna son pick-up.

À 21 h 14 il faisait nuit, il descendit de sa voiture de patrouille juste après Prophet Bridge, sur la Yocona, où vivent des colonies entières de martinets qui, pendant le jour, filent au-dessus de l'eau en battant des ailes. Le courant était lent, charriait de la boue, et des bateaux à moteur montaient et descendaient ce large cours d'eau, entre les berges plantées de saules. Mais à cette heure, les oiseaux dormaient, et la Ford Pinto arrêtée devant lui avait zigzagué sur trois kilomètres, tandis qu'il la suivait. Il avait transmis le numéro d'immatriculation par radio, avait obtenu un nom et une adresse à Union West. Le bar de la 315 était derrière lui et des tas d'ivrognes empruntaient cette route.

Il vit deux têtes sur les sièges avant. L'une des deux personnes se pencha, et s'affaira un instant sur le plancher de la voiture avant de réapparaître. D'un geste sec du pouce, il dégagea la languette de cuir qui protégeait son arme, saisit la crosse fraîche et striée, où deux lettres entrelacées, indiquant l'identité de l'armurier, étaient gravées : un S et un W. Le faisceau de sa torche était puissant et il s'arrêta près de l'aile arrière gauche, demanda instamment au chauffeur de descendre calmement de la voiture. La portière s'ouvrit, une jambe sortit, un pied se posa sur le gravier, au bord de la chaussée.

Le visage d'Alesandra, percé par les balles.

« Descendez et posez les mains là », dit-il en désignant l'aile avant.

Le chauffeur fit un effort pour sortir, se pencha en arrière, et Sam vit ses mains apparaître, saisir la portière et le flanc de la voiture, afin d'y prendre appui. Il tentait de les surveiller tous les deux en même

temps. Sans doute simplement deux ivrognes, mais c'était sûrement ce que s'était dit Charlie Banks, l'année précédente, le jour où il avait arrêté quelqu'un à la sortie de Clarksdale et avait reçu quatre balles de calibre 38, dont deux juste à côté du nez.

Il resta immobile. Le chauffeur avait coupé le moteur, mais laissé les phares allumés. Ils éclairaient l'herbe récemment tondue et les canettes de Coca qui traînaient sur l'accotement.

« Descendez et restez debout », dit-il.

Il attendit, tendu, prêt à dégainer son arme s'il le fallait. Le chauffeur ne l'inquiétait pas. Le passager l'inquiétait, et aussi la raison obscure pour laquelle il s'était penché en avant tout à l'heure. Peut-être avait-il caché un sac de marijuana ou des canettes de bière. Peut-être avait-il pris un pistolet.

« Dépêchez-vous, mon vieux, dit Sam.

— J'essaie », dit le type, qui sortit enfin de la voiture, se redressa, contourna la porte d'un pas traînant, et posa les mains sur le capot. C'était un vieillard aux cheveux gris, vêtu d'un pantalon trop large. Il ne portait, sur le torse, qu'un maillot de corps taché et, aux pieds, des sandales en plastique comme celles qu'on porte sur la plage.

Sam approcha de la portière ouverte, lentement, le poids chaud de la crosse du pistolet dans la main. Il braqua le faisceau de la lampe sur le passager, puis interrompit son geste. Une jeune femme tenait un bébé dans ses bras. Il pleurait et elle le berçait, le rassurait, tentait de le faire taire. La femme le regarda. Elle n'était pas plus âgée que Fay et ses longs cheveux noirs étaient en désordre, emmêlés. Le vieillard avait toujours les mains posées sur le capot. Sam braqua la torche sur lui. Il baissa la tête.

« Vous devriez éteindre vos phares, dit-il. Vous allez décharger votre batterie. »

Le vieillard se redressa, mais Sam vit la jeune femme se pencher, et les phares s'éteignirent. Sa voiture de patrouille ronronnait régulièrement, derrière lui, éclairait la voiture près de laquelle il se tenait ; il rengaina son arme et remit la languette de cuir en place. Il vérifia une nouvelle fois la plaque d'immatriculation. Elle n'était pas périmée. Il fit pivoter la torche. Les pneus étaient lisses et il y avait une longue fêlure sur le pare-brise. Il y avait peu de chances pour que l'autocollant du contrôle technique y soit fixé. C'étaient apparemment des gens qui avaient des ennuis et venaient d'en rencontrer d'autres. Il s'approcha du vieillard.

« D'où venez-vous, monsieur ? Vous pouvez retirer les mains du capot et vous tourner. »

Il jeta un bref regard sur la jeune fille. Elle berçait toujours le bébé, tentait de le calmer. Dans la faible lumière du plafonnier, il semblait n'avoir que quelques mois.

Le vieillard vacilla et se tourna vers lui. Il passa le dos de la main sur son menton mal rasé.

« J'ai conduit ma petite-fille et son bébé à l'hôpital, dit-il. Je sais que je zigzaguais un peu. Je ne vois plus tellement bien, la nuit.

— Vous avez bu ?

— Non, monsieur l'agent, répondit-il, se redressant légèrement. J'ai arrêté il y a sept ans.

— Bon. » Sam chercha ses mots, reprit : « C'est pour ça que je vous ai arrêté. Parce que vous zigzaguez. Je me suis dit que vous aviez peut-être bu. »

Il voyait bien maintenant que le vieillard n'était pas ivre. Il regretta profondément de l'avoir arrêté.

Il entendit la jeune fille dire, à voix basse, près de la tête du bébé : « C'est fini, maintenant, on sera à la maison dans un moment, pleure pas, maman est là. » Et le bébé poussa un gémissement aigu ; il était secoué de convulsions, tout tremblant et faible. Et tout d'un coup, Sam fut intimement persuadé que cet enfant allait mourir. Mais s'il était capable de percevoir ça, pourquoi était-il incapable de voir où était Fay ?

« Vous voulez voir mon permis ? demanda le vieillard.

— Non, répondit Sam, qui inspira et recula d'un pas. C'est bon. Vous rentrez chez vous ? »

Le vieillard hocha énergiquement la tête.

« Oui, sûr. Faut qu'on ramène Rebecca à la maison. Elle est malade, mais ils ne trouvent pas ce qui ne va pas. Faut qu'on la conduise à Memphis demain. »

Il n'avait pas envie de regarder à nouveau la jeune fille et le bébé, mais il le fit. La jeune fille lui renvoya un regard plein de terreur. Elle avait dévoilé un sein, plat et blanc, et le bébé tétait. La jeune fille le berça et regarda Sam comme s'il pouvait alléger son fardeau. Mais il ne pouvait rien faire ; alors il leur dit simplement de partir et de faire attention, de conduire prudemment, pensant que les routes, de nuit, sont noires et pleines de virages, puis il ajouta qu'il regrettait de leur avoir fait peur, que ce n'était vraiment pas ce qu'il voulait.

L'enseigne indiquait : LOVE CAGE. Fay s'approcha et entendit à nouveau la musique, devina, derrière les fenêtres à barreaux, le jeu de lumières clignotantes. Sur la façade, une affiche représentait une femme blonde nue. Elle ouvrit la porte et se trouva enveloppée aussitôt d'un nuage de fumée, comme devant un incendie. La première chose qu'elle vit, ce fut la scène. Son regard fut attiré par elle, en raison des éclairages et, sur le plancher, devant un lourd rideau violet, une jeune femme aux cheveux blancs et aux hanches larges secouait ses nichons sous le nez des hommes rassemblés autour d'elle, les prenait dans ses mains et les leur tendait, comme pour les leur offrir. La musique était tonitruante, le son était saturé, un épais nuage de fumée était suspendu en stagnation dans la pièce. Elle vit un bar, sur la droite, où des silhouettes fantomatiques buvaient et bavardaient.

Elle resta une minute près de la porte, regarda autour d'elle, chercha Reena des yeux. La femme, sur la scène, portait des talons hauts et se pavanait, nue, à l'exception d'un petit cache-sexe doré, dont la ceinture retenait des billets d'un dollar masquant le nombril de la danseuse. Les hommes, assis sur des chaises, au bord de la scène, étaient serrés les uns contre les autres sur deux rangées, hélaient la femme, qui se penchait lorsque l'un ou l'autre d'entre eux se levait pour glisser un billet dans la ceinture de son cache-sexe. Elle leur adressait des clins d'œil, souriait, tournait le dos, secouait son derrière à la chair flasque et tremblotante, et plus elle le secouait, plus les hommes hurlaient.

Fay se demanda ce qu'elle devait faire. Il n'y avait apparemment pas de table libre. Du fond obscur de la salle sortit un homme, cigare au bec, une liasse de billets à la main. Il se fraya un chemin parmi les tables et les jambes tendues des clients, sans les regarder, sans trébucher dans le noir, ni perdre l'équilibre. Il était grand, robuste, portait une chemise noire, un pantalon noir, des bottes de cow-boy blanches et ses cheveux roux, coiffés en arrière, enduits de gel, luisaient. On avait l'impression qu'il s'était plusieurs fois cassé le nez. Il s'arrêta près d'elle, déploya en éventail, à l'aide de son pouce, la liasse de billets, comme un magicien.

« Tu veux t'asseoir ? »

Fay acquiesça d'un mouvement de tête. Il plissait les paupières, à cause de la fumée de son cigare, et il désigna d'un geste l'autre bout de la salle.

« Il y a une table, là-bas. »

Puis il tourna les talons et s'éloigna, regagnant l'ombre d'où il avait surgi. Elle repéra, dans la direction qu'il lui avait indiquée, une table vide près d'un mur. Les hommes commençaient à se retourner pour la regarder. D'autres femmes allaient et venaient entre les tables, portant des verres d'alcool et de bière posés sur des plateaux ronds et, mâchant leur chewing-gum, elles la regardèrent de la tête aux pieds tandis qu'elle passait entre les tables. Des hommes lui parlèrent, mais elle ne comprit pas ce qu'ils disaient. Sur la scène, le cul face au public, la femme se pencha en avant, et un homme mince se leva et lui glissa un billet de cinq dollars entre les fesses. Elle se retourna, lui envoya un baiser, traversa la scène, et le billet coincé entre ses fesses molles finit par tomber sur la scène.

Fay n'avait pas eu le temps d'arriver à sa table quand deux hommes l'abordèrent. Le premier la saisit par le coude, le deuxième par la taille, et elle les repoussa. Ils vinrent tout près d'elle et elle se retourna pour reculer jusqu'au mur et s'asseoir, les deux hommes penchés sur elle.

« Tu veux un verre ? dit le premier.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda le deuxième. Tu veux une bière ? »

Elle regarda alternativement les deux visages, vit une serveuse qui les observait, prête à venir vers eux. L'unique souhait de Fay, c'était qu'ils s'en aillent, elle n'avait aucune envie que l'un ou l'autre lui offrît un verre, parce qu'elle savait qu'il resterait à sa table.

« C'est moi qui l'ai vue en premier, fils de pute, dit l'un d'eux.

— *Bad trip*, mon poulet », dit l'autre, et la bagarre commença.

Elle recula quand ils heurtèrent violemment une table et la renversèrent, en faisant tomber les verres sur le sol mouillé. Les gens s'éloignèrent d'eux et la femme, sur la scène, hésita. La serveuse, son plateau à la main, contourna les deux hommes, qui se bousculaient et juraient, puis s'arrêta près de Fay.

« Dis donc, tu vas vite, toi, pour déclencher une émeute, dit-elle. Tu veux boire quelque chose ? »

À l'aide de son stylo, la serveuse se gratta derrière l'oreille, et regarda avec indifférence les deux hommes qui se battaient.

« Putain, dans ma vie, je voudrais au moins une fois travailler dans un endroit chic.

— Pourquoi vous les séparez pas ? dit Fay.

— Quelqu'un va s'en occuper. Dans une petite seconde. Alors, tu veux boire quelque chose ?

— Je peux avoir une bière ? »

La serveuse recula brusquement de trois pas et se plaqua contre le mur, tandis que le videur, tout en noir, se penchait sur les admirateurs

de Fay qui commençaient à s'essouffler. Leurs pans de chemise étaient sortis de leur pantalon et Fay aperçut la raie du cul poilue de l'un d'entre eux. Le colosse les saisit par le col, les souleva et les éloigna l'un de l'autre. Ils donnaient des coups de poing dans le vide, sans conviction, déjà moins énervés, mais il les maintint ainsi pendant un instant et les dévisagea puis, en un mouvement rapide, il projeta leurs têtes l'une contre l'autre. Le bruit rappela celui d'une masse mouillée tombant sur le sol. Il les lâcha. Ils ne poussèrent pas un cri et la musique cessa. Il tourna la tête vers la scène.

« Remets cette putain de musique », dit-il, puis il se pencha, les prit à nouveau par le col de la chemise, les traîna, parmi les mégots et les flaques du sol, en direction de la porte. Une nouvelle chanson commença, plus rapide et plus bruyante que la précédente.

La serveuse adressa un sourire étrange à Fay, puis tourna les yeux vers le videur, comme pour dire : *Ça rigole pas*. Elle s'éloigna. Fay observait le videur qui venait de lâcher un des clients le temps d'ouvrir la porte et de la maintenir du genou. Il souleva légèrement le premier et le poussa dehors, d'un violent coup de pied au cul, et le deuxième compère suivit. La porte claqua. Le videur regagna son antre, dans une obscurité enfumée.

La femme aux cheveux blancs avait quitté la scène et une jeune fille de petite taille la remplaça. Elle était très jolie, elle avait de belles jambes, de longs cheveux châtain et de beaux seins. C'était sans doute l'une des favorites, car des acclamations l'accueillirent. Elle dansa sur la fin du morceau qui passait, puis une chanson lente commença et elle continua à danser, faisant avec ses bras des mouvements lascifs et roulant lentement des hanches. Les hommes hurlèrent et jetèrent des dollars sur la scène. Elle se retourna, la lumière faiblit, puis les voix se turent tandis qu'elle se redressait en un mouvement ondulant. Des boules jaunes, orange et rouges, projetèrent sur elle une lumière caressante. Elle ferma les yeux, tandis qu'ils lui lançaient des billets froissés en boules vertes qui, quelquefois, rebondissaient sur son dos ou ses jambes, tombaient sur la scène où ils venaient mourir en roulant. Fay trouvait ça triste et beau. Fay aurait bien aimé danser comme ça. Pour Sam.

Le numéro finit et le noir se fit sur la scène. Noir total dans la boîte, pendant moins d'une minute, et, quand la lumière revint, la scène était vide. La serveuse arriva et posa la bière de Fay sur la table.

« Combien je te dois ? demanda Fay en ouvrant son sac à main.

— C'est gratuit pour les femmes, ce soir. Tu peux me donner un pourboire, si tu veux.

— Combien ?

— C'est toi qui décides.

— Un dollar, ça va ? »

La serveuse ne masquait pas son dégoût.

« Si c'est tout ce que tu as. »

Fay sortit un dollar de son sac à main et le posa sur le plateau. La serveuse lui tourna le dos, mais Fay tendit la main et la prit par le bras. Elle s'arrêta, fixa son bras comme sous l'effet d'une brûlure vive.

« Ouais ?

— Reena est ici, ce soir ? Tu sais si elle est là ? »

La serveuse se déhancha pour soutenir son plateau.

« Qui la demande ?

— Moi, dit Fay.

— Ouais ? Tu es qui ?

— Je m'appelle Fay. Je vis plus ou moins chez elle. »

La serveuse mastiqua paresseusement son chewing-gum, le poussa entre ses dents pour faire une petite bulle.

« Ouais ? Elle m'a pas dit qu'elle avait de la visite.

— Est-ce qu'elle est là ?

— Peut-être bien. Si elle est là, elle est occupée.

— J'ai cru voir sa voiture, devant, dit Fay. Elle ne rentrait pas, alors je me suis demandé si elle était ici.

— Je vais voir, dit la serveuse. Fay, c'est ça ?

— Ouais. Fay. Merci.

— Je reviens », dit la serveuse, puis elle s'enfonça dans la fumée en se faufilant entre les tables.

La bière n'était pas ouverte, mais elle la décapsula et en but une gorgée. Elle était tout juste fraîche. Mais l'essentiel, c'était que la bouteille soit pleine. Fay pouvait la boire lentement en attendant de savoir si Reena était là.

Personne ne lui adressa la parole, mais de nombreux regards étaient fixés sur elle. Fay n'y prêta aucune attention. Elle se demanda si Chris Dodd était déjà venu ici. Sûrement. Les fils de pute comme lui devaient aimer ce genre d'endroit, pour mater des femmes nues et imaginer qu'ils les violaient.

Ensuite, elle se mit à se demander où pouvaient bien être les toilettes. De temps en temps, un homme se levait, gagnait le fond de la salle, restait absent quelques minutes, puis revenait. Elle posa ses cigarettes sur la table, pour signifier qu'elle était occupée, puis, son sac à la main, elle se dirigea vers le fond de la salle. Plusieurs hommes l'appelèrent, mais elle ne les regarda pas. Elle se retrouva dans un couloir obscur, à l'extrémité duquel se trouvaient deux portes. La musique, au loin, résonnait toujours, lancinante. Elle poussa la porte des toilettes réservées aux dames, vérifia s'il y avait un verrou. Il n'y en avait pas. Elle resta en arrêt pendant une seconde. Il n'y avait aucune raison d'imaginer que quelqu'un viendrait la déranger. Mais elle n'avait eu aucune raison, non plus, de penser qu'on aurait pu la

baiser pendant son sommeil sans qu'elle se réveille, et pourtant.

Il y avait une cabine, un sol en béton mouillé, un rouleau à papier vide et, au mur, une grosse machine grise avec une étiquette rayée indiquant 25 cents. Elle tenta de lire les mots minuscules, en haut. Une image représentait une plage, un océan, des palmiers, un homme et une femme en maillot de bain sur une serviette. La machine comportait trois boutons. Elle lut lentement, à voix haute : « Rugueux, sensu... ? Un plaisir extrême. »

Puis elle comprit. Ah. Des putains de capotes. Dommage que Sam n'en ait pas eu, la première fois. Il en avait toujours utilisé, ensuite, après ça. Mais bon, après tout, qu'est-ce que ça pouvait changer maintenant, pas vrai ? Elle ouvrit la porte des cabinets et vérifia encore s'il y avait un verrou. Cette fois, il y en avait un, mais il était défoncé.

« Merde », dit-elle.

Les hurlements de la musique parvenaient jusqu'à elle. Les hommes se remirent à hurler aussi et elle en déduisit qu'une autre femme venait d'entrer en scène. Ce boulot, ce n'était franchement pas la mer à boire. Même pas la peine de savoir bien danser, le principal, c'était d'être bien roulée. Monter sur scène, se tortiller un peu pendant qu'ils lançaient des billets, elle s'en sentait capable. Elle pourrait même s'en sortir très bien, si elle s'y mettait.

Elle n'avait pas envie de rester dans cette boîte, mais elle ne voulait pas remonter toute seule cette rue sombre. Si elle prenait une deuxième bière, il faudrait qu'elle donne encore un pourboire à la serveuse. En plus, cette nana, c'était une pétasse. Qui lui balançait des regards du haut de sa splendeur, en tout cas, ça en avait tout l'air. Elle se demanda si elle faisait des passes, elle aussi. Elles en faisaient toutes. Sam avait raison. Il valait mieux éviter ce genre d'endroit.

Il y avait une grosse bonne femme sur scène, quand elle revint. Une femme bizarre, vraiment énorme. Fay avait ramassé plus d'une pastèque, en Géorgie, mais aucune d'elles n'était aussi grosse que les nichons de cette femme. C'était stupéfiant. Elle n'imaginait pas que ça pouvait devenir aussi énorme. Et, bon Dieu, comment elle faisait pour les porter ? Ils étaient si énormes qu'elle resta en arrêt pendant une minute pour contempler la chose. Les hommes se déchaînaient, trépignaient, criaient, et certains d'entre eux aboyaient comme des chiens. O.K., le chemin était long pour rentrer et il faisait noir, mais bon, cet endroit, putain ! Oui, mais si quelqu'un la suivait dehors ? Qu'est-ce qu'elle ferait ? Elle regretta soudain de ne pas avoir un couteau, une bouteille de Coca, n'importe quoi. Elle avait une lime à ongles et elle pourrait la lui enfoncer dans l'œil, si elle n'arrivait pas à s'en sortir autrement.

Elle passa entre les tables pour rejoindre la sienne, et sentit à

nouveau les regards sur elle. La bière avait disparu, mais ses cigarettes étaient toujours là. Elle se demanda pourquoi la serveuse l'avait emportée, alors qu'il était facile de constater qu'elle n'était pas vide, qu'elle ne l'avait pas terminée. Puis elle aperçut Reena, au loin, près du videur, qui tendait un bras pour le calmer. Reena tenait deux grandes canettes de Budweiser. Elle portait un court peignoir rouge. Le videur dit quelque chose et Reena secoua la tête. Puis elle se pencha, l'embrassa sur la joue ; il lui donna de petites tapes sur l'épaule, et elle sortit du bar avec les deux bières pour venir rejoindre Fay. Elle lui sourit. D'un signe de tête, elle désigna la femme sur scène, qui balançait sa poitrine énorme sous les acclamations des spectateurs. Reena fit une grimace, se fraya un chemin vers la table de Fay, posa les deux bières sur la table, se pencha et serra Fay dans ses bras.

« Salut, ma chérie, dit-elle.

— Salut.

— Attends, je vais me chercher une chaise. »

Elle prit une chaise à une autre table, la traîna sur le plancher et l'installa près de Fay. Elle s'assit, prit les bières, les ouvrit et en glissa une sur la table.

« Santé », dit-elle, et elle trinqua.

Elle était ivre, ou en plein trip, ou peut-être les deux ; c'était un combiné que Fay ne connaissait pas.

« Tu es là depuis combien de temps ? » demanda-t-elle.

Fay prit sa bière et en but une gorgée. Elle était glacée. Reena était si maquillée qu'on ne voyait pas tellement son œil au beurre noir, mais l'hématome était toujours là.

« Pas longtemps, répondit-elle. Comment va ton œil ? »

Reena porta sa bière à ses lèvres, en but une longue gorgée, prit une profonde inspiration, but à nouveau. Puis reposa la canette sur la table.

« Putain, ça fait du bien, dit-elle. Wanda est venue me voir, elle m'a dit qu'une certaine Fay voulait me voir et j'en connaissais qu'une. Ça va ?

— Ça va, répondit Fay. Je croyais que tu travaillais au Denny's, aujourd'hui. »

Reena prit une cigarette à Fay et la glissa entre ses lèvres. Fay sortit son briquet de son sac et lui donna du feu. Reena aspira une longue bouffée, inspira la fumée, inclina la tête en arrière et la rejeta en direction du plafond. Derrière elle, la grosse femme ondulait des hanches. Fay trouvait que son cul faisait penser à une baignoire.

« Ah oui, merde, faut que je te dise. Je me suis fait virer, dit Reena.

— Virée ? Pourquoi ?

— Un petit problème avec mon haleine. Qu'est-ce que ça peut

foutre ? Serveuse pour trois sous ? » Elle regarda autour d'elle. « J'étais la vedette de cette boîte. » Elle but une nouvelle gorgée de bière.

« Je suis descendue acheter un sandwich, dit Fay. J'ai vu ta voiture, alors je suis entrée. Je me suis dit que tu étais peut-être là. »

Reena tourna lentement la tête. Elle ne paraissait pas heureuse, comme elle avait pu l'être, quand elle regarda les gens qui l'entouraient. En suivant la trajectoire du regard de Reena, Fay croisa celui du videur. Ses yeux semblaient trouer l'obscurité. Il finit par détourner la tête. Un poids remontait de sa poitrine vers son cœur, comme, au bord du sommeil, on peut avoir l'impression de tomber dans le vide.

« Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Reena. Tu vas faire du strip, ou quoi ? »

Fay se sentit nerveuse, but une gorgée de bière et réfléchit.

« Je n'ai pas vraiment décidé, dit-elle. Je voulais en parler encore un peu avec toi.

— Et je n'étais pas là, c'est ça ?

— Voilà.

— Tu as vu Chuck ?

— Non. Pas depuis l'autre jour.

— Quel jour ?

— Hier, je crois. »

Reena piqua du nez et Fay vit qu'elle était très saoule. Elle vit aussi que le videur la guettait, mais il ne guettait pas qu'elle ; ses yeux avides scrutaient sans cesse la salle. Pourtant, il lui plaisait bien.

Elle se pencha et demanda :

« C'est qui, ce grand type ? »

Reena se redressa brusquement, comme si elle avait été sur le point de s'endormir sur sa chaise.

« Qui ça ?

— Ne le regarde pas, dit Fay. Celui qui est là-bas, dans le coin. Celui qui t'a parlé tout à l'heure.

— Ah, fit Reena, qui eut un mouvement de la tête dans sa direction. Aaron ?

— Il a cogné les têtes de deux types l'une contre l'autre, tout à l'heure. Il les a foutus dehors. J'ai cru qu'il les avait tués.

— Ouais, dit Reena. Ouais. Il peut le faire. »

Fay se tassa sur elle-même. Elle n'osait plus lever les yeux sur lui, parce qu'elle savait que, si elle le faisait, les siens seraient à nouveau rivés sur elle.

Elle se tourna donc vers Reena.

« Tu crois qu'il sent qu'on parle de lui ? »

Reena tira sur sa cigarette sans avaler la fumée, comme une

débutante en la matière.

« C'est Aaron, dit-elle d'une voix contenue où semblait transparaître un peu d'orgueil. Son frère est le propriétaire de cette boîte. Et il ne veut pas d'histoires. Tu vois cette pancarte ? »

Reena pivota sur sa chaise, tendit le bras et Fay la vit, suspendue au plafond, dans la fumée, à peine lisible :

SOYEZ SYMPAS OU BARREZ-VOUS

« Et, putain, ça rigole pas. »

Elle se pencha sur la table, reprit sa bière et fit un mouvement des jambes qui permit à Fay de découvrir sa nudité sous son peignoir. Elle s'en rendit compte et elle eut un rire étouffé.

« Faudrait que je m'habille, hein ? »

Fay ne sut quoi répondre, mais, maintenant, elle pouvait imaginer ce que Reena avait fait. Elle s'appuya contre le dossier de sa chaise et se tourna à nouveau vers la scène. La grosse femme avait terminé son numéro, ramassait l'argent répandu sur le plancher et les hommes applaudissaient à grands cris. Les mains pleines de billets, elle gagna la sortie de la scène, s'arrêta et leur adressa un baiser, cédant la place à une autre. La suivante n'était pas encore une femme. C'était une jeune fille, pas plus de quinze ou seize ans. La musique commença, la jeune fille se mit à danser et Fay se tourna à nouveau vers Reena. Elle s'endormait. Fay crut qu'elle allait s'effondrer sur la table, la prit par l'épaule, la redressa. Reena lui adressa un vague sourire.

« C'est l'heure d'y aller, chérie ? fit-elle.

— Je crois, oui. Je vais t'aider à te lever. »

D'une voix faible, presque inaudible, Reena dit : « Ça serait peut-être une bonne idée. »

Fay prit la cigarette qu'elle tenait entre les doigts et l'écrasa. Elle rangea ses cigarettes dans son sac, tenta d'arracher à Reena la bière qu'elle tenait à la main, mais Reena refusa de la lâcher. Elle la pressait contre sa poitrine, comme un enfant capricieux, et la serrait entre ses deux mains.

« D'accord, dit Fay. On va chercher tes vêtements. »

Reena montra vaguement le bar.

« Là-bas », fit-elle, puis elle se leva, instable sur ses jambes.

Fay ramassa son sac à main et prit Reena par le bras, puis elles se frayèrent un chemin entre les tables. Pas facile. Tout le monde était saoul et la jeune fille, sur la scène, s'était allongée sur le dos, oscillant des hanches. Reena trébucha et faillit tomber, mais elle ne lâcha pas sa bière ; Fay la guida en la tenant par le bras, puis elles arrivèrent enfin près du bar, quand Fay s'aperçut qu'il faudrait qu'elles passent près du videur. Il était sur son tabouret, surveillait tout, avait une

tasse qui contenait probablement du café. Mais il ne faisait pas particulièrement attention à elles.

« Là bas », dit Reena, et Fay vit la porte ; elles passèrent près de lui et il bougea même les jambes pour leur laisser le passage.

Le barman préparait des consommations et c'est à peine s'il remarqua leur passage. Fay jeta un coup d'œil derrière lui, et vit la crosse d'une arme à feu – un revolver peut-être – dépassant d'une étagère placée à mi-hauteur, des bassines de glace, des rangées de verres, un grand réfrigérateur ouvert rempli de canettes de bière. Une rangée de bouteilles d'alcool. Reena poussa la porte et elles entrèrent dans un couloir mal éclairé, au sol dallé de carreaux noirs et blanc rayés. Il y avait des portes, de part et d'autre du couloir, et Reena ouvrit la première à droite, la laissa ouverte assez longtemps pour que Fay puisse entrevoir la danseuse aux jolies jambes, à genoux, suçant un homme qui avait le pantalon et le caleçon sur les genoux, le pan de chemise retombant sur ses fesses.

Elle s'interrompt un instant, leva la tête et dit : « T'occupe pas de moi, entre. » Puis elle reprit ce qu'elle avait commencé.

L'homme marmonnait quelque chose et ses jambes tremblaient. Reena referma la porte.

« Désolée », dit-elle.

Il y avait une porte, au fond du couloir, et elle se dirigea vers elle, d'une démarche incertaine.

« On va sortir. Lui donner cinq minutes. Le temps de finir son boulot. »

Fay la suivit, pas très vite. Reena ouvrit la porte et sortit.

« Donne-moi la brique », dit-elle, puis elle but une gorgée du contenu d'une petite flasque qu'elle devait avoir dans la poche.

Fay regarda autour d'elle.

« Elle est où ? »

— Là, contre le mur. »

Fay se retourna et prit la brique.

« Mets-la ici, pour bloquer la porte. Cette porte est toujours fermée à clé. Ça empêche les gens d'entrer par l'arrière. »

Fay s'agenouilla, posa la brique, et Reena lâcha la porte. Il y avait des chaises de jardin, contre le mur du bâtiment, elle en déplia deux, les installa côte à côte.

« Assieds-toi, dit-elle. Elle aura fini dans un petit moment et je pourrai aller chercher mes vêtements. Elle n'arrête jamais. Je peux te piquer une autre cigarette ? »

Fay ouvrit son sac à main, en sortit son paquet, lui en donna une, l'alluma. Elles s'assirent et regardèrent l'eau. Surgissant de la masse obscure de la nuit qui se confondait avec l'océan noir, résonna dans le lointain la plainte grave d'une corne de brume, une longue note tenue

qui emplit l'espace et, progressivement, s'affaiblit pour laisser la place au néant. Fay voyait de vagues lueurs, petites taches floues dans la nuit ; là-bas, c'était un autre monde pour d'autres gens.

« Qu'est-ce que c'est que ces lumières ? demanda-t-elle.

— Des plates-formes pétrolières. Il y en a dans tout le golfe. »

Fay se tut et elles restèrent silencieuses. Quelques minutes s'étaient écoulées quand elle s'aperçut que Reena avait le menton contre la poitrine et pleurait. Elle la regarda, mais ne tenta pas de la réconforter. Au bout d'un moment, Reena leva la tête, et, la cigarette entre les doigts, elle s'essuyait les yeux du revers de la main, quand une porte claqua à l'intérieur du bâtiment. Reena ne bougea pas. Une autre porte claqua et elle se leva.

« O.K., dit-elle. On peut y aller. »

Fay se leva et resta immobile pendant que Reena pliait les chaises de jardin et les remettait à leur place. Elle ouvrit la porte, écarta la brique du pied, et elles entrèrent. La loge était vide. Reena tira la porte derrière elle et la ferma à clé. Elle s'approcha de Fay et tenta de l'embrasser, mais Fay tourna la tête, reçut le baiser sur la joue, et Reena recula, les yeux pleins de larmes, puis ce fut terminé. Les genoux de Fay étaient sur le point de céder et elle tremblait à l'intérieur d'elle-même.

La loge était équipée d'une table de maquillage, de trois chaises et de trois miroirs bordés de petites ampoules très lumineuses. Des troussees de maquillage, des brosses à cheveux et des tubes de rouge à lèvres étaient éparpillés sur la table.

« Assieds-toi pendant que je m'habille », dit Reena.

Elle dénoua la ceinture de son peignoir, le fit glisser sur ses épaules et se retrouva nue devant Fay. Fay s'efforça de ne pas regarder, mais il était facile de voir qu'elle avait un hématome gros comme un œuf sur la cuisse et, sur le bras gauche, près de l'épaule, un autre, encore plus gros. Reena prit des vêtements suspendus sur un portant. Dans un coin, il y avait un lit défait. Au-delà, il y avait une salle de bains minuscule et, par la porte entrouverte, Fay vit une partie de la cuvette des toilettes. À travers la mince cloison, elle entendait le martèlement de la musique et les cris étouffés des hommes, autour de la scène.

« Ça ferme à quelle heure ici ? » demanda-t-elle.

Reena essayait de rester en équilibre sur un pied pour mettre sa culotte rouge. Elle dut se pencher et prendre appui sur la table.

« Parfois, ça reste ouvert toute la nuit », dit-elle.

Elle parvint à passer le premier pied, se retourna, appuya ses fesses contre le bord de la table, passa l'autre pied et enfila la culotte. Elle tendit la main vers son soutien-gorge rouge.

« Tant qu'y aura des pigeons pour payer, ils ne fermeront pas. Aide-moi », dit-elle, puis elle recula en direction de Fay, en

maintenant les bonnets sur ses seins.

Fay tendit les mains, trouva les agrafes et les attacha. Le soutien-gorge était trop petit pour Reena et le tissu comprimait la chair de son dos.

« Merci », dit-elle, puis elle s'éloigna d'une démarche incertaine, prit son chemisier, l'enfila et le boutonna. « Il y a quelque chose à manger, à la maison ? demanda-t-elle.

— Du salami, des œufs et deux ou trois trucs.

— Et du lait ? Les gamins auront besoin de lait, demain matin.

— Je ne crois pas, dit Fay.

— On va s'arrêter au magasin. Acheter deux ou trois bricoles.

— O.K. »

Reena enfila une jupe et, du bout de l'orteil, attira vers elle une paire de chaussures marron à talon plat qui étaient sous le lit. Elle s'assit sur une chaise, près de Fay, et se regarda dans le miroir.

« Putain, la tronche ! fit-elle. On dirait qu'une légion m'est passée dessus. »

Fay ne répondit pas. Elle la regarda prendre la brosse et la passer plusieurs fois dans ses cheveux. Finalement, elle vida sa bière et se leva.

« On y va. Faut qu'on passe chercher mon sac à main. C'est Aaron qui l'a. »

Fay aurait préféré aller l'attendre sur le parking. Elle se leva et suivit Reena dans le couloir. Elle eut l'impression que certains clients étaient partis lorsqu'elle passa à nouveau près du barman qui, assis sur un tabouret, lisait une revue. Il ne leva pas la tête.

Il y avait toujours de la musique, mais le volume était plus faible et il n'y avait plus personne sur la scène. Elle vit quelques-unes des danseuses assises aux tables du premier rang, en train de bavarder avec les hommes et de boire des verres.

Aaron était assis sur son tabouret et Reena alla près de lui, lui posa une main sur le genou et lui dit quelques mots. Il regarda Fay, puis se pencha sur le côté, tendit la main, prit un sac et le tendit à Reena.

Fay sentait que les yeux du colosse étaient fixés sur elle, mais elle se refusa à le regarder. Pour se donner une contenance, elle sortit une cigarette de son sac et l'alluma. Elle jeta un bref coup d'œil sur Reena, vit qu'elle parlait toujours avec lui et qu'il hochait la tête, en signe de désaccord. Elle aurait voulu que Reena revienne. Elle avait envie de partir et de dormir un peu. Et elle avait encore faim.

La porte s'ouvrit. Deux hommes entrèrent, regardèrent autour d'eux et se dirigèrent vers le bar. Reena était alors debout entre les jambes écartées du colosse et il lui passait lentement la main dans le dos, la tête tournée, l'oreille près de sa bouche, écoutant ce qu'elle lui disait. Ce qu'il entendit dut lui plaire, parce qu'il sourit. Fay approcha

d'elle un cendrier posé sur le bar. À l'arrivée des deux nouveaux clients, le barman ferma sa revue et la laissa sur le tabouret. Les deux hommes regardèrent Fay, puis l'un d'entre eux se pencha vers le barman, commanda un bourbon-Coca et une bière. Elle tourna le dos, espérant qu'ils la laisseraient tranquille. Mais c'était impossible. Celui qui était le plus proche avança et posa la main sur le bar, près de celle de Fay, qui tenait une cigarette.

« Tu travailles ici ? » demanda-t-il.

Elle détourna le regard. « Non, dit-elle.

— Tu devrais me laisser te payer un verre. »

Elle se tourna vers lui.

« Non, merci, dit-elle. Je suis sur le point de partir. »

Il leva le poing, une expression pleine d'étonnement sur le visage.

« Partir ? fit-il. Merde, chérie, il n'est que 11 heures et demie. Tu es pressée ?

— Je ne suis pas pressée. Je suis seulement sur le point de partir. »

Le barman posa le bourbon devant lui et il le prit, en but une gorgée. L'autre type payait, comptait les billets et les posait sur le bar.

« Alors, tu ne travailles pas ici ? insista le type.

— Non.

— Bordel, je jurerais que je t'ai déjà vue sur scène. À secouer tes nichons et tout. »

Elle écarta brusquement les cheveux qui cachaient partiellement son visage, lui fit face.

« Je ne vous connais pas, monsieur. Et vous ne m'avez jamais vue sur scène. »

Il but une nouvelle gorgée de bourbon et dit :

« Merde, vous, les putes, vous vous ressemblez toutes.

— Vous devriez me laisser tranquille.

— Tu devrais me sucer la queue. Je te donnerai cinquante dollars, mais faut que tu avales. »

Elle resta quelques secondes sans voix.

« J'ai cinquante dollars sur moi », dit-il. Il fouilla dans la poche de son pantalon et en sortit une liasse de billets. « T'as qu'à aller sur le parking, on fera ça dans ma voiture. »

Il posa l'argent sur le bar, tandis qu'elle le regardait fixement.

« Vous devriez arrêter, dit-elle. Vous devriez cesser de me parler comme ça. »

Il posa la main sur son épaule et s'approcha. Elle vit qu'il était saoul, sentit son haleine imbibée de whisky, vit ses yeux injectés de sang, les quelques poils de barbe qui assombrissaient son menton. Elle tenta de se dégager, mais il était fort. Il lui souriait.

« Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? » dit-il.

Ses doigts descendaient vers ses seins quand une autre main

apparut, se referma sur celle qui la touchait. Ce fut instantané. L'homme ferma les yeux, découvrit ses dents, laissa tomber son verre sur le bar. Le verre se renversa, la glace, le Coca et le whisky se répandirent sur le bois, dégoulinant du côté opposé. Elle s'écarta, quand la main eut cessé de toucher son épaule, se retourna, vit l'homme en noir. Elle s'aperçut alors qu'il écrasait la main de l'autre homme dans la sienne, que les genoux de l'homme cédaient, qu'il serrait les dents, tentait de dire quelque chose. Mais Aaron continua à serrer la main de l'homme, qui était à genoux, maintenant, et ne pouvait prononcer un mot. Son ami se tenait derrière lui, blême, de plus en plus blême. Elle entendit ce que dit Aaron, quand il se pencha davantage encore. Presque dans un murmure, mais la musique s'était tue.

« Tu aurais dû la laisser tranquille quand elle te l'a demandé. »

L'homme à genoux ne put ou ne voulut répondre. Il secouait sa tête dans tous les sens et Fay vit les larmes, qui gonflaient ses paupières, couler sur ses joues. Et, pire, elle entendit les os se briser, sous la pression de la main d'Aaron. Des petits craquements, puis le bout des doigts devint violet. Elle vit une tache foncée grandir, sur son pantalon marron, le type se pissait dessus. Et Aaron serrait toujours, de plus en plus penché en avant, sans un sourire, les yeux fixés sur le visage qui descendait et descendait, jusqu'à ce qu'il soit allongé par terre.

« Ce fils de pute a sûrement pas vu la pancarte ! » glapit Reena avant d'éclater de rire.

Elle était adossée au mur. Elle avait pris une nouvelle bière et la buvait.

Fay posa la main sur l'épaule d'Aaron. Elle ne réfléchit pas. Elle posa simplement la main sur son épaule. Il tourna brusquement la tête, elle surprit un éclair de fureur dans ses yeux, mais il disparut une seconde plus tard.

« S'il te plaît, dit-elle.

— Quoi ? fit Aaron.

— S'il te plaît, lâche-le. Je crois qu'il a compris la leçon. »

Aaron se redressa légèrement, mais ne lâcha pas prise. Il ne regardait que Fay. Puis il se tourna à nouveau vers l'homme, parut s'apercevoir avec étonnement qu'il se cramponnait à sa main et sanglotait en silence sur le sol.

« Ouais, fit-il, revenant lentement à la réalité. Sûrement. »

Il le lâcha, se redressa, écarta la mèche de cheveux qui était retombée sur l'un de ses yeux, s'adossa au bar et croisa les bras sur la poitrine.

« Sois sympa ou casse-toi, fils de pute, dit Reena, qui but une gorgée de bière. Donne-moi une cigarette, Fay. »

Les gens gagnaient la porte par groupes de deux ou trois et la porte se fermait derrière eux. Quelques-unes des lampes de la salle s'allumèrent. Aaron poussa l'homme du pied, appuya la pointe d'une de ses bottes de cow-boy blanches contre son épaule. Mais ce fut à l'ami de l'homme qu'il s'adressa.

« Aide-le à sortir, dit-il. Le ramène pas. »

L'autre homme porta sa canette de bière à ses lèvres, et la vida. Il la posa sur le bar puis demanda :

« Et moi ? »

Aaron garda les yeux fixés sur l'homme allongé sur le sol.

« Tu n'as rien fait. Tu peux revenir. »

Puis il leur tourna le dos, longea le bar jusqu'à l'endroit où se tenait Fay. Il lui toucha l'épaule, d'une pression presque imperceptible.

« Ça va ? »

Elle leva la tête et le regarda. Sa main était toujours très légère, sur son épaule, et ça lui plaisait. Elle se dit qu'un homme comme lui était capable de bien prendre soin d'une femme.

« Ouais, fit-elle.

— Tu n'es pas blessée, à part à l'amour-propre.

— C'est ça.

— Bien, dit-il et il retira sa main. Il y a des gens qui ne savent pas se tenir. Et il y en a qui ne comprennent qu'une seule chose.

— Merci d'avoir pris ma défense.

— Quand tu veux. »

Il se retourna, posa une main sur le bar, tira un tabouret jusqu'à lui, s'assit et regarda l'ami de l'homme tenter de faire lever son compagnon. Fay regarda, elle aussi. Ça prit un moment. L'homme pleurait toujours, soutenait sa main cassée dans sa main intacte. Il se mit à genoux, avec l'aide de son ami ; il s'essuya à plusieurs reprises le visage, puis il se mit debout et, soutenu par son ami, prit la direction de la porte. Mais il se retourna, soudain, et ce fut comme s'il avait envie de tuer.

« Dis pas un mot, fit Aaron. Arthur », ajouta-t-il.

Le barman devait connaître le code ; le fusil glissa aussitôt sur le bar dans la flaque de Coca, de glaçons et de whisky, la crosse en avant, Aaron le saisit, et Fay garda les yeux rivés sur l'arme quand il la souleva et la posa sur ses genoux, pointée en avant, en appui sur son ventre, une main ferme sur la détente et l'autre sur les canons sciés. C'était un objet inquiétant, dont les canons ne faisaient que trente centimètres.

« Au cas où tu voudrais discuter encore un peu », dit-il à l'homme à la main cassée.

L'homme, en compagnie de son ami, franchit la porte.

« Des fois, ça leur arrive de vouloir discuter encore un peu », dit Aaron.

Il resta un moment immobile, les yeux fixés sur la porte. D'autres clients sortirent et d'autres lampes s'allumèrent. C'était comme si une force invisible les commandait à distance. Le fusil ne bougeait pas, ne tremblait pas. Puis une voiture démarra, la lumière des phares balaya la fenêtre, le bruit du moteur s'éloigna en direction de la route. Quand Aaron se leva et rendit le fusil au barman qui le rangea sous le comptoir, Fay vit, sur ses reins, la crosse en ivoire d'un pistolet, glissée sous sa ceinture de cuir noir.

« Ferme, Arthur, dit-il. On se barre. »

Il fallut une minute à Fay pour comprendre que Reena et elle s'en allaient avec lui.

Il y avait un Shoney's, au bout de la plage, à cinq ou six kilomètres, et ils s'installèrent dans un box, devant des assiettes d'œufs et de saucisses, des biscuits et des tasses de café. Aaron était assis en face des deux femmes.

« Ça va mieux, Reena ? » demanda-t-il.

Elle buvait du café et du jus d'orange et il lui avait fait manger un peu de bacon et de fruits. Fay mangeait ses œufs, avait trouvé de la gelée de mûres au buffet, buvait un grand verre de lait froid et tartinaient de la gelée sur ses biscuits.

« Pas vraiment, dit Reena. J'étais presque complètement saoule. »

Fay n'avait pas dit grand-chose, elle les avait surtout écoutés parler du bar, puis de quelqu'un qui s'appelait Gigi, mais il parut contrarié et rougit ; et Reena cessa de parler de cette personne. Elle trouva que le mieux était de se taire et d'écouter. Mais il la regardait sans cesse, de petits coups d'œil qui ne pouvaient lui échapper. Il l'avait aidée à choisir ce qu'elle mangeait, il l'avait fait rire, et elle l'avait vu sortir le pistolet de sous sa ceinture, puis le cacher sous le siège de sa voiture. Elle la voyait de l'endroit où elle était assise, rouge très très foncé, des roues spéciales très brillantes, deux tuyaux d'échappement chromés, à l'arrière, qui grondaient quand il accélérât.

« J'ai encore faim, dit-il, puis il se leva. Et vous ? »

— Ça va, fit Reena.

— J'ai largement assez, répondit Fay.

— Tu devrais manger encore un peu.

— Je prendrai peut-être des fruits, tout à l'heure. »

Il s'éloigna, son assiette à la main, et Reena se pencha vers elle, sa tasse près des lèvres.

« Qu'est-ce que tu penses de lui ? » demanda-t-elle.

Fay prit de l'œuf et de la saucisse sur sa fourchette. Elle pensa à la façon dont il avait cogné la tête des deux types l'une contre l'autre, et à ce qu'il avait fait à l'homme qui l'ennuyait.

« Ben, fit-elle, je dirais qu'il ne se laisse pas emmerder. »

Elle mordit dans le biscuit, prit une cuillerée de gelée sur son assiette. Elle tourna légèrement la tête, le vit, derrière la table chauffante, son pantalon noir et le bas de sa chemise noire qui avançaient lentement, ses mains qui se servait des œufs, la cuiller qu'il tenait entre ses gros doigts.

« Il nous protège, dit Reena. Il ne laisse personne nous emmerder.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? » demanda Fay.

Elle ne comprenait rien à cette histoire de femme à genoux, faisant une pipe au mec.

« Et la fille qu'on a vue ? demanda-t-elle.

— Tu veux dire la fille qui taillait une pipe à ce mec ? Cheryl ? Tu sais ce qu'est une pipe, hein ?

— Je sais ce qu'est une pipe », dit Fay.

Reena la regarda avec un peu plus d'intérêt, un début de sourire jouant sur ses lèvres.

« Ouais ?

— Ouais. »

Fay prit de l'œuf sur sa fourchette et le mangea. Elle coupa une saucisse en deux et en mangea la moitié.

« Tu en as déjà fait ? demanda Reena.

— Pourquoi tu veux savoir ça ?

— J'ai envie de savoir, c'est tout. Je parie que tu en as jamais fait, pas vrai ?

— Ouais, dit Fay. J'en ai fait. »

Reena but une gorgée de café, prit la verseuse marron que la serveuse avait posée sur la table et en versa un peu dans sa tasse.

« À qui ?

— Je ne te le dirai pas, répondit Fay.

— Ce type, l'autre soir ?

— Non. Je t'ai dit qu'il était sur moi quand je me suis réveillée.

— Tu n'avais rien fait avec lui, avant. »

Fay but une gorgée de lait.

« Je l'ai embrassé deux ou trois fois. Mais sans plus.

— Tu ne m'as pas dit ça.

— Je n'y ai pas pensé. »

Elles mangèrent en silence pendant quelques instants.

« Je ne pige pas, dit Fay.

— Qu'est-ce que tu ne piges pas ? »

Reena prit des sachets de sucre et un deuxième petit récipient de lait, comme on en trouve dans ces endroits.

« Tu as dit qu'il ne laissait personne vous emmerder. Ce que cette Cheryl faisait avec ce type, alors ? Il a fallu qu'il demande, pas vrai ?

— C'est différent, dit Reena. Elle travaille là-bas.

— Je ne comprends pas, dit Fay.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas, chérie ? »

Fay posa sa fourchette, prit son verre de lait.

« Est-ce que les gens entrent, comme ça, et demandent ? Pourquoi il ne les tabasse pas, comme les types qui m'ont abordée ?

— Écoute », dit Reena.

Elle sortit à nouveau la flasque, de son sac à main, cette fois. Il y

avait une tasse vide, sur le banc, elle y versa de l'alcool, puis elle rangea le flacon.

« Une fille fait comprendre à un type qu'elle est disponible. S'il lui parle comme il faut. Ils se mettent d'accord sur le prix, et puis ils vont dans la loge. Aaron s'arrange pour que ça se passe bien. Je n'ai jamais vu personne le battre. Tu peux me croire, c'est pas un enfant de chœur. Mais tu ne travailles pas là-bas. Et ces types t'ennuyaient. Il a plus ou moins des principes... et il a entendu ce que ces types te disaient. » Elle agita une main et but une gorgée d'alcool.

« Il ne me connaît pas. Pourquoi il a pris ma défense ? »

Reena posa sa tasse sur la table, puis la reprit et but à nouveau. Fay fixa ses lèvres, tandis qu'elle parlait, en regardant sa tasse :

« Il aime que les gens soient corrects, quand ils viennent là-bas. Si une fille et un type veulent aller à l'arrière et s'envoyer en l'air, et s'il paie, il n'y aura pas de problème. Si elle est d'accord, c'est bon. Mais celui qui déconne se retrouve sur le parking à coup de pompe dans le cul. » Elle leva la tête. « Je vais te dire. Tu lui plais. »

Fay se remit à manger quand elle vit qu'il revenait. Il posa son assiette sur la table.

« Je reviens dans une minute » dit-il, et il s'éloigna. Fay le regarda partir.

« Où il va ? demanda-t-elle.

— Sûrement aux toilettes. »

Reena but du café et mangea un peu de bacon.

« Qu'est-ce qui te fait croire que je lui plais ?

— Je le vois, c'est tout. Je vais te dire un truc : dans le coin, tu as tout intérêt à être avec Aaron Forrest. »

Fay resta une minute silencieuse. De jeunes enfants allaient et venaient autour de la table chauffante, s'interpellaient, tandis que leur mère, débordée, emplissaient leurs assiettes, un bébé en équilibre sur la hanche. Le bébé avait un biberon et, de temps en temps, buvait. Il adressa un sourire édenté à Fay et agita son biberon. Fay lui répondit de petits mouvements des doigts, et lui sourit.

« Il n'est pas mignon, ce bébé ? dit-elle à Reena.

— Ils sont tous mignons, quand ils sont petits. » Elle soupira, posa son café. « Faut que je rentre m'occuper des miens. Faut encore qu'on achète du lait, en plus.

— Où tu vas en trouver ?

— Je vais demander à Aaron de me ramener à ma voiture et on s'arrêtera au magasin. Il ne voulait pas que je prenne le volant, parce que j'étais saoule.

— Ça va, maintenant ?

— Ouais, ça va. Ils sont sûrement rentrés, à présent. Chuck devait les emmener chez sa mère, cet après-midi. »

Fay prit son lait et en but une gorgée. Elle vit Aaron pousser une porte à double battant en acier inoxydable, au fond de la salle.

« Je vous ai entendus, cet après-midi.

— Tu nous as entendus nous disputer ?

— Plus ou moins, je dormais et je me suis rendormie. »

Elle voulut l'interroger à nouveau sur l'homme qui était venu à la caravane, lui avait pris de l'argent, l'avait frappée et jetée à terre. Mais Aaron s'asseyait en face d'elles, prenait sa fourchette et sa serviette.

« C'est de la bonne cuisine, ici, dit-il, puis il se remit à manger.

— Oui, c'est bon », dit Fay.

Des gens entraient dans le restaurant, si bien que le bruit et les conversations se firent plus fort. Les serveuses, en pantalon noir, chemisier blanc et tablier, allaient et venaient entre les tables. Fay se demanda si elle pourrait travailler ici, servir. Ça n'avait pas l'air compliqué. Elle avait regardé ce qu'elles faisaient. Apparemment, elles se contentaient d'apporter du café et de l'eau, de noter les commandes, puis de les servir quand elles étaient prêtes. Elle était sûre qu'elle pourrait le faire.

« Faut que je rentre, Aaron, dit Reena. Faut que je m'occupe des enfants. »

Sans cesser de manger, il acquiesça.

« Je te ramènerai aussitôt que j'aurai fini. »

Il regarda Fay et demanda : « Tu as un logement ? »

Elle se tourna brièvement vers Reena, mais Reena détourna son regard.

« Bon, dit-elle, j'étais plus ou moins chez Reena. Je n'ai pas encore d'endroit à moi. Je suis arrivée hier.

— Tu as besoin d'un endroit ? »

Il ne leva pas la tête, continua à manger et à boire du café.

Elle ne sut pas quoi répondre. Reena lui donna un coup de genou, sous la table, toujours sans la regarder, elle ne comprit pas ce qu'elle voulait lui dire. Aaron semblait gentil, maintenant. Mais il n'avait rien de gentil quand il avait pris ces deux types par le col, dans le bar. Elle se souvint qu'il était venu à sa rencontre, quand elle était entrée, et qu'il lui avait demandé si elle voulait s'asseoir. Tous les hommes n'étaient pas comme Chris Dodd, pas vrai ? C'était impossible, pas vrai ? Est-ce qu'il n'y en avait pas à coup sûr des bons et des mauvais partout ? Il n'y avait qu'à voir son père. Il n'y avait qu'à voir Sam. Il n'y avait qu'à voir le type qui avait frappé Reena.

« Tu as une idée ? demanda-t-elle.

— Peut-être, dit-il. C'est un peu en dehors de la ville. Mais je pourrais te ramener en voiture, demain matin.

— Tu devrais aller avec lui, Fay, dit Reena. Aaron a une belle maison à Pass Christian. Elle est près du port. Je parie qu'elle te

plaira.

— Ma mère y habite, dit-il. C'est une sorte de *bed and breakfast*. C'est une vieille maison, mais elle l'a très bien arrangée. Il n'y a pas beaucoup de monde, en semaine, donc je pourrais te faire ça pour pas cher. Peut-être même pas cher du tout. »

Il sourit et elle vit qu'il avait un beau sourire.

« On est tellement les uns sur les autres, dans ma caravane, dit Reena. Je parie qu'Aaron t'y conduirait, pour que tu prennes tes affaires, pas vrai, Aaron ?

— Chez toi ?

— Ouais.

— Sûr, fit-il. Mais tu n'es pas obligée de venir là-bas. Tu peux retourner chez Reena, si tu veux. C'est toi qui décides. »

Il prit un biscuit, essuya la sauce qui se trouvait encore dans son assiette, puis se frotta les mains, afin de montrer qu'il avait terminé. Il but une gorgée supplémentaire de café, puis tapota ses lèvres avec la serviette et la posa sur la table. Il sortit son portefeuille, fit signe à la serveuse de la table voisine.

« L'addition », dit-il.

Elle arriva une minute plus tard et il la prit, jeta un coup d'œil dessus, sortit six dollars et les coinça sous la salière.

« Vous êtes prêtes ?

— Moi, oui, dit Reena.

— Je dois combien ? » dit Fay, en tendant la main vers l'addition. Il l'empêcha de la prendre, puis saisit sa main et la serra.

« Je t'invite », dit-il, puis il se leva.

Reena la poussa de l'épaule et Fay prit son sac à main, sortit du box. Dans l'allée, en suivant le large dos noir d'Aaron, Reena chuchota :

« Quand on t'offre un cheval, ne regarde pas ses dents. »

Fay ne comprit pas ce que cela signifiait, mais le suivit tout de même jusqu'à la caisse.

Assise au pied d'un haut réverbère qui diffusait une vive lumière, Fay contemplait le parking et les lignes blanches tracées au sol. Dans sa camionnette, Aaron rembobinait la cassette du lecteur, les yeux rivés sur la petite flèche verte fixée sur l'appareil. Il appuya sur un bouton et une chanson commença. Elle reconnut la voix de George Jones.

Il s'appuya contre le dossier du siège et dit : « Tu aimes le vieux George ?

— Ouais, dit-elle. Il est vraiment bon.

— Merde, c'est le meilleur. Je l'ai vu, à Tupelo, il y a des années. Tu connais Tupelo ?

— Non, dit-elle. J'y suis jamais allée. »

Il hocha la tête et se tut, écouta la musique. Il portait de grosses bagues aux doigts et Fay aperçut une gourmette en or, sous le poignet de sa chemise. Elle était fascinée par ses mains, fascinée par leur puissance. Elle ne savait pas quoi faire, mais savait qu'il faudrait qu'elle ait pris une décision quand ils auraient regagné la voiture de Reena. Et ça ne lui laissait pas beaucoup de temps. Elle avait dit qu'elle ne prendrait que du lait, du pain et quelques autres choses, au supermarché. Mais elle était partie depuis dix minutes et Fay ne la voyait pas, derrière la vitrine, elle ne voyait que quelques clients, les caissières, debout et désœuvrées, qui bavardaient.

La musique passait toujours et Fay tentait d'écouter les paroles, mais pensait sans cesse à Sam. Il était probablement au travail, ou bien venait de terminer et rentrait dans cette maison vide. Elle aurait voulu pouvoir tout recommencer. Peut-être aurait-elle pu agir autrement. Mais se tourmenter était inutile. Peut-être que, quand elle aurait un logement, elle pourrait écrire à Sam et lui dire qu'elle allait bien. Mais elle savait qu'il viendrait sûrement la chercher, s'il apprenait où elle se trouvait. Et ce qui se passerait alors, elle n'en savait rien. Il risquait de la ramener avec lui. Pour qu'elle affronte ce qu'elle avait fait ? Comment savoir, même deviner ? C'était trop dur. Elle avait envie de raconter tout ça à quelqu'un. Elle n'avait pas encore eu le temps d'en parler à Reena.

Aaron ne la regardait pas. Il tambourinait doucement, du bout des doigts, sur son genou, au rythme de la musique. Il s'était arrêté devant une boutique, en route, pour acheter des cigares, qui dépassaient de la poche de sa chemise.

« J'aime bien tes bottes », lui dit-elle.

Il se tourna vers elle.

« Ouais ? Merci. Je les aime bien, moi aussi. »

Elle aurait voulu trouver un moyen de parler à Reena, seule à seule, pendant quelques minutes, mais elle n'en aurait probablement pas l'occasion. Et s'il l'emmenait dans cet endroit et se conduisait comme Chris Dodd l'avait fait ? Face à ce type, elle ne pourrait pas se défendre. Il était tout simplement trop fort. Un homme comme lui pouvait faire exactement ce qu'il voulait des femmes. Il valait sûrement mieux qu'elle retourne chez Reena. C'était plus sûr. Ensuite, demain, peut-être elle pourrait chercher du travail.

« Tu veux que j'aille te chercher un Coca, ou quelque chose, aux distributeurs ? » demanda Aaron.

Il y en avait une rangée, près des portes vitrées à double battant du supermarché, mais elle fit non de la tête.

« Non, merci, ça va. »

Il ouvrit sa portière et le plafonnier s'alluma. Il sortit ses jambes du véhicule, se retourna.

« Je crois que je vais aller voir s'il y a de la limonade. Tu es sûre que tu ne veux rien ? »

Il se redressa, ferma la portière, se tourna à nouveau vers l'intérieur de la voiture.

« Bon, je prendrais bien un Coca, s'il y en a. Si ça ne te dérange pas. »

Il ne répondit pas, s'éloigna simplement, sur le parking, à longues enjambées. Elle le regarda. Il marchait la tête légèrement baissée, en balançant un peu les bras. Si elle avait connu le mot grâce, elle l'aurait employé pour décrire sa démarche. Quand il arriva à mi-chemin des distributeurs, Reena sortit du supermarché, un sac en papier dans les bras. Elle le rejoignit, lui dit quelque chose, et il parla avec elle pendant quelques secondes, lui donna quelque chose qu'elle mit dans son sac à main. Puis elle regagna la camionnette d'Aaron, posa le sac dans la benne, juste derrière la lunette arrière. Elle sortit un paquet de cigarettes, retira la cellophane, chercha un briquet dans la poche de sa jupe, puis ouvrit la portière. Fay se glissa au milieu de la banquette. Elle vit Aaron introduire des pièces dans un distributeur de boissons et comprit qu'elle n'avait pas beaucoup de temps. Elle posa la main sur le bras de Reena, à l'instant où elle fermait la portière.

« Vite, fit-elle. Dis-moi ce qu'il faut que je fasse. Il va revenir dans une minute. »

Reena alluma sa clope, souffla un mince filet de fumée par la vitre. Elle semblait furieuse, pour une raison quelconque.

« Qu'est-ce que tu veux faire ? dit-elle. »

— Je ne sais pas. J'ai un peu peur de partir avec lui, après l'autre soir.

— L'autre putain de violeur, tu veux dire ?

— Ouais. Aaron non plus, je le connais pas. Merde, je ne connais personne. Tu as confiance en lui ? »

Elle regarda par-dessus l'épaule de Reena, le vit gagner une autre machine. Il se pencha, posa une canette à ses pieds, sur le béton, chercha des pièces dans sa poche. Reena tira à nouveau sur sa clope, secoua la cendre par la vitre. Aaron se baissa, ramassa la canette et se retourna. Il en avait une dans chaque main, à présent, et revenait. Reena le regarda pendant quelques instants, puis se tourna vers Fay.

« Crois-moi, je ne connais personne avec qui tu seras plus en sécurité. Il te protégera. À ton avis, pourquoi il a cassé la gueule à ces types, au bar ? Je t'ai dit que tu lui plaisais. »

Il était trop près, maintenant, pour que Fay puisse répondre. Elle le suivit des yeux, pendant qu'il contournait le capot, puis il la regarda

bien en face quand il posa une canette sur le toit et ouvrit la portière. Il tendit le bras à l'intérieur et elle reçut la canette de Coca dans sa main.

« Merci », dit Fay, qui la prit.

Les magasins et les boutiques du bord de plage étaient fermés, maintenant : parkings déserts et vitrines obscures. Les seules lumières étaient celles des stations-service ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

« C'est complètement mort, à cette heure », dit Aaron, comme pour lui-même, et personne ne répondit. Il ne rencontra aucun feu rouge, mit son clignotant, traversa les deux voies, entra sur le parking du Love Cage. Il était désert, hormis la voiture de Reena.

« Arthur est sûrement parti », dit-elle.

Elle jeta son mégot par la vitre quand l'El Camino [2] s'arrêta. Fay sentit qu'ils la regardaient et comprit qu'il fallait qu'elle dise quelque chose.

« Alors ? fit Reena. Tu veux rentrer avec moi dans cette boîte de conserve, ou tu veux dormir dans un vrai lit, pour changer ? »

Aaron regardait par la vitre. Il baissa le volume de la musique. Reena donna à Fay un coup de genou, montra Aaron des yeux comme pour dire : *Va avec lui*. Fay s'éclaircit la gorge, se tourna vers lui.

« Ça ne va pas déranger ta maman ? dit-elle.

— Non », répondit-il, les yeux toujours fixés sur la nuit. Mais il se tourna ensuite vers elle. « Mais tu n'es pas obligée de venir, si tu ne veux pas. »

Elle but une gorgée de Coca, posa à nouveau la canette sur ses genoux.

« O.K., fit-elle. Je crois que je vais venir. »

Reena ouvrit aussitôt la portière et descendit.

« À tout à l'heure », dit-elle, et elle prit son sac de courses dans la benne, se dirigea vers sa voiture, cherchant ses clés dans sa poche.

Fay resta près d'Aaron, sur la banquette, même si elle n'avait pas envie de rester aussi près de lui, mais elle avait encore moins envie de s'éloigner, parce qu'elle ne voulait pas qu'il croie qu'elle ne voulait pas être aussi près de lui.

Il tourna la tête.

« Tu peux t'éloigner, si tu veux. »

Elle se déplaça de quelques centimètres, sentit qu'il l'observait. Reena montait dans sa voiture. Elle entendit le moteur démarrer, puis les phares s'allumèrent, puis les feux de recul.

« Faut que tu ailles chercher ta valise ? demanda-t-il.

— Ouais. Elle est chez Reena. Ça ne prendra même pas une minute d'aller la chercher. »

Il tournait déjà le volant. La voiture de Reena fit demi-tour en

marche arrière, s'arrêta, se dirigea vers eux. Il débraya et la suivit.

Il ne dit pas un mot, tandis qu'ils franchissaient les feux, tournaient dans l'autre rue, gravissaient la côte sous les réverbères, et son silence rendit Fay nerveuse. Elle se dit que c'était peut-être une de ces personnes qui ne parlaient pas beaucoup. Pas de problème. Elle était parfois comme ça. Souvent, Sam et elle ne parlaient pas beaucoup, ils se sentaient bien ensemble dans le silence.

Le pick-up japonais était là et, quand ils s'arrêtèrent derrière la voiture de Reena, Fay vit qu'il y avait de la lumière dans le séjour. Aaron mit ses phares en veilleuse, posa un coude sur la portière. Reena descendit et Fay glissa sur la banquette, ouvrit la portière.

« J'en ai pour une minute », dit-elle, et il acquiesça, d'un mouvement presque imperceptible du menton. Elle descendit et ferma la portière.

Reena sortait ses courses de la voiture et Fay attendit qu'elle eût terminé, ferma sa portière.

« Viens », dit Reena.

Elles traversèrent la cour et Reena ouvrit la porte. Elles entrèrent. Les enfants, enroulés dans des draps, dormaient, l'un d'entre eux sur un petit lit, l'autre par terre. La télé marchait et Chuck, adossé à la cloison, la regardait, une bière à la main. Il y avait huit ou neuf canettes vides, sur la petite table.

« D'où tu sors ? » dit-il.

Il regarda Fay et porta sa bière à sa bouche. Elle détourna la tête.

« Du boulot, répondit Reena, Viens, Fay, on va chercher ta valise. »

Elles prirent le petit couloir et il dit :

« Qui c'est, dans la cour ?

— Aaron », répondit Reena, qui manœuvra l'interrupteur de la chambre.

La valise de Fay était à l'endroit où elle l'avait laissée. Elle rabattit le couvercle, appuya sur le fermoir.

« Qu'est-ce qu'il fout ici ? demanda Chuck.

— Il attend Fay », dit Reena. Plus bas, elle ajouta : « Vaudrait peut-être mieux que tu files, chérie. Il est saoul. Je suis contente que tu puisses dormir dans un endroit confortable, ce soir.

— Et toi ? Ça va aller ? » demanda Fay.

Elle se tourna brièvement vers Chuck et s'aperçut qu'il les foudroyait du regard.

« Ça va aller, répondit Reena. Il va s'endormir et cuver. Et c'est aussi ce que je vais faire. Cuver.

— O.K. On se verra sûrement plus tard. À un moment ou un autre.

— Sûr. Te fais pas de souci. »

Fay se retourna, sa valise à la main. Elle n'avait pas la moindre envie de passer devant Chuck. Quand elle lui adressa à nouveau un

bref regard, il la dévisagea sans cacher son hostilité et but une nouvelle gorgée de bière. Elle posa la main sur la porte, la poussa, se retourna encore. Reena était debout, une main sur la cloison, et Chuck avait posé sa bière, se levait et se dirigeait vers elle.

« Salut », dit Fay, en détournant les yeux.

La porte claqua derrière elle et elle n'avait pas atteint la voiture d'Aaron que le ton monta, à l'intérieur, que les cris et les jurons fusèrent. Elle s'efforça de ne pas les entendre. Elle mit sa valise dans la benne, ouvrit la portière et s'assit près d'Aaron.

« Tu as tout ce qu'il te faut ? dit-il.

— Ouais. J'ai mon sac à main et ma valise. »

Il regagna la rue en marche arrière, s'y engagea. Elle se tourna vers la caravane et la faible lumière qui brillait à l'intérieur. Elle se demanda ce qu'elle allait devenir.

La route suivait la courbe naturelle de la plage. L'océan était dans le noir et, au loin, on apercevait des lumières floues. Ils sortirent de Biloxi, passèrent la grande pancarte qui souhaitait aux visiteurs bienvenue à Gulfport, et elle vit à nouveau les immeubles et les hôtels qu'elle avait vus en arrivant, en compagnie du chauffeur routier. Elle avait l'impression qu'elle n'avait pas vraiment eu le choix. La caravane de Reena était surpeuplée. Il aurait fallu qu'elle parte, de toute façon, tôt ou tard.

Aaron ne parlait pas beaucoup et elle ne pouvait pas s'empêcher de le regarder du coin de l'œil. Il conduisait d'une main et écoutait les chansons qui passaient à la radio. Il lui demanda, à un moment donné, si elle avait besoin d'aller aux toilettes, avant qu'ils sortent de Gulfport, mais elle dit que ça allait.

Quand ils eurent laissé les feux rouges et les intersections derrière eux, il accéléra et garda le bras dehors, la main posée sur le toit. Elle vit à nouveau de grosses villas, derrière des arbres noirs, et des centres commerciaux, des débits d'alcool, des poissonneries. Des boutiques de crevettes et des boutiques de coquillages. La route était bien éclairée et Fay se penchait légèrement, dans les courbes, à l'unisson des mouvements de l'El Camino. Les tuyaux d'échappement grondaient leur chanson grave et rauque dans la nuit. Sur des langues de terre, du côté de l'océan, se dressaient de vastes restaurants, dont les enseignes étaient restées allumées. Elle fuma une nouvelle cigarette et se demanda dans combien de temps ils arriveraient. Elle était fatiguée et devait lutter pour ne pas s'endormir sur le siège. Ils croisaient de temps en temps un autre véhicule, mais la route était pratiquement déserte. Le silence la mettait mal à l'aise, mais elle n'avait pas la

moindre idée de ce qu'elle pourrait lui dire. Elle lui avait déjà dit que ses bottes lui plaisaient.

« Ça va ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Ouais. Ça va bien. »

Il sortit un cigare de sa poche, en glissa l'extrémité dans sa bouche. Il le coupa avec les dents, et cracha par la vitre. Elle le regarda le lécher, le rouler et le tourner, puis il le coinça entre ses dents, tendit la main et appuya sur l'allume-cigare.

« C'est ce que je me disais. Mais tu étais tellement silencieuse que je me demandais.

— Je ne savais pas si tu avais envie de parler, dit-elle. J'ai l'impression que tu fais partie des gens qui ne parlent pas beaucoup.

— Je crois que tu as tout compris. »

Elle vit le reflet de ses yeux, dans la lumière du tableau de bord, entendit le déclic de l'allume-cigare, petite cerise rouge mouvante, dans sa main, qui posa une faible lueur sur son menton lorsqu'il tira sur le cigare et l'alluma. Il tapota l'appareil sur le bord du cendrier et le remit dans son logement. Il posa le coude sur la portière, le cigare entre ses doigts puissants, tout en conduisant dans la nuit.

« On est bientôt arrivés, dit-il. Après, tu pourras te reposer.

— O.K., fit-elle. Merci.

— Pass Christian est très joli, ajouta-t-il. Tu vas sûrement trouver que c'est mieux que Biloxi. C'est plus calme. Il n'y a sûrement pas autant de choses à faire, mais il n'y a pas autant de gens. C'est ce qui me plaît, là-bas. »

Elle hocha la tête et sourit, même si elle savait qu'il ne pouvait le voir. Elle se demanda quel âge avait sa mère. Et ce qu'elle penserait en voyant qu'il ramenait quelqu'un à cette heure. Mais elle dormirait peut-être déjà et ne s'en apercevrait pas.

« Ça te plaît de vivre ici ? demanda-t-elle.

— Je suis né ici, dit-il. J'ai toujours vécu ici. Mon père avait un crevettier et je travaillais avec lui, quand j'étais môme. »

Il porta son cigare à sa bouche, en tira une bouffée, le reprit entre ses doigts.

« Ça te plaisait ? »

Il resta un moment sans répondre et elle crut qu'il ne le ferait peut-être pas. Mais quand il prit la parole, elle s'aperçut qu'il avait réfléchi à sa réponse.

« C'était une bonne façon de vivre, dit-il finalement. Le travail était dur. Il fallait se lever très tôt et partir avant le lever du jour. Mais je trouvais formidable d'être, comme ça, sur l'eau, avec mon vieux. Le meilleur moment, c'était quand on remontait les filets, parce qu'on ne savait jamais ce qu'il y aurait, en plus des crevettes. Il y avait de tout, là-dedans, des pieuvres, des crevettes, des poissons. Papa me laissait

toujours trier les saloperies et les rejeter à la mer. On rentrait au port vers 11 heures ou midi, on déchargeait la pêche et on la vendait. Et puis on nettoyait le bateau, on réparait les filets, on préparait tout pour la sortie du lendemain. J'ai fait ça pendant des années. Je le ferais sûrement toujours, si les choses n'avaient pas tourné comme elles l'ont fait. »

Il remit son cigare dans sa bouche et tira dessus, puis il le reprit entre ses doigts. Elle avait envie de savoir d'autres choses, mais n'osa pas demander. Il ralentit légèrement et elle s'aperçut qu'ils entraient dans une zone où, d'après les panneaux, la vitesse était limitée à soixante.

« On est tout près, dit-il.

— J'espère que ça n'embêtera pas ta maman que je dorme chez vous.

— Elle ne s'en apercevra que demain matin. Elle se couche avec les poules. »

Ils passèrent à nouveau devant de grosses villas, qui avaient presque toutes un étage, une galerie, et de hautes colonnes sur la façade, des vérandas entourées d'une balustrade, où on distinguait les silhouettes pâles des meubles inoccupés, indistincts dans le noir. Partout des arbres énormes, sombres mais protecteurs. Il ralentit un peu et fit un signe vers la gauche, où quelques faibles lumières brillaient.

« C'est le port », dit-il.

Une forêt de mâts se dressait vers le ciel et il ralentit l'El Camino, pour qu'elle puisse regarder. Un ponton en planches s'étendait entre les bateaux amarrés à des pieux décolorés par les intempéries, et elle entendit le faible bruit du vent dans leurs gréements.

« Bon sang, fit-elle. Il y en a beaucoup, hein ? »

Il s'était presque arrêté. Il hocha la tête.

« Ouais. Mais pas autant qu'avant. »

Il y avait un parking gravillonné, sur lequel des pick-up étaient garés. Sous un réverbère, elle vit un chat avancer, puis se dresser sur les pattes de derrière et griffer une poubelle. Au-delà, il n'y avait que l'océan, noir et invisible. Il lâcha le frein et quitta la chaussée.

« On y est, dit-il.

— Tu veux dire que c'est juste en face ?

— Oui. Je vais voir si je peux t'installer dans une des chambres de devant. En général, il n'y a pas grand monde le dimanche soir. »

L'allée montait légèrement. Elle vit la maison à ce moment-là. Il y avait une cour minuscule, mais la maison était haute et blanche, dans le noir. Des bougies brûlaient dans des candélabres, sous la véranda, et elle vit les fenêtres du deuxième étage, noires dans la nuit. La peinture s'écaillait un peu, sur le pignon près duquel ils passèrent, et il

dit :

« Il y a quelques petits trucs à faire.

— C'est joli, dit-elle. C'est vraiment quelque chose. »

Il ne répondit pas. Il s'arrêta derrière la maison, plaça le sélecteur sur P, éteignit les phares et coupa le moteur. Il ouvrit sa portière et descendit.

« Viens », dit-il, et elle ouvrit sa portière, prit son sac à main qui était posé près d'elle. Quand elle eut fermé la portière, il avait déjà contourné la voiture, pris sa valise dans la benne, et se dirigeait vers la maison.

« Attention », dit-il.

Il y avait une rampe et elle posa la main dessus. À travers la porte vitrée à double battant, elle vit une cuisine, une grande table recouverte d'un tissu, et, au-delà, un vaste hall où il y avait des tables, des lampes ainsi que quelques chaises capitonnées. Il posa la valise, sortit des clés de sa poche, chercha et trouva celle dont il avait besoin. Il la glissa dans la serrure, la tourna, et la porte s'ouvrit. Il remit les clés dans sa poche, ramassa la valise.

« Et voilà », dit-il.

Elle le suivit, hésitante, regarda autour d'elle. Il la fit entrer, puis poussa la porte derrière eux et la ferma à clé. Il avait toujours son cigare à la main, et il posa la valise sur la table, entra dans la cuisine et alluma la lumière. Elle resta près de la table, les yeux fixés sur lui.

« Tu veux du café, ou quelque chose ? demanda-t-il, tourné vers elle.

— Je ne sais pas. Tu vas en faire ?

— Je me disais que j'en boirais bien un. Je me disais que j'en boirais bien une tasse sur la terrasse, avant d'aller me coucher.

— O.K., dit-elle. Je vais en prendre une tasse, si tu en fais. »

Il tendit la main vers un cendrier, qui se trouvait sur le plan de travail, et y posa son cigare.

« Visite, si tu veux, dit-il. Elle a de très beaux trucs. »

Elle contourna l'extrémité de la table, toucha le tissu vert passé qui la couvrait. On sentait un vide en dessous, un bord en faisait le tour et elle comprit soudain que c'était un billard. Les pieds étaient en bois sombre, des branches et des feuilles y étaient sculptées et des petits oiseaux étaient perchés sur les branches ou volaient, leurs plumes absolument parfaites.

« Bon sang, souffla-t-elle, le touchant respectueusement.

— Tu veux faire un billard ? » dit-il.

Elle se tourna vers lui et il souriait. Elle lui rendit son sourire, et il eut un petit rire, puis retourna à ce qu'il faisait : tirer de l'eau au robinet, prendre des choses dans le placard. Les queues de billard étaient sur un support fixé au mur, et elle passa la main sur elles. Elle

avait vu son père jouer, un jour, saoul et instable sur ses jambes, dans un bouge de Géorgie, parier l'argent qu'il n'avait pas, commander de la bière qu'il ne pouvait pas payer. Elle se souvint qu'un gros homme gueulard les avait chassés, et qu'il pleuvait. Aaron sifflotait une chanson douce, dans la cuisine, et cela la réconforta. Il semblait différent, maintenant, plus détendu, plus heureux. Pas du tout comme il était au bar. Mais elle avait toujours peur de lui. Il y avait des portes, dans le hall, et elle se dirigea vers elles. De vieilles photos de la maison étaient accrochées à un mur, mais les arbres étaient beaucoup plus jeunes, il y avait des femmes en robe longue debout sur les marches, un cheval, attelé à un buggy, près d'un buisson. Une clôture de bois qui n'existait plus maintenant. Elle regarda les poutres du plafond, se demanda quel âge la maison pouvait avoir. Elle regretta de ne pas être allée plus longtemps à l'école. Une des nombreuses choses qu'elle n'avait pas pu faire, à cause de son père : apprendre des choses, l'histoire des lieux, les guerres d'autrefois. Elle regrettait les chaînes du satellite, qu'elle pouvait regarder chez Sam, les émissions sur les animaux, les autres pays, les petits hommes bruns qui pêchaient en mer avec leurs filets, les autres qui, dans de grandes barques, sur des eaux noires, chassaient la baleine au harpon. Elle avait envie de savoir quel âge avait cette maison. Mais, quand elle regarda les tables fragiles, aux pieds minces, les lampes aux globes jaunis, qui se trouvaient dessus, et les larges lames du parquet, elle comprit qu'elle était vieille. Vieille. Peut-être était-elle là depuis aussi longtemps que le port qui se trouvait en face.

Elle gagna la porte, au bout du hall. Il y avait une grande pièce, sur la gauche, avec une cheminée, des tapis et des fauteuils. Des revues sur une table basse. Sur la cheminée, dans des cadres inclinés, elle vit les photos de deux jeunes hommes. L'un d'entre eux était Aaron, l'autre celui qui avait frappé Reena et pris son argent. Aaron, sur la photo, portait un uniforme. Ses cheveux roux étaient courts. Elle se souvint que, d'après Reena, Aaron travaillait pour son frère. Mais ils ne se ressemblaient pas du tout.

Elle revint sur ses pas quand elle entendit un bruit de pas, et vit Aaron sur le seuil, son cigare entre les doigts.

« Le café est en route, dit-il. Tu veux t'asseoir sur la terrasse en attendant ?

— Oui, dit-elle. Je pourrai fumer, dehors ?

— Tu peux fumer ici, si tu veux, dit-il. Maman s'en fiche, elle fume, elle aussi. J'ai essayé de la convaincre de renoncer, mais j'ai fini par laisser tomber. »

Sur la terrasse, elle contempla les étoiles, au-dessus des mâts des bateaux. Elle s'assit à table, en face de lui, et alluma sa cigarette. Il poussa un cendrier dans sa direction et elle dit merci. Elle posa son sac

à main par terre, près de la chaise. C'était très agréable. Une brise légère soufflait de l'océan et les feuilles en mouvement jetaient des ombres mouvantes sur les colonnes blanches, devant elle. Le vent chantait dans les gréments, comme un air propice au sommeil.

« C'est comme de la musique, dit-elle.

— Ouais, c'est très chouette. »

Il y avait des plantes en pot, sur la terrasse, et des fougères dans des paniers suspendus aux poutres. Elles tournaient légèrement sous l'effet de la brise. Elle voyait l'extrémité de son cigare rougir, quand il tirait dessus. Il lui plaisait.

« La maison a l'air très vieille, dit-elle.

— Elle a été construite en 1852. En tout cas avant la guerre de Sécession. Maman l'a achetée il y a dix-huit ans. Après la mort de mon père.

— Et elle loue des chambres ?

— Ouais. Seulement pour une nuit, en général. Elle se lève tôt, prépare le petit déjeuner. Des toasts et de la confiture, ce genre de truc. Des œufs au bacon, s'ils en ont envie. Il y a huit chambres. Je vis au premier, quand je vis ici. »

Et qu'arriverait-il, le lendemain matin ? Il avait dit qu'il la conduirait à Biloxi, mais elle savait qu'elle ne saurait pas où aller, quand elle s'y retrouverait à nouveau. Elle ne pouvait pas vivre chez Reena. Peut-être fallait-il simplement qu'elle rentre chez elle. Même si elle n'en avait pas la moindre envie, il faudrait peut-être. Tout ça ne serait pas arrivé, si elle n'était pas partie. Elle n'aurait jamais pu tomber amoureuse de Sam, évidemment. Mais, au moins, elle ne serait pas enceinte et si loin de sa mère. Bon sang, peut-être qu'ils n'étaient plus au même endroit.

« J'ai l'impression que tu as beaucoup de soucis », dit-il.

Elle le regarda. Il était tourné vers le port, tenait son cigare dans la main posée sur son genou.

« Oui. Il faut que je trouve du travail. Un logement.

— Comment tu es venue ici ?

— En stop. Il y a des gens qui m'ont prise.

— J'en ai fait, dans le temps, dit-il. À dix-huit ans, j'étais toujours prêt à mettre quelques vêtements dans un sac et à partir. Pour San Francisco ou ailleurs. Le Montana. Je suis allé en stop au Mexique, une fois, et j'y suis resté deux mois. Mais je ne le ferais plus. Il y a trop de cinglés en liberté, par les temps qui courent.

— C'est ce qu'un ami m'a dit un jour », fit-elle.

Le silence s'installa entre eux, et ils restèrent assis, face à face, pendant un moment. La cigarette de Fay était presque terminée.

« Le café doit être prêt », dit-il, puis il posa son cigare dans le cendrier et se leva. Elle se leva aussi.

« Reste assise. Je te l'apporterai. Tu le bois comment ?

— Avec du sucre et du lait.

— Une cuillerée ?

— Deux, s'il te plaît. »

Il traversa la terrasse et franchit la porte. Fallait-il qu'elle renonce aussi à tout ça ? Qu'elle se lève, au milieu de la nuit, prenne sa valise et s'en aille ? Il faudrait qu'elle soit installée quelque part, à la naissance du bébé. Il fallait qu'elle voie un médecin et qu'il s'assure que tout se passait bien, qu'elle sache combien de temps ça prendrait, qu'elle sache de combien de temps elle disposait. Et ça coûterait de l'argent. Le bébé aurait besoin de nourriture, de lait, de vêtements. Peut-être de médicaments. Elle se souvint que Calvin était toujours malade, avant qu'ils ne s'en débarrassent, que Gary le berçait et essayait de le calmer, pendant les colères d'ivrogne du vieux. C'était peut-être pour ça qu'ils s'étaient débarrassés de lui, parce qu'il était toujours malade. Mais ça semblait avoir cessé juste avant le moment où ils l'avaient échangé. Il y avait eu une brève période pendant laquelle il avait été heureux, rampait sur l'herbe, dans les endroits où ils séjournèrent, laissait Fay le prendre dans ses bras, jouer avec lui. Où était-il, maintenant ?

Elle regarda les bateaux. Les filets se balançaient lentement, presque imperceptiblement. Il serait agréable de se promener là, pendant la journée, de voir le paysage. Cet endroit plairait à Sam, lui qui était si fou de bateaux. Qui adorait l'eau, et la pêche.

Elle ne le reverrait peut-être jamais. Dans ce cas, il ne verrait jamais son enfant. Elle ne connaissait même pas son adresse. Alors qu'elle était passée de si nombreuses fois devant sa boîte à lettres, celle que sa fille avait décorée. Il y avait des chiffres, dessus, mais elle n'avait pas eu de raison de les garder en mémoire. Elle n'avait jamais envisagé qu'elle pourrait avoir un jour besoin de lui écrire. Elle pensait sûrement, simplement, qu'elle resterait là pour toujours.

Elle entendit les pas d'Aaron, dans le couloir, tourna la tête, le regarda pousser la porte du coude. Il apportait deux tasses fumantes. Il en posa une sur la table.

« Il est brûlant, dit-il.

— Merci.

— De rien. Alors, ça te plaît, ici ? »

Elle tenait la tasse prudemment, le fond posé sur la paume d'une main, les doigts de l'autre autour de l'anse, et elle soufflait sur le café.

« C'est vraiment joli, dit-elle.

— À quelle heure il faut que tu retournes en ville, demain ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais pas. Je crois qu'il faudrait que je cherche du travail.

— Tu as fini le lycée ?

— Non.

— Tu as quel âge ? »

Elle eut envie de mentir, de dire qu'elle avait dix-huit ans, mais il ne fallait pas qu'elle lui mente.

« J'ai dix-sept ans », dit-elle.

Un petit nuage de fumée flottait devant lui et elle sentit l'odeur du cigare, parfum âcre dans ses narines. Il le retira d'entre ses lèvres et but une nouvelle gorgée de café. Elle prit à nouveau conscience du fait que c'était un colosse.

« Tu as des ennuis », dit-il, ce qui n'était pas une question, alors qu'elle l'avait cru, au début ; puis elle s'aperçut qu'il savait, avait compris, en parlant avec elle, en la regardant, que ce qu'il avait dit était la réalité.

« J'attends un bébé », dit-elle.

Le silence s'installa à nouveau. Elle entendit le bruit que firent ses lèvres, sur le bord de la tasse, entendit le grésillement du cigare quand il tira dessus.

Un mot : « Quand ?

— Je ne sais pas. Je m'en suis aperçue il y a quelques jours.

— Tu sais qui est le père ?

— Oui.

— Il est au courant ?

— Ouais, il est au courant.

— Mais tu l'as tout de même quitté.

— J'étais obligée. »

Il porta sa tasse à ses lèvres, but le reste de son café, jeta le fond de la tasse devant lui. Il tendit une jambe, puis la replia, bougea le mollet d'avant en arrière, serra son genou entre ses mains. Puis il leva le genou, fit pivoter sa botte sur le côté, écrasa le cigare sur la semelle. Il jeta le mégot dans un buisson.

« Bon, ce n'est pas mes affaires, dit-il. Tout ce que je sais sur les bébés, c'est que leurs mamans ont besoin de repos. Tu es prête à aller te coucher ? Ou tu veux finir ton café ?

— Je suis prête », dit-elle, et elle se leva.

Il prit sa tasse, puis il maintint la porte ouverte pendant qu'elle entra. Il ferma la porte à clé, ramassa la valise de Fay et, sur un support fixé au mur du couloir, prit une clé dorée attachée à l'extrémité d'un morceau de plastique rouge. Il déverrouilla la porte d'une chambre donnant sur la façade, poussa le battant, posa la valise à l'intérieur. Elle resta immobile, regarda la chambre.

Il lui donna la clé.

« Fais la grasse matinée, si tu veux, dit-il. Si tu te lèves tôt, sers-toi dans la cuisine. Je verrai sûrement ma mère avant toi et je lui dirai

que tu es là. Tu as besoin de quelque chose ?

— Non. Ça va. Merci beaucoup. J'avais vraiment besoin d'un endroit où dormir, ce soir. C'est vachement gentil de ta part.

— Il y a une salle de bains et tout. Si tu as envie de profiter de la brise, tu peux ouvrir les fenêtres ou la porte-fenêtre. Mais laisse la porte d'entrée fermée à clé. »

Il recula de quelques pas, commença à déboutonner sa chemise.

« Bon, ajouta-t-il, bonne nuit.

— Bonne nuit. »

Il ne se retourna pas. Elle le vit regagner la cuisine et elle entra dans la chambre, puis ferma la porte. Ensuite, elle l'ouvrit à nouveau, chercha le verrou. Il y avait un petit bouton, qu'elle tourna, et une langue métallique sortit. Elle fut satisfaite. Elle referma la porte et tourna le bouton. Elle était fermée à clé. Et c'était un type bien. Il n'essaierait rien.

Une lampe était allumée, dans la chambre. Elle prit sa valise et la posa sur le lit. C'était un beau lit, surmonté d'un baldaquin soutenu par quatre montants de bois ciré, et il y avait un tapis, sur le sol, à côté.

Elle ouvrit sa valise et chercha, parmi ses vêtements, la seule chemise de nuit qu'elle avait prise, une vieille, en coton, qui avait appartenu à Karen et qu'elle avait trouvée, un jour, dans un tiroir. Elle regarda les rideaux, tenant la chemise de nuit devant elle, pendant un instant. Elle ne croyait pas qu'on puisse voir l'intérieur. Elle se déshabilla silencieusement, enfila la chemise de nuit, ferma ses trois boutons, prit sa brosse à dents et son dentifrice dans son sac à main, entra dans la salle de bains. Debout devant la glace, elle se brossa les dents, se regarda dans les yeux, regarda la mousse pâle se former sur ses lèvres. Une lame de parquet craqua, à l'étage. Puis une autre. Et ce fut le silence. Elle éteignit la lampe de la salle de bains, quand elle en sortit. Puis elle y rentra, alluma, plaça la bonde en caoutchouc dans le trou d'évacuation du lavabo et le remplit à moitié d'eau chaude. Elle ramassa son soutien-gorge et sa culotte, qui étaient par terre, et les mit à tremper. Ça les nettoierait peut-être un peu. En début de matinée, si elle se réveillait assez tôt, elle pourrait les mettre à sécher quelque part. Elle éteignit à nouveau, regagna la chambre, ferma sa valise et la posa par terre.

Debout devant la fenêtre, en maintenant le rideau écarté, elle regarda la nuit, vit les mâts fantomatiques, dressés, et, quand elle ouvrit, elle s'aperçut que le vent chantait toujours, dans le port, puis, quand elle eut tiré le couvre-pieds, se fut glissée entre les draps propres et repassés, quand elle eut placé l'oreiller à sa convenance, tiré sur la chaînette et éteint la lampe, quand elle se fut réinstallée confortablement dans le noir, elle s'aperçut qu'elle l'entendait

toujours. Elle eut même l'impression d'entendre les grincements des amarres des bateaux.

« Tu me manques, Sam », dit-elle à voix basse, pour elle-même, pour que ça soit dit, même si personne ne pouvait entendre.

Pendant la nuit, elle entendit une voiture arriver, mais le bruit ne pénétra pas son sommeil et ce fut à peine s'il la réveilla.

Lundi matin, la nausée la réveilla aux premières heures de la matinée, alors que la grande maison était toujours silencieuse. Elle se tourna sur le côté, resta ainsi un moment, tenta de la chasser, espéra qu'elle disparaîtrait, mais elle s'aggrava, si bien qu'elle fut obligée de repousser brusquement les couvertures, d'allumer la lumière de la salle de bains, de s'agenouiller sur le dallage près de la cuvette et d'empêcher ses cheveux de tomber sur son visage pendant qu'elle vomissait. Quand ce fut terminé, elle hoquetait, tremblait et, sans se redresser, elle tira sur le rouleau de papier toilette, s'essuya la bouche, cracha des filets de mucus dans l'eau trouble.

Elle se redressa, se reposa, attendit de voir si ça recommencerait.

Elle resta ainsi jusqu'au moment où elle fut certaine que c'était terminé, pensa à la nuit, dehors, et à la distance qui la séparait de Sam. Dans un sens, elle avait envie d'acheter un journal et de voir si on y parlait d'Alesandra. Dans un autre sens, cette idée la terrifiait. Qu'est-ce que ça changerait si c'était dans le journal ? Elle se redressa, éteignit la lumière et sortit de la salle de bains.

Elle n'avait plus sommeil. Les petits chiffres verts du réveil, près du lit, indiquaient 4 h 57. Elle ne savait pas à quelle heure le jour se lèverait. Il y avait très longtemps qu'elle ne s'était pas réveillée aussi tôt. Depuis le soir où ces jeunes gens l'avaient emmenée dans leur mobile home, sûrement. Les journées, chez Sam, étaient paresseuses : elle faisait la grasse matinée, regardait la télévision, mangeait, restait allongée sur la plage, nageait, mangeait à nouveau. Elle s'assit au bord du lit et alluma une cigarette. Elle vit la porte-fenêtre dont il avait parlé, alla jusqu'à elle, la déverrouilla et l'ouvrit. La brise marine emplît la pièce et la rafraîchit, agita les rideaux du baldaquin, fit voler ses cheveux. Elle resta immobile, regarda le port, écouta à nouveau la chanson des gréements, toute proche, dans le noir. Rien ne l'empêchait de s'habiller, d'ouvrir la porte, de reprendre le chemin de l'autoroute. Et elle avait cru, pendant tout le temps où elle était restée avec Sam, que l'époque où il fallait emballer puis partir était finie et bien finie, qu'elle n'était plus que le mauvais souvenir de jours et de nuits passés dans des lieux où elle n'avait pas envie d'être. Mais rien n'avait changé. Elle était toujours dans la même situation. Et y serait peut-être toujours. Mais il y avait une chose qu'elle pouvait faire, une chose agréable qu'elle pouvait avoir tout de suite.

Elle resta une demi-heure dans la baignoire, une jambe sur le bord,

stupéfaite parce que son ventre était exactement comme avant. Quand elle eut pris son bain, elle se lava les cheveux sous la douche, craignant que le bruit de l'eau ne réveille quelqu'un. Avec du savon, elle lava ses sous-vêtements dans le lavabo, puis elle prit dans sa valise un chemisier sans manches et une jupe proprement pliée. Le chemisier était un peu froissé, mais elle le mit tout de même, ainsi qu'une culotte propre et son dernier soutien-gorge propre. Par la fenêtre, elle vit un pâle rai de lumière, qui annonçait que l'aube était proche. Elle vit des pinces sur un court fil à linge. Elle sortit avec ses affaires mouillées et les mit à sécher, exactement comme elle l'avait fait chez Reena.

Dans la chambre, il n'y avait rien à faire, sinon s'asseoir sur le lit, et elle en eut vite assez. Elle avait faim aussi, envie, au moins, d'une tasse de café. Personne ne semblait être levé quand elle sortit, pieds nus, dans le couloir. Elle avait brossé ses cheveux, les avait attachés avec une pince, et elle se sentait propre, maintenant, capable d'affronter la journée et ce qu'elle apporterait.

Par la porte de derrière, elle regarda la pelouse. Elle s'efforça de marcher silencieusement, de ne pas faire de bruit. Quand la lumière fut allumée dans la cuisine, elle trouva la cafetière électrique, ainsi que le café, et comprit comment elle fonctionnait.

Le jour était complètement levé quand elle retrouva la terrasse et la petite table ronde. Lumière rose, sur la baie, dans laquelle flottaient les mâts et, déjà, des gens allaient et venaient sur le quai. Elle regarda des bateaux appareiller, vit avec quelle prudence ils quittaient leur amarrage en marche arrière. Puis l'eau bouillonnait, blanche d'écume, derrière eux, quand ils avaient fait demi-tour, ils s'éloignaient, et elle lisait les noms indiqués en lettres ornementées : *Betty's Ride*, *Mama's Dinghy*, *Rosa Hartsell*. Au loin, dans la baie, une voile fut hissée, des silhouettes minuscules accomplissant leurs tâches, et elle vit le voilier prendre le vent, s'éloigner. Elle n'avait jamais vu cela et, pendant un bref instant, elle fut heureuse d'avoir fait tout ce chemin. Ce n'était pas comme elle l'avait imaginé, mais c'était mieux, d'une certaine façon, à cet instant, très tôt le matin, alors que les occupants de la maison dormaient encore.

Elle alla chercher une deuxième tasse de café et envisagea de préparer quelque chose à manger, mais décida d'attendre que quelqu'un, Aaron ou sa mère, se lève et descende. Elle voulait surtout éviter de faire du bruit.

Elle était assise sur la terrasse, avec son café et ses cigarettes, quand des pas lents retentirent dans le couloir, hésitèrent, s'arrêtèrent, reprirent. Le verrou de la porte bougea. Elle pivota sur sa chaise lorsque le battant s'ouvrit. Puis quelqu'un poussa la porte et une femme, debout derrière le grillage, la dévisagea. La femme resta si

longtemps immobile que Fay commença à se sentir mal à l'aise. Puis, sans un mot, elle recula et la porte se referma.

Fay pensa qu'elle aurait dû dire quelque chose, bonjour peut-être, mais elle avait cru que la femme sortirait. Et était-ce la mère d'Aaron ou seulement quelqu'un qui passait la nuit ici ?

Elle aurait voulu qu'Aaron descende, mais ils s'étaient couchés très tard et impossible de savoir quand il se réveillerait. S'il se couchait aussi tard tous les soirs, à cause de son travail, sans doute dormait-il surtout pendant la journée.

Elle regarda l'intérieur de sa tasse, y fit tourner le marc du café. Une autre tasse serait agréable, mais elle préféra attendre la suite des événements. La femme avait paru hostile et son silence tourmentait Fay. Elle occupait peut-être sa chaise. Peut-être s'y asseyait-elle chaque matin, pour boire son café et regarder les bateaux. Mais il y en avait trois autres, autour de la table, et elle aurait pu en prendre une.

Elle aurait voulu qu'il descende.

Merde, elle ne pouvait pas passer la journée assise là. Il fallait qu'elle pense à chercher du travail. Elle n'avait jamais cherché de travail, ne savait pas comment s'y prendre, en ignorait absolument tout. Et si on lui posait des tas de questions ? Il faudrait peut-être remplir des formulaires. Il faudrait peut-être dire toutes sortes de choses, où on était né, quel âge on avait, toutes ces conneries, le nom du père et de la mère. *Mon père est un ivrogne, ma mère une débile, et ils habitent une petite masure pourrie dans les bois, et le plancher est si sale qu'on ne peut pas y marcher pieds nus. Et il faut faire attention, à l'intérieur, parce que les guêpes y font leur nid. Ça vous suffit ?*

Merde, c'était sans espoir.

À l'intérieur, quelqu'un dit un mot. Une voix de femme. Une autre voix de femme lui répondit. Fay resta immobile, tenta d'entendre ce qu'elles disaient, mais c'était faible et indistinct, comme un enfant qui murmure dans son sommeil. Quelqu'un devait préparer le petit déjeuner. Elle se demandait, maintenant, si on lui permettrait de manger.

À peu près à ce moment-là, la porte s'ouvrit à nouveau. Elle n'avait pas entendu de bruit de pas, parce que la femme était pieds nus. Elle sortit, le sourire aux lèvres, une cigarette longue et mince dans une main, une tasse de café dans l'autre. Ses cheveux étaient blonds, une partie en chignon, le reste en longues mèches de part et d'autre de son visage et de son cou. C'était la femme qu'elle avait vue sur l'affiche, à l'entrée de la boîte. La copine d'Aaron, peut-être ? Elle portait une courte combinaison jaune, bordée de dentelle, sous un peignoir ample et long. Sa poitrine était grosse, ses cuisses lisses, musclées et très bronzées. Les ongles de ses orteils étaient rouges et, lorsqu'elle sourit à Fay, son rouge à lèvres fit ressortir l'éclat de ses dents.

« Salut, dit-elle. Je m'appelle Gigi. Je peux m'asseoir ?

— Bien sûr. »

Fay éloigna sa chaise de plusieurs centimètres pendant que la femme s'approchait d'une démarche déliée, posait son café sur la table. Elle se pencha, la main tendue.

« Tu t'appelles ?

— Je m'appelle Fay », répondit Fay, qui se trouva stupide.

Elle prit la main tendue et la serra brièvement.

« La matinée est magnifique, non ? » dit Gigi, debout, une main sur la hanche, les yeux fixés sur la route. Fay eut l'impression que c'était une pose.

« Très belle », répondit Fay, qui regarda à nouveau l'intérieur de sa tasse, certaine qu'il y avait du café dans la cuisine, ou qu'il y en avait eu. « Il y a encore du café, à l'intérieur ? demanda-t-elle.

— Oh, oui, répondit Gigi, se penchant au niveau de la taille pour prendre la sienne. Arlene vient d'en faire. Tu connais Arlene ?

— Quelqu'un est venu jusqu'à la porte, il y a un moment. Je ne peux pas dire qu'on s'est présentées. Est-ce que c'est la maman d'Aaron ? »

Les yeux se posèrent à nouveau sur elle.

« Oh, fit-elle, la tasse au bord des lèvres, qui semblaient mouillées. Alors tu connais Aaron.

— Je l'ai rencontré hier soir », dit Fay.

La femme ne bougea pas d'un poil, attendit qu'elle poursuive.

« Il m'a amenée ici pour que j'y passe la nuit. Normalement, il va me reconduire à Biloxi, à un moment ou un autre.

— Ah bon ? fit Gigi. C'est intéressant. Et où, si je peux me permettre, t'a-t-il trouvée ? »

Elle savait très bien qu'on se moquait d'elle, mais ne voyait pas ce qu'elle pouvait y faire.

« J'étais au bar.

— Au bar ?

— Au club, je ne sais pas.

— Au club ? Je ne crois pas qu'Aaron fréquente un club.

— La boîte de strip, alors. L'endroit où il travaille.

— Je vois », fit Gigi.

Elle but une gorgée de café, tira une chaise d'un geste gracieux et s'assit. Elle croisa élégamment les jambes. Fay fut obligée d'admettre qu'elle était belle. Puis elle se demanda ce qu'elle faisait ici. Dans la maison où vivait Aaron. Avec sa mère.

Gigi tira sur sa longue cigarette et Fay poussa le cendrier vers elle ; Gigi sourit, hocha la tête, y déposa délicatement la cendre.

« J'étais à Memphis, hier soir, dit-elle. Je suis rentrée tard.

— Je crois que je t'ai entendue arriver.

— Il était très tard. Tu n'étais pas couchée ?

— J'étais réveillée. Je n'ai pas très bien dormi. Une chambre inconnue et tout, tu sais. J'entendais le vent dans les gréements des bateaux.

— Les bateaux ? »

Fay les montra du menton. « Ceux qui sont de l'autre côté de la rue. »

Gigi tourna la tête et Fay regarda son profil, tandis que la main qui tenait la cigarette montait lentement jusqu'à sa bouche, vit ses joues se creuser légèrement, les lèvres rouges serrer le filtre blanc, puis Gigi souffler lentement la fumée.

« Oh, fit-elle. Ces bateaux.

— Ouais. »

Elle se tourna à nouveau vers elle, le même sourire aux lèvres.

« Je ne fais pas tellement attention à eux. D'habitude, quand je viens ici, j'ai d'autres choses en tête. »

Fay ne répondit pas. Elle ne supportait pas sa présence.

« Alors, reprit Gigi, comment ça se fait qu'Aaron t'ait amenée ici, si je peux me permettre ?

— Je ne sais pas, répondit Fay. J'étais avec une amie, c'est tout, Reena.

— Reena ? Reena Mize ?

— Je ne connais pas son nom de famille. Elle ne me l'a pas dit.

— Est-ce qu'elle travaille au même endroit qu'Aaron ?

— Ouais...

— C'est Reena Mize.

— Ah. Alors tu la connais ? »

Gigi prit sa tasse, ses doigts aux ongles parfaitement vernis entourant l'anse, but une gorgée de café, la reposa.

« J'ai eu le plaisir de la rencontrer, oui.

— Je l'aime bien, dit Fay. Elle a été gentille avec moi. Elle m'a laissé dormir chez elle.

— Comme c'est gentil de sa part.

— Elle a deux enfants très mignons.

— Je n'en doute pas. Je me demande s'ils sont légitimes.

— Quoi ?

— Rien. Alors, dis-moi, tu es une... ! est-ce que tu as été engagée au Love Cage ?

— Non, dit Fay. Je n'y travaille pas. J'étais seulement allée voir Reena. »

Gigi posa sa cigarette dans le cendrier, leva les bras, bâilla spectaculairement, la bouche grande ouverte. Quand elle eut terminé, elle prit sa tête entre ses mains, la fit tourner d'un côté et de l'autre, tandis que ses yeux fixaient alternativement le plancher et le ciel.

Enfin, elle croisa les doigts, tendit les bras et fit craquer ses phalanges. Elle sourit, reprit sa cigarette et son café.

« Chérie, dit-elle sans regarder Fay, les yeux fixés sur le port, je ne veux pas être indiscrete, mais j'ai un petit problème et je te serais reconnaissante de m'accorder ton attention pendant quelques instants.

— O.K., dit Fay.

— J'ai un petit problème, parce que je m'aperçois, en rentrant ici, qu'Aaron y a ramené une inconnue.

— Moi, tu veux dire ?

— Oui. Toi.

— Où est le problème ?

— Là, justement. Tu es sûre que tu n'es pas danseuse ?

— Je ne suis pas danseuse. Et toi ?

— Je ne suis pas danseuse. Je suis artiste.

— Artiste ?

— Oui. Hier soir, j'étais au Paradis des Vixens, à Winchester. Et j'ai tourné plusieurs films.

— Vraiment ?

— Oui. Et j'en ai plusieurs fois été la vedette.

— Mince alors ! s'écria Fay. Comment ils s'appellent ? J'en ai peut-être vu un à la télé.

— Ça m'étonnerait », dit Gigi.

Fay la regarda. Elle aurait dû deviner qu'une personne aussi belle était sûrement célèbre. Il suffisait de la regarder pour s'en rendre compte. On ne rencontrait pas des femmes comme elle à tous les coins de rue.

« Mais revenons à notre petite conversation. Tu n'es pas... je cherche la meilleure façon de m'exprimer... tu n'es pas *liée* à Aaron, n'est-ce pas ?

— Liée ?

— Exactement. »

Fay comprit alors à quoi elle faisait allusion. Elle croyait qu'il la sautait. Elle faillit rire. Mais elle comprit qu'il était possible de le croire : elle ici et lui, au lit, à l'étage. Mais, tout d'un coup, elle ne supporta plus la façon dont cette femme la traitait, ne supporta plus son accoutrement ridicule et sa façon affectée de fumer. C'était forcément l'amie d'Aaron.

« Il n'y a rien entre Aaron et moi, dit-elle. Et puis, qu'est-ce que ça peut te faire ? Qu'est-ce qui se passerait s'il y avait quelque chose ? »

Gigi lui souffla une bouffée de fumée au visage, puis écrasa sa cigarette sans baisser la tête.

« Ta jolie petite tête pourrait se retrouver avec quelques poignées de cheveux en moins, voilà.

— Ouais ? » dit Fay. Elle se pencha. « Je vais te dire un truc. Cette

connerie marche dans les deux sens. Tu m'emmerdes, je te botte le cul et je te le fais remonter entre les épaules. »

Gigi n'ajouta rien. Elle se leva, vexée, prit sa tasse de café et rentra, laissant la porte claquer derrière elle.

Voilà, elle l'avait fait. Elle allait sûrement tout droit à l'étage, tout raconter à Aaron. Elle regretta de ne pas être allée jusqu'au bout, de ne pas lui avoir cassé la gueule, de ne pas lui avoir vraiment donné une raison de se plaindre. Elle n'imaginait pas Aaron avec elle, pas cette connasse. Mais c'était le genre de femme qui faisait fondre les hommes. Elle se contentait sûrement de secouer ses gros nichons sous leur nez et ils... comme elle avait fait avec Sam, quand elle avait laissé tomber cette serviette de toilette. *Qu'est-ce que tu croyais qu'il ferait ? Qu'il refuserait ?*

Elle se leva, regagna la chambre le temps de voir quelle heure il était. Il était 6 h 17. Il ne se lèverait sûrement pas avant plusieurs heures. Et elle n'avait pas envie de retourner dans la cuisine, où se trouvait cette femme, si c'était sa mère. Et, assise sur le lit, elle comprit qu'elle ne pouvait pas rester là. Quel bordel ! Elle se leva, retourna sur la terrasse, regarda la table, puis elle gagna l'escalier, le descendit, prit la jolie petite allée en briques qui conduisait à la rue. Elle s'arrêta au bout, écarta légèrement les pieds, mit les mains dans ses poches. Le soleil était levé maintenant et, dans la baie, illuminait les voiles des bateaux.

Quelle vie ça serait, d'être riche à ce point, assez riche pour posséder un voilier et aller se promener le lundi matin, au lieu d'aller travailler. Sam était peut-être sur le lac, ce matin. Ou peut-être faisait-il la grasse matinée, parce qu'il avait travaillé de nuit. Ou peut-être était-il à sa recherche. Elle se demanda s'il lui était possible d'entrer en contact avec lui sans s'attirer des ennuis. Et s'il se mettait à sa recherche, ou si quelqu'un se mettait à sa recherche et que ça provoque des ennuis ? Où pourrait-elle fuir ? *Et tu l'as tuée. Il n'y a pas moyen d'échapper à ça.*

Elle s'assit sur le bord du trottoir, ramassa un caillou et le jeta en direction de la chaussée. Il rebondit et roula. Elle plissa les paupières, à cause du soleil matinal, puis se retourna et regarda la maison. Ne vit personne. Miss Salope était probablement à l'étage, en compagnie d'Aaron. Ils avaient sûrement une chambre, où ils dormaient ensemble après avoir baisé. Ce n'était sûrement qu'une putain de luxe. Elle semblait mépriser Reena. Et, de toute façon, qu'est-ce qu'il y avait entre Reena et le frère d'Aaron ? Pourquoi venait-il chez elle, la battait-il et lui prenait-il son argent ? Elle se demanda ce qui serait arrivé si Chuck avait été là. Et comment Reena s'arrangeait-elle pour qu'il soit absent, quand elle voulait se faire sauter par quelqu'un ?

Tout était trop déroutant et il était impossible d'y comprendre

quelque chose. Elle ramassa des cailloux, referma les doigts dessus, secoua la main et les fit s'entrechoquer sur sa paume.

Elle ouvrit la main, prit les cailloux un par un et les lança sur la chaussée. Puis elle posa ses mains ouvertes sur ses genoux, et resta assise là, immobile.

Elle leva les genoux et posa le menton dessus. Le soleil montait et devenait de plus en plus chaud. Elle se demanda combien d'heures elle avait passées entre des rangées de plantes, des champs verts et noirs tout autour, tout un univers de champs, et rien d'autre à faire que de travailler et de travailler encore, l'après-midi, en pleine chaleur, et n'avoir qu'une envie : s'arrêter, se mettre à l'ombre d'un arbre, boire de l'eau fraîche. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, c'était ça : du travail, toujours, tout autour d'eux, et des gens qui les entouraient, comme les gens qu'elle avait vus, un jour, nus, se baigner dans une rivière, et puis l'endroit où il y avait tous ces chevaux... Et longer les champs, avec des pioches et des râpeaux et même, en Géorgie, en automne, les noix de pékan qu'elle ramassait à genoux, mettait dans sa jupe, puis courait verser dans le seau que sa mère portait, avant la naissance de Calvin.

Mais toujours, en été, il y avait cet horrible soleil. Et elle ne comprenait pas pourquoi on lui faisait ça, pourquoi on leur faisait ça.

Elle avait beaucoup de mal à imaginer une vie sans Sam, maintenant qu'elle l'avait vécue pendant quelque temps. Si elle avait pu changer quelque chose, réellement, vraiment, elle aurait fait que Sam n'aie jamais couché avec cette femme.

Elle soupira et se leva. Elle regagna la maison, prit sa tasse, ses cigarettes et son briquet, ouvrit la porte et entra. Il lui avait dit de se servir. Elle n'avait pas très faim, elle prendrait seulement un biscuit. Si cette femme revenait, la première, celle qui n'avait pas dit un mot, si elle revenait et ne lui adressait toujours pas la parole, elle se présenterait, lui expliquerait qu'Aaron l'avait amenée et lui avait dit de se servir. Et si ça ne lui plaisait pas, elle pourrait aller se faire foutre. Elle préparerait des toasts avec de la confiture, ou quelque chose, et irait manger seule sur la terrasse.

Mais il n'y avait personne dans la cuisine. La verseuse était pleine et il y avait des tasses et des soucoupes, des cuillers, du sucre, du lait dans un petit pot en argenterie, le tout sur une serviette propre. Toutes sortes de donuts, au chocolat, nature, au sucre, sur un grand plat en bois. Dans une poêle, au chaud sur la cuisinière, il y avait une montagne d'œufs brouillés, du bacon grillé, des saucisses. Près du toaster, il y avait un pain et une carte, où était inscrit, rédigé à la main : servez-vous. Il y avait une pile d'assiettes, des couteaux à beurre, des serviettes de table, des pots de gelée et de confitures, du beurre dans un beurrier.

Son assiette était bien pleine quand elle s'installa une nouvelle fois à table, sur la terrasse, une tasse de café brûlant près d'elle, sa serviette de table sur les genoux, comme Amy le lui avait enseigné. Amy lui avait appris tellement de choses. Elle avait vraiment bien remboursé Amy, pas vrai ? Elle n'était pas tout à fait froide que, déjà, elle baisait Sam. Était sans arrêt après lui et ne s'en lassait jamais. Aaron et Gigi étaient peut-être en train de le faire, en ce moment.

Elle baissa la tête et se mit à manger. Il y avait de la circulation, maintenant, dans la rue. Elle pourrait parfaitement finir de manger, ranger ses affaires, prendre les sous-vêtements qu'elle avait mis à sécher, fermer sa valise, sortir et faire du stop. Aller ailleurs.

Elle ne supportait pas d'être aussi faible. Elle connaissait quelques personnes, ici. Ailleurs, elle ne connaîtrait personne. Pourquoi ne pas le laisser la conduire en ville et y chercher du travail ? Si elle n'en trouvait pas, bon... Bon quoi ? Dormir sur un banc, dans le parc ? Ou sur la plage ? Puis un flic viendrait, et ça serait bien sa chance, lui demanderait ce qu'elle faisait là, où elle allait, comment elle s'appelait, et puis retournerait peut-être à sa voiture, regarderait une liste sur laquelle il y aurait son nom... *Fay Jones. C'est justement toi que je cherche. Grimpe dans cette voiture.* Non, c'était impossible, c'était complètement impossible. Il ne fallait pas qu'elle traîne dans les rues.

Elle mangea. Au bout d'un moment, elle entendit des voix, à l'intérieur, des bruits. Elle leva la tête, tendit l'oreille pendant quelques instants, mais ne put deviner qui c'était, ni ce qu'ils disaient. Une porte s'ouvrit et se ferma, peut-être la porte de derrière. Elle coupa un morceau de saucisse, le mit dans sa bouche et mastiqua. La porte claqua à nouveau. Trente secondes plus tard, un moteur démarra. Quelqu'un partait. Elle espéra que c'était Gigi. Un crissement de graviers parvint à ses oreilles, de plus en plus fort, tandis qu'une voiture longeait la maison ; elle leva la tête, vit passer une petite voiture rouge. Un homme conduisait, la femme qu'elle avait vue derrière la porte, et qui n'avait pas dit un mot, était à côté de lui. La voiture s'arrêta au bout de l'allée et le clignotant gauche s'alluma. Elle démarra et s'éloigna, le bruit du moteur se faisant plus strident chaque fois que le conducteur changeait de vitesse. Elle prit son café et en but une gorgée. Une minute plus tard, elle vit à nouveau la voiture, sur la route de la plage, en train d'accélérer.

« Bonjour », entendit-elle.

Elle se redressa, leva la tête. Une femme d'un certain âge, jolie, se tenait près de la terrasse, en pantalon vert et chemisier à fleurs. Elle avait un sécateur à la main, portait un chapeau et des gants de jardinier.

« Bonjour, dit Fay.

— Tu as mangé quelque chose ? demanda la femme.

— Oui, madame. C'était vraiment très bon. Merci.

— Je m'appelle Arlene, dit-elle, agitant vaguement une main dans sa direction. Si tu as besoin de quelque chose, préviens-moi.

— Oui, madame. Merci. Je m'appelle Fay.

— Je sais, dit-elle. Fais comme chez toi. »

Puis elle s'éloigna, alors que Fay hochait toujours la tête, gagna une haie qui se dressait près de la rue et se mit à la tailler.

Un pas lourd retentit dans le couloir. Aaron, sûrement. Elle tourna la tête, quand la porte s'ouvrit, et il sortit, pieds nus, vêtu du même pantalon noir que la veille et d'un maillot de corps de grand-père à fines côtes.

« Salut, jeune fille, dit-il, et il approcha, une assiette dans une main et un verre de jus d'orange dans l'autre.

— Salut, dit-elle.

— Tu as mangé, hein ? » Il posa son petit déjeuner sur la table, tira une chaise et s'assit. « Il y a encore du café, si tu en veux, dit-il.

— J'en ai déjà bu trois tasses. »

Elle le regarda manger. De temps en temps, il jetait un coup d'œil autour de lui, se frottait le nez. Dans la cour, sa mère taillait la haie, reculait et l'examinait en dodelinant de la tête.

« Il paraît que tu as fait la connaissance de Gigi », dit-il, et il ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. Puis il prit son jus d'orange et en but une gorgée.

Fay s'étendit, les mains croisées sur le ventre. Elle se demanda quand elle sentirait le bébé bouger.

« Ouais, j'ai eu ce plaisir. C'est ta petite amie ?

— On s'arrange plus ou moins, dit-il.

— Ah », fit-elle. Elle réfléchit un instant. « Quel genre de films elle fait ? »

Il leva la tête, vaguement étonné.

« Elle t'a parlé de ça ?

— Ouais. Elle a aussi dit qu'elle était une artiste. »

Il prit une bouchée d'œufs brouillés, mordit dans un toast beurré.

« Elle en est sûrement convaincue. C'est une strip-teaseuse, ni plus ni moins. » Pendant quelques instants, son visage se fit songeur. « Mais, bon, elle est plus belle que la majorité des autres. » Il la regarda à nouveau. « Sauf, peut-être, toi. »

Il continua de manger et elle le laissa faire. Elle ne savait pas vraiment comment interpréter ce qu'il venait de dire, mais supposait qu'elle devait le prendre comme un compliment. Elle se demanda si Sam pourrait le battre.

« Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Comment ça ?

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Lui botter le cul ? »

Elle regarda la baie, fit monter et descendre ses mains. Arlene faisait le tour de l'arbuste, les paupières plissées.

« Elle croyait qu'il y avait quelque chose entre toi et moi.

— Vraiment ?

— Ouais. Elle a cru que c'était à cause de ça que j'étais là et tout.

— Tu t'occupais simplement de tes affaires.

— Ouais. »

Il prit sa serviette, s'essuya la bouche, la remit sur ses genoux.

« Elle boude, en haut, en ce moment, parce que j'ai refusé de te jeter dehors. »

Fay montra la cour d'un mouvement de la tête.

« Qu'est-ce que ta maman pense d'elle ?

— Elle a une façon très efficace de résoudre le problème. Elle fait exactement comme si elle n'existait pas.

— Ta maman ne trouve pas ça bien, que ta petite amie soit une strip-teaseuse, hein ?

— En fait, ce n'est pas ça. Elle l'était elle-même. »

Fay en resta bouche bée. Elle regarda la jolie dame, qui taillait activement la haie avec son sécateur, chapeau de paille et mules en toile.

Fay se pencha, souffla : « Ta maman ? Elle était strip-teaseuse ?

— Ouais. Et vachement bonne, il paraît. Enfin, c'est ce que disait mon vieux. J'ai vu des photos professionnelles. Elle était très bien roulée. » Il leva la tête, cria : « Tu étais bien roulée, pas vrai, Arlene ? Tu étais aussi bien roulée qu'une cigarette, pas vrai ? »

Elle se tourna vers lui, agita la main, *veux-tu* ! Il rit et mangea une nouvelle bouchée d'œufs.

« Je crois que je vais aller chercher du café », dit Fay. Elle se leva, sa tasse à la main. « Tu veux que je t'en rapporte ?

— Ouais, sûr. Ajoute un peu de lait.

— D'accord. »

Elle s'éloigna.

« Tu peux aussi m'apporter un autre toast ? Beurré ? S'il te plaît.

— O.K. »

Elle servit le café, fit un toast et le beurra. Quand elle revint, il avait fini son jus d'orange.

Elle posa la tasse près de lui et il dit merci.

« De rien. »

Elle reprit sa place et regarda Arlene. La situation n'était plus aussi compliquée. Aaron était là, parlait avec elle, et sa mère était là.

« J'ai discuté avec maman, tout à l'heure », dit-il. Il repoussa son assiette, prit son café. « Elle aurait besoin d'aide, ici, de temps en temps. »

Fay garda le silence. C'était une vraie maison, comme celle de

Sam. Et il y avait beaucoup de pièces. Il y avait plein de pièces. Il ne fallait pas qu'elle espère, mais elle ne pouvait s'empêcher d'espérer. Il faisait sec à l'intérieur, le toit était bon et il y faisait sûrement chaud en hiver. S'il y avait un hiver, ici. Des journées grises, personne sur la plage, les oiseaux criant et battant des ailes.

« Rien de dur, dit-il. Le pire, ça serait de l'aider à retirer les grillages des portes et à les nettoyer. Le ménage, surtout. Ça ne prendrait que quelques heures par jour. Faire les lits, etc. Tu sais faire la cuisine ? »

Elle se demanda ce qu'il fallait qu'elle dise.

« Ouais. Enfin, oui, je sais. Je sais préparer un petit déjeuner. »

Il but une gorgée de café, remit sa tasse sur la table. Il regarda son paquet de cigarettes. Elle crut, pendant un instant, qu'il allait lui en demander une, mais il reprit sa tasse.

« Ça ne serait pas tous les matins, dit-il. Le plus souvent, elle se lève tôt et le prépare. Mais elle vieillit et je trouve qu'elle travaille trop. Merde, elle a presque soixante-dix ans. Elle ne les fait pas, hein ? »

Fay regarda Arlene, qui taillait toujours la haie, tenta de l'imaginer avec cinquante ans de moins, jeune et belle.

« Elle a l'air en pleine forme, dit-elle.

— Elle a même un petit ami.

— Un petit ami ?

— On ne peut pas lui en vouloir de se sentir seule. De toute façon, c'est un vieux type très chouette, qui s'appelle Henry. Il a un ranch à Winona, et il élève du bétail. » Il regarda un instant la baie. « Il a un grand yacht, à Miami, que son équipage amène de temps en temps ici. Il y a des sacrées fêtes, quand il est là... Crevettes grillées, huîtres... Merde, il a tellement de blé qu'il ne sait même pas combien il a. »

Il regarda à nouveau les cigarettes, dit :

« Et merde ! Je peux te prendre une cigarette, ça ne t'embête pas ? »

Elle les poussa dans sa direction. « Bien sûr. »

Il secoua la tête, tout en en sortant une du paquet. Elle se pencha, alluma son briquet.

« Merci. Merde. » Il souffla la fumée, regarda l'extrémité de la cigarette. « Et voilà, huit jours aux chiottes.

— Quoi ? dit-elle. Tu essayais d'arrêter ?

— Foutre oui. C'est pour ça que j'avais ces cigares, hier. Va falloir que j'aille acheter des cigarettes dans une minute, maintenant. Mais, bon. Qu'est-ce que tu dis de l'idée de l'aider un peu dans la maison ?

— Tu veux dire : comme un boulot ? »

Il parut s'impatienter, se pencha, secoua sa cendre dans le cendrier.

« Ouais, comme un boulot. C'est ce que je veux dire. » Il baissa la voix, parut un peu gêné. « Ce que tu m'as dit hier soir, le bébé et tout. Tu aurais sûrement du mal à trouver un bon boulot à Biloxi. Même quand on a fini le lycée, c'est dur. Maman a plein de place, ici. Elle est d'accord pour que tu restes et elle te paiera un peu. Je ne sais pas combien. Faut que tu voies ça avec elle. C'est sa maison. J'y habite seulement de temps en temps.

— Oui, sûr, dit-elle sans hésitation. Je veux dire si tu es sûr que ça va. C'est à peine si tu me connais.

— Tu travailleras pour elle, pas pour moi, dit-il, puis il se leva. Tu veux venir acheter des cigarettes avec moi ? »

Il s'était changé, portait des jeans et un T-shirt jaune. Il n'avait pas ses bottes de cow-boy, mais des sandales en cuir. Il y avait maintenant un paquet de Marlboro Light sur le siège, près de lui, et ils roulaient le long de la plage, en direction de Bay St. Louis. Il lui avait offert une limonade, quand elle lui avait dit qu'elle aimait ça. Elle la buvait à petites gorgées, appuyée contre la portière, et le vent, qui entrait par la vitre, faisait voler ses cheveux dans toutes les directions.

Il se tourna vers elle, une bière glacée à la main.

« On peut fermer les vitres et mettre la climatisation, si tu veux.

— Ça va, dit-elle. La côte fait combien de kilomètres de long ?

— Quarante, si on compte les baies et tout. Pascagoula, Gautier et tout. Tu connais Gulf Shores ?

— Non », dit-elle. La ville de Chris Dodd. « Je n'y suis jamais allée.

— Un jour, quand on aura le temps, on pourra y aller, si tu veux. Il y a de bonnes vagues et c'est agréable de s'y baigner. Enfin, si tu aimes te baigner. Tu sais nager, pas vrai ?

— Ouais, je sais nager », dit-elle, les yeux fixés sur le pare-brise.

Tandis qu'elle attendait, à la cuisine, qu'il se soit changé, elle avait entendu des cris, en haut, mais il n'avait pas mentionné Gigi quand il était descendu, donc ils n'étaient peut-être pas tellement proches l'un de l'autre. Peut-être qu'elle travaillait simplement pour Aaron et son frère. C'était encore un sujet dont il n'avait pas parlé : son frère. Elle se souvenait toujours du bruit sourd du corps de Reena heurtant le plancher. Il se passait des trucs dont elle ne savait rien. Peut-être des tas de choses. Mais ce qui comptait, c'était un logement et un boulot. Elle avait beaucoup de chance et elle s'en rendait compte. Elle s'accommoderait de Gigi, merde, elle deviendrait même son amie, si c'était possible.

« Je nageais beaucoup, là où je vivais, dit-elle.

— Ouais ? C'était où ?

— Pas loin de Batesville. À peu près à mi-chemin entre Batesville et Oxford.

— Tu avais un logement, là-bas ? »

Elle changea de position, sur la banquette. Se demanda si elle était vraiment prête à parler de tout ça.

« Ouais, plus ou moins. Je vivais avec un... »

Homme ? Mec ? Type ? « Je vivais avec un type. »

Aaron ne la regardait pas. Il alluma une cigarette, les yeux fixés sur la route.

« Je veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, dit-il. Dis-moi de la fermer, si tu veux. C'est de lui que tu es enceinte ? »

— Bon... » Long silence. Elle était gênée. « Ouais. »

Il se tourna alors vers elle.

« Quoi alors ? Il ne voulait pas t'épouser ? »

— Ce n'est pas ça, dit-elle, pinçant le bord de sa canette de limonade entre deux ongles. C'est seulement... On a eu des ennuis, c'est tout. »

Il attendit qu'elle poursuive. Puis, éliminant le sujet, il dit : « De toute façon, c'est pas mes oignons. Mais je dois dire que, à mon avis, ce type est dingue. »

Elle eut envie de raconter, voulait raconter, avait terriblement envie de raconter à *quelqu'un*, mais se demanda si c'était à lui qu'elle devait se confier.

« C'était pas vraiment sa faute », dit-elle, s'apercevant qu'elle avait beaucoup de mal à expliquer tout ça, comment c'était, comme c'était bon, qu'elle se sentait en sécurité, protégée, les soirées à la pêche, les journées au soleil, les nuits d'amour, l'impression d'avoir sa place auprès de quelqu'un, dans un endroit d'où on ne pouvait pas être chassé. « Il ne savait pas que je partais avant le moment où je suis partie, conclut-elle.

— Tu n'as pas de nouvelles de lui ? »

— Ce n'est pas possible que j'en aie. Il ne sait pas où je suis.

— Tu vas essayer de le joindre ? »

— Je ne peux pas, dit-elle. C'était des gros ennuis. »

Il eut un rire bref et dit : « Merde, qu'est-ce que tu as fait, tué quelqu'un ? »

Elle ne répondit pas et il se tourna vers elle, la regarda, peut-être sous un jour nouveau. Elle but une gorgée de limonade, puis lui posa des questions sur la côte, les poissons qu'on pouvait pêcher dans le coin, les appâts qu'on utilisait, et sur plein d'autres choses.

Sam était presque arrivé chez lui, quand le dispatcher l'appela pour lui demander de retourner à Batesville.

« Et merde », dit-il, puis il fit demi-tour, et reprit la route en sens inverse, suivit la 6 jusqu'à Batesville, et poursuivit son chemin en se demandant ce qu'on lui voulait en plein milieu de la nuit.

L'immeuble était brillamment éclairé, mais presque désert. Il n'y avait personne au guichet, mais il entendait la radio. Il prit la direction du foyer, passa devant le bureau du dispatcher. La jeune femme, une nouvelle, qui s'occupait de ses plannings de travail, était là, devant un micro auquel elle s'adressait. Elle se tourna vers lui et lui sourit, sans cesser de parler. Elle fit un signe pour lui faire comprendre qu'il devait attendre. Il attendit. Il faudrait probablement qu'il voie McCollum, le lendemain matin. La roue tournait vite, parfois. Il avait attendu en vain toute la journée, redoutant une convocation par téléphone, pour rencontrer l'un de ses supérieurs, peut-être. Il avait cru que David Hall en personne viendrait s'entretenir avec lui. Enfin, ils attendaient sans doute simplement le rapport d'autopsie. Ils n'étaient sûrement pas pressés. Mais il savait qu'il faudrait qu'il réponde à des questions. Tôt ou tard.

La couleur des dalles du sol était délavée, les plinthes éraflées. Il remarqua les plaques crasseuses du plafond.

La jeune femme parlait à un collègue, qui semblait avoir du mal à trouver quelque chose, et elle tentait de lui expliquer où c'était. Le téléphone sonna deux fois et elle décrocha, parla, puis un autre sonna. Il décida d'aller voir s'il restait du café. Elle continua à parler.

Au moins, dans ce foutu bâtiment, il y avait un endroit où l'on pouvait fumer. Un jour, sûrement, il n'y en aurait plus. Le témoin rouge de la machine à café était allumé et il prit une tasse, la plaça sous le bec verseur et se servit.

Il était crevé, s'assit et l'écouta parler. Elle avait une jolie voix. Elle était célibataire, en plus. Probablement la trentaine. Il fuma une cigarette. À un moment donné, elle se déplaça sur son fauteuil à roulettes pour aller dans le couloir, lui adressa un signe de la main, le fil du téléphone sur l'épaule. Apparemment, ce n'était pas un correspondant officiel. Elle murmurait et riait trop. Mais elle restait discrète. Tout le monde savait que Grayton était à cheval sur les principes et ne supportait pas les conneries. Joe Price aurait de la chance, s'il ne perdait pas son poste et, de toute façon, on le muterait,

maintenant, peut-être à Lucedale, ou ailleurs. On le nommerait peut-être à Jackson, pour régler la circulation.

Et, à ton avis, mon pote, qu'est-ce qui va t'arriver s'ils trouvent le moyen de t'impliquer ? Il y aurait probablement un prix à payer. Il ne savait pas si ce serait ou non rendu public. Le meurtre d'Alesandra serait rendu public. Elle serait dans les journaux le lendemain matin et il se demanda s'ils publieraient une photo. Et comment se procureraient-ils une photo ? Il faudrait que sa famille en fournisse une. Et comment était sa mère ? Elle devait avoir, elle aussi, quelque chose de sa grande beauté. Alesandra avait été aimée, il en était sûr. Pendant un moment, il avait cru qu'il l'aimait peut-être. Maintenant, il savait que ce n'était pas le cas. Mais, sans aucun doute, il avait encore beaucoup d'affection pour elle. Il se souvint du dessin de ses lèvres, quand elle souriait. Il baissa la tête. La tasse était vide, une pellicule de liquide marron au fond.

« Je suis désolée, Sam », dit-elle.

Il leva la tête et elle était debout devant lui, la main tendue.

« Je m'appelle Loretta Rains. Je regrette de t'avoir fait attendre.

— Ça ne fait rien. »

Il se leva, serra sa main, qui était chaude, douce, menue. Petites fossettes sur le dos des phalanges. Visage bronzé, quelques taches de rousseur. Elle semblait saine, ainsi, en uniforme. Son pantalon était collant.

« Tu as quelque chose pour moi ?

— Euh, ouais, je regrette. Le chef veut te voir.

— Me voir ? Tu veux dire maintenant ?

— Oui. Il t'attend. J'ai été retenue par la radio, puis par le téléphone. Il t'attend dans son bureau. »

Il comprit que ça ne faisait pas du tout plaisir à la fille de lui dire tout ça, parce qu'il vit, sur son visage, qu'elle avait conscience de le blesser, et l'idée que des bruits couraient déjà à son sujet lui traversa l'esprit. Il espéra que Jimmy Joe n'en avait pas entendu parler. Lui qui avait toujours eu beaucoup de respect pour Amy. Il lui parut incroyable que Grayton soit dans son bureau à cette heure-là. Il était peut-être dans la merde jusqu'au cou.

Que pouvait-il faire, sinon y aller ? Il prit le couloir, tourna à l'angle, suivit le deuxième couloir, plus court. La porte située à l'extrémité était fermée et il frappa, tenta de se préparer, tenta de garder présent à l'esprit le fait qu'il ne fallait pas mentionner le nom de Fay, si possible. Ils ne savaient encore rien. Il ne fallait pas qu'il l'oublie. Et, si c'était Fay qui avait tué Alesandra, aurait-il la force de la protéger ? Comment pouvait-il déterminer son attitude sans avoir parlé avec elle et savoir ce qui était arrivé ? Il entendit Grayton lui dire d'entrer.

Seule était allumée la lampe qui se trouvait derrière le chef. Il portait sa chemise d'uniforme, mais avait quitté sa cravate. Le dôme de son crâne luisait légèrement, sous l'éclairage faible, comme s'il était ciré. Les murs étaient lambrissés en bois sombre et il y avait deux bons fauteuils face au bureau. Parmi les objets qui se trouvaient sur la table de travail, Sam vit une Bible. Grayton, penché sur des documents, leva la tête le temps de dire : « Tu peux t'asseoir. »

Sam s'assit sur le fauteuil de droite. Grayton leva une nouvelle fois la tête et ses yeux calmes, neutres, derrière de petites lunettes, le dévisagèrent, puis Sam y découvrit des profondeurs glacées qu'il n'y avait jamais vues. Il lui fit l'effet d'un homme qui n'accepterait que la vérité.

Grayton reporta son attention sur ce qu'il faisait. Sam en fut heureux. Ce qui suivrait serait peut-être très grave. Un changement radical risquait de se produire, ici, très vite, quelques brèves années avant la retraite. Mais il avait de l'argent en banque. La maison était presque payée. Il s'efforça de s'empêcher de penser à l'avenir. Grayton lui demanderait ce qu'il savait sur Alesandra et il serait obligé de le lui dire. Et il savait, sans avoir besoin de poser la question, que Grayton n'avait pas envie d'apprendre qu'un de ses policiers de la route avait une aventure. La Bible posée sur son bureau suffisait à le démontrer.

« Bon, dit Grayton, qui lâcha son stylo et leva ses yeux froids sur Sam. Qu'est-ce que tu sais sur cette femme du lac Sardis ? »

Il ne pouvait pas mentir maintenant et ne pourrait jamais mentir. Tony l'avait vu avec elle. Grayton savait peut-être déjà tout ce que Tony savait. Il lui avait probablement tout raconté.

« Je la connaissais depuis un peu plus d'un an, dit-il. Je l'ai rencontrée sur la 4.

— Tu l'as arrêtée ?

— Oui, chef. »

Grayton attendit la suite, le regard fixe. Sam vit que quelques grains de poussière flottaient, derrière lui, dans le faisceau de lumière. Des livres, sur une étagère, au fond. Des photos indistinctes d'une femme et d'enfants, d'autres d'enfants plus jeunes. Sa famille, derrière lui, ceux qu'il protégeait. Comprendrait-il ce qui se passait et pourquoi c'était arrivé, s'il le lui disait ?

« Continue, Harris.

— On a fait connaissance, c'est tout. Et puis on s'est revus. »

Grayton ne broncha pas. Il ne bougea pas, ne fit pas couiner son fauteuil, ne fit qu'écouter. Il resta parfaitement immobile, hormis sa respiration et les mouvements de sa bedaine. Et Sam ne put que poursuivre. Creuser sa tombe, éventuellement.

« Ma femme et moi... dit-il. Bon... elle buvait beaucoup. » *Ouais, dis que c'est sa faute, salaud.* « On s'est éloignés l'un de l'autre... »

Tu ne dois pas parler de Karen.

« Ta fille, dit Grayton. Je m'en souviens.

— C'est arrivé il y a des années, dit Sam qui croisa les bras sur sa poitrine. On ne passait pas beaucoup de temps ensemble. On habitait la même maison. C'était tout. »

Merde, est-ce que ça ne suffisait pas ? S'il voulait en savoir plus, il n'avait qu'à demander. Rien ne l'obligeait à tout déballer. Il n'était accusé de rien, sauf de la connaître.

Grayton le regardait. Sam posa les mains sur ses genoux et soutint son regard. On entendait les voix étouffées de la radio et du dispatcher, derrière la cloison. Il supposa que ça n'arrêtait pas de la nuit. Il le savait. Il fallait que quelqu'un soit là et réponde, même la nuit de Noël. Et surtout, le soir du réveillon du jour de l'An. Deux millions d'ivrognes en balade.

« Tu es chez nous depuis longtemps, dit Grayton.

— Oui, chef. »

La pièce devenait très silencieuse, dès que cessait le bavardage de la radio.

« Tu n'as jamais eu de problèmes, n'est-ce pas ?

— Non, chef. »

Grayton fit pivoter son fauteuil, présentant son profil à Sam. Il crut qu'il allait poser les pieds sur le bureau, mais il ne le fit pas. Il se contenta de fixer le mur pendant quelques instants. Il avait croisé les bras sur sa bedaine. Derrière lui, une photo le représentait avec une canne à pêche et un bébé en couche-culotte.

« Ce qui se passait entre ta femme et toi ne me regarde pas, je n'ai pas besoin de le savoir, et c'est parce que ça n'a pas d'influence sur ton travail que je n'ai pas besoin de le savoir. Je veux dire : tu sais quel est ton travail, n'est-ce pas ?

— Oui, chef, répondit Sam. J'en suis persuadé.

— Je suis marié depuis trente-neuf ans, dit Grayton. Chaque fois que je me suis endormi près d'une femme, c'était la même femme. »

Il fit à nouveau pivoter son fauteuil face à Sam. Il prit un élastique sur son bureau et le tripota.

« Je vieillis. J'aurais dû laisser tomber. Mais c'est seulement de l'argent en banque, quand on a travaillé ici aussi longtemps que moi. Et je ne travaille plus aussi dur. »

Sam hocha la tête, se contenta d'écouter.

« Tu seras probablement interrogé par la police de Panola. Tu acceptes ? »

Il contraignit sa voix à rester ferme. « Oui, chef. S'il le faut.

— Il le faudra probablement, puisque tu la connaissais... de cette façon. Ta femme était au courant ? »

Il ne put s'empêcher de baisser les yeux.

« Non, chef.

— Bon. »

Grayton fit claquer l'élastique plusieurs fois entre ses doigts, puis le passa sur son pouce et tira dessus.

« Si tu caches quelque chose, tu as intérêt à me le dire maintenant. Tu ne sais rien sur son meurtre, n'est-ce pas ? »

Il le regarda à nouveau dans les yeux. Ils n'étaient plus froids, seulement vieux et fatigués. Et Sam comprit qu'il avait raison, qu'on aurait dû le forcer à prendre sa retraite. Mais il se dit que, dans ce cas, c'était peut-être une bonne chose, parce que être vieux, c'était parfois aussi être passif.

« J'en ignore tout, chef. J'ai seulement du mal à accepter le fait qu'elle soit morte.

— Et sa famille ? Tu la connais ?

— Non, chef. Elle habitait aux environs de Clarksdale. Elle était libanaise.

— Oui. Il paraît qu'elle était belle.

— Oui, chef. *Elle l'était* », dit-il, et il sentit que ses yeux s'emplissaient de larmes, puis les refoula. Sa mort était incompréhensible. Elle n'était pas nécessaire.

« Tu peux disposer », dit Grayton, qui reporta son attention sur son bureau. Il prit un stylo. Il n'y avait rien à ajouter.

L'aube fut grise, fraîche, avec un peu de vent. Elle lui rappela les matins de septembre, quand il partait à la chasse à la colombe dans la campagne entourant Verona, lorsqu'il était enfant. Il mit des jeans, des chaussures montantes, une chemise. Il éteignit tout dans la maison, vérifia que les témoins du four, de la cafetière et du réveil étaient éteints, que celui du répondeur était allumé, au cas où quelqu'un téléphonerait pendant son absence. Le message était toujours celui qu'Amy avait enregistré mais il n'avait pas eu le courage de l'effacer et de le remplacer.

Le soleil se levait quand il arriva à la 6 et prit la direction de l'est, mais les masses grises de nuages, qui passaient lentement devant lui, l'obscurcissaient. Un de ces matins où l'on ne pouvait prévoir s'il pleuvrait, où des averses diluviennes pouvaient se déclencher inopinément. Mais il espéra que ça n'arriverait pas, parce qu'il faudrait sûrement qu'il prenne des chemins non goudronnés et que son pick-up avait des pneus ordinaires.

Il prit de l'essence dans une station d'Oxford, acheta des cigarettes et du chewing-gum. Ce serait peut-être une journée gâchée, au bout du compte mais, au moins, c'était un endroit où commencer les

recherches, même s'il était peu probable qu'elle soit retournée dans sa famille. Après avoir payé, il fit demi-tour devant les pompes, franchit le pont, tourna près de la caserne des pompiers et prit la rocade.

Tula, Yocona, DeLay, dans ce coin, d'après ce qu'elle avait dit. Mais rien ne prouvait que c'était là qu'elle habitait. Elle en parlait simplement comme si elle y était arrivée un jour et en était partie un autre. Ça pouvait aussi bien se trouver près de Paris, ou autour de Toccopola, Dogtown, Spring Hill. De toute façon, il ne connaissait pas bien ces villes, passait seulement sur les nationales qui contournaient quelques-unes d'entre elles. Il faudrait qu'il prenne les routes secondaires, trouve les boutiques minuscules où ils avaient peut-être fait des courses, où quelqu'un connaîtrait peut-être une famille Jones qui habitait dans les bois. Aller d'abord à London Hill, trouver la boutique. Ces gens ne lui répondraient peut-être même pas. On ne pouvait pas se contenter d'entrer et de poser des questions, dans ces petites communautés, les gens se méfiaient des inconnus, en tout cas de certains d'entre eux. Il faudrait acheter un Coca, traîner quelques minutes, parler du temps. Il pourrait inventer une histoire, dire qu'il cherchait où habitait un certain Jones, qui avait un vieux pick-up et un bon chien de chasse à vendre.

Le simple fait de partir comme ça était dingue. Elle n'était pas rentrée chez elle. Logiquement, elle était allée le plus loin possible, dans un endroit où la police ne la retrouverait pas.

Il s'engagea sur une vieille route à l'asphalte accidenté, qui prenait sur la rocade, et se trouva immédiatement dans des banlieues neuves, où des pancartes indiquaient le nom des rues : Willow Cove, Oak Cove, Piney Drive. Il ne roulait pas vite et regardait attentivement ce qui l'entourait. On ajoutait une aile au lycée et le revêtement de briques n'était pas terminé, mais les échafaudages étaient déserts, ce matin, la pluie avait mouillé le sable, et les briques, sur leurs palettes, semblaient abandonnées.

Il se souvint de l'endroit où une vieille grange avait brûlé. Sur le terrain gravillonné, des maisons étaient en construction et l'on avait planté de jeunes arbres soutenus par des tuteurs. Oxford s'étendait sans cesse et il n'avait pas encore l'impression d'être dans la campagne. Puis il passa devant un petit pâturage, vit deux poulains et des juments sous un bouquet d'arbres, un vieillard qui roulait lentement sur un vieux tracteur Ford bleu passé, la faucheuse levée. Le vieillard lui adressa un signe de la main et Sam lui répondit. Les maisons se faisaient plus rares, des quatre-quatre étaient garés devant leur seuil, des chiens couchés dans les cours. Par endroits, la chaussée était bordée de hautes herbes. Il regretta de ne pas avoir acheté davantage de café à la station-service. Il passa devant un enclos où il y avait des porcelets en compagnie de leur énorme maman toute rose.

À gauche, à travers les arbres, dans une vallée profonde, l'eau scintillait, un grand lac privé, en pleine forêt. Il supposa qu'il y avait des maisons invisibles, très en retrait de la route, au bout de ces longs chemins qui semblaient ne mener nulle part. Un endroit où l'on pouvait laisser les chiens en liberté et élever des enfants loin de l'agitation. Il vit sur sa droite une jolie grange neuve et des vaches rousses autour. Près d'elle, dans un pré miteux, des chèvres broutaient. Quelques chevreaux, parmi elles, et deux d'entre eux qui, face à face, s'affrontaient, se poussaient de leurs têtes aux cornes naissantes.

Et puis des maisons plus anciennes, flanquées de hangars pleins de matériel agricole et de tracteurs imposants. Dans un champ, de grosses bottes de paille, cylindriques, attendaient d'être ramassées, mais il n'y avait apparemment pas grand monde dehors, ce matin. La circulation était très fluide, de temps en temps, un chauffeur lui faisait signe, paresseusement, et Sam en faisait autant.

La route était tortueuse et protégée par l'ombre de hauts arbres envahis de plantes grimpantes chargées de grappes de fruits verts. Muscadines et possum grapes. Cornouillers et jeunes pins. Chênes et noyers, liquidambers et sycomores. Puis s'étendirent des vallées boisées et, entre elles, des champs de coton et de soja. D'autres pâturages, où broutaient de nombreuses vaches noires, blanches et tachetées. De vieilles fermes, leur potager bien entretenu : rames à haricots dressées, plants de tomates attachés avec des bandes de tissu. Il vit une biche imposante, à la lisière d'un taillis, et un éclair de fourrure marron qui était peut-être son faon. Il retira l'emballage d'un chewing-gum et le mit dans sa bouche. Il semblait pleuvoir encore, au sud, là où il allait.

Il arriva au fond d'une vallée où il y avait trois ponts et où il avait été envoyé sur un grave accident, cinq ou six ans auparavant, un carambolage meurtrier, à midi, un jour d'août, où des gens prisonniers des véhicules hurlaient tandis que d'autres, morts, étaient muets et ensanglantés dans leur cercueil d'acier tordu. Le temps emportait les choses, mais il savait qu'il n'emporterait ni Amy, ni Alesandra, ni Fay, ni Karen.

Il entra parmi de grands champs de maïs et de sorgho, aigrettes immobiles sous le poids de la rosée du matin, larges feuilles vertes figées. Trois chevreuils broutaient, au milieu d'une rangée, leurs corps bruns se détachant sur le vert des plantes. Il y avait maintenant davantage de jardins, davantage de matériel agricole, davantage de granges, de pâturages et de vaches. Il aperçut une boutique mais, lorsqu'il ralentit, il se rendit compte qu'elle était fermée, probablement depuis des années. Les vitres des pompes à essence étaient brisées et deux épaves de voiture gisaient à côté. Un petit

chien marron, sur la piste, le regarda passer, huma l'air, comme pour flairer son odeur.

Travailler n'avait plus rien d'agréable, maintenant. Personne ne l'attendait, à son retour, et la maison était si silencieuse qu'il allumait généralement la radio ou la télévision, pour avoir l'impression de ne pas être seul. Il n'était même pas sorti en bateau, ces derniers temps, et ses cannes à pêche étaient debout, inutiles, dans le coin de la terrasse où ils les laissaient toujours, Fay et lui, quand ils rentraient. Comment gagnait-elle de l'argent et comment mangeait-elle ? Impossible de deviner qui l'avait prise en stop et où elle pouvait bien être. Plus il roulait et plus il se persuadait qu'il était inutile de la chercher dans ce coin. Mais il n'était plus très loin de Yocona ; il décida de s'y rendre et de chercher un peu, simplement pour pouvoir se dire qu'il l'avait fait. Dans un coin de sa tête, il envisageait timidement l'idée d'aller jusqu'à la côte. Mais il aurait fallu prendre cette direction plus tôt, s'il avait voulu le faire, car c'était un long trajet. Et il savait bien que, même s'il allait jusque là-bas, et si elle y *était*, il n'aurait sûrement pas la chance de la rencontrer au coin d'une rue ou sur la plage.

Il prit une route secondaire, à droite, juste après l'église baptiste, franchit un vieux pont surplombant de très haut la rivière, regarda les rives abruptes. De l'autre côté, dans la cabine d'un gros tracteur John Deere, quelqu'un labourait un champ. Puis il se trouva à nouveau parmi les collines, dans les forêts denses poussant sur les pentes abruptes, et la végétation était si épaisse que le regard ne pouvait la pénétrer. Une tortue traversait la chaussée et il réussit à l'épargner.

Au sommet d'une haute colline, balayé par le vent, où une jeune fille, un certain soir, avait été prise en stop par des jeunes gens qui avaient pêché plein de poissons-chats, il contempla le paysage majestueux de la vallée de la Yocona : arbres d'émeraude, pâturages de jade, en pente, où broutaient des charolais blancs. Tout en bas s'étendaient des champs de coton immenses et, au-delà, il y avait d'autres forêts, puis, au-delà encore, le ciel gris pâle, les nuages aux formes mouvantes et un minuscule point argenté qui était une citerne, à Toccopola. Et il n'aurait pas pu s'approcher davantage, ce jour-là, de l'endroit où elle avait vécu.

Le week-end passa et il reprit son service le lundi. Il travaillait toujours de nuit, commençait à 16 heures, terminait à minuit et demi ou 1 heure, en fonction des événements et de la densité de la circulation. Il ne mangeait pas assez, buvait trop quand il rentrait, s'en rendait compte, mais s'en foutait. Il savait qu'il ne faudrait pas qu'il tarde à se mettre à nouveau à sa recherche. Elle était quelque part. Mais il ne savait où. Probablement sur la côte. Et, s'il ne la trouvait pas là-bas, il ne savait pas où la chercher ensuite. Le monde était trop vaste et il y avait trop d'endroits où l'on pouvait aller. Où l'on pouvait se cacher.

Lundi soir, ils établirent un barrage routier près de Mars, parce qu'on recherchait des détenus qui s'étaient évadés d'un camp auxiliaire proche de la Sunflower, et c'était le genre de mission qu'il n'aimait pas, le genre de mission où il fallait se retenir de dégainer son arme, quand on repérait des vieux types à la mine patibulaire dans la file de voitures à l'arrêt. Mais rien ne se passa, ils ne trouvèrent rien, passèrent simplement deux heures et quarante minutes à examiner le permis de conduire de vieilles dames, à vérifier les plaques d'immatriculation, à rendre le permis de conduire ; et tout le monde posait la même question, les fermiers comme les jeunes gens, les jolies jeunes femmes au volant de voitures pleines de gamins qui hurlaient, les pêcheurs, leur bateau en remorque, qui s'efforçaient de ne pas lui souffler leur haleine puant la bière au visage.

« Vous êtes après les taulards évadés ?

— Oui, m'sieur, sûr, c'est ça qu'on fait. Vous avez bu, non ?

— Non, m'sieur l'agent, pas mon genre, hein, j'ai juste bu deux bières, tout à l'heure.

— Quand ça ?

— Deux ou trois heures. Vous savez quel chemin ils ont pris ?

— Pas pour le moment, non, ça non, mais vous rentrez chez vous, compris ?

— Oui, m'sieur l'agent, vous pouvez compter là-dessus, on y va.

— Vous avez pris quelque chose ?

— Ouais, sacrée bonne pêche. »

Il regagna son district au moment où le soleil commençait à se coucher, s'arrêta dans un snack, de l'autre côté de Sardis, acheta un sandwich et des frites en quantité. Il mangea dans la voiture, le radar allumé, mais il s'était garé intentionnellement dans un endroit où les

automobilistes avaient tout le temps de ralentir, si bien qu'il ne coïncia personne et put dîner tranquillement. Après la tombée de la nuit, il alluma ses phares, prit la nationale 4 jusqu'à la 7, traversa une nouvelle fois le royaume du ku-dzu, où il avait emmené Fay, cet après-midi-là, et constata avec stupéfaction que l'épisode ne remontait qu'à quelques mois. Il croisa des automobilistes qui roulaient trop vite, mais il se contenta d'allumer ses gyrophares bleus et vit, à chaque fois, dans le rétroviseur, les feux de ralentissement s'allumer.

Après avoir roulé un moment, il décida de s'arrêter à l'extrémité nord du pont qui franchissait la Tallahatchie, dans une pinède où les automobilistes roulant en direction du sud ne pouvaient le voir. C'était au bout d'une longue ligne droite, où les camions déboulaient parfois à toute vitesse, prenaient de l'élan avant d'attaquer les collines qui bordaient Oxford, si bien que, caché à cet endroit, il pouvait parfois les surprendre. Ça faisait du fric en plus pour l'État. Et l'État serait un sacré fils de pute s'il osait le poursuivre après ça.

Il ralentit, quitta la chaussée, s'engagea en marche arrière dans le court chemin entre les pins imposants, la poussière virevoltant dans la lumière rouge de ses feux de position ; il éteignit ses phares, avertit Loretta, à Batesville, de sa position et de ce qu'il faisait. Elle s'intéressait à lui, lui non. Elle lui répondit d'une voix aux accents racoleurs. Et elle avait un joli cul. Il termina son message et raccrocha le micro. Le moteur ronronnait et une lueur bleu pâle émanait du tableau de bord. Il eut envie d'une bière et regretta de ne pas être chez lui.

Toutes les voitures qui roulaient en direction du nord ralentissaient à sa vue, et même, parfois, celles qui n'étaient pas en excès de vitesse. À un moment donné, il faillit se lancer à la poursuite d'un tas de boue qui n'avait qu'un phare, mais il le laissa passer sans pouvoir s'expliquer pourquoi, peut-être à cause du vieillard et de la jeune fille de la Ford Pinto. Peut-être parce qu'il trouvait juste de laisser tranquilles, encore une fois, ceux qui avaient le moins de chance. S'il le pouvait.

Il alluma la radio FM, appuya sur le bouton de la station country de Tupelo et écouta, à faible volume, afin de pouvoir suivre les échanges entre Batesville et les voitures en patrouille sur les routes. Craquements et crachotements, voix couvertes par les parasites. Des hommes seuls sur les routes, comme lui. Bizarrement, les camionneurs ne roulaient pas vite, ce soir. Mais il savait très bien que le premier qui était passé à sa hauteur avait pris son micro et appelé ceux qui le suivaient. Il imaginait facilement la conversation :

« Hé, Lone Ranger, il y a un ours dans le bois, à peu près à un kilomètre après le pont. Bien reçu ?

— Cinq sur cinq, Rocky Raccoon, merci pour l'info, je te revaudrai

ça, terminé. »

Les routiers s'ennuyaient, des kilomètres et des kilomètres d'asphalte à droite d'une ligne blanche. Pas étonnant qu'ils aient envie d'arriver le plus vite possible à destination et de rentrer auprès de leur famille. De s'asseoir sur la balançoire, à l'ombre d'un arbre, et de boire une bière fraîche. D'emmener les gamins à la pêche. À une époque, il avait presque vécu comme ça. Mais Amy et lui n'étaient pas d'accord sur la façon d'élever Karen. Tout ce temps passé, et à quoi bon ?

Il baissa la vitre et alluma une cigarette. Il avait essayé de réduire et avait réussi mais, chaque fois qu'il buvait de la bière, il avait l'impression de fumer deux fois plus.

Fay était peut-être dans un camion. Fay était peut-être déjà montée dans un camion.

Il s'aperçut, stupéfait, quand il se rendit compte de l'appel de la radio, qu'il s'était endormi. Il se redressa, prit le micro et alluma les phares. La voix suave annonçait de mauvaises nouvelles : un camion citerne plein d'essence avait eu un accident huit kilomètres au sud de Holly Springs. Il tendit la main vers la commande des gyrophares bleus et mit le contact sans attendre la fin du message.

Il prit cette direction, brancha la sirène, appuya fort sur l'accélérateur et vit que, déjà, les voitures se rangeaient. Quand il atteignit cent trente à l'heure, il espéra qu'un crétin ne serait pas en train de doubler sur le pont de la Tallahatchie. Comment s'appelait ce gamin qui avait sauté ?

Il passa à toute vitesse parmi les voitures arrêtées et, quand il eut franchi la courbe qui marquait l'entrée du comté de Marshall, où se trouvait la première boutique de bière, celle qui vendait du bon travers de porc, il accéléra encore et espéra qu'aucun chien ne traverserait tranquillement la chaussée.

Il s'étonnait toujours de la vitesse à laquelle on pouvait avaler les kilomètres. Les arbres et les maisons filaient comme des balles, images furtives aussitôt évanouies. En haut des côtes, il ralentissait, mais il remettait les gaz dès que la visibilité était bonne. C'était presque comme si le monde entier l'attendait. Et, quand la circulation se fit plus dense, il comprit qu'il approchait. Il leva le pied, éteignit la sirène, l'esprit obsédé par la question de savoir si, oui ou non, la citerne fuyait.

Puis, brusquement, il ne vit plus de voitures et la route fut étrangement déserte. Devant lui, au-delà de la dernière côte, une lueur bleue palpitait dans la nuit. Il franchit le sommet de la côte et, là, il aperçut la première voiture, une unité de police de la route, devant une file de véhicules immobilisés, qui semblait faire trois kilomètres de long.

« Nom de Dieu », dit-il, puis il prit le micro et dit au dispatcher

qu'il était arrivé. Il roulait à quatre-vingts, maintenant, et il contournait les voitures, tenta de voir où se trouvait son collègue. Il ne voyait que la masse luisante de la citerne, en plein milieu de la chaussée, comme une baleine échouée. Il sentit un frisson sur sa nuque et se demanda où étaient les véhicules des pompiers. À la radio, sur d'autres fréquences, on entendait des conversations, toujours des voix excitées tentant de couvrir le hurlement des sirènes. Les véhicules de secours déjà en route. La circulation était alors complètement bloquée, donc tous les véhicules des pompiers de Holly Springs se trouvaient de l'autre côté du camion. Il se demanda si des unités d'Oxford avaient été appelées en renfort, mais supposa qu'il le saurait bientôt.

Des gens étaient descendus de voiture et regardaient. Quelques-uns, même, se tenaient sur la voie. Ne traversez pas devant moi, s'il vous plaît. Quelques-uns se tenaient sur le bas-côté et il freina brutalement, baissa sa vitre, cria à un jeune homme et à deux jeunes filles, qui fumaient : « Retournez dans votre voiture et restez-y. Et éteignez ces cigarettes ! »

Ils s'exécutèrent dare-dare.

L'agent se tenait près de la portière ouverte de sa voiture de patrouille, et regardait Sam. Il s'arrêta et l'agent avança au petit trot. C'était Joe Price, qui avait la gâchette sensible, Œil-de-lynx Joe, comme on le surnommait maintenant. Il ne portait pas son chapeau et se pencha à l'intérieur de la voiture.

« C'est grave, Sam, dit-il. Le chauffeur est coincé à l'intérieur. Tu sens ? »

Ça envahissait tout, cette odeur toxique de pétrole, et ça lui donnait envie de vomir.

« Ouais, je sens.

— Tu peux aller un peu plus loin ou tu peux rester ici, avec moi. C'est à toi de décider.

— C'est quoi, le plan ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. J'ai arrêté la circulation ici et la route est barrée à peu près à quatre kilomètres, de l'autre côté. Le camion des pompiers ne peut pas approcher, le tuyau d'échappement risquerait de tout faire sauter.

— Ils s'occupent du chauffeur ? »

Joe toussa, un poing devant la bouche. Sam savait qu'il avait les nerfs solides, mais il semblait secoué.

« Des pompiers de Holly Springs essaient de le dégager avec des outils à main, mais je ne sais pas s'ils y arrivent. »

Sur ces mots, il se redressa, regarda dans cette direction, et Sam fit de même. Il vit des lumières mouvantes, autour de la cabine, de petites taches de lumière jaune qui se déplaçaient par à-coups sur le métal tordu.

« Il y a une voiture, dessous, et quelqu'un dedans, mais il ne reste rien de lui. Ou d'elle. On ne sait pas encore si c'est un homme ou une femme.

— Il était chargé ?

— Pas entièrement. Il venait de faire une livraison à Byhalia et il rentrait se réapprovisionner à Oxford. On croit qu'il en reste à peu près quatre mille litres, et ça ne s'est pas encore écoulé complètement dans le fossé. Mais il y a de l'essence partout, là-bas. La citerne a cassé, quand elle a fait un tonneau.

— Je crois que je vais descendre », dit Sam.

Joe, debout, le regarda. Les occupants des voitures fixaient les deux hommes, se demandaient ce qu'ils allaient faire.

« Bien, dit Joe. On m'a dit de rester ici, sinon j'irais avec toi.

— Je sais. »

L'odeur d'essence devenait de plus en plus forte. Apparemment, le camion avait fait un tonneau, mais la cabine s'était retrouvée sur ses roues, tandis que la remorque était sur le flanc. Il alluma sa torche, la braqua devant lui, et entendit alors des voix désespérées, les pompiers qui tentaient fiévreusement de dégager le chauffeur.

Joe n'avait pas menti à propos de la voiture. On ne pouvait même pas reconnaître une voiture, sauf si on tenait compte du minuscule emblème de Plymouth niché près d'un des pneus éclatés de la cabine, ainsi que des morceaux de plastique qui gisaient sur la chaussée, des éclats de verre qui brillèrent quand le faisceau de sa lampe passa dessus. Le reste n'était qu'un amas de métal tordu, qui ne dépassait pas la hauteur de son genou. Il pensa que la voiture devait être de couleur bourgogne. Il ne chercha pas à voir la personne qui se trouvait à l'intérieur.

Il n'y avait que trois pompiers en pantalon d'uniforme et T-shirt noir, sur le dos duquel était indiqué HSFD [3]. L'un d'entre eux était dans la cabine, du côté opposé au chauffeur. Le deuxième était debout sur le réservoir de carburant, près de la portière ouverte. Le troisième les éclairait. Sam les entendait, le souffle court, la voix tendue, rendue stridente par une montée d'adrénaline :

Putain de merde !

J'y arrive pas.

Essaie de...

J'essaie, bordel !

Ce bout de ferraille, ici...

Je peux pas pousser plus fort.

Merde, ça va pas marcher.

Il entendit, aussi, les gémissements du chauffeur, puis il vit son

visage couvert de sang, l'os blanc qui sortait comme un bout de bois brisé de la chair enflée de sa cheville, la tête appuyée contre le siège, la pomme d'Adam proéminente et le bras pendant. Le bras gauche. Une alliance à l'annulaire. Les ongles et la main couverts de sang.

Le chauffeur tourna la tête et regarda Sam. Il avait le front profondément entaillé et le sang coulait dans ses yeux bleu pâle. Son oreille gauche, presque complètement arrachée, pendait au bout d'un lambeau de chair où le sang affluait avant de s'écouler.

« Pitié, monsieur, dit-il d'une voix très claire. Dites aux gars de me couper le pied. Ils ont une hache. Je peux vivre avec un pied.

— On va vous dégager », dit Sam, mais, quand il se pencha par-dessus les cuisses du chauffeur et regarda la masse de métal tordue, près de laquelle l'autre pompier était agenouillé, il s'aperçut que le pied était coincé apparemment sous le logement du réservoir d'air comprimé et d'autres pièces de métal déformé et tordu.

« J'ai essayé de convaincre les gars de le faire, mais ils ne veulent pas », reprit le chauffeur.

Tout cela se disait et se faisait au milieu d'une puanteur d'essence tellement intense que Sam avait le vertige et la nausée. Il comprit que ce que proposait l'homme était parfaitement sensé : perdre un pied pour sauver sa vie, avant que l'essence ne s'écoule dans le fossé et n'entre en contact avec un quelconque élément inflammable. C'était sensé, mais il ne pouvait pas le faire. Ce n'était pas la peine d'y penser. C'était probablement ce qu'il fallait faire, mais il ne pouvait pas le faire. Il le dit.

Sam longea le camion jusqu'à l'arrière. Le trou était dans la partie supérieure de la citerne et l'essence ne coulait presque plus, mais la chaussée en était couverte et Sam avait les pieds dedans. Il gagna le fossé, contourna l'arrière et, là, c'était bien pire. L'herbe de l'accotement était trempée d'essence et il faillit tomber à genoux, tant l'odeur était forte. C'est à cet instant qu'il vit les foyers fumigènes.

Ils étaient en bas, difficiles à voir, juste sous le niveau de la chaussée, où se dressait une barrière clignotante. Des travaux, sans doute. Il se retourna et s'aperçut qu'il ne pouvait fuir et que, lorsque l'essence s'enflammerait, elle le ferait là-bas et, au même moment, ici. Il se mit à courir dans leur direction, aussi vite que possible, sans savoir combien de temps mettraient les vapeurs à atteindre les flammes minuscules qui brûlaient, dégageant beaucoup de fumée, dans leurs pots, survivances du passé, vieux vestiges, et il se dit qu'il aurait peut-être une chance de les éteindre, s'il arrivait à temps, mais le monde se colora d'orange et de noir, comme une représentation d'Halloween, la route fut éclairée comme en plein jour pendant un instant, et le souffle le projeta dans le fossé opposé, où il sentit ses cheveux griller, sa chemise fondre sur son dos.

Il prit appui sur ses mains, vit que la chaussée tout entière était couverte de hautes flammes jaune vif, que le camion était en feu, aperçut un pompier, les bras en feu, qui traversait la route, d'un pas incertain, tombait, frappant les flammes, se roulant dans l'herbe. Il eut presque envie de ne pas bouger, de se couvrir la tête avec les bras. De sauver sa peau. Mais il se remit à courir en sens inverse, l'incendie sur sa gauche et cuisant le côté de son visage, et il vit la portière de la cabine s'ouvrir, l'autre pompier se précipiter dehors, courir comme un fou, le pantalon en feu et frapper sur les flammes, comme l'avait fait son collègue. Il passa près de Sam en courant, cria quelque chose, Sam tendit la main, le saisit, lui fit un croche-pied, le plaqua au sol, arracha ce qu'il restait de son T-shirt d'uniforme et le roula sur l'asphalte jusqu'à ce que les flammes se transforment en fumée, puis il se redressa, contourna le capot de la cabine, vit le deuxième pompier, sur le dos, calciné et immobile. Le troisième rampait dans le fossé, gémissant. Et le chauffeur était toujours en vie. L'explosion l'avait gravement brûlé, mais la cabine l'avait protégé ; lorsqu'il approcha, Sam vit que l'intérieur de la cabine était en feu, tout autour du chauffeur et, pendant un instant horrible, l'homme regarda Sam puis hurla, avec le peu d'air que contenaient encore ses poumons :

« Tue-moi, pour l'amour de Dieu ! »

La chaussée elle-même brûlait, à l'endroit où il se trouvait, au bord de la flaque de flammes, l'essence ayant été consumée ; il posa les mains sur son visage, écarta les doigts, tenta d'approcher, mais la chaleur était trop intense. Il resta immobile, vacillant, entendit Joe Price crier quelque chose qu'il ne comprit pas, ne tenta même pas de comprendre, ne pouvant détacher son regard du visage jaune du chauffeur, que l'incendie de la cabine cuisait rapidement à vif. Il hurlait toujours à Sam de le tuer, et Sam posa la main sur la crosse de son revolver, tenta d'approcher, mais il sentit qu'il n'avait déjà plus de cheveux et que sa peau cloquait. Le chauffeur lança une dernière supplique :

« Tue-moi, oh, Seigneur, achève-moi ! »

Ce furent ses dernières paroles. Un brasier s'éleva et l'engloutit à l'instant même où les camions des pompiers arrivaient de toutes parts ; les hommes sautèrent à bas des véhicules, armés de pompes à incendie, arrosèrent le camion, le cadavre étendu enveloppé de fumées, et Sam restait figé devant ce spectacle qu'il connaissait déjà pourtant bien.

Il passa cinq jours à l'hôpital. Le pire, c'était ses mains, qu'il avait utilisées pour tenter de sauver le vieux pompier ; le jeune médecin lui dit qu'il avait eu un coup de chance de n'avoir été brûlé que partiellement au second degré, que, oui, sûrement, ça faisait un mal de chien, mais : « Merde, mon pote, ils vont repousser, tes cheveux. »

Le médecin trouvait amusant que la chaleur lui ait fait des cloques sur la bite, en traversant l'étoffe de son pantalon. « Hé, Hop Along, t'as du cul, mais fais gaffe, ça repousse pas, tu sais. »

Il avait des cloques sur les jambes et dans des endroits insolites, sur la nuque et sous le bras droit notamment, une tache à vif, rouge et douloureuse à cet endroit.

« Le feu, ça fait des trucs dingues, mec », dit le médecin, assis au bord de son lit, laissant Sam fumer de temps en temps une cigarette en cachette, dans cet hôpital de Sardis, au bord de la 55.

Le médecin habitait près de chez Jerry Lee Lewis, à Nesbitt, et il l'invita à venir pêcher la brème.

Ses potes lui apportèrent des milk-shakes, des gros sandwiches au chili et au fromage, l'aidèrent à manger aussi longtemps que ses mains restèrent bandées. Le quatrième jour, il alla à la cafétéria, joua prudemment aux cartes et but du café en compagnie d'un vieux bonhomme atteint du cancer, en phase terminale, qui lui raconta que, dans son enfance, il avait élevé des pigeons voyageurs, dans l'État de New York.

Une infirmière mince, aux cheveux noirs et lisses, qui lui rappelaient ceux d'Amy, vint une nuit, à 2 heures, le réveilla doucement et tenta d'ouvrir son pyjama, mais il la renvoya, retourna à son oreiller et à ses rêves troubles, ses mains brûlées se protégeant mutuellement.

Joe Price vint, un jour, après un parcours de golf, apporta une demi-pinte de Wild Turkey, qu'ils emportèrent discrètement jusqu'à une petite pelouse sur laquelle il y avait une table avec des cendriers. Joe dit qu'on racontait beaucoup de choses et Sam ne demanda pas à quel sujet.

Il avait lu un article sur Alesandra, dans le *Panola Country Times*. Et un autre sur l'incendie.

Et en plein cœur de la nuit, quand les couloirs étaient obscurs et les télévisions éteintes jusqu'au lendemain, que les infirmières arpentaient les couloirs en faisant couiner leurs chaussures à semelles

de caoutchouc, Sam, au fond de son lit, subissant sa souffrance en se disant qu'elle n'était rien en regard de celle du vieillard de New York, s'imaginait, une hache à la main, emmenant le chauffeur du camion loin du danger, et des gouttes de sang tombaient sur les lignes jaunes de la route.

Elle filait sur l'eau, à bord d'une barque étroite dont le moteur toussait. Elle laissait traîner sa main dans les vagues de l'après-midi et ne pensait qu'à Sam. Elle regardait le dos d'Aaron, ses muscles qui bougeaient dans le soleil, et son regard s'égara sur ses bras, les tendons et les veines, vivants, et soudain elle se sentit brûlante d'amour, impatiente de recevoir ce nouvel homme en elle, sachant intimement ce qui allait se passer entre eux deux. Il contourna la plage, fit une manœuvre pour se rapprocher du rivage, échoua doucement la barque sur le sable, coupa le moteur, descendit et attendit. Quand elle fut descendue, il tira la barque sur la plage, releva le moteur et abandonna l'embarcation.

Il faisait encore très chaud quand ils traversèrent l'étendue sablonneuse. Il s'arrêta une fois et l'embrassa, avec violence et passion. Elle pressa son ventre contre lui.

« Je parie que tu ne sais pas que tu es très belle », dit-il, puis il s'écarta d'elle pour la regarder dans les yeux.

Il la prit par la main et l'entraîna.

Il y avait un chemin, entre les pins, et les moustiques étaient terribles. Elle agitait la main devant son visage, pour les chasser. C'était agréable de marcher sur les aiguilles de pin. Elle pouvait à peine voir les oiseaux qui chantaient dans les arbres, aspirée par la main d'Aaron qui l'entraînait. Bientôt, elle le rejoignit, il la prit par la taille et elle tenta de poser la tête sur son épaule, tandis qu'ils marchaient.

Elle aperçut le chalet avant qu'ils n'y arrivent. Il y avait une terrasse, un étang charmant et deux barques amarrées à un ponton, des cannes à pêche plantées dans des supports comme des parasols. Elle le vit sortir des clés de sa poche, puis ils prirent une allée de gravier, gagnèrent la porte, qu'il ouvrit, et entrèrent. Les volets étaient fermés, la pièce était noyée dans la pénombre, mais elle voyait très bien. Il faisait frais et le lit vers lequel il l'entraîna avait des draps propres, puis elle se débarrassa de ses vêtements, le débarrassa des siens, l'embrassa, et elle était prête, un peu folle et, quand il glissa en elle, elle sourit, ouverte et libre.

« Mon Dieu, souffla-t-elle. Ce n'est pas merveilleux ? »

Il acquiesça. Il la fit doucement tourner sur le côté gauche, soutint sa tête de la main, leva sa jambe, et la pénétra plus profondément. Il bougea en elle et elle se cramponna à son bras. S'il existait quelque

chose de plus agréable, elle n'imaginait pas ce que ça pouvait être. Mais elle ne le laisserait pas faire du mal au bébé.

Beaucoup plus tard, quand ils furent apaisés, repus, détendus, ils fumèrent paresseusement des cigarettes. Elle lui parla de Chris Dodd. Il écouta, impassible, un bras au-dessus de la tête, tenant l'oreiller, ses muscles puissants au repos, et ça ne parut pas le troubler. Il dit simplement : « Je m'en occuperai. »

Plus tard, ils s'habillèrent et sortirent. Elle l'attendit, pendant qu'il fermait la porte à clé, et elle vit un banc de brèmes, dans l'étang. Il s'aperçut qu'elle les regardait et s'arrêta près d'elle.

« On reviendra, un jour, et on essaiera d'en prendre, si tu veux », dit-il.

Elle lui sourit.

« Ça me plairait. Je sais les préparer. Et aussi les faire cuire, dit-elle. Il faut que je fasse la cuisine, pour toi, un jour. J'aimerais ça.

— C'est une bonne idée. »

Il la prit par les épaules, puis ils s'engagèrent sur le chemin, regagnèrent la plage, puis la barque.

Dès leur retour, il entreprit de flanquer Gigi à la porte. Assise sur la terrasse, Fay écoutait. Il y eut des cris, à l'étage, des portes claquèrent, puis d'autres cris et des pas précipités dans l'escalier raide, et la porte de derrière claqua à son tour. Moins d'une minute plus tard, un moteur démarra. La voiture apparut au coin de la maison et Gigi s'arrêta, hurla quelque chose, protégée par l'habitable. Puis la voiture devint de plus en plus petite, dans la rue, et Aaron sortit.

« Où est ta maman ? demanda Fay.

— Je n'en sais rien. Mangeons. »

Elle ouvrit le sac de chez Arby, sortit sa nourriture et son thé, les lui donna. Il retira immédiatement l'emballage et se mit à manger. Elle aurait dû avoir faim, mais elle ne fit que grignoter quelques frites et ne mangea que la moitié de son sandwich. Finalement, elle le repoussa.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'as pas faim ?

— Ben non.

— Merde, tu n'as rien mangé depuis le petit déjeuner.

— J'ai assez mangé, dit-elle.

— Si tu ne veux plus de roast-beef, je vais le finir. »

Elle le poussa dans sa direction.

« Tu veux aussi les frites ?

— Bonne idée. »

Elle les fit glisser sur la table, puis se leva, son thé à la main, fit quelques pas sur la terrasse. Des bateaux prenaient la mer, comme au petit matin, et des gens en short ou en maillot de bain allaient et venaient sur le quai.

Elle tourna la tête, regarda son large dos. Il mastiquait et prenait, une par une, les frites posées sur la table. Il semblait à nouveau différent, une fois de plus, si différent que c'était à peine si elle osait lui adresser la parole. Il avait été très doux et tendre, dans le chalet.

« On pourra y aller, un jour ? »

Il leva la tête, sans cesser de bouger lentement la mâchoire. « Où ça ?

— Là-bas. De l'autre côté de la rue. Jeter un coup d'œil sur les bateaux.

— Sûr. Quand tu veux.

— Dans un moment ?

— Dans un moment... faudra que je file à Biloxi.

— Qu'est-ce que tu as à faire ?

— Voir si tout va bien.

— Je peux venir ? »

Il tourna lentement la tête, poussa légèrement la table, but une gorgée de thé.

« Pourquoi tu veux venir ? »

Parfois, il se passait quelque chose dans ses yeux, comme s'ils pénétraient en elle, cherchant à y déceler la sincérité ou le mensonge. Mais elle soutint son regard. Elle avait couché avec lui, maintenant. Apparemment, elle allait peut-être rester avec lui, pour le moment, donc il faudrait qu'elle le connaisse, qu'elle sache comment il était.

« Je ne sais pas. Simplement pour être avec toi. » Elle crut que c'était suffisant.

Il prit une frite, la mastiqua.

« Je ne sais pas si j'ai vraiment envie que tu traînes là-bas.

— Qu'est-ce que tu vas dire à ta mère, à propos de nous ?

— Rien. D'autres questions ?

— Ouais. Juste une.

— Laquelle ?

— Pourquoi ça t'arrive d'être un sale con ? »

Il la dévisagea pendant un long moment. Puis il se leva, gagna l'extrémité opposée de la véranda, posa les mains sur ses hanches et, immobile, regarda la circulation. Elle alla jusqu'à l'escalier, s'assit sur une marche, prit ses genoux entre ses bras. Elle ne tourna pas la tête quand elle l'entendit revenir mais, lorsqu'il s'agenouilla près d'elle, elle sentit sa grosse main se poser, comme un petit oiseau, sur son épaule. Puis son autre main prit tendrement son menton, lui fit

tourner la tête. Elle vit une très légère repousse de barbe, un peu plus claire que ses cheveux, sur son menton et ses joues, et aussi que ses yeux n'exprimaient plus la colère. Il semblait regretter. Il se pencha et l'embrassa.

« Ce que tu m'as raconté sur ce type m'a contrarié, c'est tout. Bon, ce n'est pas de ta faute, O.K. ?

— Je sais. Je sais que ce n'est pas de ma faute. Mais je l'ai embrassé. »

Il secoua la tête sans la quitter des yeux.

« Ça ne change rien. Viens avec moi. Tu peux prendre une douche pendant que j'irai prendre la mienne et me raser. Tu peux être prête dans vingt minutes ?

— Sûr. »

Il y avait déjà quelques véhicules, sur le parking, quand ils y entrèrent et s'arrêtèrent. Le ciel était nuageux et Aaron monta les vitres, puis coupa le moteur de l'El Camino. Fay descendit, son sac à la main, lissa la courte jupe noire qu'elle avait trouvée à l'étage, puis il contourna la voiture, la prit par la main et ils gagnèrent la porte. La photo de Gigi avait disparu.

Aaron s'immobilisa, regarda l'endroit où elle se trouvait.

« Elle a dû la prendre en partant », dit-il.

L'intérieur était sombre, plein de fumée et de gens qui buvaient. La scène était éclairée, mais personne ne dansait. Il y avait de la musique, les lumières de couleur tournaient, mais elle supposa que les danseuses ne commençaient pas aussi tôt. Aaron la conduisit au bar, approcha un tabouret à son intention. C'était un autre barman et, quand elle se retourna, elle vit que deux serveuses la regardaient et parlaient d'elle.

« J'ai des trucs à faire, dit Aaron. Ça risque de prendre un peu de temps, mais on ira dîner quand j'aurai fini, O.K. ?

— O.K. »

Il appela le barman.

« Harry, sers-lui ce qu'elle veut, d'accord ? »

Il lui posa brièvement la main sur le dos, contourna le bar et franchit la porte qui donnait sur l'arrière. Elle la regarda se fermer, puis le barman vint se planter devant elle.

« Qu'est-ce que je peux te servir ? demanda-t-il.

— Tu as une bière glacée ?

— Sûr. Bud, ça va ?

— Ça va. »

Il alla la chercher et elle sortit ses cigarettes et son briquet de son

sac. Elle posa son sac par terre, près du tabouret, et alluma sa cigarette. La serveuse qu'elle avait vue le dimanche soir passa près d'elle, un plateau dans les mains, et souffla : « Tu perds pas de temps, chérie. » Puis elle s'éloigna.

Le barman décapsula la bière, la posa devant elle et apporta un cendrier. Puis il engagea la conversation avec deux hommes qui se tenaient à l'extrémité du bar. Fay sirota sa bière. Elle fuma sa cigarette, écouta la musique. Le barman se dirigea vers un petit cube noir posé sur la glacière, où clignotaient des lumières bleues, et changea la cassette.

Elle regarda la bière et se dit, une fois de plus, qu'il faudrait qu'elle arrête de boire. Il faudrait aussi qu'elle demande à Aaron de l'emmener chez un médecin, un jour, pour savoir quand le bébé naîtrait. Si elle avait eu l'occasion de passer un peu plus de temps avec Reena, elle aurait pu lui demander ce qui se passait quand on avait un bébé.

Elle écrasa sa cigarette, but une gorgée de bière. Des gens arrivaient, et à chaque fois que la porte s'ouvrait, un rai de lumière s'infiltrait par l'entrebâillement. Puis la salle était replongée dans l'obscurité.

Fay s'efforçait de ne pas penser à ce qu'elle avait fait à Sam. Elle n'était sûrement pas assez bien pour lui. Lui, il devait s'inquiéter et elle, ici, elle baisait avec un autre. Elle se demanda ce qui se passerait si, par miracle, Sam apprenait où elle était et venait la chercher.

« Ça va ? Tu veux une autre bière ? »

Tirée de ses pensées, elle leva la tête, le barman la regardait en préparant des consommations.

« Pas pour le moment, merci. »

Quelques-uns des hommes installés au bar lançaient de brefs regards à Fay, ou la regardaient avec convoitise, mais personne ne tenta de lui offrir un verre. Sans doute parce qu'ils l'avaient vue arriver en compagnie d'Aaron. Elle aurait bien aimé bavarder et se dit qu'elle pourrait peut-être engager la conversation avec la serveuse, mais elle parlait avec deux hommes assis à une table. Peu importe. Elle attendrait Aaron.

Elle pensa à l'après-midi. Elle avait envie de recommencer le plus vite possible, peut-être ce soir. Il l'installerait peut-être dans une chambre à l'étage. Il y avait un balcon, là-haut. Elle pourrait regarder les bateaux et l'océan en buvant son café.

Elle pensa un peu à Gigi, sûrement une pute de luxe. Puis elle pensa : *Et toi ? Tu ne vaux pas mieux. Tu as baisé avec lui seulement pour avoir un endroit où dormir.* Mais non, c'était différent. Elle ne se déshabillait pas devant tous les hommes qui franchissaient la porte de cette boîte.

Elle termina sa bière, en demanda une autre au barman. Les gens arrivaient, un homme en costume orange et cravate noire sortit de l'arrière-salle et posa un haut tabouret près de la porte. Il avait à la main une énorme liasse de billets, comme Aaron le premier soir. Elle vit les serveuses circuler entre les tables et demander aux clients de payer. Le début du spectacle approchait. Et de toute évidence, ce n'était pas gratuit.

Elle jeta un coup d'œil sur sa montre et s'aperçut qu'elle était là depuis quarante minutes. Elle ne savait pas quoi faire, hormis l'attendre. Elle commençait à avoir faim et espéra qu'il l'emmènerait manger dans un endroit bien. Bien dîner, faire à nouveau l'amour, ça serait chouette. Elle était heureuse d'aider Arlene à entretenir la maison. Ça finirait peut-être par lui donner l'impression d'avoir une nouvelle maison. La porte s'ouvrit et elle se tourna vers elle, pleine d'espoir, mais ce n'était pas Aaron, c'était une inconnue, une grande femme aux cheveux châtain, en sous-vêtements blancs, qui s'approcha du bar et demanda un whisky. Elle jeta un coup d'œil sur la pendule murale, tandis que le barman lui apportait son verre. Elle le vida d'un trait, s'essuya la bouche, puis elle regarda Fay. Fay sourit, mais le visage de la femme resta inexpressif.

Des gens entraient toujours et le niveau sonore des conversations couvrait presque la musique. Le barman augmenta le volume de la musique. La femme aux cheveux châtain avait une bière à la main, maintenant, et la buvait rapidement. Le barman s'approcha d'elle et lui dit quelque chose. Elle répondit, voulut porter à nouveau la canette à ses lèvres mais, d'un geste vif, il la lui prit, et lui montra les tables. Fay entendit quelques mots prononcés d'un ton sec, puis la femme rejeta les cheveux en arrière, se dirigea vers une bande d'ivrognes. Lorsque Fay regarda à nouveau dans cette direction, la femme était torse nu et dansait entre les jambes écartées d'un jeune homme qui avait un verre à la main et la regardait comme s'il venait de recevoir un coup de bâton sur la tête. Les autres occupants de la table se penchaient et glissaient des billets sous la ceinture de sa culotte minuscule.

Progressivement, d'autres femmes arrivèrent par l'entrée du fond. Fay en reconnut quelques-unes. Toutes s'arrêtaient au bar et buvaient rapidement un verre avant de s'éloigner vers les tables. La porte s'ouvrait et se fermait sans cesse. Elle demanda une autre bière. Elle cherchait sans cesse Reena des yeux, mais en vain.

Il était absent depuis trop longtemps. Beaucoup trop longtemps. Il aurait dû au moins venir voir si tout allait bien. Elle pensa aux loges.

Elle fuma une nouvelle cigarette et resta sur son tabouret. La serveuse avec qui elle avait parlé le premier soir revint enfin, son plateau vide à la main.

« Ça va ? dit-elle. Fay, c'est ça ?

— Ouais, Fay. Ça va. Et toi ?

— Oh, ouais. Tu vas travailler ici ?

— Non. Pourquoi ? »

La serveuse sortit un stylo de sa poche, se gratta derrière l'oreille, puis posa le plateau sur sa hanche, comme certaines femmes portent leur bébé. Elle mâchait du chewing-gum et souriait.

« Oh, je ne sais pas. Tu as l'air d'être très amie avec Reena. Et, maintenant, tu arrives avec le patron. Tu es ici depuis combien de temps ? »

Fay prit sa bière et en but une gorgée. La climatisation devait marcher à fond, elle avait la chair de poule.

« À peu près une semaine. Tu as vu Reena ?

— Pas ce soir. Elle viendra peut-être plus tard. Je ne connais pas ses horaires, cette semaine. Tu as besoin de quelque chose ? »

Fay leva légèrement sa bière.

« Ça va.

— O.K., dit la femme, qui remit son stylo dans sa poche. Je m'appelle Wanda. On pourrait boire un verre, un jour, tailler une bavette. On pourrait peut-être se voir avec Reena.

— O.K. », dit Fay, et la femme s'éloigna.

Il y avait, maintenant, beaucoup de bruit et de fumée. Quand elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, elle vit que le bar était presque plein. Les gens avaient rapproché leurs tables, parlaient et riaient beaucoup. Près de Fay, les clients étaient au coude à coude, mais personne ne semblait faire attention à elle. Puis la lumière baissa, sur scène, et la première danseuse arriva. C'était la grande femme aux cheveux châtain. Un air lent, à la guitare, commença, et la femme se mit à suivre le rythme. Le niveau sonore baissa lorsque les yeux des hommes se tournèrent vers elle. Elle remuait ses longues jambes, roulait des hanches, et Fay dut reconnaître qu'elle avait du talent. Le guitariste se mit à chanter une complainte triste, adressée à un amour perdu et à la robe rouge qu'elle portait, un soir, et Fay écouta les paroles, entendit les doigts glisser sur les cordes. La danseuse était élégante et les billets commencèrent à tomber sur scène, tout autour d'elle, mais elle n'y prêtait pas attention, pas plus qu'aux hommes assemblés dans la salle enfumée. Un déluge de billets roulés en boule s'abattait sur elle. Les lumières colorées des projecteurs couraient sur les murs noirs, teintaient ses cheveux, et elle dansait toujours. La guitare gémissait, et le musicien y ajouta sa voix, à l'unisson, au-delà de la souffrance, exprimant le chagrin, la tristesse et le désespoir, puis ce fut le silence. Il y eut beaucoup d'applaudissements et de sifflets, mais, quand la lumière revint, les billets avaient disparu, et la femme aussi.

Fay se leva pour aller aux toilettes. Elle demanda à un ivrogne, près d'elle, de lui garder sa place ; il accepta. Le barman la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle franchisse la porte. Une femme morose mettait de l'ombre à paupières. Fay lui adressa la parole, mais elle ne répondit pas et continua à se maquiller en fronçant les sourcils. Fay entra dans un cabinet, et, quand elle en sortit, soulagée, la femme avait disparu. Fay revint au bar, regagna son tabouret. Elle avait très faim, maintenant, et regrettait de n'avoir mangé qu'un sandwich. Elle commanda une autre bière et demanda au barman de lui donner un petit sachet de chips, mais elles étaient trop pimentées. Elle fuma une nouvelle cigarette et s'aperçut qu'elle attendait depuis une heure et demie. Elle surveillait sans cesse la porte du fond. De temps en temps, une femme la franchissait. Parfois, c'était un homme. Les hommes restaient une dizaine de minutes, puis revenaient. Wanda passa à plusieurs reprises, mais Fay vit qu'elle était très occupée. Elle marchait vite, une liasse de billets dépassant de la poche de son tablier.

Elle avait envie de demander au barman d'aller voir si Aaron en avait encore pour longtemps, mais il avait beaucoup de travail, et elle n'osa pas. Elle eut aussi envie de sortir, pour échapper à la fumée et au bruit.

La porte du fond s'ouvrit et le frère d'Aaron, qui avait pris l'argent de Reena, apparut. Elle vit ses yeux se poser sur elle, se figea, détourna la tête. Elle ne voulait pas qu'il vienne près d'elle, elle priaït pour qu'Aaron revienne. Mais son cœur se mit à cogner, car il se dirigea vers elle. L'homme qui se tenait près d'elle s'éloigna du bar et le frère d'Aaron prit sa place. Tout d'abord, il ne la regarda pas, se contenta de donner des petits coups sur le bar pour attirer l'attention du barman. Elle ne regarda pas mais, entre deux chansons, dans le silence, elle entendit l'alcool couler dans sa gorge. Puis elle fut obligée de le regarder. Il souriait, dévoilant des dents irrégulières et cassées, et ses lèvres semblaient trop rouges pour des lèvres d'homme. Il était si près qu'elle respira son haleine, qui était horrible. Il portait des jeans et un T-shirt vert sous une veste de sport. Ses cheveux étaient coiffés en arrière, exactement comme ceux d'Aaron, et ils se ressemblaient vaguement. Elle se dit qu'Aaron et lui devaient avoir la même mère et des pères différents. On reconnaissait Arlene dans la morphologie du visage, l'expression des yeux, les cheveux. Mais il était très loin d'avoir la stature d'Aaron.

« Ça va, Fay ? dit-il. Laisse-moi t'offrir un verre.

— Je suis déjà servie », dit-elle d'une voix timide, mais il prit sa bière et la soupea.

« Elle m'a l'air presque vide, dit-il. Je vais te commander quelque chose, tu veux bien ? »

Elle fit un signe de la tête. Le barman, immobile, attendait.

« Prépare-lui un truc fruité, Harry. Quelque chose de sucré, qui lui plaira. Tu peux faire ça pour nous ? »

Le barman hocha sèchement la tête, prit la canette vide et la jeta à la poubelle. Il se tourna vers ses bouteilles, en choisit plusieurs, prépara le cocktail. Le frère d'Aaron se tourna à nouveau vers elle et posa le coude sur le bar, son verre à la main.

« Tu sais qui je suis, pas vrai ? »

— Je sais qui tu es. Je ne connais pas ton nom. »

Il tendit la main. Les ongles n'étaient pas ceux d'un ouvrier. Ils étaient plus propres que les siens. Il portait de grosses bagues en or, dont les pierres précieuses scintillaient dans la lumière.

« Je m'appelle Cully, dit-il. Je crois que tu connais ma mère. Arlene ? »

Elle se sentit obligée de lui serrer la main. Elle était froide et moite. Elle la lâcha vite.

« Je me souviens de toi, dit-elle.

— Moi aussi. » Il tourna la tête. « Ça vient, ce verre, Harry ? ».

En guise de réponse, le barman le posa devant elle. Le cocktail était dans un haut verre, avait la couleur de la limonade, à l'exception d'un petit nuage rose, très pâle, sur le dessus. Une longue paille était plongée dedans.

« Goûte, dit Cully. Vois si ça te plaît.

— Tu sais où est Aaron ? » demanda-t-elle.

Tout d'abord, il ne répondit pas. Il se contenta de la regarder. Elle ne put soutenir son regard, et se tourna vers la porte du fond.

« Il va revenir dans un moment », dit-il. Il se fit légèrement insistant, posa doucement les doigts sur son bras. « Goûte ton cocktail. J'ai demandé à Harry de le préparer spécialement pour toi. »

Elle prit la paille entre ses lèvres, aspira. C'était sucré et délicieux, légèrement amer. Elle en but une deuxième longue gorgée, le posa.

« C'est bon, dit-elle, se tournant à nouveau vers lui. Merci.

— Bravo. Finis-le, petite. »

Ne sachant que dire, que faire, elle sortit une nouvelle fois ses cigarettes de son sac. Elle n'avait pas tiré une cigarette du paquet que, déjà, il avait allumé son briquet et le lui tendait. Elle se pencha, remercia d'un hochement de tête, prit du feu. Elle se redressa, souffla une longue bouffée de fumée blanche en direction du plafond.

Il s'approcha encore. Il tenait son verre juste sous ses lèvres, la regardait. Quelque chose en elle semblait l'amuser.

« Je crois que je t'ai fait une mauvaise impression, dit-il. Je déteste partir du mauvais pied, comme ça.

— Pourquoi tu as frappé Reena ? »

Il eut un rire étouffé. Il regarda le contenu de son verre, y fit tourner les glaçons, en but une gorgée. La chanson finit et une autre

commença. Fay tourna la tête pendant un bref instant, vit une danseuse monter sur scène et commencer son numéro. Elle reprit son verre.

Cully tendit un doigt et lui caressa le dos de la main. Elle l'éloigna.

« Je vais t'expliquer quelques trucs sur les gens comme Reena, dit-il.

— Tu n'avais pas besoin de la frapper à l'œil.

— Ah bon ?

— C'est dégonflé, de la part d'un homme. »

Son doigt avança à nouveau jusqu'à sa main. Cette fois, elle ne bougea pas. Le doigt décrivait de petits cercles.

« Quand on dirige un endroit comme celui-là, on ne peut pas se laisser voler.

— Qu'est-ce qu'elle a volé ?

— Cette poufiasse ? De l'argent, putain, qu'est-ce que tu crois ?

— Elle a dit que c'était toi qui lui en avais pris. »

Il rit à nouveau, fit tourner une de ses bagues. Il jeta un coup d'œil autour de lui, un vague sourire aux lèvres. Il leva la main, adressa un signe à quelqu'un, se tourna à nouveau vers elle. Elle leva son verre et en but une nouvelle gorgée.

« Je ne lui ai pas pris son argent, dit-il. J'ai seulement récupéré ce qui m'appartenait... » Il ne termina pas, puis il reprit : « Écoute, j'ai commencé par essayer de discuter avec elle. J'aurais sûrement dû lui foutre une plus grosse raclée.

— Et Chuck ? Qu'est-ce qui se serait passé s'il avait été là ? »

Il eut un rire de gorge, leva son verre et le vida, le posa sur le bar assez fort pour attirer l'attention du barman, qui le prit, versa la glace dans l'évier et le remplit.

« Où est Aaron ? demanda-t-elle.

— Je peux te donner un bon boulot, dit-il. Peut-être te faire faire du cinéma, plus tard. »

Elle ne crut pas un mot de ces conneries.

Le barman posa le verre plein sur le bar et Cully le prit. Fay écrasa sa cigarette. Elle avait envie de foutre le camp. Tout de suite.

« Tu peux dire à Aaron que je veux partir ? demanda-t-elle.

— Pourquoi tu ne vas pas lui dire toi-même ? » répondit-il, puis il lui tourna le dos et s'éloigna.

Elle le regarda. Il s'arrêta, se retourna. Elle avait son verre à la main, il était toujours glacé, et elle en but une gorgée. Elle sentit que l'alcool faisait effet, et Cully repéra sans doute quelque chose qui l'amena à revenir auprès d'elle. La musique était toujours à fond. Elle résonnait dans sa tête, un vacarme qui faisait vibrer ses tympans, des petites percussions qui explosaient dans sa tête ; elle sentait les battements de ses veines. L'ivresse. Ça lui était égal.

Elle regarda son verre. Il était presque vide. Elle le termina. Cully était à nouveau près d'elle et rendait le verre au barman. Plus tard, elle se souviendrait qu'il l'avait rempli et posé à nouveau devant elle, et elle se souviendrait du bruit et de la lumière, mais elle n'aurait qu'un souvenir très vague de la réapparition d'Aaron derrière le bar, de son retour près d'elle, de fragments d'une conversation alcoolisée :

« Nom de Dieu, qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

— Je suis saoule, dit-elle. Je suis saoule et j'en ai rien à foutre. Faut qu'on baise, chéri, faut qu'on mange, chéri. »

Et elle se souviendrait vaguement qu'il avait passé un bras autour d'elle, l'avait entraînée vers la porte, la portant presque, son dos trempé de sueur. Une altercation entre ivrognes, des têtes au carré et des types poussés vers la sortie, des coups de poing, des chaises qui tombent, puis un coup de feu dans un mur ou le plafond et, enfin, quelqu'un qu'on bourre de coups de pied, qu'on tue même peut-être, sur le parking, tandis qu'elle s'efforce de ne pas tomber, appuyée contre l'El Camino. Et un endroit, des kilomètres plus loin, au bord d'une route, où il l'aida à dégueuler. Conway et les Twitty Birds gémissaient sur le lecteur de cassettes. Elle leva les yeux vers les étoiles, les vit, posées sur un tapis de ténèbres. Allongée, la tête sur sa cuisse, elle lisait les chiffres verts du tableau de bord, le sentait porter encore et encore sa bière à sa bouche, entendait le clic du briquet, voyait luire le petit œil rouge, quand il tirait sur sa cigarette, et le vent entraînait par les vitres ouvertes, rafraîchissait son front trempé de sueur. À un autre moment, elle se retrouva seule dans la Chevy immobile et se demanda où elle était, encore dans un endroit où il faisait noir, puis elle se réveilla et entendit clairement Merle Haggard chanter, l'entraîner à nouveau dans la douce obscurité où elle se laissa glisser avec joie, ne murmurant qu'un mot : « Sam. »

Elle se réveilla dans son lit, chez Arlene, les rideaux et les volets fermés, la tête douloureuse. Elle toucha son sexe. Collant, mouillé. Elle était nue, hormis son chemisier et son soutien-gorge. Elle repoussa les couvertures, s'assit et se prit la tête entre les mains. Elle posa les pieds par terre, sentit que ça venait et eut tout juste le temps de gagner la salle de bains, son visage couvert d'une sueur glacée pendant que son estomac se contractait et rendait le peu qu'il contenait, interminablement, jusqu'au moment où le parfum amer de la bile lui monta à la gorge. À genoux, elle prit un verre, l'emplit d'eau du robinet, puis vomit encore.

« Putain de merde », dit-elle.

Elle ne sortit pas de la salle de bains avant d'avoir fini. Appuyée contre le chambranle, elle vit sa culotte par terre, alla la ramasser, renifla le fond, comme si cela pouvait lui permettre de comprendre ce qui était arrivé. Elle en prit une, propre, dans le tiroir où elle les avait rangées, la mit et s'assit sur le lit. Elle vit sa jupe, sur une chaise. Elle n'alla pas la chercher. Son sac à main était par terre, près de la porte, et elle alla le ramasser, revint s'asseoir, tripota le fermoir et l'ouvrit. Il n'y avait plus qu'une cigarette dans le paquet. Elle trouva son briquet, mais hésita à l'allumer. Pas avant d'avoir, au moins, bu une tasse de café. Elle remit la cigarette dans le paquet, le posa sur la table de nuit, avec le briquet.

Elle retourna dans la salle de bains et se brossa les dents. Puis elle se lava le visage à l'eau froide et se recoiffa. Elle avait envie d'une douche ou d'un bain, mais encore plus d'un café ; elle prit un short, l'enfila, mit ses sandales, prit le paquet de cigarettes et le briquet, puis ouvrit la porte du couloir. Silence de mort. Quelqu'un lui avait retiré sa montre et elle retourna dans la pièce, la trouva sur une commode en cèdre recouverte d'un petit napperon de dentelle, de petites tasses en étain et d'une collection de camions miniatures. Elle la prit et la mit à son poignet. Il était 2 heures et quart de l'après-midi.

Il n'y avait pas âme qui vive dans la maison. Elle fit du café, fouilla dans les tiroirs à la recherche de cigarettes, mais n'en trouva pas. Elle se souvint vaguement qu'il y avait une boutique, dans la rue. Elle s'assit, en attendant que le café soit prêt. Quand il le fut, elle s'en servit une tasse, ajouta du sucre et du lait, qu'elle trouva dans le réfrigérateur, regarda les gâteaux qui s'y trouvaient aussi, mais y renonça. Quand le café fut devant elle, un peu refroidi, elle alluma sa

dernière cigarette et la fuma en buvant son café. Elle ne dura pas assez longtemps.

« Et merde », dit-elle.

Elle se leva, but le reste de son café, éteignit la cafetière. De retour dans la chambre qu'elle occupait, elle prit son sac à main, sortit par la porte-fenêtre, traversa la terrasse, descendit les marches et s'arrêta au bord de la chaussée. Elle ne se souvenait pas de quel côté était la boutique, mais croyait que c'était vers l'est. Toujours les mêmes conneries. Marcher. Au moins, elle en avait l'habitude.

La boutique, une station Shell, était en fait à trois kilomètres, mais elle était sûre qu'il y aurait des cigarettes. Il lui restait de l'argent. Elle entra, acheta une bouteille de jus d'orange et deux paquets de clopes, paya et sortit, ouvrit le jus d'orange et sentit quelque chose bouger, dans son estomac, à l'instant même où la boisson y arriva. Aussitôt, elle ouvrit un paquet de cigarettes et en alluma une. Elle n'avait pas la moindre envie de prendre le chemin du retour à pied, et gagna donc le trottoir, devant la station, pour s'asseoir.

De l'endroit où elle se trouvait, elle voyait la mer, les oiseaux planer. Des voitures passaient sur la chaussée et le courant d'air provoqué par leur passage faisait voler ses cheveux. Le jus d'orange était froid et bon, des hommes et des jeunes gens entraient dans la station et en sortaient, et tous la regardaient, assise au bord du trottoir, en short. Presque tous la regardaient en arrivant. Tous la regardaient en partant. Quelques-uns la regardaient à travers la vitrine.

Quand elle eut terminé le jus d'orange, elle se sentit bien mieux et décida de rentrer pour manger quelque chose.

Des voitures la dépassèrent, sur la route, mais elle ne leva pas le pouce. Trois kilomètres, ce n'était rien. Des jeunes gens en pick-up la klaxonnèrent. Elle se contenta de sourire et de continuer son chemin, veilla à ne pas faire signe de la main.

En fin d'après-midi, elle avait trouvé du jus de tomate dans le frigo, de la vodka dans le placard de la cuisine, de la glace, s'était préparé un verre et le sirotait. Elle l'emporta dans la cour.

Quand elle entendit une voiture arriver, elle comprit que c'était Aaron. Elle ne tourna même pas la tête. Pas tant qu'elle ne se fut pas arrêtée et qu'elle n'eut pas entendu claquer la portière. Quand elle se retourna, il gravissait les marches du perron.

S'il y avait eu une chaise, elle se serait assise. Elle tourna en rond

en sirotant le contenu de son verre. Il aurait dû venir voir comment elle allait. Il aurait dû lui dire quelque chose, avant d'entrer.

Elle regagna l'endroit où se trouvait son sac à main, le prit, emprunta l'allée de gravier et passa près du pignon de la maison, regarda la peinture écaillée qui se décollait en lamelles blanches et recourbées. Elle traversa la cour près de la terrasse, gravit les marches et s'assit dessus. Sa place habituelle, apparemment. Presque tous les bateaux étaient rentrés, mais des gens allaient et venaient encore sur le quai. Les oiseaux planaient toujours.

Elle avait presque fini son verre. Elle le vida et le posa près d'elle. Elle entendit des pas, dans la maison. Il allait et venait et elle se demanda ce qu'il faisait. Être là avec lui, ce n'était pas bien.

Elle pouvait partir et tenter de retourner auprès de Sam. Prendre ses affaires, franchir la porte et partir sans se retourner. Trouver un téléphone, demander aux renseignements de l'aider à trouver son numéro, lui téléphoner, lui dire où elle était, voir dans quel état d'esprit il était. Déterminer, d'abord, s'il serait prudent de lui dire où elle était.

Dans les films, les policiers pouvaient repérer les numéros de téléphone. Mais si on appelait d'une station-service ou d'une cabine ? Et qu'on s'en allait après avoir raccroché ? Ils ne pouvaient rien faire, pas vrai ?

« Et merde », marmonna-t-elle.

Elle prit son verre, gagna la porte, entra dans le hall. Tout était silencieux et elle pensa au grand âge de la maison, se dit qu'elle se dressait là depuis très longtemps. Qu'elle avait connu des guerres. Que des gens innombrables y avaient dormi et fait l'amour, y étaient même morts. Quand elle passa devant la grande pièce aux meubles anciens, il était debout, le dos au couloir, debout, comme ça, le bras posé sur la cheminée, les yeux fixés sur le foyer vide. Il l'entendit sûrement, mais il ne se retourna pas. Et elle se demanda si elle devait ou non lui adresser la parole. Elle attendit un instant, moins d'une minute, probablement, mais il ne se tourna pas vers elle, agit comme s'il ne savait pas qu'elle était là. Elle retourna donc à la cuisine et se servit un nouveau verre. Il y avait une bouteille de whisky, sur le plan de travail, près d'une boîte ouverte de Coca.

Elle jeta un nouveau coup d'œil dans le hall. Elle pouvait partir vite. Elle pouvait être sur la route dans moins de cinq minutes. Mais la route ne conduisait qu'à des endroits qu'elle ne connaissait pas. Au moins, elle connaissait un peu cet endroit. Et, pendant cet instant minuscule, elle décida de rester. Elle ouvrit la porte du placard et prit à nouveau la bouteille.

Juste avant la nuit, assise sur le ponton, les pieds au-dessus de l'eau, elle le vit traverser la rue et se diriger vers elle. Il était pieds nus et avait un verre à la main. Il avait fourré ses cigarettes dans sa poche. Il portait une chemise en toile de jeans, aux manches coupées, si bien que ses bras, parsemés de taches de rousseur et de poils rouge pâle, semblaient énormes, et l'étaient. Il s'accroupit près d'elle et resta silencieux pendant une minute, se contenta de fixer les eaux du golfe. Finalement, il s'assit sur le ponton, près d'elle, et croisa les jambes.

« Alors, dit-il, comment va ta gueule de bois ?

— Ça va mieux, maintenant. Tu m'as sautée, hier soir, pendant que je dormais, ou alors c'était quelqu'un d'autre ? »

Il la regarda et parut étonné.

« Tu ne dormais pas, bordel. Tu me l'as demandé. Tu ne t'en souviens pas ?

— Je ne me souviens pas de grand-chose. Je me souviens un peu de ce qui s'est passé quand on est parti. Vous ne vous êtes pas bagarrés ?

— Qui ça, vous ?

— Ton frère. Cully. Et toi. »

Il se gratta l'arrière du crâne, comme s'il essayait de se souvenir. Il regarda l'océan.

« Je crois que tu ne te souviens pas non plus de cette merde.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans ce qu'il m'a fait boire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Tu étais bourrée, quand je suis revenu. Quelqu'un a cherché la bagarre pendant qu'on s'en allait. Pendant que j'essayais de te faire monter dans la voiture. Cully s'est sûrement cassé les orteils à force de lui donner des coups de pied.

— Je me souviens de ça.

— Et puis un con avait un pistolet et nous a tiré dessus. Un fils de pute qui disait que Julie lui avait volé son fric. »

Elle garda le silence pendant quelques instants, écoutant distraitemment les cris des oiseaux.

« On dirait qu'il y a toujours des problèmes, là-bas. »

Il hocha la tête, les yeux fixés sur les planches sur lesquelles il était assis.

« J'ai essayé de te convaincre de ne pas venir.

— Ne me laisse plus jamais seule avec ton frère. Pigé ?

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

— Je ne sais pas, et je m'en fous. Mais je veux plus voir ce fils de pute. »

Il leva la main en un geste de capitulation.

« D'accord, bordel. Calme-toi. »

Elle resta immobile et silencieuse, le regarda. Le vent s'était levé, faisait voler ses cheveux soigneusement peignés ; elle n'avait pas

remarqué qu'ils étaient aussi longs. Elle tendit la main, passa les doigts sur sa joue, l'éloigna. Il s'approcha d'elle.

« Écoute, maman est allée à Winona, chez Henry, son ami, pour quelques jours. Elle a laissé un mot, mais je ne l'ai pas vu et elle a téléphoné. Le palpitant de Henry fait des siennes. Il n'y a pas de clients et j'ai envie de quitter la ville pendant quelques jours. Ça te va ?

— Où on va ? »

Il s'éloigna d'elle, regarda l'océan. Il sortit ses cigarettes et son briquet de sa poche. Quand il se tourna à nouveau vers elle, son visage était impassible.

« À Gulf Shores, dit-il. J'ai réservé par téléphone. On peut avoir une chambre au Best Western du bord de mer, si on y arrive ce soir.

— Faudra que j'aille chez un médecin.

— Je sais. On s'en occupera quand on sera rentrés. Mais partons deux ou trois jours, se faire bronzer sur la plage et manger des huîtres. Tu peux aussi bien voir un médecin dans quelques jours, pas vrai ?

— Sûrement, dit-elle. Faut seulement que j'y aille à un moment ou à un autre.

— Très bien », dit-il.

Il se leva, lui tendit la main. Il la fit traverser, regardant soigneusement à droite et à gauche, serrant fort sa main, et elle entra dans la maison, prit une douche, se lava les cheveux, mit son maillot de bain, des vêtements et des sous-vêtements dans sa valise. Prit sa brosse à dents.

Pendant qu'elle vérifiait qu'elle n'avait rien oublié, une voiture arriva. Elle alla dans le couloir, vit Aaron parler avec un homme qui était au volant d'un pick-up, un Dodge neuf, beige et marron, sur la benne duquel était fixée une grande cellule de camping. C'était avec Arthur, le barman, qu'Aaron parlait. Elle les vit ouvrir le hayon de la cellule, regarder à l'intérieur et parler. Puis ils le fermèrent, Aaron lui donna des clés et Arthur monta dans l'El Camino, qui était garé sous le vieux chêne, puis s'en alla.

Elle regagna la chambre et prit sa valise. Elle la posa dans le couloir, gagna la porte de devant, tourna le verrou et vérifia qu'il était bien fermé. Elle alla reprendre sa valise et gagna la porte de derrière. Aaron, qui sortait des bières du réfrigérateur, lui demanda si elle en voulait une.

« Pas maintenant », dit-elle.

Elle l'attendit. La nuit venait de tomber et, dans la lumière de la lampe de la cour, il y avait comme une lueur bleue au-dessus du gravier.

« Tu es prête ? dit-il.

— Ouais. J'ai toutes mes affaires. J'ai fermé la porte de devant à

clé.

— Bon, dit-il. Alors, on y va. On en a pour à peu près deux heures. »

Elle sortit, s'immobilisa sur le perron, le regarda éteindre plusieurs lampes, puis sortir, des clés à la main, en glisser une dans la serrure de la porte, la tourner, vérifier. Il l'aida à descendre les marches, ouvrit le hayon, mit sa valise dans la cellule, le claqua, puis il lui ouvrit la portière du pick-up, le contourna, se mit au volant et lança le moteur.

« Pourquoi on prend ça ? demanda-t-elle.

— Davantage de place », répondit-il. Il alluma les phares, baissa sa vitre. « En plus, s'il pleut, tes affaires ne seront pas mouillées. »

La nuit était maintenant complètement tombée. Les phares éclairèrent le gravier de l'allée et la peinture écaillée de la maison, puis il s'engagea sur la chaussée, descendit jusqu'à la route côtière et montra l'est. Il dut laisser passer deux voitures, puis il écrasa l'accélérateur et ils partirent. Il ouvrit une bière, mit une cassette dans le lecteur. Elle regarda la jauge à essence. Le réservoir était plein.

Il tendit la main en direction de sa jambe et elle s'approcha de lui.

« Repose-toi, si tu veux », dit-il.

Elle appuya la tête contre le dossier et se laissa aller contre lui.

« Tu as les films qu'elle a fait ? demanda-t-elle.

— Qui ?

— Gigi. »

Il resta silencieux si longtemps qu'elle crut qu'il ne répondrait pas. Mais, finalement, il dit : « C'est vraiment pas le genre de truc que tu as besoin de voir. »

Livre 3

Joe Price vint le chercher à l'hôpital, avec sa voiture de patrouille, et le raccompagna chez lui par la route du lac, les rangées d'arbres surgissant sous la masse de leur feuillage, dans l'ombre qu'ils dispensaient, les formes sombres de chevaux tachetés agitant leur queue pour chasser les mouches, celles des taureaux qui, couchés sur l'humus noir et frais, rumaient en dodelinant de la tête. Des fermes, des clôtures, des hautes herbes couchées par la brise, des gens qui tondaient leur pelouse.

« On a ramené ta bagnole chez toi », dit Joe en se jetant un bref coup d'œil dans le rétroviseur. Certains collègues le surnommaient, mais jamais dans son dos, *Pretty Boy*. « Je suppose que tu vas avoir des congés, non ? »

— Je pense, oui, dit Sam. Dis-moi, ça t'embête pas de t'arrêter ici, pour que j'achète des clopes avant de rentrer ?

— Je veux bien, si, du même coup, tu m'apportes un truc frais à boire, mon pote. »

Il mit le clignotant, ralentit. Il y avait des bateaux à vendre, à côté de la boutique, de grosses péniches de loisir. Joe s'arrêta pile devant la porte.

« Tu veux quoi ? Un Coca ? »

— Ouais. Tu vas pouvoir ouvrir la portière ?

— Ça va, bordel, j'suis pas handicapé », dit-il avant de descendre.

Un adolescent tenait la caisse ; Sam acheta deux petites bouteilles de Coca et un paquet de cigarettes. La portière de la voiture de patrouille était toujours ouverte quand il revint.

Un ou deux kilomètres plus loin, Price répondit à un appel radio, mais Sam ne faisait pas attention. Demain, ça ferait une semaine depuis la découverte du cadavre d'Alesandra. Fay aurait eu une semaine pour arriver quelque part. Et il aurait eu une semaine pour se préparer à rencontrer un représentant des services du shérif. Le jour où ils avaient bu du whisky, sur la pelouse, derrière l'hôpital, Joe lui avait dit qu'on parlait beaucoup, dans le service. Mais il n'avait pas voulu poser de questions. Il voulait éviter que le nom de Fay apparaisse. Il espérait que Tony McCollum oublierait son existence et se contenterait des réponses qu'il lui avait données à l'embarcadère.

Price le regardait attentivement, maintenant, en sirotant son Coca, hésitant à l'interroger, il en était sûr. Joe avait posé des questions prudentes sur Alesandra et Sam avait répondu brièvement, pour lui

faire comprendre qu'il devait renoncer à ce sujet. Ils avaient entrouvert les vitres et le vent ébouriffait les cheveux de Price.

Sans doute Joe ne put-il pas s'en empêcher.

« Il t'ont téléphoné ? demanda-t-il, lui adressant un bref regard.

— Qui ?

— Merde, tu sais qui. C'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire la grimace.

— Tu veux dire les services du shérif ? »

Price but une gorgée de Coca et posa la bouteille sur le pli de son pantalon. Il avait un très beau pistolet. Il fit un appel de phares à une voiture qui venait en sens inverse, elle ralentit.

« Connard, dit-il au chauffeur. Je pense à Tony. À notre pote Tony, qui veut absolument entrer dans la police de la route. Tu le savais, pas vrai ? »

Sam réfléchit quelques secondes.

« Non.

— Ben c'est ce qu'il veut. Il aspire à être des nôtres. »

Ils roulèrent pendant un moment. Quelqu'un ratissait de la paille, dans un champ. Ils franchirent la limite du parc naturel, longèrent la partie inférieure du lac. Les caravanes et les tentes étaient côte à côte. Il ralentit, et Sam regarda, en contrebas, les gens en bleu de travail, en short et T-shirt, qui, debout derrière le parapet, pêchaient.

« Qu'est-ce que ça veut dire, d'après toi ?

— Oh, je ne sais pas, répondit Price qui guidait paresseusement la voiture. Peut-être qu'il a de l'ambition. Grayton n'a pas voulu qu'il aille te voir à l'hôpital. Il voulait y aller. Il a essayé.

— Comment tu sais tout ça ?

— Il y a des petits oiseaux partout, dit Joe. De temps en temps, il y en a un qui te chie sur la tête. »

Sam garda le silence. Ils tournèrent à gauche, pour gagner le barrage.

« C'est Loretta qui me l'a dit, reprit-il. Elle a assisté à la scène.

— Je l'ai rencontrée une fois.

— Elle est baisable, pas vrai ? »

Sam hocha la tête. « Elle est jolie. Je ne sais pas si elle est baisable.

— À ta place, je fermerai ma gueule avant d'avoir fait l'expérience. Et à ta place, j'irais voir Tony très vite.

— Je te l'ai dit, Joe. Je ne sais pas ce qui s'est passé. »

Price se contenta de hocher la tête. Ils roulèrent en silence, s'arrêtèrent au bout de l'allée de Sam, pour qu'il puisse prendre les journaux. Il descendit de voiture dans la cour et Joe lui fit signe de la main, en s'en allant, ses lunettes de soleil sur le nez, au volant de sa voiture de patrouille rutilante, les pneus faisant crisser le gravier, un bras pendant contre la portière, les doigts écartés, comme pour

attraper le vent.

Elle n'avait jamais connu de soleil aussi brûlant. À genoux sur le sable, portant la visière blanche qu'il lui avait achetée la veille au soir, elle regardait Aaron parler avec le plagiste bronzé et tatoué, qui fournissait les parasols et les coussins en mousse pour les chaises longues de location. Il sortit de l'argent de la poche de son short blanc et le donna au jeune homme, qui prit alors un grand parasol bleu et, d'un même pas, ils se dirigèrent vers Fay.

Elle tourna la tête et regarda l'océan. Les hautes vagues se brisaient sur la plage et, même s'il n'était que 9 heures du matin, il y avait beaucoup de monde : des enfants, des nageurs, et des gens marchant au bord de l'eau. Au loin, apparaissaient, furtivement, au cœur de la houle d'un vert sombre, les dos courbes de dauphins. Elle les avait pris pour des requins, et Aaron avait ri, l'avait serrée contre lui, avant d'aller voir le plagiste.

Il s'arrêta près d'elle, leva son chapeau, et elle sourit, se leva et attendit. Il y avait deux chaises longues, et un autre jeune homme apporta les coussins en mousse, les installa dessus, pendant que le premier enfonçait profondément le parasol dans le sable, entre elles. Aaron lui caressa le dos.

« Je les ai loués pour deux jours, dit-il. C'est moins cher. Tu crois que tu supporteras ça pendant deux jours ? »

Elle regarda autour d'elle. À perte de vue, le long de la plage, de grands hôtels, des terrasses, des maisons, des restaurants.

« C'est formidable, dit-elle. Je n'aurai pas du tout envie de partir. »

Il se contenta de rire. Il était toujours de bonne humeur, depuis leur arrivée, la veille au soir. Il l'avait laissée dans le pick-up, exactement devant le hall d'entrée de l'hôtel, le temps d'aller chercher la clé de la chambre, puis il l'avait rejointe et emmenée dans un restaurant qui s'appelait Coconut Wally's. Margaritas et huîtres grillées, qu'elle avait mangées, cette fois, et s'était étonnée d'apprécier. Elle avait pris aussi des crevettes rouges, sur un lit de glace, de la sauce cocktail. Puis, de retour à l'hôtel, ils avaient fait l'amour dans la chambre obscure du deuxième étage, dont les rideaux ouverts laissaient entrer le clair de lune.

Nue, elle s'était assise tout près de la porte-fenêtre coulissante qui donnait sur le balcon, tout en regardant les vagues, les gens qui se promenaient encore, ramassaient encore des coquillages, tandis que la télévision marchait en sourdine, derrière elle, qu'Aaron dormait et

que, dehors, le ressac murmurait.

Le jeune homme avait installé le parasol et on pouvait maintenant s'allonger à l'ombre. Il se pencha, un morceau de craie à la main, écrivit FORREST sur une ardoise verte fixée derrière l'une des chaises longues, puis il s'en alla.

« Viens », dit Aaron, qui se penchait pour prendre la glacière et la radio qu'il avait achetées.

Elle avait un sac neuf, ajouré, de la crème solaire, des chips et des sandwiches, sa brosse à cheveux. Deux grandes serviettes, pliées, se trouvaient à ses pieds. Elle les ramassa, prit son sac et ils s'installèrent à l'ombre, sur les chaises longues. Aaron déplaça légèrement le parasol, parce qu'un de ses pieds était au soleil.

« C'est mieux ? demanda-t-il.

— Ouais. Merci. C'est bien. »

Il plongea la main dans la glacière, y prit une bière et les glaçons tintèrent contre les flancs de la boîte. Il l'ouvrit, en but une gorgée, appuya la tête contre le dossier de la chaise longue.

« Merde, dit-il. On pourrait rester trois jours. »

Fay tripotait la radio, tentait de trouver une bonne station.

« Tu as mes lunettes de soleil ?

— Les voilà. »

Il les mit, se leva, quitta son short, qu'il posa au pied de la chaise longue, s'allongea à nouveau, seulement vêtu de son maillot de bain vert. Elle le regardait.

« Tu pèses combien, Aaron ?

— Autour de cent trente kilos, en général. Tu veux bien me passer mes cigarettes, chérie ? »

Elle les lui donna et il poursuivit :

« Un peu moins en été, parce qu'il fait très chaud. Je dois peser cent vingt kilos, en ce moment. Mais je reprendrai du poids cet hiver.

— Comment ça se fait que tu sois tellement plus costaud que Cully ? »

Question prudente, d'un ton anodin. Simple bavardage. Ça ne semblait pas le gêner.

« Le père de Cully n'était pas aussi costaud que mon père. Mon père faisait un mètre quatre-vingt-dix et presque cent cinquante kilos. La génétique, tu sais. Comme les chevaux. Ou les chiens. Ou, je ne sais pas, les gorilles. »

Il baissa un instant ses lunettes, lui sourit, les remonta.

« Donc c'est pas vraiment ton frère ?

— Pas vraiment mon frère ? Elle est bonne, celle-là. En fait, c'est mon demi-frère. Maman était mariée avec le père de Cully, et il s'est tué en voiture en Caroline du Nord. Cully devait avoir quatre ou cinq ans, quand elle a épousé mon père. Ils se sont rencontrés à La

Nouvelle-Orléans, se sont mariés au bout d'une semaine. D'après elle, c'était le coup de foudre. Tu y crois ? »

Elle tripotait toujours la radio. Elle capta une station, très nettement, tira l'antenne et posa l'appareil. Du rock and roll. Ça lui plaisait. Ça lui donnait envie de danser.

« Je ne sais pas, dit-elle. Je crois plutôt qu'il faut d'abord connaître quelqu'un. »

Il acquiesça, fléchit une jambe, regarda la plage. Il semblait heureux. Elle savait, maintenant, qu'il laissait les autres approcher pendant un moment, puis qu'il les repoussait.

« Ouais, c'est sûrement pas une mauvaise idée. »

C'est à cet instant, du coin de l'œil, qu'elle vit arriver l'avion. Elle se retourna et le regarda approcher. Il était beige clair et traînait une banderole sur laquelle on lisait, en lettres rouges : AJAX DÎNER, OUVERT TOUS LES SOIRS. L'avion volait lentement et, tout là-haut, elle aperçut le pilote, petite tache noire derrière la vitre du cockpit. L'appareil émettait un grondement sourd. Il longea la plage, et elle le suivit des yeux jusqu'au moment où il disparut.

« On va faire un tour, cet après-midi, dit-il. Je vais te faire visiter la région.

— J'aurai peut-être envie de rester sur la plage.

— Je crois qu'on va faire un tour », dit-il.

Ils déjeunèrent à 3 heures, après avoir pris une douche et avoir baisé violemment sur leur lit confortable. Il n'avait pas parlé de Gigi et elle ne lui avait rien demandé. L'endroit était frais et sombre, il appelait les barmen et les serveuses par leur prénom, mais il ne la présenta pas. Il commanda un steak à point et elle prit un hamburger accompagné d'une salade. Elle but du thé glacé et remarqua qu'il ne buvait que de l'eau. Ça ne lui ressemblait pas, compte tenu de ce qu'elle savait de lui. Il ne mangea que la moitié de ce qu'on lui servit, parut nerveux et préoccupé. Il tambourinait sur la table du bout des doigts. Elle finit son plat, repoussa son assiette, et il se leva ; elle prit son sac et le suivit jusqu'à la caisse, où il paya en liquide et donna un pourboire à la serveuse. Ensuite, ils remontèrent dans le pick-up.

Ils roulaient depuis longtemps, sur une piste sablonneuse qui ne conduisait apparemment nulle part. Il y avait des maisons, au début, mais ils les avaient dépassées, et, maintenant, il n'y avait plus que des décharges de vieilles machines à laver et de caisses de bouteilles, et la piste était creusée d'ornières. Le pick-up cahotait. Il conduisait

prudemment. Puis elle vit l'océan et au loin, très loin, la plage de leur hôtel. Elle lui avait demandé où ils allaient, mais il n'avait pas répondu et elle n'avait pas posé à nouveau la question.

Finalement, la piste aboutit à un endroit où l'on pouvait faire demi-tour et il gara le pick-up en marche arrière, coupa le moteur. Il la regarda, la main posée sur la clé de contact, les yeux fixes derrière ses lunettes de soleil.

« Descends, dit-il. Faut pas que tu loupes ça. »

Elle obéit, mais elle avait besoin de faire pipi. Elle le lui dit et il lui montra les buissons, derrière elle. Elle se dirigea vers eux, se retourna et le vit ouvrir le hayon de la cellule de camping. Les herbes qui poussaient dans le sable étaient hautes et il n'y avait sûrement personne dans les environs.

Elle revint, entre les hautes herbes, et le trouva appuyé contre la calandre, une bière posée sur le capot. Près d'elle se trouvait un fusil à long canon. Aaron la regarda, puis se tourna à nouveau vers le ciel et la baie. Elle ne put deviner ce qu'il guettait. Puis elle entendit, au loin, le bourdonnement de l'avion.

« Non », dit-elle, et elle avança, mais il posa un doigt sur ses lèvres. Au loin, elle le vit arriver, un calicot aux lettres de plastique rouge flottant derrière lui, minuscule, comme un jouet tenu à bout de bras par un enfant.

« Comment tu peux savoir ? dit-elle. Comment tu peux savoir que c'est le bon ? Et si c'est un autre type ?

— Aucun risque », dit-il. Il prit le fusil, retira ses lunettes de soleil, colla l'œil à la lunette. « J'ai téléphoné à l'aérodrome, ajouta-t-il. J'ai eu le numéro de ce fils de pute. »

L'avion arriva au-dessus de la plage, le grondement du moteur devenant plus fort, et elle comprit qu'Aaron attendait qu'il tourne. Elle le vit viser, puis pousser un bouton noir, situé juste derrière la détente, à l'instant où l'avion s'inclinait et approchait, à environ soixante-dix mètres d'eux, très gros, dans un grondement puissant. Le fusil rugit, rugit et rugit encore, repoussant brutalement l'épaule d'Aaron, et l'avion plongea follement, lutta pour se redresser, puis sa chute commença.

Et Christopher Justin Dodd, sur son siège, au-dessus de la plage blanche, vit le verre voler en éclats, près de son visage, puis une deuxième balle pénétra dans son épaule. Elle lui cassa la clavicule, et le sang coula sous le poignet de sa chemise. Ses mains tremblèrent sur le manche. Il tenta de contraindre ses pieds à faire quelque chose. Le troisième projectile entra exactement à la hauteur de la troisième côte,

puis la terre et le ciel s'inversèrent. Impuissant, il sentit que l'avion basculait. Quand il vit l'océan se ruer à sa rencontre, il n'imagina pas qu'il mourait parce qu'il avait sauté une fille sans lui demander son avis. Pendant une brève seconde, il vit le dos noir et luisant d'un dauphin. Puis le monde se mit à tourner follement et, en son dernier instant, il comprit qu'il atterrissait pour la dernière fois.

Fay fut choquée par ce qu'elle venait de voir. Quand ils furent de retour sur la route, elle se tassa contre la portière et refusa de le regarder. Cela semblait le laisser indifférent et il sirotait tranquillement sa bière, regardait les restaurants de fruits de mer et les grandes boutiques qui vendaient des coquillages en provenance des Philippines. Le ciel avait l'apparence bleuâtre d'un œuf de merle et, quand ils arrivèrent en ville, la circulation était terrible.

« Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda-t-il finalement. Tu veux aller dans un bar ? Il y en a des bons, dans le coin. On pourrait aller à Flora-Bama. »

Elle resta immobile, les jambes croisées, les bras, croisés aussi, sur la poitrine.

« Je crois que j'ai envie d'aller m'allonger un peu dans la chambre. »

Il profita d'un arrêt au feu rouge pour la dévisager.

« Comme tu veux, dit-il.

— Comment tu peux être sûr que c'était lui ? dit-elle. Comment tu peux être sûr que tu n'as pas tué quelqu'un qui... Comment tu peux être sûr que c'était lui ? »

Elle regretta d'avoir parlé. Elle aurait pu garder ça pour elle.

« J'ai donné des coups de téléphone, dit-il. Pendant que tu te saoulais.

— Je ne me serais pas saoulée si tu ne m'avais pas laissée seule au bar. C'est ton frère qui m'a saoulée. »

Le feu passa au vert et il accéléra fort, tourna au carrefour. Ils étaient à nouveau dans la rue principale. Des voitures partout, des gens qui tentaient de traverser la rue, en short et en maillot de bain, des vieilles femmes, en peignoir d'éponge, découvrant en partie leurs cuisses flétries, accompagnées de vieillards portant des lunettes sur le nez et des poils blancs sur la bedaine.

« Qu'est-ce qui se passe ? dit-il. On se dispute déjà ?

— C'est l'impression que j'ai, merde.

— Je vais te déposer à l'hôtel et tu pourras boudier. Je vais aller boire un verre et je crois que j'irai me baigner, à la tombée de la nuit. Tu veux qu'on rentre, ou quoi ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Alors qu'est-ce qu'il y a, bordel ? Tu ne voulais pas qu'il crève, ce fils de pute ? Tu as dit toi-même que tu avais eu envie de l'écraser. Tu ne crois pas qu'il fallait qu'il paye, ce fumier ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que tu ne sais pas ?

— Rien, je ne crois pas. »

Elle voyait qu'il était en colère. Il s'arrêta à l'entrée de la rue où se trouvait l'hôtel et remit le clignotant. La circulation, rapide, venait à leur rencontre, en longue file ininterrompue. *Tic, tic, tic*, faisait le clignotant. Elle eut l'impression qu'elle allait vomir. Il démarra en trombe, coupa la route à un pick-up qui klaxonna. Aaron marmonna : « Va te faire foutre. »

Puis il entra sur le parking. Il s'arrêta devant la porte où se trouvaient les chariots à bagages, mit brutalement le moteur au point mort. Il fouilla dans la poche de son short, en sortit la clé de leur chambre, et la mit dans la main de Fay. Elle resta immobile. Il avait posé un avant-bras sur le volant et regardait, à travers le pare-brise, l'hôtel voisin du leur.

« Est-ce que je serais vraiment un homme si je m'étais pas occupé d'un type qui t'a fait du mal ?

— Je croyais seulement que tu n'étais pas obligé de le tuer.

— Ben, pas moi.

— J'ai compris, dit-elle, puis elle ouvrit la portière, mais il lui prit le bras, serra fort.

— Écoute, dit-il. On peut tout arrêter tout de suite. C'est ce que tu veux ? »

Sur le parking, il faisait une chaleur torride qui entraînait par la portière ouverte, alors que la climatisation diffusait un air glacé.

« Non.

— Alors reprends-toi, nom de Dieu. »

Elle resta immobile, assise au bord du siège. Il n'avait pas serré au point de lui faire mal et, déjà, ses doigts se détendaient, relâchaient leur étreinte.

« Je crois que j'ai seulement envie de m'allonger un peu. »

Il hocha la tête et la lâcha. Il prit un polo vert qui se trouvait sur le siège, passa les bras dans les manches, l'enfila. Il se frotta la bouche du dos de la main.

« Bon. Va te reposer un moment. Je vais boire un verre ou deux, et puis je reviendrai. Après, on pourra voir où tu auras envie d'aller dîner.

— Je croyais que tu voulais te baigner.

— On peut le faire aussi. Je reviendrai dans une heure ou une heure et demie, O.K. ?

- O.K.
- Fay ?
- Quoi ?
- Rien. Monte te reposer. »

Elle descendit et referma doucement la portière. Il démarra. Elle resta immobile sous l'avent du garage, regarda l'arrière du pick-up tourner au coin, à l'endroit où se trouvait la piscine privée et où, derrière les baies vitrées, des enfants nageaient et s'éclaboussaient. Puis elle tourna les talons, s'enfonça dans l'ombre, et, enfin, monta l'escalier qui conduisait à leur chambre.

Ce fils de pute avait eu ce qu'il méritait. Ce salaud n'aurait pas dû lui faire ça. Et il n'aurait peut-être pas dû le buter devant elle. Il aurait été très facile de la laisser dans la chambre ou sur la plage, de lui dire qu'il allait chercher des cigarettes ou un pack de bière. Mais il voulait qu'elle voie ça. Il voulait qu'elle sache qu'il était capable de la protéger. Sauf que ça lui avait complètement foutu la tête à l'envers, presque comme si elle avait pitié de ce fils de pute.

Il quitta la rue principale, tourna dans une des petites rues bordées de coquilles d'huîtres ; les gens attendaient déjà devant les restaurants : femmes en robe et hommes en short. L'idée d'avoir toujours le fusil dans la voiture l'inquiétait ; mais, du moment qu'il ne faisait pas de connerie, ne se saoulait pas, ne renversait pas quelqu'un ou ne zigzagait pas, on ne l'arrêterait pas et on ne l'emmerderait pas. Elle s'en remettrait. Ils pourraient faire un bon dîner, ce soir, manger de la langouste, par exemple.

Il suivit la rue, en prit une autre. Une voiture de flic attendait au stop. Il s'arrêta, regarda droit devant lui. Le flic poursuivit son chemin. Fallait simplement être cool. On pouvait pratiquement tout se permettre, quand on était cool. Les types qui livraient de la dope et roulaient vite, parce qu'ils étaient nerveux, prenaient des risques. Mais, quand on ne déconnaît pas, on ne se faisait généralement pas arrêter. Même avec un kilo de cocaïne dans le coffre. Le flic de la route qui l'avait arrêté, l'année précédente, près de Clarksdale, n'avait simplement pas eu de chance. Il se souvenait encore du nom indiqué sur sa plaque : Banks.

Il vit le bar, entra dans le parking, se gara, coupa le moteur, se demanda s'il devait prendre le pistolet qui se trouvait sous le siège. Il resta un moment immobile, réfléchit. Finalement, il se contenta de verrouiller l'autre portière, puis il descendit, sans oublier ses clopes. Il claqua sa portière, la ferma à clé et vérifia qu'elle l'était bien. Elle l'était. Il entra.

Un nommé Pinky, qu'il connaissait vaguement, tenait toujours le bar et il tendit la main, dans un geste ample.

« Ça va, mon frère ? dit Pinky. Ça fait un moment qu'on t'a pas vu.

— Ça fait un moment que je ne suis pas venu.

— Ton frère, ça va ?

— Ça va. Tu as des huîtres ? »

Le barman essuya le bar avec un chiffon mouillé. Il avait des épaules puissantes et son nez, comme celui d'Aaron, avait été plusieurs fois cassé. Il semblait serviable.

« Tant que tu en veux. Il t'en faut combien ? »

Il réfléchit quelques instants. Le dîner plus tard, mais vraiment plus tard, quand il saurait comment Fay se sentait, si elle avait envie de sortir. Donc vas-y, mange.

« Une douzaine, et un Maker's Mark avec de la glace. Un double.

— C'est parti », dit Pinky.

Aaron gardait les yeux fixés sur les bouteilles alignées derrière le bar. Quand Pinky posa le verre devant lui, il le prit, et en but une gorgée. Il jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était presque six heures. Il eut envie de se dépêcher de terminer tout ça et de rentrer. De trouver un bon restaurant et de dîner. Et peut-être que, ce soir, ils pourraient se promener sur la plage, si elle en avait envie.

Pinkie prépara un cocktail à l'intention de quelqu'un qui se trouvait à l'extrémité du bar, le servit, avec une Heineken et une Miller, prit l'argent, rendit la monnaie et, quand il eut terminé, revint près d'Aaron. Il posa les mains sur le bar.

« Qu'est-ce qui se passe, à Biloxi ?

— Rien, répondit Aaron. Toujours le même bordel. Une putain de chaleur à crever. Comme d'habitude.

— Où est la blonde que tu as amenée ici, la dernière fois ? Tu l'exhibes toujours ?

— Non. Elle est allée se faire voir ailleurs. »

Pinky glissait un ongle entre ses incisives.

« Putain, elle était chouette. T'as pas son numéro de téléphone sur toi, hein ?

— C'est quoi le plat du jour ? » demanda Aaron.

Pinky tendit le bras. « Tout est sur le tableau. »

Aaron but une gorgée de whisky. Il avait déjà vu la femme qui se tenait derrière le comptoir, mais ne la connaissait pas. Il la regarda sourire aux gens qu'elle servait. Elle était élancée, portait un ruban dans les cheveux et une courte robe à fleurs sur de jolies jambes ; Aaron la trouva belle, mais pas aussi belle que Fay. Il fallait qu'il la garde. Il pourrait peut-être se contrôler un peu mieux. Il ne fallait pas qu'il la chasse. Le seul truc, c'était le bébé. Il ne savait pas quoi en penser.

En bas du tableau, il y avait : maquereau farci, frit, en sauce ou poché. À 11,95 dollars, accompagné de salade, de pommes de terre, de pain et de soupe.

Merde. Il fallait peut-être qu'il amène Fay ici et qu'il la fasse manger. Il avait toujours entendu dire que la cuisine était bonne.

Il jeta un nouveau coup d'œil sur sa montre et s'aperçut que le temps passait très lentement. C'était toujours comme ça. Il avait dit à Fay qu'il rentrerait dans une heure et demie au plus tard. Et, merde, il ne s'était écoulé qu'une demi-heure. Il avait envie de remettre ça.

Pinky posa devant lui les huîtres, dans une grande assiette marron. Aaron commanda un deuxième verre, ouvrit un sachet de crackers, ajouta un peu de horseradish dans la petite tasse de sauce cocktail, prit la première huître. Pinky resta immobile, à quelque distance, et le regarda manger, comme s'il avait peur de parler.

Il ne faisait pas tout à fait nuit quand il descendit sur le quai que le Smiling Jack, un restaurant bâti à flanc de colline, dominait. Il avait enfilé un pantalon de survêtement rouge, qui se trouvait à l'arrière du pick-up et le .38 était glissé sous sa ceinture, la crosse planquée sous son polo vert. Il était prêt.

Il vit le *Bonita*, à l'amarre, et un homme à la peau sombre, sur le vaste pont blanc, polissait les chromes, sans grande conviction. L'argent était dans un sac de sport vert de l'USMC qu'Aaron tenait dans la main droite. Il s'arrêta sur les planches, regarda le restaurant. Il vit des gens, et les barmen qui préparaient les consommations. Des gens qui étaient sur le point de dîner. Bon, ils avaient leurs affaires et lui les siennes.

Quand Aaron s'immobilisa devant le bateau, l'homme à la peau sombre se redressa et interrompit son simulacre de travail.

« Où est Frank ? » demanda Aaron.

L'homme fit un mouvement de la tête. « À l'intérieur. »

Aaron approcha. « Je peux monter à bord ? »

— Monte à bord. »

Il regretta de porter ses sandales. Des mocassins à semelle de caoutchouc auraient été préférables. On risquait de tomber, sur ces putains de ponts glissants, et de se bousiller le cul. En une enjambée maladroite, il gagna la poupe. Il emmènerait Fay dîner. Ferait tendrement l'amour avec elle, après.

« Faut que je te fouille, dit l'homme à la peau sombre.

— Arrête tes conneries », dit Aaron, en sortant son flingue. L'homme leva les bras pour la forme et recula d'un pas.

« Frank, appela-t-il.

— Baisse les bras ! dit Aaron. Dis-lui de ramener son cul ici. »

Quand l'homme comprit qu'il ne risquait pas de se faire tirer dessus, il adressa un regard assassin à Aaron, recula encore de deux pas, baissa les bras, et s'engagea dans l'escalier qui conduisait à la cabine. Aaron attendit, le pistolet contre la cuisse. Il le cachait dans sa main, persuadé que, de cette façon, les clients du restaurant ne pouvaient le voir. Il regarda les bateaux. Il y en avait qui faisaient jusqu'à dix-huit mètres, et ils étaient hauts et élancés, parfois équipés d'une tourelle mince, luisant dans la lumière qui déclinait rapidement.

Il attendit environ une minute. L'homme à la peau sombre réapparut en haut de l'escalier.

« Faut que tu descendes. Frank ne veut pas discuter dehors. »

Il n'en avait pas tellement envie. Mais ça lui permettrait d'installer Fay, de la conduire chez le médecin, de la mettre à l'aise. De lui acheter des vêtements, ce qui lui ferait envie.

« Mais faut que tu ranges ce pistolet. On est entre amis. »

... Ouais, c'est ça. Il leva l'arme.

« Terminons cette connerie, plutôt. Descends bien tranquillement et je te suivrai. »

L'homme resta immobile, ne leva même pas les bras, cette fois. Il cracha. Il fit à Aaron l'effet d'un type qui avait besoin d'une petite leçon.

« À la moindre merde, dit-il, tu seras le premier à y passer. »

— C'est comme ça que tu réponds à notre hospitalité ? dit l'homme à la peau sombre.

— J'emmerde votre hospitalité. Faisons l'échange et, après, on pourra tous vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants. »

L'homme fit demi-tour et descendit les marches. Aaron le suivit. Il vit la lumière du carré, devant lui, et deux hommes debout près d'une table. Quand il y entra, il vit qu'ils avaient l'un et l'autre une arme à la main. Et Frank était debout, lui aussi, les bras croisés sur la poitrine, un cigare éteint à la bouche. La dope était devant lui, sur la table. Des insectes volaient autour de l'unique ampoule suspendue au plafond en tek.

« On ne veut pas d'ennuis, Aaron, dit-il. »

— Moi non plus. J'ai l'argent. Le voilà. »

Il lança le sac de sport, qui atterrit sur la table, près des briques de dope. Il regarda les deux autres.

« Tu n'as pas de raison de te conduire comme ça, Aaron. Je voulais t'offrir un verre. »

— On m'attend. »

Il scruta la pièce, tenta de tout voir d'un seul coup. Le colosse qui se tenait sur sa gauche, un revolver à la main, semblait être un skinhead. Le Vietnamien, près de lui, avait un 45 automatique et une

vilaine balafre traversait son visage.

« Finissons-en et je m'en irai. »

Il attendit, le doigt sur la détente. Ça ne dépendait pas de lui. Ça dépendait d'eux.

« Ils n'ont pas intérêt à braquer leurs flingues sur moi, ajouta-t-il.

— Mais tu es venu avec le tien, dit Frank.

— Je n'ai pas confiance en vous, fils de pute. » Frank ne le quitta pas des yeux. Mais il tenta de modifier l'expression de son visage. « Tu es sûr que tu ne veux pas un verre, Aaron ?

— Ouais.

— J'ai du Wild Turkey. Je voulais te voir. Te demander où on peut prendre du poisson.

— Demande à quelqu'un qui sait », dit Aaron. Frank sourit, sortit une partie de l'argent, passa un doigt sur la tranche des billets. Il gagna le bar, prit la bouteille de whisky.

« Ça ne te gêne pas que je boive un coup, hein ?

— Tout ce que je veux, c'est ma dope, dit Aaron. Où est le reste ? »

Frank avait mis de la glace dans le verre. Il versa lentement l'alcool.

« C'est tout ce qu'il y a aujourd'hui.

— Pourquoi ? »

Frank, qui avait fini de se servir, leva la tête. Il reboucha la bouteille et la posa.

« On a eu un petit problème, à Boca Raton, la semaine dernière. Les types de la DEA. Le gros de la livraison leur a filé entre les doigts. » Il sourit, prit le verre, but une gorgée de whisky. « Malheureusement, la moitié de ta commande faisait partie de ce qu'ils ont saisi. Écoute, même un cochon aveugle trouve un gland de temps en temps.

— Merde », dit Aaron.

Il se détendit, et les autres aussi.

« Bao, tu veux bien prendre la moitié du fric dans le sac ? »

Le Vietnamien rangea son arme, gagna la table, sortit l'argent et le compta. Il en mit de côté dans un sac de supermarché. Il remplaça le reste dans le sac de sport, qu'il ferma. Le skinhead s'assit.

« Comment ça se fait que c'est moi qui trinque ? demanda Aaron. Mon argent est aussi bon que celui des autres. »

Frank fit tourner le whisky et les glaçons contenus dans son verre, les huma.

« Les priorités, Aaron. Des choses qui te dépassent. Vaut mieux pas poser trop de questions. Maintenant, si tu as envie d'un verre, tu devrais le boire vite. On attend des gens et ils ne vont pas tarder. »

Le Vietnamien prit le sac et le lui tendit. Il le saisit, regarda l'arme qu'il avait à la main.

« Encore une chose, Aaron.

— Ouais ? Quoi ? »

Frank, qui avait porté le verre à ses lèvres, but une gorgée de whisky. Bao lui donna la dope.

« Mets pas tous tes œufs dans le même panier.

— Je t'emmerde », dit-il, puis il sortit.

Elle était allée sur la plage, s'était assise sur sa serviette et regardait les vagues se briser. Elles ne semblaient pas moins fortes après la tombée de la nuit. Il était tard, mais elle avait compris, quand il lui avait dit qu'il rentrerait dans une heure ou une heure et demie, qu'il resterait absent plus longtemps. Il mijotait quelque chose et elle n'avait pas envie de savoir quoi. Des gens se promenaient sur la plage, des couples qui se tenaient par la main, des petites filles et des petits garçons avec des seaux, suivis par leur mère, des rires et des conversations accompagnés par le bruit incessant des vagues qui se brisaient ; et elle ne pouvait penser qu'à cet avion.

Il était sûrement déjà mort, en ce moment. Et elle pensa qu'un homme qui avait pénétré en elle était mort.

Quand il arriva, elle ne l'entendit pas tout d'abord. Mais elle sentit sa main sur son épaule, une nouvelle fois comme si un petit oiseau s'y posait, et elle tourna la tête, vit qu'il la regardait.

« Salut, dit-il.

— Salut. »

Elle était tout de même contente de le voir.

« Tu t'es reposée ?

— J'ai dormi un peu. Fait la sieste. Je suis venue ici juste avant la tombée de la nuit. C'est différent, à ce moment-là. C'est joli.

— Je vais aller nager un peu. »

Elle le regarda quitter son pantalon de survêtement rouge et prendre la direction de l'océan. Juste avant d'entrer dans l'eau, il enleva son polo vert et le lança derrière lui. Les yeux fixés sur sa silhouette, elle se demanda ce qu'elle faisait avec lui. Elle le regarda jouer dans l'eau pendant un moment, puis il en sortit.

« Allons dans la chambre, dit-il.

— O.K. »

Elle prit sa serviette, la secoua pour faire tomber le sable, le regarda par-dessus son épaule et vit qu'il ramassait ses vêtements. Ils traversèrent la plage, gravirent les marches de la terrasse de l'hôtel. Il y avait un jacuzzi et une piscine avec une cascade, où des enfants s'éclaboussaient et criaient. Quand ils arrivèrent sur le palier, ils croisèrent un groupe ; en passant près d'eux, Fay sortit la clé de son

sac, ouvrit la porte, gagna la porte vitrée qui donnait sur le balcon, l'ouvrit, sortit, et se mit à regarder les gens qui se promenaient et marchaient dans l'eau. Elle eut l'impression qu'elle pourrait rester toujours à cet endroit, cet endroit de sable et de vent.

« Tu veux bien descendre jusqu'au pick-up pour moi ? » demanda-t-il. Il sortit ses clés de sa poche, lui en montra une, qui était petite et brillante. « C'est celle du hayon. Il y a deux sacs dans la cellule. Va les chercher pendant que je prends une douche. S'il te plaît.

— Donne-moi le temps de m'habiller.

— Très bien. »

Elle ramassa un short, qui se trouvait par terre, l'enfila, puis prit un des T-shirts d'Aaron et le mit. Elle glissa les pieds dans ses sandales et prit la clé qu'il lui tendait. Il lui ouvrit la porte et elle s'engagea dans le couloir.

Le parking était éclairé. Le pick-up se trouvait près de la rue, le capot tourné vers la chaussée, et elle tripota la petite clé, tout en se dirigeant vers lui. Pendant un instant, avant d'ouvrir, elle pensa à ce qu'elle faisait et se demanda ce qu'il y avait dans les sacs. Puis elle introduisit la clé dans la serrure, la tourna, manœuvra ensuite la poignée et ouvrit le hayon. Les sacs étaient juste derrière. Le sac bleu était plutôt lourd. Elle le sortit et le posa à ses pieds, prit le petit sac et le posa également. Ensuite, elle ferma le hayon, le verrouilla, mit les clés dans sa poche.

Porter le gros sac d'un côté et le petit de l'autre était difficile. Elle était plus ou moins en déséquilibre. Mais elle parvint à traverser le parking, passa près des chariots à bagages, là où il l'avait déposée dans l'après-midi, et monta l'escalier. À un moment donné, elle dut s'écarter pour laisser passer des gens. Le gros sac heurtait son genou chaque fois qu'elle montait une marche. Quand elle fut arrivée à leur étage, ce fut plus facile. La porte de leur chambre était ouverte. Elle y entra, posa les sacs et ferma derrière elle.

« Ferme à clé », dit-il, depuis la salle de bains.

Elle se retourna et manœuvra le verrou. Mit aussi la chaîne.

Elle entendait l'eau couler. Elle regarda la porte de la salle de bains. Elle était ouverte, il était sous la douche. Rapidement, elle se pencha et ouvrit le petit sac. Ce qu'elle découvrit lui coupa le souffle. Jamais elle n'avait vu autant d'argent, il y en avait des liasses et des liasses, trop pour qu'il soit possible de le compter. Elle le referma et continua à le fixer. Elle avait une envie folle de savoir ce que contenait l'autre. Elle jeta un nouveau coup d'œil sur la porte. L'eau coulait toujours. Et qu'est-ce qu'il ferait s'il la surprenait ? Elle se pencha et ouvrit l'autre sac. Quand elle eut vu ce qu'il contenait, elle ne fut pas plus avancée. Elle y plongea la main. Parmi des briques d'une herbe bizarre, enveloppées dans du film transparent, il y en

avait d'autres, plus petites, emballées dans du papier d'aluminium. Elle en prit une et la sentit. Elle n'avait pas d'odeur. À peu près la taille des blocs de tabac à chiquer que son père achetait autrefois.

« C'est du haschisch », dit-il, et elle leva la tête, vit qu'il était debout sur le seuil de la salle de bains, une serviette autour de la taille. Elle s'assit sur le lit.

« Du haschisch ? C'est ça que tu as dit ? »

Il prit ses cigarettes et son briquet, qui se trouvaient sur la commode. Il alluma une clope, remit le paquet et le briquet sur la commode. Il s'adossa au mur.

« Pas du genre Parmentier. Il y a une pipe, dans ma valise, si tu as envie de te défoncer. »

Elle resta immobile, la brique sur les genoux. Elle était dure, dense. Elle la raya du bout d'un ongle. Puis elle leva la tête.

« Vaut mieux pas que j'y touche. Le bébé.

— Ah. Moi, je vais y toucher. »

Elle posa le paquet enveloppé dans du papier d'aluminium et il la rejoignit. Il s'agenouilla près de ses jambes. Elle posa la main sur son bras, caressa les grosses veines qui saillaient sous la peau couverte de taches de rousseur de son avant-bras. Il l'embrassa.

« Écoute, dit-il, puis il se leva et s'assit près d'elle, sur le lit. Tu as vu le magasin qui est à côté ?

— La petite station-service ?

— Ouais. Vas-y et rapporte-moi des cigarettes.

— D'accord.

— Tu ne voudrais pas me servir un verre, avant ? Il reste de la glace ? »

Elle se leva, regarda l'intérieur du récipient en plastique, qui se trouvait près du poste de télévision. Quelques cubes partiellement fondus flottaient dans l'eau.

« Il y en a un peu. Tu veux du whisky ?

— Ouais, il est sur le...

— Je le vois. »

Elle alla chercher un verre propre dans la salle de bains, prit des glaçons et les mit dedans. Elle saisit la bouteille de bourbon, remplit le verre à moitié et le lui apporta. Il en but une gorgée, prit un cendrier et se rassit. Elle gagna la salle de bains, se brossa les cheveux et, quand elle revint, il était toujours à la même place.

« Il y a de l'argent dans la poche de mon short, dit-il. Ou prends un billet de cent dollars dans le sac, je m'en fous. Mais donne-moi d'abord ma pipe, qui est dans ma valise. S'il te plaît. »

Elle était ouverte, et contenait des sous-vêtements, un rasoir, de l'after-shave, une brosse à dents et du dentifrice.

« Elle est dans la petite poche. »

Elle l'ouvrit, y glissa les doigts, en sortit une petite pipe en bois sombre. Aaron déchirait un emballage avec les dents. Il arracha un coin de papier d'aluminium et le cracha sur le plancher.

« Autant que je voie si c'est du bon. Tu veux bien me donner mon briquet ? »

Elle le regarda mettre une substance dense et presque noire dans la pipe. Quand il l'eut emplie et allumée, le fourneau rougeoya et elle le vit aspirer une longue bouffée de fumée. Après l'avoir gardée un instant dans les poumons, il la souffla. Il lui proposa la pipe.

« On dirait que c'est du bon », fit-il.

Elle secoua la tête. « J'en veux pas. »

Il hocha la tête, songeur. « D'accord. »

Il tira une nouvelle fois sur la pipe. Elle ramassa son short, qui était par terre, fouilla dans une poche, en sortit son argent, prit quelques billets.

« Je reviens dans dix minutes. »

Il avait gardé les yeux fixés sur la pipe.

« Ferme la porte derrière toi.

— D'accord. »

Elle sortit. Il resta immobile, tira sur la pipe et ressentit les premiers effets. Il tira une nouvelle fois dessus puis la posa près de lui, plongea la main dans le sac qui contenait l'argent, en sortit le . 38. Il vérifia qu'il était chargé. Puis il laissa se refermer la chambre dans un claquement sec, vérifia que le cran de sûreté était mis et posa le pistolet sur le lit, près de lui.

Ses sous-vêtements propres étaient dans un tiroir, en face de lui, et il l'ouvrit, en sortit un caleçon qu'il enfila. Puis il prit son verre, s'assit, but à petites gorgées. Il ne lui faudrait pas dix minutes pour acheter des cigarettes. Mais attendre le rendait nerveux, comme toujours. Il vaudrait peut-être mieux ne pas passer la nuit ici. Il savait que la défonce le rendait paranoïaque, mais il se dit qu'il aurait de toute façon des raisons de s'inquiéter. Quelqu'un pouvait avoir vu son pick-up, dans le coin, et donné son signalement aux flics. Il pouvait imaginer la scène, sur la plage : des voitures de police partout, des ambulances peut-être, des gyrophares, des connards de curieux. Ce serait au journal de vingt-deux heures de la télévision de Mobile, des reporters parlant au micro, l'interview d'un détective, peut-être même des baigneurs, encore en maillot de bain, qui avaient peut-être entendu les coups de feu. Ou vu l'avion tomber. Merde. Plein de gens l'avaient vu tomber. Il valait sûrement mieux partir.

Il se leva, enfila des jeans, glissa ses pieds dans des chaussures de

tennis, puis s'assit à nouveau sur le lit et attendit qu'elle frappe à la porte. Il décida qu'il fallait qu'ils partent, et vite. Qu'ils retournent à Pass Christian. Qu'ils aillent se mettre à l'abri.

Il prit son verre et en but une gorgée. Puis il prit la pipe posée près de lui. Il avait maintenant de la dope pour des mois, et pourrait aussi en vendre. Il regrettait vaguement, à présent, de ne pas avoir cassé la gueule à Frank. Fay reviendrait dans quelques instants ; elle était un peu comme un chien. Il suffisait de la caresser de temps en temps pour qu'elle se sente bien.

Elle revint, puis l'embrassa sur tout le visage, vérifia que la porte était fermée à clé, ils se retrouvèrent nus sur le lit et elle se glissa sur lui. Elle le chevaucha, s'aperçut qu'elle pouvait le contrôler de cette façon, et son cœur s'attendrit à nouveau, puis elle se demanda, tandis qu'il allait et venait en elle, si c'était simplement le plaisir qu'il lui apportait, et si n'importe quel homme ferait aussi bien l'affaire. Elle savait, maintenant, que tous les hommes n'étaient pas semblables. La lune se leva et elle le chevaucha dans sa lumière qui éclairait la chambre.

Puis il y eut le long trajet du retour, à travers les pinèdes, les millions de boutiques minuscules de coquillages ou de fournitures pour la pêche, les garages pour réparer les bateaux ou les motos, et les bars innombrables, les boutiques de boissons alcoolisées et les épiceries, les baraques de cartomanciennes, de tatouage ; puis l'autoroute bordée de panneaux publicitaires ; Fay finit par somnoler, se laissa glisser et posa la tête sur sa cuisse. Elle sentit sa main, caresse chaude sur son visage, dans ses cheveux, sur son crâne, sur la pointe d'un de ses seins.

« Aaron ?

— Ouais, chérie. »

Elle se demanda s'il fallait qu'elle pose la question. Il semblait doux, maintenant. Et elle en avait envie. Il fallait qu'elle sache.

« Tu m'emmènerais quelque part, un jour, si je te le demandais ? »

Il avait une canette de bière entre les jambes ; il la prit et en but une gorgée.

« Sûrement. Où ?

— C'est loin d'ici.

— Loin comment ?

— Loin.

— Je veux dire, quelque chose comme trois mille kilomètres ?

— Non. Pas aussi loin que ça. Seulement jusqu'à l'endroit d'où je viens.

— Sûr, dit-il. Tu veux y aller quand ?

— Je ne sais pas. Un jour. Ce n'est pas pressé.

— Bon, dit-il. Quand tu voudras, dis-le moi.

— D'accord. »

La lumière du tableau de bord luisait au-dessus d'elle, et elle voyait le petit cadran de la radiocassette. Un fil électrique rouge et un jaune pendaient, enveloppés de papier collant noir. Elle entendait le claquement régulier des pneus sur les plaques de béton de la chaussée. La cuisse d'Aaron était sous sa tête. Comme elle avait autrefois dormi dans le pick-up, la tête sur les genoux de sa mère, pendant une nuit, alors qu'ils allaient elle ne savait où, dans un endroit où ils souffriraient encore de la faim.

« C'est où ? demanda-t-il.

— Un endroit où j'habitais.

— Dans le Nord ?

— Ouais. L'endroit d'où je viens.

— Sûr, chérie, dit-il, et il lui serra doucement l'épaule. Maintenant, tu dors, O.K. ? Repose-toi, on arrive dans deux heures. On dormira dans notre lit.

— Ouais. »

Elle ferma les yeux, bercée par le rythme régulier du pick-up qui traversait la campagne dans la nuit, et elle entendait le frottement des pneus sur la route, comme un murmure dans sa tête, *calme-toi, tout va bien, peut-être que les ennuis sont terminés, détends-toi, dors...*

Il était rentré chez lui depuis à peine une heure quand McCollum lui téléphona. Il dit qu'il voulait venir le voir dans quelques jours pour parler avec lui. Sam attendit donc sa visite, mais il ne vint pas. Le simple fait de la redouter était le pire et il fallait que ça cesse. Qu'il fasse quelque chose. Qu'il fasse n'importe quoi. Qu'il trouve où elle était, nom de Dieu.

Mais les jours passaient et personne ne venait. Il retourna chez le médecin, pour faire changer ses pansements, et bavarda avec lui.

« Vous devriez venir à la pêche avec moi. Je suis tombé sur un banc de brèmes, l'autre jour, et j'en ai pris dix-sept avec la même sauterelle. Ce vieux Jerry Lee a pêché dans mon étang. Vous l'avez entendu jouer du piano ? »

— Non, jamais, dit Sam.

— Bon sang ! C'est vachement bien. Il passait à l'Embers, à Memphis, quand j'avais quinze ans. On entraînait en fraude pour l'écouter. Un soir, j'y ai vu Elvis.

— Ah bon ?

— Enfin, c'était peut-être un sosie d'Elvis. C'était à l'époque où il était encore en vie. Mais c'était le physique d'Elvis. Et la voix d'Elvis. De mon point de vue, c'était Elvis. Enfin, c'est ce que je me dis. Vous vous souvenez où vous étiez le jour de la mort d'Elvis ? »

Sam s'en souvenait.

« Ouais. Je vérifiais les permis de conduire sur la 315. J'avais arrêté un ivrogne. Je suis remonté en voiture, après avoir installé l'ivrogne à l'arrière, et quelqu'un l'a annoncé par la radio. Il s'est fait engueuler par le chef. »

Assis sur son petit tabouret métallique, le médecin resta silencieux. C'était un fumeur clandestin ; il alluma une cigarette, en proposa une à Sam, qui refusa d'un geste. Le médecin fumait des Virginia Slim Light, ou quelque chose comme ça.

« Vous le savez, évidemment, reprit le médecin. Tout le monde sait où il était le jour de la mort d'Elvis. C'était plus ou moins comme Jésus, pas vrai ? »

— Ouais, plus ou moins », dit Sam, qui enfila sa chemise.

Le médecin demanda : « Vous l'avez vu ? »

— Non, jamais.

— Moi non plus, sauf cette fois-là, à Memphis. Mais il y a longtemps. »

Sam finit de se rhabiller, boucla sa ceinture.

« Bon, dit-il. Je crois que je vais y aller. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait, Howard. »

Le médecin se leva, tira une bouffée, secoua sa cendre dans la poubelle où il avait jeté les pansements.

« Merde, Sam, c'est normal. Venez à la pêche avec moi, un de ces jours. Le Killer sera peut-être là, on ne sait jamais.

— D'accord », dit Sam, mais il savait qu'il ne le ferait pas.

Il aimait bien ce médecin mais, quand tout serait terminé, il voudrait oublier, il voudrait faire tout son possible pour ne plus penser à l'homme brûlé vif dans le camion. Ni à ce pompier carbonisé gisant sur la chaussée. MacCollum passerait le voir. Ça l'obsédait.

Il serra prudemment la main du médecin, suivit les couloirs blancs et propres de l'hôpital, en faisant tinter ses clés dans sa main. Son pick-up était en plein soleil, dans la chaleur torride, il ouvrit la portière et s'assit sur le siège brûlant. Aussitôt après avoir démarré, il mit l'air conditionné et resta immobile en attendant que la température ait un peu baissé. La veille, il avait vendu le salon d'Amy aux deux jeunes femmes qui travaillaient avec elle, Suzy et Amber. Il aurait probablement pu en obtenir davantage, s'il l'avait confié à une agence immobilière, mais il voulait s'en débarrasser et le leur avait cédé pour cent trente-cinq mille dollars. Le chèque était à la banque et son portefeuille, qui se trouvait dans la poche de son pantalon, était bourré de billets de cent dollars. Simplement au cas où il aurait besoin de quelque chose.

Il sortit prudemment, en marche arrière, de sa place de parking, prit ses Ray Ban dans la pochette du pare-soleil et les posa sur son nez. La grille d'aération du tableau de bord laissait passer un air froid qui lui arrivait en plein visage, et il gagna l'extrémité du parking. Il regarda d'un côté et de l'autre. Il démarra, tourna à droite, parcourut deux cents mètres, et mit son clignotant en arrivant à la station-service. Il s'arrêta sous l'auvent métallique, coupa le moteur du pick-up et descendit.

Il se sentait très bien, malgré tout. Il retira le bouchon du réservoir, le posa sur le bord de la paroi verticale de la benne, prit le pistolet et le glissa dans le tube de remplissage. Il verrouilla la gâchette, regarda les chiffres défiler pendant quelques secondes, puis entra.

Ludell était derrière la caisse, quelques clients devant elle. Elle était de petite taille, forte, et portait une perruque blonde. Parfois, c'était une perruque rousse.

« Salut, mon joli, dit-elle.

— Salut, Ludell. Tu as du poisson-chat ? »

Ses doigts trapus se déplaçaient habilement sur les touches et elle

leva le bras pour prendre un paquet de cigarettes.

« Ouais, mais tu as intérêt à le prendre tout de suite. »

Il contourna les gens qui attendaient et regarda dans le chauffe-plats. Il restait sept ou huit filets. Largement assez. Il ne lui en fallait que deux ou trois.

Il se dirigea ensuite vers les vitrines réfrigérées où se trouvait la bière, ouvrit la porte vitrée, tendit lentement le bras et prit un pack de Michelob. Il alla enfin choisir un paquet de chips sur le présentoir. Histoire de grignoter un petit truc. Il avait pensé qu'elle lui écrirait. Merde, est-ce qu'elle connaissait l'adresse ? Quand il regagna la caisse, il ne restait qu'une personne, qui payait. Ludell prit l'argent, rendit la monnaie et le type gagna la sortie en traînant des pieds, un sac de croquettes pour chien dans les bras. Sam posa sa bière sur le comptoir, sortit son portefeuille.

« Tu as fait changer ton pansement ?

— Ouais. Tout à l'heure.

— Montre-moi un peu ça, beau mec. »

Il sourit, posa son portefeuille sur le comptoir et tendit les mains. Quand il l'avait rencontrée, elle avait seize ans et un enfant de deux ans, qu'elle gardait près d'elle, derrière le comptoir. Elle avait maintenant vingt-cinq ans et en avait quatre autres, mais aujourd'hui, ils n'étaient pas là. Elle les examina d'un œil critique.

« C'est pas si terrible, dit-elle.

— Non. Pas si terrible.

— Faut que tu sois plus prudent. Tu peux faire la cuisine et tout ?

— Je me débrouille. Je peux avoir du poisson-chat ?

— Tu pourras quand j'aurai fini de te tenir les mains. Alors, tu vas m'emmener quelque part, un jour, comme je t'ai demandé ? »

Elle lâcha une de ses mains, mais garda l'autre dans la sienne, une poignée de main suspendue, caressant son pouce du sien, examinant les pansements. Plusieurs boutons de son gilet étaient ouverts, Sam avait une vue plongeante sur sa poitrine.

« Je ne sais pas », dit-il, puis il marmonna vaguement qu'il essayait de se reposer.

« Ha ! fit-elle. Si tu m'emmènes quelque part, je te ferai passer du bon temps. Je sais conduire et tout. Et tu ne m'as jamais vue sur mon trente et un.

— On pourrait peut-être faire un tour en voiture, un jour, Ludell.

— Ne te contente pas d'y penser, fais-le. Je finis tous les jours à quatre heures. Pile. Et tu sais où j'habite. J'enverrai les petits chez Ruthie.

— Où ils sont, en ce moment ?

— Chez Ruthie. Qu'est-ce qu'il te faut comme poisson-chat ? »

De retour près de son pick-up, il alla ouvrir la portière du

conducteur et posa son sac sur le siège. Il avait tellement de choses dans la tête que ça lui donnait envie de boire. Ça lui apportait un peu de soulagement.

Il but de longues gorgées de bière, sur la route, en direction de chez lui, puis il tendit la main, prit un morceau de poisson et le mangea. Ça ferait des traces de graisse sur ses pansements propres. Mais Ludell avait mis des serviettes en papier dans le sac, aussi il en sortit une et s'essuya les doigts. Il se dit qu'il pourrait trouver une table de pique-nique libre, à l'ombre d'un arbre, près de la partie inférieure du lac, et manger.

La route avait été récemment refaite et des lignes d'un blanc cru étaient peintes le long des bas-côtés, mais il n'y avait pas encore de ligne médiane. Il ralentit lorsqu'il vit les ouvriers, mais ils étaient à l'arrêt, sans doute pour remettre de la peinture dans la machine, et ils agitèrent un drapeau rouge pour lui indiquer qu'il pouvait passer. Il leur fit signe de la main.

Il tenta de se souvenir quand il avait pris cette route en compagnie de Fay ; c'était le jour de l'enterrement d'Amy, mais la date refusa de lui revenir en mémoire. Il fut étonné de l'avoir oubliée. Il secoua vaguement la tête, but à nouveau une longue gorgée de bière. Avant la fin de ses congés, il avait encore le temps d'aller dans le Sud et d'y prendre une chambre d'hôtel. S'il partait le matin, il pourrait facilement y être avant la nuit. Il pourrait jouer les touristes pendant quelques jours. Personne n'était obligé de savoir qu'il était flic. Ça ne poserait aucun problème. Impossible de deviner où elle était, mais il ne pourrait pas rester longtemps seul à la maison. Foutre non. Il fallait qu'il parte à sa recherche. On retrouvait parfois les gens qui disparaissaient.

La route était sinueuse et, de temps en temps, il croisait des voitures qui tractaient des caravanes, des bateaux, ou des remorques sur lesquelles se trouvaient des quatre-quatre. En été, maintenant, c'était comme ça tous les jours.

À l'embranchement, il alla tout droit, s'engagea sur la route qui longeait le pied du barrage et regarda les tracteurs qui en tondaient le flanc très incliné. Il n'aurait pas voulu faire ce travail. Il se demandait pourquoi ils ne basculaient pas et savait que, de temps en temps, ça arrivait.

Il ralentit, se mit en quête d'un bon endroit à l'ombre. La route passait sous les arbres et il faisait relativement frais. Il coupa l'air conditionné et baissa sa vitre. Il y avait des gens partout, en short et maillot de bain, qui entretenaient leurs feux, gonflaient des matelas pneumatiques sous le regard d'enfants impatients ou qui, simplement assis sur des chaises de jardin, mangeaient et buvaient. Un campement paisible d'êtres humains. Il les aimait bien ainsi. Il n'aimait pas les

autres aspects de leur nature, qu'il côtoyait si souvent.

Il y avait deux tables libres, mais des campeurs étaient installés tout près. Il n'avait pas envie d'être près des autres. Il ralentit jusqu'à atteindre la vitesse d'un simple marcheur et continua à regarder autour de lui. Mais, bientôt, il regagna la nationale, s'arrêta. Deux pick-up venaient de la droite, et le premier mit son clignotant puis tourna près de lui, tandis que l'autre poursuivait son chemin. Il s'engagea derrière lui, but une gorgée de bière, jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Il le faisait systématiquement, quand il conduisait sa voiture de patrouille, c'était une habitude acquise. Il avait parfois l'impression d'avoir passé les deux tiers de sa vie au volant d'une voiture, sur les mêmes trajets, encore et toujours.

Il prit la route suivante, qui courait entre les arbres. Il semblait y avoir moins de monde. Beaucoup de monde près de la plage, mais il n'alla pas jusque-là. Il vit cinq ou six tables, à gauche, quitta lentement l'asphalte, s'engagea sur l'herbe, gagna prudemment la plus proche, s'arrêta et coupa le moteur du pick-up.

Une forte brise soufflait à cet endroit, et il posa ses affaires, enjamba le banc en béton, s'assit. Il plaça les deux pieds sous la table. Le poisson-chat était encore chaud et il sortit le sac blanc qui le contenait, chercha les petits sachets de ketchup qu'on trouve dans les fast-food. Les serviettes en papier, aussi. Ludell en avait toujours pincé pour lui. Des tas de femmes aimaient les flics et il supposait que c'était à cause de l'uniforme, de l'autorité, ou de quelque chose qui lui avait échappé.

Il regretta de ne pas avoir de jus de citron. Sans, ce n'était pas pareil. Mais ce n'était qu'une station-service. La Michelob était presque tiède, il la termina et lança la bouteille en direction d'une poubelle publique, et elle tomba à l'intérieur.

Après avoir mangé, il ouvrit une nouvelle bière et remonta dans son pick-up. Il fit une marche arrière et s'apprêta à prendre le chemin de chez lui, mais changea d'avis et reprit la route qui longeait le pied du barrage, de façon à rejoindre celle qui passait au-dessus, avant le coucher du soleil.

Le soleil brillait encore et les skieurs étaient nombreux, sur les vagues. Quand il eut parcouru un tiers de la distance, il vit la falaise rouge voisine de sa maison. La vitesse était limitée à cinquante, mais il n'y avait personne derrière lui, si bien qu'il roula très lentement. Il avait baissé la vitre, la brise entra et, à la radio, Johnny Rodriguez chantait une chanson à propos d'une femme qui avait un cœur de hillbilly. Il se dit qu'il en connaissait une, mais il se rendit soudain compte que Fay aurait gâché une partie de sa vie, si elle était restée avec lui. Elle ne serait jamais sortie avec de jeunes types au volant de vieilles bagnoles, n'aurait jamais embrassé un jeune homme à l'haleine

lourde de bière, sur un chemin obscur, dans une pinède, ne serait jamais sortie avec des gens de son âge, ne serait pas allée au cinéma, n'aurait pas eu de rendez-vous, n'aurait pas bavardé au téléphone avec ses amies et ses amis, n'aurait pas passé la nuit chez ses copines. Elle n'aurait jamais pu skier en compagnie de jeunes gens tels que ceux qui filaient sur le lac, en bas, mouillés et luisants, dans la joie de leur jeunesse.

Il était si perdu dans ses pensées qu'un klaxon retentit derrière lui, et il braqua brutalement à droite pendant que la voiture le croisait, ses occupants le regardant d'un air bizarre. Il accéléra légèrement et fit un peu plus attention à la route. Au loin, les arbres bordaient les rives du lac, semblables à du velours vert pâle, mais l'eau était si agitée qu'ils ne s'y reflétaient pas. Jamais avant la fin de l'après-midi, ou alors le matin.

Elle aurait été tout de suite mariée et mère. Et maintenant, s'il ne la retrouvait pas, elle serait mère sans être mariée. Sauf si elle se débarrassait du bébé. Est-ce qu'elle ferait ça ? La connaissait-il assez bien pour déterminer si elle ferait ou non ce genre de chose ? Mais elle parlait des enfants avec enthousiasme. Il ne croyait pas qu'elle s'en débarrasserait.

Pourquoi ne revenait-elle pas, ou ne téléphonait-elle pas, pour lui dire qu'elle allait bien ou bien à quel endroit il fallait aller la chercher ? Merde, au moins pour lui dire qu'elle était en vie. Parce qu'il fallait aussi tenir compte de ça. Quelqu'un pouvait s'attaquer à elle. Ça arrivait.

La bière était presque chaude quand il arriva au bout du barrage. Il la finit, jeta la bouteille sur le tapis de sol en caoutchouc, du côté du passager, posa la main sur le volant, accéléra. Quatre virages, et il s'engagea sur la route qui conduisait à son allée. Il s'arrêta près de la boîte à lettres, l'ouvrit, constata qu'elle était bourrée de revues, de factures et de publicités. Il dut s'y reprendre à deux fois pour tout sortir et le poser sur le siège voisin du sien. La peinture s'était encore écaillée et l'oiseau avait presque disparu. Ce n'était plus que la moitié d'un oiseau. Il faudrait qu'il la démonte, la mette dans la maison et en achète une neuve. Bientôt. Il ferait ça bientôt.

Il n'attendait personne, mais il y avait quelqu'un quand il entra dans la cour et s'arrêta. Une Olds décapotable rouge de 88 était garée derrière sa voiture de patrouille et sur les marches du perron, sirotant du vin contenu dans une brique en carton, était assise la jolie fille dont la voix était si douce, quand elle lui répondait, à la radio. Elle portait des jeans blancs et une chemise à carreaux rouges, nouée à la taille. C'était la première fois qu'il la voyait en civil et, de toute évidence, le jeans mettait ses formes en valeur.

Il descendit, prit le reste de la bière et laissa le courrier sur le

siège. Elle resta assise et lui sourit.

« Salut, Sam. Je me suis dit que j'allais passer. J'espère que ça ne t'embête pas.

— Ça ne m'embête pas, Loretta. Comment tu m'as trouvé ?

— J'ai demandé, c'est tout. »

Jimmy Joe le lui avait dit, peut-être Joe Price. Elle était juste un tout petit peu saoule et souriait. Pas vraiment saoule. Elle était sur le point de franchir le pas. Il se demanda s'il avait envie qu'elle le fasse. Lui-même pourrait si facilement franchir le pas.

« Tu ne conduis pas en état d'ébriété, Loretta ?

— Regardez qui pose la question, dit-elle, montrant sa bière.

— Je ne suis pas saoul », dit-il, puis il gravit les marches et s'arrêta près d'elle.

« Moi non plus.

— Mais ça pourrait venir. Tu ne veux pas te lever et entrer ? Tu es ici depuis combien de temps ? »

À l'intérieur, elle s'excusa rapidement, pour aller aux toilettes, et il les lui montra d'un signe de tête. Il mit la bière dans le réfrigérateur, en sortit une boîte de Coca, prit des glaçons qu'il mit dans un verre. Il y avait un placard, en hauteur, près du réfrigérateur, où il rangeait ses alcools, et il prit une bouteille d'Evan Williams, déchira le sceau avec ses dents, et la bouteille glouglouta quand il se servit une généreuse rasade de whisky. C'était un grand verre. Il ouvrit le Coca et le remplit. Il posa la boîte, prit le verre et but une gorgée. C'était trop fort, mais peu importait et il sirota, debout, les yeux fixés sur le couloir où elle avait disparu.

Il gagna la porte-fenêtre et l'ouvrit. Sur la terrasse, il s'appuya contre la rambarde, regarda le lac pendant une minute, puis il s'assit près de la table, posa les pieds dessus et alluma une cigarette. Il l'entendit l'appeler, cria, et elle gagna la porte-fenêtre, son vin à la main.

« Tu aimes ce truc ? dit-il.

— C'est bon », répondit-elle, puis elle sortit sur la terrasse. Elle avait quitté ses sandales. Les ongles de ses pieds étaient peints en rouge vif. Elle avait de jolis pieds. Et, quand elle gagna la rambarde, puis se pencha, il comprit qu'elle lui donnait l'occasion de bien regarder ses fesses, que le tissu blanc tendu mettait en valeur. Il regarda la couture qui courait entre ses jambes. Et qui sait, quand il aurait bu deux ou trois verres ? Est-ce que ça changerait quelque chose ? Est-ce que ça arrangerait un peu les choses et est-ce que ça le réconforterait ?

Elle se retourna. C'était peut-être une espionne chargée par le service de le faire parler. Il se demanda quel effet ça ferait de l'entraîner à l'intérieur, sur le canapé, et de la sauter comme un

dingue. De la sauter jusqu'à ce qu'elle perde la boule. De se saouler, de la sauter pendant toute la nuit et de se foutre de tout. D'oublier.

« Comment vont tes mains ? demanda-t-elle.

— Elles vont mieux.

— Ça me manquait de plus te voir prendre ton café. J'espère que tu n'as pas d'autres problèmes.

— Moi aussi. »

Elle faisait probablement allusion à Alesandra. Elle alla et vint sur la terrasse, pour qu'il puisse la regarder.

« Sûr que c'est une belle maison.

— Merci. Je l'aime bien. »

Elle gagna la rambarde, et s'appuya contre elle.

« Tu vas à la pêche ?

— Pas en ce moment. À cause de l'état de mes mains.

— Oh. »

Elle hocha la tête, but, tandis qu'il sirotait son bourbon. Il ne pouvait imaginer pourquoi elle était venue, sinon pour baiser.

« Tu devrais t'asseoir, dit-il.

— O.K. », fit-elle.

Elle approcha, tira un fauteuil et s'assit, puis le tourna de façon à lui faire face.

« Qu'est-ce qui se passe, au travail ?

— Oh, rien. Toujours le même bordel.

— Est-ce que Joe Price a été sanctionné ?

— À cause de cette histoire avec la femme, tu veux dire ?

— Ouais.

— Il a été suspendu trois jours. Est-ce que c'était vrai ? »

Il secoua sa cendre sur la terrasse. Son verre était confortablement niché dans les plis de son pantalon.

« Je ne sais pas ce que tu as entendu dire. Avec toutes ces rumeurs, on ne peut être sûr de rien.

— J'ai entendu dire qu'il avait fait monter une femme dans sa voiture de patrouille. En plus, je n'ai pas entendu dire que ça.

— Je ne sais pas, fit-il, puis il sourit. J'y étais pas.

— J'ai entendu dire des tas de trucs sur lui.

— Ah bon ?

— Il a essayé de me draguer.

— Ça m'étonne pas. »

Elle le regarda bizarrement pendant deux secondes, puis un sourire espiègle éclaira son visage. Elle posa un pied sur le bras de son fauteuil, effleura son avant-bras du gros orteil. Elle termina son vin.

« Tu veux un verre ? demanda-t-il.

— Je sais pas. Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai du whisky. »

Elle fit une grimace. « J'aime pas beaucoup le whisky.

— J'ai de la Cuervo et je crois qu'il y a une boîte de concentré de margarita dans le congélateur. Je pourrais te faire un margarita glacé dans le mixer.

— Ouais, fit-elle. J'adore ça. On va au Best Western, à Oxford, parfois, et on en prend. Le mercredi soir, les femmes en ont deux pour le prix d'un.

— Tu y vas avec qui ?

— Des copines.

— Tu fais pas de bêtises, là-bas, hein ?

— Merde, dit-elle, on fait des tas de bêtises. »

Il se leva, son verre à la main, et contourna la table.

« Ça va sûrement prendre quelques minutes, dit-il. Tu peux m'attendre ici, si tu veux, ou tu peux venir avec moi. »

Elle se leva. « Je vais aller avec toi. »

Il alluma la lumière dans la cuisine, se pencha, ouvrit un placard, en sortit le mixer et le brancha. Elle s'appuya contre le plan de travail, le regarda. Il sortit la boîte de concentré du congélateur et, dans le placard, prit la tequila. Quelques minutes plus tard, une mousse de glace pilée vert clair tournait dans le mixer. Il l'éteignit, sortit un grand verre à vin et l'emplit. Il avait mis trois doses de Cuervo dans le mixer, si bien qu'elle pourrait boire deux autres margaritas. Ensuite, elle se mettrait probablement au whisky.

Elle réussit à ouvrir son pantalon et il bandait, ne pouvait s'en empêcher, parce qu'il l'embrassait depuis un moment et voulait que ça cesse, alors il arrêta son élan avant qu'elle ait pu poser les lèvres sur son sexe, parce qu'il n'aurait plus pu résister.

Elle avait baissé la lumière, quelques instants auparavant et, maintenant, à genoux sur le plancher, elle le regarda, pendant qu'il reboutonnait son pantalon. Son chemisier était ouvert, son soutien-gorge de travers, parce qu'il avait sucé les pointes charnues de ses seins. Elle était essoufflée.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— Rien. »

Il se leva, prit son verre, qui était posé par terre, faillit le lâcher, puis le serra et gagna l'évier, où se trouvaient la bouteille et la boîte.

« Je n'ai pas besoin de ça pour le moment, ajouta-t-il. C'est tout. »

Il ouvrit le congélateur, prit un bac à glaçons.

« Tu n'aimes pas ça ?

— Tu veux dire...

— Ouais. »

Que dire à cette femme ? Elle était excitée, maintenant. Il l'était aussi et redoutait de l'approcher. Il faillit oublier le verre et la rejoindre. Mais il força ses doigts maladroits à faire tomber des cubes de glace dans le verre.

« J'aime bien ça, dit-il.

— Alors reviens. Je veux que tu me sautes.

— Vaut mieux pas.

— S'il te plaît. »

Il ne répondit pas et elle resta un instant silencieuse. Il comprit qu'elle était foutrement gênée, et il n'avait pas voulu ça. Mais, maintenant, rien ne pourrait la consoler.

« C'est à cause de cette fille qui est morte ? » souffla-t-elle.

Tous les mensonges n'en faisaient qu'un. Quand on en disait un, on pouvait aussi bien en dire, des millions.

« Ouais », dit-il, et il la regarda assez longtemps pour voir, dans ses yeux, quelque chose qui ressemblait à la peur.

« C'était ta maîtresse ?

— Oui », dit Sam en versant du whisky dans le verre. Il veillerait à ne pas parler de ça à Joe Price. Ni à personne. Le silence était très profond, quand elle reprit la parole.

« Je peux te consoler. Je suis sûre que je peux. »

Il versa dans son verre une partie du Coca contenu dans la boîte qu'il avait ouverte. Il bouillonna, puis cessa.

Il sentit qu'elle le fixait, crut percevoir de la pitié.

« Je suppose que je ne suis pas prêt, dit-il.

— Et merde, dit-elle avant de se lever. Nom de Dieu. » Elle pleurerait presque. « Qu'est-ce qu'il te reste comme whisky ? » demanda-t-elle.

Quand elle s'endormit, sur le canapé, il la prit dans ses bras, la porta jusqu'à son lit et la laissa tomber sur le côté droit, où elle dit quelque chose à propos de ses chaussures, et se mit à ronfler tandis qu'il arrangeait la couverture. Elle semblait très innocente. Puis elle se mit à ronfler plus fort et la perspective de s'allonger et de tenter de dormir près d'elle le fit grogner.

De retour dans la cuisine, torse nu, il se demanda s'il devait ou non boire un verre de plus. Mais il fit du café, ferma les portes à clé, sortit de la dinde, de la mayonnaise et du pain, mangea deux sandwiches en regardant un vieux film qui racontait l'histoire d'un capitaine qui avait une jambe de bois, portait un chapeau haut de forme et s'acharnait à harponner une baleine blanche gigantesque.

Le matin entra par la porte-fenêtre dans un flamboiement, et le soleil tout rond, émergeant de la rambarde de la terrasse, comme en équilibre sur le bord, l'éblouit quand il se réveilla en battant des paupières ; Sam grogna et se retourna. *Je t'en prie*, pensa-t-il, *fais qu'elle soit partie*. Et, toujours allongé, sachant qu'il ne pourrait plus dormir, alors que la pièce s'inondait de lumière, il se dit qu'il suffirait d'un coup d'œil par-dessus le dossier du canapé, pour savoir où ça en était. Il décida d'attendre, resta allongé, tenta de se souvenir s'il avait entendu, pendant la nuit, des bruits indiquant un départ. Mais rien ne lui vint à l'esprit. Il se rappela qu'il s'était allongé, en tournant son visage vers le dossier du canapé. Il espérait vraiment qu'elle était partie. Il se sentait très mal et n'avait pas la moindre envie de la voir. Mais il y avait gros à parier qu'il n'aurait pas cette chance, qu'elle avait dormi toute la nuit, qu'elle était toujours allongée là-bas, dans la même position. Elle voudrait peut-être prendre le petit déjeuner. Nom de Dieu. Il hésita à aller se coucher dans le lit de Fay. Il pourrait s'enfermer à clé. Loretta risquait de tambouriner à la porte. Quel fracas ça ferait dans sa tête ! Il se mit sur le dos et regarda le plafond. Il était vraiment heureux de ne pas avoir couché avec elle.

Il suffisait qu'il se redresse et regarde par-dessus le dossier du canapé. En plus, la capote de la voiture n'était pas fermée. Elle n'était pas sortie, avant de s'endormir. Il y avait sûrement déjà de la rosée sur les sièges. Il était convaincu que le plancher était probablement couvert de sacs de chez McDonald's et de toutes sortes de saloperies. Emballages de chewing-gum. Pailles en plastique. Il voyait trop souvent ce que les gens laissaient dans leur voiture. Il y en avait même qui y laissaient leurs enfants.

Elle va se mouiller le cul, quand elle prendra le volant. Sauf si elle reste assez longtemps pour que le soleil sèche les sièges.

Il envisagea de la réveiller. Mais il n'était sûrement pas encore 7 heures. Il supposa que la bière qu'il avait mise au frigo était froide, maintenant. Et rien ne l'empêchait de prendre une douche. De se brosser les dents. Mais il la foutrait dehors à 10 heures.

Un peu avant 10 heures, il était douché, rasé et portait des vêtements propres : un T-shirt et un short. Il s'était glissé dans la

chambre, en caleçon, afin de prendre les vêtements dans le placard, veillant à ne pas la réveiller. Elle était sous les couvertures, la tête sur un oreiller et serrant l'autre dans ses bras. Ses ronflements étaient longs et prolongés par une sorte de hoquet étranglé. Il se demanda ce qu'il allait faire d'elle.

Il ramassa une serviette sur le carrelage de la salle de bains, ouvrit la porte d'entrée, sortit de la maison, essuya les sièges de la décapotable, à l'aide de la serviette, qui absorba les petites gouttes de rosée, pendant que le soleil dépassait le toit de la maison et que ses rayons filtraient entre les branches des grands pins. Il suspendit la serviette à l'arrière de son pick-up, puis regagna la maison.

Jetant un nouveau coup d'œil sur elle, par la porte entrouverte, il s'aperçut qu'elle était maintenant en chien de fusil sous le drap, la tête sous un oreiller. Elle ne bougea pas du tout, pendant qu'il la regardait, comme il avait, si souvent, regardé Fay. Il ferma silencieusement la porte et regagna la cuisine.

Il envisagea de préparer un petit déjeuner, mais prit le reste du verre qu'il avait préparé et le termina. Il rinça le verre, le posa sur l'égouttoir, prit une bière dans le réfrigérateur.

Le soleil était déjà brûlant, sur la terrasse, et il descendit l'escalier, pieds nus, resta une minute immobile sur le ponton, but quelques gorgées de bière en regardant le lac. Il lui fallait une bâche pour le grand bateau. Parce qu'il pensait à la rosée sur les sièges de la voiture. Il faudrait qu'il aille à Tri-County Marine, un de ces jours, voir s'il y en avait une qui convenait. Ou bien il pourrait en commander une.

Il descendit l'escalier, marcha au bord de l'eau. Des branches mortes et des détritiques étaient échoués sur la rive. Il y avait un poisson mort décoloré, jaune clair, dont les orbites vides fixaient le soleil. Il marcha lentement et but sa bière. Ce serait encore une belle journée.

Il s'arrêta face au lac, l'eau frôlant ses orteils. Il pensa à Alesandra, dans le bateau, cette nuit-là, à la pluie qui était tombée sur elle. Il aurait voulu savoir à quelle heure c'était arrivé. Dans le rapport d'autopsie, probablement, mais il lui serait sûrement impossible de se le procurer. Peut-être l'apprendrait-il s'il voyait Tony McCollum. Mais tout ça ne lui dirait pas où se trouvait Fay.

Il y avait beaucoup de bois mort, sur la plage, branches nacrées prisonnières d'un enchevêtrement de racines. La brise venue du lac lui caressait le visage et il buvait sa bière. Il jeta un coup d'œil sur la maison. Il faudrait sûrement qu'il aille la réveiller. Si elle acceptait de se lever. Peut-être faisait-elle partie de ces gens qui étaient d'une humeur de merde s'ils n'avaient pas treize heures de sommeil.

La place vide où, naguère, Fay était allongée près de lui, toujours à portée de sa main, les cheveux sur le visage. Ce qui le rongerait, c'était la perspective de ne jamais revoir ça.

Il marcha sans but, contempla. Il avait imaginé toutes sortes de scénarios, dans l'espoir de comprendre ce qui s'était passé cette nuit-là. Est-ce que c'était arrivé ici ? Ou dans la maison ? Est-ce qu'il y avait des taches de sang, qui avaient été lavées et qu'il n'avait pas vues ?

Ça pouvait être arrivé ici, derrière la maison. Alesandra pouvait être venue en bateau et avoir attendu que Fay sorte. Qu'est-ce que McCollum attendait ?

Il allait devenir fou, à force de penser à tout ça. Et qu'est-ce qui se passerait si on lui posait des questions sur Fay ? Il n'était pas certain que Grayton l'ait vue, à l'enterrement d'Amy. Mais Tony l'avait vue. Et Tony risquait de le dire à Grayton, c'était le genre de type à nuire aux autres dans l'espoir d'améliorer sa situation.

Il avait presque fini sa bière et la mousse qui se trouvait au fond avait mauvais goût. Il lança la bouteille dans les buissons qui se dressaient au pied d'une pente parsemée de bouquets de hautes herbes, et des objets brillants, sur le sable, réfléchirent le soleil. Il approcha et regarda longtemps. Puis il se baissa et en ramassa un. Il l'approcha de ses yeux, plissa les paupières dans l'espoir de pouvoir lire les chiffres minuscules gravés sur la douille, pour en déterminer le calibre.

La première fois qu'elle se réveilla, elle se demanda où elle était, puis elle reconnut le plafond de la maison d'Arlene, les murs de la maison d'Arlene. Sa main, dès qu'elle bougea, toucha le large dos d'Aaron. Un de ses bras était sur les couvertures. Il respirait par la bouche. Elle se tourna et tenta de se rendormir. Les rideaux étaient tirés et elle se demanda quelle heure il était. Des voitures passaient sur la route, dehors. Elle se souvenait d'avoir monté l'escalier.

Elle toucha son ventre, gratta les poils enchevêtrés de son pubis. Elle s'étendit, bâilla, puis frissonna légèrement et appuya le visage contre son dos. Il avait plein de taches de rousseur. Elle ferma les yeux, respira son odeur. Sa peau était chaude. Elle se rendormit.

Plus tard, quand elle se réveilla, il n'était plus dans le lit. Elle se leva, se lava le visage et n'eut pas envie de vomir. Elle en fut heureuse, mais il lui avait été impossible de chasser l'image de la chute de l'avion de son esprit. Son visage, dans le miroir, était pâle et maigre.

Dans la chambre, elle quitta sa chemise de nuit et regarda ses seins. Ils grossissaient. Elle en toucha un du doigt, appuya sur la peau, juste au-dessus du mamelon. Elle les prit dans ses mains, les souleva, les soupesa. Ils devenaient plus lourds. Il fallait qu'elle aille chez le médecin.

Par la porte-fenêtre qui se trouvait près de la cuisine, elle vit qu'il était assis sur les marches du perron à l'arrière de la maison et buvait du café. Sur le plan de travail, la verseuse était presque pleine et le témoin rouge de la plaque chauffante allumé. Elle s'en servit une tasse. Il n'y avait rien à manger. Arlene était toujours absente, et elle n'avait jamais vu Aaron faire la cuisine. Apparemment, il se nourrissait exclusivement de hamburgers.

Elle sortit, la tasse en équilibre sur la paume de sa main, mais elle la prit par l'anse quand elle lui brûla presque la peau. Il ne se retourna pas. Il était torse nu.

« Salut », dit-elle.

Il tourna brièvement la tête. « Salut. »

Il y avait, sur ce perron, une table de jardin et deux chaises. Elle en tira une, s'assit, posa son café sur la table. Le pick-up avait disparu et l'El Camino était de retour, garée sous le vieux chêne.

« Où est le pick-up ? demanda-t-elle.

— Arthur est venu le chercher. »

Elle but une gorgée de café, regarda ses longs cheveux roux, pensa à la petite fille qu'elle avait vue dans la caravane de Reena, à son aspect. Elle était déjà grande.

« Tu as bien dormi ? demanda-t-elle.

— Ouais, plutôt.

— J'étais crevée. Je me souviens pas vraiment de notre retour. Je me suis réveillée, à un moment, mais tu dormais encore. Après, tu as dû te lever.

— C'est ça, fit-il.

— J'aime faire la grasse matinée. Pas toi ?

— Je ne dors pas beaucoup, dit-il. Je fais des cauchemars. Horribles. J'en ai toujours fait.

— Je t'ai déjà entendu parler dans ton sommeil.

— Je dors bien seulement quand je suis saoul. »

Elle ne sut quoi répondre. Il avait l'air mal luné. Elle resta donc immobile et silencieuse, se contenta de le regarder pendant un moment. Mais elle ne pouvait pas rester là sans essayer de lui faire la conversation.

« Ta maman va revenir quand ?

— Elle va rester encore un peu, je crois. Elle a laissé un message sur le répondeur.

— Comment va Henry ?

— Elle ne me l'a pas dit. »

Elle se carra au fond de sa chaise, croisa les jambes. Il était inutile de tenter de le faire parler. Il but du café, puis serra les genoux l'un contre l'autre, tint sa tasse à deux mains. Il resta un long moment ainsi. De nombreuses questions traversèrent l'esprit de Fay. Elle eut envie de lui demander quand il comptait l'emmener chez le médecin, mais ce n'était pas le moment.

« Quand tu veux faire ce voyage ? »

Au moment où il prit la parole, elle était justement en train de se dire qu'elle allait se lever pour tenter de trouver quelque chose à manger dans la cuisine.

« Le voyage ?

— Ouais. » Il se tourna, s'adossa au pilier de la rampe. « Dans le Nord. Tu veux y aller quand ?

— N'importe quand. Quand tu auras le temps.

— Qu'est-ce que tu veux y faire ?

— Je ne sais pas vraiment, dit-elle. Je crois que je veux seulement voir si ma famille est toujours là. »

Il finit son café, jeta le fond de la tasse.

« Tu peux être prête très vite ?

— Sûrement. »

À midi, ils roulaient en direction de Biloxi et le soleil était haut, éblouissant, sur l'océan que longeait la route côtière. Il avait mis l'air conditionné, buvait de la bière et fumait presque sans cesse. Elle portait une robe sans rien dessous. Une idée d'Aaron.

Il tourna à Gulfport, traversa la vieille ville, s'arrêta tout près de la voie ferrée, pour laisser passer un long train de wagons rouillés transportant des tracteurs agricoles rutilants. Elle l'avait vu glisser un pistolet sous son siège, avec le sac en nylon à fermeture Éclair, probablement la dope et la pipe. Leurs vêtements étaient dans deux valises, dans la benne.

Il roulait vite et semblait savoir quand ralentir pour échapper aux policiers de la route qui se cachaient parfois dans les bosquets de pins ou juste après le sommet des côtes. Elle lui demanda comment il savait et il répondit qu'il observait les camions, qu'il pouvait accélérer quand les camions le doublaient. Elle revit le paysage qu'elle avait vu en arrivant, se souvint des stands installés au bord de la route, où l'on vendait des pastèques, des tomates et des petits pois, et elle les revit également.

Au milieu de l'après-midi, ils avaient laissé derrière eux les chantiers navals, les boutiques de fruits de mer et tout ce qui rappelait la présence de l'océan. Ils roulaient parmi des collines couvertes de pinèdes, l'autoroute était droite sur des kilomètres et des kilomètres, on apercevait un endroit au loin, on l'atteignait, puis on en découvrait un autre, qu'on atteignait aussi. Il bavarda avec elle, elle s'approcha de lui, et il posa la main sur sa cuisse.

Il s'arrêta à Hattiesburg pour acheter à manger et faire le plein de l'El Camino. Il acheta des sandwiches à la viande, des hot dogs, des chips et un pack de douze Miller, plusieurs boîtes de limonade pour elle. Quand ils quittèrent la station-service, la nourriture était entre eux, sur une serviette.

Il ne leva pas le pied, si bien qu'ils arrivèrent à Jackson après l'heure de pointe, se frayèrent rapidement un chemin dans la masse des voitures et des enseignes d'hôtels, Aaron slalomant beaucoup, ce qui ne rassurait pas Fay. Mais il conduisait bien et, bientôt, ils laissèrent les restaurants et les magasins de pneus derrière eux. Ils traversèrent Canton, Vaiden, Winona, et elle lut le panneau vert qui indiquait à quelle distance se trouvait Grenada. Le soleil poursuivit sa course dans le ciel, au-dessus d'eux, et elle se demanda s'il avait l'intention d'arriver avant la nuit au terme du trajet. C'était bien ça. Il quitta l'Interstate 55 à la sortie de Coffeerville et sur la route à deux voies, poussa l'El Camino. Il n'y avait apparemment plus un seul flic dans tout le pays. Il dépassa la route de Coffeerville sans ralentir,

contourna Water Valley, prit les routes sinueuses, entre les collines, qui conduisaient au comté de Lafayette, s'arrêta au stop, à l'intersection de la 7 et de la 9. À partir de là, elle dut le guider, en direction du nord, sur la route d'Oxford, puis sur une mauvaise route secondaire, grossièrement réparée, qui passait devant une scierie et des mobile homes accrochés aux flancs des collines. Elle le fit tourner une nouvelle fois à droite, au moment où le soleil allait se coucher, et lui demanda de se dépêcher. C'est ce qu'il fit. Dans une longue vallée, où il y avait des champs de coton de part et d'autre de la route, il monta à cent quarante, puis ralentit quand ils traversèrent les collines où se dressaient de vieilles fermes, dont les cours étaient pleines de bottes cylindriques de paille pourrie ; ils passèrent devant des vaches malingres, dans des enclos boueux, franchirent des hectares de taillis de chênes et de pins, arrivèrent à une nouvelle route nationale, un nouveau panneau stop. Elle lui dit de prendre à droite, qu'ils arrivaient. Ils firent huit kilomètres et ralentirent à l'entrée d'une zone où la vitesse était limitée à cinquante kilomètres à l'heure : une église, une salle des fêtes et un terrain de base-ball. Cent mètres plus loin, elle lui dit de tourner à droite et il roula un peu moins vite. Il demanda une nouvelle bière et elle la lui donna. Il n'y eut plus que des collines, jusqu'au moment où ils débouchèrent dans une large vallée, où les champs de coton s'étendaient presque à perte de vue. Près d'un rideau d'arbres, elle lui dit de ralentir et il tourna à droite, en face de l'église où elle avait mangé le premier soir.

« Tu ne m'as pas dit que la route n'était pas goudronnée, dit-il.

— Ce n'est pas loin.

— Heureusement, ce n'est pas boueux. »

Elle hocha la tête et se mordilla la lèvre inférieure, puis tendit le bras et prit une bière. Il marmonna, en roulant au pas sur un des ponts en bois. Inquiète, elle cherchait le chemin des yeux. Ils étaient dans l'étroite vallée d'une rivière et elle savait qu'il fallait gravir la colline suivante. Il ralentit, sur un autre pont, regarda l'eau peu profonde qui coulait dessous.

« Putain, qui peut bien habiter un coin pareil ? demanda-t-il.

— Seulement eux. Il n'y avait que nous.

— Il y a un magasin, quelque part ?

— Sur la route.

— Qu'est-ce que tu fais quand tu as besoin d'acheter quelque chose ?

— Tu marches. »

Il se tut. Il baissa sa vitre, sortit le bras. Les cailloux heurtaient le dessous de la Chevy, crissaient sous les pneus. Elle lui dit de ralentir.

« Merde, j'ai déjà ralenti.

— C'est ici ! dit-elle, le bras tendu. Arrête-toi ici. »

Une barrière métallique neuve se dressait à l'endroit où, autrefois, il n'y avait rien, et une chaîne passée autour d'un poteau de bois traité à la créosote la maintenait fermée. Il alla jusqu'à la barrière, s'arrêta puis se tourna vers elle.

« À qui appartient le terrain ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce qu'il est clôturé ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que c'est une propriété privée. Je ne veux pas qu'on vienne m'emmerder parce que je suis entré sur un terrain clôturé.

— Je ne sais pas s'il est clôturé ou pas », dit-elle.

Il regarda le chemin, tendit la main vers le levier de vitesses.

« Je vais reculer jusqu'à l'endroit où le chemin était plus large. »

Il tourna brutalement le volant, recula jusqu'à la limite du fossé, puis braqua, fit demi-tour, descendit la côte au ralenti, s'arrêta près d'un carré de petits pois bien entretenu. Sans une explication, il sortit le pistolet de sous le siège. Il était dans un étui noir et lisse, qu'il glissa sous la ceinture de son pantalon, sur les reins, tirant ensuite sa chemise par-dessus, puis il finit sa bière et lança la bouteille dans les hautes herbes. Il en décapsula une autre et prit Fay par la main pendant qu'ils gagnaient la barrière. Elle n'était pas fermée à clé, la chaîne étant seulement enroulée autour du poteau, un maillon accroché à un gros clou. Il lui demanda de tenir sa bière, tandis qu'il retirait la chaîne et ouvrait la barrière, puis la refermait derrière eux et remettait la chaîne en place. Il reprit sa bière.

La poussière, au bord des champs de jeunes haricots, était fine et gris pâle, de petits nuages se soulevaient sous leurs pas. Elle s'arrêta et quitta ses sandales, parce qu'elle avait envie de sentir la douce poussière sous ses pieds. Le soleil était couché, maintenant, et il faisait sombre. Ils effrayèrent de petits groupes de colombes, qui se trouvaient parmi les pins, et elles s'envolèrent en chantant, filèrent, en rasant les champs, battant leurs ailes pointues, puis disparurent dans le feuillage vert et dense, de l'autre côté. Les grenouilles coassaient dans les arbres et les criquets commençaient leur concert. Elle avait entendu ça un million de fois.

« Il fait presque nuit, dit-il.

— Ce n'est plus très loin. Il y a encore un peu de lumière. »

Et c'était vrai. Ils étaient maintenant sur le chemin, longé par des souches arrachées au bulldozer, des mottes d'argile bleue et de terre rouge moulées par les pneus. Un peu plus loin, le trajet du bulldozer coupait le leur. Comme si quelqu'un avait voulu percer une nouvelle route à cet endroit. Ils traversèrent la portion de terrain irrégulier, retrouvèrent le chemin et elle vit, devant elle, une grande clairière à

l'endroit où, avant, il y en avait une petite.

Peut-être perçut-il son appréhension, car il ralentit le pas et la laissa prendre de l'avance.

Elle s'arrêta, remit ses sandales et se tourna vers lui.

Il lui dit : « J'arrive. »

Elle avança, s'arrêta. Ce ne fut qu'en voyant le grand cèdre, qui se dressait derrière la maison, qu'elle fut certaine de ne pas s'être trompée d'endroit. Il ne restait rien de la maison, hormis un espace de terre retournée et quelques souches mutilées.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-il quand il s'arrêta près d'elle.

Il avait lu sur son visage la surprise et peut-être même, la frayeur.

« Il n'y a plus rien », dit-elle.

L'évier était plein de vaisselle sale, à cause du petit déjeuner de Loretta, mais il n'y toucha pas. Peut-être faudrait-il qu'il achète des gants en caoutchouc, après tout.

Cette baraque devenait un peu sale. Des vêtements traînaient et la cuisine avait besoin d'un coup de balai. Assis devant la télévision, un verre d'eau glacée à la main, il s'ennuyait à en crever. Il n'y avait que des matches de base-ball et il était incapable de distinguer les équipes. Il aimait la boxe. Il adorait Roberto Duran.

Loretta était partie depuis à peu près une heure. Mais il était convaincu qu'elle reviendrait, un jour ou l'autre. Et probablement sans avertir. Il avait regardé son cul, tandis qu'il l'accompagnait jusqu'à sa voiture, et avait eu des idées carrément cochonnes. Et si elle le surprenait alors qu'il était saoul ?

Il fit une longue sieste, dans son lit, sur des couvertures froissées. L'oreiller avait gardé l'odeur du parfum de Loretta, si bien qu'il rêva de Fay, rêva qu'il était en elle comme si c'était vrai, puis il jouit, sentit les jets brûlants sur son ventre, mais ne put se réveiller, continua à dormir, fit des rêves interrompus ; il rêva même qu'on lui tirait dessus. Et, quand il se réveilla avec la vague impression d'avoir trop bu, ses sous-vêtements étaient trempés.

Il se déshabilla et prit une douche, en tendant les bras pour ne pas se mouiller les mains. Il regarda son corps et vit, une fois de plus, qu'il vieillissait. Il lui était impossible de se savonner, si bien qu'il laissait l'eau couler sur lui pendant un moment, et se contentait de ça.

Il prit des vêtements propres dans le placard et s'habilla, après s'être rasé en se coupant ; des petits bouts de mouchoir en papier étaient collés sur les plaies. Il ne faisait pas encore nuit quand il sortit, mais le soleil était couché depuis quelques minutes.

Il faillit ne pas décrocher le téléphone. Il avait éteint le répondeur, l'appareil continuait à sonner, mais bien qu'il craignît des mauvaises nouvelles, des ennuis quelconques, il voulait les affronter, accepter le châtimement, s'il y en avait un, simplement pour aller jusqu'au bout, puis partir à la recherche de Fay et la ramener à la maison. C'était tout.

C'était eux. Ils le convoquaient dans le bureau de David Hall, à Batesville. Ils voulaient savoir s'il pouvait y être dans une demi-heure. Il répondit que oui, il le pouvait.

Elle n'avait pratiquement pas dit un mot, pendant leur retour vers la ville et, maintenant que la nuit était tombée, la lumière du tableau de bord éclairait faiblement son visage. Il avait mis une cassette de Patsy Cline, avait laissé passer quelques chansons, lui avait demandé si ça lui plaisait et elle avait murmuré : « Oui. »

Il avait baissé sa vitre et posé le coude sur la portière, jetait de temps en temps un coup d'œil dans le rétroviseur, sirotait à nouveau une bière.

« Il y a un endroit, à Oxford, où on mange bien ? »

— Je ne sais pas, dit-elle. Je ne connais pas bien Oxford. »

Il passa en code, parce qu'une voiture arrivait en face, remit les phares après l'avoir croisée.

« Je croyais que tu habitais dans le coin. »

— Je n'habitais pas à Oxford. »

Il roula une minute en silence. Il se dit qu'elle était abattue. D'après ce qu'il savait de sa famille, il pensait qu'elle aurait dû se réjouir. Putain, vivre, comme ça, au milieu des bois ! Les tiques et les insectes ! Un chemin même pas goudronné. Il lui adressa un bref regard, mais elle ne se tourna pas vers lui, resta immobile, la tête contre la vitre.

« La portière est verrouillée ? »

— Ouais. Elle est verrouillée.

— Faudrait pas que tu tombes. J'ai connu un type à qui c'est arrivé. Lui et un autre mec roulaient à peu près à soixante, il était appuyé contre la portière et il est tombé. »

Il attendit qu'elle lui demande la suite, mais elle ne le fit pas.

« Tu n'as pas envie de savoir ce qu'il lui est arrivé ? »

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— Merde, il s'est arraché presque toute la peau du cul.

— J'aurais pensé qu'il se serait tué.

— C'est ce qu'on pense, pas vrai ? »

La route, récemment refaite, était sinueuse, bordée d'arbres et, parfois, de fossés envahis par le ku-dzu.

Il se pencha, lui toucha la main, puis se redressa quand arriva une voiture qui fit un bruit bizarre en les croisant.

« Tu devrais sourire un peu, dit-il. »

— Sourire. » Elle baissa la tête, croisa les bras sur sa poitrine, les mains sur les coudes.

Il se dit qu'il fallait se sortir tout seul de ces trucs-là. Il était prêt à discuter, si elle en avait envie. Mais il ne la forcerait pas. Parfois elle parlait d'eux, et parfois non.

« Bon, dit-il, tu es sûre que tu ne sais pas où on peut trouver un hôtel, hein ?

— Pas comme ça. On pourrait rouler et regarder.

— Il y a sûrement un Ramada, ou un truc du genre. On pourra trouver un restaurant. Demander au réceptionniste. Ils savent toujours. »

Elle acquiesça en silence.

« Est-ce que c'est seulement parce qu'ils sont partis ? Est-ce que c'est ça qui te rend triste ?

— C'est aussi ça, dit-elle. Mais je ne sais pas où ils sont allés. Ils pourraient être n'importe où.

— Et toi, petite sauvage ? Merde, tu es partie.

— Il le fallait.

— C'était terrible à ce point ?

— Ouais. C'était terrible à ce point. »

Il continua de conduire en sirotant sa bière. Il aimait les routes de campagne comme celle-ci. Il y avait parfois un étang, derrière les maisons, ou une prairie avec des veaux. Il était heureux d'avoir quitté la côte pour quelques jours. C'était un changement agréable. Gigi était partie, mais elle ne lui manquerait pas. Ils avaient passé beaucoup de temps ensemble, mais c'était à peine s'il la connaissait. Il n'avait jamais aimé la façon dont les hommes la regardaient, ni la façon dont elle montrait que ça lui plaisait. Ils avaient passé plusieurs bons week-ends à La Nouvelle-Orléans, pendant l'année écoulée. Mais elle ne pouvait vivre avec un seul homme. Et, pour elle, il n'y avait pas d'avenir dans ce qu'elle faisait, il n'y en avait jamais eu. Elle passerait d'un homme à l'autre et puis, un jour, elle serait vieille.

Il se souvint qu'elle avait été secouée par un tableau accroché au mur du Saturn Bar, à La Nouvelle-Orléans, une huile qui représentait le Diable traînant une prostituée en enfer, dans un océan de flammes, ses cheveux en feu. Elle s'était saoulée, avait pleuré, puis elle avait continué à boire et à dégueuler, gémissant qu'elle ne voulait pas finir comme ça. Il lui avait dit que, dans ce cas, il fallait qu'elle change de métier.

Il termina sa bière, lança la canette par-dessus le toit de l'El Camino. Elle heurta, avec un faible *clink*, un panneau de limitation de vitesse. Fay renonça à rester tassée sur elle-même contre la portière. Elle se frotta le visage et s'approcha de lui.

« Tu veux une autre bière ? dit-elle.

— Je ne sais pas. On est loin de la ville ?

— Une dizaine de minutes, quelque chose comme ça.

— Je vais attendre. De toute façon, j'ai une putain d'envie de pisser. Qu'est-ce que tu veux manger ?

— Je m'en fiche. Tout me va.

— Tu es fatiguée ?

— Ouais. Plutôt. Je dors davantage, ces temps-ci. C'est sûrement parce que je suis enceinte. Avant, je n'avais pas besoin de beaucoup de sommeil.

— Tu es fatiguée, c'est tout », dit-il. Il lui adressa un bref regard. « On a fait des tas de trucs, ces derniers temps. Tu vas avoir une bonne nuit de sommeil et on rentrera demain matin, O.K. ? »

Tout d'abord, elle ne répondit pas, regarda droit devant elle, s'enroula une mèche de cheveux autour d'un doigt.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Rien. »

Elles étaient parfois comme ça. On savait très bien que quelque chose les tracassait, mais elles ne voulaient pas dire ce que c'était. Il fallait le leur arracher. Il fallait montrer qu'on s'intéressait à elles. Peut-être voulait-elle qu'il reste dans le coin et l'aide à rechercher sa famille. Qu'est-ce que tout ça lui faisait ?

« Qu'est-ce qu'il y a ? répéta-t-il.

— Tu vas trouver ça idiot.

— Peut-être pas. Pourquoi tu ne me dis pas ce que c'est ? »

Elle se serra contre lui. Il sentit un de ses gros seins contre son bras, comme la truffe d'un chiot. C'était aussi une des choses que les femmes faisaient, presser un de leurs seins contre un homme, certaines d'entre elles, en tout cas, même si elles ne le connaissaient pas très bien. C'était gentil de leur part.

« Je ne sais pas, dit-elle. Je me demandais seulement si on ne pourrait pas faire un tour dans le coin, demain. ».

Il réfléchit une minute. Ça serait du temps perdu, aucun doute, mais rien ne l'obligeait à rentrer rapidement à Pass Christian ou à Biloxi. Il avait laissé, sur le répondeur d'Arlene, un message indiquant qu'ils ne recevraient pas de clients pendant quelques jours. Cully ne savait pas où il était, mais Cully n'avait pas besoin de savoir tout le temps où il était.

Lui montrer qu'il était prêt à l'aider, si elle en avait besoin, c'était peut-être une bonne idée. Elles avaient toujours besoin de quelque chose. Et, quand on avait trouvé ce que c'était, il était plus facile de les rendre heureuses. Ensuite, si elles étaient heureuses, elles risquaient moins de râler ou de faire tout un tas d'histoires à propos de tout un tas de conneries, qui n'avaient pas la moindre importance. Elle n'était pas du tout comme ça. Elle n'était pas exigeante et c'était plutôt agréable. Et qu'est-ce qu'il ferait, s'il rentrait, hormis retourner au club, boire, attendre qu'une bagarre éclate et foutre quelqu'un à la

porte ? Ils pouvaient rester un peu.

Sur une longue ligne droite, ils doublèrent un pick-up dont les feux de détresse clignotaient afin d'avertir de la présence d'un gros Massey-Ferguson qui remorquait une botteleuse et roulait à peu près à trente à l'heure. Il vit une silhouette sombre, dans la cabine vitrée, vit les gros pneus qui tournaient, dans un mouvement qui effaçait le relief des pneus. Le fermier qui le conduisait lui fit signe de la main, Aaron répondit, puis aborda rapidement le virage suivant et le tracteur, ainsi que le pick-up qui le suivait, disparurent. Il jeta un coup d'œil sur Fay, vit que la courbe de ses seins tendait le mince tissu de la robe. Elle valait la peine qu'on la rende heureuse. Un jour de plus n'était qu'un jour de plus.

« Bon, dit-il. On trouve un hôtel et je téléphone chez Henry, pour voir si maman y est toujours. Je suppose qu'on pourrait faire un tour dans le coin, demain. Tu ne vois pas où ils auraient pu aller ?

— Non, répondit-elle. Ça peut être n'importe où. Je me disais seulement que je me sentirais mieux si je savais que j'ai essayé de les retrouver. » Elle fixa un instant ses genoux, puis se tourna à nouveau vers lui. « C'était pas grand-chose, notre famille, mais je pense souvent à mon frère et à ma petite sœur. Je me demande comment ils vont. Tu vois ?

— On va chercher un peu », dit-il, et ça mit un terme à la conversation.

Il prit une chambre au Holiday Inn du centre, pendant qu'elle attendait dans l'allée couverte. Il revint avec la clé, remonta dans l'El Camino et la lui donna.

« Ils ont dit que c'était sur l'arrière. »

Il avait laissé tourner le moteur et il mit le contact, emprunta un passage ménagé dans l'immeuble, puis s'arrêta, regarda les portes en quête du numéro qu'il cherchait.

« Regarde, dit-elle.

— Oh, ouais, fit-il. Il y a une piscine. » D'un mouvement de la tête, il montra le parking, où il y avait un carré d'eau bleue, des enfants qui s'éclaboussaient sous les projecteurs. « Merde, ajouta-t-il. Où est... ? Ah, c'est là. »

Il avança entre deux lignes blanches obliques, s'arrêta juste avant un muret en briques et coupa le moteur. Elle ouvrait déjà la portière et descendait, son sac à la main.

« Tu veux fermer à clé ? »

Il réfléchit, brève hésitation.

« Attends... je vais prendre... »

Il se pencha à l'intérieur, sortit le sac à fermeture Éclair, se redressa, ouvrit sa valise, qui était dans la benne, y mit le sac.

« C'est bon. Tu peux verrouiller. »

Elle appuya sur le bouton et claqua la portière. Sa valise était également dans la benne, et elle la prit tandis qu'il claquait sa portière. Il prit le reste de la bière, qui se trouvait dans un emballage en carton, puis sa valise, et elle le suivit jusqu'à l'escalier, qu'elle monta à sa suite. Ils tournèrent, au premier étage, allèrent jusqu'au 216, où elle posa sa valise, glissa la clé dans la serrure et la fit tourner. Elle poussa la porte, retira la clé et reprit sa valise. Il entra derrière elle et posa la bière. La chambre resta un instant dans une demi-obscurité, puis il s'arrêta près de la table et alluma la lampe. Il y avait deux grands lits, une table basse sur laquelle se trouvait le poste de télévision, une salle de bains et un placard, ouvert, au fond.

« Nous voilà chez nous, dit-il.

— On dirait. »

Elle lâcha sa valise, envoya valser ses sandales, s'allongea sur le lit sans se séparer de son sac à main. Il lança sa valise sur l'autre lit, gagna la salle de bains et ferma la porte. La chambre était silencieuse et elle entendit s'écouler son urine. Puis il y eut le bruit de la chasse d'eau et il sortit, reprit sa valise et la posa sur la table qui se trouvait près du poste de télé. Il avait un petit seau en plastique à la main.

« Je vais à la machine à glaçons », dit-il, et il sortit, laissant la porte entrouverte.

La télécommande était sur la télévision ; elle alla la chercher, s'assit à nouveau sur le lit, sortit un oreiller de sous les couvertures, le plaça derrière elle, regarda la commande, appuya sur un bouton et la télévision s'alluma. Des dessins animés. Elle repéra les flèches, sur la télécommande, appuya sur l'un des boutons. Les informations. Elle zappa : un vieux western, un jeu, une comédie, rien qu'elle eût envie de regarder. Elle appuya à nouveau sur le bouton, éteignit le poste.

C'était stupide d'aller à leur recherche. Ils ne les retrouveraient pas. Et, même s'ils les trouvaient, qu'est-ce que ça changerait ? Qu'est-ce qu'elle pourrait leur dire qu'elle n'ait pas déjà dit ?

Elle entendit ses pas, il entra et ferma la porte. Il posa brutalement le petit seau vide sur le poste de télévision.

« Il n'y a pas de glace, dans ce putain d'hôtel.

— Pourquoi tu en veux ?

— Pour me préparer un verre, quand j'aurai trouvé le distributeur de Coca. Je parie qu'il y a un bar, dans cet hôtel. »

Il gagna le téléphone, le fixa pendant une seconde, puis décrocha et appuya sur un bouton. Il attendit un moment que quelqu'un décroche. Il parla, dit merci et raccrocha.

« Il y a un bar, au rez-de-chaussée. Tu devrais te changer et on ira

boire un verre ou deux. »

Il s'était retourné et quittait sa chemise quand elle dit : « Je croyais qu'on allait manger. »

Il laissa tomber sa chemise par terre, remit sa valise sur le lit et s'assit près d'elle.

« On ira. Mais j'ai envie d'un ou deux verres. La route, tu sais.

— Il est plus de 9 heures, dit-elle. Les restaurants restent ouverts jusqu'à quelle heure, ici ? »

Il parut sur le point d'exploser, puis se contrôla. Sur un ton doux, il dit : « Comment veux-tu que je le sache, Fay ? Je vais me laver, me défoncer, et on ira au bar. Un bar, c'est l'environnement que je préfère. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Je vais boire deux ou trois verres. » Il se leva, entreprit de quitter ses jeans. « T'es pas obligée de venir avec moi, si t'en as pas envie. »

Elle le regarda en silence. Elle le vit prendre, d'un geste agacé, une des serviettes posées sur le support. La porte de la salle de bains se ferma et l'eau se mit à couler. Et merde. Elle n'avait pas envie de rester seule ici.

Elle se leva, ouvrit un des boutons de sa robe, puis un autre, et un homme, qui passait devant la fenêtre, regarda à l'intérieur, s'arrêta presque. Elle saisit le cordon et ferma rapidement les rideaux, puis elle se déshabilla, sortit des vêtements de sa valise et les enfila, si bien qu'elle était assise à la table, silencieuse, quand il sortit, les cheveux mouillés, une serviette autour de la taille. Elle se demanda pourquoi il prenait la peine d'en porter une. Il ne lui adressa pas la parole et elle ne le quitta pas des yeux tandis qu'il sortait le petit sac de sa valise, mettait du haschisch dans le fourneau de la pipe et l'allumait. Il s'assit sur le lit et elle examina une fois de plus la partie supérieure de son corps, la largeur et l'épaisseur de sa poitrine, et ces bras qui attiraient tous les regards, partout où ils allaient. Sam ne pourrait pas le battre, même s'il la retrouvait. Même s'il la recherchait. Elle était près de lui, maintenant. Il n'était qu'à quinze ou vingt kilomètres.

Elle le regarda fumer, le regarda sortir une flasque de bourbon de la valise, le regarda dévisser le bouchon et boire une longue gorgée d'alcool ambré, et elle le regarda bourrer une nouvelle fois sa pipe, fumer. Ensuite, il remit le tout dans la valise, en sortit des jeans propres pliés, les enfila, mit ses mocassins marron, puis une jolie chemise vert pâle, une ceinture étroite, qu'il passa autour de sa taille quand il eut glissé la chemise sous ses jeans. Il vida les poches de ses vêtements sales, se peigna devant le miroir, dans la petite alcôve de la salle de bains. Il mit une montre, qu'il sortit de la valise, tapota ses poches afin de s'assurer qu'il avait tout. Il prit la clé de la chambre.

« On y va », dit-il.

Elle se leva, ne prit que son sac à main et le suivit. Il ouvrit la

porte, la fit passer devant lui, et elle remercia dans un souffle, puis il ferma derrière eux et mit la clé dans sa poche. Les enfants avaient quitté la piscine et l'eau s'apaisait, ne faisait plus que lécher doucement la cloison en béton qui l'emprisonnait.

Ils descendirent l'escalier, s'engagèrent sur le parking, tournèrent au coin de la dernière chambre. La place goudronnée, devant, était pleine de voitures, de pick-up et de monospaces. Elle espéra qu'il ne resterait pas longtemps. Elle avait très faim et une seule envie : aller se coucher. Il semblait être à nouveau dans un de ses mauvais moments et elle se demanda si elle pourrait lui parler. Parfois, quand il fumait ce truc, il disait des choses bizarres et ne semblait pas comprendre ce qui se passait autour de lui. Il suffisait de le regarder, en ce moment, pour voir que quelque chose n'allait pas. Mais il ne faisait pas du tout attention à elle. Il s'arrêta devant la porte du bar, sortit un minuscule flacon en plastique de sa poche, le déboucha, puis bascula la tête en arrière et fit couler quelques gouttes de son contenu dans le coin de chaque œil.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Ça empêche les yeux de devenir rouges. Comme ça, personne peut voir que je suis défoncé. Tu trouves que j'ai l'air défoncé ? »

Elle ne sut que répondre. Elle ne voulait pas le mettre en colère. Donc, elle mentit.

« Tu as l'air normal.

— Très bien. »

Il reboucha le flacon, le remit dans sa poche, puis il ouvrit la porte et la fit passer devant lui. Il faisait froid et sombre, à l'intérieur, des néons luisaient faiblement derrière le bar et sur les enseignes de bière accrochées aux murs. L'endroit donnait une impression de confort. Des tables rondes et des chaises capitonnées étaient réparties dans la salle. Des gens regardaient un match de base-ball sur un écran géant. Les haut-parleurs, situés derrière le bar, diffusaient de la musique douce et trois hommes et une femme étaient assis sur des tabourets.

« Allons au bar », dit Aaron, et sans attendre sa réponse, il se contenta d'y aller, de tirer un tabouret et de s'asseoir. Elle le suivit, tira également un tabouret, posa son sac à main après y avoir pris ses cigarettes et son briquet.

Le barman, un colosse noir, se dirigea vers eux, souriant.

« Tout va bien ? demanda-t-il.

— Très bien, dit Aaron.

— Qu'est-ce que je peux vous servir ? »

Aaron réfléchit un instant. « Donnez-moi un double Maker's Mark avec du Coca.

— Et pour vous, madame ? »

Elle pensa à nouveau au bébé et dit : « Est-ce que je peux avoir

seulement un Coca, s'il vous plaît ?

— Bien sûr », répondit le barman.

Aaron se tourna vers elle.

« Tu ne veux pas une bière ?

— Un Coca, c'est très bien. De toute façon, je. bois trop, depuis quelque temps. Tu sais.

— Qu'est-ce que je sais ? » fit Aaron.

Elle baissa la voix : « Je veux dire avec le bébé et tout. C'est sûrement pas bon pour lui. »

Elle eut envie de lui dire qu'il fallait qu'elle aille chez le médecin mais, une fois de plus, le moment lui parut mal choisi.

Elle regarda le barman préparer le verre d'Aaron. Quand il fut prêt, il sortit une paille d'une boîte, la plongea dans le liquide, en ferma l'extrémité du bout du doigt. Il porta la paille à sa bouche, goûta ce qu'elle contenait, hocha la tête, jeta la paille, la remplaça par une autre, neuve, et servit. Il emplit un grand verre de glaçons, y versa le Coca et le posa devant elle.

« On peut avoir une ardoise ? demanda Aaron.

— Bien sûr, répondit le barman. Vous êtes à l'hôtel ?

— Ouais. Chambre 216.

— Je peux mettre vos consommations sur la note de votre chambre, si vous voulez.

— Très bien », fit Aaron, et le barman leur dit de lui faire signe s'ils avaient besoin de quelque chose.

Il gagna ensuite la machine à pop-corn, en emplit un panier, qu'il posa entre eux.

« Merci », dit Fay, qui en prit une poignée. Elle en avait mangé si rarement dans sa vie, ainsi beurré et très salé, que c'était un régal. Elle en mangea à nouveau et eut l'impression d'avoir plus faim encore. Une pendule Heineken, derrière le bar, indiquait 10 heures moins le quart. Il faudrait sûrement qu'ils se contentent de hamburgers, s'ils attendaient encore. Mais elle voyait bien qu'Aaron se trouvait très bien là où il était. Il alluma une cigarette, fit pivoter son tabouret, regarda le match de base-ball pendant quelques minutes. Elle supposa qu'il n'avait rien à lui dire. C'était embarrassant.

Elle pensait sans cesse qu'elle était tout près de chez Sam. Pourrait-elle échapper discrètement à Aaron, retourner dans la chambre, demander à quelqu'un de l'aider à trouver son numéro et lui téléphoner ? Lui demander ce qui se passait, si elle pouvait rentrer ? Elle revoyait sans cesse la chute de l'avion. Le sac plein d'argent et l'autre plein de dope. La façon dont il avait cogné les têtes de ces types l'une contre l'autre. Et elle entendait le bruit du corps de Reena heurtant le plancher, ce matin-là.

Elle guettait Aaron du coin de l'œil et il semblait se balancer au

rythme d'une chanson qu'il n'entendait que dans sa tête. Ses genoux tremblaient légèrement et il tirait de longues bouffées de sa cigarette. Ses yeux, braqués sur l'écran de la télévision, étaient fixes et vitreux. Il se tourna soudain vers elle.

« Tu as ton permis de conduire ?

— Non, répondit-elle. Je ne l'ai pas passé. J'étais presque sur le point de le faire quand je suis partie.

— Je suppose que ton ami t'aurait aidée à le passer ?

— Oui. C'est ça. »

Il avait déjà bu la moitié de son verre, et il en prit une nouvelle gorgée. Elle espéra qu'il ne se mettrait pas en colère à cause de Sam.

« Je me disais que tu pourrais aller chercher quelque chose à manger, si tu avais ton permis de conduire.

— Je regrette de pas l'avoir, dit-elle. J'ai très faim, maintenant.

— Ouais », fit-il, puis il se tourna, vida son verre, appela à nouveau le barman.

Quelques instants plus tard, il avait un verre plein devant lui. Il écrasa sa cigarette dans un cendrier, regarda les bouteilles qui se trouvaient derrière le bar. Il se pencha vers elle.

« Je suis vachement défoncé, dit-il. Faut pas que je conduise dans cette ville où je connais personne. Tu sais vraiment pas conduire ?

— Si. Je sais conduire. J'ai pas mal conduit. C'est seulement que j'ai pas mon permis.

— Tu crois que tu pourrais aller chercher quelque chose à manger et le rapporter ici ? Parce que, de toute façon, il n'y a sûrement plus de restaurants ouverts. »

Elle avait faim, aucun doute. Mais elle se demandait si elle devait faire ça, ou pas.

« Je veux dire, merde, tu pourrais trouver un fast-food ou quelque chose, quelque part. Si tu roules assez longtemps, tu en trouveras sûrement un.

— Je ne sais pas, dit-elle. Et si je me fais prendre à conduire sans permis ?

— Merde, dit-il, ne fais rien de travers et ils ne t'arrêteront pas.

— Et s'ils m'arrêtent et qu'ils trouvent le pistolet, sous le siège ? »

Sans doute avait-il oublié sa présence, parce qu'il se redressa et dit : « Ah ouais. Ouais. Ça serait pas cool. Faut qu'on soit cool. »

Elle garda le silence et il se tourna à nouveau vers la télé, marmonna qu'il fallait absolument rester cool. Elle aurait voulu qu'il ne se soit pas mis dans cet état. Et s'il restait là, et continuait de boire, elle se demandait ce qui risquait de se passer.

Pendant un moment, il ne se passa rien. Il resta immobile et les aiguilles de la pendule dépassèrent 10 heures. Des gens se levèrent quand le match de base-ball fut terminé, gagnèrent le bar, payèrent et

s'en allèrent. Aaron mit plus longtemps à finir son deuxième verre, et en commanda un troisième. Le Coca avait fait fondre toute la glace contenue dans le verre de Fay, qui était intact, devant elle. Le barman lui demanda si elle en voulait un autre, mais elle se contenta de sourire et de secouer la tête. Elle avait si faim, maintenant, qu'elle commençait à avoir mal à la tête. Elle se souvint que ça lui arrivait souvent, quand elle était plus jeune et qu'il n'y avait pratiquement rien à manger dans les campements d'ouvriers agricoles.

« Faut qu'on mange », dit-elle enfin.

Il pivota sur son tabouret et posa les coudes sur le bar.

« Ouais, je sais. Va falloir que tu ailles chercher quelque chose. »

Et, soudain, elle prit conscience que Sam avait eu l'intention de lui passer le volant en ville, mais que l'occasion ne s'était jamais présentée, qu'il y avait encore des tas de choses qu'elle ne savait pas, et qu'elle était absolument incapable de faire un créneau. Elle savait seulement que le frein était à gauche et l'accélérateur à droite. Mais elle ne pouvait pas le lui avouer.

« Tu viens avec moi ? demanda-t-elle.

— À quoi je te servais ? »

Elle se pencha vers lui et souffla : « Je ne veux pas rouler avec ce pistolet dans la voiture. »

Il jeta un coup d'œil d'un côté et de l'autre, parla sans la regarder : « Sors-le de cette putain de voiture, Fay, et mets-le dans la chambre. »

Il se pencha en arrière, sortit la clé de la chambre, les clés de la voiture et des billets froissés de sa poche. Il mit le tout dans la main de Fay.

Elle resta immobile, les yeux fixés dessus. Elle vit le coin d'un billet de dix dollars, des billets de cinq et de un. Il y avait apparemment beaucoup d'argent. Mais il n'avait pas dit ce qu'il voulait. Elle le lui demanda.

« Je m'en fiche. N'importe quoi. Un hamburger. J'en ai rien à foutre, faut seulement que j'aie quelque chose dans l'estomac. Faut pas boire le ventre vide, ça bouffe les boyaux. C'est ce que disait mon papa. »

Elle ferma la main sur ce qu'il lui avait donné, descendit lentement du tabouret.

« Bon, dit-elle. O.K. Je ne sais pas combien de temps ça me prendra pour trouver quelque chose. Tu vas rester ici ?

— Ouais. Passe me prendre. »

Elle se pencha, ramassa son sac, y mit ses cigarettes et son briquet. Elle regarda la salle pendant quelques instants. Le barman allait et venait entre les tables, ramassait les verres vides, vidait les cendriers dans une petite poubelle qu'il transportait. Il leva la tête, la vit et dit : « Vous ne partez pas déjà ? »

Quelque chose, dans son sourire, amena Fay à sourire à son tour, et elle se dirigea vers lui.

« Je vais chercher quelque chose à manger. Vous savez où on peut trouver des hamburgers, dans le coin ? »

— Ouais, dit-il sans interrompre son travail, passant à la table suivante. Allez à la sortie ouest de la ville et vous trouverez toutes sortes de restaurants.

— À la sortie ouest ? »

Il se redressa, tendit le bras.

« Oui, madame. Allez jusqu'à la place, prenez à droite et continuez tout droit. Passez... » Il s'interrompit, réfléchit. « ... Trois ou quatre feux, et vous les trouverez tous. Burger King, Burger Chef, McDonald's, tous ces trucs.

— Merci, dit-elle.

— De rien. »

Il reprit son ménage et elle prit la direction de la porte. Quand elle se retourna, Aaron allumait une nouvelle cigarette et parlait avec une femme qui venait d'arriver et s'était assise près de lui.

Elle poussa la porte et sortit dans la nuit. En traversant la place goudronnée, elle mit l'argent dans son sac, garda les clés de la voiture et celle de la chambre dans la main. Mettre le pistolet dans le sac à main, voilà ce qu'il fallait faire.

L'eau de la piscine était éteinte, maintenant, et réfléchissait la lumière des projecteurs. Un homme et une femme étaient assis sur des chaises, l'un près de l'autre, et buvaient de la bière. Elle sentit qu'ils la regardaient, quand elle passa, mais, lorsqu'elle arriva au muret en briques qui se trouvait devant l'El Camino, elle fut cachée. Elle s'immobilisa près de la portière du conducteur, regarda attentivement autour d'elle. Elle ne vit personne, n'entendit que les voitures, dans les rues qui longeaient l'hôtel. Elle trouva la clé et la glissa dans la serrure. Le plafonnier s'alluma quand elle ouvrit la portière et, cachée par elle, elle se pencha à l'intérieur pour chercher l'arme à tâtons sous le siège. Elle était dans un étui en nylon noir ; elle la glissa dans son sac à main, se redressa, verrouilla la portière et la claqua. Elle regarda une nouvelle fois autour d'elle. Personne.

Dans la chambre, elle mit le pistolet sous un oreiller et alla aux toilettes. Il y avait un bloc et un stylo, sur lequel était indiqué le nom de l'hôtel, elle les prit et les mit dans son sac. Puis elle regagna la Chevrolet. Après avoir lancé le moteur, elle commença par vérifier ce qu'il y avait comme essence.

Elle roulait à soixante-dix et la plupart des voitures la dépassaient.

Après avoir parcouru sept kilomètres, au-delà de la sortie de la ville, elle avait compris qu'elle devait se mettre en codes quand une voiture arrivait en face, et qu'il lui fallait aussi surveiller le rétroviseur. Elle croyait se souvenir du croisement où elle devrait tourner et le guettait, tout en passant devant des maisons et des panneaux indicateurs familiers, près desquels ils étaient passés de si nombreuses fois. Et s'il était chez lui ? Qu'est-ce qu'elle lui dirait, maintenant ? Est-ce qu'elle pourrait le regarder en face et est-ce qu'il comprendrait, simplement en la regardant, qu'elle était allée avec un autre homme ? Et qu'est-ce qu'elle dirait, à propos d'Alesandra ? Tout ce qu'elle voulait, c'était pouvoir expliquer.

Le panneau marron annonçant l'entrée du jardin public apparut bientôt, dans la lumière des phares, et elle ralentit un peu, cherchant le croisement, si bien que beaucoup de voitures et de pick-up la dépassèrent. Il était là, juste devant. Elle mit le clignotant, posa un instant le pied sur le frein, les deux mains sur le volant ; le vent entrant par la vitre chassait ses cheveux sur son visage. L'échappement gronda, quand elle lâcha l'accélérateur et s'engagea sur la route du lac, émit une nouvelle fois son grondement grave et rauque quand elle appuya à nouveau sur l'accélérateur. Elle n'avait pas eu de mal à le convaincre de la ramener.

Trois ou quatre minutes plus tard, elle prit la route où Sam habitait, vit la boîte aux lettres à la peinture passée, écaillée, tourna près d'elle. Elle s'arrêta une minute et réfléchit. Elle n'avait jamais pris l'allée seule et elle roula lentement, les phares dévoilant les pins et éclairant les virages obscurs, plongeant dans la forêt, puis illuminant la pente. Enfin, ils balayèrent le flanc de la maison, passèrent sur la voiture de patrouille, dont les bandes réfléchissantes se mirent à briller. Le pick-up n'était pas là. L'intérieur de la maison était dans le noir, hormis une faible lueur dans la cuisine. Elle prit une profonde inspiration, posa la main sur la poignée de la portière, puis se ravisa, passa la marche arrière et plaça la Chevy de telle façon que ses phares éclairaient le perron. Elle mit le sélecteur sur Park et descendit.

Le vent était chaud ; elle leva la tête et regarda les branches des grands pins, qui entouraient la maison, se balancer. Elle monta les marches, approcha son visage de la porte, regarda à l'intérieur. La faible lueur était le témoin de la hotte aspirante et il n'y avait pas d'autre lumière. Elle frappa à plusieurs reprises, certaine que c'était inutile, certaine qu'il n'était pas là. Elle posa le front contre la vitre, plaça ses mains en œillères contre ses tempes. Combien de temps Aaron pourrait-il boire sans se rendre compte qu'elle était partie depuis trop longtemps ? Elle avait compté sur la présence de Sam. Il aurait pu s'occuper de tout. Ils auraient pu faire quelque chose, trouver une solution. Il aurait pu lui raconter ce qui s'était passé

depuis son départ, lui dire si elle pouvait revenir. Mais, maintenant, elle ne pouvait rien faire. Rien sauf, peut-être, lui laisser un mot.

Et le petit morceau de papier qui se trouvait dans son sac à main, où le mettrait-elle et que se passerait-il si le vent soufflait fort et l'emportait ? Ou bien si Sam avait été obligé de donner son nom aux autres flics, si l'un d'entre eux venait voir Sam pendant son absence et trouvait le mot ? N'y avait-il pas un endroit où lui seul pourrait le trouver ? Et, debout sur le perron, elle regarda la voiture de patrouille.

Ce foutu stylo n'écrivait pas.

« Putain de saloperie ! » dit-elle, et elle le jeta.

Elle fouilla dans son sac, certaine qu'il n'y en avait pas d'autre. Elle se tenait près de la voiture de patrouille et n'entendrait pas quelqu'un arriver, parce que l'El Camino tournait au ralenti, que l'échappement grondait. Qu'est-ce qu'elle pouvait faire, bon sang ? Elle se demanda s'il y avait de quoi écrire dans la voiture. Celle dans laquelle Sam l'avait amenée ici. Elle ouvrit la portière du conducteur et le plafonnier s'alluma.

Il y avait, sur la banquette avant, un porte-papier et plein de stylos accrochés dessus, dont un feutre très épais. Elle se pencha et le prit. Le bloc du Holiday Inn était trop petit.

Il y avait un emballage de bière, dans la benne de la Chevrolet. Elle en déchira un gros morceau, écrivit au dos :

Sam, je suis à Pass Christian. En face des bateaux. S'il te plaît, viens me chercher, si ce n'est pas dangereux.

Elle regarda ce qu'elle avait écrit. Bizarrement, ça ne semblait pas suffisant. Les phares l'éclairaient, et elle ajouta :

Je t'aime. Sois prudent.

Elle signa de son nom le morceau de carton sur la banquette, à l'endroit où il s'asseyait. Elle ferma la portière et le plafonnier s'éteignit. Puis elle se dépêcha, se dépêcha, pour rentrer avant qu'il ne soit trop tard.

Ils n'étaient que trois à l'attendre. Il fut heureux de ne pas avoir bu. Dans une pièce à l'éclairage cru, David Hill était assis derrière son bureau et Tony McCollum, appuyé contre le mur. Le bureau du shérif n'était pas conçu pour être confortable, seulement sa table de travail, quelques chaises bon marché et deux classeurs. Grayton était dans le coin et ne disait rien. Ils avaient interrompu leur conversation à son arrivée. Mais David contourna le bureau, lui serra la main, le fit asseoir, puis regagna sa place. Il s'éclaircit la gorge.

« Le rapport d'autopsie, Sam », dit-il, puis il déplaça des documents posés sur son bureau, comme pour les pousser dans sa direction, mais ne le fit pas. « Il faut qu'on sache ce que tu sais sur cette femme assassinée. » Il regarda son chef, qui avait l'air absolument furax. Et il comprit qu'il avançait sur un terrain dangereux. S'ils avaient décidé de le mettre sur le gril, ce serait maintenant qu'ils le feraient.

« Pourquoi vous ne l'interrogez pas sur la fille qui était à l'enterrement de sa femme, David ? »

McCollum avait les bras croisés et était en civil : bottes, jeans, pull-over à col en V, mais il n'avait pas oublié son pistolet. C'était un petit, dans un de ces petits étuis à la mode. Tout juste bon pour tirer les écureuils et des bestioles équivalentes.

« Je crois que je peux me débrouiller seul, Tony. »

Le shérif avait posé le bout d'un doigt au coin de la bouche. Sam avait entendu dire qu'il avait un jour plongé dans un étang gelé, cassant la glace, pour sauver une petite fille qui y était tombée. Mais elle était morte peu après. Il y avait une mèche grise dans sa chevelure noire et il avait toujours l'air d'un jeune homme. McCollum se tut.

Sam tenta de se détendre. Il ne devait pas oublier qu'il n'avait rien fait pour provoquer la mort d'Alesandra, hormis se mettre en ménage avec Fay. Après avoir couché avec Alesandra.

« J'ai dit à Tony... » Il reprit au début : « J'ai dit à Tony, ce matin-là, que je n'étais au courant de rien. Je l'ai aussi dit au capitaine Grayton. Et c'est la vérité. »

Puis David agit comme s'il ne voulait pas le regarder, comme s'il croyait qu'il était peut-être dans une situation difficile. Il adressa un bref regard à Grayton, qui semblait se transformer en statue.

« On n'a pas le moindre suspect, Sam. » David hocha la tête, comme pour se confirmer à lui-même que tel était bien le cas. « Est-ce que tu connais quelqu'un, ou est-ce que tu penses à quelqu'un, qui

aurait eu des raisons de lui nuire ?

— Personne, dit Sam. Je ne vois absolument pas qui aurait pu vouloir la tuer. »

Voilà, il l'avait dit. Maintenant, s'ils identifiaient Fay, plus tard, ils en tireraient peut-être des conclusions. Il fallait qu'il tienne son nom hors de cette affaire.

David jeta un coup d'œil en direction de Tony.

« On m'a raconté qu'il y avait une jeune fille, avec toi, à l'enterrement d'Amy. Auquel, malheureusement, je n'ai pas pu assister. J'étais dans le Michigan.

— Je sais », dit Sam.

Il craignit que son cœur lâche, car il lui semblait qu'il était faible, dans sa poitrine, et il sentait que la massue était sur le point de s'abattre sur lui.

« Qui c'était ?

— Une de nos amies. »

Silence de mort. Il ne quitta pas David des yeux.

« La morte était ton amie ?

— Oui.

— Maîtresse, dit Tony.

— Pourquoi tu fermes pas ta putain de gueule ? » dit Sam.

McCollum avança d'un pas.

« Pourquoi tu m'y obliges pas ? »

Sam commença à se redresser et David se leva.

« Assez, dit-il. Tony, va chercher du café. »

McCollum se détendit, passa près de Sam, lui adressa un sourire ironique. Il sortit et le bruit de ses pas s'éloigna dans le couloir.

« Où est cette jeune fille ? » dit David, et il comprit qu'ils le tenaient.

Et c'était, plus ou moins, le paiement. Il n'avait pas pleuré Alesandra. C'était à peine si sa mort l'avait attristé. Maintenant, nom de Dieu, il paierait.

« Elle est partie », dit-il – fut-il obligé de dire. « Elle n'a vécu avec nous que pendant quelque temps.

— Quel âge a cette jeune fille ? » demanda Grayton.

Il ne voulait pas se tourner vers lui. Il fut obligé de le faire.

« Dix-sept ans, je crois.

— A-t-elle vécu chez toi, après la mort de ta femme ? »

Il se contenta d'acquiescer. Et le visage de Grayton devint rouge sombre. Il se leva.

« L'État du Mississippi n'accepte pas ce genre de connerie. Je veux te voir dans mon bureau. Demain matin. À dix heures.

— Oui, capitaine », dit-il, et Grayton sortit.

Il l'entendit parler à McCollum, dans le couloir. Il se tourna vers

David. Ils trouveraient, maintenant. Ils savaient déjà. Ils allaient dépecer sa vie et l'étaler dans les journaux.

Elle se réveilla une nouvelle fois seule dans un endroit inconnu. Elle commençait presque à s'y habituer. Les rideaux étaient tirés et la chambre obscure, mais elle voyait le désordre, sur la table où ils avaient mangé les hamburgers. Le plateau en plastique était couvert de serviettes et d'emballages en papier d'aluminium, de gobelets de Coca vides.

Elle repoussa les couvertures et s'assit. Elle avait mal à la tête, pourtant elle n'avait pas bu. Elle n'aurait pas cru qu'il serait levé et sorti, mais c'était le cas. Les rapports avaient été brutaux, il lui avait fait mal. Elle avait l'impression d'être meurtrie et à vif. Il n'avait même pas terminé, s'était endormi sur elle. Elle avait eu un mal fou à le pousser sur le côté, se souvenait que sa tête avait heurté la table de nuit, mais qu'il ne s'en était pas aperçu.

Elle se leva, alluma la lampe, gagna la salle de bains, s'assit sur la cuvette et se prit la tête entre les mains en faisant pipi. Quand elle eut terminé, elle alla jusqu'au lavabo, se passa de l'eau froide sur le visage et se regarda dans le miroir. Il fallait qu'elle voie un médecin. Il le fallait. Aaron aurait sûrement la gueule de bois, maintenant, il serait de mauvaise humeur.

Elle sortit des sous-vêtements et des vêtements, les enfila sans se laver. Elle n'avait qu'une envie, pour le moment : un café. Elle vit ses sandales, par terre, près du lit, et se chaussa. La clé de la chambre gisait parmi les restes de hamburgers, elle la mit dans sa poche, prit ses lunettes de soleil, puis sortit. Elle s'arrêta un instant pour contempler la piscine, et il y était, faisant paresseusement des longueurs. Elle le regarda. La piscine n'était pas très grande, si bien qu'il était obligé de faire souvent demi-tour. Pourquoi ne pas faire sa valise tout de suite, gagner la rue et se cacher pendant quelque temps ? Elle pourrait retourner chez Sam en stop et l'attendre. Il faudrait bien qu'il reprenne la voiture de patrouille. Qu'il se remette à travailler. Mais ce qu'elle ignorait la terrifiait. La police aussi. Les journaux avaient sûrement parlé d'Alesandra.

Il avait peut-être des ennuis. Tenter de le revoir, c'était prendre un trop gros risque. Il valait peut-être mieux qu'elle ne se montre pas dans le coin. Elle avait vu des films où les flics retenaient les gens dans une pièce et les obligeaient à avouer. Il était impossible de savoir ce qui s'était passé. Que faire ? Rester avec Aaron ? Avoir le bébé là-bas ? Et s'il se lassait d'elle ? Ou s'il décidait qu'il ne voulait pas s'occuper

d'un enfant ? Il suffisait de voir où Reena avait échoué. Dans une petite boîte en fer blanc.

Elle n'aurait peut-être pas dû laisser le mot dans la voiture. Ce n'était même pas un mot. C'était comme un panneau indicateur de sa présence, et ce fut un sujet d'inquiétude tout neuf. Ils auraient peut-être pu trouver une solution, tous les deux, ensemble. Peut-être même qu'ils auraient pu invoquer la légitime défense. Ça aussi, elle l'avait vu dans les films. Il risquait de perdre son boulot. Elle l'avait entendu dire qu'il était tout près de la retraite, parce qu'il avait commencé très jeune. Toutes ces années. Tout ce temps, qu'il avait passé à travailler, avant qu'elle entre dans sa vie.

Pour le moment, il n'y avait rien d'autre à faire que retourner sur la côte avec Aaron et d'en tirer le meilleur parti. Mais, quelle que soit son humeur, il fallait qu'elle voie un médecin. Elle ne pouvait plus remettre ça à plus tard.

Il nageait toujours. Elle suivit la passerelle qui dominait le parking, descendit l'escalier et se dirigea vers la piscine. Quand il la vit arriver, il cessa de nager, sortit de l'eau. Il prit une serviette, essuya les gouttelettes sur son visage. Il ne semblait pas avoir envie de la regarder dans les yeux. Peut-être se souvenait-il qu'il avait été brutal, au lit. Quand elle arriva près de lui, il s'était assis sous un parasol ouvert, à sa table, et buvait le reste de son café.

« Salut, dit-elle, debout au soleil.

— Salut. Tu as bien dormi ?

— Ouais. Où tu as trouvé du café ?

— Là-bas, après la réception. Il y a des donuts et d'autres trucs, si tu en as envie. Ça t'embêterait de m'apporter un autre café ?

— Non », répondit-elle.

Elle le laissa, traversa le parking à l'ombre de l'immeuble, passa près des pare-chocs de voitures immatriculées dans d'autres États, de pick-up équipés d'une cellule de camping, l'arrière bourré de bagages et de saloperies. Il faisait frais, dans le hall d'entrée, et elle sourit au réceptionniste, vit la table dressée contre le mur du fond. Elle prit deux tasses, les emplît de café, y ajouta du lait et du sucre, tourna, gagna l'extrémité de la table, où se trouvaient les donuts et les pâtisseries. Elle prit une serviette en papier pour envelopper un donut, posa des couvercles sur les tasses, réussit à prendre le tout, s'adossa à la porte vitrée à double battant pour l'ouvrir, sortit.

Il s'était bien installé sur sa chaise, les yeux fermés, quand elle posa le plateau sur la table. Elle tira l'autre chaise à l'ombre du parasol et s'assit. Elle le regarda. Il se reposait, tout simplement. Elle retira le couvercle de son café et en but une gorgée. Le reflet du soleil, sur l'eau, était aveuglant.

« Voilà ton café, dit-elle.

— Ouais, merci. »

Il n'ouvrit pas les yeux et elle se demanda s'il allait parler de la façon dont il s'était comporté au lit pendant la nuit. Elle s'était souvenue de son père, puis s'était forcée à chasser cette pensée. Elle se souvint de leur souffle, de leur haleine imbibée d'alcool.

Elle but une nouvelle gorgée de café, alluma une cigarette.

« Je crois que j'étais un peu saoul, hier soir, hein ? »

Elle croisa les jambes. Une mouche se posa sur son genou et elle la chassa de la main.

« Pas qu'un peu. Je suis étonnée que tu te sois levé aussi tôt.

— J'ai été obligé de me lever, dit-il. Je me sentais si foutrement mal qu'il fallait que je plonge dans cette piscine et que je sue, pour éliminer ce poison. Ça me fait toujours du bien.

— Je ne vois pas comment on peut suer dans une piscine, dit-elle.

— Raconte-moi encore pourquoi tu as mis si longtemps hier soir pour trouver à manger », dit-il, puis il se redressa, ouvrit les yeux et prit son café.

Ensuite, il mit ses lunettes de soleil et but. Son autre grosse main était posée, ouverte, sur le bras du fauteuil.

« Je te l'ai déjà dit. Je ne savais pas où j'étais et j'ai tourné en rond. J'ai eu beaucoup de mal à trouver un endroit ouvert.

— Mm-hm », fit-il. Il ne la regardait pas, ce qui la rendit nerveuse. « Le barman annonçait la fermeture, quand tu es revenue. Minuit. Je crois que tu es partie vers 10 heures et demie.

— Je ne sais pas exactement quelle heure il était », s'empressa-t-elle de dire, parce qu'elle ne voulait pas l'entendre dire ce qu'il allait dire de toute évidence.

« J'ai pensé que tu étais peut-être allée voir ton ancien ami, puisqu'on est dans le coin.

— Pourquoi j'aurais fait ça ? » dit-elle, machinalement.

Il se tourna vers elle. « Je n'en sais rien. D'après le barman, il ne fallait pas vingt minutes pour aller chercher à manger et revenir.

— Il connaît la ville. Moi, non. Et j'étais nerveuse, parce que je conduisais. Je t'ai dit que je n'avais pas le permis.

— Mais ton ami t'a appris à conduire, pas vrai ? »

Tout était silencieux. Elle sentit la chaleur du béton monter le long de ses jambes.

« Un peu, dit-elle. Il m'a appris un peu. »

Il leva ses lunettes de soleil, la dévisagea comme le premier soir.

« Je vais te dire un truc, Fay. »

Son regard lui fit perdre tout courage et elle ne put s'empêcher de baisser la tête.

« Quoi ? » fit-elle.

Maintenant, l'idée même de le regarder la terrifiait.

« Me mens jamais. Pigé ?

— Pigé.

— Absolument jamais. »

Elle ne répondit pas, ne sut quoi répondre.

« On est bien d'accord ?

— Oui.

— Tu en es bien sûre ?

— Oui, dit-elle, presque dans un souffle. J'en suis bien sûre.

— Très bien », dit-il, puis il ramassa ses cigarettes et son briquet, jeta sa serviette sur son épaule.

Il prit le chemin de l'hôtel, sur le béton brûlant, et elle constata qu'il ne tressaillit même pas. Au bout de dix pas, il s'arrêta et se tourna vers elle.

« Alors, dit-il, tu viens ?

— Où on va ?

— Faire un tour dans le coin, chercher un peu ta famille de clodos et puis rentrer. Viens. »

Il se remit à marcher et elle se leva lentement, puis le suivit.

À midi, ils roulaient déjà depuis plus de deux heures, en suivant les routes torrides, au goudron brûlant. Il avait acheté de la bière et l'avait mise au frais dans une glacière bon marché, en polyester, et elle s'était aussi remise à boire, simplement parce qu'elle se sentait très cafardeuse. Après leur conversation au bord de la piscine, elle n'avait pas osé parler du bébé et de la visite chez le médecin. Elle ne comprenait pas comment il avait deviné où elle était allée.

Ils s'arrêtèrent dans un village, au nord de la ville, mangèrent des légumes et des côtes de porc, et les regards méfiants des ouvriers agricoles et des fermiers, déjeunant à côté d'eux, laissaient Aaron complètement indifférent. Il était resté silencieux pendant presque toute la matinée.

De retour dans la voiture, il fit un bref détour par le comté de Marshall, acheta de la bière et des œufs durs pimentés, mit la bière dans la glacière et regagna le comté de Lafayette.

Ils prirent des routes qu'elle n'avait jamais empruntées, passèrent devant des prairies où paissait du bétail, devant des étangs, des fermes ; ils franchirent des rivières, gravirent des collines où des machines jaunes arrachaient les arbres. Ils traversèrent, sur des routes ombragées et fraîches, des vallées luxuriantes de feuillus verdoyants, longèrent des étangs saumâtres d'eau stagnante, envahis de nénuphars, où les tortues et les mocassins d'eau se chauffaient au soleil sur des troncs morts. Elle ne trouvait rien à lui dire. Ils ne

trouvèrent pas trace de sa famille.

Quand le soleil commença à descendre dans le ciel, il s'arrêta sur une route secondaire.

« Tu as besoin d'aller dans les bois ? » demanda-t-il juste avant d'ouvrir la portière.

Elle acquiesça et descendit, fit quelques pas au bord de la route, s'en éloigna, s'accroupit derrière un arbre, dans la chaleur des hautes herbes, et regarda une tache de ciel bleu à travers les aiguilles d'un grand pin.

Quand elle revint, debout près de l'El Camino, il ouvrait une nouvelle bière. Il dévisagea Fay pendant quelques instants. Immobile, il contemplait le champ de coton qui s'étendait en contrebas, en sillons miroitant sous le soleil torride.

« Bon, dit-il, je crois qu'on devrait rentrer. Si tu es prête.

— Ouais », dit-elle, luttant contre les larmes qui, elle le savait, risquaient de se mettre à couler. « Je suis prête.

— T'es pas obligée de venir. »

Elle examina son visage, le bras puissant, la main qui tenait la canette de bière et, immobile, elle comprit qu'elle aimait que ces mains se posent sur elle, qu'il lui arrivait, parfois, de se sentir en sécurité entre ces bras.

« Je peux te laisser ici et m'en aller, dit-il. Tu étais à pied, quand tu m'as rencontré. Tu ne seras pas plus mal lotie. Merde, ajouta-t-il, presque pour lui-même, tu seras peut-être mieux lotie. »

Il tourna la tête, attendit sa réponse. Et elle ne réfléchit qu'une seconde, parce qu'elle n'avait pas la moindre envie de se retrouver à nouveau seule et à pied. Un *tiens* vaut mieux que deux tu l'auras. Elle baissa la tête, monta en voiture, claqua la portière.

Il refusa de fournir à David Hall le moindre renseignement sur elle et, le lendemain matin, Grayton le suspendit, avec traitement, pour trente jours supplémentaires. Il lui dit qu'il irait jusqu'au bout pour éclaircir l'affaire.

Il sortit à 10 h 10 et resta immobile au milieu du parking, les bras ballants, avec ses mains blessées. Ils ne lui avaient pas demandé de rendre la voiture, mais Grayton avait dit qu'ils viendraient la chercher s'ils en avaient besoin. Enfermés dans leurs bureaux, des gens le regardaient à travers les vitres des fenêtres. Il tenta d'apercevoir Loretta, en vain.

La voiture garée derrière son véhicule de patrouille était une Mercedes ancienne, grise et soigneusement lustrée. Comme si quelqu'un s'en occupait avec amour. Et Sam se demanda si c'était, justement, l'homme assis sur les marches du perron.

Il n'avait qu'une envie : entrer dans la maison et prendre une bière dans le réfrigérateur. En passant près de la Mercedes pour garer son pick-up, Sam jeta un coup d'œil sur la plaque d'immatriculation : Comté de Coahoma. Le Delta. Des petites villes telles que Friar's Point et Bobo. Clarksdale, aussi.

Un homme élégant, d'un certain âge, attendait tranquillement, les avant-bras sur les cuisses, les mains jointes ; comme il avait dégagé une partie de ses mollets en s'asseyant, ils apparaissaient entre les chaussettes de luxe et le bas du pantalon, bronzés et couverts de poils noirs. Sam espéra que ce n'était pas un représentant de commerce. Ces fils de pute venaient toujours vous interrompre, pour vendre n'importe quoi, au moment où vous vous décidiez à aller à la pêche ou à jardiner. Sam ne prenait carrément jamais le temps de les écouter, n'hésitait jamais à les envoyer balader. Un jour viendrait où ils vendraient leur camelote par téléphone et emmerderaient continuellement les gens.

Il espéra que le visiteur n'était pas un membre de la famille d'Alesandra. Ses cheveux étaient aussi gris que la voiture, comme de l'acier poli.

Il arrêta le pick-up au-delà de la voiture de patrouille, s'aperçut, en descendant, que la serviette était toujours dans la benne. Celle qui lui avait servi à essuyer les sièges de Loretta. Et, bon sang, elle reviendrait peut-être un jour. Merde. Le visage de Grayton l'obsédait. Et il ne pouvait oublier les paroles qu'il avait prononcées. *Jusqu'au bout*. Ouais.

Il prit la serviette. Elle était mouillée, mais pas assez pour qu'il soit nécessaire de la tordre. Il vit l'homme se lever, secoua la serviette pleine de poussière, ménagea ses mains. Il n'avait vraiment pas besoin de ce genre de connerie en ce moment et, en ce moment, précisément, il n'était pas disposé à subir une merde quelconque.

Il plia vaguement la serviette, et l'homme descendit les marches puis l'attendit, se mettant en travers de sa route ; un homme de stature moyenne, aux yeux marron foncé, probablement âgé d'un peu plus de soixante ans, mais encore musclé. Et il comprit alors qui c'était. Sur

son visage, dans ses gestes, on voyait Alesandra. Bagues en or aux doigts, sur de grosses mains aux veines saillantes, une montre qui semblait luxueuse.

Sam s'arrêta. Ils étaient encore à six mètres l'un de l'autre. Avait-il le même caractère qu'Alesandra ? Bon Papa avait fait son boulot, il avait retrouvé Sam. Son arme était dans la maison. Au cas où il se passerait quelque chose.

« Je m'appelle Rubin Farris, dit l'homme. Vous êtes le flic qu'Alesandra fréquentait ?

— Oui. Je regrette beaucoup ce qui est arrivé à Alesandra.

— On l'a enterrée hier, dit-il. Je n'ai pas l'impression de vous avoir vu.

— Je sais ce que vous ressentez », dit Sam.

Le père d'Alesandra avança de deux pas.

« Ne me dites pas ça. Ne me parlez pas de ce que je ressens. Parce que vous n'avez pas la moindre *idée* de ce que je ressens. »

Ils se tenaient sous les arbres, et l'ombre était constellée de taches de soleil.

« J'avais une fille, elle est morte, dit Sam. Donc je sais ce qu'on ressent.

— Ah, ouais ? » fit le père, et Sam vit une larme.

Il renifla, aussi, Sam l'entendit.

« Dites-moi une chose, ajouta-t-il. Votre fille, elle baisait un flic marié quand elle est morte ? »

Sam lâcha la serviette et fit deux pas dans sa direction.

« Elle avait quinze ans, si vous voulez tout savoir, monsieur. Je sais que vous êtes bouleversé.

— Vous l'avez vue morte ?

— Ma fille ?

— Oui, votre fille. »

Sam fixa le sol pendant quelques instants. Il répondit d'une voix contenue.

« Oui, je l'ai vue morte. Elle était morte quand je suis arrivé. Elle a eu un accident de voiture. »

Le père d'Alesandra s'essuya le nez et se détourna un peu. Il regarda la maison.

« Bien », fit-il. Il hochait la tête. Il semblait incapable de trouver ses mots. Il tenta plusieurs fois de dire quelque chose. Finalement, il se tourna à nouveau vers Sam. « C'est quelque chose d'horrible. Pas vrai ? »

Sam baissa la tête et regarda ses pieds pendant quelques instants. Puis, simplement, il regarda le père dans les yeux. Il n'avait probablement pas vécu une vie parfaite, lui non plus. Mais la souffrance présente dans ce regard était difficile à voir en face. La

colère était toujours là, au fond, mais il y avait désormais, en lui, une plaie qui ne guérirait jamais, béante, impossible à dissimuler. Et Sam restait là, immobile, à écouter ses sanglots. Il ne pouvait rien faire. Seulement écouter, la tête baissée. Les sanglots durèrent et durèrent, et se calmèrent enfin. Sam alluma une cigarette, s'appuya contre le coffre de la voiture de patrouille. Alors, ils l'avaient enterrée. Il savait qu'ils l'avaient fait. Il l'avait appris, mais ses pensées étaient parfois très décousues, depuis quelque temps, et les choses y entraient et en sortaient dans la confusion la plus totale. Il pensa que son arme était dans la maison. Merde, il ne savait pas où elle se trouvait. Dans la chambre, peut-être. Peut-être était-elle sur la table basse. Il fallait penser à tant de choses, depuis quelque temps.

« Je ne peux pas me battre aujourd'hui, dit Sam, qui leva les mains. Si vous voulez attendre un peu, je serai d'accord. J'étais marié. J'ai mal agi. »

Le père d'Alesandra ferma les yeux, une seconde seulement.

« Ce n'est pas ça. Ce n'est pas seulement ça. Elle avait quinze ans ?

— Ouais. Elle en aurait dix-neuf. »

Il aurait préféré mourir et se retrouver tout de suite en enfer plutôt que de parler du jour où Alesandra avait tiré sur Fay ; ça blesserait son père. C'était une vieille histoire, l'eau était passée sous le pont en emportant le pont. Trop de vieilles merdes le tourmentaient, et la seule chose qui comptait, c'était en finir, quelles que soient les conséquences, puis de prendre la route et d'aller à sa recherche. *Je vais à Biloxi*, voilà ce qu'elle avait dit, le jour où il l'avait rencontrée.

« J'ai appris ce qui est arrivé à votre femme, dit M. Farris. J'ai une nouvelle femme, maintenant. J'ai échangé l'ancienne contre elle, c'est ce que disait Alesandra. Elles ne se sont jamais entendues. Alesandra était déjà grande. Elle n'en faisait déjà qu'à sa tête. Dès seize ans, elle n'en faisait qu'à sa tête.

— Vous voulez entrer ? demanda Sam.

— Vous avez perdu trois personnes proches de vous. Je n'en ai perdu qu'une. Votre photo a paru dans le journal. Après l'incendie.

— Je ne l'ai pas vue, dit Sam. Je ne voulais pas. »

Les oiseaux chantaient dans les arbres. Il entendit une voiture, sur la route, près de la nationale.

« Est-ce que vous avez des ennuis ? Est-ce que vous allez perdre votre travail ? »

Sam fit quelques pas vers lui. Il tira sur sa cigarette, souffla la fumée.

« Je ne sais pas, monsieur Farris. Je ne sais pas ce qui va se passer maintenant.

— Me répondrez-vous, si je vous pose une question ?

— Oui, monsieur. Sûrement. Si je peux.

— Mais serez-vous franc avec moi ? Me direz-vous la vérité ?

— Oui, monsieur.

— Ce n'était pas une mauvaise fille, n'est-ce pas ? Je sais qu'elle courait les hommes et qu'elle buvait. Mais elle n'était pas méchante, n'est-ce pas ? Elle n'a jamais fait de mal à personne, n'est-ce pas, ni essayé de faire du mal à quelqu'un ?

— Non, monsieur, répondit-il et sa gorge se serra. Elle n'était pas mauvaise. À ma connaissance, elle n'a fait de mal à personne. Je regrette terriblement qu'elle soit morte. Parler de tout ça avec vous, c'est difficile. »

Il resta quelques instants silencieux, ajouta :

« Vous pouvez entrer, si vous voulez. Je pourrais vous offrir un café, ou quelque chose. J'étais sur le point de boire une bière. Il a fallu que j'aie vu mon patron, ce matin.

— Il faut que je file, dit-il, et il jeta un coup d'œil sur sa montre. J'ai un rendez-vous à New York cet après-midi. » Il tourna les talons, comme pour s'en aller. « On ne peut pas cesser de vivre si on ne le fait pas vraiment. »

Sam ne sut quoi répondre. Il le regarda contourner la voiture rutilante et s'arrêter près du coffre.

« J'étais venu dans l'intention de vous casser la gueule. Ou de vous faire avouer que vous l'aviez tuée. C'est complètement incompréhensible, vous savez ?

— Ouais, je sais.

— Et les flics refusent de parler. Ils l'ont retrouvée, morte, dans un bateau, c'est tout. Deux balles en plein visage. Mais, dans le cercueil, ça ne se voyait pas. »

Sam fit quelques pas en direction de la maison.

« Vous ne voulez pas entrer ? »

Le père contourna l'arrière de sa voiture, gagna la portière et s'arrêta. Il posa la main sur la poignée. Sur le point de partir. D'aller s'occuper de ce qui était si foutrement important, si loin.

« J'ai entendu parler d'une jeune femme. D'une autre jeune femme. Plus jeune.

— Apparemment, vous avez vu des gens.

— J'ai vu tous ceux que j'ai pu voir. Je verrai tous ceux que je pourrai voir. Jusqu'au gouverneur, s'il le faut, pour savoir qui a tué ma petite fille. Vous ne feriez pas la même chose ?

— Je suppose, fit Sam.

— Vous devriez le faire aussi, dit-il, puis il ouvrit la portière. Si elle comptait vraiment pour vous. Elle comptait, pour vous, n'est-ce pas ? »

Sam garda le silence.

« Alors ?

— Oui. Elle comptait. »

Il avait autre chose à dire. Il était facile de voir que c'était un homme qui avait l'habitude d'être écouté.

« Je l'espère. J'espère qu'elle n'a pas été tuée à cause de vous. Parce que ça sortira au grand jour, quoi que ce soit. Et si ça arrive, si j'en entends parler... »

Sam jeta son mégot, s'arrêta face à lui, séparé de lui par la voiture.

« Il est inutile de me menacer, monsieur Farris. Vous n'avez pas les moyens de me faire peur. Vous n'avez rien. Rien. »

Et, d'une certaine façon, ce fut un soulagement. Personne ne pourrait l'empêcher d'entrer dans la maison, de prendre une bière fraîche dans le frigo. Ce serait une petite chose toute simple, une chose qui lui ferait un peu de bien. Retrouver Fay, c'était ça, l'essentiel.

Le père sentit sans doute que ce qu'il avait dit était vrai. Il monta dans la voiture, ferma la portière et tourna la clé de contact. Il mit des Ray Ban et leva la tête.

« Je voudrais savoir ce qui s'est passé, dit-il. Savoir que ma fille couchait avec un policier marié, c'est terrible, mais pas tant que ça. »

Il tourna le volant, puis détourna la tête, fit demi-tour, puis s'éloigna entre les pins, au-delà des hautes herbes qui bordaient le chemin. Sam regarda la voiture grise jusqu'au moment où elle atteignit le sommet de la côte, puis disparut. Il resta immobile jusqu'au moment où il n'entendit plus rien.

Il leva la tête. Il faisait très chaud, maintenant, et il ferait frais dans la maison. Il allait entrer et prendre une bière. C'était tout ce qu'il avait à faire. Il pourrait en boire une deuxième, s'il en avait besoin. Il gravit les marches, certain que c'était ce fils de pute de McCollum qui avait indiqué son adresse à M. Farris. Ce sale pitbull ne lâcherait pas prise. Et, putain, il faudrait peut-être l'obliger à lâcher. C'était possible. S'il le fallait.

Puis toutes ces pensées s'évanouirent. Il regrettait ses erreurs, mais il en avait assez de les regretter. Une seule chose était importante pour lui. Mis à part sa bière fraîche, bien sûr.

Il roulait vite et ne parlait pratiquement pas. Il lui semblait que, s'ils avaient été bien ensemble à un moment, elle s'éloignait à toute vitesse. Elle resta de son côté de la banquette et, au bout d'un instant, ce fut comme si elle n'existait pas. Elle avait décidé de partir cette nuit, de rester éveillée jusqu'au moment où il dormirait ou bien s'absenterait pour une raison quelconque, de prendre sa valise et de partir à pied, de tenter de retourner dans le Nord. Elle aurait pu être loin déjà à cette heure. Il lui aurait suffi de quitter l'hôtel et de marcher. Même sans faire de stop, elle aurait pu aller chez Sam dans la nuit, s'asseoir sur le perron et attendre son retour. Mais ça, elle ne l'avait pas fait et, maintenant, elle était à nouveau dans la Chevy, avec lui, et chaque minute qui passait augmentait le nombre de kilomètres qui les séparait.

Au début, la station de radio avait été nette et claire mais, à mesure qu'ils approchaient du Sud, elle était devenue inaudible, et Fay avait tripoté le bouton, dans l'espoir de trouver un meilleur réglage ou d'en capter une autre ; mais il tendit la main et l'éteignit.

Elle avait compris qu'elle ne reverrait jamais sa famille. C'était peut-être aussi bien. Elle ne pouvait probablement rien faire pour eux, et elle était sûre *qu'eux non plus ne feraient rien pour elle*. Et, désormais, elle se demanderait toujours ce qu'ils étaient devenus.

Sam aurait compris, et elle aurait pu lui parler de tout ça, si c'était lui qui l'avait conduite. Cet homme, Aaron, se contentait de regarder la route, droit devant lui, de boire de la bière, d'allumer une cigarette après l'autre, de conduire en silence. Elle se demanda ce qu'elle avait fait pour le mettre dans une telle rogne.

Ils roulaient depuis plus d'une heure et il faudrait bientôt qu'elle aille à nouveau aux toilettes. Elle se mit à regarder les panneaux indicateurs. Il y avait toujours des stations-service près des bretelles. Elles avaient toujours des toilettes. Elle ne voulait pas le mettre davantage en colère ; le moment venu, il faudrait qu'elle parle.

Elle envisagea d'être gentille avec lui, pour parvenir à apaiser sa colère. Mais l'expression de son visage n'étant pas engageante, elle hésita à parler.

Il n'y avait pas beaucoup de circulation, sur cette portion d'autoroute, et Aaron doublait toutes les voitures. Rarement, Fay apercevait une voiture de patrouille de la police de la route, de l'autre côté du terre-plein central, roulant en sens inverse, mais, s'il

remarquait sa présence, il ne ralentissait pas pour autant. Elle se demanda pourquoi il était pressé. Juste avant leur départ de l'hôtel, elle était sortie de la salle de bains et l'avait vu au téléphone, mais elle n'avait pu deviner à qui il parlait et il avait rapidement mis un terme à la conversation.

Quelques kilomètres plus loin, ils passèrent devant l'aire de repos, où de nombreux véhicules étaient arrêtés. Des camions s'engageaient sur l'autoroute et Aaron fut obligé de changer de voie. Elle jeta un coup d'œil sur l'indicateur de vitesse. Il roulait presque à cent trente ; elle savait que le pistolet était à nouveau sous le siège et elle se demanda ce qu'il ferait si un flic l'arrêtait pour excès de vitesse. Ils pouvaient fouiller les voitures, s'ils estimaient qu'ils avaient des raisons de le faire. Sam le lui avait dit. Il lui avait dit beaucoup de choses, et notamment qu'il était interdit de cacher une arme dans un véhicule. Il disait que ça pouvait conduire en taule.

Elle s'interrogeait toujours sur Gigi. Il devait y avoir quelque chose, entre eux, vu la façon dont elle avait agi le premier matin. Vu sa jalousie. Qu'est-ce qu'Aaron avait dit ? *On a plus ou moins un arrangement*. Qu'est-ce que ça signifiait ? Elle vivait à l'étage, avec lui, et Fay se demanda depuis combien de temps ça durait. Elle n'était pas absolument *certaine* qu'ils couchaient ensemble, mais c'était l'impression que ça donnait. Maintenant, elle ne savait plus. Et, de toute façon, qu'est-ce que ça changeait ?

Il faudrait rapidement qu'elle lui demande de s'arrêter, que ça le mette en colère ou pas. S'il ne s'arrêtait pas rapidement, elle risquait de ne pas pouvoir se retenir.

C'était bizarre, parfois, comme il semblait deviner ce qu'elle pensait.

« Tu n'as pas besoin d'aller aux toilettes ? »

Elle se tourna vers lui. « Si. J'aimerais bien qu'on s'arrête, si c'est possible.

— Quand ?

— Bientôt.

— Tu as faim ? »

Elle réfléchit et hocha la tête.

« Je mangerais bien quelque chose. »

Il jeta un coup d'œil sur sa montre, puis termina la bière qu'il buvait et la jeta sur le plancher, aux pieds de Fay, parmi plusieurs autres canettes vides.

« Je jetterai ces saloperies quand on s'arrêtera, dit-il. Il y a un Stuckey's, un peu plus loin. Tu pourras aller aux toilettes et manger quelque chose. Dans une dizaine de minutes. Tu tiendras jusque-là ?

— Ouais.

— Moi aussi, je commence à avoir faim. »

Elle s'approcha légèrement de lui, sur la banquette. Rouler ainsi avec lui, en silence, ça ne lui plaisait pas.

« Viens près de moi, si tu veux. »

Elle le fit.

Il était difficile de prendre une décision. Si retourner auprès de Sam n'était pas risqué, elle avait envie de retourner auprès de Sam. Mais comment être certaine que ça ne l'était pas ? Il n'y avait apparemment pas de moyen sûr de le savoir. Peut-être fallait-il simplement laisser passer encore un peu de temps.

Aaron la prit par les épaules et la serra contre lui. Sa compagnie n'était pas désagréable, quand il n'était pas de mauvaise humeur. Il était même, parfois, gentil. Dans ces moments-là, elle aimait être avec lui. Mais elle ne comprenait pas pourquoi il se fâchait, ponctuellement, sans raison. Peut-être en avait-il assez des femmes, parce qu'il les fréquentait trop, au bar. Il semblait généralement très bien chez Arlene, mais paraissait capable de s'emporter très vite, au bar. Il avait sans doute continuellement peur que les flics les coffrent, son frère et lui. Et les flics savaient sûrement ce qui s'y passait. Les gens parlaient sûrement, surtout ceux qu'il jetait dehors après leur avoir cassé la gueule.

Sa main toucha un de ses seins, le serra légèrement. Elle dut admettre que ça lui plaisait. Ses doigts caressèrent le mamelon, à travers le tissu. Quelque chose, en elle, frémit. Elle s'appuya contre le dossier de la banquette pendant qu'il la caressait, comme un chat.

« Tu ne t'en lasses jamais, hein ? » dit-il.

Quel mal y avait-il à le reconnaître ?

« Non. »

Ses doigts s'éloignèrent et il lui donna de petites tapes sur l'épaule.

« Voilà notre sortie. »

Elle resta contre lui parce que, malgré tout, la proximité de son corps lui plaisait.

Ils traversèrent Jackson à l'heure de pointe. Aaron jura et ralentit ; les voitures étaient pare-chocs contre pare-chocs et certaines personnes conduisaient d'une façon qui terrifiait Fay, slalomaient, freinaient brutalement, démarraient en trombe et changeaient à nouveau de file. Cela la rendit si nerveuse qu'elle se demanda comment il pouvait supporter de conduire dans cette pagaille. Elle en aurait été absolument incapable.

Quand le soleil commença à descendre dans le ciel, ils étaient au sud de la capitale, traversaient à nouveau des forêts de pins et de petites villes qui les ralentissaient. Elle avait espéré qu'ils atteindraient la côte avant la nuit et qu'elle pourrait regarder les bateaux, mais elle n'y croyait plus. Elle avait pris l'habitude de préparer du café, en fin de soirée, de s'asseoir sur la terrasse, dans un fauteuil confortable, de

poser ses cigarettes et son briquet près de sa tasse, et de regarder, de l'autre côté de la route, les oiseaux, les bateaux qui rentraient, les gens qui allaient et venaient et, au-delà, l'océan sur lequel tombait la nuit. Parfois, Aaron était dans la maison, parfois pas. Le plus souvent il était à Biloxi, au bar, et s'occupait de Dieu sait quoi.

Elle ne lui posait plus de questions. Elle lui avait plusieurs fois demandé s'il avait vu Reena, mais il avait toujours répondu que non, sur un ton destiné à lui faire comprendre qu'il n'avait pas envie de parler d'elle. À cause des enfants, probablement. Elle avait vu ce qu'ils mangeaient. Ils ne mangeaient pas bien. Peut-être étaient-ils dans la même situation qu'elle, quand elle était petite.

Elle aurait voulu pouvoir voir Reena. Elle lui manquait. Pouvoir bavarder avec une autre femme, c'était toujours agréable mais, après son dernier passage au club, Aaron n'avait pas parlé de l'y emmener à nouveau. Et maintenant qu'Arlene était partie, et qu'il n'y avait plus de clients dans la grande maison, elle n'avait pas grand-chose à faire quand Aaron était absent.

« Tu vas travailler, ce soir ? » demanda-t-elle.

Il ne quitta pas la route des yeux.

« Je ne sais pas. Faudra sûrement que je passe un peu au club. Je te déposerai et je prendrai une douche.

— C'est gentil de m'avoir emmenée là-bas, dit-elle. Je sais que c'est loin.

— Pas de problème, fit-il. De toute façon, j'avais envie de m'éloigner un peu. »

Les magasins de meubles, les concessions de marques d'automobiles et les boutiques de pièces détachées se firent plus rares et la circulation plus fluide. Au loin, très loin, elle aperçut les forêts de pins qui s'étendaient entre eux et la côte.

« Tu aimes ton boulot ? »

Il doubla deux voitures et elle regarda les gens qui se trouvaient à l'intérieur, se demanda où ils allaient. Il y avait tant de gens, sur la route. Tout le temps. Parfois, elle avait l'impression qu'il y avait trop de gens, dans le monde.

« J'aime pas tous ces ivrognes, dit-il. Il y a toujours quelqu'un qui râle. Et faut que j'écoute toutes ces conneries. »

L'éclat du soleil, sur le visage de Fay, était presque douloureux, et elle baissa le pare-soleil. Elle s'assura que sa portière était fermée à clé, et s'appuya contre elle.

« Comment tu as rencontré Gigi ? » demanda-t-elle.

Il resta un long moment silencieux et elle se demanda si elle n'aurait pas mieux fait de se taire. Mais il doubla une nouvelle voiture, regarda dans le rétroviseur et revint sur sa file.

« Ça n'a pas été difficile, dit-il. Je l'ai vue sur scène à Memphis, un

soir, et je lui ai proposé davantage d'argent si elle venait travailler pour moi de temps en temps.

— Elle a travaillé combien de temps pour toi ?

— Presque un an, je crois. Elle faisait la navette. On a augmenté l'entrée de deux dollars par personne, le soir où elle a dansé pour la première fois. C'est Cully qui a eu la bonne idée d'afficher sa photo sur la façade. Gigi nous a rapporté plein de blé. Enfin, elle a rapporté plein de blé à Cully.

— Est-ce qu'elle... » Elle ne savait comment dire. « Est-ce qu'elle faisait des trucs avec les clients ? »

Il lui adressa un bref regard, puis se tourna à nouveau vers la route.

« Qu'est-ce que tu veux, dire ?

— Tu sais ce que je veux dire.

— Qu'est-ce que tu sais là-dessus ? » demanda-t-il.

Elle eut envie de répondre qu'elle ne savait rien, mais elle se souvint de ce qu'il lui avait dit, au bord de la piscine, ce matin, à propos des mensonges.

« Je sais qu'il se passe des trucs, là-bas.

— Quels trucs ?

— Des trucs sexuels.

— Et comment tu le sais ?

— Je l'ai vu. Dans une des pièces de derrière. »

Il resta un instant silencieux. Puis : « C'était quand ?

— Le premier soir. J'ai accompagné Reena derrière, pour qu'elle s'habille. »

Elle le regarda réfléchir un moment. Il avait à nouveau accéléré et doublait tout le monde. Puis, sans raison apparente, il ralentit.

« Ce qui se passe derrière, c'est pas mes oignons. Je m'occupe seulement d'éviter les problèmes. C'est tout ce que je fais. » Il se tourna vers elle. « Je ne suis pas un sale mac.

— Je n'ai pas dit ça. »

Il alluma une cigarette et entrouvrit la vitre, pour laisser s'échapper la fumée.

« Ce que mon frère fait, ça le regarde. Je travaille pour lui, c'est tout. »

Il s'énervait un peu, mais rien n'obligeait Fay à se taire continuellement.

« Le premier matin, quand Gigi est descendue, elle s'est conduite comme si elle te possédait.

— Personne ne me possède, nom de Dieu. »

Elle vit qu'il se mettait en colère. Mais elle n'avait pas l'intention de renoncer.

« Est-ce que toi et elle... ?

— Foutre oui, je l'ai sautée. Comme la moitié de Biloxi. Pourquoi ?
— Pourquoi elle dormait chez toi ?
— Ça revenait moins cher que de la loger à l'hôtel. Cette connasse adore le service dans les chambres.
— Ah.
— Tu n'as pas besoin de poser des questions sur Gigi, O.K. ? Tu as aucune raison de la remettre sur le tapis. »
Bon. Puisqu'il le prenait comme ça.
« O.K. Je ne parlerai plus d'elle.
— Bien. À la bonne heure.
— Je ne vois pas ce que tu lui trouvais, c'est tout.
— Fay ?
— Ouais ?
— Tu parles trop, chérie.
— Je sais. Ma maman me disait tout le temps de me taire. »

Il faisait nuit quand ils s'arrêtèrent derrière la maison. La lumière du perron s'alluma et elle le vit aller et venir à l'intérieur. La porte claqua et il descendit chercher sa valise.

« Tu as tout ?

— Ouais. J'arrive. »

Elle marcha lentement, ses jambes étaient fatiguées. Elle alla poser sa valise et son sac à main sur un des canapés du hall. Elle ne se sentait pas la force de gravir l'escalier, pas encore, mais lui, il le monta rapidement, dit qu'il allait prendre une douche et se changer.

Elle prit ses cigarettes et son briquet, gagna la cuisine et alluma la lumière, se dit qu'elle allait faire du café et regarder ce qu'il y avait dans le réfrigérateur.

Il faudrait très bientôt faire des courses. Elle aurait voulu qu'Arlene revienne. Elles avaient fait une ou deux fois des courses ensemble, étaient allées au Winn-Dixie d'un des centres commerciaux. Il n'y avait plus, dans le frigo, que quelques douzaines d'œufs, des beignets et du bacon en boîte, du lait et du jus de fruits. Elle tira le bac à légumes, y trouva des tomates, de la laitue et des oignons, se demanda ce qu'elle pourrait préparer pour le dîner. Elle savait qu'il rentrerait probablement tard. Il y avait un garde-manger, dans le hall d'entrée, où Arlene rangeait les conserves, et il y avait deux congélateurs, dans une pièce, derrière les machines à laver, où elle rangeait les steaks, les poulets, les côtes de porc et les fruits de mer. Elle supposa qu'elle pourrait y trouver quelque chose. Mais, pour le moment, elle avait envie de café.

Elle dosa l'eau et le café, puis mit la machine en marche. Elle

s'assit sur une chaise, dans la cuisine, et attendit. Des bruits étouffés parvenaient de l'étage et, au bout d'un moment, l'eau cessa de couler. Tout serait silencieux, après son départ. Elle pourrait s'asseoir sur la terrasse et écouter la chanson du vent dans les gréments.

Elle jeta un coup d'œil sur la pendule murale et s'aperçut qu'il était 9 heures passées de quelques minutes. L'entendrait-elle, quand il rentrerait, quand il se coucherait près d'elle ? Ouvrirait-elle les yeux, en se réveillant, et serait-elle étonnée de le voir, son dos puissant tourné vers elle, ses cheveux roux en désordre sur l'oreiller, et se tournerait-elle, sous les draps, se presserait-elle contre lui, le serrerait-elle dans ses bras, écoutant son souffle profond et régulier, comme elle le faisait avec Sam ?

Elle se demanda ce qu'elle faisait là, alors qu'un autre homme l'aimait. Et le bébé. Il fallait qu'elle lui parle maintenant. Elle ne pouvait plus attendre. Il fallait qu'elle voie le médecin. Un médecin, n'importe quel médecin.

Le café était prêt. Elle se leva, s'en servit une tasse, le sucra. Le lait qui se trouvait dans le réfrigérateur n'était pas tourné, et elle en mit un peu. Elle s'assit et but à petites gorgées, fuma une nouvelle cigarette, certaine pourtant que ce n'était pas bon pour le bébé. Il faudrait qu'elle arrête.

Elle l'entendit descendre l'escalier, écrasa sa cigarette, but une nouvelle gorgée de café. Il traversa le hall d'entrée, passant les doigts sur le billard, et elle lui sourit.

« Tu veux du café ? demanda-t-elle. Je viens d'en faire. »

Il jeta un coup d'œil sur sa montre, gagna le placard.

« J'ai le temps d'en boire une tasse. Qu'est-ce que tu vas manger, au dîner ?

— Je trouverai quelque chose.

— Devrait y avoir des trucs dans le congélateur.

— Il y en a. Mais il faut qu'on fasse des courses. »

Il avait pris une tasse et y versait du café. Il portait des jeans, ses bottes blanches et une chemise lie-de-vin qui, selon Fay, lui allait bien.

« Je pourrai peut-être te conduire au magasin demain. Tu devrais me le rappeler.

— O.K :

— Il faudrait qu'Arlene rentre. Je n'aime pas que tu sois obligée de rester si longtemps seule ici.

— Tu sais quand elle va revenir ?

— Bientôt, j'espère. »

Il posa sa tasse sur la table, tira une chaise et s'assit. Elle passa légèrement un doigt dans le cou d'Aaron.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— De la mousse à raser. » Elle lui sourit. « Tu es élégant.

— Merci. » Il but une gorgée de café, tourna la tête pendant quelques instants, puis fit pivoter la chaise, croisa les jambes. « Je ne suis pas facile à vivre, des fois.

— Je ne comprends pas pourquoi tu deviens comme ça. »

Il se mit un doigt dans l'oreille, l'y fit tourner pendant quelques secondes, puis regarda son ongle.

« Je suis très préoccupé, de temps en temps, c'est tout. Tu ne sais pas ce que c'est que de travailler là-bas.

— Pourquoi tu y restes ?

— Merde, je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre. Et, au moins, je pointe pas. Tu as déjà vraiment travaillé ?

— J'ai beaucoup travaillé, répondit-elle. J'ai cueilli des fruits et pratiquement tout ce qu'on peut cueillir. C'est dur. Ma maman racontait qu'elle avait ramassé du coton à quatre dollars de l'heure. Et enceinte. Tu voudrais pêcher encore la crevette ?

— Ah, fit-il, puis il se frotta le menton. Je ne sais pas. C'est beaucoup de travail et pas toute l'année. Faut trouver quelque chose d'autre à faire, hors-saison. » Il esquissa un sourire, but une gorgée de café. « Les femmes, c'est jamais hors saison. Les gens ont envie de les voir tous les jours. »

Il y avait une chose qu'elle se demandait depuis un moment. Une chose parmi de nombreuses autres.

« Comment vous évitez les ennuis avec les flics ? »

Il grimaça. « Ils nous ont coincés, un jour, pour attentat à la pudeur. Une fois, ils nous ont eus pour simulation d'acte sexuel. D'après eux. Tout ça parce que Reena était assise sur les genoux d'un mec. Ils ont plusieurs fois envoyé des types en civil. Cully a de bons avocats et, merde, on est à Biloxi. Même si c'est plus aussi débridé qu'autrefois. Il y a des années et des années. Arlene m'a parlé des strip-teaseuses de l'époque.

— Je ne parle pas des strip-teaseuses. Je parle de...

— Je sais de quoi tu parles. Je voudrais que tu arrêtes. Ce qui se passe derrière me concerne pas. J'en ai seulement marre de ce putain de bruit, parfois. »

Il se leva, se pencha sur la table et l'embrassa, puis il alla poser sa tasse dans l'évier. Il gagna le hall d'entrée, revint avec un annuaire. Il le posa sur la table, devant elle.

« Jette un coup d'œil là-dedans, trouve un médecin et téléphone-lui demain. Dis-lui que tu as besoin d'un rendez-vous rapidement. Arlene est au courant ? »

Elle leva la tête.

« Non. Je ne lui ai rien dit. Mais je me demandais plus ou moins ce que je devais faire. Je ne savais pas ce qu'elle dirait.

— Te fais pas de souci pour ça. Prends rendez-vous et je

t'accompagnerai. O.K. ?

— O.K. »

Cette gentillesse inattendue arrangea presque les choses. Elle se leva, lui passa les bras autour du cou, sentit ses mains sur ses épaules. Elle resta un moment immobile, au cœur de sa puissance, et le désir fut vif, profond. Elle recula, leva sa robe, baissa sa culotte et l'écarta d'un coup de pied. Elle le prit par la main, l'entraîna sur les deux marches qui conduisaient au hall d'entrée, appuya ses fesses contre le bord du billard, puis s'allongea et tira sa robe sur son ventre. Elle leva les genoux et écarta les jambes.

« Tu l'as déjà fait sur un billard ? » demanda-t-elle.

Il se dirigea vers elle, un sourire dans les yeux, ouvrit la boucle de sa ceinture.

« Merde, chérie », fit-il.

Il était parti et la maison était silencieuse. Elle avait trouvé des hamburgers surgelés, dans le congélateur, et en avait mis deux à dégeler. Il y avait des messages, sur le répondeur, mais elle ne savait pas comment il fonctionnait et n'y toucha pas.

Elle prépara son dîner, mangea dans la cuisine, puis elle se servit une dernière tasse de café et l'emporta sur la terrasse, où elle la but. La route était pratiquement déserte et le port était silencieux, hormis le bruit du vent dans les gréments.

À 11 heures, elle était dans la chambre où elle s'était installée avec lui. Elle prit une longue douche, se lava les cheveux puis, enroulée dans une serviette, elle s'assit sur le lit et passa du vernis rouge sur ses ongles de pied, ses cheveux mouillés plaqués sur la nuque. Elle posa les pieds sur une chaise, pour faire sécher ses ongles, puis elle se leva, se débarrassa de la serviette, prit une culotte propre dans un tiroir et l'enfila. Elle avait trouvé une nuisette noire dans un placard ; c'était sûrement à Gigi.

Debout devant une commode ancienne, dont le miroir était piqué, il lui sembla, alors qu'elle se brossait les cheveux, qu'elle ressemblait à une vieille photo.

Les murs de la chambre étaient lambrissés et le grand lit, qu'elle partageait maintenant avec Aaron, était en bois massif et si long qu'il pouvait s'y étendre complètement. Elle aimait déjà y dormir, avoir toute cette place. Elle avait verrouillé toutes les portes et Aaron avait sa clé. Mais elle n'avait pas envie de se coucher. Elle aurait voulu pouvoir lire des revues. Elle avait déjà lu toutes celles qui se trouvaient au rez-de-chaussée, dans le grand salon où les photos d'Aaron et de Cully trônaient sur la cheminée.

La télévision d'Aaron se trouvait dans un joli meuble et ils pouvaient la regarder de leur lit. Il y avait aussi un petit magnétoscope.

Elle descendit, emplit un verre de glaçons, prit une canette de Coca et remonta.

Quand elle fut confortablement installée sur le lit, elle versa le Coca sur les glaçons, prit la télécommande posée sur la table de nuit et alluma. Elle regrettait qu'il n'y ait pas le satellite, comme chez Sam. Ici, il n'y avait que quelques chaînes. Un vieux film passait et elle le regarda pendant un moment, mais ne put s'y intéresser, parce qu'il était commencé depuis trop longtemps. Il y avait un match de baseball sur une autre chaîne, mais l'image était floue.

Elle but du Coca, zappa, ne trouva rien d'intéressant. Et elle n'avait toujours pas sommeil. Tout ce café.

Elle roula sur le côté, ouvrit le tiroir de la table de nuit, dans l'espoir d'y trouver quelque chose à lire, mais il n'y avait qu'un vieux *High Times*, des attestations d'assurance, des stylos, des pièces de monnaie, des mouchoirs jaunis dans un emballage en cellophane qui semblait ancien. Elle le referma et se leva. Elle ne voulait pas rester allongée, comme ça. Si elle trouvait une revue quelconque, elle pourrait peut-être lire pour trouver le sommeil. L'annuaire était au rez-de-chaussée et elle pourrait y chercher le numéro d'un médecin, mais elle aurait tout le temps le lendemain. Elle fit les cent pas dans la chambre.

Il y avait des rideaux aux fenêtres, et elle toucha la bordure de dentelle propre. Il serait agréable de savoir coudre, peut-être de faire des vêtements. Elle avait vu, dans les magazines d'Amy, que des femmes en faisaient.

Elle ouvrit les tiroirs de la commode, mais ils ne contenaient que les sous-vêtements d'Aaron et quelques T-shirts. Le coin d'un objet en plastique noir attira son regard, presque caché sous ses caleçons en coton blanc. C'était une boîte. Elle en avait vu beaucoup chez Sam, c'était pour ranger les cassettes vidéo. Elle les avait même sorties des boîtes et placées dans la machine. La boîte à la main, elle la regarda et se demanda quel film c'était. Une belle histoire d'amour ? Ou bien de vengeance ? De toute façon quelque chose à regarder. Il ne lui avait jamais dit de ne pas fouiller. Et elle pouvait bien regarder ce qu'elle voulait.

Elle le sortit de la boîte, le tourna et le retourna, l'examina. Il n'y avait pas d'étiquette indiquant ce que c'était. Pour le savoir, il fallait le passer. Amy en avait quelques-uns, comme ça, sans étiquette. C'était des films tournés pendant des parties de pêche ou des promenades sur le lac. L'un d'entre eux montrait un pique-nique de la police de la route, au bord de Grenada Lake. Elle savait que celui-ci n'avait rien à voir avec ça. La sensation de faire quelque chose d'interdit, bizarrement, découlait d'une simple curiosité. C'était un peu comme regarder des gens pendant qu'ils dormaient, entrer

silencieusement dans la pièce et les contempler sans qu'ils le sachent.

Une petite voix lui dit : *Ne fais pas ça*, ajouta même : *Ça ne t'appartient pas*, mais elle ne l'écouta pas. Elle alluma le magnétoscope, y glissa la cassette et appuya sur PLAY. Elle regagna le lit, s'adossa aux oreillers et prit son verre. Elle en but une longue gorgée, puis elle se tourna vers l'écran et recracha aussitôt le Coca par le nez, sur sa jolie nuisette.

Le public semblait morne et Aaron eut l'impression que c'était une de ces soirées, comme il y en avait de temps en temps, où il se laissait aller à trop réfléchir. Cette connerie, à Gulf Shores. Il aurait pu régler son compte au pilote en se contentant de lui casser gravement la gueule.

Assis au coin du bar, il sirotait une bière pression. Deux verres, près de son coude, contenaient des quartiers de citron vert pressé. Il s'essuya la bouche du bord de l'ongle du pouce. Bobbi était sur scène et elle lui adressa un clin d'œil. Il esquissa un sourire. Des ivrognes avaient tiré des tables les unes contre les autres, au pied de la scène, et il les surveillait du coin de l'œil, en attendant le moment de foutre dehors celui qui dormait, la tête sur la table, un bras pendant dans le vide. La musique résonnait dans la petite salle, Clapton et ses amis dans *Bell Bottom Blues*. Il aimait bien Clapton.

Il y avait un nouveau barman. Quelqu'un posa une main légère sur son épaule, mais il ne tourna pas la tête, pas encore.

« Eddie, mon pote, deux Rumpleminz. »

Le barman prit un verre, puis gagna la vieille caisse en fer blanc qu'un vieux pêcheur de crevettes avait autrefois donnée à Aaron. Elle était pleine de glace pilée et ils y rangeaient leurs alcools.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, pour voir qui était là, et il vit la poitrine de Wanda sur le point de faire craquer son corsage. Il scruta ses yeux. Ils semblaient timides.

Il sentit sa main sur sa hanche. Il l'éloigna.

« Pas de tripotages dans le bar, dit-il. Ce n'est pas bon pour les affaires. Ils sont jaloux. »

Elle se serra plus étroitement contre lui et posa son verre sur le bar, près de sa bière. Elle sentait vraiment bon.

« T'as pas envie d'un petit coup rapide ? demanda-t-elle, comme une femme mariée. Je crois qu'il n'y a personne derrière. »

— Wanda, Wanda, dit-il, certain qu'on les regardait. Wanda, chaude nana. »

Elle avait mis du rouge à lèvres et, à trente-trois ans, vu l'endroit, elle était bien conservée. Elle avait gardé la ligne et connaissait les hommes. Et puis on parlait avec elle, au lit, quand elle se détendait, et on apprenait qu'elle avait passé son enfance en Alaska et que, comme beaucoup, elle avait follement envie de tourner des films, de vrais films, évidemment ; mais le monde était plein de jolies filles et, pour

obtenir d'elles tout ce qu'on voulait dans un film, l'argent, la drogue, les promesses, ou le simple fait de les aider à sortir d'une mauvaise passe, ça suffisait.

« Pourquoi t'es pas venu me voir ? » demanda-t-elle.

Ses yeux étaient brillants, humides, bleus, et ses doigts agités de petits mouvements saccadés. Elle jouait avec sa cigarette, en frottait presque continuellement l'extrémité dans le cendrier, ou la secouait.

« J'étais occupé », dit-il.

C'était crédible. Le barman lui servit son alcool et Aaron finit sa bière. Avec un signe de la tête, le menton en avant, il dit : « Une autre.

— Je sais ce que c'est, dit-elle, et il sentit qu'elle était prête à craquer.

— Ouais, dit-il. Je n'en doute pas. » Il montra la pendule de la tête. « N'oublie pas que tu commences dans trente-cinq minutes. »

Elle ne prit pas la peine de répondre et ça le mit en rogne. Elle voulait le foutre en rogne, pour sûr. Il prit le verre de schnaps et en but une gorgée. Eddie finit de tirer sa bière, la posa devant lui, puis alla servir quelqu'un.

« Pourquoi tu ne viens plus me voir ? » demanda-t-elle.

Son corps tout entier commençait à trembler, maintenant, plus seulement ses mains. Il l'avait serrée dans ses bras, un jour, alors qu'elle avait froid, et sa colonne vertébrale frémissait sous ses mains.

« Tu te sens bien ? demanda-t-il.

— Tu sautais cette fille que tu as amenée ici, cette Fay. Tu te fiches complètement de moi. Pas vrai ? »

Elle lut sa réaction sur son visage, dans l'expression de ses yeux. Il prit sa bière et son schnaps, gagna le coin du bar, répondit :

« Allons derrière, dit-il. En finir avec ces conneries. On peut pas faire ça ici. »

Il comprit qu'elle n'était pas prête.

« D'accord, dit-elle. Je peux prendre un autre verre ? »

Son verre, sur le bar, était à moitié plein.

« Sûr, fit-il. Prends un autre verre. On se retrouve derrière. »

Il ne l'attendit pas, ne la regarda même pas, poussa violemment, de l'épaule, la porte que seul un ressort maintenait fermée. Avant de sortir, il jeta un dernier coup d'œil sur la salle. Un des tubes fluorescents du couloir était grillé, et il faudrait le remplacer.

La porte du bureau de Cully était fermée et il s'arrêta devant elle, but une gorgée de schnaps, posa le verre par terre. Il frappa et but un peu de bière. Il lécha la mousse déposée sur ses lèvres.

De l'intérieur, lui parvint un « quoi », d'une voix sans timbre. Aaron ouvrit la porte. Une fille blonde de haute taille, vêtue d'un pantalon blanc en tissu élastique, remettait les bonnets d'un soutien-gorge sale sur ses seins, dont la taille devait beaucoup à la chirurgie,

et regarda Aaron d'un air intéressé, sans pour autant cesser de mâcher son chewing-gum. Cully avait posé les pieds sur le bureau, mollets blancs de poulet au-dessus de ses chaussettes. La table était plus encombrée encore que la pièce.

« Tu as fini ? demanda Aaron.

— Pas encore. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Faudra que je te parle, c'est tout. »

La blonde prit son chemisier, l'enfila, se tourna vers Aaron.

« C'est qui, ce Viking ? » demanda-t-elle à Cully.

Il sourit, dévoilant ses dents pourries, et Aaron se demanda une fois de plus pourquoi il n'allait pas chez le dentiste et ne les faisait pas soigner. Son haleine sentait la fosse septique. Dieu seul savait comment ces filles supportaient de l'embrasser.

« C'est mon petit frère, dit Cully.

— Petit demi-frère. Je m'appelle Aaron.

— Whoa ! Tu es un vrai colosse, pas vrai ? »

Elle prenait tout son temps pour boutonner son chemisier, mais Aaron la trouvait simplement grosse, usée et vieille. Combien de femmes comme elle rencontrait-il en une année ?

« Je te présente Kristy, dit Cully. Elle va peut-être travailler chez nous, qu'est-ce que tu en penses ? »

Aaron but une gorgée de bière, la regarda lui sourire, tout en caressant la cheville de Cully. Il entendit claquer la porte qui se trouvait derrière le bar.

« Je n'en sais rien, prends-la à l'essai. Faut que j'aie une petite conversation avec Wanda. Je reviendrai quand j'aurai vu ce qu'elle a à me dire. »

Il posa la main sur la poignée de la porte, alors que la femme passait derrière le bureau. S'il ne sortait pas vite, il faudrait sûrement qu'il la regarde le sucer et, nom de Dieu, il n'avait pas envie d'assister à cette connerie.

Il tira le battant derrière lui. Wanda poussa la porte de derrière et l'attendit, son corps se découpant sur la nuit noire. La lumière violente du tube fluorescent, qui se trouvait au-dessus d'elle, jetait des ombres crues sous ses yeux. Il ramassa son schnaps et elle resta immobile jusqu'au moment où il fut sorti. Il poussa la brique du pied et laissa le battant se refermer sur elle. Quelqu'un avait pris une des chaises de jardin, mais il y avait une caisse de lait en plastique, à trois mètres, qu'il poussa du pied jusque près d'elle avant de s'y asseoir.

« Bon, Wanda. Assieds-toi et finissons-en. Qu'est-ce qui te fout les boules ? »

Elle ne répondit pas. Elle s'éloigna du bâtiment, regarda l'eau noire et le sable mouillé qui s'étendait, là-bas, plat et lisse. Il but une nouvelle gorgée de schnaps et, prudemment, enfonça légèrement le

verre dans le sable, à ses pieds.

« Si tu ne prends pas cette chaise, je vais m'asseoir dessus.

— Vas-y », dit-elle, le dos tourné.

Il n'aimait pas ça. Il ne se leva pas. Il posa le verre de bière sur son genou. Pourquoi, bordel, fallait-il qu'elles tombent toujours amoureuses ? Est-ce que baiser ne suffisait pas ? Pourquoi fallait-il qu'elles aient, dans la tête, tous ces rêves qui foutaient tout en l'air ?

« Je vais peut-être tout bêtement aller ailleurs, Aaron. »

Elle pivota vivement sur elle-même.

« Je t'ai jamais rien promis, Wanda, ajouta-t-il.

— Et à la nouvelle ? Tu lui as promis quelque chose ?

— Ça ne te regarde pas. Donc, ne va pas fourrer ton nez là-dedans. »

Elle fit quelques pas dans sa direction. « Qu'est-ce que tu vas faire ? Me tabasser, comme Reena ? »

Il ferma un poing et elle baissa la tête, et quand elle se tourna tout à fait vers lui, elle avait changé de disque.

« Je suis désolée, dit-elle. Fais comme si je n'avais rien dit.

— Tu as une grande gueule, ma fille.

— Je pensais pas ce que je disais. O.K. ? Je suis contrariée, c'est tout. Tu me manques, c'est tout. Je croyais... je croyais qu'il y avait quelque chose entre nous. ».

Il vit une larme couler au coin d'un de ses yeux. C'était probablement de la comédie. Dans le cinéma, les gens apprenaient à faire ça, donc d'autres personnes pouvaient aussi l'apprendre. C'étaient toujours les mêmes conneries. Il savait qu'il pouvait l'emmener à l'intérieur, la sauter, et qu'elle serait heureuse, l'espace d'un instant, et c'était une solution à court terme. Demain, ou la semaine suivante, elle recommencerait la même chanson.

Le silence s'installa entre eux. Le vent lui caressait le visage, pendant qu'elle sirotait son verre, ses jolies jambes, musclées et bronzées, dans la pénombre. Elles l'avaient bercé et serré. Parfois, avec une femme, il valait mieux se taire.

Il but de la bière, leva le verre de schnaps, en but une gorgée, puis le vida. Il se pencha et le posa au pied du mur du bâtiment noir à la peinture écaillée. Des ordures et des mégots gisaient près d'enveloppes de préservatifs déchirées, en papier d'aluminium. Il eut l'impression qu'elle se parlait à elle-même. À voix basse. Stupéfaite.

« Je sais des tas de trucs sur toi. Abandon d'enfant. Vente de dope. Je t'ai laissé me convaincre de tourner cette vidéo. J'ai été jusque-là, pour toi. Et je me demande bien pourquoi. Parce que t'es rien qu'un sale minable. »

Il posa le verre de bière, soupira, se leva et, quand elle tenta de fuir, s'empara d'elle aussi facilement que le chat attrape une souris

dans un placard. Il n'oubliait pas qu'elle devait travailler.

Sa grosse main saisit sa mâchoire et sa gorge, et elle lâcha son verre. Il la regarda dans les yeux et lui assena des coups qui lui meurtrirent les côtes. Il la serra contre lui et la frappa violemment sur les reins, du tranchant de la main.

« Si tu me fais des emmerdes, tu ne te contenteras pas de pisser du sang », dit-il.

Il la pressait maintenant contre le mur du bâtiment, sa main sur sa bouche ; les jolis yeux bleus de Wanda étaient dilatés, incrédules face à la souffrance qu'il lui infligeait. Il la força à tourner la tête, la lâcha, et elle longea le mur en trébuchant puis, dans la faible lumière de l'hôtel qui se dressait un peu plus loin, au bord de la plage, où des gens étaient assis sur le sable ou se promenaient, elle tomba à genoux, puis à quatre pattes, resta ainsi, respira profondément. Des mèches de ses cheveux se découpaient en contre-jour sur la lumière. Aaron gagna la caisse de lait, prit sa bière et ne lui accorda pas un regard. Elle se laissa tomber sur le sable, replia les genoux sur sa poitrine, dos à lui, et elle resta un moment ainsi.

Au bout d'un moment, il finit sa bière, se leva pour aller en chercher une autre, ainsi que son hasch et sa pipe. Il laissa la brique contre le chambranle, pour qu'elle puisse rentrer, se laver, et se préparer à servir les ivrognes.

Cette Wanda était là vedette du film, avec deux hommes en même temps. Ça se passait dans une chambre d'hôtel. Regarder la scène lui fit un effet bizarre. Elle pouvait arrêter, revenir en arrière, les regarder une nouvelle fois, sans cesse, sans fin. Fascinée.

Au bout d'un moment, elle fut excitée et troublée et plus ça continua, plus ça empira. Elle arrêta la bande, gagna la fenêtre et regarda dehors, mais il n'y avait que les masses noires des bateaux, de l'autre côté de la rue. Pas de phares annonçant le retour d'Aaron. Et il rentrerait peut-être tard. Mais elle espérait que non. Pas ce soir.

David Hall lui rendit visite cet après-midi-là. Il buvait une nouvelle bière, sur la terrasse, et secouait sa cendre n'importe où. Écrasait les mégots sur le plancher. Il y en avait huit ou dix entre ses pieds. Mais quand il entendit un bruit de moteur, sur le chemin, il se leva, gagna le coin de la maison, jeta un coup d'œil et vit une voiture dorée, rutilante, s'arrêter derrière son véhicule de patrouille. Il reconnut David, au volant. Il posa sa bière, traversa le salon et ouvrit la porte au moment où David gravissait les marches. Il resta immobile, attendant la catastrophe. Il se demanda s'il serait possible de disparaître quelque part, au Nebraska par exemple.

Mais ça ne l'aiderait pas à retrouver Fay. David avança.

« Salut, Sam », dit-il, quand il arriva près de la porte.

Il n'était pas armé. Il portait des jeans, des chaussures noires et une chemise rouge.

« Je suis désolé de te déranger chez toi, dit-il.

— Pas de problème », fit Sam, en lui laissant le passage.

Il avait toujours bien aimé David, avait été heureux pour lui, lorsqu'il avait été élu pour la première fois.

« J'étais installé dehors, ajouta-t-il, je buvais une bière. Viens. »

Il s'arrêta au milieu du salon.

« Tu veux boire quelque chose ?

— Non, merci. Rien, dit-il, et il gagna la porte-fenêtre coulissante.

— Je vais prendre une autre bière, dit Sam, qui vit David hocher la tête puis se diriger vers un fauteuil.

— Ouais, vas-y », dit-il avant de s'asseoir.

Sam le regarda pendant un instant. Ses yeux étaient fixés sur le lac et l'expression de son visage était la même que la veille au soir, dans son bureau. La roue tournait vite, c'est ce qu'il avait redouté.

Il ouvrit la porte du réfrigérateur, y prit la dernière bière et l'emporta dehors. La bière précédente n'était pas finie et il posa la nouvelle, glacée, à côté. Maintenant, s'il en voulait une autre, il faudrait qu'il aille en acheter. C'était la quatrième ou la cinquième, il ne s'en souvenait pas. Mais aller au magasin ne prendrait que quelques minutes. De toute façon, il avait besoin de cigarettes.

Il en sortit une nouvelle de sa poche, l'alluma, puis s'assit et prit la bière entamée. Il la porta à ses lèvres.

Au loin, le ciel était clair et le soleil haut. Une bonne brise soufflait, mais il attendait avec impatience le crépuscule et la

fraîcheur. Peut-être même pourrait-il faire un tour en bateau, un peu plus tard. Quand il aurait fini de parler avec David. Peut-être Fay était-elle simplement allée de l'autre côté du lac et se cachait-elle, attendait-elle, pêchait pour survivre. Est-ce qu'il manquait des moulinets et des cannes ? Le réchaud ? Il faudrait qu'il regarde. Elle était peut-être allée à Tupelo. À Memphis. Peut-être même était-elle à Chicago, maintenant.

« Sam, on a un problème. Tu le sais. »

Il acquiesça, but le reste de la bière. Elle était chaude et lui donna envie de vomir. Il ouvrit rapidement l'autre, but une longue gorgée glacée. Il n'avait pas mangé, ce matin. Trop nerveux, parce qu'il devait voir Grayton. S'il continuait à boire, il ne faudrait pas qu'il reste l'estomac vide.

« Je veux dire que ce genre de problème ne disparaît pas en faisant comme s'il n'existait pas, dit David.

— Ouais. Je sais.

— Ce serait beaucoup plus facile, pour tout le monde, si tu te confiais à moi. Tu essaies de la protéger, Sam ? C'est ça ? »

Il leva la tête et regarda David dans les yeux.

« Comment tu sais qu'elle y est pour quelque chose ? demanda-t-il.

— Je ne le sais pas. Mais je voudrais la voir.

— Ouais », fit Sam, qui tira longuement sur sa cigarette, souffla la fumée. Dans son autre main, la bière était glacée. « Moi aussi. »

David resta un moment immobile et silencieux. Il décroisa les jambes, posa les mains sur les bras du fauteuil.

« Ils vont te virer, dit-il.

— Peut-être.

— Le père a des amis haut placés. Et il fait déjà jouer ses relations. »

Il se souvint de David à l'époque où il était shérif adjoint, cinq ou six ans plus tôt. Un bon jeune flic.

« Cette demoiselle Farris, Sam. Celle qu'on a retrouvée dans le bateau. Est-ce qu'elle a rencontré la jeune fille qui vivait ici ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? » demanda Sam.

David posa les mains sur son ventre. Il s'efforçait de se détendre.

« Tu n'es pas tellement loin de la retraite, tu sais. Quelques années ?

— Quelque chose comme ça », dit Sam, qui but une nouvelle gorgée de bière.

Être assis ici à cette heure faisait un effet bizarre. Le ciel était bizarre. Fay l'avait tuée là-bas, sur la plage, le pistolet avait éjecté les douilles, mais elle n'avait pas pensé à ça, l'avait transportée dans le bateau, avait abandonné l'embarcation sur le lac, Alessandra dedans. Le bateau aurait pu dériver jusque dans une petite crique, ou un

bouquet de saules. Les vautours seraient arrivés. Les mouches auraient bourdonné au-dessus d'elle. S'il était allé à la pêche au bon endroit, peut-être l'aurait-il trouvée lui-même.

« Est-ce que tu es prêt à risquer tout ça, Sam ? Ton travail ? Ta réputation ? Si on retrouve cette fille, et si c'est elle, tu risques même une peine de prison.

— J'ai réfléchi à tout ça, dit Sam, qui se tourna vers David. Crois-moi. J'ai pensé à tout ce à quoi tu as pensé. Et je ne vois pas de raison convaincante de te donner son nom. »

David se leva.

« C'est ton dernier mot ? »

Il chercha un autre dernier mot éventuel, mais rien ne lui vint à l'esprit.

« Je crois que oui », fit-il.

Fay arrêta le magnétoscope, descendit au rez-de-chaussée et ouvrit la porte du placard qui contenait les alcools. Elle savait qu'elle ne devrait pas boire, mais elle irait chez le médecin le lendemain. Il avait même dit qu'il l'accompagnerait. Elle aurait voulu qu'il soit rentré. Il n'y avait pas de vin, seulement du whisky, du gin, de la vodka et de la tequila.

Elle regarda le whisky. Elle ne savait pas si elle aimait ça ou pas. Sam en buvait. Aaron en buvait. Elle avait vu Reena en boire. Qu'est-ce que ça voulait dire, que Reena ait essayé de l'embrasser ? Est-ce que ça voulait dire quelque chose ? Est-ce qu'elle aurait encore essayé, si elle était restée un peu plus longtemps chez elle ?

Toutes ces femmes savaient des choses qu'elle ignorait. Elles savaient se faire désirer par les hommes. Elle n'avait jamais essayé de se faire désirer par Sam. Elle s'était toujours simplement contentée de retirer tous ses vêtements, quand il entra dans la chambre avec elle. Tout ce qui se passait dans la boîte de strip-tease était destiné à exciter les hommes. Ce n'était pas ce qu'elle avait fait avec Chris Dodd, hein ? Elle ne l'avait pas excité, hein ? Elle n'avait pas provoqué sa mort, à cause de quelque chose qu'elle avait fait alors qu'elle était saoule, hein ? Non. Foutre non. Elle ne l'avait pas excité. Elle l'avait embrassé, ouais. Mais ce fils de pute s'était couché sur elle, lui avait retiré une partie de ses vêtements et avait écarté ses jambes alors qu'elle cuvait sa bière.

Il y avait de la cire rouge sur la capsule du whisky, dont une partie avait coulé et durci sur le goulot. Apparemment, on n'avait bu qu'une gorgée ou deux du contenu de la grande bouteille. Bon. Comment il faisait ? Il y ajoutait du Coca. D'abord de la glace.

Elle prit un verre dans le placard. Elle avait vu Sam faire. La glace était dans le verre. Elle y versa du whisky. Il sembla rester, comme ça, au fond. Il n'y en avait apparemment pas beaucoup. Elle bascula la bouteille et en ajouta. Elle se demanda quel goût ça avait, sec.

Le parfum envahit ses narines, quand elle approcha l'alcool de son nez. Elle en but une gorgée. Ça avait un bon goût de bois, si le bois pouvait avoir bon goût. Son père, comme il adorait ça ! Ça brûla un peu, mais le feu s'apaisa progressivement et il n'y eut bientôt plus qu'une chaude lueur, dans son ventre, près du petit.

Elle faillit le jeter, quand elle pensa soudain au bébé, puis elle se dit qu'il serait très agréable de boire en regardant la bande, de sentir

le désir grandir, en attendant le retour d'Aaron. Elle commencerait par lui ouvrir la braguette et se mettre à genoux. Il aimait ça.

De retour dans la chambre, elle remit la bande en marche et prit ses cigarettes. Il y avait des vides, sur la bande, des endroits où des lignes floues apparaissaient. Quelqu'un suçant quelque chose, de trop près pour qu'on puisse voir ce que c'était, seulement une bouche et de la peau.

Elle but une gorgée de whisky, les yeux fixés sur l'écran. Une femme nue traversait une pièce en courant. Quelqu'un, qui était habillé, la poursuivait. L'image oscilla, s'inclina. Elle montra l'ensemble de la pièce, sous un angle bizarre, se redressa brutalement, alterna entre un coin du plancher et une fenêtre.

Merde, ce passage n'était pas intéressant du tout. Elle supposa qu'on tournait ces films pour que les gens se branlent. Tout le monde a envie de sexe. Si elle n'avait pas vomi, elle l'aurait peut-être fait avec ce Jerry, mais il avait très mauvaise haleine... et la façon dont cette femme traitait le bébé !

Elle se demanda combien d'hommes une femme pouvait avoir. Dans une vie, ça pouvait se monter à combien ?

Elle sirotait facilement le whisky, maintenant. Elle l'avalait sans difficulté et c'était de plus en plus agréable. Comme faire l'amour. Ça avait bon goût et c'était vraiment bien avec une cigarette. Elle pourrait peut-être en boire juste un autre. Ou bien elle pourrait boire jusqu'au retour d'Aaron, puis arrêter, parce qu'il fallait penser au bébé. Elle pourrait boire ce soir, aller chez le médecin le lendemain, puis ne plus boire jusqu'à la naissance du bébé.

Elle se sentait à présent très excitée. Elle avait envie qu'il la prenne, alors qu'elle portait la nuisette de Gigi, et de lui demander ensuite laquelle des deux était la meilleure.

L'image revint, différente, et Reena était allongée sur un lit. Fay reconnut le lit, puisque c'était celui sur lequel elle se trouvait et que les deux chambres étaient identiques. Reena semblait attendre quelqu'un. Fay se redressa lentement et un homme entra dans le cadre, seulement ses jambes, devant le lit.

Elle retint son souffle, attendit de découvrir qui c'était. Mais elle le savait.

La marée humaine se mouvait. La fumée était plus épaisse, l'obscurité semblait plus opaque, la lumière plus forte et Aaron se dit qu'il était en train de devenir sourd. On appelait ça maladie professionnelle.

Il avait pris sa pipe, dans le sac en nylon qui se trouvait dans la loge, s'était enfermé à clé et fumait, assis sur le lit, quand on frappa.

« Qui c'est ? »

— Eddie », répondit Eddie.

Aaron cura le fourneau de la pipe avec la lime de son coupe-ongles, cassa un morceau de hasch et l'émietta dedans. Il plaça la pipe devant ses lèvres, le briquet en position.

« Qu'est-ce qu'il y a, Eddie ? »

Il alluma le briquet, approcha la flamme vacillante, bleue et jaune, du fourneau. Il enflamma le hasch, aspira, et les grains se transformèrent en braise incandescente.

« Des ivrognes », dit Eddie.

Il avala la fumée, la garda dans les poumons.

« Ouais ? fit-il.

— Ils n'arrêtent pas de tripoter Billie. »

Billie. Il fut obligé de réfléchir. Est-ce que c'était celle qui s'était fait refaire les nichons, ou la rousse qui avait un gros cul ? Il aimait être dans cet état, à moitié saoul et sur le point de planer. On avait besoin de ça, avant une longue nuit.

Il souffla la fumée en direction du plafond, se laissa tomber en arrière sur le lit. Putain ! C'était de la bonne dope.

« Préviens Cully. »

Il avait probablement besoin d'une autre pipe. Il y songea.

« Je le trouve pas.

— Et merde, fit-il.

— Quoi ?

— Rien, dit-il. Qui il y a dans la salle ?

— Moi. »

Il n'avait pas envie d'être emmerdé par ces conneries. Il n'était même pas encore défoncé. Et ils essayaient déjà de tout foutre en l'air. On avait beau casser plein de gueules, il fallait toujours en casser d'autres. Des putains de connards qui ne pouvaient pas garder leur queue dans leur slip.

« Attends une minute, dit-il. Ou retourne dans la salle. J'arrive. »

Il entendit Eddie marmonner quelque chose, puis s'en aller. Les clients voleraient de la bière, s'il ne retournait pas dans la salle. Il se demanda où était Cully. Sans doute en train de sauter cette Kristy dans son bureau, enfermé à clé. C'était une salope. Mais Cully les préférait comme ça.

Il bourra une nouvelle fois la pipe, la posa le temps d'envelopper le reste du hasch. Il remonta la jambe droite de son pantalon jusqu'au-dessus de la tige de sa botte, fourra la dope sous sa chaussette.

Il entendait la musique, à travers la cloison. Il alluma son briquet, tira deux énormes bouffées, s'allongea sur le lit, laissa le hasch faire son effet. Puis il secoua la tête, se leva, mit la pipe dans l'armoire de toilette de la petite salle de bains et regagna la salle.

Eddie servait des consommations, quand il arriva près de son tabouret et s'y assit. Il regarda la foule, quelques visages se tournèrent brièvement vers lui, puis se détournèrent. Il commençait à se sentir un peu bourré. Ou peut-être défoncé. Il fallait qu'il se calme, maintenant, et qu'il boive moins.

Eddie approcha. « Tu veux une autre bière ? »

— Ouais. Qu'est-ce qui se passe ? »

Eddie prit une chope et la remplit.

« Ils sont partis. Je leur ai dit de foutre le camp et ils se sont barrés. » Il posa la chope pleine devant Aaron. « Un verre de Rumpleminz ? »

Aaron regarda la bière. Un schnaps était exactement ce qu'il fallait pour l'accompagner. Il n'était pas saoul. Même pas un peu.

« Ouais, sûr. »

Eddie servit, puis se pencha vers lui.

« J'aimerais bien fumer un coup comme toi, patron. »

Aaron se redressa, leva la tête, eut un vague sourire.

« Ouais ? »

— Oui, monsieur. »

Il réfléchit. Merde, il avait viré les connards. Il lui avait évité ça. Cully l'avait engagé. Il présentait bien, mais ça ne voulait pas dire que c'était un flic.

« Tu es un type réglo, Eddie ? »

— Oui, monsieur. Sûr.

— Tu peux travailler, même défoncé ?

— Un singe pourrait faire ça les yeux bandés.

— Bon, je te rejoins et je te remplace pendant quelques minutes. »

Eddie hocha la tête. « D'accord », fit-il.

Une fois derrière le bar, Aaron se pencha, récupéra le hasch et le donna à Eddie.

« Tu as vu la petite pièce, à droite, dans le couloir ? »

— Ouais, sûr.

— Il y a une pipe dans la salle de bains. Elle est dans l'armoire de toilette, derrière le maquillage et toutes ces conneries. Tu as un briquet ? »

Eddie poussait déjà la porte située derrière le bar.

« Oui », dit-il, et il disparut.

Aaron prit sa bière et son schnaps, les approcha de lui. Il regarda la foule. Il flairait les problèmes, ce soir. Parfois, il le sentait. Une mauvaise période, sûrement. Parfois, c'était sans problème, mais ça ne durait jamais.

Il prit le schnaps, en but une gorgée, le posa. C'était de la dynamite, cette merde, il fallait faire gaffe.

Eddie resta un long moment absent. Aaron servit du whisky et de la bière. Il ne parla pas aux clients et ils ne lui adressèrent la parole que pour commander.

Il vit Wanda franchir la porte. Elle s'arrêta près du tabouret qui se trouvait au coin, s'y assit. Elle attendait sûrement qu'Eddie sorte de la pièce, pour se laver. Fay, c'était pas ses oignons. Si elle savait ce qui était bon pour elle, elle n'avait qu'à pas fourrer son nez dans l'histoire.

Cully entra en compagnie de la grosse blonde, qui était maintenant tout sourire. Aaron espéra qu'il ne l'avait pas engagée, mais se dit qu'il l'avait sûrement fait.

Il vit le tabouret d'Eddie, le tira jusqu'à lui et s'y assit.

Ils approchaient. Cully allait sûrement lui offrir un verre sur le compte de la maison. L'impressionner.

« Merde, y a qu'à payer une tournée générale », marmonna-t-il.

Ils se plantèrent devant lui. Cully avait une main sur l'épaule de la femme.

« Merde, dit Aaron. Tu veux un verre, pas vrai ? Un verre sur le compte de la maison, ça te plairait ?

— Deux, petit frère. »

Cully avait le sourire gêné qu'il arborait chaque fois qu'il avait une nouvelle femme. La blonde passa le bout de sa langue sur sa lèvre supérieure. Elle croyait sûrement que c'était sexy. Elle croyait sûrement que c'était le moyen de lui faire comprendre qu'elle aimerait lui faire des trucs avec la bouche, alors qu'elle avait déjà donné tout ce qu'elle avait à son frère. Putain de salope. Si elle s'était fait sauter par son frère pour rien, c'était une putain de salope. Enfin, pas vraiment pour rien. Pour du boulot.

« Bon, dit-il. Maintenant tu as soif, pas vrai ? Tu as envie d'un petit verre, pas vrai ? »

Elle hésita à répondre. Elle esquissa un sourire, se tourna brièvement vers Cully et posa les mains sur le bar. Son vernis à ongles était écaillé, comme si elle venait de changer une roue. Cully se contenta de le dévisager.

« Merde, je vais me servir », dit-il, puis il avança pour entrer derrière le bar. Aaron le repoussa.

« Fous-moi le camp. Putain de merde, c'est moi qui fais le barman. Qu'est-ce que tu veux ? »

— Je veux un verre, putain de merde, dit Cully en avançant encore. Qu'est-ce qui te prend, bordel ? »

Aaron le repoussa.

« Reste de l'autre côté, dit-il. C'est moi, l'enculé de barman. » Il se retourna. « Voyons, des verres. Faut des verres avant de pouvoir servir à boire. C'est le premier putain de truc qu'on apprend à l'école des barmen. » Il prit des verres, les emplît de glaçons et leva la tête. « C'est le premier putain de truc que j'ai appris à l'école des barmen », ajouta-t-il.

Cully avait rejoint la femme. « L'école des barmen, mon cul. Je veux un Beefeater avec des glaçons. »

Aaron prit la bouteille sur l'étagère.

« Dis-moi quand. »

Il bascula la bouteille au-dessus du verre et servit une dose, puis une autre, et le verre était presque plein quand Cully dit : « Whoa, putain ! »

Il le donna à Cully puis se pencha vers la femme.

« Alors, petite madame, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? »

— Je sais pas. Ta langue est longue ?

— Ah-ha, fit Cully qui la prit par les épaules. C'est moi qui t'ai vue le premier. »

Ils pouffèrent.

La femme qui était sur scène termina son numéro, des gens entrèrent et Aaron, songeur, hocha la tête. Il se demanda pourquoi il était obligé de passer sa vie dans cette boue. Il n'y avait qu'à voir son connard de frère débile. S'il y avait un type plus dégueulasse, sur toute la côte du Golfe, il ne l'avait pas encore rencontré. Debout au bar, à peloter et embrasser cette putain, qui s'était probablement fait sauter par tous les États-Unis avant d'arriver là, qui avait sa jeunesse loin derrière elle, et qui se la jouait jeunette. Elle avait sûrement *besoin* d'un putain de verre.

« Tu peux me préparer un Tom Collins ? » dit-elle, sans tenir compte de Cully, puis elle prit ses cigarettes, en sortit une et attendit qu'Aaron lui donne du feu.

Pendant que Cully fouillait dans sa poche, Aaron lui tendit son briquet allumé. Elle le regarda dans les yeux et lui souffla la fumée au visage. Il recula.

« Un Tom Collins, je ne sais pas, mais je peux te faire un Bob Collins, qu'est-ce que tu en dis ? »

— Tout ce que tu veux, Aaron. Du moment que c'est *bon*. »

Ses yeux tentèrent de capturer son regard. Il parvint à éviter de lever les siens au ciel et s'occupa de l'alcool.

Il se dit qu'il allait suivre son inspiration. Il versa deux doses d'Absolut Citron dans un grand verre, ajouta du sour mix, du sucre, du jus de citron et mélangea énergiquement. Il versa le mélange dans le shaker et le secoua, puis le remit dans le verre et y ajouta quelques glaçons. Il donna le verre à la femme et n'attendit pas qu'elle goûte, parce qu'autre chose lui revenait à l'esprit. Oh, ouais. Cully engageait une conversation avec la fille.

Aaron regarda autour de lui, pour voir s'il fallait éjecter quelqu'un. Il espérait vaguement que ce serait le cas. Il se serait senti un peu mieux s'il avait pu botter un cul, car, sans aucun doute, Fay était allée voir le fils de pute et elle pouvait toujours faire comme si. Elles mentaient. Elles mentaient effrontément et se faisaient sauter par quelqu'un d'autre : *Oh, chéri, non, tout ça c'est à toi.*

Eddie entra et Wanda sortit. Il n'y avait personne sur scène et les clients venaient au bar.

« Qu'est-ce qu'elle a, Wanda ? dit Cully. On dirait qu'on lui a enfoncé un bâton dans le cul.

— Elle doit pas supporter les séparations », dit Aaron.

Eddie le rejoignit et souffla. « Qu'est-ce que je fais de ta dope ? »

Il jeta un coup d'œil sur le bar. Les clients arrivaient.

« Donne », dit-il.

Il vit Cully le regarder prendre la dope qu'Eddie lui passa, et la mettre dans la poche de ses jeans.

« Merci, dit Eddie, qui alla servir.

— De rien », fit Aaron.

Dieu merci, il était défoncé. Il faudrait bientôt qu'il aille s'asseoir dans son coin. Il prit sa chope de bière, puis but une gorgée de schnaps. C'était du feu, cette saloperie.

« Je vais reprendre mon poste », dit-il, presque pour lui-même, puis il se dirigea vers son tabouret. Il sentait que Cully le fixait, mais il s'en foutait complètement.

Il posa le verre sur une étagère, garda la chope à la main. Il faisait rarement attention au bruit continu et ce n'était qu'au milieu de la journée, parfois, quand la salle était vide, qu'il remarquait le silence. En ce moment, il y avait les conversations et la musique. Tôt ou tard, les types seraient saouls. Quelqu'un s'énervait. Quelqu'un aurait la queue raide et ne pourrait pas sauter telle ou telle fille, ou n'aurait pas de quoi la payer, ou serait si bourré qu'il bousculerait un autre ivrogne qui, pour une raison ou une autre, le bousculerait à son tour, et c'était toujours la même merde, sans arrêt. Qui ce serait, peu importe. Tout ce qu'il attendait, c'était que ça arrive.

Il se retira dans son coin sombre et regarda comment les choses

allaient évoluer. Il se tenait une putain de défonce. Et Fay était la meilleure.

Une heure plus tard, il sortait des toilettes quand il vit que la porte de Cully était ouverte. Il entendit des voix, puis il vit Arthur sortir. Ils échangèrent quelques mots, puis Arthur gagna la salle.

Il avançait. Il avait laissé son whisky dans la salle. Ses bottes propres se posaient sur le dallage crasseux. Cully tripotait des papiers quand il s'appuya contre le chambranle. Cully ne leva pas la tête.

« Vraiment futé de se passer de la dope dans la salle. Pourquoi tu ne vas pas faire ça dans le hall d'entrée du siège de la police ?

— Comme si les gens ne savaient pas ce qui se passe ici.

— Grâce à toi, parfois. Et Wanda ?

— On a eu une petite conversation.

— Maintenant, elle a plus rien à dire.

— Normal. »

Cully posa ses papiers, prit le verre posé sur son bureau et en but une gorgée. Le verre mouillé avait laissé de gros anneaux humides sur les documents où il était posé. Il s'appuya contre le dossier de son fauteuil et dévisagea Aaron.

« C'est quand que tu nous amènes ta jolie petite et que tu la fais danser ? » demanda-t-il.

Aaron croisa les bras. « Le jour où il gèlera en enfer, si tu veux. Elle est déjà venue trop souvent ici.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as peur qu'elle tourne mal ? Si elle avait pas déjà mal tourné, elle serait pas ici.

— T'en sais rien. Je ne veux pas qu'elle t'approche, putain, ça c'est sûr. »

Cully sourit. « Je parie qu'elle est bonne.

— Salaud. Elle va avoir un bébé.

— Arrange-toi pour qu'elle s'en débarrasse, et elle pourra danser.

— Va te faire foutre. Non. »

Une ombre de perplexité traversa le regard de Cully.

« Pourquoi ?

— Parce que, dit Aaron, je ne veux pas qu'elle vienne dans ce... » Il regarda la pièce. « Dans ce merdier. »

Il s'adossa au chambranle. Il avait besoin de fumer encore un peu. Il commençait à être en descente et ne voulait pas que ça arrive avant de rentrer chez lui. Il ne la réveillerait pas. Il la laisserait dormir, laisserait le bébé dormir en elle. La conduirait, le lendemain, chez un médecin. Cette fois, ça serait peut-être différent. Elle était jeune, elle était forte et personne ne l'avait encore détruite. Il croyait qu'il n'y

avait eu que ce type. Merde, un type. Ce n'était rien. Elle était encore en train d'apprendre.

« Un boulot d'actrice, ça lui plairait peut-être.

— Tu devrais arrêter de raconter ces conneries, dit Aaron. Tu lui as foutu une trouille de tous les diables, la première fois qu'elle t'a vu. Elle aura rien à faire avec toi. J'y veillerai.

— Si je le vends et que ça rapporte, elle sera peut-être d'accord. »

Il trouva incroyable que ce crétin en soit encore là. Il s'approcha de lui.

« Écoute. J'ai été complètement con de t'écouter. Je t'ai déjà dit tout ça. Tu peux le vendre à personne. Tu n'as aucun moyen de le monter, ni rien, même pas de mettre un titre dessus. C'est pas un film. C'est seulement des gens qui baisent. »

Cully resta un instant silencieux. Il déplaça vaguement son fauteuil.

« Tu es en train de me dire que tu ne vas pas t'en lasser, de celle-là ? Parce qu'elle est différente, je suppose ?

— Ouais. Elle l'est.

— Je voudrais bien que tu me dises pourquoi. »

Elle *était* différente. Elle était meilleure. Elle avait ce joli sourire et il n'avait jamais rien vu de plus beau que ses nichons. Et il savait qu'il donnerait beaucoup pour pouvoir la garder. Il *fallait* qu'il la garde. C'était tout.

« Elle l'est, dit-il, c'est tout. »

Cully se lassa. « On verra quelle chanson tu chanteras dans quelques mois, dit-il. Est-ce que Charlie est arrivé et va prendre son poste ?

— Il devrait être là.

— Tu veux bien aller voir ? Et viens m'avertir s'il n'est pas là. Pour que je puisse appeler Willie ou quelqu'un d'autre.

— Ouais, sûr.

— Ferme la porte, s'il te plaît. »

Il tira le battant derrière lui. Il traversa le couloir, ferma l'autre porte à clé, fuma de la dope et, quand il regagna la salle, Charlie arrivait. La foule était plus dense et ce fut sans le moindre étonnement qu'il vit Kristy sur scène, qui dansait et riait devant les clients qui l'acclamaient. La fumée stagnait, au-dessus des épaules des clients, en nappes agitées de tourbillons et de courants. Elle tournoyait, au passage d'une serveuse, puis s'apaisait. Kristy lui adressa un clin d'œil et il fut obligé de reconnaître qu'elle avait du style, qu'il aurait simplement fallu qu'elle ait vingt ans de moins. Elle faisait ce numéro de la vieille école, que sa mère avait probablement exécuté, avec des glands, en les faisant tourner dans des directions opposées. Les cris et les sifflets se déchaînaient.

Aaron rit, la regarda et sourit. Il leva les pouces.

Avec ses hanches fatiguées, elle arrivait à briller encore sur scène. Comment lui en vouloir de s'accrocher ? Il lança un regard à Arthur, qui répondit d'un signe de tête et prit la bouteille de whisky.

Une boîte minable, au bord de Grenada Lake, musique country à fond. Sam sirotait son verre, à l'extrémité du bar, regardait les couples danser sur la piste. La lumière était tamisée et personne n'était aussi vieux que lui, sauf le barman.

Il ne savait pas quoi faire. Il supposait qu'ils lui téléphoneraient à nouveau, tôt ou tard.

Elle était partie, voilà. *Mais, Seigneur, je t'en prie !* Il se dit cela, sur un tabouret de bar, un verre de whisky à la main. Il n'était en aucun cas sur le point de pleurer. Les gens dansaient. Certains d'entre eux, il en était sûr, étaient amoureux. Certains d'entre eux l'étaient forcément, on le voyait dans leurs regards. Peut-être s'était-elle déjà fait sauter par quelqu'un d'autre. C'était possible. Elle s'était peut-être trouvée dans une situation où elle avait été obligée de le faire. Ou avait eu envie de le faire. Elle était si jeune. Ce n'était qu'une enfant, en réalité. Il savait qu'il n'aurait pas dû faire ce qu'il avait fait avec elle. Il savait qu'il n'aurait pas dû flirter avec Alesandra, sur la route, ce jour-là. Et il aurait voulu pouvoir revenir à l'époque où Karen était encore en vie, avoir la possibilité de ne pas être aussi dur avec elle.

Il baissa la tête. *Seigneur, je t'en prie. Si tu peux. Fais qu'elle revienne. Ou permets-moi de la voir encore une fois.*

Il pensa qu'une prière était une prière, où qu'on la fasse, même si c'était dans un bar. Il l'espéra. Il eut l'impression que les gens regardaient ses cheveux. Mais il pouvait prier ici, s'il en avait envie.

Quand elle vit Cully s'allonger sur Reena, elle dut détourner son regard. Et, comme ça se passait ici, elle pensa qu'elle savait qui était derrière la caméra. C'était comme les jeunes hommes du camp sur Barbara Lewis. Elle se leva et éteignit.

Elle ne marchait plus très droit, maintenant, et son verre était presque vide. Et elle ne regardait plus par la fenêtre, dans l'espoir de le voir arriver. S'il pouvait les laisser faire ça à Reena, ici, sur ce lit, et le filmer, il était sûrement capable de tout. Elle pensa au jour où son regard l'avait terrifiée, lorsqu'elle l'avait rencontré. Et elle pensa aussi au claquement des coups de fusil.

Elle se dirigea vers la porte et comprit qu'il faudrait qu'elle soit prudente, dans l'escalier. Il était raide, vieux, et elle était saoule. Mais il suffisait de tenir la rampe, de descendre une marche après l'autre, de gagner la cuisine, de préparer un autre verre, et peut-être, ensuite, elle pourrait dormir. Quand elle se lèverait, le lendemain, elle verrait bien.

Elle avança prudemment. L'escalier était raide. Les planches, sous le tapis, certaines, en tout cas, n'étaient pas très stables ; elle tint fermement la rampe, gagna la cuisine, prépara un nouveau verre. Elle en renversa un peu. Peu importait. Sam pouvait arriver d'un moment à l'autre, maintenant. Peut-être arriverait-il tout simplement, en voiture, se garerait-il, monterait-il sur le perron et frapperait-il. Il était policier de la route et il pouvait se contenter de dire à Aaron qu'il avait besoin de voir Fay. Et il ne pourrait rien dire. Elle l'avait vu tuer quelqu'un. Toutes les polices de l'Alabama devaient le rechercher, en ce moment.

Elle voyait tout, en imagination. Elle prendrait ses vêtements et franchirait la porte. Elle raconterait tout à Sam. Elle lui dirait ce qui s'était passé avec Alesandra. S'il le fallait, elle lui dirait même qu'elle avait couché avec Aaron, mais qu'elle se sentait seule. Et qu'elle avait peur. Et qu'elle avait besoin que quelqu'un la serre dans ses bras. Elle lui demanderait de la pardonner.

Assise dans la cuisine, les jambes écartées, elle but un peu de whisky. Elle lui dirait qu'elle regrettait. Et qu'elle ne recommencerait jamais.

Elle vida son verre et s'en servit un autre. Ça l'aidait à réfléchir. Mais ses clopes étaient en haut.

Elle remonta lentement, marche après marche, cramponnée à la

rampe. Elle ne dormirait pas avec lui, cette nuit. Pas après avoir vu ce qu'il y avait sur la cassette. Elle rassemblerait ses affaires, voilà ce qu'elle ferait. Elle s'installerait dans l'autre chambre et attendrait que Sam vienne la chercher. Ensuite, ils rentreraient. Puis, presque arrivée au palier, elle trébucha, perdit l'équilibre, tenta de se rattraper, mais n'y parvint pas.

C'est juste après l'aube qu'Aaron la trouva sur le sol, gisant dans la lumière grise qui traversait les hautes fenêtres pour éclairer son corps étendu là, sur des planches de pin ciré taillées un jour à la scie dans de grosses bûches apportées par des mules – des planches de pin, mortes et inertes depuis longtemps, sourdes et indifférentes au ressac de l'océan tout proche. On avait l'impression qu'elle avait échoué là, presque au pied du billard, et sur ses cuisses, on voyait des traînées de sang, ce même sang, qui, étalé en flaque sombre sur le sol, lui servait de lit de repos.

Le lac semblait abandonné, à cette heure matinale et, debout, les mains dans les poches, Sam le contemplait. Un nuage effilé flottait, bas dans le ciel.

Sam hésitait à descendre. Si on l'appelait pendant son absence, la situation risquait de s'aggraver.

Il redoutait de ne plus être en mesure de lui éviter des ennuis. Il ne savait pas comment elle se débrouillerait, toute seule. Puis il pensa, une fois de plus, tristement, que sa solitude ne durerait pas, sauf si elle en décidait ainsi.

Il ne perdrait pas espoir. Peut-être tenterait-elle de le joindre. Il pouvait toujours l'espérer. Un coup de téléphone pouvait arriver au moment où il s'y attendrait le moins. Le hasard jouait un si grand rôle dans la vie, faisait bien les choses, ou les faisait mal. Il se laissa aller à espérer que cette fois, il les ferait bien. Ce n'était pas trop demander, lui semblait-il.

Elle se réveilla dans une pièce blanche, de courts rideaux blancs à la fenêtre. Depuis son lit, il lui était impossible de voir le paysage extérieur. Elle entendait des voix derrière les cloisons, et elle comprit qu'il était arrivé quelque chose. Elle se souvint qu'elle s'était dit qu'elle était prête à le quitter. Sans doute était-elle tombée dans l'escalier. Elle avait mal aux jambes, au ventre, à la tête. Quelque chose était fiché dans son bras, un tube transparent qui aboutissait à un sac suspendu à un support métallique. Donc, c'était un hôpital.

Il y avait un plateau-repas, près d'elle. Du pudding, du lait, une banane. Elle attendit que quelqu'un vienne lui parler.

Elle se rendormit et une grosse infirmière au souffle court la réveilla ; elle avait les cheveux gris et des lunettes. Elle lui laissa entendre qu'elle avait perdu le bébé et que le médecin avait fait un curetage.

Puis le médecin en question arriva – chevelure ondulée et lunettes à monture métallique – et lui expliqua ce qu'il avait fait. Elle eut du mal à soutenir son regard. Il dit qu'elle risquait d'avoir des saignements, pendant quelques jours, mais de ne s'inquiéter que s'ils étaient abondants. Il parlait d'une voix contenue. Il semblait être désolé. Il lui dit qu'elle pouvait partir.

La porte se ferma derrière lui, l'infirmière débrancha la perfusion, dégagea l'aiguille, posa un petit pansement. Puis elle s'en alla, elle aussi.

Fay avait mal au ventre, mais elle se leva, trouva ses vêtements, s'habilla lentement. Elle se demanda quelle quantité de lait elle aurait eu, si elle en aurait eu assez, si elle aurait décidé de nourrir le bébé de cette façon. Tous ces articles, dans les revues d'Amy... Elle ne se retint de pleurer que parce qu'elle savait qu'il lui faudrait voir Aaron.

Et, dans le hall d'entrée, il n'eut absolument rien à dire. C'était aussi bien. De toute façon, elle n'avait pas envie de lui parler. Elle resta dans un coin, pendant qu'il payait avec un billet de cent dollars et prenait la facture.

Il l'aida à gagner l'El Camino après qu'on lui eut proposé un fauteuil roulant et qu'elle l'eut refusé. Il ne faisait pas encore très chaud, sur le parking, et elle remercia le ciel de la présence des nuages.

Tandis qu'ils roulaient à travers les rues, elle regarda les grosses pattes d'Aaron aux reflets cuivrés et ses doigts gourds, posés sur le

volant. Elle sortit ses cigarettes de son sac, en fuma une, la vitre entrouverte, le regard aussi froid que l'acier, aveugle au paysage qui défilait. Il essuya à plusieurs reprises sa main droite sur ses jeans, en écartant les doigts. Quand la circulation se fit plus dense, il conduisit plus nerveusement que jamais.

Il prit l'initiative de s'arrêter devant un restaurant, y entra rapidement, lui rapporta une tasse de café et un sachet de sucre qu'il serra entre ses gros doigts. Il resta silencieux ; elle aussi.

Le café était trop chaud. Elle le garda à la main, souffla dessus plusieurs fois, en but une petite gorgée qui lui brûla tout de même la langue.

De quoi les gens étaient-ils faits et pourquoi étaient-ils comme ils étaient ? Qu'est-ce qui faisait qu'on était bon ou mauvais ? Pourquoi est-ce que les hommes qui étaient bons mouraient, alors que les autres restaient en vie ? Elle ne pouvait oublier l'image de Cully couché sur Reena. Elle pensait sans cesse aux deux enfants, dans la caravane, au morceau de salami desséché qu'elle avait trouvé dans le réfrigérateur minuscule. Elle savait qu'Aaron avait de l'argent. Elle savait qu'il avait des armes. Sûrement plus d'une. Qu'il avait eu Reena et Gigi, sûrement aussi Wanda. Et qu'il les avait toutes abandonnées. Et il l'abandonnerait, elle aussi, si elle le laissait faire.

« Je n'arrive pas à croire que j'ai couché avec toi, dit-elle. T'es vraiment un sale con minable. »

Il était sans doute d'accord là-dessus, puisqu'il ne protesta pas.

Sam prit l'habitude de se promener en voiture, l'après-midi. Il allait faire ses courses, prenait de l'essence, des clopes. Il allait à Enid, contemplait le lac, puis allait observer les pêcheurs.

Il veillait à ne pas trop boire au volant. Il valait mieux éviter de donner une raison à un policier d'effectuer un contrôle. Ou de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment, ou encore de tomber sur un barrage.

Il écoutait de la musique, sur l'autoradio, distraitement, indifférent aux chansons à cause de ce poids qu'il avait dans l'âme.

Elle était si jeune. Elle était beaucoup plus jeune que lui. Les gens l'auraient prise pour sa fille, leur enfant pour son petit-fils ou sa petite-fille. Quand Fay aurait trente ans, il serait presque vieux.

C'était ainsi qu'il s'accoutumait à l'idée qu'il valait peut-être mieux, pour elle, qu'il ne la revoie jamais. Mais il savait qu'il ne l'oublierait jamais. Sur son lit de mort, il penserait encore à elle, se demanderait ce qu'était devenue sa famille, ces gens dont elle lui avait parlé, et qui vivaient dans les bois.

Et les hommes. Pourquoi agissaient-ils comme ils le faisaient ? On avait la gentillesse de leur proposer de tirer un chouette coup, et qu'est-ce qu'ils faisaient ? Ils refusaient, à cause d'une pute qu'on avait retrouvée morte. Il serait dans la merde, s'il ne se décidait pas à parler rapidement. On racontait déjà qu'il allait se faire virer. D'après Joe Price, Sam ne savait rien, c'était sûrement vrai. Mais on parlait de cette fille. On racontait beaucoup de choses. Et M. Grayton était continuellement de mauvaise humeur.

La capote était baissée et le vent faisait voler les cheveux de Loretta. Des jeunes gens, au volant de pick-up, la klaxonnaient quand ils la doublaient, et elle se contentait de sourire. Il ne s'attendrait pas à ce qu'elle revienne aussi tôt. Elle n'aurait pas dû tant boire, l'autre soir, et s'endormir comme elle l'avait fait. Maintenant, quand elle n'était pas de service, elle buvait presque toujours, et il y avait déjà eu cet incident avec Jimmy Joe, qui l'avait arrêtée parce qu'elle roulait en zigzaguant, mais il s'était contenté de lui faire la leçon, comme s'il avait été son père, et de la suivre jusque chez elle, à une vingtaine de kilomètres ; puis il était resté sur la chaussée, phares allumés, jusqu'au moment où elle était entrée. Elle avait pitié de lui, à cause de son pied blessé, qui lui faisait toujours très mal.

Une fois sortie de la ville, elle pénétra sur le parking du premier débit de boissons. Elle s'arrêta, descendit de voiture et entra. La porte se referma derrière elle et la voiture resta là, tournant au ralenti. Un peu de fumée noire sortait de l'échappement, qui gouttait. Derrière elle, sur l'autoroute, la circulation filait.

Elle sortit cinq minutes plus tard, un sac à la main, et remonta en voiture. Elle recula, traversa le parking légèrement en pente, regarda si quelqu'un arrivait et accéléra, des cailloux roulant sur l'asphalte, l'échappement crachant un peu plus de fumée noire.

Elle croyait que Sam serait bon au lit. Il avait de belles mains, une jolie bouche, et savait embrasser. Tout ce qui intéressait les hommes en général, c'était de trouver où fourrer leur queue, de faire deux ou trois va-et-vient et de décharger. Qu'est-ce que ça avait d'agréable ? Merde, elle voulait qu'on l'embrasse, elle voulait qu'on la touche, s'ils ne savaient pas ce qu'elle voulait, il suffisait de le lui demander. Et ça avait si bien marché, avec lui, elle n'avait pas eu besoin de lui demander quoi que ce soit et puis, *pouf*, il était parti. Il n'était pas parti, mais il était allé se servir un autre verre. Elle aurait dû se mettre

à poil devant lui, voilà. S'allonger sur le canapé et écarter les jambes. Là, il n'aurait sûrement pas pu résister.

Il y avait un quart de litre de schnaps à la menthe, dans une petite glacière, sur le siège du passager ; elle l'ouvrit et sortit le flacon. Des gouttes d'eau froide tombèrent sur son pantalon blanc. Elle dévissa le bouchon, le tint entre les doigts de sa main posée sur le volant. Il n'y avait rien, dans le rétroviseur, hormis un camion, en haut d'une côte, au loin, alors elle but un coup.

Donc. Il ne s'attendrait pas à la revoir si tôt. Elle irait chez lui, un peu plus tard. Essaierait à nouveau et verrait ce qui se passerait. Il avait peut-être réfléchi et voyait peut-être les choses différemment.

Le camion était plus près, maintenant. Mais ce n'était qu'un routier. Il la regarderait sûrement, quand il la doublerait. Il klaxonnerait certainement une femme seule au volant d'une décapotable, les cheveux au vent. Elle but une nouvelle gorgée de schnaps, revissa soigneusement le bouchon. Elle décida de ne pas le remettre immédiatement dans la glacière. Il resterait froid pendant un moment, le temps d'en boire encore quelques gorgées. Elle pourrait le remettre dans la glacière quand il serait trop tiède.

Le camion gagna du terrain dans une descente, et elle le vit grossir dans son rétroviseur puis, du coin de l'œil, vit le long capot rouge et luisant, au pare-chocs chromé, avancer contre le flanc de sa voiture. Elle prit la bière coincée entre ses jambes et en but une gorgée.

Il fallait juste qu'elle soit un peu plus entreprenante, avec Sam. Il ne fallait pas qu'elle oublie qu'il était veuf et qu'il couchait probablement déjà avec cette fille, avant que sa femme se tue en voiture. Il fallait qu'elle ait été vraiment saoule pour se jeter sous un camion. Et puis cette fille avait été assassinée, ça devait le préoccuper. Sans compter ses problèmes avec la police. Elle savait qu'elle pouvait l'apaiser, s'il la laissait faire. Ensuite, ils pourraient peut-être parler. Il avait sûrement besoin de parler. Il avait sûrement une envie folle de parler.

Le camion resta à sa hauteur et elle leva la tête vers la vitre. Elle portait un boléro vert et elle vit qu'un jeune homme souriant était au volant. Il roula près d'elle sur sept ou huit cents mètres, puis klaxonna, et elle lui adressa un signe de la main sans le regarder ; ensuite il la dépassa, se remit sur la voie de droite, et elle vit de la fumée noire jaillir du double échappement quand il changea de vitesse, accéléra, s'éloigna, l'arrière de la remorque s'éloignant en rapetissant, jusqu'au moment où elle ne fut plus qu'un petit point suivi d'une mince traînée de fumée.

Aaron l'installa à nouveau dans la chambre du rez-de-chaussée, où elle avait dormi le premier soir, et elle prit une douche. Il lui apporta des vêtements, alla chercher un seau et une serpillière, lava le plancher, près du billard, pendant qu'elle restait sous la douche, battant des paupières sous la force du jet d'eau. Elle se sentit mieux, ensuite. Elle surveillait sans cesse ses saignements.

Il faudrait qu'elle le surprenne pendant son sommeil, qu'elle lui pique les clés de la voiture, si les portières étaient verrouillées, qu'elle trouve le pistolet, s'il n'était pas sous le siège. Il y avait sûrement des tas de cachettes, dans une maison aussi grande et aussi vieille. Il faudrait qu'elle cherche.

Elle se sécha dans la salle de bains, debout sur un tapis fait à la main. Il y avait des oiseaux en tissu, des formes colorées que quelqu'un avait réalisées de ses mains. Elle aurait voulu savoir faire ce genre de chose. Elle aurait voulu savoir davantage de choses sur la féminité.

Même si elle apprenait à coudre des oiseaux sur un petit tapis, aurait-elle jamais quelqu'un à qui offrir son travail ? Est-ce que cet accident avait abîmé son corps ? Pour de bon ? Le médecin n'avait rien dit.

Elle pleura, à ce moment-là, enfin, les yeux fermés, en cachette, le front contre le miroir de l'armoire de toilette, son ventre douloureux contre la porcelaine froide du lavabo, des gouttes d'eau sur les bras, les épaules et les jambes. Elle ne fit pas de bruit, enfin, à peine.

Bientôt, pendant qu'elle s'habillait, elle entendit les pots d'échappement de l'El Camino gronder en stéréophonie en bas de la maison, faisant vibrer l'air, puis disparaître au loin.

Loretta se dit qu'il était temps d'y aller. Elle espérait le trouver chez lui. Elle avait vraiment envie de savoir ce qui se passerait. Cette fois, ce serait peut-être totalement différent. Les hommes étaient parfois incompréhensibles, ils disaient une chose et en faisaient une autre.

Elle avait toutes ses affaires. Une baby-doll, dans un petit sac de voyage, une brosse à dents, une culotte et des préservatifs. Elle avait de l'huile parfumée, de l'encens, deux joints de sinsemilla qu'elle avait achetés dans Beale Street, à Memphis. La lingerie était noire, avec une culotte minuscule, bordée de rouge, et elle avait un porte-jarretelles et des bas assortis. Et une paire de chaussures à talon haut qui lui permettraient, en cas d'urgence, de jouer le grand jeu.

Elle prit la route du lac et monta la côte, les cheveux au vent. Elle jeta un coup d'œil sur la bouteille de schnaps posée près d'elle, la prit, la regarda. Elle était à moitié vide, et puis merde, après tout. Elle la déboucha, but au goulot, regarda dans le rétroviseur et vit deux types, casquette de base-ball sur le crâne, qui la suivaient de près dans un pick-up qui remorquait un bateau. Elle accéléra. Ces connards la regardaient boire. Pourquoi n'allaient-ils pas se promener ailleurs ?

Elle mit son clignotant, tourna, et ils disparurent. Elle chercha la boîte aux lettres. Elle déboucha le schnaps, en but une nouvelle gorgée, revissa la capsule, le posa sur le siège. Cette boîte aux lettres était difficile à voir, elle se trouvait dans un virage. Elle roula, la chercha des yeux, la vit, freina trop tard, corrigea exagérément son dérapage, et les yeux dilatés et rivés sur la boîte aux lettres, fonça dans le tas en faisant un bruit bizarre.

La poussière n'était pas retombée, quand elle descendit de voiture. Merde. Le poteau était cassé au ras du sol. Putain, c'était super. Maintenant, s'il était chez lui, il faudrait qu'elle y aille et lui dise qu'elle avait renversé sa boîte aux lettres. Ou... qu'elle lui dise que quelqu'un d'autre l'avait fait. Il ne pourrait pas savoir qui était rentré dans ce poteau.

Elle gagna l'avant de sa voiture, une bière à la main. Regarda autour d'elle. Là, au bord de la route, où tout le monde pouvait la voir alors qu'elle *appartenait* à la police de la route. En fait, elle était officier de police, même si elle ne portait pas d'arme.

Elle but le reste de sa bière, lança la canette dans les buissons qui bordaient l'allée. Elle regarda le pare-chocs. Il n'avait pas la moindre

égratignure. Les ailes n'avaient rien.

Une boîte aux lettres bizarre, en plus. Elle se pencha et l'examina. Apparemment, quelqu'un avait essayé de peindre quelque chose dessus, et on ne voyait pratiquement plus rien. Elle examina les taches de peinture, tenta de reconstituer ce qu'elles représentaient. Mais il en manquait trop.

Bon, il faudrait qu'elle la déplace, si elle voulait prendre l'allée. Elle le fit, la posa dans l'herbe près de sa voiture. Elle y monta, ferma la portière, puis se demanda si la bière était encore froide. Elle avança, laissa le pied sur le frein, se pencha en direction du plancher, de l'autre côté, où, contre l'avant du siège, se trouvait le sac, prudemment fermé, qui contenait la bière. Ouais. Elle était encore froide. Elle l'ouvrit, avança lentement, pensa quelque chose du genre : *Rien à foutre de sa putain de boîte aux lettres.*

Il lui fallut quelques minutes pour atteindre le bout de l'allée, très étroite. Mais elle serpentait entre les pins et ça, ça lui plaisait bien. Un petit pont puis la maison. Cool.

Le pick-up n'était pas là. Le pick-up n'était pas là et la voiture de patrouille était là, donc impossible de savoir où était Sam.

Elle coupa le moteur et descendit de voiture, sa bière à la main. C'était le milieu de l'après-midi. Aucun doute, il n'y avait personne.

Il vivait dans un bel endroit. On pouvait faire du ski nautique tous les week-ends, si on en avait envie. Elle avait vu le gros bateau. Merde, ça serait chouette, faire glacer de la bière, aller sur le lac, faire cuire des hamburgers, se saouler et baiser. Se baigner, si on en avait envie, tout le temps, ici. Plage privée en bas, où personne ne pouvait venir jeter ses saloperies. Les virer à coups de pied dans le cul, s'ils le faisaient.

La maison était neuve, probablement pas trop difficile à entretenir. C'était un homme et il n'était sûrement pas très à cheval sur la propreté. Vivre ici, ce serait vraiment chouette.

Le moment était peut-être mal choisi. Peut-être que, plus tard, cette histoire de mort serait oubliée, que la vie de Sam reprendrait son cours normal et qu'elle pourrait apprendre à le connaître.

Elle pourrait attendre. Pas trop. Une heure, peut-être. Elle pourrait mettre son baby-doll dans son sac à main et l'enfiler dans la maison, être prête à se glisser dans la salle de bains et à l'enfiler, quand il aurait le dos tourné.

Elle s'avança, près des arbres, en direction de la voiture de patrouille. De grands arbres. En bonne santé et qui donnaient de l'ombre. Pas beaucoup de pelouse à tondre. Il avait vendu l'institut de beauté de sa femme, et on racontait qu'il avait fait un malheur, avait obtenu beaucoup plus que ce qu'ils l'avaient payé, donc il avait plein d'argent, même s'il perdait son travail. Merde, si elle pouvait se mettre

avec lui, elle n'aurait peut-être même plus besoin de travailler. Elle pourrait sûrement prendre sa retraite puisque, de toute façon, il trouverait un travail quelconque, s'il se faisait virer.

Elle resta immobile, les yeux fixés sur la voiture de patrouille. Elle avait besoin d'être lavée. Apparemment, de la sève était tombée dessus. Chaque fois qu'elle avait vu Sam au volant, cette voiture était propre.

Enfin, de toute façon, elle n'avait pas de raison de s'inquiéter. Elle pourrait revenir plus tard. Quand il serait chez lui. Elle pourrait toujours lui téléphoner, s'il avait un répondeur, et il en avait sûrement un. Elle pensait qu'il était obligé d'en avoir un. Elle n'était pas obligée d'en avoir un, mais elle en avait un. Elle pouvait laisser un message ou lui écrire un...

Mot. Il y en avait un, sur le siège de la voiture de patrouille. Sur un bout de carton, arraché à un pack de bière.

Elle se retourna vers l'allée. Elle était absolument déserte. Elle but une gorgée de bière, lut à travers la vitre. Elle lut deux fois. Elle leva la tête. S'il arrivait, elle l'attendait, tout bêtement.

C'était la jeune femme dont on parlait. Celle qui, d'après Tony, vivait chez lui. Celle qu'il avait vue à l'enterrement. Celle dont Sam ne voulait rien dire.

Elle but une gorgée de bière. Elle alla chercher le schnaps et ses cigarettes dans la voiture, revint, s'appuya contre l'aile. Elle se demanda depuis combien de temps le mot était dans la voiture et pourquoi il ne l'avait pas trouvé. Peut-être l'avait-il trouvé et était-il déjà parti la chercher. Mais peut-être n'avait-il pas regardé dans la voiture depuis plusieurs jours. Ou une semaine. Elle savait que quelqu'un du service l'avait conduite jusqu'ici. Peut-être n'avait-il pas repris le volant depuis l'incendie.

Debout, les yeux fixés sur les arbres, elle décapsula une nouvelle bouteille. Elle la porta à sa bouche, sentit le goulot sous ses lèvres. Elle n'était plus très fraîche. Elle était devenue presque imbuvable.

Donc, il n'avait pas une maîtresse, mais deux. Elle n'aurait jamais cru ça de lui. Il n'avait jamais essayé de flirter avec elle. Merde, il était discret. Il n'était pas comme Joe Price, qui n'hésitait pas à demander, carrément.

Et maintenant ? Rentrer ? Regarder la télé, seule, et continuer à boire de la bière ? Elle en avait marre. Elle en avait marre de se faire sauter par ces inconnus qu'elle rencontrait dans les bars. Ils n'avaient pas d'argent, parfois pas de boulot, et pourquoi fallait-il qu'elle soit si facile, quand elle avait bu ? Elle en avait assez de se réveiller près de types qu'elle ne connaissait pas, de voir leurs chaussettes sales sur le plancher. Elle en avait assez de se faire sauter par ces cow-boys qui avaient de grosses bottes, un grand chapeau, une petite queue,

portaient une chemise plissée, vendaient de l'assurance, avaient des pick-up aux pneus énormes, comme ceux des tracteurs. Elle ouvrit la portière de la voiture de patrouille, saisit le mot, entreprit de le déchirer en petits morceaux. Elle en avait marre d'un tas de choses, surtout d'un type à qui elle essayait de donner son amour et qui n'en voulait pas.

Quand elle eut déchiré le carton, elle emporta les morceaux devant la voiture, sur le gravier, s'accroupit et en fit un tas. Elle eut du mal à l'enflammer, mais maintint le briquet allumé, et ça finit par prendre. Elle se redressa, le regarda brûler. Elle leva les yeux vers le sommet de la côte. Personne n'arrivait. Il ne saurait rien. Elle pourrait peut-être l'avoir.

Les bouts de carton s'embrasèrent pendant un instant puis se consumèrent. Elle resta immobile jusqu'au moment où il n'y eut plus que de minces feuilles de cendre noire. Elle les éparpilla du pied avant de regagner la voiture de patrouille et de fermer la portière.

Sam roulait sur la 32. Il traversait des zones de pluie, puis d'accalmie, et les pneus des voitures et des camions qui le doubblaient tournaient dans des halos de bruine, chuintaient, disparaissaient, devant lui, dans la grisaille de la pluie.

Il ne pouvait chasser de son esprit les moments où il avait fait l'amour avec elle. La première fois, puis toutes les autres fois, la façon dont elle apprenait, grâce à lui, la fierté joyeuse que lui inspirait son corps nu, ce corps qu'elle aimait tant lui montrer. Il conduisait en pensant à tout cela, et la pluie tombait, les essuie-glaces la giflaient, les feux rouges, devant lui, étaient flous et déformés. Il se dit qu'il ferait mieux de rentrer. D'aller voir si elle avait téléphoné.

Elle s'installa sur le lit, avec deux oreillers calés contre sa nuque, et, reconnaissante, leva lentement les jambes. Le soleil brillait, dehors, mais les lourds rideaux filtraient sa lumière. Elle avait simplement envie de rester là et de se reposer. C'était ce qu'elle pouvait faire de mieux. Pendant quelque temps, il serait probablement très gentil. Elle se demanda si Arlene allait intervenir dans cette histoire.

Elle avait soif, mais n'avait pas envie d'aller chercher quelque chose à la cuisine. Elle voulait simplement se reposer. Elle ferma les yeux.

Des voitures passaient dans la rue. Elle les entendait. Elle avait maintenant très envie de dormir.

Pourquoi avait-il fallu que le médecin pénètre à l'intérieur de son corps ? Elle n'avait rien compris. Elle n'avait jamais entendu parler de tout ça, n'en avait aucune notion, les embryons et les trucs. Ils avaient dit qu'il avait fallu tout nettoyer. Elle avait cru que tout *était sorti*. C'était l'impression qu'elle avait eue. Elle l'avait regardé, à genoux près du billard, avant de perdre une deuxième fois connaissance. C'était très petit, informe. Un peu comme un petit têtard. Ça ne comprenait encore rien.

Mais peut-être que si ?

Ce n'était pas comme une vraie personne.

Mais peut-être que si ?

En tout cas, ça en serait devenu une. C'en était déjà une. C'était vivant et ça avait vécu en elle. C'était le plus important. C'était vivant.

En fin de soirée, Aaron frappa doucement à la porte de sa chambre. Aucun bruit ne lui parvint de l'intérieur. Pas le moindre. Il posa l'oreille contre la porte et écouta. Ce putain de rock and roll, dans la boîte de Cully, l'avait rendu pratiquement sourd.

Il n'entendit rien. Il se refusa à frapper à nouveau, à la réveiller si elle dormait. Il fit demi-tour, enfila le couloir, s'assit sur le canapé. Il poussa du pied des revues posées par terre. Jardinage. Arlene était folle de ces trucs. Faites vos conserves de légumes. Réalisez des petites conneries en papier. Décorez toute votre putain de maison avec. Il sortit sa pipe de sa poche. Il y avait aussi du hasch. Il le déballa, l'oreille toujours aux aguets, bourra la pipe et l'alluma. Il aurait voulu qu'Arlene rentre et qu'elle s'occupe de Fay. Il ne savait pas quoi faire. La laisser tranquille, peut-être. Lui laisser le temps de se rétablir.

Il aspira la fumée et regarda la porte. Elle dormait sûrement. Mais comment avoir la certitude qu'elle n'était pas seulement allongée, les yeux ouverts, à l'écouter aller et venir, qu'elle ne voulait pas seulement faire semblant de dormir, mais qu'elle voulait l'éviter ? C'était sûrement ça.

Elle se sentirait sûrement coupable, pendant quelque temps, parce qu'elle avait perdu le bébé. Mais c'était peut-être mieux comme ça. Que serait-il devenu et, de toute façon, de qui était-il ? Il n'était pas de lui. Comme ceux de Reena n'étaient sûrement pas de lui. Même s'ils avaient les cheveux clairs. Des tas de petits bâtards avaient les cheveux clairs. Ce n'était pas parce qu'on sautait une femme qu'il fallait passer le reste de sa vie à s'occuper de ses marmots.

Elle était allée le voir. Ça, ça l'emmerdait. Le compteur kilométrique indiquait 89 106, quand il avait garé la voiture devant le Holiday Inn, et il en était sûr parce qu'il l'avait regardé, et, le lendemain matin, quand il était allé voir avant de se rendre à la piscine, il indiquait 89 165. On ne peut pas faire soixante kilomètres, quand on se contente de rouler dans Oxford pour trouver un hamburger. Bon. Il avait voulu voir ce qu'elle ferait si elle se trouvait près de chez lui, et elle l'avait fait. Elle avait foncé chez lui, avait repéré les fast-foods en route, avait peut-être même acheté les hamburgers. Est-ce qu'elle l'avait vu ? Est-ce qu'elle l'avait *baisé* ? Sûrement. C'était pour cette raison qu'il avait été si violent. Pour qu'elle regrette ce qu'elle avait fait derrière son dos. Mais s'il pouvait garder un œil sur elle, ici, tout irait probablement bien. Elle pourrait

se remettre à aider Arlene, quand elle reviendrait. Il ne savait pas combien de temps les femmes mettaient à se rétablir de ce genre de chose, mais il verrait bien.

Il regarda à nouveau la porte. Était-elle bonne actrice, comme Wanda ? L'histoire qu'elle racontait était-elle un mensonge ? Il ne le croyait pas. Il croyait que c'était simplement une fille de la campagne, qui ignorait tout du monde. Il espérait qu'elle ne se sentait pas trop coupable. Il s'était toujours dit qu'il ne serait jamais aussi proche d'une femme. Et, nom de Dieu, maintenant il l'était. Il était amoureux d'elle, putain, sûrement. Et la dope faisait effet. Il commençait à se sentir défoncé. Ouais. Elle s'en sortirait. Elle guérirait. Et, alors, elle serait prête à recommencer. Merde. La garder. Baiser avec elle, toujours. Tous les soirs. La maintenir à l'écart de ce trou de chiotte où il travaillait. La maintenir à l'écart de son crétin de frère.

Il se dit qu'un verre lui ferait du bien, se leva, gagna la cuisine, prit un verre et y mit de la glace. Le Makers Mark était sorti et il vit qu'il en manquait pas mal. Il se tourna vers l'escalier. Un putain de miracle qu'elle ne se soit pas tuée. Dans ce cas-là, que serait-il devenu ?

Et maintenant, par-dessus le marché, on ne pouvait même plus aller faire un tour en voiture sans qu'un connard d'ivrogne ne vienne défoncer la boîte aux lettres. Il regretta de ne pas avoir été chez lui. Il regretta de ne pas avoir été en uniforme et sur place, quand c'était arrivé.

Il descendit de voiture, laissa la portière ouverte, alla voir. On l'avait déplacée. Merde. Immobile, il regarda autour de lui. Il y avait une trace de dérapage, sur la chaussée, en direction de l'entrée. Venant dans ce sens, on ne pouvait avoir fait tomber la boîte aux lettres à l'endroit où elle se trouvait. Alors pourquoi l'avoir déplacée ? Sauf si on voulait entrer chez lui. Et il n'attendait personne.

Il bruinait. Et si Loretta était revenue ? Nom de Dieu, il espérait qu'elle ne l'attendait pas devant chez lui. Si elle y était, c'était sûrement elle qui avait renversé la boîte aux lettres.

Il s'engagea sur l'herbe mouillée, se pencha et la regarda. Il se redressa, posa les mains sur les hanches. La boîte aux lettres était fichue. Merde. Sur les gravillons de l'allée, il y avait des petites écailles de peinture. Il tenta d'en ramasser quelques-unes, mais elles tombèrent en poussière entre ses doigts. De toute façon, qu'est-ce qu'il en ferait ? Il les conserverait ? Non. Il avait assez de mauvais souvenirs. Il ne fallait pas qu'il en cultive la mémoire. Le plus souvent, il s'efforçait de se concentrer sur les bons.

Mais il récupérerait la boîte aux lettres. Il reviendrait, avant la nuit, avec un marteau, arracherait les clous qui la fixaient sur le poteau et la mettrait dans la maison, ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps. Il y avait plein de boîtes aux lettres, sur cette route, et il ne voyait pas pourquoi il fallait qu'un connard ait renversé justement la sienne.

Il remonta dans le pick-up, démarra. Elle n'avait pas intérêt à l'attendre devant chez lui. Elle risquait de repartir plus vite qu'elle n'était arrivée. Tout ce qu'il voulait, pour le moment, c'était descendre de son pick-up, enlever ses bottes, se servir un verre et réfléchir au dîner. S'il dînait. Manger était devenu un problème. Il avait même gardé le poulet grillé que Fay avait préparé, jusqu'à ce qu'il soit devenu une boule marron, desséchée, qu'il avait jetée à la poubelle.

Il n'y avait que sa voiture de patrouille, près de la maison. C'était vraiment bien. Il gara le pick-up, en descendit. Dès qu'il serait rentré, il mettrait de la musique ou allumerait la télévision. Quand il y avait

du bruit, quand des gens parlaient, ce n'était pas vraiment comme de la compagnie, mais ça distrayait et on pouvait réfléchir à tout ce qu'on avait dans la tête. Il ne fallait pas qu'il oublie qu'elle pouvait appeler. Il mettait le répondeur, mais il n'y avait jamais de messages.

Il regardait par terre, quand il passa près de la voiture de patrouille, et remarqua un stylo à bille près de la portière. Il s'arrêta et le ramassa. Il était blanc, avec des lettres et un capuchon verts. Il l'approcha de son visage. Holiday Inn. Oxford, Miss. Sur North Lamar. Le barman s'appelait Clyde. Il était allé, de temps en temps, y boire une bière. Les gens allaient y regarder les matches de base-ball. Et le stylo n'avait rien de bizarre, à ceci près qu'il ne savait pas qu'il l'avait. Il regarda par la vitre. Son sous-main se trouvait à l'intérieur, et il y avait toujours des tas de stylos dessus, et ils y étaient. Mais il ne savait pas d'où sortait celui-ci.

Puis il comprit. Quelqu'un l'avait sûrement fait tomber en descendant de sa voiture. Il se dit qu'il allait vérifier s'il marchait, parce qu'un stylo ça pouvait toujours servir. Les gens en empruntaient toujours et ne les rendaient jamais.

Il ouvrit la portière, prit le sous-main. Des formulaires étaient fixés dessus et il tenta de gribouiller avec le stylo. Cette saloperie n'écrivait pas. Il lança le sous-main sur le siège, ferma la portière, jeta le stylo en direction des arbres. Mais il était très léger et n'alla pas loin. Et il avait trop de choses en tête pour se préoccuper d'une connerie de stylo à bille.

Et il y avait encore Reena, ouais. Avec tout ce qui se passait, Aaron l'avait presque oubliée. Elle s'arrêta près de lui, alors qu'il fermait sa voiture sur le parking, et il s'arrêta, la clé dans la serrure, la regarda. Elle ne dit rien, tout d'abord, mais il vit des traces mouillées sur ses joues.

« Pas la peine de perdre ton temps », dit-il, puis il tourna la clé et la sortit.

« Chéri, dit-elle. S'il te plaît. Écoute-moi une minute, c'est tout. Tu veux bien, hein ? »

Il ne voulait pas s'arrêter. Il était finalement entré dans la chambre de Fay, avait essayé de lui parler, lui avait apporté à manger, et, maintenant, elle dormait à nouveau. Mais, à présent, il voulait entrer.

« Fais vite, dit-il.

— Je n'ai pas pu te voir », dit-elle.

Il n'avait pas envie de la regarder. Il la connaissait trop bien.

« Ma jolie, t'as aucune raison de me voir. Autrefois, j'ai essayé de te faire sortir de cet endroit.

— Tu veux dire quand tu tenais encore à moi, Aaron ? C'est ce que tu veux dire ? »

Il se tourna vers elle, recula d'un pas. Il ne fallait pas qu'elle le tarabuste maintenant. Il ne voulait pas entendre parler des mêmes. Et, même s'il l'avait déjà vue en mauvais état, elle était à présent dans un état lamentable. Elle n'était pas peignée, ses chaussures de tennis n'étaient pas lacées et on avait l'impression qu'elle avait pris sa robe dans un tas de linge sale. Elle se frotta le bras de la main, avança à petits pas. Il regarda autour de lui. Il y avait déjà des tas de voitures sur le parking. Il fallait qu'il entre.

« Laisse-moi venir avec toi, Aaron. Boire une bière ou quelque chose, peut-être. J'ai vraiment besoin de quelque chose, chéri. D'un whisky. De deux ou trois bières. S'il te plaît. N'importe quoi. »

Il la dévisagea, vaguement attristé par ce qu'elle était devenue. Et, même, avec un peu d'affection pour ce qu'elle avait été. Il n'en restait presque plus rien, mais quelqu'un pourrait peut-être encore le voir, si elle arrêta maintenant, si, miraculeusement, elle se reprenait, foutait le camp, emmenait ses enfants ailleurs, renonçait aux marins minables qu'elle ramenait chez elle.

Et il arrive qu'on agisse en souvenir du bon vieux temps. C'était peut-être le moment. Mais ce serait la dernière fois. Elle demanderait

encore de l'argent. Cette petite traînée voulait toujours de l'argent.

« Pense au service que je t'ai rendu, Aaron. Je t'ai permis de l'avoir, pas vrai ? Et ça t'a coûté que cinq cents dollars. Je parie qu'elle est installée chez Arlene, hein ? Je parie que c'est toujours aussi chouette. »

Elle pleurait à nouveau ; une espèce de chose poisseuse, larmoyante, avec des cheveux bizarres.

« Bon, d'accord, dit-il. Attends-moi derrière. »

Il l'abandonna, entra, la porte projetant un instant un rai de lumière sur la scène faiblement éclairée, où l'on devinait à peine la silhouette d'une danseuse effarée. Les clients protestaient, réclamaient des projecteurs. Eddie s'affairait derrière le bar. Aaron se contenta de répondre au salut d'Eddie par un signe de la main, puis s'engagea dans le couloir en poussant la porte qui claqua derrière lui. Les gonds mal huilés émirent un grincement.

Il tenta d'ouvrir la porte de Cully. Il tourna la poignée. Verrouillée. Son flingue était sur ses reins, caché sous un ample sweat-shirt à manches longues.

Elle devenait très emmerdante. Il aurait voulu pouvoir trouver le moyen de se débarrasser d'elle. Mais il ne s'occuperait pas d'elle avant d'avoir remis la main sur sa dope. Et puis, les problèmes d'éclairage, il n'en avait rien à faire.

Il gagna la porte de derrière, l'ouvrit. Elle attendait sur le sable, comme une petite fille abandonnée, le regard terne. Elle lui fit penser à un moineau sur un perron, en hiver, cherchant des miettes.

« Entre », dit-il, et elle passa devant lui, s'engagea dans le couloir. Il ferma la porte, la prit par le bras, la conduisit dans la loge.

Il ferma la porte à clé derrière eux. Il y avait une bouteille de whisky ouverte, sur la table, et elle fonça dessus. Il était évident qu'elle avait déjà dépensé tout l'argent qu'il lui avait donné, le premier soir, quand Fay attendait qu'elle revienne du supermarché. Et, manifestement, elle ne se souciait même plus de son apparence. Il se souvint des beaux vêtements qu'elle portait, et comme ça lui allait bien, comme les hommes se retournaient sur son passage. Maintenant, personne ne devait plus la remarquer. Et ce n'était pas entièrement de sa faute.

Reena buvait du whisky au goulot, et Fay refusait de lui adresser la parole. Il avait ouvert la soupe lui-même, l'avait versée dans une casserole et réchauffée, la lui avait apportée, dans un bol posé sur une assiette, avec un biscuit sec, avait remonté les oreillers, proposé de l'aider à manger, mais elle s'était contentée de faire non de la tête, pour qu'il la laisse tranquille. Donc, il avait laissé la soupe. Il avait essayé de la toucher, mais elle s'était éloignée et avait détourné son regard. Il espérait qu'elle avait mangé un peu.

Il passa près de Reena, gagna l'armoire de toilette de la salle de bains, prit sa dope et sortit sa pipe de sa poche. Les clients hurlaient toujours, dans la salle, et l'on avait augmenté le volume de la musique, sans doute pour couvrir les cris, mais ça eut pour seul effet de les faire beugler plus fort. Putain de connerie de boîte.

Il s'assit au bord du lit. Dieu seul savait depuis combien de temps il n'avait pas été fait. Il bourra la pipe, vit qu'elle le regardait. Elle n'avait jamais tellement pris de dope. En général, elle se contentait d'alcool. Il la vit se diriger vers lui, puis elle se mit maladroitement à genoux et progressa lentement dans sa direction. Il sentit qu'elle lui touchait la cheville. Elle leva la bouteille et but une nouvelle gorgée de whisky.

Les hurlements, dans la salle, cessèrent d'un coup. Sans doute les projecteurs s'étaient-ils allumés. Bien. Maintenant, on ne viendrait peut-être pas frapper à sa porte.

Elle leva la main, la glissa dans la poche de sa chemise, lui piqua son paquet de cigarettes et son briquet. Il n'avait jamais aimé qu'elle fasse ça. Un connard lui avait fait le même coup, sur un quai, un jour, alors qu'il avait dix-neuf ans, et il lui avait cassé son putain de bras, lui avait dit de demander, la prochaine fois. Il attendit qu'elle ait allumé sa cigarette, reprit le briquet, le plaça au-dessus du fourneau, tira fort, si bien que le petit nid de matière brune, collante, grésilla et rougeoya, et il aspira la fumée au plus profond de ses poumons. Il y avait trop de merdes, voilà. Elle lui en voulait à cause de cette putain de cassette vidéo. Elle était restée dans le magnétoscope et il était revenu en arrière, pour savoir exactement ce qu'elle avait vu. Il avait regardé les images pendant quelques secondes seulement. Quand c'était fait, c'était fait. Cette cassette pourrait même se retrouver dans d'autres parties du monde, où des yeux étrangers la verraient, où on en parlerait dans des langues étrangères.

Il tendit la main vers la bouteille et elle la lui donna à contrecœur, le regarda boire au goulot. Le feu de l'alcool lui fit du bien. Elle garda la main tendue, pour qu'il la lui rende et, quand il la lui eut passée, elle but, penchée vers lui, s'appuyant sur l'autre bras, ses cuisses maigres se dévoilant de temps en temps, et même sa touffe noire, sa chatte encore parfaitement utilisable.

Elle baissa la bouteille, leva l'autre main, porta la cigarette à ses lèvres et tira dessus. Il se souvint qu'elle donnait le sein au premier bébé la cigarette au bec. Il n'était même pas allé à l'hôpital, pour la naissance du deuxième, mais, à cette époque, il y avait d'autres filles. Il y en avait toujours eu d'autres. Ce genre de boîte en était toujours plein, parce que ces filles ne restaient jamais. Sauf celle-ci.

Fay ne supporterait sûrement pas la présence des femmes avec qui il avait couché. Mais Gigi était partie et Wanda, elle aussi, s'en irait

peut-être. Mais celle-ci. Qu'est-ce qui pourrait la convaincre de partir ? Pas les mauvais traitements, il en était sûr. Elle lui servait de paillason depuis si longtemps qu'elle ne sentait plus rien.

« Tu fumes cette merde, dit Reena, tu racontes n'importe quoi. »

Il la regarda.

« Fay a vu ton film. C'est pas formidable ?

— J'aimerais revoir la scène où on est ensemble, dit-elle.

— Je crois pas qu'elle soit allée jusque-là.

— Tu sais, chéri, je peux encore bien t'aimer. »

Il tourna la tête.

« J'ai pas besoin de ça.

— T'en as pas besoin parce que tu as Fay, maintenant. » Contente d'elle, elle dodelina de la tête, et elle fredonna une chanson que le whisky lui dictait. « Elle est encore jeune et jolie. Son corps n'est pas déformé. Elle a pas eu d'enfants. Pas encore. »

Et il la regarda comme s'il ne l'avait jamais vue. Il se pencha sur elle. Des hurlements retentirent derrière les baby-dolls en satin suspendues à des clous fichés dans le mur, et la musique faisait palpiter l'air comme un énorme tambour de velours.

Fay s'était endormie et rêvait du grand amour, près d'une prairie bordant une rivière limpide, où des poissons en rangs serrés filaient sous les arbres, elle rêvait d'un grand jeune homme brun, élancé, qui se désaltérait de la même eau qu'eux, en la puisant, à l'aide d'une louche en fer blanc, dans un tonneau ; et un iceberg flottait à la surface, se cognant avec une passion irraisonnée aux parois de bois, imprégnées d'humidité. Au milieu de la journée, il l'enlevait, elle marchait pieds nus, vêtue d'une jupe et d'un chemisier, dans l'ombre tiède, avec lui, et ils atteignaient un lit d'herbe tendre, et il faisait glisser ses jambes à elle, l'une après l'autre, hors de sa culotte, et puis il s'allongeait près d'elle, en l'embrassant, pour la dénuder encore plus doucement. Et elle l'emprisonnait entre ses jambes, elle était pleine de lui, et les oiseaux, à l'entour, gazouillaient dans les arbres et les buissons, et le ruisseau faisait des bulles, composant ainsi, à l'unisson avec le souffle du vent dans les arbres, une espèce de symphonie. Ils se mariaient, ils allaient vivre dans une petite maison de briques, près d'un ruisseau où, au cours d'une escapade, leur premier enfant se noyait parce qu'il ne savait pas nager. Alors, lui revenaient en mémoire les paroles de son père, disant que tout le monde devait apprendre à nager, et puis Sam surgissait, à cheval, et elle le rejoignait, abandonnant son époux. Quand elle jetait ensuite un regard en arrière, elle se voyait, chevauchant avec Sam une prairie où l'herbe était haute, où des fleurs de toutes sortes offraient le charme de leurs corolles au soleil, et où, de temps à autre, l'une d'entre elles lui frôlait l'épaule comme pour lui demander de la cueillir ; et elle le faisait, et elle la mettait dans ses cheveux. Il y avait une chaumière, en haut d'une montagne, où un repas les attendait. Un repas, avec une nappe à carreaux rouge et blanc, et ils dînaient aux chandelles, et il y avait du vin, et ils riaient dans la lueur des flammes, s'asseyaient devant la maison où les chevaux attelés les attendaient, et, devant la maison, il y avait un lit, avec de bonnes couvertures et des draps propres, comme à l'hôtel, et il lui faisait l'amour toute la nuit, pour donner naissance à un nouvel enfant. Elle l'aspirait au plus profond d'elle-même, s'élançait vers lui, le prenant à pleines mains, sur son lit, laissant échapper de ses lèvres, au moment de l'orgasme, de petits gémissements, et les enfants tombaient du ciel, comme des flocons de neige, des garçons, des filles, aux bras chargés de poupées et d'ours en peluche. Ou alors elle les voyait tous en train de s'ébattre dans la

piscine, en bande, comme des canards dans une mare. Tous de la même taille, et ils s'appelaient Frank, Freddy, Francisco, Florentine, Fonda, Felicia, Francis, Floyd, Faison, Ferlin.

En quelques jours, elle reprit des forces et put marcher. Elle s'efforça de préparer les repas et de manger quand il n'était pas là. Mais ça ne marchait pas toujours.

Un jour, il la surprit sortant de la chambre de l'étage, où elle était allée chercher le pistolet, et il tendit le bras, pour lui barrer le passage. Elle le regarda dans les yeux pendant quelques dures secondes, passa sous son bras et descendit l'escalier ; pas étonnant qu'elle soit tombée, les marches étaient branlantes et craquaient, et la peinture du plafond s'écaillait, elle devait parfois en balayer des morceaux. Il descendit et elle le vit sortir par la porte de derrière. Elle regarda et écouta, immobile, puis reprit ses recherches. Elle fouillait tous les placards, les vidait de leur contenu, remettait tout en place avec précision. Elle prenait l'argent qu'il laissait dans la cuisine, sous une assiette, allait à pied jusqu'à la station-service, se rendait compte que la douleur s'estompait lentement, achetait des cigarettes et une boîte de limonade glacée, s'appuyait contre un poteau, ses lunettes de soleil sur le nez, pour contempler les mouettes et les bateaux.

De retour dans la maison, elle continuait à fouiller les placards, passait la main sur leurs étagères, déplaçait les couvertures et les taies d'oreiller, mais elle ne trouvait pas. Tous les tiroirs furent ouverts, fouillés, vidés et remplis à nouveau. Il n'était sûrement pas prudent de retourner auprès de Sam ; elle n'irait pas en prison à cause d'Alesandra.

Les horaires d'Aaron n'étaient plus réguliers et, depuis quelques jours, elle entendait des portes claquer au milieu de la nuit.

Elle était sûre que le pistolet se trouvait quelque part. Il était dans la maison. Elle en était certaine, parce qu'Aaron était très méticuleux quand il était à jeun. Mais elle ne le trouvait pas.

Les horaires de Fay, eux aussi, n'étaient plus réguliers, et elle rampait sous les lits, tirait les canapés en quête de cachettes ou de portes secrètes lorsqu'elle avait la certitude qu'il était sorti. Elle pensait qu'il y avait peut-être plus d'un pistolet. Elle trouva des stylos, des pièces, des trombones, des numéros de téléphone griffonnés sur des morceaux de papier. Elle trouva des frites desséchées et des boutons.

Elle s'interrompait soudain, guettait son arrivée, puis elle se remettait à regarder derrière les commodes, à tirer les tapis pour voir ce qu'il y avait dessous, à remettre les lits dessus dans la position

qu'ils occupaient. C'était simple. Il lui suffisait de fouiller tous les endroits possibles jusqu'au moment où elle tomberait sur une serrure. Il y avait un pied-de-biche, dans l'atelier.

Elle trouva l'argent dans une boîte en carton ordinaire, sous une vieille valise en cuir, dans une haute armoire de la chambre d'en haut. Il y avait de longues robes de soirée, poussiéreuses mais douces au toucher, ornées de fausses perles, enfermées dans des housses en plastique. L'argent était dans deux enveloppes en papier kraft et, quand elle le découvrit, elle se dit que le pistolet ne devait pas être loin. Elle savait que, pour Aaron, ça marchait ensemble.

En tas sur le lit, et même étalé, ça faisait beaucoup. Elle compta un peu plus de onze mille dollars. Puis elle le remit dans les enveloppes. Elle ferma la porte de l'armoire, et la rouvrit aussitôt, en réalisant après coup qu'elle avait aperçu une affiche en papier glacé, cachée derrière les robes. On y voyait une belle fille aux cheveux noirs et brillants, au sourire éclatant, toute en rondeurs et vêtue seulement d'un T-shirt déchiré qu'elle tirait vers le bas, les pointes des seins dressées sous le mince tissu, la Reena d'autrefois, celle qu'Aaron avait rencontrée.

Debout au centre de la pièce, alors que le ronronnement des moteurs de voitures entrainait par la fenêtre, elle regarda le lit et les imagina tous les deux, puis alla s'y asseoir. Il dormait de ce côté. Elle sortit l'oreiller, l'installa contre la tête de lit, s'adossa à lui. De là, elle pouvait voir ce qu'il voyait. Où planquerait-il le pistolet pour pouvoir s'en emparer rapidement en cas de besoin ?

De nombreuses fois, elle s'était cramponnée aux barreaux du lit, mais jamais de ce côté-là. Elle tendit les mains derrière elle, comme elle l'avait souvent fait pendant leurs étreintes, et ses doigts touchèrent la surface lisse de l'étui en cuir cloué là, puis les courbes fraîches de l'armature, une crosse en bois, les rainures profondes du percuteur.

Elle ne mit pas longtemps à gagner Biloxi en stop. Un homme d'un certain âge, qui fumait un cigare nauséabond et conduisait une Jeep rouillée, lui fit faire dix kilomètres, puis une divorcée, au volant d'un pick-up Ford récent, la prit à son bord. La femme se mit à parler, raconta qu'elle allait se faire faire un lifting. Elle semblait enthousiaste et terrorisée. Elle dit à Fay qu'elle pouvait la conduire jusqu'à Jackson, mais Fay lui demanda de la déposer à un feu rouge, à Biloxi et, tandis que le pick-up était arrêté au milieu de la circulation, elle descendit, remercia la femme, s'éloigna. Elle traversa la chaussée avant que le feu passe au vert et, quand le pick-up s'éloigna, la femme lui fit signe de la main. Fay répondit, en se demandant pourquoi cette femme n'était pas satisfaite de son visage.

Les jouets des enfants d'Aaron étaient toujours dans la cour, mais ils étaient cassés, comme si on les avait écrasés. Fay se demanda si Chuck était parti avec elle. Elle espéra que non.

« Nom de Dieu », dit-elle, dans un souffle, en battant des paupières pour empêcher ses larmes de couler. On entendait les voitures dans le lointain.

Elle descendit la rue. Il y avait une cabine téléphonique, plus bas. Elle était passée devant, en venant. Elle avait vu des gens l'utiliser. Elle fonctionnait avec une pièce de vingt-cinq *cents*.

Et merde. Et merde, que faire d'autre, maintenant ?

Dans l'état de somnolence où l'esprit se trouve plongé, entre deux rêves ou pendant une sieste, Sam, allongé sur son lit, crut entendre la voix de Fay s'adressant à lui, et il remua ses pieds, toujours prisonniers de leurs chaussettes. Il n'était pas sous les couvertures, mais il serrait l'oreiller de Fay contre son visage, parce qu'il avait gardé son odeur, même si Loretta avait dormi une nuit dessus. Elle s'exprimait avec des phrases courtes et il la vit, le bras tendu, parlant avec les mains comme elle le faisait quand quelque chose la passionnait, un film qu'elle avait vu pendant son absence, un article qu'elle avait lu dans une revue, une émission de télévision sur une tigresse solitaire dans les forêts luxuriantes de l'Inde. Elle parlait et parlait, elle portait son maillot de bain et sa grossesse était apparente, mais elle était tout de même magnifique. Il fallait qu'il achète des petits pots pour bébé. Il fallait faire des courses. Il faudrait une bouée de sauvetage à la taille du bébé. Dans son rêve, il vit un bébé vêtu d'une couche-culotte et d'un bonnet de marin, brandissant une pancarte sur laquelle on lisait : LES FEMMES AUSSI SAVENT PÊCHER. Elle parlait toujours et il l'écoutait, et sa voix l'apaisait ; au plafond, la bouche d'aération de forme ronde soufflait de l'air frais sur ses doigts écartés, sur ses lèvres entrouvertes, sur sa poitrine qui se soulevait légèrement, puis le répondeur émit un bip qui le sortit de sa torpeur. Il s'assit. Puis il courut vers l'entrée. Le petit témoin vert lui faisait de l'œil.

Elle se dit que ça ferait six ou sept heures de route, à supposer qu'il ait été chez lui quand elle avait laissé le message. Elle s'efforça de ne pas y penser davantage.

En rentrant, le long de la plage, elle se dit qu'en arrivant chez Arlene, elle s'installerait sur la terrasse. Si Aaron revenait, elle ne serait pas obligée de lui donner la moindre explication. Elle lui dirait qu'elle était assise là, voilà tout. De toute façon, elle était toujours assise là.

Des camions et des voitures passaient et elle ne chercha pas à les arrêter ; mais, à pied, ce serait un long trajet, si personne ne la prenait en stop. Une trentaine de kilomètres, sûrement. Impossible de parcourir cette distance aujourd'hui. Il ne fallait pas d'imprudence à cause des saignements. Elle ne pouvait plus vivre avec lui. Elle voulait attendre toute la nuit, si besoin était, l'arrivée de Sam. S'il ne venait pas, elle pourrait lui téléphoner à nouveau de chez Arlene.

Ça prendrait peut-être du temps. Il ne fallait pas qu'elle l'oublie. Il était peut-être de service et ne serait peut-être pas libre avant minuit. Ou, si on avait retrouvé Alesandra et appris qu'il la fréquentait, il avait peut-être des ennuis. S'il ne venait pas ce soir, il faudrait qu'elle rappelle demain, voilà tout. Peut-être ne tomberait-elle pas sur le répondeur et pourrait-elle lui parler.

Elle marchait le long de la route, craignant le flot des voitures, mais il n'y avait, parfois, pas beaucoup de place.

À un moment, un automobiliste s'arrêta sur le bas-côté, loin devant elle, et faillit provoquer un accident ; les voitures le contournèrent en klaxonnant. Il se retourna, lui fit signe de venir, mais elle s'arrêta à l'endroit où elle se trouvait, attendit qu'il reparte. Il resta longtemps, lui fit des signes de la main, comme s'il espérait qu'elle changerait d'avis et monterait dans sa voiture, mais elle fit non de la tête, le regard fixé sur lui. Il avait un visage foncé, une abondante chevelure brune et frisée. Des cheveux semblables à ceux de Chris Dodd. Finalement, il s'en alla.

La plage était noire de monde et le soir approchait. Le pistolet alourdissait beaucoup son sac à main et elle en avait assez de le porter. Elle en avait besoin. Ce serait la seule manière de lui faire comprendre les choses.

La brise soufflait, comme toujours, et faisait voler ses cheveux. Un jeune homme lui fit signe de la main, par la vitre d'une voiture, mais

elle détourna le regard. Le klaxon d'une voiture retentit, le bruit s'estompant à mesure que le véhicule s'éloignait. Elle poursuivit son chemin. Toujours les mêmes conneries.

La route défilait sans peine sous les pneus de son pick-up comme une étendue d'huile. Il avait pris son arme, parce que, dans son message, elle l'avertissait d'éventuels problèmes. Elle regrettait ce qu'elle avait fait, disait-elle. Il ne savait pas ce qu'elle avait fait, et il s'en fichait, ce qui comptait, c'était d'arriver là-bas au plus vite et d'une seule traite.

Il se fit arrêter deux fois, dans le nord du Mississippi. Un policier de la route le fit stopper, juste après la sortie de Grenada, sur l'Interstate 55 Sud, mais c'était Dago Petersen, qui voulait prendre de ses nouvelles. Il l'avait suivi assez longtemps pour que Sam ait eu le temps de l'identifier grâce à son numéro d'immatriculation ; et comme il roulait à cent trente à l'heure environ, il n'hésita pas à bavarder quelques minutes avec Dago. Sam lui annonça qu'il allait passer quelques jours sur la côte, pour essayer de se reposer et de tout oublier, et Dago lui répondit qu'il regrettait vraiment ce qui lui était arrivé, sa femme, l'accident du camion d'essence, etc. Tous ces ennuis. Ils en avaient tous entendu parler.

« On raconte plein de conneries sur toi, mon pote, dit-il, le bras en appui sur le toit, penché en avant, le large bord de son chapeau noyant son visage dans l'ombre. Mais j'espère que tout va s'arranger. » Il lui dit à bientôt, puis regagna sa voiture de patrouille.

Quant à l'adjoint du shérif qui s'était caché dans les taillis, au sud de Duck Hill, il ne le garda qu'une seconde quand Sam lui eut montré son insigne, et il ne demanda aucune explication quand Sam lui dit qu'il avait un rendez-vous à Jackson et qu'il était en retard, que sa voiture de patrouille était en panne, et en secouant sa tête chapeauté dans tous les sens, dit à Sam que ça allait, ajouta bonne journée, affirma qu'il ne l'aurait pas arrêté s'il avait su qui il était, puis regagna, lui aussi, sa voiture de patrouille.

Ensuite, Sam traversa le comté de Montgomery en trombe et le laissa derrière lui.

Aaron se dit qu'il devrait tout bêtement l'emmener en voyage, téléphoner à une compagnie aérienne, à Jackson, et prendre deux billets, pour Key West, par exemple. Ou pour San Francisco où ils pourraient se promener dans les petites rues en pente pleines de boutiques, marcher parmi une foule de gens hétéroclites. Ils pourraient prendre un taxi, aller au stade, passer un après-midi à regarder un match de base-ball, manger des hot dogs, avec de la bière dans des gobelets en carton, et elle verrait du pays. Il avait plein d'argent. Il pourrait en dépenser un peu pour elle.

Les clients étaient peu nombreux et calmes. Il vendit deux fois vingt grammes d'herbe et avait vaguement envie de rentrer pour la voir. Mais il ne pouvait pas partir. Cully était absent, Arthur avait téléphoné pour dire qu'il serait en retard, et il avait dû demander à Eddie de le remplacer, et Eddie était furax.

Wanda n'était pas là et c'était une bonne chose. Ni coup de téléphone ni rien. Elle s'était peut-être barrée, elle aussi. Peut-être qu'elles étaient toutes parties, maintenant, et il pourrait aussi lui dire ça. Sans doute n'avait-elle pas supporté que ça se soit passé dans sa chambre. Mais il ne voyait pas pourquoi. Non, c'était la perte du bébé, pas autre chose. Elle s'en remettrait. Elle avait déjà repris des forces. Il l'avait vue rentrer d'une promenade. Tout serait arrangé dans quelques semaines. Quand elle serait guérie.

Il se tourna vers Eddie, pour lui demander de lui préparer un verre, et Cully arriva en compagnie de Kristy. Elle avait des vêtements neufs, une robe courte, les jambes gainées dans un collant.

Cully lui dit quelque chose et se dirigea vers le bar. Il s'arrêta près d'Aaron.

« Où ils sont ? » demanda-t-il.

Aaron regarda les quelques tables occupées. Il n'y avait personne sur la scène, mais Bobbi était censée se préparer, dans la loge. Il ne tarderait pas à la virer. Son cul devenait trop gros. Les clients s'étaient moqués d'elle et elle avait pleuré.

« Je ne sais pas. Ils ne sont pas là, c'est sûr. Et, merde, moi aussi j'aimerais bien pas y être. »

Eddie les rejoignit, posa ses mains mouillées sur le bar.

« Vous voulez quelque chose ? »

— Donne-moi deux bières pression, dit Cully, et Eddie alla les tirer. Et merde. Tu devrais rentrer. Sauter ta jolie petite copine.

— Donne-moi un Turkey avec du Coca, quand tu pourras, Eddie, dit Aaron. Quand tu pourras. S'il te plaît. »

Eddie hocha la tête, les yeux fixés sur la bière qui coulait dans une chope. Aaron se tourna vers son demi-frère, se gratta le dessous de la mâchoire d'un doigt. À son avis, sa jolie petite copine n'était pas prête.

« Merde, dit-il, si je pars, il n'y aura plus qu'Eddie pour vider les emmerdeurs. Arthur n'est pas arrivé.

— Arthur sera là dans dix minutes, dit Cully, tendant les mains vers les deux bières que le barman posa devant lui. Merci, Eddie.

— Comment tu le sais ? » demanda Aaron. Il regarda Eddie préparer son verre.

Cully prit une bière, en but une gorgée. Kristy avait croisé les bras, une expression contrariée sur le visage. Aaron lui adressa un bref regard. Soit elle baisait vraiment bien, soit elle lui avait déjà mis le grappin dessus. Le tenait déjà par la queue. C'était chaque fois la même chose.

« Il m'a téléphoné, chez moi, tout à l'heure. Il a dit qu'il viendrait à 8 heures. Rentre, si tu veux. C'est mardi soir et on se débrouillera. Mais fais ce que tu veux. »

Aaron le regarda. Cully prit la deuxième bière et s'éloigna, alors qu'Eddie posait le Turkey près de son coude. Il regarda Cully rejoindre Kristy, lui faire signe de la tête de le précéder, puis ils passèrent derrière le bar, elle poussa la porte et ils la franchirent.

« C'est calme, ce soir, patron », dit Eddie.

La musique était arrêtée depuis quelque temps et Aaron ne s'en plaignait pas. Entendre les mêmes morceaux, indéfiniment, tous les soirs, ça l'épuisait. Et elle était si forte ! Cully affirmait que ça amenait les clients à boire davantage. Et Aaron avait répondu : « Ouais, mais ils peuvent pas se dire trois putain de mots. »

« Ouais. Il se pencha sur le bar, but une gorgée d'alcool. Tu veux toujours du hasch ? »

Eddie parut inquiet. « Je ne sais pas, dit-il. C'est combien ? »

Ce qu'il devrait faire, c'était rentrer, ensuite. Elle regardait sûrement la télévision. Il savait qu'elle montait toujours la regarder parce que lorsqu'il rentrait, quelle que soit l'heure, l'appareil était chaud.

« Je peux t'en donner un bon morceau pour quatre-vingts dollars, dit-il. Le même que celui que tu as fumé l'autre soir. Tu as plané, pas vrai ?

— Foutre oui, répondit Eddie. Je ne suis pas sûr d'avoir les moyens d'en prendre autant. »

Aaron but une nouvelle gorgée d'alcool.

« Bon, c'est *shit or shit*. Faut choisir. C'est une blague, ajouta-t-il. Un jeu de mots.

— Tu l'as sur toi ?

— Ouais, je l'ai sur moi. »

La musique reprit et la lumière des projecteurs de la scène baissa.

Il était peut-être trop tôt pour essayer de lui parler. Elle voulait peut-être simplement être tranquille un peu plus longtemps. Il ne savait pas combien de temps les femmes mettaient à se rétablir de ce genre de chose. Il y avait eu des femmes qui lui avaient beaucoup plu. Mais il n'y avait jamais rien eu de tel. Aucune femme ne lui avait fait cet effet. Il ne voulait pas rester séparé d'elle plus longtemps que nécessaire. Peut-être devrait-il, tout simplement, lui faire quitter la ville. Ils n'étaient pas obligés de rester ici. Le monde était plein d'endroits où l'on pouvait aller.

Il se dit qu'il allait rester encore un peu. Il se dit qu'il allait voir s'il pouvait faire affaire avec Eddie, et il l'emmena dans la loge, tira une cantine de l'armée de sous le lit, sortit le hasch à son intention, et ils en fumèrent rapidement, pour qu'Eddie puisse retourner au bar, et quand Eddie partit, Aaron resta seul avec la musique qui envahissait tout, et, venant du bureau de Cully, quelque chose qui cognait le mur, quelque chose qui cognait, et cognait, et cognait encore.

Putain, mec, pensa-t-il, elle va lui défoncer la bite.

Il y avait un centre commercial, au bord de la plage. Et puis un cinéma, où on passait quatre films. Elle s'arrêta sur la route et le regarda.

Elle n'était jamais allée au cinéma. Sam disait toujours qu'il l'y emmènerait. Il parlait de pop-corn, disait que les films étaient très bons sur grand écran. Il disait que les voir en vidéo, ce n'était rien. Et, même s'il avait eu le message tout de suite, il lui faudrait six ou sept heures pour venir. Il fallait qu'elle retourne à Pass Christian. Il ferait nuit, à ce moment-là. Elle regarda pendant un instant un taxi arrêté à un stop.

Elle avait de l'argent dans son sac à main. Elle pouvait choisir un film, entrer et acheter du pop-corn. Même s'il était en voiture, il n'arriverait pas avant longtemps. Et elle n'avait pas besoin de retourner à Pass Christian dès maintenant et de rester assise seule sur la terrasse.

Il y avait une enseigne de pizza, dans le centre commercial. Il y avait sûrement aussi un endroit où s'asseoir. Tuer le temps. Voir un film. Acheter du pop-corn. Voir si c'était vraiment meilleur sur grand écran. Elle était sûre que ça le serait.

Il traversa les comtés de Carroll, de Holmes, de Yazoo, les villes de Vaiden, West, Durant, Goodman, Pickens et Vaughan, doublant tout le monde, et un sixième sens, parfois, le poussait à ralentir ; flic lui-même, il connaissait leurs horaires et certaines de leurs planques. Il fit le plein dans une station Texaco de Canton et n'acheta pas de bière, seulement deux cuisses de poulet, un paquet de cigarettes et un grand Pepsi, qu'il but avec une paille. La circulation était fluide, à Jackson, et il prit la 49 à Pearl, obliqua vers l'est, à mi-chemin de la côte, à la hauteur de Gulfport. Sa voix était toujours pleine de vie. Elle respirait encore et il réussirait toujours à la conduire en lieu sûr en attendant le moment où ce qui devait arriver arriverait, et même si c'était un Holiday Inn par jour, nom de Dieu, il avait assez d'argent. Il pourrait l'installer chez quelqu'un jusqu'à la naissance du bébé. Il pourrait inventer un nom et le donner à David Hall. La cacher. Ensuite, il ne savait pas. Réfléchir à toutes ces conneries plus tard. Seulement la retrouver.

Il dépassa Piney Woods, D'lo, Mendenhall, Weathersby et Magee. Il était allé à la pêche à Magee, un jour, avec Earl Boatright, dans un étang où Earl avait mis des perches qu'il avait prises à Ross Barnett Reservoir. Il y avait trois ou quatre ans et il n'avait pas vu Earl depuis. Il était peut-être à la retraite.

La nuit tombait et il dut allumer les phares. Désormais, il ne serait plus aussi facile de repérer les policiers de la route. Mais il ne ralentit pas pour autant.

Le premier film, c'était un ramassis de conneries hollywoodiennes, où les pneus hurlaient sur des chemins de terre, où les voitures explosaient quand on leur tirait dessus ; n'importe quel crétin était capable de voir que c'était bidon. Un film coûtait certainement beaucoup d'argent et, si on dépensait tout ça, on pouvait au moins s'arranger pour que le spectateur puisse croire à ce qu'il voyait et entendait. Un type avait un revolver et tirait onze fois, elle avait compté. Des tas de sirènes, des tas de voitures qui filaient dans tous les sens, sur la route.

Elle se leva au bout de vingt minutes, poussa la porte capitonnée qui se trouvait au fond de la salle, reprit le couloir obscur, déboucha dans le hall brillamment éclairé, où quelqu'un passait l'aspirateur sur la moquette, où les jeunes vendeurs du stand de confiserie bavardaient. L'un d'entre eux fumait une cigarette en cachette. La pizza qu'elle avait mangée était très bonne, mais elle avait à nouveau vaguement faim, et elle retourna au centre commercial. Simplement pour tuer le temps.

Il y avait toutes sortes de boutiques. Magasins de chaussures, de vêtements, de jouets. Dans des stands, il y avait toutes sortes de ceintures sur lesquelles on pouvait faire graver son nom. Elle demanda au type de graver *Sam* sur l'une d'entre elles, le regarda faire. Il mit une dizaine de minutes et ça lui coûta quinze dollars, mais Aaron lui laissait toujours de l'argent, et elle l'économisait, pensant que ça pourrait lui être utile, un jour. Elle avait à peu près trois cents dollars.

L'homme roula la ceinture, la mit dans un sac, la remercia et se pencha à nouveau sur son établi.

Elle se promena, regarda les vitrines. Il y avait, çà et là, des gens assis sur des bancs, de hautes plantes vertes. Quelqu'un balayait le sol. De vieilles femmes en chaussures de tennis la dépassèrent, marchant et parlant vite, balançant les bras au rythme de leurs enjambées, et elle se demanda où elles pliaient d'un pas si vif. Elle s'arrêta, regarda des bijoux, puis des chaînes stéréo, et les deux femmes passèrent une nouvelle fois.

Elle s'assit sur un banc et fuma une cigarette.

Elle acheta une glace à la fraise et un cookie.

Elle bavarda avec un petit garçon qui avait les cheveux blancs, comme dans son rêve.

Elle regagna le cinéma pour voir un autre film, se dit que quand il

serait terminé, quand quelques heures de plus seraient passées, elle pourrait retourner à Pass Christian, faire sa valise, attendre qu'il arrive. Elle espéra qu'Aaron ne serait pas là quand Sam viendrait la chercher. Mais elle l'avait averti des risques. Elle ne pensait pas qu'Aaron la laisserait partir, s'il pouvait l'en empêcher. Elle pensait qu'il était probablement amoureux d'elle.

Il ne s'arrêta pas à Hattiesburg, sauf aux feux rouges, poursuivit sa route, traversa le comté de Perry, entra dans le comté de Stone. Au-delà, il y avait le comté de Harrison, Gulfport, Biloxi, l'océan, et les bateaux qui naviguaient dessus. Chaque kilomètre le rapprochait d'autant. Chaque maison n'était qu'une maison de plus, qu'il abandonnait derrière lui.

Elle demanda au chauffeur de taxi de la laisser au bord de la route, pour regagner la maison à pied. Tout semblait obscur, là-haut. Il s'arrêta à l'entrée de l'allée et alluma le plafonnier. C'était un Noir avec un accent et de longues tresses. Et ce qu'il fumait avait une drôle d'odeur.

« Vingt dolla', s'il vous plaît, mademoiselle. Tout est noir, vous descendez ici ?

— J'habite ici », répondit-elle, et elle paya. Puis, se souvenant de ce que lui avait dit Reena, elle ajouta cinq dollars de pourboire.

« Merci, mademoiselle, c'est très gentil, surtout prenez soin de vous », dit-il, et elle ouvrit la portière, descendit.

Il resta sur place jusqu'à ce qu'elle sorte du faisceau des phares et s'engage dans l'allée, puis il démarra.

La maison paraissait inquiétante, dans le noir. Elle regarda le taxi regagner la chaussée et faire demi-tour, les phares décrivant un arc de cercle, puis prendre la direction de Biloxi à toute vitesse.

Dans le port, les mâts se dressaient et le vent chantait toujours dans les gréements. Elle n'avait pas la moindre envie de quitter ça. L'endroit aurait été agréable, sans Aaron. Il fallait qu'elle fasse sa valise.

La lampe de la cour n'était pas allumée. La maison n'était pas fermée à clé. Le témoin qui se trouvait au-dessus de la cuisinière jetait une pâle lueur sur les meubles de la cuisine. Elle alluma des lampes, gagna le hall et en alluma d'autres. La porte de sa chambre était ouverte, et n'importe qui aurait pu entrer, prendre ce qu'il voulait ; elle fut heureuse qu'Arlene ne soit pas là. Elle alluma, posa son sac à main sur le lit. Puis elle regagna le hall et gravit l'escalier. Elle alluma la lampe de la chambre et, debout sur le palier, fixa le plancher. À la tête et au bras, il y avait toujours des endroits douloureux.

Elle fit plusieurs voyages entre l'étage et le rez-de-chaussée, récupéra le reste de ses affaires. Un quart d'heure plus tard, tout ce qu'elle possédait était dans sa valise. Elle la ferma et la posa par terre.

Elle regarda dans la salle de bains. Un flacon de shampoing presque vide, sur le lavabo. Un peigne qui ne lui appartenait pas. Des pinces à cheveux qu'elle avait trouvées dans l'armoire à pharmacie. Elle dit également au revoir à cette pièce.

Elle s'arrêta dans le hall et regarda la porte de devant. Elle pouvait faire du café et allumer les bougies. S'asseoir sur la terrasse, guetter

les phares.

Mais, à cet instant, elle entendit le grondement rauque des pots d'échappement de la voiture d'Aaron, gagna la porte de sa chambre et la ferma pour cacher sa valise.

Elle rinçait la verseuse, dans la cuisine, quand ses pas retentirent sur le perron de derrière. Et merde. Elle ne lui avait pas adressé la parole jusqu'ici. Elle n'était pas obligée de le faire maintenant. Mais elle se demanda ce qu'elle ferait quand Sam arriverait. S'il arrivait. S'il n'était pas parti pour plusieurs jours et ne pouvait, de ce fait, avoir eu son message.

Elle emplissait la verseuse d'eau quand il entra par la porte de derrière. Elle sentit qu'il la regardait, mais elle ne tourna pas la tête. Elle ouvrit la boîte de café et entreprit de le doser.

« Salut, fit-il.

— Bonsoir. »

Rien ne l'obligeait à le supporter. Elle s'installerait sur la terrasse, boirait du café jusqu'à l'arrivée de Sam, ou jusqu'au moment où elle tomberait de sommeil, et elle pourrait alors aller se coucher dans la chambre du bas, d'où elle l'entendrait arriver. Les phares éclaireraient peut-être la pièce. Et, quand il serait là, elle monterait dans le pick-up et partirait avec lui, voilà tout. Elle n'avait aucune explication à donner à Aaron.

Il ferma la porte et elle entendit le pêne claquer dans la gâche. Il la rendait nerveuse. Elle se demanda ce qu'il allait dire. Espéra qu'il, la laisserait tranquille.

« Tu as des nouvelles d'Arlene ? »

Elle mit le café dans le filtre, versa l'eau, posa la verseuse à sa place et appuya sur le bouton.

« Non », dit-elle.

Il était immobile, un bouquet de fleurs à la main. Elle les regarda. C'étaient de jolies fleurs, des bleues et des jaunes. Il les lui tendit.

« Tiens, dit-il. J'ai pensé qu'elles te rendraient peut-être un peu ta bonne humeur. »

Mais elle lui tourna le dos.

« Donne-les à quelqu'un d'autre », dit-elle, puis elle gagna la chambre, pour prendre ses cigarettes dans son sac à main. Elle sortit sur la terrasse et posa son sac sur un fauteuil.

Elle entreprit d'allumer les bougies. Elle jeta un bref regard à l'intérieur, le vit debout près du billard. Elle ne lui devait rien. Absolument rien. Il l'avait hébergée, et elle l'avait baisé, donc ils étaient quittes, moins un bébé. Si elle n'avait pas été dans cette maison, elle ne serait pas tombée dans l'escalier. Elle serait ailleurs, mais elle aurait toujours le bébé.

Elle faillit se brûler les doigts, en s'acharnant sur une bougie

difficile à allumer. Elle alluma les autres, et toutes furent surmontées d'une petite langue jaune de flamme vacillante. S'il venait ce soir, il verrait toutes ces bougies allumées pour lui.

Elle s'assit, et alluma une cigarette. Le café serait prêt dans quelques minutes. Il n'avait absolument pas besoin de lui apporter des fleurs, après toutes les conneries qu'il avait faites.

Il tournait en rond à l'intérieur. Elle entendait ses pas, dans le hall. Elle espéra qu'il ne la rejoindrait pas.

Le bruit de pas cessa. S'il ouvrait la porte de la chambre, il verrait sa valise. Elle se leva, gagna la porte et le trouva debout au milieu du hall, les mains dans les poches. Elle entra. Quand il leva la tête, elle comprit ce qu'il avait compris.

« Tu t'en vas, dit-il. C'est ça ? »

Elle s'arrêta près de lui. Juste un instant.

« Ouais. C'est ça. »

Il parut vaguement hébété, vacillant un peu, les mains toujours dans les poches. Il sentait le whisky. Ses yeux étaient si rouges qu'elle comprit qu'il avait encore fumé.

« Je t'aime, dit-il.

— Je ne veux pas entendre ça. »

Elle passa près de lui et sa main jaillit, comme un serpent, se referma fortement sur son bras, exactement sur le bleu qui était encore douloureux et, quand elle retint un cri et ferma les yeux, sous l'effet de la douleur, il la lâcha aussitôt.

« Je suis désolé, je ne voulais pas... J'ai oublié... Merde.

— Pourquoi tu ne me laisses pas tranquille ? » dit-elle, puis elle s'engagea dans le couloir, et il la suivit.

« Je ne voulais pas te faire mal », dit-il.

Elle se frottait le bras tout en marchant. Elle se tairait, voilà tout. Rien ne l'obligeait à parler à ce con.

Elle regagna la cuisine, mais le café n'était pas prêt. Aaron, derrière elle, tendit les bras, comme pour la serrer contre lui, et elle vit l'expression de son visage changer, quand elle s'écarta. Elle se souvint des moments où elle refermait ses jambes sur son dos couvert de taches de rousseur, et lui criait d'y aller plus fort.

« Tu as sûrement déjà été amoureux », dit-elle.

Il s'appuya contre le mur.

« Jamais. » Il leva la tête, la regarda. « Je suppose que je n'ai pas rencontré la bonne.

— Mais il y en a qui t'ont aimé. Pas vrai ?

— Ouais. C'est ce qu'elles disaient.

— Je sais que Reena t'aimait. Elle ne l'a pas dit, mais j'en suis sûre. »

Il tourna la tête. « Ton café est prêt. » Les fleurs étaient sur le

billard. « Tu ne veux pas de tes fleurs ?

— Tu es cinglé, dit-elle. Tu crois que tu peux faire tout ce que tu veux. Tu t'occupes même pas de tes mômes. Tu crois que je pourrais rester avec toi, après ce que tu as fait à Reena ? Qu'est-ce que tu as fait, tu l'as chassée ? »

Elle prit le café, s'en servit une tasse, le remit sur la plaque. Il prit une tasse.

« Comment ça, chassée ? Elle est partie ?

— Tu sais très bien qu'elle est partie », dit-elle, et elle tourna son café, laissa tomber la cuiller sur le plan de travail, et sortit de la cuisine ; il la suivit sur la terrasse.

Elle s'arrêta.

« Pourquoi tu ne restes pas là-bas ? dit-elle. Je n'ai pas envie de parler avec toi. »

Il trouva ça drôle.

« C'est chez moi, dit-il.

— Chez ta mère.

— Chez ma mère. » Et il sourit.

Elle lui tourna le dos. Elle prit son sac à main sur le fauteuil, s'assit, posa sa tasse sur l'accoudoir.

Il sortit, passa devant elle, alla jusqu'à l'escalier et s'arrêta, la tasse au bord des lèvres. La mer, agitée de vaguelettes, luisait, et il y avait de la lumière sur le quai.

« Tu n'as pas où aller », dit-il.

Elle se pencha un instant vers lui.

« T'en sais rien. J'ai un endroit où aller. »

Il se tourna vers elle, lui adressa un regard dur.

« Ah, ouais ? J'espère que tu n'as pas l'intention de retourner là d'où tu viens. Parce que le merdier où tu étais quand tu es venue ici, tu vas le retrouver. D'ailleurs, qu'est-ce que tu as fait ? Tu pourrais me le dire. »

Il ne l'avait interrogée qu'une fois. Et elle en avait été heureuse. Elle avait très souvent eu envie d'en parler, mais elle ne l'avait jamais fait. Seul Sam serait au courant. Et le lui raconter serait difficile.

« Ça ne te regarde pas », dit-elle. Elle prit son café, tenta d'en boire une gorgée, mais il était encore trop chaud.

Une voiture arriva de l'est, lentement, ralentit encore en approchant de la maison. Elle la suivit des yeux, crut qu'elle allait tourner, et son cœur se mit à battre plus vite, mais la voiture accéléra et poursuivit sa route.

Quand elle se tourna vers lui, il la fixait.

« Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il. Tu attends quelqu'un ?

— Non », répondit-elle, mais elle ne le regarda pas en face, et il approcha.

« Comment tu comptes partir ? demanda-t-il. Tu vas faire du stop, comme quand tu es venue ? »

— Je ne sais pas. Peut-être. »

Il se pencha, approcha son visage du sien, les yeux injectés de sang, avec l'haleine d'un ivrogne qui suce des pastilles de menthe.

« Je me demandais, c'est tout. On dirait vraiment que tu attends quelqu'un. C'est ce que tu fais ? »

Elle fut obligée de se pencher en arrière, si bien que son bras heurta le café, qui tomba sur la terrasse, et la tasse se cassa, éclaboussant ses pieds et ceux d'Aaron. Il avait à nouveau posé la main sur elle, sur l'épaule cette fois, et elle tenta de se dégager, mais il serra avec la puissance qu'elle l'avait vu employer, quand il avait broyé la main de l'homme qui l'ennuyait, et elle fut obligée de s'immobiliser. Elle fut obligée de s'immobiliser, sinon il l'aurait fait souffrir. Elle comprit soudain : *C'est comme ça qu'il fait.*

« Maintenant, ne me dis pas... », dit-il, penché, lui parlant à l'oreille. Elle eut peur qu'il la frappe, mais il avait toujours sa tasse à la main. Un peu de café déborda, tomba sur sa jambe et la brûla. « Me dis pas, que tu es venue là, sur ma terrasse, attendre que le fils de pute qui t'a foutue en cloque vienne te chercher. Chez moi. Tu vas pas me dire ça. Hein ? »

Elle ne répondit pas. Elle se dit que quelqu'un, sur la route, ou un voisin prenant le frais sur sa terrasse, voyait sûrement ce qui se passait. Elle comprit qu'elle ne devait pas crier. Il risquait de la tuer si elle criait. De lui briser la nuque.

« Tu vas me dire la putain de vérité », reprit-il, et il lâcha sa tasse, qui vola en éclats, puis la força à se lever.

Lutter, c'était augmenter la souffrance. Deux tentatives le lui firent comprendre. Tant qu'elle alla droit vers la porte, dans la direction où il la poussait, il n'y eut pas de douleur. À l'instant où il sentit qu'elle résistait, il serra. Et la douleur se propagea jusque dans ses jambes, presque jusqu'à ses pieds. Il touchait quelque chose, dans son dos, qui faisait terriblement mal, lorsqu'il appuyait dessus ; elle n'aurait pas pu supporter la souffrance, elle se serait évanouie. Donc il était de loin préférable d'aller jusqu'à la porte. Où les voisins ne pourraient rien voir. Elle pensa au pistolet.

« Laisse-moi prendre mon sac. »

Il était derrière elle, la guidait.

« Rien à foutre de ton sac. »

Elle tenta de le prendre, mais ne put se pencher assez loin, ne put que saisir la bandoulière et tirer, tandis qu'Aaron tirait dans l'autre sens, et quand le sac tomba sur la terrasse, il fit un bruit sourd. Aaron s'immobilisa.

Le peu de lumière tendre qu'il y avait encore dans ses yeux

disparut. Et elle avait déjà vu cette expression sur son visage.

« Merde, chérie. Qu'est-ce qu'il y a, dans ce sac à main, ma jolie ? Un morceau de plomb ? Hein ? Tu veux me faire ça ? Tu veux rentrer, maintenant, baiser le type qui a été le premier à te baiser, c'est ça ? Qu'est-ce qu'il y a de si lourd dans le sac à main de ma chérie ?

— Rien.

— Hou, tu as peur. »

Il se pencha, l'attrapa par la bandoulière, le soupesa, le lança, et la bandoulière claqua.

Il eut un rire étouffé, parut beaucoup s'amuser.

« Tu sais quelle impression ça me fait ? J'ai l'impression que c'est un putain de pistolet. C'est exactement l'impression que j'ai. Alors on va le vider et... »

Il posa le sac à main, le renversa doucement. Le flingue cliqueta sur le sol, s'immobilisa parmi les tubes de rouge à lèvres, les tablettes de chewing-gum, les pièces de monnaie. Il prit le pistolet et resta immobile. Puis il se pencha et souffla, stupéfait, fou de colère :

« Vous, les putes, vous êtes toutes *les mêmes*. »

L'air était plus frais près de la côte, et il commençait même à sentir l'océan. Il y avait des bateaux partout, dans les cours et dans les boutiques, et des magasins où on vendait des moteurs, des remorques ; des panneaux en contreplaqué proposant des crevettes ou des journées de pêche en mer. Les pins étaient différents, ici, plus bas, en rangs serrés, formant des forêts obscures.

Il pensait avoir assez d'essence pour aller jusqu'à Pass Christian. Il y avait longtemps qu'il n'était pas venu dans cette région. Mais il y était souvent venu, autrefois. Pass Christian n'était pas grand-chose, selon lui, une jolie petite ville et de vieilles demeures au flanc d'une colline qui faisait face à l'océan. Juste en face des bateaux, avait-elle dit. Une grande villa blanche. Il avait écouté le message trois fois, puis l'avait transcrit sur un morceau de papier, qui se trouvait maintenant dans sa poche. Il le connaissait par cœur. Pour la dixième fois, il jeta un coup d'œil sur son Smith & Wesson dans son étui en cuir marron.

Trop de route. Trop de kilomètres. Une fois rentré, avec elle, il aurait le temps de tout régler. Même s'il devait prendre une retraite anticipée, il toucherait quelque chose, il ne savait pas combien. Mais il y avait d'autres emplois. Il n'était pas trop âgé pour travailler ailleurs. Merde, il pouvait vendre du poisson chez lui. Il pouvait acheter un terrain à Pat's Bluff, faire construire une jolie boutique d'articles de pêche, avoir un grill où il pourrait préparer des plats chauds, vendre de la bière et des sandwiches. Quand tout serait arrangé, ils pourraient. Prendre sa retraite, c'était peut-être la solution. Il fallait qu'il roule énormément, qu'il fasse la circulation quand il y avait un match de football à l'Ole Miss, qu'il soit dehors par mauvais temps et il y avait des tas de missions merdiques à accomplir. Et, toujours, les accidents. Toujours un con d'ivrogne, incapable de tenir sur ses jambes, qui prenait la route et buvait encore un peu.

Pratiquement tout était possible. Il approchait, maintenant. Probablement moins d'une heure.

Un peu plus tard, le panneau vert annonçant Gulfport apparut. Il changea de file, passa sous l'imposante arche métallique qui enjambait l'autoroute. Il n'y en avait plus pour longtemps.

Il y avait de la circulation. La radio passait des chansons et il n'avait absolument pas sommeil, regrettait d'avoir dormi aussi longtemps. Il aurait pu lui parler au téléphone. Mais il n'y en avait plus pour longtemps. Il suffisait qu'il aille jusqu'à Gulfport et tourne à

droite.

La chaussée passait inlassablement, sous lui, les voitures et les camions semblaient s'écarter devant lui, et il fila, vola, dans la nuit, ses feux arrière s'éloignant, rouges et flous.

Il la poussa à l'intérieur, si fort qu'elle heurta le mur opposé, puis quand il tendit les mains et déchira son chemisier, elle leva les mains vers son visage et lui griffa profondément la joue, mais il la gifla, elle tournoya, se retrouva dans un coin du hall, près d'une porte. Un parapluie était debout contre le mur, près de son genou. Elle s'en empara. Elle tenta de le frapper quand il avança, elle était essoufflée, ses bras tremblaient. Il le lui arracha et le jeta, attendit qu'elle sorte de son coin. Elle feignit de vouloir fuir et, quand il voulut l'attraper, elle balança un coup de pied qui l'atteignit à l'entrejambe. Ses poumons se vidèrent d'un coup et, presque aussitôt, il tomba à genoux. Mais, quand elle passa près de lui, il tendit le bras, se saisit d'elle, la fit tomber. Le plancher heurta violemment son dos et elle lui donna des coups de pied, pendant qu'il l'attirait vers lui, lové sur lui-même et secoué de haut-le-cœur. Elle lui donna des coups de pied au visage. Il tenta de se mettre à genoux. Il tenta de la faire glisser sous lui. Le pistolet était tombé de la poche arrière de son pantalon, et comme il lui faisait toujours mal, elle se tourna sur le côté, tendit le bras, et, quand elle eut l'arme dans la main, elle se glissa à nouveau sous son ventre puis, en pensant à son bébé mort, elle appuya sur la détente, et les coups résonnèrent dans la grande maison, *boum, boum, boum*.

Quand elle se fut levée, Aaron resta longtemps immobile, attentif aux bruits précédant sa sortie. Il était très faible et ne pouvait guère bouger et, quand elle fut partie, il n'entendit plus que le bruit d'une voiture, de temps en temps, sur la route, et la chanson du vent dans les gréments. Il voyait, au-dessus de lui, que la peinture du plafond s'écaillait par endroits. Et sa mère n'était toujours pas rentrée.

Le sang refroidit sur sa chemise, et il y en avait vraiment beaucoup. Il coulait toujours. Il tenta de se traîner, à plat ventre, jusqu'au téléphone de la cuisine, mais ses forces l'abandonnaient. Elles allaient et venaient par vagues. Parfois, il parvenait à parcourir quelques centimètres. Parfois il ne pouvait pas. Il put récupérer le pistolet, à l'endroit où elle l'avait laissé tomber.

Il crut rêver, mais comprit qu'il avait simplement pensé au lever du soleil sur l'océan, à la lumière sur le plat-bord du crevettier de son père, qui tanguait en s'éloignant lentement de la côte, aux maisons comme celle-ci qu'il apercevait encore, au loin.

Au bout d'un moment, il renonça à atteindre le téléphone, se redressa et s'adossa au mur, le pistolet entre ses jambes couvertes de sang. Ses cigarettes, dans la poche de sa chemise, étaient imbibées de sang, et de ses doigts faibles il en sortit trois ou quatre avant d'en trouver une qui ne soit pas trempée. Puis son briquet refusa de fonctionner. Il se concentra dessus, sur son pouce qui manœuvrait la molette, sur les petites étincelles qui jaillissaient dessous. La flamme jaillit enfin, et il aspira la fumée, la tête contre le mur.

Il savait qu'il était en état de choc. Il était heureux d'être en état de choc. Le choc, c'était cool, ça l'empêchait de voir les choses en face. Il regretta de ne pas avoir de hasch. Ou même un verre de whisky.

Il vit le fils de pute, quand il entra. Il le vit d'abord dehors. Il glissa le pistolet sous sa jambe, le cacha derrière son genou. L'ancien petit ami venu récupérer sa nana, hein ? On allait voir.

La porte s'ouvrit et il entra. Il avait un revolver à la main et il resta longtemps immobile, les yeux fixés sur lui. Il avait le crâne rasé et ses mains étaient roses, à cause des brûlures. Derrière lui, une voiture passa sur la route et le vent entra par la porte ouverte.

« Où est Fay ? » demanda-t-il, et Aaron prit le pistolet derrière son genou, visa, appuya sur la détente. Le recul plaqua la crosse contre la paume de sa main, la détonation résonna dans le hall et le type au revolver bascula en heurtant une table, et une lampe ancienne se brisa

sur le sol, en éclats courbes de verre peint. Sans doute était-il tombé, parce qu'Aaron ne le voyait plus.

Il ne bougeait pas, perdant son sang, les entrailles en feu. Au loin, des sirènes hurlèrent, de plus en plus proches. De plus en plus puissantes, elles menaçaient de couvrir la chanson du vent dans les gréements.

Une arme rugit une fois, deux fois, à bout portant, devant son visage, presque assourdissante.

Et sur la route côtière, à l'arrière de l'ambulance, il entendait la sirène, et ce bruit le rassurait, parce qu'il était exactement semblable à celui de sa voiture de patrouille. Probablement fabriquée par la même société.

L'intérieur était très brillamment éclairé et il était allongé sur le dos, sur la civière, et deux hommes étaient penchés sur lui, leurs gants en caoutchouc clair tachés de sang. Ils hochaient la tête, mais il n'y avait pas de raison de s'en faire. Elle était probablement en sécurité, maintenant. Et lui, il était simplement à bout de forces.

ÉPILOGUE

Un soir de fin d'été, juste avant que les becs de gaz ne s'allument, une fille marchait dans les rues du Vieux Carré, à La Nouvelle-Orléans, attirant le regard de tous les hommes qu'elle croisait. Ils s'arrêtaient, la dévisageaient, faisaient quelques pas et se retournaient pour la regarder encore. Elle avançait parmi les buveurs, les bars, dans les riches parfums de cuisine cubaine, un rythme de zydeco résonnant dans l'air, avec les notes apaisantes d'un accordéon. Elle se mêla aux conversations des gens, admira, dans les vitrines, les monnaies anciennes, les fusils datant de la guerre de Sécession, les momies, et, en marchant, elle souriait. Elle s'arrêta près d'une large baie vitrée, observa les gens debout devant un bar en train de manger des huîtres et de boire de grandes bouteilles de bière.

Elle sortit d'un bar, une sébile en plastique à la main, et s'engagea dans la rue, le sourire aux lèvres, la tête baissée, dégageant les mèches de cheveux qui tombaient sur son visage, évitant les hommes qui tentaient de l'aborder. Sans s'arrêter, elle prit la peine de répondre à certains d'entre eux. La nuit tomba, la foule demeurait intense. Il y avait un marchand de cartes postales à un carrefour, et elle en acheta une.

Dans une rue pavée, au-dessus d'une porte d'entrée, elle vit la marquise éclairée et, quand elle se fut approchée, elle regarda, sur les affiches encadrées d'ampoules qui diffusaient une lumière intense, les filles couvertes de strass et de boas en plumes. Les gens qui attendaient dehors la hélèrent. Devant l'entrée, se tenait un homme en canotier et veste à rayures. Il avait une canne à pommeau d'argent et proposait aux passants d'aller voir les filles.

Il souleva son chapeau pour la saluer et l'appela par son nom.

Elle lui tendit sa sébile vide, puis entra.

FIN

[1] Tel que dans le livre. (note numérisation)

[2] Modèle de Chevrolet des années 60 et 70. Sorte de berline avec un pick-up. (*N.d.T.*)

[3] Holly Springs Fire Department. (*N.d.T.*)